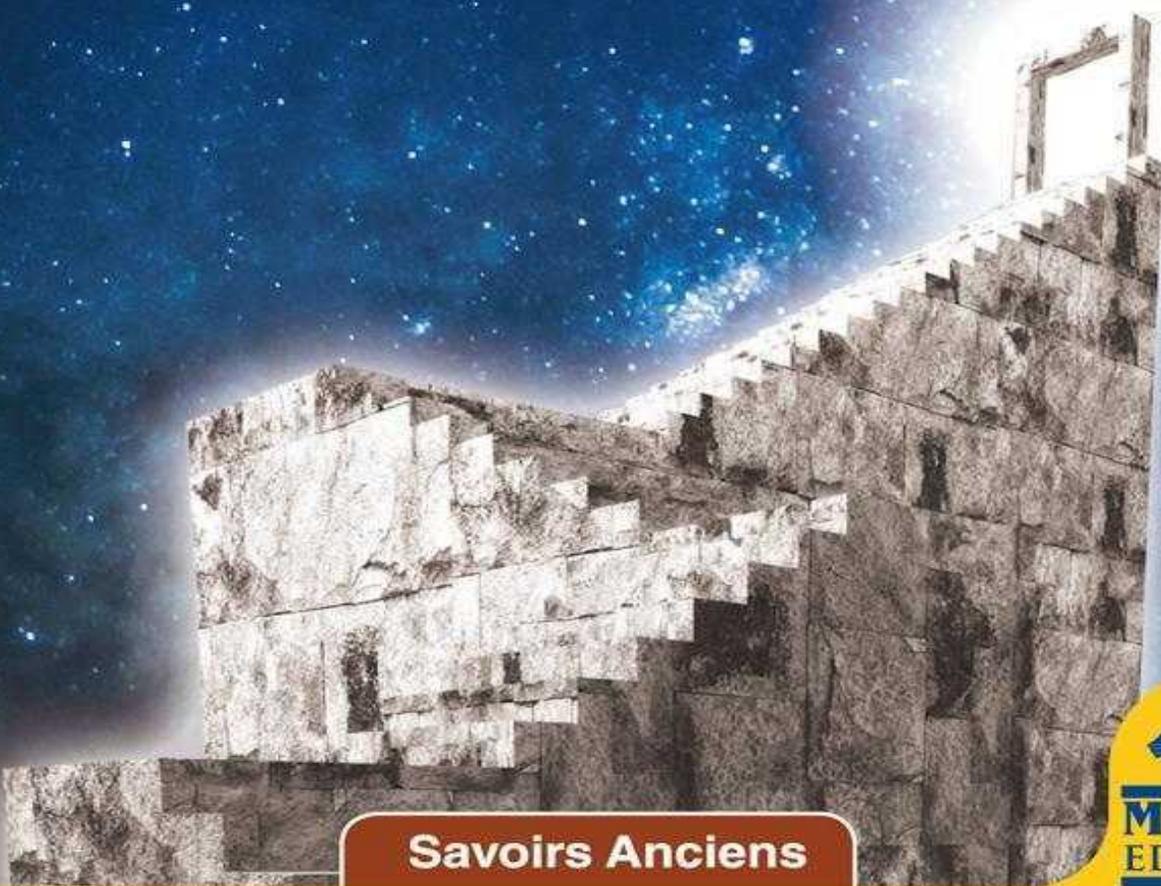


ZECHARIA SITCHIN

STAIRWAY TO HEAVEN

# LES DEGRÉS DU CIEL

À la recherche  
du paradis perdu



Savoirs Anciens

  
MACRO  
EDITIONS

**ZECHARIA SITCHIN**

**Les degrés du Ciel**  
**À la recherche du paradis perdu**

Traduit de l'américain par Olivier Magnan



[www.macroeditions.com](http://www.macroeditions.com)

Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection  
visitez notre site [www.macroeditions.com](http://www.macroeditions.com)



---

*Titre original* : The Stairway to Heaven

© 1980, 1983, 1992 Zecharia Sitchin  
Bear & Company  
One Park Street  
Rochester, Vermont 05767, USA  
[www.InnerTraditions.com](http://www.InnerTraditions.com)

<i>coordination éditoriale</i>	Chiara Naccarato
<i>traduction</i>	Olivier Magnan
<i>révision</i>	Laurent Palet
<i>couverture</i>	Tecnicemiste srl, Bertinoro - Italie
<i>mise en page</i>	JMD srl comunicazione, Cantù - Italie
<i>eBook</i>	ePubMATIC.com

1<sup>re</sup> édition décembre 2014

© 2014 **Macro Éditions**  
Collection « Savoirs Anciens »  
[www.macroeditions.com](http://www.macroeditions.com) (France)  
[www.gruppomacro.com](http://www.gruppomacro.com) (Italie)  
Via Giardino, 30  
47522 Cesena - Italie

ISBN epub: 978-88-6229-782-0

ISBN mobi: 978-88-6229-783-7

*La transcription des appellations sumériennes suit la recommandation universitaire qui veut que le son « ou » soit transcrit par la lettre « u ». Quelques exceptions respectent la transcription en « ou » des noms connus. Nous avons en outre fait figurer, aux côtés de la transcription des noms propres courante en français, la transcription anglo-américaine ou universitaire, souvent reprise dans les travaux internationaux. NDT.*

# Table des matières

- CHAPITRE 1 - **À la recherche du paradis perdu**
- CHAPITRE 2 - **Ancêtres immortels**
- CHAPITRE 3 - **Le voyage du pharaon dans l'après-vie**
- CHAPITRE 4 - **Les Degrés du ciel**
- CHAPITRE 5 - **Ces dieux qui s'en vinrent sur Terre**
- CHAPITRE 6 - **Aux temps d'avant le Déluge**
- CHAPITRE 7 - **Gilgamesh, le roi qui refusait la mort**
- CHAPITRE 8 - **Les chevaucheurs des nuées**
- CHAPITRE 9 - **Permission d'atterrir et de décoller**
- CHAPITRE 10 - **Tilmun : le pays d'où s'envolent les fusées**
- CHAPITRE 11 - **Mont furtif**
- CHAPITRE 12 - **Des pyramides de dieux et de rois**
- CHAPITRE 13 - **Comment contrefaire le nom d'un pharaon**
- CHAPITRE 14 - **Sous le regard du sphinx**

*Sources*

## Chapitre 1

# À la recherche du paradis perdu

**I**l était une fois un temps – ce sont nos archives écrites qui l'énoncent – où l'immortalité était à la portée des hommes.

Un bel âge, vraiment. L'homme vivait proche de son créateur au jardin d'Éden – l'humain entretenait le merveilleux verger, Dieu flânait dans la brise de l'après-midi. « L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. Le nom du premier est Pischon [...] Le nom du second fleuve est Guihon [...] Le nom du troisième est Hiddékel [Tigre] [...] Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate<sup>1</sup> » (Genèse, 2:9-14).

Adam et Ève étaient autorisés à manger du fruit de tous les arbres, à l'exception du fruit de l'arbre de la connaissance. Mais ils transgressèrent l'interdit (tentés par le Serpent), et Dieu s'inquiéta de l'immortalité :

L'Éternel Dieu dit :

Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous,  
pour la connaissance du bien et du mal.

Empêchons-le maintenant d'avancer sa main,  
de prendre de l'arbre de vie,  
d'en manger, et de vivre éternellement.

Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden [...]

et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent  
une épée flamboyante,

pour garder le chemin de l'arbre de vie (3:22-24).

C'est ainsi que l'homme se vit chassé du site même où l'immortalité lui était accessible. Mais quoique privé d'elle, il s'en souvint à jamais, il la

désira, il la rechercha.

Depuis cette expulsion du paradis, des héros sont parvenus jusqu'aux confins de la planète en quête de l'immortalité. Une poignée l'entrevirent. Les peuples clamèrent leur chance d'y accéder. À travers les âges, la quête du paradis se montra féroce et individuelle. Pourtant, bien avant notre millénaire, de puissants royaumes en firent une affaire nationale.

L'on découvrit le Nouveau Monde – à tout le moins nous l'a-t-on fait croire – quand des explorateurs s'en vinrent rechercher une nouvelle route, maritime, vers l'Inde et ses richesses. C'est vrai. Mais ce n'est pas l'entière vérité. Car ce que Ferdinand et Isabelle, roi et reine d'Espagne, désiraient plus que tout, c'était la découverte de la fontaine de jouvence. Cette fontaine magique dont les eaux régénèrent ce qui a vieilli et conserve ce qui est jeune à jamais, pour la bonne raison que leur source jaillit d'un puits au paradis.

Sitôt que Colomb et ses troupes débarquèrent sur ce que tous prirent pour les îles au large de l'Inde (les « Antilles »), ils organisèrent l'exploration des terres nouvelles en fonction d'une quête de la fontaine légendaire dont les eaux « rendaient les vieillards à nouveau jeunes ». Des « Indiens » capturés par les Espagnols furent interrogés et même torturés dans le dessein qu'ils révèlent la localisation de la fontaine.

L'un de ceux qui excellèrent dans de telles enquêtes se nommait Ponce de León. Soldat de métier, aventurier, il prit du galon jusqu'à devenir gouverneur d'une partie de l'île d'Hispaniola, l'actuelle Haïti, et de Porto Rico. Le voilà, en 1511, qui assista à l'interrogatoire de quelques prisonniers indiens. Ils décrivaient leur île et parlaient de ses perles et de ses autres richesses. Ils s'en vinrent en outre à vanter les vertus merveilleuses de ses eaux. Il existe une source, dirent-ils, à laquelle s'était abreuvé un îlien « que le grand âge accablait ». Il en revint « doté d'une virilité qui lui donna le moyen de pratiquer des prouesses d'homme jusqu'à reprendre femme et engendrer une descendance ».

Ponce de León écouta, de plus en plus fasciné. Il était lui-même un homme d'âge. Il se convainquit que les Indiens décrivaient là la miraculeuse fontaine aux eaux régénératrices. Ce qu'ils avaient ajouté, cette mention du vieil homme qui avait bu de ces eaux et recouvré ses forces viriles avant de se livrer à des prouesses sexuelles jusqu'à prendre femme qui lui donna des enfants, fut le déclic. Et partout, dans les cours d'Espagne et d'Europe, fleurirent bien des toiles peintes par les plus grands maîtres sur

lesquelles, au cœur des scènes d'amour et des allégories sexuelles, figurait une fontaine. Le plus connu, peut-être, de ces tableaux, *L'Amour sacré et l'Amour profane*, peint par Titien<sup>2</sup>, fut composé à peu près à l'époque où les Espagnols recherchaient les Indes. Tout le monde sait bien que la fontaine représentée symbolise l'accomplissement ultime de l'amour charnel. Cette fontaine dont les eaux rendent possibles « toutes les prouesses viriles » grâce à l'éternelle jeunesse.

Le rapport que Ponce de León adressa au roi Ferdinand transparaît dans les archives réunies par l'historien officiel de la cour, Pierre Martyr d'Anguiera<sup>3</sup>. Citation tirée de ses *Décades du Nouveau Monde*<sup>4</sup> : les Indiens venus des îles Lucayos (ou Bahamas), avaient révélé qu'il « y avait une île [...] sur laquelle s'écoule une source éternelle d'eaux vives dotées d'une vertu si merveilleuse que les eaux qui en sont bues, associées peut-être à quelque diète, rendent les vieux hommes à nouveau jeunes ». Bien des recherches, telles celle de Leonardo Olschki, « La fontaine de jouvence de Ponce de León, histoire d'un mythe géographique<sup>5</sup> », ont établi que « la fontaine de jouvence fut l'expression la plus populaire et la plus marquante des ressentis et des espoirs qui agitaient les conquérants du Nouveau Monde ».

Il va de soi que Ferdinand, roi d'Espagne, faisait partie des plus motivés, des plus impatients dans l'attente de la bonne nouvelle. Si bien que lorsqu'un message en provenance de Ponce de León lui parvint, Ferdinand ne fit ni une ni deux. Il délivra séance tenante à l'explorateur une patente de découverte (datée du 23 février 1512) pour autoriser une expédition qui parte de l'île d'Hispaniola pour se diriger vers le nord. L'amirauté fut avisée d'avoir à prêter main-forte à Ponce de León et de placer à sa disposition les meilleurs navires et équipages pour lui donner le moyen de découvrir très vite l'île de « Beininy » (Bimini). Le roi ne fixa qu'une condition explicite : « Qu'après avoir atteint l'île et en avoir établi ce qu'elle recèle, vous m'en tiendrez rapport. »

En mars 1513, Ponce de León mit le cap au nord à la recherche de l'île de Bimini. Le prétexte officiel qui justifiait l'expédition se déclinait en recherche d'« or et autres métaux ». Le vrai but ? Trouver la fontaine de l'éternelle jeunesse. Ce que les équipages ne mirent pas longtemps à comprendre dès lors qu'ils n'atteignirent pas une île, mais des centaines, à travers les Bahamas. Au fur et à mesure des ancrages, les cohortes

débarquées recevaient pour directives de repérer non pas l'or, mais une fontaine pas comme les autres. Les eaux de chaque source étaient dûment goûtées, mais ne révélèrent nul effet particulier. Le jour de Pâques – *Pasca de Flores* en espagnol –, l'on aperçut une côte allongée. Ponce de León baptisa l'« île » Florida (Floride). Il cabota avec ses hommes le long de ladite côte à la recherche des jungles où ils burent les eaux d'une profusion de sources. Aucune ne sembla accomplir le miracle attendu.

L'échec de la mission semble n'avoir que peu altéré la conviction que la fontaine se trouvait bien dans les parages : il suffisait de tomber sur elle. On questionna un plus grand nombre d'Indiens. Parmi lesquels certains semblaient anormalement jeunes au vu de l'âge dont ils se réclamaient. D'autres réitéraient le récit de légendes qui confirmaient l'existence de la fontaine. L'une d'elles (qu'a transcrite Jeremiah Curtin dans « Les mythes de création dans l'Amérique primitive<sup>6</sup> ») conte comment Olelbis, « Celui qui siège au-dessus », sur le point de créer l'humanité, envoya sur Terre deux émissaires chargés de constituer une échelle qui relierait Terre et ciel. À mi-montée de l'échelle, ils devaient aménager une plate-forme de repos dotée d'un bassin empli d'eaux pures potables. Au sommet, ils avaient ordre de générer deux sources : l'une destinée à s'abreuver, l'autre réservée au bain. Quand un homme ou une femme prenait de l'âge, dit Olelbis, qu'il ou elle se hisse au sommet pour boire et se baigner. À partir de quoi, il ou elle recouvrait sa jeunesse.

La certitude que la fontaine existait quelque part sur les îles se révélait si ancrée qu'en 1514 – un an après la mission infructueuse de Ponce de León – Pierre Martyr (dans sa *Seconde Décade*) rendit compte au pape Léon X en ces termes :

À trois cent vingt-cinq lieues d'Hispaniola, nous dit-on, se trouve une île nommée Boyuca, *alias* Ananeo, laquelle – à écouter ceux qui en ont exploré les terres – possède une fontaine si extraordinaire qu'en boire l'eau rajeunit le vieillard.

Que votre Sainteté n'en vienne à penser que ces propos sont rapportés avec légèreté et sans recul. Car ils ont été clairement édictés comme vérité vraie à travers la cour, de façon si formelle que le peuple entier, et non la poignée de ceux qui appartiennent à la frange que distinguent du commun la sagesse ou la fortune, les tient pour vérité.

Le téméraire Ponce de León en vint à conclure après quelque enquête supplémentaire que ce qu'il devait rechercher prendrait l'allure d'une source reliée à un cours d'eau, peut-être par un tunnel caché. Si la fontaine se trouvait sur une île, sa source serait-elle une rivière de Floride ?

En 1521, la couronne espagnole envoya l'explorateur assurer une nouvelle recherche en lui demandant cette fois de se concentrer sur la Floride. Aucun doute à avoir sur le véritable enjeu de sa mission : quand il la relata quelques décennies plus tard, l'historien espagnol Antonio de Herrera y Tordesillas écrivit dans son « Histoire générale des Indes<sup>7</sup> » : « Il [Ponce de León] s'en fut à la recherche de cette fontaine sacrée, si renommée au cœur de la communauté indienne, tout comme à celle du cours d'eau dont les eaux rajeunissaient les vieux. » Il était résolu à trouver la source de Bimini et le fleuve de Floride dont les Indiens de Cuba et Hispaniola « affirmaient que les vieillards qui s'y baignaient retrouvaient en eux la jeunesse ».

Ponce de León ne trouva pas la jeunesse éternelle, mais la mort, percé qu'il fut d'une flèche indienne. Même si les quêtes individuelles d'un remède ou d'une lotion capable de repousser l'aube du dernier jour ne cesseront sans doute jamais, la recherche encadrée, validée par décret royal, ne se renouvellera pas.

Première question : s'est-il agi d'une recherche vaine ? Ferdinand, Isabelle, Ponce de León, tous ceux qui naviguèrent et perdirent la vie à la recherche de la fontaine furent-ils tous des fous puérils atteints par la crédulité en des contes de fée primitifs, en quelque sorte ?

Ce n'est pas ainsi qu'ils le vécurent. Les textes sacrés, les croyances païennes comme les récits documentés des grands explorateurs se recourent tous pour affirmer l'existence réelle d'un endroit dont les eaux (ou le nectar des fruits) étaient en mesure d'octroyer l'immortalité par la jeunesse éternelle.

Courent encore de vieilles histoires – venues d'une époque où les Celtes occupaient la péninsule – sur un site secret, une fontaine secrète, tel fruit ou telle herbe secrets par lesquels son découvreur rachèterait sa mort. Témoin, la déesse Idunn, habitante d'un ruisseau sacré, détentrice de pommes magiques serrées dans son coffre. Quand les dieux avançaient en âge, ils s'en venaient à elle pour manger les pommes et retrouver la jeunesse. Et pour cause, « Iduun » avait pour signification « À nouveau jeune ». Quant

aux pommes dont elle était la gardienne, on les nommait l'« élixir des dieux ».

Peut-on y voir un écho à la légende d'Héraclès (Hercule) et de ses douze travaux ? Une prêtresse du dieu Apollon lui prédit ses travaux par un oracle et ajouta à son intention : « Quand ils auront été accomplis, tu deviendras l'un des immortels. » Pour y parvenir, l'ultime exploit consistait à s'emparer des pommes d'or du jardin des Hespérides et à les rapporter. Les Hespérides – « Sœurs du pays où le soleil se couche » – avaient pour demeure les confins de la terre.

Les Grecs, puis les Romains, n'ont-ils pas légué à la postérité des récits de mortels immortalisés ? Le dieu Apollon oignit le corps de Sarpédon, ce qui lui assura la vie sur plusieurs générations humaines. La déesse Aphrodite procura à Phaon une potion magique. Quand il s'en enduisit le corps, il se transforma en un beau jeune homme « qui éveillait l'amour dans le cœur de toutes les femmes de Lesbos ». Quant à l'enfant Démophon que la déesse Déméter avait baigné dans l'ambrosie, il aurait sans doute goûté à l'immortalité si sa mère – qui ignorait tout de l'identité de Déméter – ne l'avait arraché à la déesse.

L'on a de quoi citer encore l'histoire de Tantale, devenu immortel après s'être restauré à la table des dieux, et leur avoir dérobé leur nectar et leur ambrosie. Mais parce qu'il avait tué son fils pour servir sa chair aux dieux, il fut puni à l'exil en un séjour qui regorgeait de fruits succulents et d'eau à tout jamais hors de son atteinte (le dieu Hermès rendit l'enfant massacré à la vie). Ou cet autre récit d'Ulysse auquel la nymphe Calypso avait offert l'immortalité contre son engagement à rester pour toujours à ses côtés, et qui y renonça pour tenter l'aventure de retrouver sa demeure et son épouse.

N'est-ce pas encore l'histoire de Glaucos, un mortel, pêcheur tout ce qu'il y a d'ordinaire, devenu un dieu marin ? Un jour, il vit un poisson qu'il avait attrapé se retrouver au contact d'une certaine herbe, revenir à la vie et sauter dans l'eau. Glaucos prit l'herbe en bouche puis plongea à l'endroit précis où le poisson s'était enfui. Dès lors, les dieux de la mer Océan et Téthys<sup>8</sup> l'accueillirent dans leur cercle et le transformèrent en déité.

L'année 1492 vit l'appareillage de Colomb des côtes espagnoles et la fin de l'occupation de la péninsule Ibérique par les musulmans, avec la reddition des Maures à Grenade. Tout au long des huit siècles ou presque qu'auront duré les affrontements entre musulmans et chrétiens pour la domination de la péninsule, les influences réciproques des deux cultures

furent intenses. L'histoire, tirée du Coran (le livre sacré des musulmans), du poisson et de la fontaine de vie était bien connue des Maures comme des catholiques. Qu'elle soit sensiblement la même que la légende grecque de Glaucos le pêcheur plaidait en faveur de son authenticité. Ce fut l'une des raisons qui poussèrent à chercher la fontaine légendaire en Inde – ce territoire qu'était parti chercher Colomb et qu'il s'imagina avoir atteint.

Le passage du Coran qui relate le récit correspond à la dix-huitième sourate. Il conte la plongée de Moïse, le héros biblique de l'Exode israélite d'Égypte, dans des mystères divers et variés. Au moment où Moïse fut gratifié de sa nouvelle appellation de messenger de Dieu, il devait recevoir le savoir qui lui manquait de la part d'un mystérieux « serviteur de Dieu ». En compagnie d'un unique domestique, Moïse dut partir à la recherche de ce maître énigmatique fort d'un seul indice : il devait emmener dans ses bagages un poisson séché. Là où le poisson bondirait avant de disparaître, là se tiendrait son apprentissage.

Après bien des recherches vaines, le valet de Moïse émit l'avis qu'ils devaient s'arrêter et abandonner la quête. Moïse s'entêta. Il déclara qu'il n'abandonnerait point avant d'avoir atteint « la convergence des deux cours d'eau ». Ce fut bien là que survint le miracle qui passa inaperçu à leurs yeux :

Puis, lorsque tous deux eurent atteint le confluent, ils oublièrent leur poisson qui prit alors librement son chemin dans la mer [à travers un tunnel] (Le Saint Coran, 18:60).

Puis, lorsque tous deux eurent dépassé [cet endroit], il dit à son valet : « Apporte-nous notre déjeuner [...] ». Lequel répondit que le poisson était parti :

Quand nous avons pris refuge près du rocher, vois-tu, j'ai oublié le poisson – le Diable [Satan] seul m'a fait oublier de (te) le rappeler – et il a curieusement pris son chemin dans la mer.

[Moïse] dit : « Voilà ce que nous cherchions » (18:63-64).

Le récit du Coran (*Fig. 1*) du poisson séché qui revint à la vie et se mit à nager jusqu'à la mer par un tunnel dépassa son parallèle grec en mettant en scène non pas un simple pêcheur, mais le vénéré Moïse. De plus, il ne

présenta pas l'incident comme une découverte due au hasard mais comme une circonstance préméditée par le Seigneur qui savait parfaitement où se trouvaient les eaux de la vie – eaux que l'on allait reconnaître par le biais de la résurrection d'un poisson séché.

Parfaits dévots chrétiens, le roi et la reine d'Espagne ont bien dû prendre au pied de la lettre la vision du livre de l'Apocalypse, « [...] un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu [...] Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fois des fruits [...] » (Apocalypse, 22:1-2). Ils n'ont pu que croire aux promesses du livre : « À celui qui a soif je donnerai de la source de l'eau de la vie [...] » (21:6), « [...] je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de Dieu » (2:7). Et comment n'auraient-ils pas connu les paroles du psalmiste biblique :

Et tu les abreuves au torrent de tes délices [des éternités].

Car auprès de toi est la source de la vie (Psaumes, 36:8-9).

Il ne subsistait dès lors aucun doute, comme l'affirmaient les écritures les plus sacrées, que la fontaine de vie, source ou torrent d'éternité, existait bel et bien. La seule question se formulait ainsi : où, et comment la trouver ?

La dix-huitième sourate coranique semblait offrir quelques indices importants. Elle se développe en exposant les trois paradoxes de la vie présentés à Moïse lors de sa rencontre avec le serviteur de Dieu. Puis le même passage du Coran se poursuit par la description de trois autres épisodes : le premier a trait à une visite dans un pays où se couche le soleil. Puis dans un autre où il se lève, autrement dit à l'est. Pour finir par un pays au-delà du deuxième où les peuples mythiques de Gog et Magog [Yajuj et Majuj] (les deux adversaires bibliques de la fin des temps) se livraient à un redoutable tournoi de désordres sur Terre. Pour y mettre un terme, le héros du récit qui y prend le nom de Dhû-l-Qarnayn (Zul-Qarnayn), « Celui qui a deux cornes », « le Biscornu », combla la passe entre deux montagnes abruptes à l'aide de blocs de métal sur lesquels il déversa du plomb fondu. De quoi constituer un barrage à toute épreuve que même les puissants Gog et Magog se trouvèrent incapables d'escalader. Isolés, les deux combattants ne pouvaient plus causer de tort à la planète.

60. [...] quand Moïse dit à son valet :  
« Je n'arrêterai pas avant d'avoir  
atteint le confluent des deux mers,  
dussé-je marcher de longues années. »

٦٠- وَإِذْ قَالَ مُوسَى لِفَتْنِهِ لَا  
أَبْرُحُ حَتَّىٰ أَبْلُغَ مَجْمَعَ الْبَحْرَيْنِ أَوْ  
أَمْضِيَ حُقُبًا ۝

61. Puis, lorsque tous deux eurent  
atteint le confluent, ils oublièrent leur  
poisson qui prit alors librement son  
chemin dans la mer.

٦١- فَلَمَّا بَلَغَا مَجْمَعَ بَيْنَهُمَا نَسِيَا حُوتَهُمَا  
فَاتَّخَذَ سَبِيلَهُ فِي الْبَحْرِ سَرَبًا ۝

62. Puis, lorsque tous deux eurent  
dépassé [cet endroit], il dit son valet :  
« Apporte-nous notre déjeuner : nous  
avons rencontré de la fatigue dans  
notre présent voyage. »

٦٢- فَلَمَّا جَاوَزَا قَالَ  
لِفَتْنِهِ إِنِّي نَسِيتُ الْغَدَاءَ لَنَا لَقَدْ  
لَقِينَا مِنْ سَفَرِنَا هَذَا نَصَبًا ۝

63. [Le valet lui] dit : « Quand nous  
avons pris refuge près du rocher,  
vois-tu, j'ai oublié le poisson – le  
Diable seul m'a fait oublier de (te) le  
rappeler – et il a curieusement pris  
son chemin dans la mer. »

٦٣- قَالَ أَرَأَيْتَ إِذْ أَوَيْنَا  
إِلَى الصَّخْرَةِ فَإِنِّي نَسِيتُ الْحُوتَ  
وَمَا أَنسِينِيهِ إِلَّا الشَّيْطَانُ أَنْ أَذْكُرَهُ  
وَاتَّخَذَ سَبِيلَهُ فِي الْبَحْرِ عَجَبًا ۝

64. [Moïse] dit : « Voilà ce que nous  
cherchions. » Puis, ils retournèrent  
sur leurs pas, suivant leurs traces.

٦٤- قَالَ ذَلِكَ مَا كُنَّا نَبْغُ  
فَارْتَدَّا عَلَىٰ آثَارِهِمَا قَصَصًا ۝

Figure 1

Ce vocable de *Qarnain*, tant en arabe qu'en hébreu, signifie « doubles cornes » comme « doubles rayonnements ». Les trois épisodes ajoutés, dans la foulée immédiate du récit des mystères de Moïse, semblent donc désigner pour héros Moïse lui-même, que l'on pouvait parfaitement surnommer Dhû-l-Qarnayn puisque « la peau de son visage rayonnait » (Exode, 34:29) après qu'il était descendu du mont Sinaï où il avait rencontré le Seigneur

face à face. Il n'empêche que les croyances populaires du Moyen Âge assimilèrent les voyages et identifièrent l'épithète à Alexandre le Grand, le roi macédonien qui, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., conquiert la plus grande part de l'Ancien Monde, jusqu'à atteindre l'Inde.

Substituer Alexandre à Moïse dans la croyance populaire puise sa justification dans des traditions liées aux conquêtes et aux aventures d'Alexandre le Grand. On y retrouve non seulement les prouesses accomplies chez les Gog et les Magog, mais en outre le même épisode d'un poisson mort séché revenu à la vie dès lors qu'Alexandre et son cuisinier eurent découvert la fontaine de vie !

Les descriptions des aventures d'Alexandre, très répandues en Europe et au Proche-Orient aux temps médiévaux, se fondaient sur les écrits attribués à l'historien grec Callisthène d'Olynthe, chargé par Alexandre de chroniquer les exploits, triomphes et aventures de son expédition asiatique. Mais il mourut en prison pour avoir offensé Alexandre, et ses écrits ont mystérieusement disparu. Des siècles plus tard, pourtant, commença à circuler en Europe un texte en latin qui passait pour la traduction des écrits originaux de Callisthène. Les spécialistes le citent sous la dénomination de « pseudo-Callisthène ».

Pendant plusieurs centaines d'années, on crut que les nombreuses traductions des exploits d'Alexandre, répandues en Europe et au Moyen-Orient, venaient toutes de ce pseudo-Callisthène latin. Mais l'on découvrit par la suite que des versions concomitantes existaient en de nombreuses langues – dont l'hébreu, l'arabe, le perse, le syriaque, l'arménien et l'éthiopien –, comme au moins trois versions en grec. Ces versions, dont certaines puisaient leur origine à Alexandrie au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., connaissent des variantes. Mais pour l'essentiel, leurs recoupements surabondants montrent bien l'existence d'une source partagée – pourquoi pas, au fond, les écrits de Callisthène – ou – comme on l'a soutenu parfois – des copies des lettres d'Alexandre à sa mère Olympias et à son maître Aristote.

Les aventures miraculeuses qui nous intéressent commencèrent après la conquête de l'Égypte par Alexandre. Les textes ne nous éclairent pas vraiment sur la direction alors empruntée par le Macédonien, pas plus qu'il n'est certain que les épisodes n'aient pas été reclassés dans la chronologie ou la géographie voulue. L'un des tout premiers, malgré tout, pourrait

expliquer la collusion, dans l'esprit des foules, entre Alexandre et Moïse : il semblerait qu'Alexandre ait tenté de quitter l'Égypte à la façon de Moïse, autrement dit en partageant les eaux pour que ses troupes traversent la mer à pied sec.

Quand il arriva sur le rivage, Alexandre décida de partager la mer par l'érection en son milieu d'un mur de plomb fondu. Ses ouvriers maçons « versèrent sans discontinuer plomb et matériaux fondus dans l'eau jusqu'à ce que la structure se dresse au-dessus de la surface aqueuse. Il fit élever alors sur ce socle une tour et une colonne sur laquelle l'on grava son propre portrait, affublé de deux cornes ». Il inscrivit sur le monument : « Qui que tu sois qui se présente ici avec la volonté d'écumer la mer, sache que j'en ai interdit le passage. »

Les eaux une fois interdites, Alexandre et ses hommes entreprirent la traversée des flots. Par prudence pourtant, ils firent passer devant eux quelques prisonniers. Mais à la hauteur de la tour du milieu des eaux, « les flots de la mer les submergèrent et la mer les engloutit, pas un ne survécut [...] Quand le Biscornu vit la scène, il fut saisi d'une peur panique face à la mer » et renonça à sa tentative de suivre l'exemple de Moïse.

Malgré tout, l'envie de découvrir « les ténèbres » de l'autre rivage le tenaillait qui lui fit accomplir nombre de détours au cours desquels il fut censé avoir visité les sources de l'Euphrate et du Tigre où il aurait étudié « les secrets du ciel, des étoiles et des planètes ».

Alexandre laissa ses troupes pour revenir vers le pays des Ténèbres. Il atteignit une montagne, les monts *Mushas* à l'extrémité du désert. Au terme de plusieurs jours de marche, il vit « un passage rectiligne sans paroi, ni haut ni bas ». Il quitta la poignée de ses compagnons de confiance pour s'engager seul. Au terme d'une pérégrination de douze jours et de douze nuits, « il perçut le rayonnement d'un ange ». Mais comme il s'en approchait, l'ange se révéla de la « flamme vive ». Alexandre comprit qu'il avait atteint « la montagne dont le monde tout entier est entouré ».

L'ange ne fut pas moins étonné qu'Alexandre. « Qui es-tu, et pour quelle raison es-tu là, ô mortel ? » demanda-t-il, tout en s'étonnant qu'Alexandre ait réussi à « pénétrer dans ces ténèbres, ce à quoi aucun autre homme n'était parvenu ». Alexandre répondit que Dieu lui-même l'avait guidé et lui avait donné la force « d'être arrivé en cet endroit, le paradis ».

Pour convaincre son lecteur que c'était bien le paradis, et non pas l'enfer, qu'il était possible d'atteindre par de souterrains passages, l'auteur

antique plaça un long dialogue entre l'ange et Alexandre à propos de Dieu et de l'homme. Puis l'ange poussa Alexandre à retourner vers ses amis. Mais Alexandre ne démordit pas de sa quête de réponses aux mystères du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes. En fin de compte, il ne consentit à s'en retourner que s'il était gratifié de quelque chose qu'aucun homme n'avait jamais obtenu avant lui. En désespoir de cause, « l'ange lui dit : “Je vais te dire quelque chose qui pourrait te permettre de vivre et de ne pas mourir”. Le Biscornu répliqua : “Parle.” Et l'ange lui dit :

Au pays de l'Arabie, Dieu a installé la noirceur d'une obscurité solide, dans laquelle est installé un trésor, une connaissance. Là se trouve aussi la fontaine que l'on nomme “d'eau de la vie”. Quiconque en boira une goutte ne mourra jamais [...] »

L'ange attribua à ces eaux de la vie d'autres pouvoirs magiques, comme « voler dans les cieux comme les anges ». Il n'en fallut pas davantage à Alexandre pour qu'il demandât avec insistance « dans quel recoin de la Terre se situait cette source d'eau ». « Demande à ceux qui doivent hériter de cette connaissance », fut l'énigmatique réponse de l'ange. Puis il donna à Alexandre une grappe de raisin grâce à laquelle il allait nourrir sa troupe.

De retour près d'elle, Alexandre raconta son aventure à ses compagnons auxquels il donna à chacun un grain de raisin. Mais « à chaque fois qu'il arrachait un grain, un autre le remplaçait ». Il en alla ainsi qu'une seule grappe nourrit tous les soldats et leurs animaux.

Alexandre se mit à interroger tous les individus instruits qu'il put trouver. Aux sages, il demanda : « Avez-vous jamais trouvé dans vos livres que Dieu possède un lieu de ténèbres dont l'existence est cachée, et que la fontaine nommée fontaine de vie s'y trouve ? » La version grecque stipule qu'il chercha le savant voulu aux confins de la terre. Les versions éthiopiennes indiquent que le sage en question se trouvait au sein de ses troupes. Son nom était Matun. Il connaissait les écrits anciens. L'endroit, dit-il, « s'étend près du soleil quand il se lève du bon côté ».

Alexandre, médiocrement éclairé par ce genre d'énigme, s'en remit à son guide. Ils retournèrent en un lieu de ténèbres. Au terme d'un long périple, Alexandre, fatigué, envoya Matun ouvrir la voie, à la recherche du bon itinéraire. Pour l'aider à se repérer dans l'obscurité, le Macédonien lui confia une pierre qui lui avait été donnée dans de miraculeuses

circonstances par un roi ancien qui vivait parmi les dieux – pierre qu’Adam avait soustraite du paradis lorsqu’il en fut chassé, plus lourde qu’aucune autre substance sur terre.

Matun, en dépit de son application à suivre le chemin, finit par se perdre. Il eut recours alors à la pierre, qu’il posa par terre. Au contact du sol, la pierre émit de la lumière. Dans le faisceau lumineux, Matun, distingua un puits. Il ne savait pas encore qu’il avait trouvé par hasard la fontaine de vie. La version éthiopienne décrit la suite :

À présent, en possession d’un poisson séché, affamé, il le plongea dans l’eau dans l’intention de le laver avant de l’apprêter pour le manger [...] Mais alors, sitôt le poisson au contact de l’eau, il se mit à nager.

« Au vu de quoi, Matun se débarrassa de ses vêtements et descendit dans l’eau à la suite du poisson qu’il trouva vivant dans son élément. » Matun comprit qu’il s’agissait bien du « puits de l’eau de la vie ». Il fit ses ablutions et s’abreuva. Une fois ressorti du puits, il n’éprouva plus ni faim ni besoin en ce monde : il était devenu *El Khidr* – « l’Impérissable », « le Vert à jamais » – celui qui resterait jeune pour toujours.

De retour au camp, il tut sa découverte à Alexandre (que la version éthiopienne nomme « Celui aux deux cornes »). Puis Alexandre reprit la quête, il tâtonna à la recherche de la voie dans la nuit. Soudain, il repéra la pierre (que Matun avait laissée) « qui brillait dans le noir. À présent, il possédait deux yeux, émetteurs de rayons de lumière ». Il avait compris qu’il avait trouvé le chemin. Alexandre se rua, mais une voix le cloua sur place. Elle se mit à lui reprocher ses ambitions sans limites et lui prédit que loin d’obtenir la vie éternelle, il allait mordre la poussière. Terrifié, Alexandre revint vers ses compagnons et ses soldats. Il avait abandonné sa quête.

Selon certaines versions, ce fut un oiseau anthropomorphe qui lui parla et lui fit rebrousser chemin au moment où il avait atteint un lieu « incrusté de saphirs, d’émeraudes et d’hyacinthes<sup>9</sup> ». Dans la lettre prétendument adressée à sa mère, Alexandre fit état de deux hommes-oiseaux qui lui bloquèrent la route.

La version grecque du pseudo-Callisthène met en scène Andreas, cuisinier d’Alexandre, qui prit le poisson séché pour le laver à la fontaine «

dont les eaux brillaient d'éclairs ». Au contact de l'eau, le poisson ressuscita et glissa des mains du cuisinier. Qui se mit à boire cette eau conscient de sa découverte et en conserva une petite quantité dans un bol d'argent – sans en souffler mot à personne. Alors qu'Alexandre (dans cette version accompagné par trois cent soixante hommes) poursuivait sa recherche, la troupe atteignit une zone qui brillait en l'absence de soleil, de lune ou d'étoiles. L'accès en était bloqué par deux oiseaux anthropomorphes.

« Va-t'en ! ordonna l'un d'eux à Alexandre, car ce sol que tu foules n'appartient qu'à Dieu. Va-t'en, ô misérable, car au pays du Béni tu ne saurais poser le pied ! » Alexandre et ses hommes, tétanisés de peur, tournèrent les talons. Mais avant de quitter la place, ils grappillèrent en guise de souvenirs un peu de terre et de pierres. Au terme de plusieurs jours de marche, ils sortirent du pays de la nuit éternelle. À la clarté du ciel, ils se rendirent compte que la « terre et les pierres » qu'ils avaient ramassées n'étaient autres que perles, pierres précieuses et pépites d'or.

C'est alors seulement que le maître coq parla à Alexandre du poisson ressuscité, mais en se gardant toujours de révéler qu'il avait lui-même bu à la fontaine et qu'il avait conservé un peu de son eau. Alexandre, furieux, le frappa, l'expulsa du camp. Mais ledit cuisinier n'avait aucune intention de vivre en reclus, amoureux qu'il était d'une fille d'Alexandre. À laquelle il révéla son secret et lui donna à boire l'eau de la source. Quand il s'en aperçut, Alexandre la bannit à son tour : « Tu es désormais un être divin devenu immortel », lui dit-il. Si bien que tu ne peux vivre parmi les hommes. Va-t'en vivre au Pays du Béni. Quant au cuistot, Alexandre lui passa de ses mains une pierre au cou et le précipita à la mer. Mais loin de se noyer, le maître coq se mua en Andrentic, démon marin.

« C'est ainsi, nous dit-on, que s'achève la légende du cuisinier et de la belle. »

Aux yeux des conseillers érudits des rois et reines de l'Europe médiévale, les multiples versions ne servirent qu'à confirmer l'ancienneté et l'authenticité de la légende d'Alexandre et la fontaine de vie. Mais où donc, où donc, se cachaient ces eaux magiques ?

Coulaient-elles vraiment à travers les frontières de l'Égypte, dans la péninsule du Sinäï – théâtre d'opérations de Moïse ? Étaient-elles proches de la région où s'amorcent les sources de l'Euphrate et du Tigre, quelque part

au nord de la Syrie ? Alexandre atteignit-il bien les confins de la Terre, – l’Inde – pour y trouver la fontaine, ou bien s’embarqua-t-il pour l’une de ces conquêtes de plus après en être revenu ?

Quand les savants du Moyen Âge s’escrimèrent à décortiquer l’énigme, de nouveaux travaux à son propos, de sources chrétiennes, convergèrent vers une localisation indienne. Une composition latine, titrée *Alexander Magni iter ad Paradisum*<sup>10</sup>, et une homélie syriaque d’Alexandre par l’évêque Jacques de Saroug, *La Chronique de Josué le Stylite*<sup>11</sup>, en arménien – qui passe en revue la totalité du récit, avec le tunnel, les hommes-oiseaux, la pierre magique – placèrent le pays des Ténèbres, ou montagne des Ténèbres, aux confins de la Terre. OÙ, affirmèrent certains de ces écrits, Alexandre navigua sur le Gange, qui n’était autre que le Pischon du paradis. Là, en Inde (ou sur une des îles en mer), Alexandre atteignit bien les portes du paradis.

Au moment où ces conclusions prenaient forme au cœur de l’Europe médiévale, une lumière nouvelle éclaira la question. Elle provenait d’une source absolument inattendue. En 1145, l’évêque germanique Otton de Freising mentionna dans sa *Chronique*<sup>12</sup> l’existence d’une missive étonnante. Le pape, écrivit-il, avait reçu une lettre de la part d’un souverain chrétien de l’Inde dont l’existence avait été complètement inconnue à ce jour. Et ce roi y affirmait que la rivière du paradis se trouvait bel et bien en son royaume.

L’évêque Otton de Freising citait au titre d’intermédiaire, par lequel le pape avait reçu la missive, l’évêque Hugues, de Gabala, ville de la côte méditerranéenne de Syrie. Le souverain, disait-on, avait pour nom Jean l’ancien, ou, en qualité de prêtre, le Prêtre Jean. Il était selon la rumeur descendant en droite ligne des mages qui avaient vu le christ nouveau-né. Il s’était rendu maître des rois musulmans de Perse et avait érigé un royaume chrétien prospère aux confins de la Terre.

De nos jours, il est d’avis de quelques chercheurs que toute l’affaire se résume à un faux élaboré à des fins de propagande. Pour d’autres, les missives qui atteignirent le pape furent le reflet de faits avérés mais déformés. À l’époque, le monde chrétien, qui avait entrepris les croisades contre le règne musulman sur le Proche-Orient (y compris la Terre sainte) cinquante ans plus tôt, avait connu une défaite terrible à Édesse en 1144. Mais aux confins de la Terre, les monarques mongols commencèrent à

s'attaquer aux marches de l'Empire musulman. Et en 1141, ils se rendirent maîtres du sultan Sanjar. Quand la nouvelle parvint aux villes côtières méditerranéennes, elle fut transmise au pape sous couvert d'un roi chrétien, décidé à vaincre les musulmans depuis son pays à l'opposé de l'Europe.

Si la recherche de la fontaine de jouvence ne figurait pas au blason de la première croisade (en 1095), l'objectif s'imposa apparemment parmi les raisons des suivantes. On en veut pour preuve l'appel explicite formulé par le pape à la reprise des croisades dès que l'évêque Otton attesta de l'existence du Prêtre Jean et de la rivière du paradis au sein de son royaume. Deux années plus tard, en 1147, l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Conrad III de Hohenstaufen, en compagnie d'autres souverains et d'une masse de nobles, décréta le départ de la deuxième croisade.

Les croisés connaissaient bonnes et mauvaises fortunes quand, sur l'Europe, plurent d'autres messages issus du Prêtre Jean qui promettait son appui. Des chroniqueurs de l'époque affirment qu'en 1165 le Prêtre Jean dépêcha force missives à l'empereur de Byzance, *monarque* du Saint-Empire romain, et à d'autres rois de moindre portée, par lesquelles il affirmait son intention ferme et définitive de s'en venir en Terre sainte à la tête de ses armées. Une fois encore, son royaume était évoqué en termes spectaculaires, qu'il était digne de receler le fleuve paradisiaque – traduisons, les portes du paradis.

L'aide promise ne se manifesta jamais. La route de l'Europe vers l'Inde n'avait rien d'une voie largement ouverte. Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les croisades s'éteignirent. Elles se soldaient par la défaite des croisés et le triomphe des musulmans.

Mais les croisades eurent beau progresser puis battre en retraite, la croyance vivante en l'existence des eaux du paradis quelque part en Inde n'en finit pas de grandir.

Avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle, une version populaire nouvelle des exploits d'Alexandre le Grand se répandit par les camps militaires et les agoras publiques. Son intitulé, *Le Roman d'Alexandre*<sup>13</sup>. On sait désormais qu'il s'agissait de l'œuvre de deux Français qui fondèrent leur composition aussi poétique que brillante sur la version latine du pseudo-Callisthène comme sur d'autres « biographies », alors accessibles, du héros macédonien. Ni chevaliers ni hommes d'arme, pas plus que le petit peuple des tavernes, ne

se souciaient de ces auteurs. Pourvu qu'ils alimentent de la plus vivante façon leur imaginaire des aventures d'Alexandre en d'étranges contrées.

Parmi ces histoires, figurait celle des trois fontaines merveilleuses. L'une vous faisait rajeunir. La deuxième procurait l'immortalité. La troisième ramenait les morts à la vie. Ces trois fontaines, expliquait le *Roman*, se répartissaient en divers pays, elles naissaient du Tigre et de l'Euphrate en Asie de l'Ouest, du Nil en Afrique et du Gange en Inde. Soient les quatre fleuves du Paradis. Et même s'ils arrosaient des contrées diverses, ils étaient tous quatre issus d'un seul et même lieu, le jardin d'Éden – très précisément ce qu'avait toujours affirmé la Bible.

La source qu'avaient découverte Alexandre et ses hommes, contait le *Roman*, était la fontaine de jouvence. Le récit tenait pour certain que cinquante-six compagnons âgés d'Alexandre « avaient recouvré l'aspect de trentenaires après avoir bu de la fontaine de jeunesse ». Au fur et à mesure que les traductions du *Roman* répandirent le récit un peu partout sur le globe, chaque version mit un point d'honneur à se montrer formelle sur un point : les soldats en question ne se montraient pas seulement plus jeunes d'apparence, ils regagnaient la virilité de leur jeunesse.

Mais comment atteindre la fontaine dès lors que la route de l'Inde reste bloquée par les musulmans ?

De loin en loin, les papes tentèrent d'entrer en communication avec l'énigmatique Prêtre Jean, « illustre et admirable souverain des Indes, fils aimé du Christ ». En 1245, le pape Innocent IV envoya le frère Jean de Plan Carpin<sup>14</sup> à la rencontre du monarque, ou *khan*, mongol, *via* la Russie du Sud. Il pensait les Mongols adeptes du nestorianisme (doctrine issue de l'Église orthodoxe d'Orient), et soupçonnait le *khan* de se confondre avec le Prêtre Jean. En 1254, le grand prêtre arménien Haithon voyagea sous déguisement à travers la Turquie orientale pour gagner le camp du chef mongol en Russie du Sud. Le récit de ses voyages pleins d'aventures rapporta qu'il en vint à franchir la passe étroite des rives de la mer Caspienne connue sous le nom des *Portes de fer*. La supposition qui voulait que sa route se confonde ou presque avec celle que suivit Alexandre le Grand (lequel avait fait couler du fer fondu pour condamner un col montagneux) ne visait qu'à suggérer que les limites de la terre, les portes du Paradis, étaient accessibles de cette façon.

À ces émissaires divers et variés des rois et des papes se joignirent bientôt des aventuriers à titre personnel, tels les frères Nicolò et Maffeo

Polo et le fils de celui-ci, Marco Polo (1260-1295), tout comme le chevalier germain Guillaume de Boldensele (1336). Tous en quête du royaume du Prêtre Jean.

Même si leurs relations de voyage visaient à susciter l'intérêt de l'Église et des cours royales, il fut de la nature même d'une certaine œuvre littéraire populaire de raviver l'engouement des foules. Son auteur se présenta lui-même, « Je suis Jean de Mandeville, chevalier », né à St. Albans, en Angleterre, qui « traversai la mer en l'année de Notre Seigneur Jésus 1322 ». Sir Jean composa sa relation à l'issue de ses voyages, qui durèrent trente-quatre ans. Il affirma y avoir consigné « la route vers la Terre sacrée et vers Jérusalem. Tout comme l'itinéraire vers les territoires du Grand Caan et du Prêtre Jean. Vers l'Inde et plusieurs autres contrées. Et le tout mêlé de merveilles nombreuses et extraordinaires ».

Au chapitre 27, intitulé « De l'État royal du Prêtre Jean », *Le Livre des merveilles du monde*<sup>15</sup> de Jean de Mandeville, chevalier, le livre explique :

Cet empereur, le Prêtre Jean, possède un immense territoire, dispose de bon nombre de nobles cités et de bonnes villes en son royaume, comme de fort nombreuses vastes îles. Car l'Inde tout entière se divise en îles par le truchement de grands cours d'eau venus du Paradis [...]

Et ce pays abonde en bien et en richesses [...] En la contrée du Prêtre Jean bien des choses existent, comme une grande quantité de pierres précieuses, si grandes de taille que l'on fait des assiettes, des plats, des coupes et autres objets [...]

Puis le chevalier Jean de Mandeville en vient à décrire le fleuve du Paradis :

En son pays s'étend la mer dite de Rocaille [...] À trois jours de marche de cette mer s'élèvent de hautes montagnes desquelles naît un fleuve majeur issu du Paradis empli de pierres précieuses qui remplacent l'eau et qui s'écoulent à travers le désert, sur l'un de ses bords, pour finir dans la mer de Rocaille qu'elles forment.

Au-delà du fleuve du Paradis existait « une grande île, allongée et de grande largeur, dénommée Milsterak », véritable paradis sur terre. Elle portait « le jardin le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. En son sein poussaient

des arbres fruitiers de toutes espèces, croissaient des herbes de toutes natures, des plus utiles et de senteur agréable ». Ce paradis, poursuivait Sir Jean, offrait des demeures et des chambres merveilleuses dévolues à toutes sortes de plaisirs du sexe, œuvres d'un être aussi riche que voué au diable.

Après avoir enflammé l'imagination (et l'avidité) de ses lecteurs par l'évocation des pierres précieuses et d'autres richesses, Sir Jean se mettait désormais à jouer du registre des désirs sexuels masculins. Affluaient en cet endroit, écrivait-il, « les demoiselles de moins de quinze ans les plus attirantes qui se puisse imaginer et les plus beaux jouvenceaux accueillants du même âge, tous richement vêtus d'habits d'or. Sans oublier la présence d'anges », disait-il. Et sans omettre la présence du personnage du diable.

Il avait en outre suscité l'existence de trois nobles fontaines, chacune enceinte de pierres de jaspe et de cristal drapées d'or, enchâssée de pierres précieuses et de grosses perles d'Orient. Et il avait ménagé un conduit souterrain de telle sorte que les trois fontaines, à sa volonté, produisaient l'une du lait, l'autre du vin, la troisième du miel. Il nommait l'endroit Paradis.

Où le rusé bonhomme attirait « de bons chevaliers, forts et nobles » auxquels il offrait force divertissement avant de les convaincre d'aller tuer ses ennemis. Il leur racontait qu'ils ne devaient pas craindre la mort car s'ils venaient à être tués ils seraient ressuscités et rajeunis :

À leur mort, ils s'en viendraient au Paradis, où ils jouiraient de l'âge des damoiseaux et damoiselles avec lesquels ils auraient tout loisir d'avoir commerce. Puis il les placerait en un Paradis encore plus suave où ils pourraient voir, de leurs yeux voir, le dieu de la nature en majesté et béatitude.

Mais il ne s'agissait en l'occurrence pas, précisait Jean de Mandeville, du véritable Paradis d'essence biblique. Celui-là, dit-il au chapitre XXX, s'étend au-delà des îles et territoires qu'Alexandre le Grand avait traversés. La route vers ce paradis conduisait plus loin à l'est, à la proximité de deux îles riches de mines d'or et d'argent « où la mer Rouge et la mer Océane se séparent ».

Et au-delà de ce territoire et de ces îles, et des déserts sous l'autorité du Prêtre Jean, en poursuivant sa route droit vers l'est, l'on ne rencontre plus que des montagnes et des murailles rocheuses. Alors s'ouvre la région sombre que le regard ne peut percer ni de jour ni de nuit [...] Et ce désert, ce site des ténèbres, s'étend depuis cette côte jusqu'au Paradis terrestre, où Adam, notre père princeps, avec Ève furent installés.

C'est de cet endroit que coulaient les eaux du Paradis :

Et au point le plus haut du Paradis, en son milieu précis, se trouve un puits d'où s'épanchent les quatre cours d'eau qui vont arroser des contrées diverses, à savoir le premier nommé Pischon, ou Gange, lequel s'écoule à travers l'Inde, ou Emlak, là où le fleuve est constitué d'une myriade de pierres précieuses, d'une grande quantité de bois d'aloès et d'un cubage énorme de poussière d'or.

L'autre fleuve a pour nom Nil, ou Guihon, qui traverse l'Éthiopie avant l'Égypte.

L'autre se nomme Tigre, il coule en Assyrie et en Arménie la Grande.

L'autre est nommé Euphrate, il creuse son lit à travers la Médie, l'Arménie et la Perse.

Après avoir admis que, pour sa part, il n'avait pas atteint le jardin d'Éden biblique, Jean de Mandeville donne cette explication : « Aucun mortel ne saurait approcher cet endroit sans une grâce tout exprès de Dieu. Si bien que de ce lieu-ci, je n'en puis dire davantage. »

En dépit de ce constat, bien des versions dans bien des langages établies à partir du texte original anglais stipulèrent que le chevalier avait affirmé que « Moi, Jean de Mandeville, vis la fontaine et bus à trois reprises de son eau, de concert avec mon compagnon, et depuis lors je me sens au mieux ». Que la version anglaise fasse état, de la part de Jean de Mandeville, de sa maladie de la goutte rhumatismale, et de son sentiment de sa fin prochaine ne troubla nullement le gros de ses lecteurs envoûtés par ses récits merveilleux. Pas plus que l'on ne prêta attention à l'opinion des chercheurs modernes qui pensent que « Jean de Mandeville, chevalier » pourrait bien avoir été en réalité un médecin français qui ne quitta jamais son pays, mais

qui, au prix d'une grande habileté, composa un livre de voyage compilé à partir de récits d'autres aventuriers, ceux qui prirent le risque de voyages lointains mouvementés.

Angel Rosenblat (« Première vision de l'Amérique et autres études<sup>16</sup> ») se pencha sur les représentations qui avaient motivé l'exploration prélude à la découverte de l'Amérique. Il résuma les choses ainsi : « Associé à la croyance au Paradis terrestre, un désir d'une nature messianique (ou faustienne) se fit jour, celui de découvrir la fontaine de l'éternelle jeunesse. Tous les gens d'âge mûr en rêvaient. Au cœur de l'imagerie nouvelle du Paradis perdu, l'arbre de vie le céda à la fontaine de vie, puis au fleuve ou à la source de jouvence. » La motivation naissait de la certitude que « la fontaine de vie était venue de l'Inde [...], une fontaine qui guérissait de tout et qui assurait l'immortalité. Le fabuleux Jean de Mandeville l'avait en vérité trouvée au cours de son périple en Inde [...] au cœur du royaume chrétien du Prêtre Jean ». Atteindre l'Inde et les eaux qui s'écoulent du Paradis devint « un symbole du désir humain éternel du plaisir, de la jeunesse et du bonheur ».

Puisque les itinéraires par terre étaient bloqués par leurs ennemis, les royaumes très chrétiens d'Europe se trouvèrent une route maritime vers l'Inde. Sous l'impulsion d'Henri le Navigateur, le royaume du Portugal s'imposa au milieu du xv<sup>e</sup> siècle comme la puissance dominante capable de rallier l'Orient par une circumnavigation autour de l'Afrique. En 1445, le navigateur portugais Dinis Dias atteignit l'embouchure du fleuve Sénégal. Conscient de l'objet de son périple, il souligna que « l'on disait qu'il venait du Nil, l'un des fleuves les plus fameux de la Terre, issu du jardin d'Éden et du Paradis terrestre ». D'autres navigateurs le suivirent, qui poussèrent jusqu'au Cap et le contournèrent, à la pointe du continent africain. En 1499, Vasco de Gama et sa flotte firent le tour de l'Afrique et atteignirent l'objectif convoité, l'Inde.

Et pourtant les Portugais, initiateurs de l'âge des grandes découvertes, ne furent pas les gagnants de la course. À force d'étudier les cartes anciennes et tous les écrits de ceux qui s'étaient aventurés à l'est, le marin d'origine italienne Christophe Colomb en vint à la conclusion que naviguer plein *ouest* l'amènerait en Inde par une route maritime bien plus courte que la route orientale défrichée par les Portugais. À la recherche d'un mécène, le voilà à la cour de Ferdinand et d'Isabelle. Il s'était muni une copie annotée de la version latine du livre de Marco Polo (ouvrage qu'il emporta

pour son premier voyage). Il a pu se référer aussi aux écrits de Jean de Mandeville qui expliquait, un siècle et demi avant Colomb, qu'en pérégrinant toujours à l'est on arrivait à l'ouest, « par le fait de la rotondité de la Terre [...] puisque notre Seigneur fit la Terre toute ronde ».

En janvier 1492, Ferdinand et Isabelle battirent les musulmans et les expulsèrent de la péninsule Ibérique. N'était-ce pas là un signal divin pour l'Espagne ? Ce que les croisés n'avaient pu réaliser, l'Espagne allait l'accomplir. Le 3 août de la même année, Colomb cingla sous pavillon espagnol à la recherche d'une route maritime pour l'Inde par l'ouest. Le 12 octobre, il vit une terre. Jusqu'à sa mort, survenue en 1506, il fut certain d'avoir atteint les îles qui constituaient la majeure part du domaine légendaire du Prêtre Jean.

Deux décennies plus tard, Ferdinand délivra à Ponce de León la patente de découverte, avec instruction de trouver sans délai les eaux de régénérescence.

Les Espagnols pensèrent avoir accompli la geste d'Alexandre le Grand. Ils étaient loin de savoir qu'ils avaient mis leurs pas dans ceux de voyageurs d'un âge bien plus ancien.

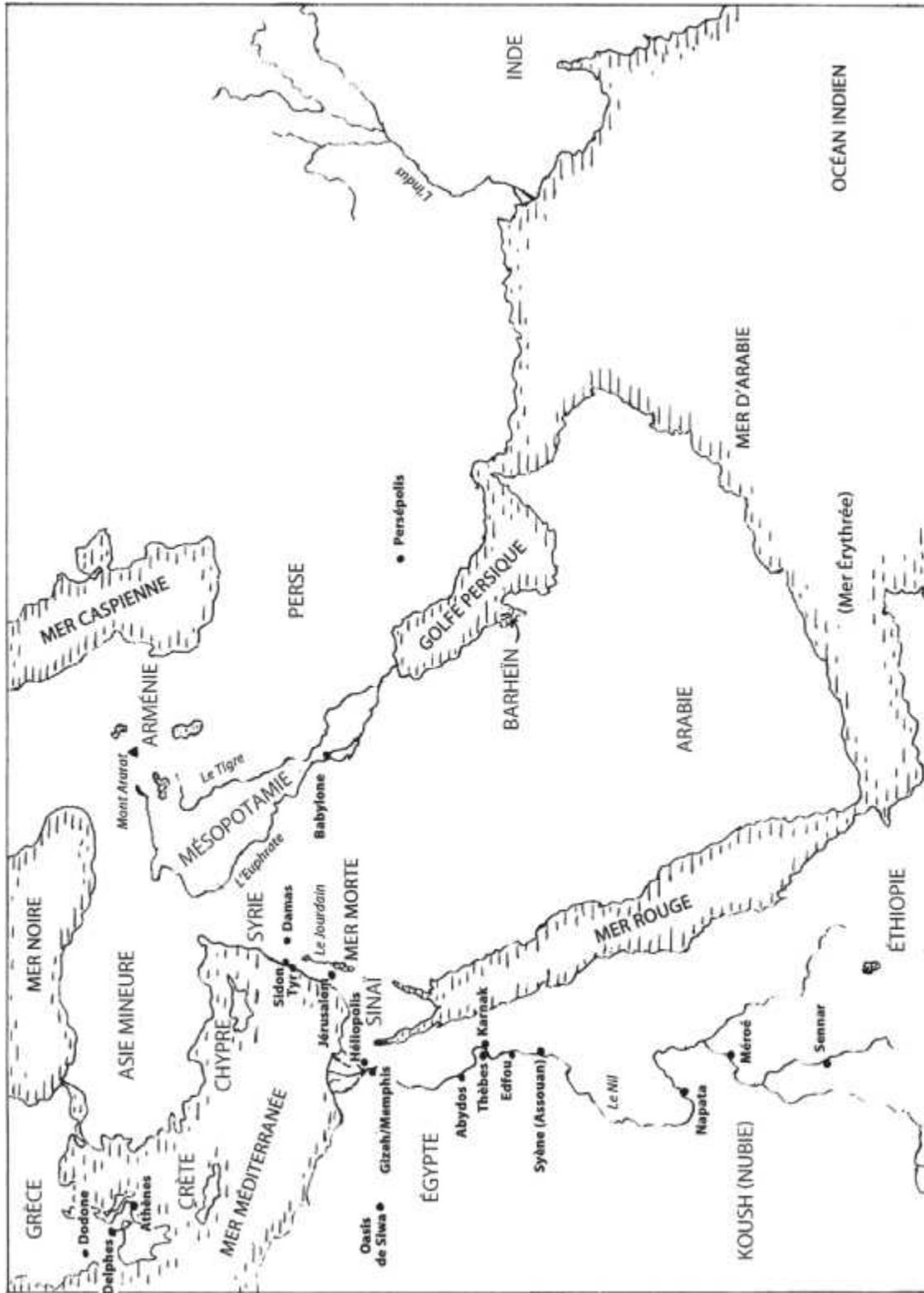


Figure 2

## Chapitre 2

### **Ancêtres immortels**

**L**a courte vie d'Alexandre le Macédonien – mort à l'âge de trente-trois ans à Babylone – fut riche de conquêtes, emplie d'aventures, pleine d'explorations. Elle fut tout entière dominée par le désir brûlant d'atteindre les confins du monde, de percer les mystères divins.

Ce qui n'avait rien d'une quête sans but. Alexandre était le fils de la reine Olympias et sans doute celui de son mari, le roi Philippe II. Il eut pour mentor le philosophe Aristote, qui lui enseigna tous les aspects de l'ancienne sagesse. Il se fit le témoin de la dissension et du divorce de ses parents, il suivit sa mère dans sa fuite, lui, le jeune Alexandre. La réconciliation du couple se solda par un meurtre. L'assassinat de Philippe impliqua le couronnement d'Alexandre âgé alors de vingt ans. Très vite, ses expéditions militaires l'emmenèrent jusqu'à Delphes où siégeait le fameux oracle. C'est là qu'il entendit la première des prophéties à venir qui lui prédit la renommée, mais une vie interrompue dans la fleur de l'âge.

Le téméraire jeune homme partit à la recherche des eaux de la vie – comme les Espagnols, près de mille huit cents ans plus tard. À cette fin, il fut tenu d'inaugurer la route vers l'est. Car c'est de l'est que les dieux s'en étaient venus : Zeus le grand, qui avait traversé la Méditerranée à la nage depuis la ville phénicienne de Tyr jusqu'à l'île de Crète ; Aphrodite, venue elle aussi à travers la Méditerranée en passant par l'île de Chypre ; Poséidon, lui qui exporta le cheval d'Asie Mineure ; Athéna, vectrice de l'olivier en Grèce depuis les territoires d'Asie occidentale. Là où, à en croire les historiens grecs dont Alexandre avait cultivé les livres, se trouvaient les eaux capables de garder l'éternelle jeunesse à qui en buvait.

Parmi ces écrits figurait l'histoire de Cambyse, fils du roi perse Cyrus, venu attaquer l'Égypte *via* la Syrie, la Palestine et le Sinaï. Il vainquit les Égyptiens, qu'il traita avec cruauté et dont il souilla le temple de leur dieu Amon. Il eut à cœur de filer plein sud pour attaquer « les Éthiopiens à la

longue espérance de vie ». Pour décrire ces événements, Hérodote – un siècle avant Alexandre – s’exprima ainsi (*Histoire*, livre III) :

[Cambyse] fut d’avis d’envoyer d’abord des espions chez les Éthiopiens, qui, sous prétexte de porter des présents au roi, s’assureraient de l’existence de la Table du Soleil et examineraient, outre cela, ce qui restait à voir dans le pays<sup>17</sup>.

Ces espions émissaires expliquèrent au roi éthiopien que « le plus long terme de la vie des Perses était de quatre-vingts ans », et s’enquirent auprès de lui de la longévité des Éthiopiens rapportée par la rumeur. Ce que le roi confirma :

Il les conduisit à une fontaine où ceux qui s’y baignent en sortent parfumés comme d’une odeur de violette, et plus luisants que s’ils s’étaient frottés d’huile.

Revenus auprès de Cambyse, les espions donnèrent une description de cette eau, « si légère, que rien n’y pouvait surnager, pas même le bois ni les choses encore moins pesantes que le bois ; mais que tout ce qu’on y jetait allait au fond ». Et Hérodote d’en venir à cette conclusion :

Si cette eau est véritablement telle qu’on le dit, l’usage perpétuel qu’ils [les Éthiopiens ?] en font est peut-être la cause d’une si longue vie.



Fig. 3



*Fig. 4*

L'histoire de la fontaine de jouvence d'Éthiopie et le récit de la violation du temple d'Amon par le Perse Cambyse interférèrent directement avec l'histoire d'Alexandre. Ces éléments recoupèrent les rumeurs selon lesquelles il n'aurait pas été le vrai fils de Philippe mais le fruit de l'union de sa mère Olympias avec le dieu égyptien Amon (*Fig. 3*). Les relations tendues qui s'instituèrent entre Philippe et Olympias ne firent qu'alimenter les soupçons.

Comme on le lit dans plusieurs versions du texte du pseudo-Callisthène, un pharaon égyptien que les Grecs nommaient Nectanébo s'en était venu à la cour du roi Philippe. Il passait pour magicien de haut grade, pour devin. Et il coucha secrètement avec Olympias. À l'insu d'elle, c'était le dieu Amon qui, en réalité, avait pris les traits de Nectanébo. C'est alors qu'elle porta Alexandre et donna naissance au fils d'un dieu. Le dieu même dont le Perse Cambyse avait désacralisé le temple.

Alexandre se dirigea vers l'Égypte après avoir écrasé les armées perses en Asie Mineure. Il s'attendait à une vive résistance de la part des vice-rois perses qui régnaient sur le pays. Quelle ne fut pas sa surprise de constater

que le vaste pays tomba entre ses mains sans la moindre défense : il y vit un présage certain. Sans perdre de temps, Alexandre gagna la Grande Oasis, siège de l'oracle d'Amon. Où il lui fut affirmé par le dieu en personne (dit la légende) sa véritable parenté. Sitôt confirmée, elle lui valut de la part des prêtres égyptiens une déification au titre de pharaon. Dès lors, son désir d'échapper à son destin de mortel cessa de prendre l'allure d'un privilège pour devenir un droit légitime (et à partir de ce moment, Alexandre fut représenté sur sa monnaie comme un Zeus-Amon cornu, *Fig. 4*).

Alexandre alors poussa au sud jusqu'à *Karnak*, centre cultuel d'Amon. Un voyage aux enjeux plus grands qu'il ne semblait en présenter. Karnak, centre religieux des plus respectés depuis le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., offrait l'allure d'une concentration de temples, de sanctuaires et de monuments dédiés à Amon, érigés par des générations de pharaons. L'un des colossaux bâtiments les plus impressionnants demeurait le temple qu'avait fait construire la reine Hatchepsout plus de mille ans avant l'époque d'Alexandre. Laquelle reine passait elle aussi pour avoir été une fille du dieu Amon, conçue dans le ventre d'une reine que le dieu s'en était venu séduire sous les traits d'un autre !

Que se passa-t-il à Karnak ? Personne ne le sait vraiment. Quoi qu'il en soit, Alexandre s'entoura d'une petite escorte et de quelques compagnons, et, au lieu de conduire ses armées plein est au cœur de l'Empire perse, il s'engagea dans une expédition encore plus au sud. Ses compagnons intrigués en vinrent à croire qu'il partait en goguette, conduit par les plaisirs de l'amour charnel.

Cet interlude si inhabituel pour Alexandre demeura aussi incompréhensible aux historiens de son temps qu'à ses généraux. Dans leur tentative de rationaliser l'escapade, les compilateurs des aventures d'Alexandre firent de la femme qu'il allait rejoindre le portrait d'une *femme fatale*<sup>18</sup>, l'une de celles « dont la beauté ne saurait se voir suffisamment chantée par quiconque ». Il s'agissait de Candace, reine d'un pays du sud de l'Égypte (l'actuel Soudan). Contrairement à Salomon que s'en vint visiter la reine de Saba, ce fut le roi qui se rendit chez la reine. Pour une raison qu'ignoraient ses compagnons : Alexandre n'était pas en quête d'amour, mais du secret de l'immortalité.

À l'issue d'un séjour agréable, Alexandre reçut de la part de la reine, en guise de cadeau d'adieu, la révélation de la « caverne merveilleuse dans

laquelle les dieux se réunissent ». Sur la piste des indications de la reine, Alexandre découvrit le site sacré :

Il entra accompagné d'une poignée d'hommes et discerna une brume qu'opalisaient les étoiles. Et le faîte brillait, comme éclairé par les astres. Les formes apparentes des dieux se dessinaient physiquement. Une cohorte [les] servait en silence.

[Alexandre] fut d'abord saisi et surpris. Mais il demeura pour assister à ce qui allait advenir, car il vit les yeux de quelquesuns des personnages allongés briller comme s'ils lançaient des éclats lumineux.

À la vue des « personnages allongés » dont les yeux émettaient de la lumière, Alexandre s'immobilisa. Étaient-ils des dieux, eux aussi, ou bien des mortels déifiés ? Une voix, alors, l'emplit de surprise : l'une des « silhouettes » venait de parler :

Et l'un d'eux lança : « Mes meilleures salutations, Alexandre, sais-tu qui je suis ? »

Et il [Alexandre] répondit : « Non, Seigneur. »

L'autre repartit : « Je suis Sésostris [Sesonchusis], le roi qui conquiert le monde et qui rejoint les rangs des dieux. »

Alexandre n'en fut pas davantage étonné, comme s'il venait de rencontrer le personnage même qu'il avait cherché. Sa venue semblait attendue, il fut invité à s'approcher du « Créateur et Superviseur de l'univers tout entier ». Il « entra et vit une brume illuminée de feu. Et, trônant, le dieu qu'il avait vu une fois vénéré par les hommes à Rhacôtis [Rokôtide], le seigneur Sérapis » (la version grecque cite le dieu Dionysos).

Alexandre saisit la chance d'évoquer sa propre longévité. « Seigneur Dieu, dit-il, combien d'années vivrai-je ? »

Mais le dieu ne répondit pas. Alors Sésostris se mit en devoir de consoler Alexandre puisque le silence divin se faisait parlant. Même si, pour ma part, j'ai rejoint l'assemblée des dieux, dit-il, « je n'avais pas ta chance [...] puisque malgré ma conquête du monde entier et la subordination de tant de peuples, personne ne se souvient de mon nom.

Mais toi, tu connaîtras grande renommée [...], ton nom restera immortel même après la mort ». C'est ainsi qu'il apporta consolation à Alexandre. « Tu vivras au-delà de la mort, donc tu ne mourras pas » – immortalisé à travers sa renommée éternelle.

Déçu, Alexandre se retira de la caverne et « poursuivit le périple à accomplir », à la recherche des avis d'autres sages, en quête de l'échappatoire à son destin de mortel, acharné à imiter ceux qui, avant lui, avaient réussi à se voir adouber parmi les dieux immortels.

L'une des versions raconte qu'au nombre de ceux qu'Alexandre rencontra dans sa quête figure Énoch, le patriarche biblique des temps antédiluviens, l'arrière-grand-père de Noé. Ce fut en pleine montagne, « où se situe le paradis, qui est l'endroit où réside la vie », la « demeure des saints ». Au sommet se dressait une structure étincelante de laquelle s'élançait vers le ciel un immense escalier constitué de deux mille cinq cents dalles. Dans un vaste hall, ou une caverne, Alexandre distingua des « statues d'or, chacune dans son alcôve », un autel d'or et deux immenses « chandeliers » de près de vingt mètres de haut.

Sur une couche toute proche était allongée la silhouette d'un homme drapé dans un dessus-de-lit incrusté d'or et de pierres précieuses. Au-dessus, s'élevaient des ceps ciselés en or dont les grappes étaient joyaux.

L'homme se mit à parler, se présenta, il était Énoch. « Ne cherche pas à t'accaparer les secrets des dieux », avertit la voix. À l'écoute de l'avertissement, Alexandre se retira et rejoignit ses troupes. Non sans avoir reçu, en guise de cadeau d'adieu, une grappe de raisin qui se révéla miraculeusement suffisante pour nourrir toute son armée.

Dans une autre version, Alexandre ne rencontra pas moins de deux hommes surgis du passé, Énoch et le prophète Élie – qui, tous deux, à en croire les traditions bibliques, n'ont pas connu la mort. Le contact survint lors de la traversée d'un désert inhabité. Soudain, son cheval fut saisi par un « esprit » qui enleva monture et cavalier au ciel. Alexandre fit face à un temple qui brillait. À l'intérieur, il vit les deux hommes. Leurs faces rayonnaient, leurs dentures étaient plus blanches que le lait, leurs yeux étincelaient davantage que l'étoile du matin. Ils se montraient « de port noble et d'abord bienveillant ». Ils se présentèrent à lui et dirent que « Dieu

les avait dérobés à la mort ». Ils lui expliquèrent que l'endroit était la « Cité qui conserve la vie », d'où prenaient leur source les « eaux étincelantes de la vie ». Mais avant qu'Alexandre n'en découvre davantage ou ne boive des « eaux de la vie », un « chariot de feu » l'arracha du lieu et il se retrouva à son point de départ au milieu de ses troupes (selon une tradition musulmane, le prophète Mahomet connut lui aussi l'enlèvement au ciel, quelque mille ans plus tard, en selle sur son destrier blanc).

Alors ? L'épisode de la caverne des dieux – comme les autres péripéties des histoires d'Alexandre – fut-il pur roman, simple mythe ou bien encore récits embellis à partir de faits historiques ?

Existèrent-ils, la reine Candace, la cité royale de Shamar, le conquérant planétaire Sésostris ? À vrai dire, tous ces noms parlaient peu aux spécialistes de l'Antiquité jusqu'à une date récente. Si ces appellations renvoyaient à des personnages royaux égyptiens ou à une province mystique d'Égypte, les uns et l'autre étaient engloutis dans le lointain passé à la façon des monuments recouverts par les sables envahissants. Seuls les pyramides et le Sphinx au-dessus du désert témoignaient de l'énigme. Les mots-images des hiéroglyphes, indéchiffrables, constituaient les seules traces de l'existence de secrets qu'il ne fallait pas dévoiler. Les récits de l'Antiquité, passés à la moulinette grecque et romaine, s'étaient liquéfiés en légendes. Ils finirent par se fondre dans l'obscur.

Il fallut que Bonaparte conquière l'Égypte en 1798 pour que l'Europe commence à la redécouvrir. Dans le sillage des troupes françaises, des équipes de savants affûtés commencèrent à remuer les sables et à lever le voile de l'oubli. C'est alors qu'au voisinage du village de Rosette l'on mit au jour une tablette de pierre gravée d'une inscription en trois langages. L'on venait de trouver la clé de déchiffrement de la langue et des inscriptions de l'ancienne Égypte : la mémoire des hauts faits pharaoniques, la glorification de ses dieux.

Dans les années 1820, des explorateurs européens, en progressant vers le sud jusqu'au Soudan, rapportèrent l'existence de monuments anciens (dont des pyramides aux angles aigus) situés sur le Nil à Méroé. Une expédition royale prussienne exhuma des vestiges archéologiques spectaculaires au cours des fouilles de 1842 à 1844. Entre 1912 et 1914, d'autres expéditions révélèrent l'existence de sites sacrés supplémentaires. Les inscriptions hiéroglyphiques indiquèrent que l'un d'eux avait pour nom le Temple du Soleil – pourquoi pas l'endroit même où les espions de

Cambyse observèrent la « Table du Soleil » ? Des fouilles ultérieures au cours du xx<sup>e</sup> siècle, le rapprochement de trouvailles archéologiques et le déchiffrement continu des inscriptions établirent l'existence avérée dans ces territoires d'un royaume nubien au cours du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. La terre biblique de Koush.

Où vécut bel et bien une reine Candace. Les inscriptions hiéroglyphiques révélèrent qu'à l'origine du royaume nubien gouvernait une reine aussi sage que bienveillante. Son nom, Candace (*Fig. 5*). Par la suite, à chaque fois qu'une femme montait sur le trône – ce qui n'était pas si rare –, elle adoptait le nom de Candace en signe de souveraineté féminine aboutie. Et plus au sud de Méroé, à l'intérieur de ce royaume de Nubie, s'élevait une ville nommée *Sennar* – peut-être la *Shamar* que mentionne l'épopée d'Alexandre.

Mais avait-on trace de Sésostris [Sesonchusis] ? La version éthiopienne du pseudo-Callisthène rapporte qu'au cours de son périple vers (ou au départ de) l'Égypte, Alexandre et ses hommes passèrent aux abords d'un lac infesté de crocodiles. Un monarque du passé avait établi un passage pour le traverser. « Et voici qu'un bâtiment se dressait sur le rivage du lac, et à son sommet figurait un autel profane sur lequel était gravé : “Je suis Kosh, roi du monde, le conquérant qui franchit ce lac”. »



Fig. 5



Fig. 6

Qui pouvait bien être ce conquérant planétaire *Kosh*, autrement dit le roi qui gouvernait Koush ou la Nubie ? Dans la version grecque de la légende, le conquérant qui avait ainsi commémoré sa traversée du lac – présenté comme partie des eaux de la mer Rouge – avait nom Sésostris. Autrement dit, Kosh et Sésostris était un seul et même roi, un pharaon qui avait établi son autorité sur l'Égypte et la Nubie. Les monuments nubiens représentèrent un tel roi au moment où il reçoit des mains d'un « dieu rayonnant » le fruit de la vie en forme de dattes de palmier (*Fig. 6*).

Les archives égyptiennes parlent bien d'un grand pharaon qui, au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., se révéla un conquérant planétaire. Son nom était Sensusret – Sésostris I<sup>er</sup>. Il était aussi voué à Amon. Les historiens grecs lui attribuèrent la conquête de la Lybie et de l'Arabie, d'une part importante de l'Éthiopie et de toutes les îles de la mer Rouge. Comme celle de vastes territoires d'Asie – il poussa sa pénétration vers l'est encore plus avant que les Perses plus tard. On lui reconnut l'invasion de l'Europe à partir de l'Asie Mineure. Hérodote décrivit la grande geste de ce pharaon qu'il nomma Sésostris. Il affirma que Sésostris faisait ériger des piliers de commémoration partout où il allait. « Les piliers qu'il érigea, écrivit

Hérodote, sont toujours visibles. » Qu'Alexandre ait vu les colonnes près du lac ne fait que confirmer les écrits d'Hérodote un siècle plus tôt.

Sesonchusis-Sésostriis exista donc bien. Son nom égyptien signifiait « Celui dont les naissances perdurent ». Car, de par son titre de pharaon d'Égypte, il avait tout à fait le droit de rejoindre la compagnie des dieux et de vivre à jamais.

Il était important d'affirmer que cette quête des eaux de la vie ou d'éternelle jeunesse ne se révélerait pas vaine : d'autres, par le passé, avaient réussi à les atteindre. De plus, si les eaux s'écoulaient d'un paradis perdu, comment ne pas penser que ceux qui l'ont trouvé représentent le moyen d'en connaître la position ?

C'est animé de cette certitude qu'Alexandre se mit en devoir de retrouver les ancêtres immortels. Qu'il les ait ou non rencontrés n'est pas si essentiel : l'important reste qu'au cours des siècles avant l'ère chrétienne, Alexandre ou – et – ses biographes aient pu se forger la certitude que ces ancêtres immortels existèrent vraiment – que jadis, dans un passé à leurs yeux incommensurable, des mortels aient accédé à l'immortalité par la volonté des dieux.

Les auteurs ou les compilateurs des histoires d'Alexandre rapportent plusieurs péripéties au cours desquelles Alexandre rencontra Sésostriis [Sesonchusis], Élie et Énoch, ou Énoch seul. Percer l'identité de Sésostriis reste du domaine de la conjecture et la façon dont il accéda à l'immortalité n'est pas précisée. Il n'en est pas de même pour Élie, le compagnon d'Énoch au sein du temple étincelant, à en suivre une version des aventures d'Alexandre.

Élie fut le prophète biblique qui s'illustra dans le royaume d'Israël au IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous les règnes des rois Achab et Ochozias. Comme le montre son nom d'adoption (*Eli-Yah* – « Mon Dieu est Yahvé »), il tirait son inspiration du dieu hébreu Yahvé pour lequel il se battait et dont les fidèles subissaient la hargne des sectateurs du dieu cananéen Baal. Au terme d'une période d'isolement en un endroit tenu secret proche du Jourdain où, dit-on, le Seigneur le prépara, il reçut un « manteau de crin » magique et se révéla capable d'accomplir des miracles. D'abord, le voilà qui réside près de la ville phénicienne de Sidon où est relaté son premier miracle (dans I Rois, 17). Il consista à procurer à une veuve qui l'avait hébergé de la nourriture tout au long de sa vie à partir d'un reste d'huile culinaire et d'une cuillerée

de farine. Puis il en appela au Seigneur pour que ressuscite le fils de cette femme emporté par une maladie foudroyante. Il se montra capable en outre de focaliser le feu divin du ciel déclenché à point nommé dans la lutte contre les rois et les prêtres qui avaient succombé aux tentations païennes.

Les Écritures disent de lui qu'il ne mourut pas sur Terre, mais que Dieu « le fit monter au ciel dans un tourbillon » (II Rois, 2:1). Les traditions juives affirment qu'Élie fait toujours partie des immortels. Et de nos jours, la tradition veut qu'il soit invité au cœur des foyers juifs la veille de la Pâque. L'Ancien Testament décrit son ascension avec moult détails. Comme le rapporte II Rois, 2, l'événement n'eut rien de soudain ni d'inattendu. Bien au contraire : il s'agit d'une manœuvre planifiée et préparée pour laquelle Élie connaissait à l'avance l'endroit et le moment.

Où ? Dans la vallée du Jourdain, rive droite du fleuve – peut-être à l'endroit même où Élie fut ordonné « homme de Dieu ». Quand il entame son périple vers Guilgal – là où fut commémoré un miracle passé, nous dit la Bible –, il doit passer un temps non négligeable à se débarrasser du chef de file de ses disciples, très attaché à lui, Élisée. Tout au long du parcours, les deux prophètes furent à plusieurs reprises interpellés par les disciples, les « fils des prophètes », qui ne cessaient de leur demander : est-il vrai que le Seigneur enlèvera Élie au ciel aujourd'hui ?

Laissons le narrateur biblique exprimer le passage dans ses propres mots :

Lorsque le Seigneur fit monter Élie au ciel dans un tourbillon, Élie partait de Guilgal avec Élisée.

Élie dit à Élisée : Reste ici, je te prie, car le Seigneur m'envoie jusqu'à Béthel. Élisée répondit : le Seigneur est vivant et ton âme est vivante ! je ne te quitterai point. Et ils descendirent à Béthel.

Les fils des prophètes qui étaient à Béthel sortirent vers Élisée, et lui dirent : Sais-tu que le Seigneur enlève aujourd'hui ton maître au-dessus de ta tête ? Et il répondit : Je le sais aussi ; taisez-vous (II Rois, 2:1-5).

Dès lors, Élie reconnut auprès d'Élisée que son but était Jéricho sur la rive du Jourdain. Et il demanda à son compagnon de ne pas le suivre. Mais Élisée, à nouveau, refusa, et accompagna le prophète : « Et ils arrivèrent à Jéricho ».

Les fils des prophètes qui étaient à Jéricho s'approchèrent d'Élisée et lui dirent : Sais-tu que le Seigneur enlève aujourd'hui ton maître au-dessus de ta tête ? Et il répondit : Je le sais aussi ; taisez-vous.

Élie, frustré de voir sa tentative d'agir seul mise en échec, exhorta Élisée à demeurer à Jéricho et à le laisser gagner seul la rive du Jourdain. Mais Élisée refusa, il ne voulait pas quitter Élie. Motivés, cinquante hommes, parmi les fils des prophètes, s'en vinrent. Mais ils s'arrêtèrent et se tinrent en arrière des deux hommes lorsque Élie et Élisée atteignirent le Jourdain.

Alors Élie prit son manteau, le roula, et en frappa les eaux, qui se partagèrent çà et là, et ils passèrent tous deux à sec (2:8).

De l'autre côté du fleuve, Élisée demanda à Élie qu'il y ait sur lui une « double portion » de l'esprit de son maître. Mais Élie n'eut pas le temps de répondre,

Comme ils continuaient à marcher en parlant, voici, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta au ciel dans un tourbillon.

Élisée regardait et criait : Mon père ! mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie ! Et il ne le vit plus (2:11-12).

Bouleversé, Élisée resta assis, prostré, un moment. C'est alors qu'il vit que le manteau d'Élie était demeuré au sol. S'agissait-il d'un imprévu ou d'une action délibérée ? Élisée voulut en avoir le cœur net. Il s'empara du manteau, retourna sur la rive du Jourdain, évoqua le nom de Yahvé et en frappa les eaux. Et voilà que les eaux « se partagèrent çà et là, et Élisée passa » (2:14). Les fils des prophètes, les disciples qui étaient restés sur la rive gauche du fleuve, côté plaine de Jéricho, « l'ayant vu, dirent : l'esprit d'Élie repose sur Élisée ! Et ils allèrent à sa rencontre, et se prosternèrent contre terre devant lui » (2:15).

Les cinquante disciples n'en croyaient pas leurs yeux. Ils se demandaient si Élie avait bel et bien été enlevé au ciel. Peut-être le souffle du Seigneur ne l'avait-il emmené que sur une certaine distance, se pourrait-il qu'il ait échoué sur une montagne ou au fond d'un ravin ? En dépit des protestations d'Élisée, ils le cherchèrent trois jours durant. Et quand ils

revinrent bredouilles, Élisée leur dit : « Ne vous ai-je point dit à tous de ne pas chercher ? » Lui connaissait parfaitement la vérité : le Seigneur d'Israël avait enlevé Élie sur un char de feu.

La rencontre avec Énoch qu'attestèrent ses histoires au nom d'Alexandre introduisit dans la quête d'immortalité le personnage d'un « ancêtre immortel » que mentionnèrent aussi bien l'Ancien que le Nouveau Testament. Les légendes de son ascension repoussèrent dans le temps l'ancienneté de la Bible, comme elles furent consignées en tant que telles.

La Bible soutint qu'Énoch fut le dix-septième patriarche d'avant le Déluge dans la lignée d'Adam par Seth (à ne pas confondre avec la lignée maudite d'Adam par Caïn). Il était l'arrière-grand-père de Noé, le héros du Déluge. Le cinquième chapitre de la Bible établit les généalogies de ces patriarches, leur âge au moment de la naissance de leurs héritiers légitimes et celui qu'ils avaient atteint à leur mort. En expliquant qu'il « marcha avec Dieu », le livre de la Genèse affirma qu'Énoch « fut enlevé » à la Terre à l'âge réel ou symbolique de 365 ans (le nombre des jours d'une année solaire) « car Dieu le prit » (Genèse, 5:24).

Pour insister sur la mention biblique énigmatique, les commentateurs juifs se mirent souvent à citer des sources plus anciennes apparemment descriptives d'une réelle ascension d'Énoch dans les cieux où il fut (d'après certaines versions) changé en Métatron, le « Prince de la contenance » du Seigneur, qui se tenait juste à l'arrière du trône divin.

Selon ces légendes que compila Y. B. Lebnner dans *Toutes les légendes d'Israël*<sup>19</sup>, quand Énoch fut déféré en la demeure du Seigneur, un cheval de feu lui fut dépêché du ciel. Énoch, alors, était en train de prêcher la vertu au peuple. À la vue du cheval de feu descendant des hauteurs, les gens demandèrent à Énoch de s'expliquer. Il leur dit : « Sachez-le, le temps est venu de vous quitter et de monter au ciel. » Il enfourcha le destrier, mais la foule refusa de le voir partir et le suivit une semaine entière. « Et ce fut au septième jour, un char de feu tiré par des chevaux de feu et guidé par des anges s'en vint à terre et Énoch fut enlevé dans les airs. » Au cours de son essor, l'Ange du ciel fit cette remarque au Seigneur : « Comment se fait-il qu'un homme né d'une femme rejoigne le ciel ? » Mais le Seigneur souligna la piété et le dévouement d'Énoch, il lui ouvrit les Portes de la vie et de la sagesse, le para d'atours magnifiques et le coiffa d'une couronne lumineuse.

Dans d'autres exemples, des références énigmatiques aux Écritures semblent souvent indiquer que le compilateur antique partait du principe que d'autres textes étaient familiers à son lecteur, que des écrits plus détaillés sur le sujet étaient à sa portée. L'on trouve même des mentions spécifiques de tels écrits – le « Livre du juste » ou le « Livre des guerres de Yahvé » – qui ont vraisemblablement existé avant leur perte définitive. À propos d'Énoch, le Nouveau Testament souligne une affirmation curieuse selon laquelle Énoch fut « modifié » par le Seigneur « de façon qu'il ne pût voir la mort », en faisant allusion à un « Témoignage d'Énoch », composé ou dicté par lui, « avant sa modification » pour l'immortalité (Hébreux, 11:5<sup>20</sup>). Jude, 14, parce qu'il évoque les prophéties d'Énoch, est considéré comme une référence à quelque écrit réel du patriarche<sup>21</sup>.

Des textes chrétiens variés au cours des siècles contiennent à leur tour des indices similaires ou des références. Il s'avéra qu'il circula réellement, depuis le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plusieurs versions du *Livre d'Énoch*. Quand on étudia les manuscrits au XIX<sup>e</sup> siècle, les chercheurs conclurent à l'existence fondamentale de deux sources. La première, désignée sous l'index I Énoch et intitulée le *Livre d'Énoch version éthiopienne*, constitue une traduction en éthiopien d'une précédente traduction grecque d'une œuvre originale en hébreu (ou en araméen). La seconde, dite II Énoch, est une traduction slavonne d'un original composé en grec dont le titre complet était *Livre des secrets d'Énoch*<sup>22</sup>.

Les spécialistes qui se sont penchés sur ces versions ne renoncent pas à penser que I Énoch et II Énoch puisent à la source d'une œuvre originale bien antérieure. Et qu'il a pu exister réellement dans l'Antiquité un *Livre d'Énoch*. « Les apocryphes et pseudépigraphes de l'Ancien Testament<sup>23</sup> », dont Robert Henry Charles commença la publication en 1913, restent la transcription anglaise majeure des livres d'Énoch et des autres écrits anciens retirés des Ancien et Nouveau Testaments canonisés.

Rédigé à la première personne, le *Livre des secrets d'Énoch* commence par la précision d'un site et d'une date

[...] dans le jour notable du premier mois [de la 365<sup>e</sup> année], j'étais dans ma maison, seul, pleurant de mes yeux et me désolant. Comme je reposais sur mon lit, dormant [...] deux hommes m'apparurent, très grands, comme jamais je n'en avais vu sur la terre : leur visage

était comme le soleil qui luit, leurs yeux comme des lampes qui brûlent, de leur bouche un feu sortait, leurs vêtements étaient de plumes variées, et leurs bras étaient comme des ailes d'or au chevet de mon lit. Et ils m'appelèrent par mon nom<sup>24</sup>.

Parce qu'il dormait à l'arrivée des étrangers, Énoch ajoute, pour mémoire, qu'il était bien réveillé en leur présence. « Je vis clairement ces hommes qui se tenaient devant moi », dit-il. Il leur témoigna sa complète soumission, figé de peur. Mais les deux êtres le rassurèrent :

Courage, Énoch, n'aie pas peur ! Le Seigneur éternel nous a envoyés à toi, et voici, toi aujourd'hui tu montes avec nous au ciel.

Ils enjoignirent alors à Énoch de réveiller ses proches et ses serviteurs, et de leur ordonner de ne pas le chercher, « jusqu'à ce que le Seigneur t'ait renvoyé à eux ». Énoch s'exécuta, non sans en profiter pour inciter ses fils à la vertu. Puis vint le temps du départ :

Et quand j'eus parlé à mes fils, les deux hommes m'appelèrent et ils me prirent sur leurs ailes [et me firent gagner les nuages. Et voici, la nuée se mut...] [Plus haut, je vis l'air, plus haut [encore], je vis l'éther<sup>25</sup>]. Et ils me portèrent au premier ciel [...]. Ils me montrèrent là une mer très grande, plus que la mer de la Terre.

Énoch atteint donc les cieux au cœur des « nuées qui se meuvent », il est transporté depuis le premier ciel – où « deux cents anges règnent sur les étoiles » – jusqu'au deuxième, un ciel lugubre. Avant d'arriver au troisième ciel. Là, c'est un jardin d'apparence éclatante, dont la beauté s'enrichit de la fragrance des arbres et des fruits.

En son milieu se dresse un arbre de vie. C'est là que Dieu se repose quand il gagne le paradis.

Ébloui par la magnificence de l'Arbre, Énoch tente de le décrire avec ses mots : « Et l'aspect de ce lieu est d'une beauté qu'on ne peut pas savoir : [partout l'on dirait que tout est d'or et de pourpre, aussi diaphane que le feu<sup>9</sup>]. » De son cœur naissent quatre fleuves, l'un de miel, l'autre de lait, le

troisième d'huile et le dernier de vin, et ils s'écoulaient depuis ce paradis céleste jusqu'au paradis de l'Éden, après avoir accompli une révolution autour de la Terre. Ce troisième ciel et son Arbre de vie sont placés sous la garde de trois cents anges « des plus glorieux ». C'est au sein de ce troisième ciel que prennent place les justes et que se situe le « Lieu terrible » où les malfaisants sont soumis à la torture.

Toujours plus haut, au quatrième ciel, Énoch fut mis en présence des « luminaires » et de créatures extraordinaires, comme de la milice du Seigneur. Au cinquième ciel, il vit de nombreuses « armées ». Au sixième, « un groupe d'anges qui règlent la marche des étoiles et du soleil et de la lune ». Puis il parvient au septième ciel, où les anges les plus grands étaient en grande agitation, et c'est là qu'il vit le Seigneur, « de loin », assis sur son trône.

Les deux êtres ailés à la nuée mouvante placèrent Énoch aux confins du septième ciel et partirent. Sur ce, le Seigneur envoya l'archange Gabriel pour qu'il amène Énoch en sa présence.

Trente-trois jours durant, Énoch fut instruit de toutes les sagesse, de tout ce qui était advenu par le passé et ce qui adviendrait. Puis il fut reconduit sur Terre par un ange terrible à « la si froide apparence ». Au final, il s'était absenté de la Terre soixante jours. Mais son retour ne devait durer que le temps d'instruire ses fils des lois et ordres. Et trente jours plus tard, il fut de nouveau enlevé aux cieux, et cette fois, à jamais.

Le *Livre d'Énoch version éthiopienne* fut composé à la fois sous la forme d'un testament personnel et d'une œuvre d'histoire. Son titre original fut probablement Paroles d'Énoch. Il y décrit ses voyages au ciel comme aux extrémités du globe terrestre. Lors d'un périple vers le nord, « vers les confins nord de la Terre », il vit « un grand et magnifique dispositif » de la nature duquel il ne dira rien. Il découvrit en ce même endroit, tout comme aux confins occidentaux de la Terre, « trois portes célestes ouvertes au ciel », aux deux endroits, par lesquelles s'engouffraient grêle et neige, froidure et gel.

« Alors je me rendis aux confins sud de la Terre » où, à travers les portes du ciel se répandaient là rosée et pluie. Puis il s'en fut aux portes à l'est par lesquelles se montraient les étoiles du ciel dans leur course.

Mais les mystères majeurs et les secrets du passé et du futur furent révélés à Énoch lorsqu'il se rendit au « centre de la Terre », et de là vers

l'est puis l'ouest. Le « centre de la Terre » correspondait au site du Temple sacré de Jérusalem à venir. Lors de son voyage à l'orient, Énoch atteignit l'arbre de la connaissance. Lors de son périple vers l'occident, il eut la vision de l'arbre de vie.

En cheminant vers l'est, Énoch traversa montagnes et déserts, il vit des cours d'eau descendre de pics montagneux couverts de nuages, de neige et de glace (« l'eau qui ne coule plus »), des arbres aux senteurs multiples et de la balsamine<sup>26</sup>. Toujours plus à l'est, il se retrouva au pied de montagnes que baigne la mer Érythrée (mer d'Arabie et mer Rouge). Au-delà, il passa près de Zotiel, l'ange gardien de l'entrée du paradis<sup>27</sup>, puis « entra au Jardin de la vertu ». Où il vit, parmi bien des arbres admirables, « l'arbre de la connaissance ». Aussi haut qu'un sapin, ses feuilles semblaient comme celles du caroubier et ses fruits étaient semblables aux grappes de raisin. Et l'ange qui l'accompagnait lui confirma qu'il était l'arbre même dont Adam et Ève avaient mangé le fruit avant leur expulsion du jardin d'Éden.

Au cours de son périple plein ouest, Énoch parvint à « une chaîne de montagnes en feu, brûlant nuit et jour ». Au-delà desquelles il se trouva en un endroit qu'encerclaient six montagnes que séparaient des « ravins profonds et tourmentés ». Une septième montagne se dressait au milieu des autres, « comme le siège d'un trône. Qu'entouraient des arbres odorants. Parmi lesquels s'élevait un arbre dont je n'avais jamais éprouvé la fragrance [...] et dont les fruits ressemblaient aux dattes d'un palmier ».

L'ange-guide lui expliqua que la montagne du milieu était le trône « sur lequel le Béni, le Seigneur de gloire, le Roi éternel prendra place quand il s'en viendra visiter la Terre ». À propos de l'arbre dont les fruits semblaient des dattes de palmier, il en dit ceci :

Quant à cet arbre à la suave odeur, dont le parfum n'a rien de charnel, personne n'y portera la main, jusqu'au jour de jugement [...] Ses fruits seront réservés aux élus [...] une odeur délicieuse pénétrera leurs os, et ils couleront, comme tes ancêtres, une vie longue sur terre (24:9)<sup>28</sup>.

C'est au long de ces voyages qu'Énoch « dans ces jours [vit] des anges qui tenaient de longues cordes, et qui, portés sur leurs ailes légères, volaient vers le septentrion » (59, 1). Quand Énoch s'enquit du sens de ce qu'il

voyait, son ange-guide lui dit : « Ils sont allés mesurer [...] Ce sont les mesures des justes ; ils apporteront les cordes des justes [...] Ces mesures révéleront tous les secrets dans les profondeurs de la terre » (59:2-6).

Énoch avait épuisé sa visite de tous les sites secrets sur Terre. Il était temps pour lui d'entreprendre le voyage au ciel. Et, comme d'autres après lui, il fut emmené jusqu'à « une montagne dont le sommet s'élançait dans les cieux » (17:2) et en un territoire de ténèbres :

Puis ils m'enlevèrent dans un endroit où il y avait comme un feu dévorant, et où, selon leur bon plaisir, ils prenaient la ressemblance de l'homme.

Ils me conduisirent [en un site de ténèbres], sur un lieu élevé sur une montagne dont le sommet s'élançait dans les cieux. Et je vis les [chambres des luminaires], les trésors des [étoiles] et des éclairs et du tonnerre aux extrémités de ce lieu, dans l'endroit le plus profond. Il y avait là un arc de feu, et des flèches dans un carquois, et une épée de feu et toute espèce d'éclairs (17:1-3).

À cette étape cruciale, alors que l'immortalité avait échappé à Alexandre parce qu'il l'avait cherchée quand son destin annoncé le lui interdisait, Énoch, comme les pharaons après lui, agissait sous la bénédiction divine. Si bien qu'à cet instant solennel, il fut jugé digne de poursuivre. Alors, « ils [les anges] m'emmenèrent aux eaux de la vie ».

Puis il atteignit le « Palais de feu » :

Je fus élevé et emporté vers le ciel, et j'arrivai bientôt à un mur [de cristal] et entouré de langues de feu. Je commençais à être saisi d'effroi.

Cependant, je me suis enfoncé au milieu de ces flammes.

Et approché d'un palais grandiose fait de cristal. Les murs ressemblaient à des dalles, toutes faites de cristal, et les fondements étaient de cristal. Ses toits étaient formés d'étoiles filantes et d'éclairs de lumière, et l'on voyait, au milieu, des chérubins de feu et un ciel d'eau. Des flammes vibraient autour de tous ses murs, et la porte était embrasée.

Quand je fus entré dans cette habitation, elle était à la fois brûlante comme le feu et froide comme la neige [...]

Et j'eus une vision.

Voici : il y avait un autre palais plus vaste que le premier, dont toutes les portes étaient ouvertes devant moi, et le tout bâti en langues de feu [...]

Je l'examinai avec attention, et je vis qu'il y avait un trône élevé dont l'aspect ressemblait à du cristal, tandis que son contour était comme l'orbe éclatant du soleil ; et il en sortait des voix de chérubins.

De ce trône puissant, s'échappaient des torrents de flammes, qu'il était impossible [de soutenir du regard] (14:10-20).

Au bord d'une « rivière de feu », Énoch fut enlevé.

Il vit la Terre tout entière – « Je vis aussi l'embouchure de tous les fleuves du monde (17:6) [...] Je vis la pierre qui supporte les angles de la terre (18:2) [...] Je vis le vent qui supporte les nuages (18:6) ». Plus haut, il se trouva là où « [les vents] s'élèvent entre le ciel et la terre et qui forment les colonnes du ciel. Je vis les vents qui font tourner le ciel et entraînent dans leurs orbites le soleil et les étoiles » (18:5-6). Il suivit « la voie des anges » (18:7) pour parvenir à un point au « firmament du ciel qui pèse [sur la terre] », d'où il vit « l'extrémité de la terre » (18:8).

De là, il avait sous les yeux l'étendue des cieux. Il aperçut « sept étoiles, brillantes comme des montagnes de feu » (18:4) – « sept montagnes de pierres précieuses » (18:9). De quelque endroit qu'il voyait ces corps célestes, « trois [étaient] du côté de l'orient » (18:9), là où s'étendait « l'espace du feu céleste ». Énoch y vit « des colonnes de feu qui s'enfonçaient et dont on ne pouvait mesurer ni la hauteur ni la profondeur » (18:10). De l'autre côté, trois corps célestes se trouvaient « du côté du midi » (18:9). Où Énoch discerna « un endroit qui n'avait ni le firmament au-dessus ni la terre au-dessous [...] c'était une plage déserte » (18:13). Quand il s'avisait de demander à l'ange qui l'accompagnait l'explication de tout ce spectacle, il eut pour réponse : « Cet endroit sera jusqu'à la consommation du ciel et de la terre la prison des étoiles et des armées du ciel » (18:15).

L'étoile<sup>29</sup> du milieu « s'élevait jusqu'au ciel comme le trône de Dieu (18:10) » sous l'apparence de l'albâtre, « et le haut du trône [semblait] en

saphir ». Elle était comme « un feu ardent ».

Énoch poursuit son voyage à travers les « ciels ». Il dit : « Je parvins en un endroit de chaos. J'y découvris quelque chose d'horrible. » Que vit-il ? Des « étoiles du ciel enchaînées l'une à l'autre ». Et l'ange d'expliquer : « Ces étoiles qui roulent au-dessus du feu sont celles qui ont transgressé les commandements de Dieu, avant la fin de leur épreuve car elles ne sont pas venues en leur temps. Aussi les a-t-il enchaînées dans ce lieu, jusqu'à ce qu'elles aient expié leur crime dans l'année mystérieuse<sup>30</sup> (18:16). »

Dans la synthèse de son premier voyage au ciel, Énoch dit : « Et moi, Énoch, moi seul, j'ai vu la fin de toutes choses, et il n'a été donné à personne de la voir comme moi (19:3). » Après qu'au cœur de la demeure céleste lui furent enseignés tous les aspects de la sagesse, il fut convoyé sur Terre pour y transmettre les enseignements aux hommes. Puis, pendant un laps de temps non précisé, « Énoch demeura caché, et pas un des fils des hommes ne connut sa retraite, où il vécut ni ce qu'il était advenu de lui ». Mais à l'approche du Déluge, il consigna ses enseignements et abjura son arrière-petit-fils Noé de rester vertueux et digne du salut.

Après quoi, Énoch fut, à nouveau, « enlevé au ciel parmi ceux qui vivent sur terre. Il fut enlevé sur le char des esprits et son “nom” s'évanouit parmi eux tous ».

### Chapitre 3

## **Le voyage du pharaon dans l'après-vie**

**D**ans les aventures d'Alexandre et sa quête des ancêtres immortels entraient à l'évidence des éléments qui renvoyaient aux expériences vécues : des cavernes, des anges, des feux souterrains, des chevaux et des chars de feu. Mais il est tout aussi établi qu'au cours des siècles d'avant l'ère chrétienne, l'on croyait (ce qui était le cas d'Alexandre et/ou de ses historiens) que celui qui désirait atteindre à l'immortalité devait se conformer aux rites des pharaons égyptiens.

Dès lors, la revendication de sa semi-divinité, pour Alexandre, dépendait davantage d'une péripétie complexe où était impliquée une divinité égyptienne que de la simple référence à la proximité avec un dieu grec local. Il relève du fait historique et non de la simple légende qu'Alexandre estima vital, sitôt qu'il eut enfoncé les lignes perses en Asie Mineure, non pas de poursuivre l'ennemi perse, mais de se rendre en Égypte. Et là, de chercher la confirmation de ses « racines » supposées divines avant d'entamer la quête des eaux de la vie.

Alors que les Hébreux, les Grecs et d'autres peuples de l'Antiquité ont conservé des récits qui montrent une poignée d'individus seulement en mesure d'échapper à leur destinée mortelle, les anciens Égyptiens érigèrent ce privilège en droit légitime. Non pas un droit partagé par tous, pas davantage un droit réservé à quelques justes, mais un droit associé au roi égyptien, le pharaon, par sa seule grâce de s'asseoir sur le trône d'Égypte. Parce que les premiers monarques d'Égypte ne furent pas des hommes, mais des dieux, à en croire les traditions de l'Égypte ancienne.

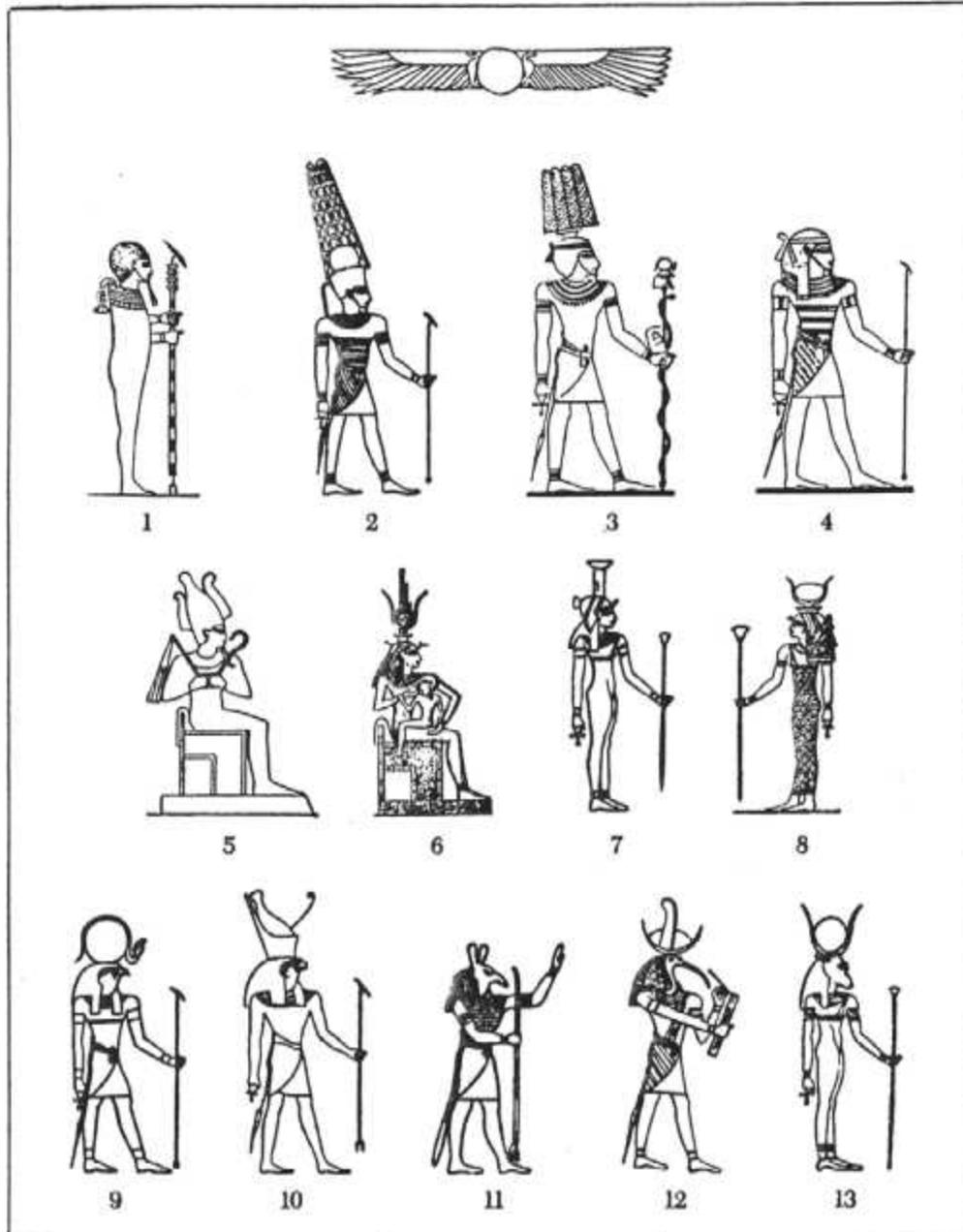
Ces traditions égyptiennes affirmaient que dans un passé incommensurable, des « dieux du ciel » s'en étaient venus sur la Terre depuis le disque céleste (*Fig. 7*). L'Égypte inondée avait connu la survenue d'« très grand dieu qui arriva (sur Terre) dans le lointain passé » et qui, littéralement, releva le pays au-dessus des eaux et de la boue en établissant un barrage de retenue des eaux du Nil, par l'établissement intensif de digues

et la récupération de terres sur les eaux (c'est depuis ce temps que l'Égypte fut surnommée « la Terre rehaussée »). Le nom de ce dieu antique, PTAH – l'« aménageur ». Il passait pour avoir été un grand scientifique, un ingénieur de génie et un architecte, le chef des artisans parmi les dieux, qui avait même eu son rôle à jouer dans la création et le profilage de l'homme. Le bâton qu'il porte prenait souvent l'allure d'une règle graduée – fort proche de l'outil gradué qu'emploient de nos jours les géomètres dans la mesure des terres (*Fig. 7*).

Les Égyptiens croyaient que Ptah avait fini par se retirer au sud d'où il maintenait son contrôle des eaux du Nil par le moyen de vannes installées au cœur d'une caverne secrète à la hauteur de la première cataracte du fleuve (à l'emplacement actuel du barrage d'Assouan). Mais avant son départ d'Égypte, il bâtit la première cité sacrée du pays qu'il nomma AN, en honneur du dieu des cieus (*On la biblique que les Grecs nommaient Héliopolis*). Où il institua pour premier monarque divin son propre fils RÂ (dont le nom rend hommage au globe céleste).

Râ, grand « dieu du ciel et de la terre », fut à l'origine d'un sanctuaire particulier érigé en An. Il abritait le *Ben-Ben* – « objet secret » dans lequel Ra, dit-on, était venu sur la Terre en provenance des cieus.

À l'époque, Râ établit le partage du royaume entre les dieux OSIRIS et SETH. Mais cette répartition entre les deux frères divins fut un échec. Seth s'entêta à vouloir renverser son frère Osiris et à chercher sa mort. Il se donna du mal, mais il finit par parvenir à ses fins en piégeant Osiris qu'il fit entrer dans un cercueil, aussitôt scellé et immergé. ISIS, sœur et épouse d'Osiris, fit tout ce qu'elle put pour retrouver le cercueil qui s'était échoué sur les côtes du Liban actuel. Elle cacha Osiris jusqu'au moment où elle en vint à appeler à l'aide d'autres dieux à même de le ramener à la vie. Mais Seth retrouva le corps et le mit en pièces avant d'en disperser les tronçons par tout le pays. Isis se mit en devoir de retrouver, aidée par sa sœur NEPHTYS, les restes d'Osiris (à l'exception du phallus) et de recomposer son corps mutilé pour le ressusciter.



LE DISQUE CÉLESTE ET LES DIEUX D'ÉGYPTE

- |           |                    |            |                  |
|-----------|--------------------|------------|------------------|
| 1. Ptah   | 2. Râ-Amon         | 3. Toth    | 4. Sokar (Seker) |
| 5. Osiris | 6. Isis avec Horus | 7. Nephtys | 8. Hathor        |

Les dieux et leurs attributs

- |              |                  |                       |               |                  |
|--------------|------------------|-----------------------|---------------|------------------|
| 9. Ra/Faucon | 10. Horus/Faucon | 11. Seth/Âne du Sinaï | 12. Toth/Ibis | 13. Hathor/Vache |
|--------------|------------------|-----------------------|---------------|------------------|

Fig. 7

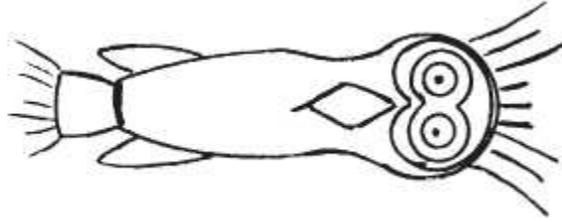


Fig. 8

Moyennant quoi, Osiris vécut, réanimé, dans l'autre monde, parmi les autres dieux célestes. Les écrits sacrés disent à son propos :

Il franchit les portes sacrées,  
La gloire des seigneurs de l'éternité,  
En accord avec celui qui se lève à l'horizon,  
Sur les pas de Râ.

Son fils HORUS lui succéda sur le trône d'Égypte. À sa naissance, sa mère Isis l'avait caché parmi les roseaux du Nil (tout comme avait agi la mère de Moïse, selon la Bible) pour le soustraire à Seth. Mais le jeune garçon mourut d'une piqûre de scorpion. Tout de suite, sa mère en appela à THOT, dieu détenteur de pouvoirs magiques. Lequel, immédiatement, rallia la Terre à bord de la « barge aux milliers d'années » de Râ pour aider à ressusciter Horus.

Devenu adulte, Horus voulut ravir le trône de Seth. La lutte fut endiablée, les dieux se traquèrent l'un l'autre dans les cieux. Horus attaqua Seth à bord du *Nar*, vocable par lequel l'ancien Proche-Orient désignait une « colonne de feu ». Des représentations héritées des âges prédynastiques donnaient de ce chariot céleste l'image d'un long objet cylindrique doté d'une espèce de tuyère et dont la proue rayonnait, quelque chose comme un sous-marin de l'espace (*Fig. 8*). Le *Nar* présentait deux phares ou des sortes d'yeux qui passaient du bleu au rouge à en croire les récits égyptiens.

Les assauts connurent des hauts et des bas, tout au long de plusieurs journées. Horus tira sur Seth, à partir du *Nar*, une sorte de « harpon » spécial qui blessa Seth en l'émasculant. Ce qui ne fit que le rendre enragé. Au cours de la bataille finale, au-dessus de la péninsule du Sinaï, Seth décocha un faisceau enflammé à Horus, qui perdit un « œil ». Les grands dieux en appelèrent à une trêve et se réunirent en conseil. Quelques

hésitations et tergiversations plus tard, le seigneur de la Terre trancha en faveur de la donation de l'Égypte à Horus en le déclarant héritier légitime de la ligne de succession de Râ/Osiris – par la suite, on représenta couramment Horus flanqué d'un faucon tandis que Seth prenait l'allure d'une divinité asiatique que symbolise l'âne, l'animal de charge des nomades (*Fig. 7*).

L'accession d'Horus au trône réunifié des deux terres (Haute et Basse Égypte) devint, tout au long de l'histoire égyptienne, l'événement à partir duquel la monarchie conserva à jamais sa connexion divine. Tout pharaon fut ainsi tenu pour le successeur d'Horus et le titulaire du trône d'Osiris.

Sans que l'on en connaisse les raisons, succéda au gouvernement d'Horus une période de chaos et de déclin. Impossible d'en apprécier la durée. Au final, vers 3200 av. J.-C., une « race dynastique » investit l'Égypte et un homme nommé Ménéès s'installa sur le trône égyptien unifié, au moment où les dieux dotèrent le pays de la civilisation et de ce que nous désignons aujourd'hui sous le terme de « religion ». La royauté initiée par Ménéès se poursuivit au long de vingt-six dynasties de pharaons pour se terminer en 525 av. J.-C. avec la domination perse, que suivirent les époques grecque et romaine (règne de la fameuse Cléopâtre).

Quand Ménéès, le premier pharaon, institua le royaume unique, il choisit, pour y fixer la capitale des deux Égypte, un emplacement à mi-course du Nil, tout juste au sud d'Héliopolis. Il fit bâtir *Memphis*, à la façon de Ptah, au sommet d'une élévation artificielle dressée au-dessus des eaux du Nil, dont il dédia les temples à ce même dieu. Memphis demeura plus de mille ans le centre politicoreligieux de l'Égypte.

Mais vers 2200 av. J.-C., un immense bouleversement que les spécialistes hésitent à identifier frappa la contrée. Certains pensent que des envahisseurs asiatiques déferlèrent sur le pays, réduisirent sa population en esclavage et s'opposèrent au culte de leurs dieux. Le peu d'indépendance que conserva le royaume se retrouva en Haute Égypte, les régions du Sud profond les moins accessibles. Quand l'ordre fut rétabli quelque cent cinquante ans plus tard, le pouvoir politico-religieux – les attributs de la monarchie – dépendit de *Thèbes*, vieille cité en Haute Égypte des bords du Nil, certes, mais alors d'importance négligeable.

Son dieu avait pour nom AMEN – « le Caché » – le dieu Amon même qu'Alexandre avait tant cherché parce qu'il le tenait pour son vrai père divin. En sa qualité de déité suprême, on lui rendait un culte en tant

qu'Amon-Râ, « Râ caché ». Et l'on ne sait pas vraiment s'il s'agissait bel et bien de Râ désormais invisible ou « caché » de quelque manière, ou d'une tout autre déité.

Les Grecs appelaient Thèbes *Diospolis*, « la Cité de Zeus », dans la mesure où ils assimilaient Amon à leur dieu suprême Zeus. Ce qui avait aidé Alexandre à s'identifier à Amon. Et c'est vers Thèbes qu'il se précipita après avoir reçu l'oracle favorable d'Amon au cœur de l'oasis de Siwa.

C'est là, à Thèbes et dans ses quartiers (qui ont pour noms modernes Karnak, Louxor, Deir el-Bahari), qu'Alexandre découvrit le nombre impressionnant des autels et monuments dédiés à Amon – toujours aussi impressionnants aujourd'hui malgré leur vacuité ruinée. Ils furent érigés par quelque douze dynasties pharaoniques, parmi lesquelles figure sans doute ce « Sesonchisis » [Sésostri] parti en quête des eaux de la vie mille cinq cents ans avant Alexandre. L'un des temples colossaux fut l'œuvre de la reine Hatchepsout, dont on dit qu'elle fut une fille du dieu Amon.

Des récits de parenté divine de cette nature n'étaient pas rares. La revendication d'une essence divine de la part du pharaon légitimée par son occupation du trône d'Osiris se compliquait parfois d'affirmations selon lesquelles le monarque était fils ou frère de tel dieu ou de telle déesse. Pour les égyptologues, ces arguments ne revêtaient qu'une portée symbolique. Il n'empêche que quelques -uns des pharaons égyptiens, dont trois rois de la cinquième dynastie, affirmaient être bel et bien, physiquement, les fils du dieu Râ qui les avait conçus en fécondant l'épouse du grand prêtre dans son propre temple.

D'autres rois justifiaient descendre de Râ par le jeu d'arguments élaborés. On affirmait que Râ s'incarnait lui-même dans la personne du pharaon régnant, subterfuge qui lui ouvrait la couche de la reine. Dès lors, l'héritier du trône l'avait belle de se réclamer de la descendance directe de Râ. Mais même sans se prévaloir de ces revendications particulières de devoir la vie à une semence divine, chaque pharaon était supposé théologiquement incarnation d'Horus, par conséquent fils du dieu Osiris. Et dès lors, le pharaon était éligible à la vie éternelle, tout comme Osiris l'avait éprouvé dans sa chair : en ressuscitant après sa mort à une vie après la vie.

C'est à ce cycle même des dieux et des pharaons divinisés qu'aspirait Alexandre.

L'on croyait que Râ et les autres dieux immortels parvenaient à vivre pour toujours par un processus de rajeunissement personnel. C'est en ce sens que les pharaons portaient des noms de la veine de « Celui qui répète ses naissances » et « le Réitérateur des naissances ». Les dieux se rajeunissaient en prenant leur part de nourriture et de breuvage divins en leur séjour. Si bien que l'accomplissement du roi en un au-delà de la vie exigeait qu'il rejoigne les dieux dans cette demeure de façon qu'il prenne sa part à son tour des ressources divines.

Les anciennes incantations en appelaient aux dieux pour qu'ils partagent leur nourriture sacrée avec le défunt : « Accueillez ce roi parmi vous, qu'il puisse manger de ce que vous mangez, qu'il puisse s'abreuver de ce que vous buvez, qu'il soit en mesure de vivre ce que vous vivez. » Plus précisément, comme le dit un texte exhumé de la tombe du roi Pépi :

Donne de ta ressource à ce roi Pépi  
Tire-la de ta ressource éternelle,  
De ton breuvage qui jamais ne s'épuise.

Le pharaon défunt nourrissait l'espoir de tirer sa subsistance éternelle du royaume céleste de Râ, sur « l'étoile impérissable ». Où, au cœur d'un « champ des offrandes » ou « champ de la vie » mystique, croissait la « plante de la vie ». Un texte de la pyramide de Pépi I<sup>er</sup> le décrit en présence de gardiens du passage à l'apparence d'« oiseaux empanachés » qui représentent les émissaires d'Horus. En leur compagnie,

Il s'en fut au Grand Lac  
où se posent les grands dieux.  
Ces majeurs de l'étoile impérissable  
donnèrent à Pépi la plante de la vie  
par laquelle eux-mêmes vivent assurément  
de telle sorte qu'à son tour il en vive.

Des imageries égyptiennes ont montré le défunt parvenu au paradis céleste (en compagnie, parfois, de son épouse) en train de s'abreuver des eaux de la vie où pousse l'arbre de vie, représenté porteur de son fruit de vie, le palmier dattier (*Fig. 9*).

Le terminus céleste se confondait avec le lieu de naissance de Râ où il était retourné au départ de la Terre. Et où, en personne, il jouissait d'un rajeunissement perpétuel ou d'un « éveil renouvelé » parce que la déesse des quatre jarres lui servait régulièrement certain élixir. Le roi espérait que la même déesse lui prodiguerait à lui aussi cet élixir « par lequel réveiller son cœur à la vie ». C'était dans ces eaux, dénommées « eau de jouvence », qu'Osiris s'était lui-même rajeuni. Ainsi assurait-on le roi Pépi disparu qu'Horus allait « te décompter une nouvelle saison de jeunesse ». Qu'il allait « te redonner la jeunesse dans les eaux dont le nom est “eau de la vie” ».



Fig. 9

Le pharaon ressuscité dans sa seconde vie, rajeuni même, entrait dans une existence paradisiaque : « Sa subsistance passe par les dieux. Son eau se fait vin, celui-là même que goûte Râ. Râ se sustente ? il partage avec lui. Râ s'abreuve ? il partage avec lui. » Non sans une petite touche de psychothérapie façon méthode Coué du xx<sup>e</sup> siècle, le texte précise : « Il dort en paix chaque jour [...] Il est aujourd'hui mieux qu'hier<sup>31</sup>. »

Ledit pharaon ne semblait guère troublé par le paradoxe qui voulait qu'il eût à mourir pour accéder à l'immortalité. En sa qualité de commandant suprême des deux territoires égyptiens, il jouissait de la meilleure vie possible sur terre. Puis la résurrection parmi les dieux constituait une

perspective encore plus attirante. Du reste, seul son corps terrestre devait se voir embaumer et inhumer puisque les Égyptiens croyaient que tout individu possédait un Ba, quasi assimilable à ce que nous nommons « âme », Ba qui prenait son essor pour le ciel après la mort à la façon d'un oiseau. Et un Ka – traduit de diverses façons, « double », « esprit ancestral », « essence », « personnalité » – sous la forme duquel le pharaon apparaissait dans l'au-delà. Samuel Mercer, dans son introduction aux *Textes des pyramides*, en venait à la conclusion que le Ka revêtait la représentation mortelle d'un dieu<sup>32</sup>. Dit autrement, cette conceptualisation impliquait la présence en l'homme d'un élément divin, d'un « double » céleste ou divin, support de la vie après la vie.



Fig. 10

Mais si cette vie *post mortem* était possible, il n'était pas aisé de l'obtenir. Le roi défunt devait parcourir un long chemin semé d'embûches, subir des préparations cérémonielles sophistiquées avant que d'embarquer pour son voyage.

La déification du pharaon commençait par sa purification dont faisait partie son embaumement (momification) à l'issue de laquelle le roi mort prenait l'allure d'Osiris, ses membres liés. Le pharaon embaumé se voyait alors transporté au cours d'une procession funéraire jusqu'à un édifice que coiffait une pyramide, devant lequel s'élevait un pilier ovalisé à son sommet (Fig. 10).



Fig. 11

Au cœur de ce temple funéraire, les rites religieux étaient accomplis. Ils visaient à obtenir l'accueil du pharaon au terme de son voyage. Les cérémonies que les textes funéraires égyptiens qualifiaient d'« ouverture de la bouche » étaient supervisées par un prêtre du *Shem* – invariablement représenté porteur d'une peau de léopard (Fig. 11). Pour les égyptologues, le rituel épousait littéralement ce que son appellation implique : le prêtre, à l'aide d'un instrument recourbé de cuivre ou de métal, ouvrait la bouche de la momie ou de la statue emblème du roi défunt. Mais il va de soi que la cérémonie servait des fins symboliques dans l'intention d'ouvrir pour le disparu la « bouche » ou porte d'entrée vers les cieux<sup>33</sup>.

La momie, alors, était enveloppée sous des couches de bandelettes fortement serrées, et la partie haute recevait le masque mortuaire en or du mort. Dès lors, on peut imaginer que l'attouchement de la bouche (ou celle de la statue royale) n'ait revêtu qu'une portée symbolique. En réalité, le chant du prêtre ne s'adressait pas au disparu mais aux dieux pour qu'ils « ouvrent la bouche » de façon que le pharaon s'élève à la vie éternelle. Des incantations particulières étaient destinées à l'« œil » d'Horus, qu'il avait perdu dans sa lutte contre Seth, pour obtenir l'« ouverture de la bouche », de telle sorte qu'« un chemin s'ouvre pour le roi parmi les Célestes et qu'il soit accueilli parmi eux ».

La sépulture terrestre du pharaon (que l'on suppose donc temporaire) – disent les textes que confirment les découvertes archéologiques – disposait

d'une fausse porte sur sa partie est. Autrement dit, la maçonnerie ménageait l'apparence d'une sortie, en réalité bel et bien solidement cimentée. Le pharaon dûment purifié, les membres liés, « bouche ouverte », était censé se dresser, se débarrasser de la poussière terrestre et sortir par la fausse porte. Un texte des pyramides consacré à la résurrection étape par étape précise que le pharaon ne pouvait franchir la muraille par ses propres moyens. « Tu te tiens devant les portes qui retiennent la foule », jusqu'à ce que « celui qui dirige l'opération » – le messenger divin en charge de cette mission – « ne s'en vienne à ta rencontre. Il te prend le bras et t'enlève au ciel vers ton père ».

Ainsi aidé par le messenger divin, le pharaon échappait à sa tombe scellée et franchissait la fausse porte. Alors le prêtre entonnait son chant : « Le roi est sur le chemin du ciel ! Le roi est sur le chemin du ciel ! »

Le roi est sur le chemin du ciel  
Le roi est sur le chemin du ciel  
Emporté par le vent, sur les ailes du vent.  
Nulle entrave ne le retient.  
Il n'est personne qui l'enchaîne.  
Le roi est devenu lui-même, fils des dieux.  
Son pain lui viendra des hautes sphères, de Râ.  
Son offrande lui viendra des cieux.  
Le roi est celui qui « s'en revient ».

Mais avant que le roi décédé ne puisse s'élever au ciel pour partager le repas et la boisson des dieux, il devait entreprendre un voyage hérissé de difficultés et de dangers. Sa destination : une terre nommée *Neter-Khert*, « la Terre des dieux de la montagne ». Elle était parfois rendue visuellement par les hiéroglyphes en installant le symbole « dieu » (*Neter*)  sur un chaland . Dès lors, pour atteindre ce territoire, le pharaon devait traverser un grand lac des Roseaux venteux. Pour affronter les eaux marécageuses, il pouvait compter sur l'aide du passeur divin, lequel, avant de transborder le pharaon, le questionnait sur ses origines : pourquoi pensait-il avoir le droit de traverser ? Était-il fils d'un dieu ou d'une déesse ?

Au-delà du lac, une fois franchis désert et chaîne de montagnes, et le roi agrée par tout un aréopage de gardiens, s'étendait la *Douât* magique, la « Demeure pour s'élever aux étoiles ». Son nom et sa localisation ont défié la sagacité des experts. Pour certains, il s'agissait des enfers, la maison des esprits, où le roi devait se rendre, à l'image d'Osiris. Pour d'autres, il s'agissait d'un monde souterrain, et du reste la plupart des scènes avaient pour décor un univers de tunnels et de cavernes où se tenaient des dieux impalpables, des piscines d'eaux bouillonnantes, des lieux inquiétants, des salles que gardaient des oiseaux, des portes qui s'ouvraient toutes seules. Ce pays magique était partagé en douze parties, on le traversait en douze heures.

La nature de la *Douât* n'en finissait pas de poser question. Parce qu'en dépit de sa consistance terrestre (on l'atteignait après avoir traversé une chaîne de montagnes) ou de ses caractéristiques souterraines, son nom était transcrit en hiéroglyphes tantôt au moyen d'une étoile et d'un faucon pour déterminants \*, tantôt à l'aide d'une seule étoile inscrite dans un cercle , dignes d'une connotation céleste ou spatiale.

Aussi déroutants qu'ils soient, les *Textes des pyramides*, quand ils décrivaient l'évolution du pharaon dans sa vie, sa mort, sa résurrection et son transfert vers l'au-delà, pointaient l'écueil humain, l'incapacité de l'homme de voler à l'image des dieux. L'un des textes résume cette limite et sa solution en deux phrases : « On enterre les hommes quand les dieux, eux, volent dans les cieux. Fais en sorte que ce roi vole vers le ciel [pour qu'il rejoigne] ses frères, les dieux. » Un texte inscrit dans la pyramide du roi Téli a exprimé le vœu du pharaon et son appel aux dieux en ces termes :

Les hommes chutent,  
Ils sont des êtres sans nom.  
Saisis le roi Téli par les bras,  
Enlève le roi Téli dans les airs,  
Qu'il ne meure pas sur terre parmi les hommes.

Il incombait ainsi au roi d'atteindre le « lieu caché », d'errer à travers ses labyrinthes souterrains jusqu'à rencontrer un dieu porteur de l'emblème de l'arbre de vie et un autre qui soit le « héraut du ciel ». Ils ouvriront pour lui des portes secrètes pour le conduire à l'œil d'Horus, échelle céleste qu'il va

gravir – un objet capable de changer ses couleurs du bleu au rouge quand il est « activé ». Alors, lui-même changé en dieu faucon, il s'élèvera dans le ciel pour atteindre la vie éternelle sur l'impérissable étoile. Où va l'accueillir le dieu Râ en personne :

Les portes du ciel pour toi sont ouvertes.  
Les portes du lieu plaisant pour toi sont ouvertes.  
Tu y trouveras Râ qui s'est dressé pour t'attendre.  
Il prendra ta main,  
Il t'entraînera au sein du double autel du ciel.  
Il te fera prendre place sur le trône d'Osiris [...]  
Tu seras soutenu, vêtu de la parure d'un dieu [...]  
Parmi les Éternels, sur l'impérissable étoile.

Pratiquement toute notre connaissance de la question provient des *Textes des pyramides* – des milliers de vers mêlés à des centaines de déclarations sous la forme d'estampes ou de peintures (en écriture hiéroglyphique de l'ancienne Égypte) sur les murs, les corridors, les galeries des pyramides de cinq pharaons (Ounas, Têti, Pépi I<sup>er</sup>, Merenrê et Pépi II), monarques d'Égypte de 2350 environ à 2180 av. J.-C. De tels textes furent classés et numérotés par Kurt Sethe dans son magistral « *Les Textes des pyramides de Haute Égypte*<sup>34</sup> », demeuré la source référentielle majeure avec son homologue anglais, « *Les Textes des pyramides* » de Samuel A. B. Mercer<sup>35</sup>.

Les milliers de vers qui charpentent les *Textes des pyramides* semblent ne constituer qu'une collection d'incantations répétitives et décousues, des appels aux dieux ou des exaltations du roi. Pour tirer quelque signification d'un tel matériel, les exégètes ont développé des théories autour des théologies mouvantes de l'ancienne Égypte, ils ont évoqué un conflit puis une fusion entre une « religion solaire » et une « religion céleste », entre un clergé de Râ et un clergé osirien, et ainsi de suite, en gardant à l'idée que nous puissions dans des documents accumulés depuis des millénaires.

Pour les spécialistes qui appréhendent ces tonnes de poésie comme l'expression primitive de mythologies, de produits de l'imagination de peuples apeurés sous les hurlements des vents et les explosions du tonnerre, phénomènes naturels qu'ils se dépêchent de « déifier », ces ensembles de

vers demeurent des plus confus, abscons. Sauf que ces vers, et tous les spécialistes partagent cette certitude, furent tirés par les scribes anciens d'écrits plus vieux encore, apparemment bien organisés, cohérents et compréhensibles.

Les inscriptions les plus récentes trouvées sur les sarcophages et les cercueils, ou sur les papyrus (dont les plus récents comportent habituellement des illustrations), montrent à n'en point douter que ces vers, déclarations et chapitres (aux titres évocateurs du style « Chapitre de ceux qui s'élèvent ») furent copiés à partir du *Livre des morts* aux titres variés : *De ce qui existe dans la Douât, le Livre des portes, le Livre des deux parcours*. Pour les spécialistes, ces « livres », à leur tour, constituaient des versions de deux œuvres fondamentales antérieures. Des écrits anciens de description du voyage céleste de Râ et une source plus récente qui a insisté sur le bonheur dans l'au-delà vécu par ceux qui ont rejoint Osiris ressuscité : nourriture, boisson, joies conjugales dispensées dans la demeure du ciel (des vers de ces versions furent même gravés sur des talismans pour favoriser à leur porteur la conclusion d'« unions avec des femmes de jour comme de nuit » et le « désir des femmes » à tout moment).

Les théories universitaires, pourtant, n'expliquent pas les dimensions magiques de l'information dispensée par ces textes. De façon tout à fait insolite, un œil d'Horus constitue un objet extérieur au personnage divin – un objet dans lequel va pénétrer le roi et qui va passer du bleu au rouge une fois « activé ». Des embarcations autopropulsées existent bien, des portes qui s'ouvrent seules, des dieux invisibles dont la face émet un rayonnement. Dans le monde souterrain, peuplé dit-on des seuls esprits, l'on décrit des « poutres de ponts » et des « câbles de cuivre ». Et ce qui défie l'imagination par-dessus tout : pourquoi, dès lors que la transfiguration du pharaon l'entraîne sous terre, les textes affirment-ils que « le roi est sur la route du ciel »?

Tout au long, les vers montrent que le roi suit le périple des dieux, qu'il est en train de traverser un lac à la manière dont un dieu l'a traversé auparavant, qu'il navigue sur une barque façonnée par le dieu Râ, qu'il s'élève « harnaché comme un dieu » à l'image d'Osiris, et l'on n'en finirait pas de multiplier les exemples. Alors se pose la question : et si ces textes ne reflétaient pas quelque fantaisie onirique – de la mythologie – mais les comptes rendus d'un voyage virtuel par lequel le pharaon défunt mimait la geste réelle accomplie par les dieux ?

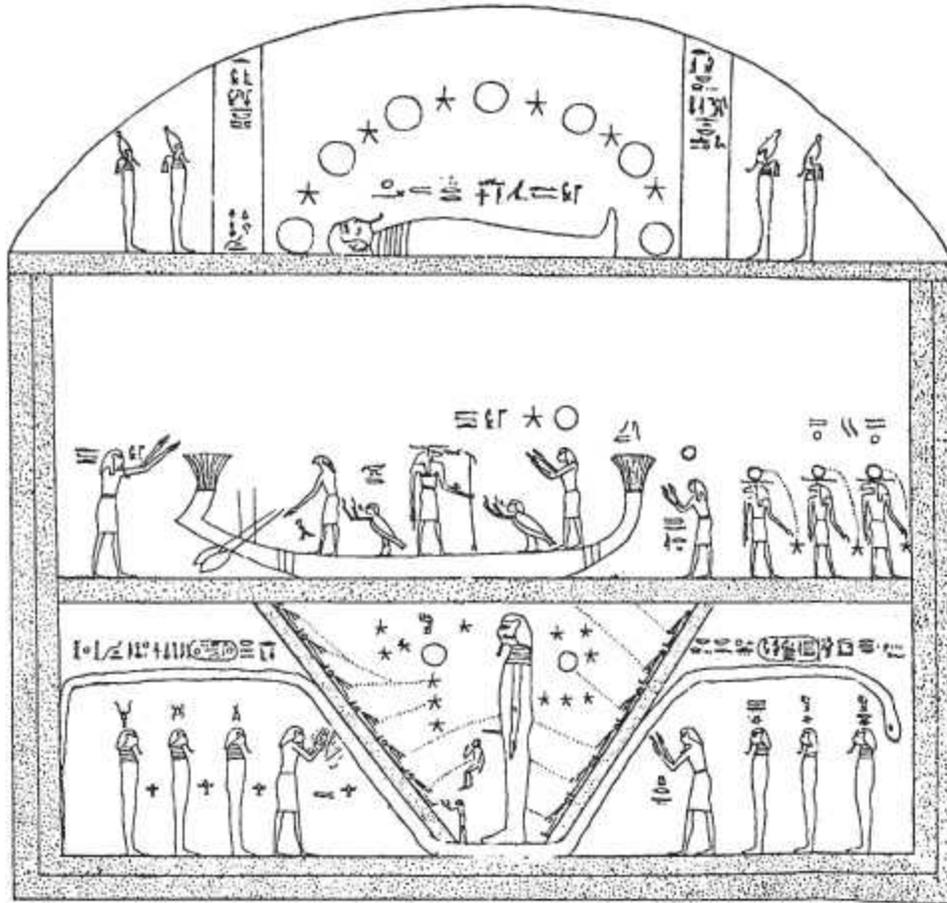


Fig. 12

L'un des premiers égyptologues éminents, Gaston Maspero (*L'Archéologie égyptienne*<sup>36</sup> et autres œuvres), estima, en se fondant sur la forme grammaticale et d'autres indices, que les *Textes des pyramides* avaient été composés aux premiers âges de la civilisation égyptienne, peut-être même avant leur transcription hiéroglyphique. James Henry Breasted a plus récemment conclu (dans « L'essor de la religion et de la pensée en Égypte ancienne<sup>37</sup> ») « que de tels matériaux anciens ont existé, qu'ils soient ou non en notre possession ». Il isola dans les textes des éléments sur l'état de la civilisation et des événements qui renforcent la crédibilité des textes comme vecteurs d'une information tangible, pas seulement le fruit de l'imagination. « Pour qui jouit d'une imagination fertile, écrit-il, ils se révèlent riches d'illustrations du monde depuis longtemps disparu dont ils sont le reflet ».

Compilés, les textes et les illustrations tardives décrivent un voyage vers un royaume dont le point de départ commence en surface, qui se poursuit sous terre avant d'aboutir à une ouverture vers les cieux à travers lesquels les dieux – et les rois qui les miment – étaient projetés (*Fig. 12*). Autrement dit, le corpus hiéroglyphique combine un site souterrain à une fonction céleste.

Les pharaons, dans leur voyage de leurs tombes vers l'au-delà, ont-ils réellement pris la route du ciel ? Les anciens Égyptiens les premiers ne revendiquaient pas un voyage du corps momifié, mais celui du Ka (double) du pharaon mort. Il n'empêche qu'ils avaient bel et bien la vision de ce double en train de se mouvoir réellement à travers des étapes concrètes.

Et si, dès lors, les textes renvoyaient à un monde qui avait existé véritablement ? Si le voyage du pharaon vers l'immortalité, fût-ce par simple imitation, suivait pas à pas des périples réels entrepris en des temps préhistoriques ?

Eh bien entreprenons à notre tour un tel voyage. Prenons la route des dieux.

## Chapitre 4

# Les Degrés du ciel

Imaginez-vous au cœur du formidable temple funéraire du pharaon. Les prêtres du *Shem* viennent de momifier et de préparer le pharaon pour son voyage. Ils implorent désormais les dieux de ménager au roi un chemin et une porte d'entrée. Le messager divin se présente de l'autre côté de la porte simulée, il est prêt à s'assurer du double du pharaon à travers le mur de pierre et à le pousser dans son périple.

Quand il émergeait de la fausse porte du côté est de sa tombe, le pharaon recevait pour instruction de se diriger vers l'orient. De peur qu'il ne se méprenne, il était formellement averti de ne pas se diriger vers l'occident : « Ceux qui se dirigent dans cette direction ne reviendront jamais ! » Son but : la *Douât*, au « pays des dieux de la montagne ». Où il devait entrer dans « la Grande maison des deux [...] la Demeure du feu ». Là, au cours d'« une nuit qui vaut des années », il deviendra un être divin et s'élèvera « à l'est du ciel ».

Le premier obstacle que rencontrait le pharaon au cours de son périple était le lac de roseaux – vaste ensemble de marécages né de l'apport de lacs adjacents. Sous forme symbolique, son dieu gardien l'invitait à le traverser en ouvrant les eaux (*Fig. 13*). Mais concrètement, cette traversée n'était possible que parce que le lac se trouvait sous la houlette du passeur divin qui transbordait les dieux à bord d'une barque façonnée par Khnum, le divin artisan. Mais le passeur se tenait à l'autre extrémité du lac : le pharaon devait s'employer activement à le convaincre qu'il était, lui, fondé à se voir quérir et transborder.

Le passeur questionnait le pharaon sur ses origines. Était-il fils de dieu ou de déesse ? Figurait-il au « registre des deux dieux majeurs » ? Le pharaon s'employait à justifier sa requête en se réclamant d'une « semence divine » et en offrant des preuves de sa droiture. Ces éléments se révélaient suffisants ou pas. Dans ce dernier cas, il ne restait plus au pharaon qu'à en appeler à Râ ou à Thot pour qu'ils assurent son passage. Auquel cas, les

rames et le gouvernail de l'embarcation se mouvaient sous l'effet de forces mystérieuses : le bac commençait à naviguer par lui-même, la rame de gouverne qu'agrippait le roi s'orientait seule. Bref, l'ensemble s'autopropulsait. L'un dans l'autre, le pharaon réussissait à traverser le lac et à se placer sur la route des « Deux qui rapprochent du ciel » :

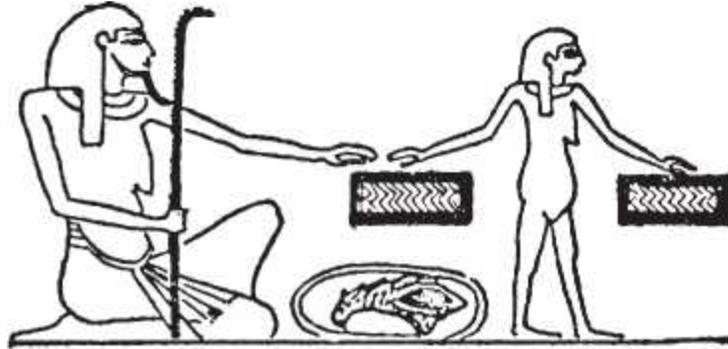


Fig. 13

Il prend place à bord de l'embarcation, à l'image de Râ,  
 Sur le rivage du cours d'eau fouetté par les vents.  
 Le roi rame à bord de la barque *Hanbu*.  
 Il gouverne en direction de  
 La Plaine des Deux qui rapprochent du ciel,  
 Depuis le pays qui commence au lac des Roseaux.

Ce lac des Roseaux prenait place aux confins orientaux du domaine d'Horus. Au-delà, s'étendait le territoire de son adversaire Seth, les « terres d'Asie ». Comme il fallait s'y attendre le long d'une frontière aussi sensible, le roi découvre que les rivages est du lac font l'objet de patrouilles assurées par quatre « gardiens itinérants dont la chevelure se porte sur le côté ». Cette façon pour les gardes de porter une telle coiffure constituait une caractéristique majeure. « Noire comme le charbon », elle leur « dessinait des boucles sur le front, sur les tempes et sur leurs nuques, nattées au sommet du crâne ».

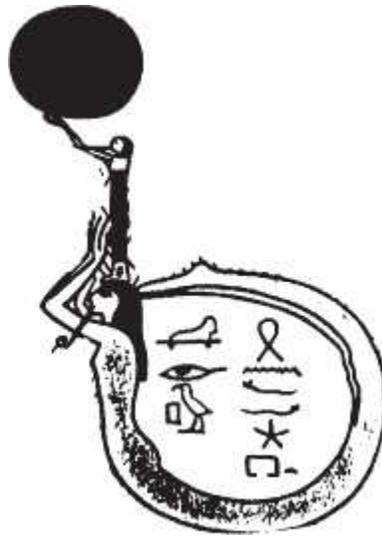
À force de diplomatie et d'autorité, le roi, à nouveau, affirmait ses origines divines, assurait qu'il répondait à l'appel de « [s]on père, Râ ». On raconte qu'un roi avait usé de menaces : « Retardez ma traversée, et je vous arracherai vos mèches de cheveux comme l'on arrache les fleurs de lotus

dans leur mare ! » Un autre s'était vu prêter assistance par des dieux accourus. D'une manière ou d'une autre, donc, le pharaon se débrouillait pour avancer.

Le roi a désormais quitté le territoire d'Horus. La destination à l'est qu'il cherche à atteindre – sous l'égide de Râ – se trouve « dans le voisinage de Seth ». Son but : une région montagneuse, les montagnes de l'Est (Fig. 14). Son trajet passe par un col entre deux sommets, « les deux monts tenus sous l'effroi de Seth ». Mais il doit traverser avant tout une région aride et désolée, sorte de « *no god's land* » entre les domaines sous la coupe d'Horus et de Seth. Le ton des énoncés se précipite et exprime l'urgence quand, au moment où le roi s'approche du lieu caché, là où se trouvent les portes du ciel, il est à nouveau mis à l'épreuve par des gardiens. « Où vas-tu ? » exigent-ils de savoir.



Fig. 14



*Fig. 15*

Les tuteurs du roi répondent pour lui : « Le roi va au ciel où il connaîtra vie et bonheur. Pour qu'il voie son père, pour qu'il voie Râ. » Le temps que les gardiens considèrent la requête, le roi à son tour plaide sa cause de concert : « Ouvrez le passage [...] Levez la barrière [...] Qu'on me laisse passer comme les dieux l'accomplissent ! »

Puisqu'il vient d'Égypte, du domaine d'Horus, le roi et ses tuteurs sont conscients qu'il faille se montrer prudent. Bon nombre des énoncés et des pièces de vers s'emploient à souligner la neutralité du roi dans la querelle qui divise les dieux. On présente le roi comme, à la fois, « né d'Horus, dont le nom suffit à faire trembler la terre », et « conçu par Seth, dont le nom suffit à faire trembler le ciel ». Le roi non seulement insiste sur son affinité pour Râ, mais en outre affirme qu'il agit « au service de Râ ». Une façon de produire un « laissez-passer » émanant d'une autorité supérieure. En guise d'astucieux équilibre, les textes soulignent auprès des deux dieux gardiens tout l'intérêt bien compris qui est le leur de favoriser la poursuite du voyage du roi : Râ appréciera sans aucun doute l'aide qu'ils auront apportée à celui qui vient se mettre à son service.

En fin de compte, les gardiens du territoire de Seth laissent le roi s'acheminer vers un col montagneux. Ses tuteurs s'assurent qu'il réalise bien l'importance du moment :

Tu te diriges désormais vers les hauts lieux  
Du territoire de Seth.

Sur le territoire de Seth  
Tu atteindras les hauts lieux  
Sur cet arbre dressé à l'est du ciel  
Sur lequel siègent les dieux.

Voilà donc le roi parvenu en la *Douât*.

Une *Douât* que l'on se représente comme un « Cercle des dieux » entièrement fermé (*Fig. 15*) au point sommital duquel existait une ouverture vers les cieux (symbolisée par la déesse Nout). À travers elle, l'on pouvait atteindre l'étoile impérissable (symbolisée par le disque céleste). Selon d'autres sources, il s'agissait en réalité d'une vallée oblongue ou ovaliforme circonscrite par des montagnes. Un fleuve au cours difficilement navigable traversait cette vallée et se partageait en de nombreux bras : la plupart du temps, la barque de Râ devait être halée, à moins qu'elle ne se meuve elle-même, à la façon d'une « embarcation par voie de terre », comme une barge traînée.

La *Douât* était divisée en douze parties, tantôt décrites comme des champs, des plaines, des cercles entourés de murs, des cavernes ou de vastes salles. Elle avait son entrée à l'air libre et se poursuivait sous terre. Il fallait au roi défunt compter douze heures pour traverser cet impressionnant royaume enchanté. Il y parvenait grâce à la barge ou au traîneau magique que Râ avait mis à sa disposition et où le roi voyageait avec l'aide et le soutien de ses dieux tutélaires.

L'on décomptait sept intervalles ou passages au cœur des montagnes qui entouraient la *Douât*, dont deux à travers les montagnes du côté est de l'Égypte  (autrement dit à l'ouest de la *Douât*). Ils étaient dénommés « l'Horizon », « la Corne » ou encore « le Lieu caché ». Le passage par lequel avait pérégriné Râ était long de deux cent vingt *atru* (quelque quarante-trois kilomètres), il suivait un cours d'eau. Lequel cours d'eau était sec, il avait fallu haler la barge de Râ. Ce passage était gardé et ses fortifications comportaient « des portes massives ».

Le pharaon, comme le mentionnent certains papyrus, prit le chemin à travers le deuxième passage, plus court (moins de vingt-cinq kilomètres). Les dessins du papyrus le montrent à bord de la barge ou du traîneau de Râ en train de franchir deux pics montagneux au sommet desquels se tient un

corps de douze dieux gardiens. Les textes décrivent un « lac d'eaux bouillantes » tout près – des eaux fraîches au toucher en dépit de leur nature de flammes. Un feu ronfle sous le sol. L'endroit exhale une odeur de bitume ou de « natron » qui éloigne les oiseaux. Et pourtant, pas si loin, on nous décrit une oasis où poussent à son pourtour des arbrisseaux et de petits arbres.

Le passage franchi, voici le roi confronté à d'autres compagnies de dieux. « Viens-t'en en paix », lui disent-ils. Il est parvenu à la deuxième section.

Elle prend le nom du cours d'eau qui la traverse, l'*Ur-nes* (certains exégètes l'identifient à *Uranus*, dieu grec des cieux). Elle mesure vingt-quatre ou vingt-cinq kilomètres de large sur soixantetrois de long, y vit une population aux longs cheveux qui se nourrit de la chair de ses ânes et dont l'approvisionnement en eau et autres ressources dépend des dieux car l'endroit est aride et ses cours d'eau pour la plupart taris. Même la barge de Râ devient là une « barque traînée par voie de terre ». Ce domaine est associé au dieu de la Lune et à Hathor, déesse de la pierre de turquoise.

Le roi, avec l'aide des dieux, franchit sans mal la deuxième section et, à la troisième heure, parvient à *Net-Asar*, « le Fleuve d'Osiris ». Une division à peu près aux proportions de la précédente, peuplée par « les Combattants ». Lieu d'élection des quatre dieux en charge des quatre points cardinaux de la boussole.

Les représentations graphiques qui accompagnent les textes hiéroglyphiques surprennent par l'évocation du fleuve d'Osiris qui serpente à travers un panorama agricole avant de couler dans une chaîne montagneuse où il se divise en affluents. C'est là, sous la surveillance des légendaires oiseaux Phénix, que s'élèvent les *Degrés du ciel*. Où le navire céleste de Râ était représenté au sommet d'un pic quand il ne s'élevait pas vers le ciel porté sur des jets de feu (*Fig. 16*).

À ce stade, les prières et les incantations des prêtres s'accélérent encore. Le roi invoque les « protecteurs magiques » par lesquels « cet homme terrestre va pouvoir pénétrer le *Neter-Khert* » sans dommage. Le roi est au plus près du cœur de la *Douât*. Au plus près de l'*Amen-Ta*, « le Lieu caché ».

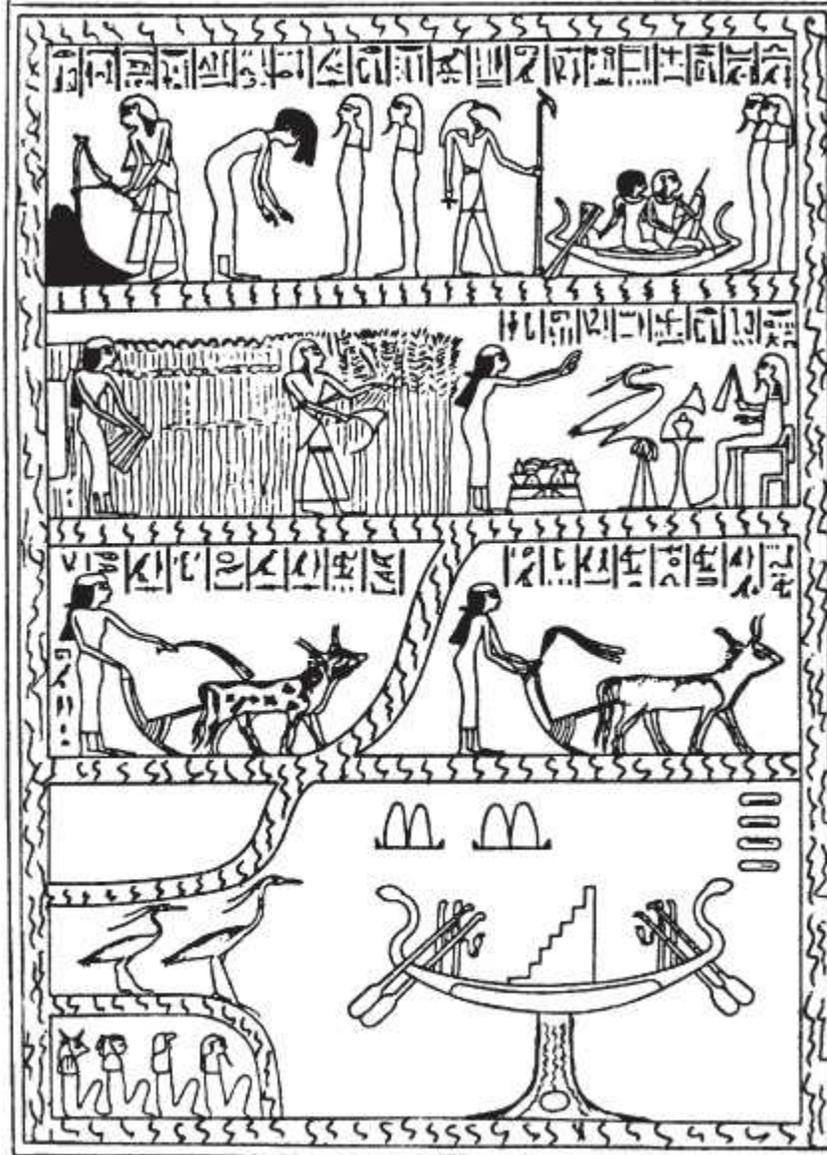


Fig. 16

C'est là encore qu'Osiris s'était élevé vers l'au-delà éternel. Là toujours que les « Deux qui rapprochent du ciel » se tenaient « là-bas tout contre le ciel », comme deux arbres magiques. Le roi dédie une prière à Osiris (le titre du chapitre du *Livre des morts* est « Chapitre où se forge son Nom dans le Neter-Khert qui lui est donné ») :

Puisse mon *Nom* m'être donné  
 dans la grande demeure des Deux.  
 Puisse, dans la Maison de feu,

mon Nom m'êtré alloué.  
Dans la nuit qui vaut des années,  
et qui nomme les mois,  
puissé-je devenir un être divin,  
puissé-je prendre place à l'est du ciel.  
Que le dieu me pousse.  
Éternel est son *Nom*.

Le roi est face à la « Montagne de lumière ».

Il a atteint les DEGRÉS DU CIEL.

Les *Textes des pyramides* disent de l'endroit qu'il était « les degrés de l'escalier qui conduisent au sommet ». Ses degrés étaient qualifiés de « marches vers le ciel qui sont déployées pour le roi, qu'il va pouvoir gravir pour se rendre aux cieux ». Le pictographe du hiéroglyphe des Degrés du ciel prenait parfois l'allure d'un simple escalier  (aussi moulé en or et porté comme une amulette), mais le plus souvent dessinait un escalier double , telle une pyramide à degrés. Cet escalier céleste était façonné par les dieux de la ville d'An – où se dressait le temple majeur de Râ – de telle sorte qu'eux-mêmes, les dieux, soient « unis au plan supérieur ».

Le but du roi est l'échelle céleste, un « Ascensionneur<sup>38</sup> » capable de l'emmener réellement dans l'espace. Mais pour l'atteindre au cœur de la Maison de feu, la Grande demeure des Deux, il doit pénétrer dans l'*Amen-Ta*, le territoire caché de Sokar (Séker, Seker, Sokaris), dieu de la contrée sauvage.

Un domaine décrit comme un cercle fortifié. Le monde souterrain de la nuit que l'on pénètre par une montagne dans laquelle l'on descend en suivant des chemins cachés, en spirale, que protègent des portes secrètes. C'est la quatrième section de la *Douât*, dans laquelle le roi se doit à présent de pénétrer. Mais cette entrée dans la montagne est protégée par deux murs dont l'intervalle est balayé par les flammes et hanté par des dieux gardiens.

Quand Râ en personne fut parvenu à cet accès du Lieu caché, « il avait accompli les plans – suivi les procédures – des dieux du site au moyen de sa voix, alors qu'ils ne le voyaient pas ». Mais la voix du roi pouvait-elle à elle seule obtenir la permission d'entrer ? Les textes rappellent au candidat au passage que n'y parviendra que « celui qui connaît la disposition des

invisibles chemins fléchés du domaine de Sokar », celui-là seul qui mangera le pain des dieux pourra pérégriner au pays des passages souterrains.

Et à nouveau, le roi montre patte blanche. « Je suis le Taureau, un fils des ancêtres d'Osiris », plaide-t-il. C'est alors que les dieux tutélaires prononcent en son nom les mots essentiels pour son passage :

L'entrée ne t'est pas refusée  
Aux portes de la *Douât*.  
Les portes de la Montagne de lumière  
se déploient pour toi.  
Les verrous s'ouvrent d'eux-mêmes pour toi.  
Tu foules la salle d'entrée des Deux Vérités.  
Le dieu qui s'y tient te salue.

La juste formule, le mot de passe ainsi prononcé, un dieu nommé Sa délivra un ordre. À ce mot, les flammes disparurent, les gardes se retirèrent, les portes s'ouvrirent automatiquement, et voilà le pharaon admis dans le monde souterrain.

« La bouche de la terre s'ouvre pour toi, la porte de l'est du ciel s'ouvre pour toi », annoncent au roi les dieux de la *Douât*. Il lui est confirmé qu'en entrant dans la bouche de la terre, il franchit en réalité la porte du ciel, la porte de l'Est qu'il a tant espérée.

Le périple de la quatrième heure et de celles qui suivent conduit le roi à travers cavernes et tunnels où il aperçoit de temps à autre des dieux affectés à certaines fonctions, quand il ne se contente pas de les entendre. Il passe à travers des canaux souterrains où naviguent des dieux à bord de barques silencieuses. Flottent d'étranges lueurs, coulent des eaux phosphorescentes le long d'un parcours qu'éclairent des torches. Tantôt déconcerté, tantôt apeuré, le roi progresse, il chemine vers « les piliers qui atteignent le ciel ».

Les dieux qu'il a croisés le long du chemin sont la plupart du temps organisés en groupes de douze. Ils portent des titres comme « dieux de la Montagne », « dieux de la Montagne du Site caché » ou encore « maîtres du temps et de la vie du Pays caché ». Les représentations dessinées qui accompagnent quelques-uns des textes anciens s'attachent à identifier ces dieux au moyen des sceptres qu'ils portent, par la coiffure qu'ils arborent

ou en figurant les attributs animaux – têtes d’aigle, de chacal, de lion. Des serpents aussi apparaissent qui emblématisent des gardes du souterrain ou des serviteurs des dieux du Lieu caché.

Les textes et les illustrations anciennes semblent suggérer que le dieu est entré dans un complexe souterrain circulaire au sein duquel un tunnel de grandes proportions spirale d’abord vers la profondeur avant de remonter. Les images, comme des coupes, montrent un tunnel à la pente graduelle d’une douzaine de mètres de haut, au plafond et au sol lisses, taillés dans des matériaux massifs épais de soixante à quatre-vingt-dix centimètres. Le tunnel est établi sur trois niveaux. Le roi progresse au couloir intermédiaire. Les corridors supérieur et inférieur sont utilisés par les dieux, les serpents, et occupés par des structures aux fonctions diverses.

Le traîneau royal, que tirent quatre dieux, commence son parcours par une glissade silencieuse le long du couloir intermédiaire. Le chemin n’est éclairé que par un faisceau émis par la proue de la barge. Mais très vite, le passage est fermé par une cloison à forte inclinaison. Le roi est alors obligé de quitter la barque et de poursuivre à pied.

La cloison, comme le montre la représentation en coupe, est constituée par le mur d’un puits qui coupe les trois corridors superposés selon un angle prononcé de quelque quarante degrés (alors que les couloirs descendent à quinze degrés environ). Ce puits semble venir d’au-dessus du tunnel à trois niveaux, peut-être s’ouvre-t-il en surface ou même de plus haut au sein de la montagne. On dirait qu’il aboutit au sol du couloir le plus bas, au troisième niveau. Il est désigné sous l’appellation de *Re-Stau*, « la Voie des portes cachées ». Et aux deuxième et troisième couloirs, il est équipé visiblement de chambres qui ressemblent à des sas. Des chambres créées pour ménager le passage de Sokar et d’autres « dieux cachés » même si « la porte est sans battant ». Le roi, qui vient d’abandonner son traîneau, franchit de façon inexplicable cet obstacle anglé par le simple effet de l’ordre de quelque dieu dont l’organe vocal a débloqué le sas. Il est accueilli de l’autre côté par des représentants d’Horus et de Thot, et il passe d’un dieu à l’autre (*Fig. 17*).

Au long de sa descente, le roi voit des « dieux sans visage » – des dieux dont la face est dérobée. Est-il offensé ou simplement curieux ? Quoi qu’il en soit, il les abjure...

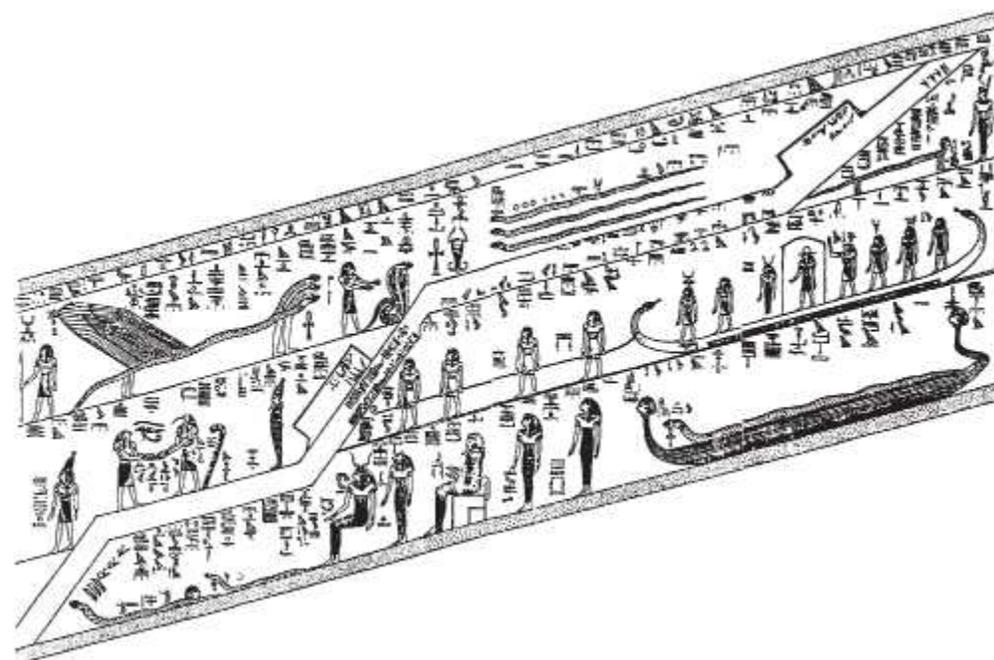


Figure 17

Découvrez vos visages  
ôtez vos masques  
à ma rencontre.

Car, voyez, moi [aussi] je suis un dieu puissant  
venu pour me mêler à vous.

Mais ils n’obtempèrent pas. Et les textes d’expliquer qu’à leur tour, « ces êtres masqués ne voient jamais ni ne contemplent » leur propre chef, le dieu Sokar, « quand il affecte lui-même cette forme, lors de son séjour dans sa demeure sur la Terre ».

Le roi poursuit sa descente le long de la spirale, il franchit une porte et se retrouve au troisième niveau, le plus profond. Il pénètre dans une antichambre qui s’orne de l’emblème du disque céleste. Là, l’accueille le dieu qualifié de « Messenger du ciel », en compagnie d’une déesse qui arbore le signe à plume de Shou, « Celui qui a donné accès au ciel par les degrés célestes » (Fig. 18). Selon le code de formulation du *Livre des morts*, le roi lance :

Salut à vous,

les deux enfants de Shou,  
Salut à vous,  
fils du site de l'Horizon [...]  
Autorisez-vous mon ascension ?  
Pourrai-je m'élancer à la manière d'Osiris ?

La réponse doit se révéler positive puisqu'ils admettent le roi, après le franchissement d'une porte massive, dans les puits où seuls les dieux transitent.

À la cinquième heure, le pharaon parvient aux antres souterrains les plus profonds qui correspondent aux voies secrètes de Sokar. Le long d'un trajet fait de montées et de descentes, le pharaon ne verra pas Sokar. Mais les dessins en coupe représentent le dieu à tête d'aigle, debout sur un serpent, une aile dans chaque main, à l'intérieur d'une structure ovale complètement close enfouie très profondément, que gardent deux sphinx. Le roi n'a pas la possibilité de voir cette chambre, mais il perçoit, venant d'elle, « un bruit de tonnerre, celui qui se fait entendre dans les hauteurs du ciel agité par la tempête ». De la chambre close s'écoule un flux liquide en un réservoir dont « les eaux sont de feu ». La chambre et son réservoir sont chacun clos dans une structure de type bunker, équipée d'un sas compartimenté en partie gauche et d'une porte géante à droite. En guise de protection supplémentaire, un silo de terre s'amasse au-dessus de la chambre scellée. Une déesse, dont on ne voit que la tête, chapeaute cet enrobage, elle pénètre le couloir descendant. Le symbole d'un scarabée (« passer à l'être, s'incarner ») relie la tête de la déesse à une chambre en forme de dôme ou à un objet installé dans le couloir supérieur (*Fig. 19*). Deux oiseaux y sont perchés.

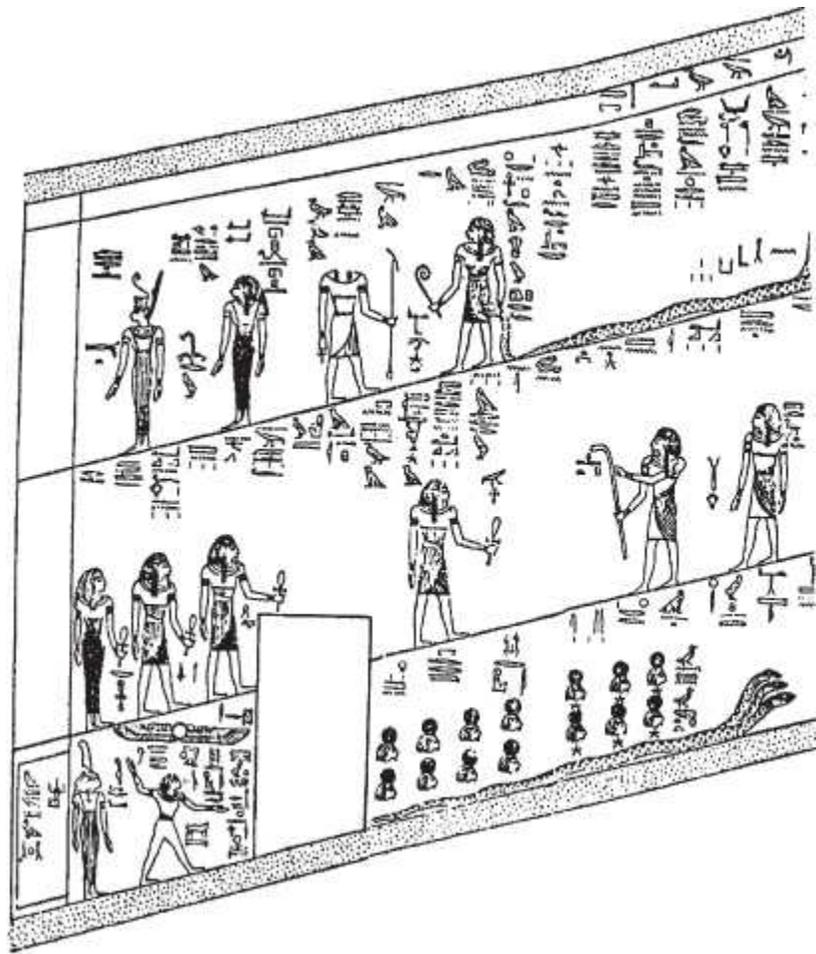


Fig. 18

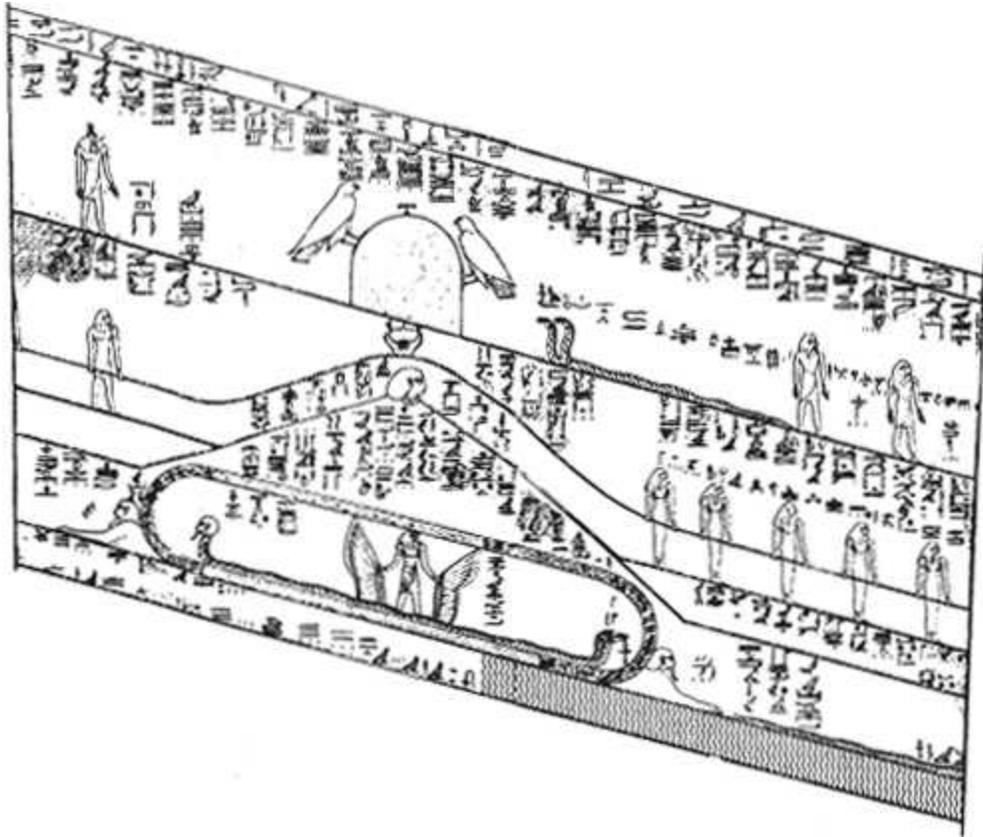


Fig. 19

Les textes et les symboles nous précisent que Sokar avait beau rester caché, sa présence se révélait dans l'obscurité par l'effet d'un rayonnement qui sourdait « de la tête et des yeux du grand dieu dont la chair émettait de la lumière ». La disposition des trois éléments – déesse, scarabée (*Kheper*) et l'objet en forme de dôme, ou chambre – semblait donner le moyen au dieu dissimulé de s'informer de la marche des événements survenus hors de sa chambre scellée hermétiquement. Le texte de hiéroglyphes adjacent au symbole du scarabée dit ceci : « Voyez *Kheper* qui, sitôt la [barque ?] tirée au sommet de ce cercle, entre en connexion avec les voies de la *Douât*. Quand ce dieu se tient à la tête de la déesse, il délivre des mots à Sokar chaque jour. »

Le passage du pharaon de l'autre côté de la chambre cachée de Sokar comme du dispositif par lequel ledit Sokar s'informait dudit passage était considéré comme un moment crucial de l'avancée du roi. Les Égyptiens n'étaient pas les seuls, dans l'Antiquité, à croire que chaque défunt affrontait son jugement à un moment donné : l'endroit où leurs actes et

leurs cœurs seraient pesés, jugés, et leur âme ou leur double condamné aux eaux brûlantes de l'enfer ou élu pour goûter les eaux fraîches et vivifiantes du paradis. Les récits anciens le contaient : c'était l'instant de vérité pour le pharaon.

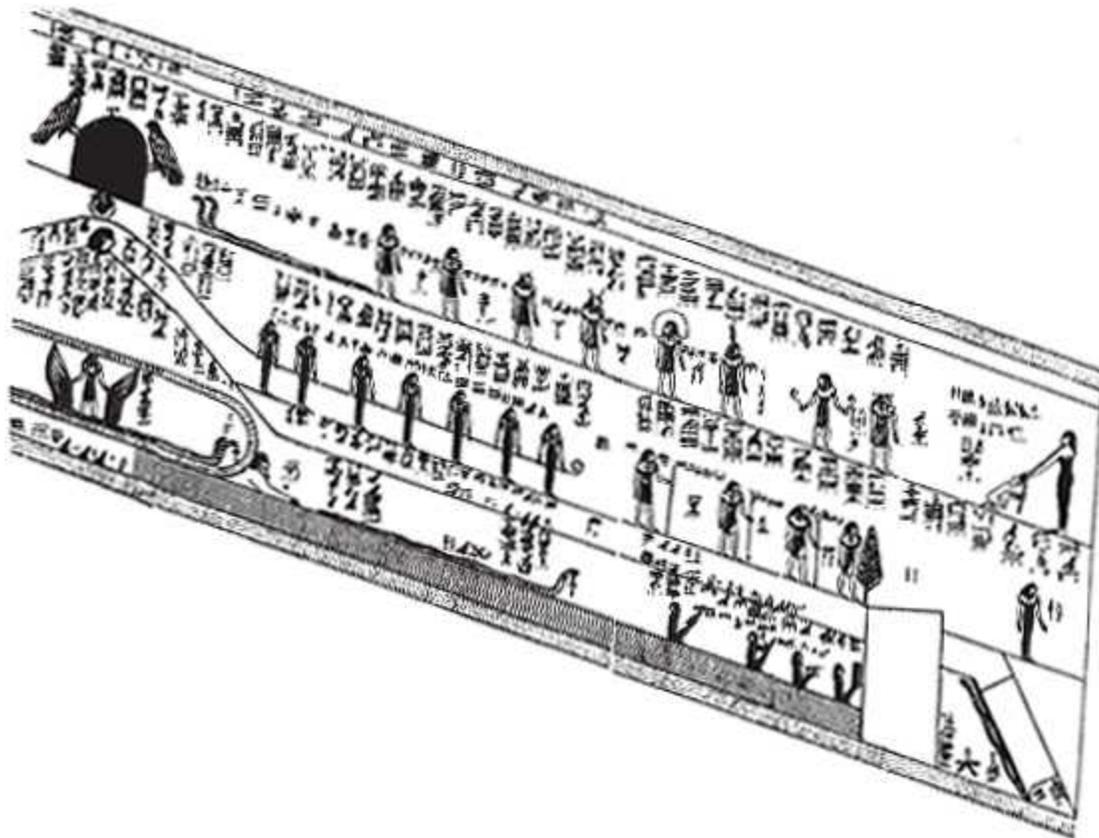


Fig. 20

La déesse dont seule la tête était visible informait le pharaon, au nom du seigneur de la *Douât*, de la décision favorable : « Vienst'en pacifié au sein de la *Douât* [...], avance à bord de ta barque sur la voie sur terre. » Elle ajoutait, en dévoilant son nom, Âment (la Femme cachée) : « Âment t'appelle, et cet appel t'ouvre le chemin du ciel, comme le parcourt l'Immense à l'Horizon. »

L'épreuve passée, le roi ne mourait pas une seconde fois, mais renaissait. Son périple alors se poursuivait le long d'une rangée de dieux chargés de punir le condamné. Le roi, lui, en sort indemne. Il rejoint sa barge ou son traîneau que servent des dieux processionnaires. L'un porte l'emblème de l'arbre de vie (Fig. 20).

Le roi a été jugé digne de rejoindre l'après-vie.

Il quitte l'aire de Sokar, pénètre dans la sixième division associée à Osiris (certaines versions du *Livre des portes* situent en cette sixième heure le jugement d'Osiris à l'égard du défunt). Des dieux à tête de chacal, « ceux qui ouvrent la voie », invitent le roi à une plongée rafraîchissante dans l'étendue d'eau souterraine, le Lac de vie, à l'image du grand dieu au cours de son périple antérieur. D'autres dieux, au « bourdonnement semblable à l'abeille », se tiennent dans des alcôves dont les portes battent seules en s'ouvrant au passage du roi. Au fur et à mesure, les appellations des dieux revêtent des significations plus techniques. Voilà les douze dieux « porteurs de la corde de la *Douât* », les « douze porteurs du cordeau de mesure ».

La sixième division compte des rangées de chambres proches les unes des autres. Une voie incurvée a pour appellation « Voie secrète du Lieu caché ». L'embarcation du roi est halée par des dieux vêtus de peaux de léopard, à l'image des prêtres du *Shem* qui accomplirent les cérémonies de l'ouverture de la bouche.

Le roi approche-t-il l'ouverture de la bouche de la montagne ? Dans le *Livre des morts*, les chapitres arborent désormais des intitulés dans le style « Chapitre de l'inhalation de l'air et de la prise de puissance ». Son véhicule est « doué de pouvoirs magiques [...] il progresse sans l'aide d'un cours d'eau ni personne pour le tirer. Il y parvient par le recours aux mots de puissance » que prononce la bouche d'un dieu.

Quand le roi franchit une porte gardée pour entrer dans la septième division, les dieux et le décor commencent à perdre leurs apparences « infernales » au profit d'affiliations célestes. Le roi rencontre le dieu à tête de faucon *Heru-Her-Khent*, dont le nom en hiéroglyphes contenait le symbole de l'escalier et qui portait sur sa tête l'emblème du disque céleste. Sa mission : « Envoyer les dieux-étoiles sur leur route et faire en sorte que les déesses-constellations suivent leur route ». Douze dieux et douze déesses représentés porteurs de l'emblème de l'étoile. Les incantations leur étaient adressées sous l'appellation de « dieux étoilés »,

qui sont divins par leur chair, dont les pouvoirs magiques se sont incarnés [...] qui sont unifiés au sein de vos étoiles, qui s'élèvent pour Râ [...]

Que vos étoiles guident ses deux mains afin qu'il transite vers l'endroit caché sans heurts.

Cette division compte aussi deux compagnies de dieux associées au *Ben-Ben*, objet mystérieux de Râ conservé dans son temple de la cité d'An (Héliopolis). Elles sont « celles qui détiennent le mystère », qui le gardent au sein du *Het-Benben* (Maison du Ben-Ben). S'y ajoutent huit compagnies qui veillent à l'extérieur mais qui, en outre, « pénètrent dans l'Objet caché ». Où se trouvent également neuf objets, alignés en forme de symbole *Shem* dont la signification hiéroglyphique voulait dire « partisan ».

Le roi est à présent parvenu aux aires de la *Douât* liées à An, transcrite en Héliopolis. À la neuvième heure, il découvre la base des douze « Rameurs divins de la barque de Râ », affectés à la navigation du céleste « Bateau aux millions d'années ». À la dixième heure, au franchir d'une porte, le roi pénètre en un endroit bourdonnant d'activité. La mission des dieux présents consiste à fournir « flamme et feu » au bateau de Râ. L'un des dieux est nommé « Capitaine des dieux du bateau ». Deux autres sont « Ceux qui ordonnent la course des étoiles ». Ils sont, en compagnie d'autres dieux, représentés pourvus d'un, deux ou trois symboles en forme d'étoile, comme s'ils étaient les marques d'un rang particulier en relation avec l'espace.

La proximité avec les cieux va décroître sensiblement dès lors que l'on passe de la dixième à la onzième division. Les dieux arborent le disque céleste et les emblèmes des étoiles. L'on compte huit déesses aux signes d'étoiles « venues de la demeure de Râ ». Le roi voit la « Dame de l'étoile » et le « Seigneur de l'étoile », ainsi que les dieux dont la tâche consiste à fournir « la puissance d'émergence » du *Douât*, « pour que l'Objet de Râ progresse vers la Demeure cachée du fin fond des cieux ».

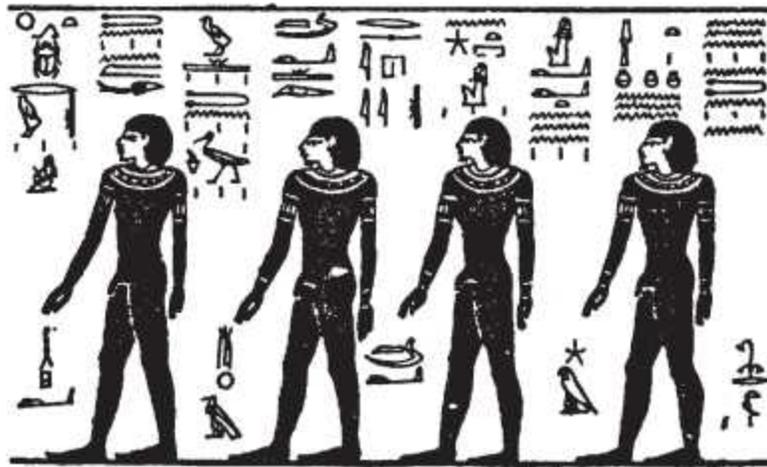
C'est là enfin que prennent place les dieux et les déesses chargés d'équiper le roi en vue du voyage céleste « au-delà du ciel ». Il est préparé, avec quelques-uns des dieux, à entrer dans un « serpent » à l'intérieur duquel l'on fait en sorte que sa « peau mue » et qu'il en émerge « sous la forme d'un Râ rajeuni ». Certains des termes des textes demeurent incompréhensibles, en revanche le processus se montre limpide : le roi qui est entré revêtu des effets qu'il portait à son arrivée ressort sous forme de faucon, « équipé à l'image d'un dieu ». Le roi « abandonne au sol le vêtement *Mshdt* ». Il endosse « le vêtement au signe ». Il se « revêt de

l'habit *Shou* divin » et il arbore « le collier du bien-aimé Horus », à l'image d'« un collier de Râ ». Tout cela accompli, « le roi s'est établi dieu en ce lieu, à leur image ». Au dieu qui l'accompagne, il dit : « Si tu gagnes le ciel, alors le roi aussi atteint le ciel. »

Les illustrations des textes anciens figurent à ce stade un groupe de dieux revêtus d'un costume inhabituel, proche d'un ensemble très ajusté, au col paré d'un motif circulaire (*Fig. 21*).

Un dieu dont la tête est surmontée de l'emblème du disque céleste les précède ou les conduit. Il se tient les bras tendus entre les ailes accolées à un serpent pourvu de quatre membres humains. Sur fond étoilé, le dieu et le serpent font face à un autre serpent clairement doté de la capacité de voler malgré l'absence d'ailes, semblant élever au ciel Osiris, sur lui assis (*Fig. 22*).

Dûment harnaché, le roi est conduit jusqu'à une ouverture pratiquée au centre d'un mur semi-circulaire. Il franchit la porte secrète. Puis il marche à l'intérieur d'un tunnel « long de mille trois cents coudées », qui a pour appellation « Aurore de la fin ». Il atteint un vestibule. Partout figurent les emblèmes du disque céleste. Le voilà à l'abord des déesses « qui éclairent la route de Râ », puis un sceptre magique à l'image de « Seth, le Veilleur ».



*Fig. 21*

Les dieux expliquent au roi sidéré :

Cette caverne est la vaste entrée d'Osiris

Où est amené le vent.  
Le vent du Nord, celui qui rafraîchit,  
Va t'élever, ô roi, tout comme Osiris.

Nous en sommes à la douzième division. C'est l'heure ultime du voyage souterrain du roi. C'est « la dernière limite des épaisses ténèbres ». Ce point qu'il a atteint a pour nom « Montagne de l'ascension de Râ ». Le roi élève le regard, il est surpris : devant lui, se dresse le navire céleste de Râ, dans toute sa splendide majesté.

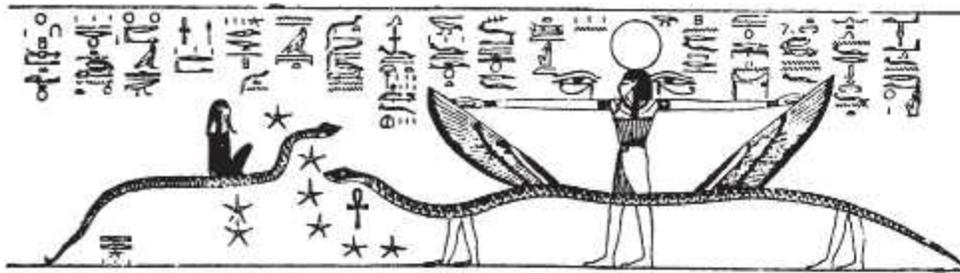


Fig. 22

Le voilà à portée d'un objet marqué « l'Ascensionneur du ciel ». Dans certains textes, on lit que Râ en personne l'a préparé pour le roi, « de sorte que le roi puisse à son bord atteindre les cieux ». D'autres textes indiquent que l'« Ascensionneur » était établi ou préparé par plusieurs autres dieux. Il s'agit de « l'Ascensionneur qui a véhiculé Seth » au ciel. Osiris n'aurait pu atteindre le firmament du ciel sans les ressources d'un tel dispositif. C'est ainsi que le roi, à son tour, en demande l'usage pour être, comme Osiris, véhiculé vers la vie éternelle.

L'« Ascensionneur », ou degrés divins, n'avait rien d'une simple échelle. Des câbles de cuivre le ceignaient. « Ses tendons [semblables à ceux] du Taureau du ciel. » Les « montants sur ses flancs » étaient recouverts étroitement d'une sorte de « peau ». Ses échelons étaient « taillés *Sesha* » (sens inconnu). Et « un fort appui [était] placé à l'arrière par Ceux qui lient ».

Des illustrations du *Livre des morts* montrèrent une telle échelle divine – agrémentée parfois par le signe de l'*Ankh* (« la vie ») ☩ au contact du disque céleste dans les cieux – sous la forme d'une haute tour pourvue d'une superstructure (Fig. 23 a, b). Stylisée, la tour elle-même était

transcrite par le hiéroglyphe  (« *Djed* »), qui signifiait « immortalité<sup>39</sup> ». Ce symbole était le plus souvent associé à Osiris car une paire de ces fameux piliers  passait pour avoir été érigée face à son temple majeur d'Abydos. Où ils commémoraient les deux objets élevés sur les terres de Sokar par lesquels l'ascension au ciel d'Osiris devenait réalisable.

Une longue déclamation tirée des *Textes des pyramides* se présente à la fois comme un hymne à l'« Ascensionneur » – l'« Échelle divine » – et une prière pour qu'il soit alloué au roi Pépi :

Salut à toi, divin Ascensionneur.  
 Salut à toi, Ascensionneur de Seth.  
 Tiens-toi droit, Ascensionneur pour dieu.

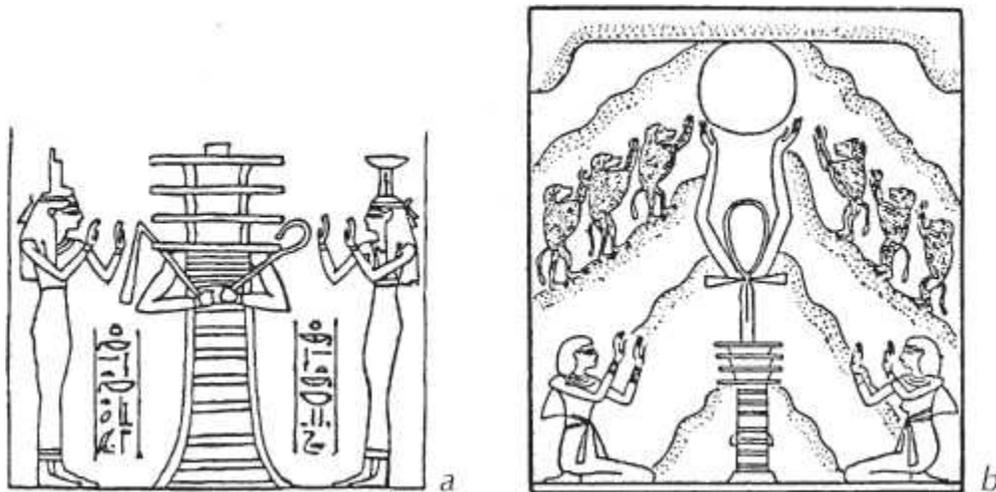


Fig. 23

Reste droit, Ascensionneur de Seth.  
 Reste droit, Ascensionneur d'Horus  
 par lequel Osiris s'en vint à travers cieux [...]  
 Seigneur de l'Ascensionneur [...]  
 À qui vas-tu donner l'Échelle du dieu ?  
 À qui vas-tu donner l'Échelle de Seth,  
 De façon que Pépi à son bord atteigne aux cieux,  
 pour qu'il entre au service courtisan de Râ ?  
 Que l'Échelle du dieu aussi soit donnée à Pépi,

Que l'Échelle de Seth soit donnée à Pépi  
de façon que Pépi à son bord<sup>40</sup> atteigne aux cieux.

L'« Ascensionneur » était piloté par quatre hommes-faucons, « Fils d'Horus » le dieu faucon. Ils formaient « l'équipage du navire de Râ ». « Quatre jeunes gens », les « Enfants du ciel ». Ils sont « ceux qui sont venus de l'orient du ciel [...] qui préparent les deux chars pour le roi, pour que le roi ainsi puisse atteindre l'horizon, Râ ». Ils sont ceux qui « lient » – assemblent, préparent – l'« Ascensionneur » pour le roi : « Ils apportent l'Ascensionneur [...], ils installent l'Ascensionneur [...] ils élèvent l'Ascensionneur pour le roi [...] pour qu'il puisse atteindre le ciel à son bord<sup>3</sup>.»

Le roi dédie une prière :

Puisse mon « Nom » m'être attribué  
dans la Grande demeure des Deux.  
Puisse mon « Nom » être cité  
dans la Maison de feu,  
dans la nuit qui se compte en années.

Quelques représentations montrent le roi gratifié d'un *Djed* – d'« éternité ». Sous la bénédiction d'Isis et de Nephtys, il est conduit par un dieu faucon vers un *Djed* fuselé pourvu d'ailerons (*Fig. 24*).

La requête du roi de se voir gratifié d'une « éternité », d'un « Nom », une échelle divine, a été entendue. Il se prépare à entamer son ascension réelle vers les cieux.

Même s'il ne demande qu'une seule échelle divine pour lui-même, on n'élève pas moins de deux « ascensionneurs » conjoints. On prépare à la fois l'« Œil de Râ » et l'« Œil d'Horus » que l'on met en place, l'un sur l'« aile de Thot », l'autre sur l'« aile de Seth ». À l'intention du roi passablement surpris, les dieux expliquent que le second navire est destiné au « fils d'Aton », un dieu venu du « disque ailé » – peut-être s'agit-il du dieu auquel s'est adressé le roi dans la « chambre d'équipement » :

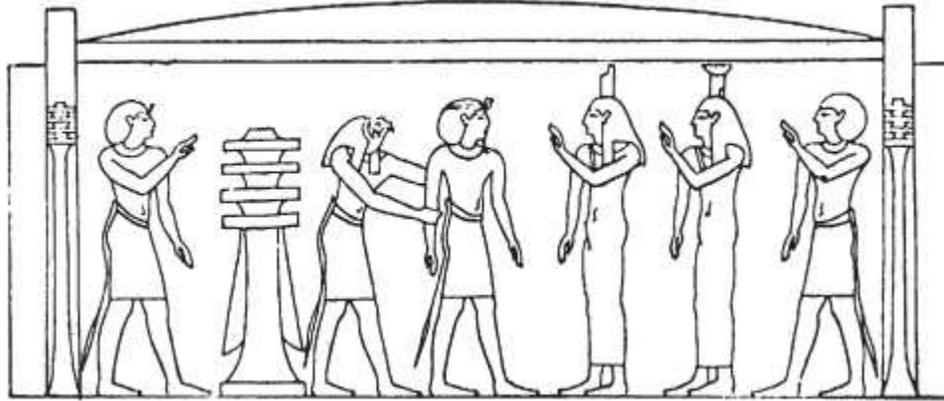


Fig. 24

L'Œil d'Horus est installé  
sur l'aile de Seth.

Les cordages sont liés,  
les navires assemblés  
de sorte que le fils d'Aton  
ne reste sans vaisseau.

Le roi est en compagnie du fils d'Aton.

Il ne reste pas sans vaisseau.

« Équipé à la façon d'un dieu », le roi bénéficie de l'assistance de deux déesses « qui s'emparent de ses câbles » pour gagner l'Œil d'Horus. « Œil » (d'Horus, de Râ) : le terme a peu à peu remplacé les mots « Ascensionneur » ou « Échelle ». On lui substitue désormais graduellement le terme de « vaisseau ». L'« Œil » ou « vaisseau » dans lequel entre le roi est donné pour une longueur de sept cent soixante-dix coudées (plus de trois cents mètres). Un dieu responsable du vaisseau est assis à sa proue. Voici les ordres qu'il a reçus : « Prends ce roi à ton bord dans la cabine de ce navire. »

Le roi qui « prend place dans le perchoir » – l'expression dénote un reposoir élevé, à l'instar des oiseaux – est à même de voir le visage du dieu présent dans la cabine « car la face du dieu est découverte ». Le roi « prend un siège dans le vaisseau divin » entre deux dieux. Un siège que l'on désigne sous l'expression de « Vérité qui conserve la vie ». Deux « cornes » sortent de la tête du roi (ou d'un casque). « Il attache à sa personne ce qui vint de la tête d'Horus ». Il est connecté, prêt à l'action.

Les textes qui ont trait au voyage dans l'après-vie du roi Pépi I<sup>er</sup> décrivent l'instant : « Pépi est paré dans l'habillement d'Horus et le vêtement de Thot. Isis se tient devant lui, Nephtys derrière. Ap-ouat, l'ouvreur des routes, a ouvert une voie jusqu'à lui. Shou, le porteur du ciel, l'a soulevé. Les dieux d'An lui font gravir les Degrés et le placent devant le firmament du ciel. Nout, déesse du ciel, lui tend la main. »

Instant magique. Il ne reste que deux portes à ouvrir avant que le roi – comme Râ et Osiris avant lui – n'émerge triomphalement de la *Douât* et que son vaisseau ne flotte sur les eaux célestes. Le roi prononce une prière muette : « Ô, toi, l'Élevé [...] toi, Porte du ciel : le roi s'en est venu à toi. Fais en sorte que cette porte s'ouvre pour lui. » Les « deux piliers *Djed* sont dressés », immobiles.

Tout à coup, « les doubles portes du ciel s'ouvrent » !

Les textes expriment alors des paroles de joie :

La porte du ciel est ouverte !

La porte de la Terre est ouverte !

L'ouverture des fenêtres célestes est accomplie !

Les Degrés du ciel sont ouverts.

Les marches de lumière sont révélées [...]

Les doubles Portes du ciel s'ouvrent.

Les doubles portes de *Khebhous* s'ouvrent

pour Horus de l'Est,

à l'aurore.

Les dieux-singes, symboles de la lune décroissante (« l'Aurore ») se mettent à prononcer les magiques « mots de puissance qui vont générer l'éclat au sortir de l'Œil d'Horus ». La « lumière » – marque déjà soulignée des pics jumeaux de la montagne de Lumière – atteint son paroxysme :

Le dieu du ciel

a renforcé l'éclat lumineux pour le roi

de façon que le roi s'élève vers le ciel

à l'image de l'Œil de Râ.

Le roi se tient dans l'Œil d'Horus,

où se fait entendre le commandement des dieux.

L'« Œil d'Horus » commence à changer de nuance : d'abord bleu, il passe au rouge. Une grande activité fébrile se déploie tout autour :

L'Œil rougi d'Horus déchaîne sa colère,  
il n'est personne qui puisse soutenir sa puissance.  
Ses messagers se pressent, ses coursiers se hâtent.  
Ils lui annoncent qui grimpe le long de son bras  
à l'Est : « Qu'il passe ».  
Que le dieu ordonne aux pères, les dieux :  
« Faites silence [...] que vos mains couvrent votre bouche  
[...]  
tenez-vous à la porte de l'horizon,  
ouvrez les doubles portes [du ciel]. »

Le silence est rompu. Se déchaînent désormais vacarme et fureur,  
rugissement et soubresauts :

Parlent les cieux, vibre la terre.  
Tremble la terre.  
Les deux secteurs des dieux se mettent à crier.  
Le sol s'ouvre [...]  
Quand le roi s'élève dans les cieux  
quand il se porte au-dessus de la fosse [vers le ciel] [...]

La terre se met à rire, sourit l'espace  
quand le roi s'élève au ciel.  
Le ciel crie de joie pour lui.  
La terre pour lui se met à trembler.  
La tempête rugissante le conduit,  
elle gronde comme Seth.  
Les gardiens des sections du ciel  
ouvrent pour lui les portes du ciel.

Alors « les deux montagnes s'ouvrent » et s'accomplit un décollage au cœur du ciel nuageux de l'aurore où se sont évanouies les étoiles nocturnes :

Le ciel est couvert,  
les étoiles se sont assombries.  
Les extrémités sont remuées,  
les os de la terre craquent.

Au beau milieu de toute cette agitation, tremblement de terre et rugissements, le « Taureau du ciel » (« dont le ventre est empli de magie ») s'élève depuis l'« Île de flamme ». Puis la fièvre retombe. Et le roi est dans les airs – « à l'image de l'essor d'un faucon » :

L'on voit le roi prendre son essor tel un faucon,  
tel un dieu.  
Pour vivre auprès de ses pères,  
se nourrir en compagnie de ses mères [...]  
Le roi est un Taureau du ciel [...]  
dont le ventre est empli de magie  
depuis l'Île de flamme.

L'énoncé 422 évoque avec éloquence cet instant :

Ô toi que voilà, Pépi !  
Tu es parti !  
Tu fais partie des Glorieux  
aussi puissant qu'un dieu, tu sièges en Osiris !  
Ton âme est en toi.  
Ton pouvoir [« contrôle »] t'appartient par-devers toi.  
La couronne *Misut* est à portée de main [...]  
Tu t'es élevé jusqu'à ta mère, la déesse du ciel  
Qui a pris ton bras,  
elle te montre la route de l'horizon,  
là où se tient Râ.

Les portes doubles du ciel te sont ouvertes,  
Les portes doubles de l'espace te sont ouvertes [...]  
Tu t'élèves, ô Pépi [...] harnaché tel un dieu.

Une illustration du tombeau de Ramsès IX semble suggérer que l'ouverture des portes doubles s'obtenait en un mouvement d'inclinaison qui les écartait l'une de l'autre. Ce à quoi l'on parvenait par le jeu de roues et de poulies manœuvrées par six dieux à chaque porte. Par l'ouverture entonnoir, pouvait alors émerger un homme à allure de faucon géant (Fig. 25).

Les textes qui se félicitent d'une telle prouesse annoncent aux sujets du roi : « Il vole celui qui vole. Le roi Pépi s'éloigne de vous à tire-d'aile, vous autres mortels. Il n'est pas de la Terre, il est du ciel [...] Ce roi, Pépi, flotte comme un nuage dans le ciel, il est comme l'oiseau à la tête de mât. Ce roi, Pépi, embrasse l'espace à la façon d'un faucon. Il atteint le ciel du dieu de l'Horizon. » Le roi, poursuivent les *Textes des pyramides*, est à présent « sur le porteur du ciel, le défenseur des étoiles. Du sein de l'ombre des murs de Dieu, il a traversé les airs ».

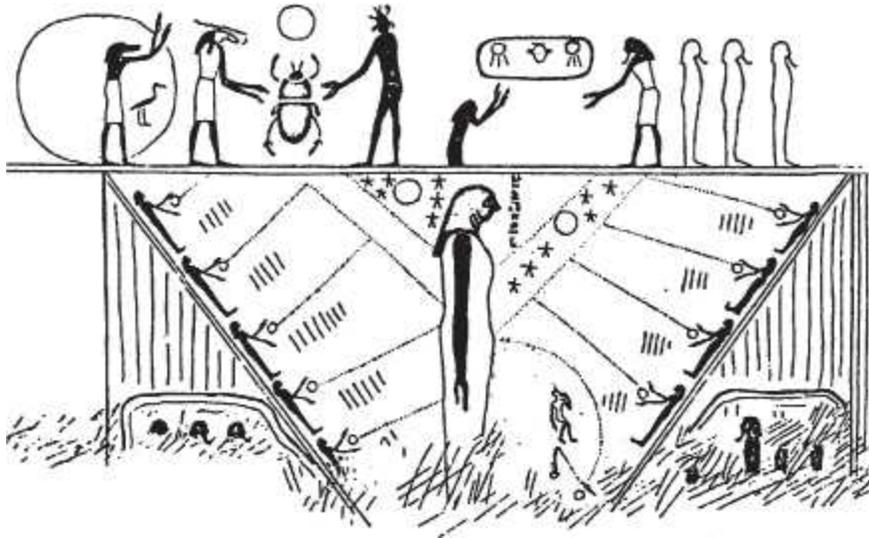


Fig. 25

Le roi n'est pas seulement en l'air, il tourne autour de la Terre :

Il s'inscrit dans le ciel, comme Râ,  
Il traverse le ciel, comme Thot [...]

Il a croisé au-dessus des domaines d'Horus,  
Il a croisé au-dessus des domaines de Seth [...]  
Il a cerclé par deux fois entièrement les cieux,  
Il a accompli une révolution autour des deux terres [...]  
Le roi est un faucon qui dépasse les faucons.  
Il est un Grand Faucon.

Une strophe mentionne aussi que le roi « croise dans le ciel à la façon de *Sunt*, celui qui traverse le ciel neuf fois en une nuit ». Mais la comparaison n'est pas déchiffrable faute de connaître le sens de *Sunt*.

Il est toujours assis entre « ces deux compagnons qui voyagent à travers le ciel », le roi, et il cingle vers l'horizon oriental toujours plus loin dans l'espace. Sa destination, l'*Aton*, le disque ailé, autrement nommé l'impérissable étoile. Les prières, désormais, se concentrent sur le ralliement du roi en *Aton* et son arrivée saine et sauf en cette destination : « *Aton*, qu'il s'élève vers toi. Étreins-le de tes bras », psalmodie le texte au nom du roi. C'est la demeure de Râ, les prières tendent à favoriser l'accueil du roi en dépeignant son arrivée en la céleste résidence comme le retour d'un fils auprès de son père :

Râ de l'*Aton*,  
Ton fils s'en est venu à toi.  
Pépi est venu à toi.  
Favorise son ascension.  
Étreins-le de tes bras.

À présent, « une clameur se fait entendre dans le ciel : “Nos regards discernent du nouveau”, disent les dieux célestes. “Un Horus dans les rayons de Râ”. » Le roi – « sur sa route du ciel, porté par le vent » – « avance dans l'espace dont il fend le firmament », dans l'espoir d'un bon accueil à destination.

Le voyage céleste doit durer huit jours : « L'heure du lendemain une fois venue, l'heure du huitième jour, le roi sera appelé par Râ. » Les dieux gardiens de l'entrée de l'*Aton*, autrement dit la demeure de Râ en cet endroit, le laisseront passer car Râ en personne attendra le roi sur l'impérissable étoile :

Quand cette heure du lendemain s'en viendra [...]
Quand le roi se tiendra en cet endroit, sur l'étoile
qui se trouve sur la face cachée du ciel,
il sera tenu pour l'égal d'un dieu,
et, écouté au titre de prince,
le roi fera appel à eux.
Ils s'en viendront vers lui, ces quatre dieux
qui se tiennent sur les sceptres *Dam* du ciel,
qui pourront énoncer le nom du roi à Râ,
qui feront annonce de son nom d'Horus des Horizons :
« Il s'en est venu à toi !
Le roi s'en est venu à toi ! »

Parce qu'il navigue sur « le lac qui est les cieux », le roi approche « les rives du ciel ». À son arrivée, les dieux de l'impérissable étoile annoncent bien, comme prévu : « L'arrivant s'en vient [...] Râ lui a donné son bras sur les Degrés du ciel. "Celui qui connaît le lieu" s'en vient, disent les dieux. » C'est bien là, aux portes du palais duelle, que Râ attend le roi :

Tu as trouvé Râ qui se tient là.
Il t'accueille, te prend le bras.
Il te conduit au cœur du céleste Palais duel.
Il te place sur le trône d'Osiris.

Et les textes d'annoncer : « Râ a pris le roi à lui-même, au ciel, à l'est du ciel [...] le roi se tient sur l'étoile, celle qui rayonne dans le ciel. »

Désormais, un petit détail reste à accomplir. En compagnie d'« Horus de la *Douât* » décrit comme « le grand faucon divin vert », le roi part à la recherche de l'arbre de vie au milieu du Site de l'offrande. « Ce roi, Pépi, s'en vient au champ de vie, là où naquit Râ au ciel. Il trouve sur sa route Kebehet, qui s'approche avec ces quatre jarres par lesquelles elle revigore le cœur du Grand dieu le jour de son éveil. Elle fait renaître à la vie en outre le cœur de ce roi, Pépi. »

Les textes ont rempli leur mission. Ils vont annoncer avec joie :

Salut à toi, Pépi !

Toute une vie heureuse t'est donnée.  
« L'éternité est tienne », dit Râ [...]

Tu ne périras point, tu ne passeras pas outre  
À jamais pour jamais.

Le roi a gravi les Degrés du ciel. Il a atteint l'étoile impérissable. « Sa durée de vie se confond avec l'éternité, les bornes de son existence sont l'immortalité. »

## Chapitre 5

### **Ces dieux qui s'en vinrent sur Terre**

**D**e nos jours, un voyage spatial va de soi. Lire des articles sur des projets de stations orbitales permanentes n'a pas de quoi nous titiller l'œil. La mise au point d'une navette spatiale réutilisable ne suscitera pas d'émerveillement particulier, l'on appréciera plutôt l'idée des sources d'économies qu'elle sous-tend. Rien d'étonnant : nous avons vu de nos propres yeux, sur les journaux et à la télévision, des astronautes évoluer dans l'espace et des modules automatiques se poser sur d'autres planètes. Nous assimilons le voyage spatial et les contacts interplanétaires parce que nos propres oreilles ont perçu la voix d'un mortel nommé Neil Armstrong, commandant d'Apollo 11, commenter par radio – à l'intention du monde entier – le premier atterrissage d'un homme sur un autre corps céleste, la Lune :

Houston !

Ici la base de la mer de la Tranquillité.

L'Aigle s'est posé !

Aigle : il ne s'agissait pas seulement du nom de code du module lunaire, mais aussi de l'épithète par lequel était désigné Apollo 11. C'est par le même fier surnom que les trois astronautes se désignaient (*Fig. 26*). Le Faucon également s'était élevé dans l'espace avant de se poser sur la Lune. Dans l'immense musée de l'Air et de l'Espace de l'institut Smithsonian à Washington, l'on est à même de voir et de toucher les vaisseaux spatiaux qui ont volé ou qui servaient de nefs de secours dans le cadre du programme spatial américain. Dans cette partie réservée où l'on a reconstitué les alunissages à partir des équipements de l'époque, le visiteur est à même d'entendre un message enregistré à partir de la surface lunaire :



*Fig. 26*

OK, Houston.

Le Faucon est dans la plaine de Hadley<sup>41</sup> !

Après quoi, le Centre spatial de Houston annonça au monde : « Vous venez d'entendre Dave Scott radieux annoncer qu'Apollo 15 est posé dans la plaine de Hadley. »

Quelques décennies plus tôt, l'idée qu'un mortel de base puisse revêtir un vêtement spécial, se sangler dans l'extrémité d'un long objet puis filer à toute vitesse au-dessus de la face de la Terre aurait semblé grotesque, voire pire. Un siècle ou deux encore plus tôt, cette notion même n'aurait pas été évoquée, faute d'une expérience ou d'une connaissance humaine susceptible de déclencher pareilles élucubrations.

Pourtant, je viens de le décrire, les Égyptiens – il y a cinq mille ans – étaient en mesure sans la moindre réserve de visualiser de tels épisodes vécus par leur pharaon : il se rendait sur un site de lancement à l'est de l'Égypte. Il pénétrait dans un complexe souterrain de tunnels et de chambres. Il franchissait sans dommage le périmètre d'une usine atomique et son cœur radiatif. Il revêtait le costume et l'équipement d'un astronaute, pénétrait dans la cabine d'un « Ascensionneur<sup>42</sup> » et prenait place, sanglé, entre deux dieux. Puis, à l'ouverture des portes doubles, quand le ciel de l'aube se dévoilait, les moteurs de poussée étaient mis à feu et voilà l'« Ascensionneur » transformé en échelle céleste grâce à laquelle le pharaon

allait atteindre la demeure des dieux, sur leur « planète aux millions d'années ».

Sur quels écrans de télévision les Égyptiens avaient-ils assisté à de telles péripéties pour qu'ils croient dur comme fer qu'elles étaient vraiment réalisables ?

Faute de télévision en leurs logis, la seule possibilité qu'ils auraient eue aurait été soit de se rendre au spatiodrome pour assister au ballet des fusées, soit de visiter un « institut Smithsonian » où aurait été montré un vaisseau spatial à l'écran, au cours de la visite pilotée par un guide initié ou par le truchement de reconstitutions des vols. À l'évidence, les anciens Égyptiens ont effectivement vécu cette expérience : ils ont vu le site de lancement, le matériel, les astronautes, de leurs yeux vu. À cela près que les astronautes n'étaient pas des humains en partance : mais bien plutôt des astronautes venus d'ailleurs, sur la planète Terre.

Grands amateurs d'art, les Égyptiens du lointain passé représentèrent dans leurs tombes ce qu'ils avaient vu et vécu au cours de leur vie. Les dessins au détail poussé sur le plan architectural des couloirs souterrains et des salles de la *Douât* sont tirés de la sépulture de Sétî I<sup>er</sup>. Une illustration encore plus étonnante fut mise à jour dans la tombe de Houy, vice-roi de Nubie et de la péninsule du Sinaï sous le règne du fameux pharaon *Toutânkhamon*. Cette tombe décorée offre des scènes populaires, des représentations des lieux et des objets propres aux deux domaines dont il fut le vice-roi, de quoi préserver jusqu'à nos jours l'image haute en couleurs d'une fusée : son fuselage est enfoui dans un silo souterrain tandis que son étage supérieur pourvu du module de commande reste au-dessus du sol (*Fig. 27*). Le corps de fusée montre des étages, comme une fusée actuelle. À l'intérieur des soubassements, deux personnages manipulent des flexibles et des leviers. Au-dessus d'eux, figurent des cadrans circulaires. La coupe du silo le montre environné de cellules tubulaires de refroidissement ou affectées à une fonction quelconque en rapport avec l'énergie.

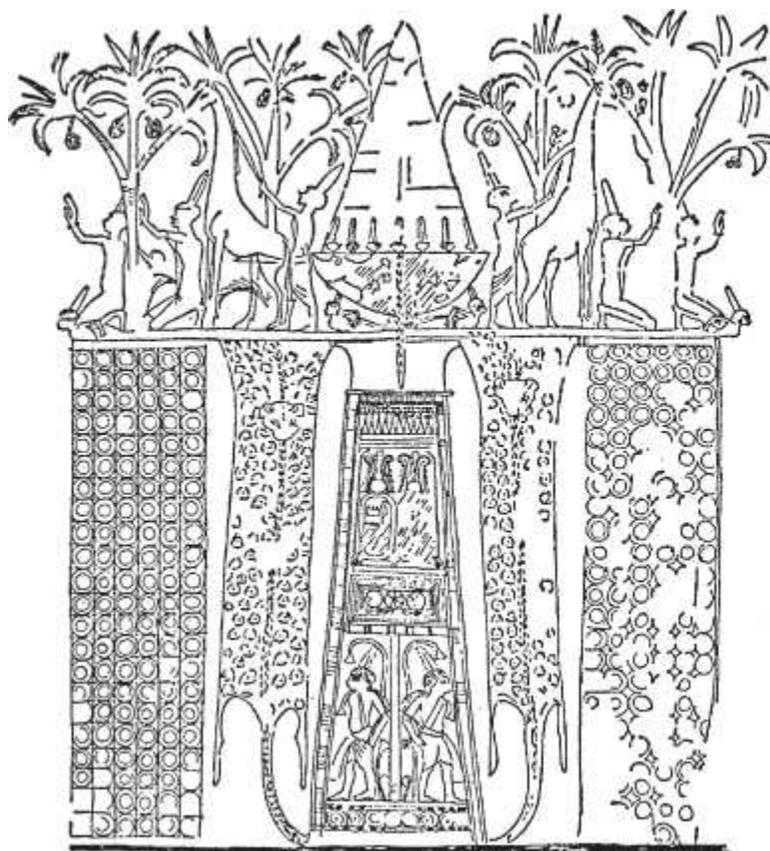


Fig. 27

Au-dessus du sol, la base hémisphérique du dernier étage montre clairement un traitement de peinture qui évoque un échauffement par le feu comme celui que provoque un retour dans l'atmosphère terrestre. Le module de commande – de taille suffisante pour admettre trois ou quatre personnes – se présente sous forme conique. Des « trappes de visite » verticales ceignent son pourtour. La cabine est entourée de fidèles en prière dans un panorama de palmiers dattiers où figurent des girafes.

La salle souterraine est décorée de peaux de léopards, un lien direct avec certains épisodes du voyage du pharaon vers l'immortalité. La peau de léopard était l'attribut vestimentaire porté symboliquement par le prêtre du *Shem* au cours de la cérémonie d'ouverture de la bouche. Et le même attribut symbolique des dieux chargés de haler le pharaon à travers « la Voie secrète du Lieu caché » de la *Douât* – un symbolisme appuyé pour affirmer le lien entre le voyage du pharaon et la fusée du silo enfoui.

Comme en attestent clairement les *Textes des pyramides*, le pharaon, au cours de son transfert vers une après-vie éternelle, se lançait dans un périple

qui simulait le parcours des dieux. Râ et Seth, Osiris et Horus, d'autres dieux, s'étaient élevés dans les cieux de cette façon. Mais, croyaient aussi les Égyptiens, c'était au moyen du même vaisseau céleste que les grands dieux s'en étaient venus sur Terre pour la première fois. En la cité d'An (Héliopolis), le plus ancien centre cultuel d'Égypte, le dieu Ptah avait érigé une structure particulière – un « institut Smithsonian », si l'on veut – dans laquelle était visible une capsule spatiale réelle que révérait le peuple d'Égypte !

L'objet secret en question – le *Ben-Ben* – était enchâssé dans le *Het-Benben*, le « temple du Benben ». Nous savons, *via* la description hiéroglyphique de la dénomination de l'endroit, que ladite structure prenait l'allure d'une tour de lancement massive de laquelle émergeait une fusée pointée vers le ciel (*Fig. 28*).



*Fig. 28*

Le *Ben-Ben* était, selon les anciens Égyptiens, un objet solide venu réellement sur Terre depuis le disque céleste. Il s'agissait de la « chambre céleste » à bord de laquelle le grand Râ en personne avait atterri sur Terre. Le terme de *Ben* (littéralement « Ce qui flue ») exprime le sens combiné de « briller, éclairer » et de « grimper en flèche vers le ciel ».

Une inscription sur la stèle du pharaon Piânkhy (Piye, Pi-Ankhi), selon Heinrich Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*<sup>43</sup>, s'énonçait ainsi :

Le roi Piânkhy escalada les marches en direction de la grande fenêtre dans l'intention de voir le dieu Râ à l'intérieur du *Ben-Ben*. Le roi, de son initiative, debout, livré à lui-même, déverrouilla les deux battants de porte. C'est alors qu'il vit son père Râ au cœur du

splendide sanctuaire du *Het-Benben*. Il vit le *Maad*, la batge de Râ. Et *Sektet*, la barge d'*Aton*.

Le sanctuaire, nous le savons de par les anciens textes, était placé sous la garde et le service de deux groupes de dieux. Ceux « qui sont à l'extérieur du *Het-Benben* » mais admis au cœur des parties les plus secrètes du sanctuaire car leur mission était d'accueillir les offrandes des pèlerins pour les acheminer à l'intérieur du temple. Les autres étaient avant tout des gardiens, pas uniquement du *Ben-Ben* en soi, mais de tous « les éléments secrets de Râ qui se trouvent dans le *Het-Benben* ». À l'image des touristes qui se pressent aujourd'hui au Smithsonian pour voir, admirer et même toucher les engins réels qui ont sillonné l'espace, les pieux Égyptiens agissaient de même par leur pèlerinage à Héliopolis dans le but de vénérer le *Ben-Ben* et de prier devant lui – sans doute animés d'une ferveur proche des fidèles musulmans pèlerins à La Mecque, venus prier devant la *Kaaba* (une pierre noire censée être la réplique de la « chambre céleste » de Dieu).

Auprès du sanctuaire, les eaux d'une fontaine ou d'un puits étaient réputées procurer des bienfaits, particulièrement en matière de virilité et de fertilité. Le terme de *Ben* et sa transcription hiéroglyphique  acquirent bien sûr en ces temps-là des connotations de virilité et de reproduction. D'où, peut-être, le sens de « progéniture mâle » de la particule *Ben* en hébreu. En plus de virilité et de reproduction, le sanctuaire fut associé aux attributs de rajeunissement. Ce qui donna par contrecoup naissance à la légende de l'oiseau *Ben* que les Grecs venus visiter l'Égypte nommèrent le *Phénix*. Selon ces légendes, le phénix était un aigle au plumage mi-rouge mi-or. Une fois tous les cinq cents ans, sur le point de mourir, il arrivait à Héliopolis où, d'une façon ou d'une autre, il renaissait de ses cendres (ou de celles de son père).

Héliopolis et ses eaux propices à la santé demeurèrent lieu de culte jusqu'aux débuts de l'ère chrétienne. Des traditions locales rapportent que lorsque Joseph et Marie furent en Égypte avec l'enfant Jésus, ils firent étape près du puits du sanctuaire.

Ce haut lieu d'Héliopolis, disent les récits égyptiens, fut détruit à plusieurs reprises par des invasions ennemies. Il n'en reste rien de nos jours. Le *Ben-Ben* aussi a disparu. Mais des monuments égyptiens en ont gardé le dessin d'une chambre conique où un dieu était visible. Les archéologues ont bel et bien trouvé une pierre à l'échelle du *Ben-Ben*, qui

montre un dieu à l'entrée d'un panneau ouvert dans une posture de bienvenue (Fig. 29). La forme précise de la chambre céleste a été sans doute rendue dans la tombe de Houy (revoir Fig. 27). La ressemblance frappante de ces modules de commande modernes avec le *Ben-Ben* provient sans doute de la similarité de leur destination et fonction – des capsules qui abritent les astronautes au sommet de la fusée lors du lancement et dans lesquelles ils amerrissent à l'heure de leur retour sur Terre – Fig. 30.

En l'absence de *Ben-Ben* proprement dit, existe-t-il une quelconque autre preuve matérielle – au-delà de simples dessins ou de maquettes à l'échelle – tirée du sanctuaire héliopolitain ? J'ai signalé plus haut, d'après les textes égyptiens, qu'étaient exposés ou conservés dans le sanctuaire d'autres « éléments secrets de Râ ». Le *Livre des morts* montre neuf objets flanqués du hiéroglyphe *Shem* dans le secteur adjacent au sanctuaire d'Héliopolis. Il se pourrait bien qu'aient existé en réalité neuf autres objets relatifs à l'espace ou éléments de vaisseau spatial exposés dans le sanctuaire.



Fig. 29

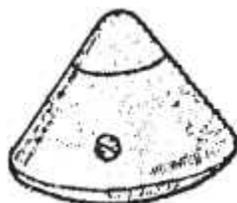


Fig. 30

Les archéologues ont peut-être de leur côté trouvé une copie de l'un de ces objets de plus petite taille. Il s'agit d'un élément curieux, de forme circulaire, aux courbes complexes par leur découpe (*Fig. 31 a*). Il défie tous les experts depuis sa découverte en 1936. Il n'est pas sans importance de comprendre que cet objet fut exhumé – parmi d'autres « trouvailles inhabituelles en cuivre » – de la tombe du prince héritier Sabou, fils du roi Adjib de la I<sup>re</sup> dynastie. Par conséquent, l'on est sûr que l'objet fut placé dans la tombe vers 3100 av. J.-C. Il pouvait remonter à une date plus ancienne, mais en tout cas pas plus rapprochée que celle-ci.

Dans son rapport de découverte au nord de Saqqarah (juste au sud des grandes pyramides de Gizeh), Walter Bryan Emery (« Les grandes tombes de la I<sup>re</sup> dynastie<sup>44</sup> ») donna de l'objet une description en ces termes, « vaisselle de type assiette creuse en schiste ». Il nota « n'avoir pas rencontré d'explication satisfaisante au curieux dessin de pareil objet ». La chose avait été tirée d'un bloc de schiste compact – roche très cassante que l'on débite facilement en lamelles fines et irrégulières. Tout emploi particulier l'aurait rapidement réduite en morceaux. Si bien que cette pierre singulière avait été choisie pour faciliter le façonnage de cette forme unique et délicate dans un tel matériau – une façon de pérenniser le modèle plutôt que d'utiliser effectivement la pièce. Ce qui a poussé d'autres chercheurs, dont Cyril Aldred (« L'Égypte à la fin de l'Ancien Empire »<sup>45</sup>) à conclure que cet objet de pierre « reproduit possiblement une forme initiale en métal ».

Mais quel métal aurait pu être employé au IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. pour le produire, quel procédé de meulage de précision mis en œuvre par quels métallurgistes habiles aurait existé pour créer une épure aussi délicate et de structure si complexe ? Et, surtout, pour quel usage ?

Une étude technique du dessin unique de l'objet (*Fig. 31 b*) a jeté quelque lumière sur son utilisation et son origine. La pièce ronde, de soixante et un centimètres de diamètre environ et d'une dizaine de centimètres à sa plus mince épaisseur, était à l'évidence destinée à venir se fixer sur un arbre pour tourner autour d'un axe. Ses trois curieuses découpes incurvées suggèrent la possible immersion dans un liquide lors de la rotation.

L'on n'alla pas plus loin après 1936 pour dévoiler l'énigme de l'objet. Mais sa possible fonction s'imposa à mon esprit en 1976 à la lecture de l'article d'un magazine technique consacré aux profilages révolutionnaires

d'un volant d'inertie conçu en Californie dans le cadre du programme spatial américain. Ce volant, fixé sur un arbre rotatif d'une machine ou d'un moteur, avait été utilisé il y a moins de deux siècles pour réguler la vitesse de la mécanique comme pour accumuler l'énergie destinée à une poussée unique, par exemple dans l'emploi d'une presse métallique (ou plus récemment dans l'aviation).

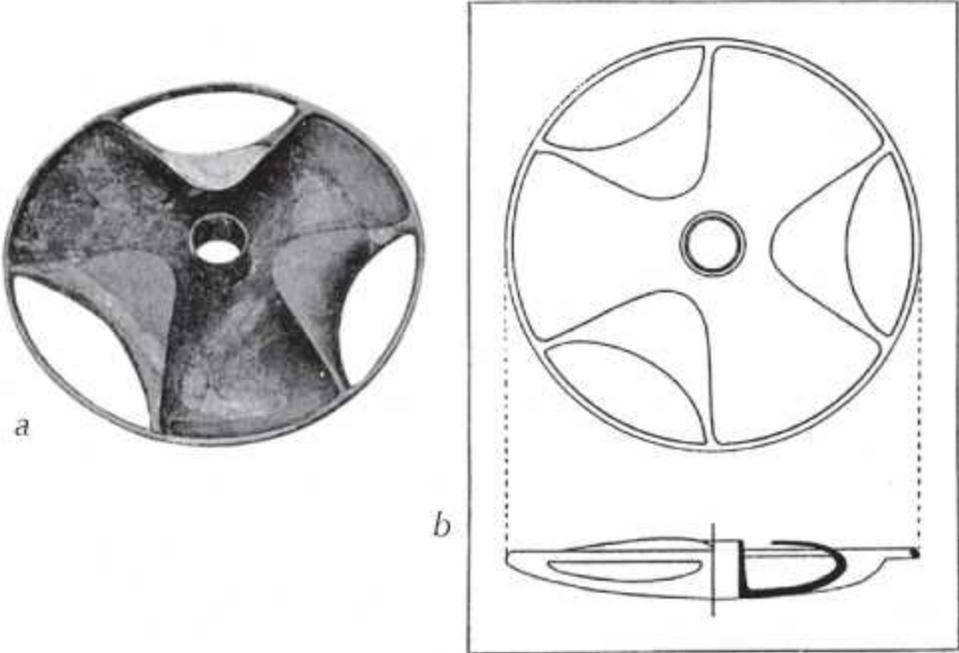


Fig. 31

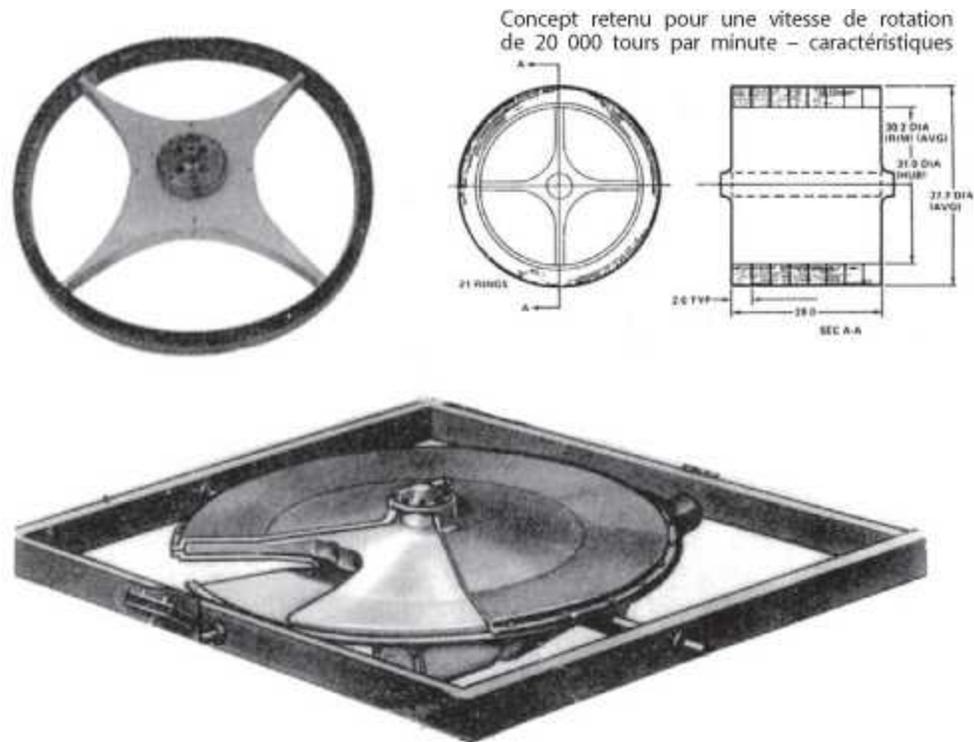


Fig. 32

Par définition, ce genre de volant doit comporter un cerclage de poids qui servira d'accumulateur d'énergie dans la circonférence de la roue. Mais dans les années 1970, les ingénieurs de la Lockheed Missile & Space Company produisirent un concept antinomique – une roue faiblement cerclée dont l'argument était que le dessin en était meilleur pour l'économie d'énergie des trains de transports collectifs ou pour stocker l'énergie à bord des trolleybus électriques. La recherche avait été poursuivie par l'Airesearch Manufacturing Company. Le modèle que l'on avait développé – mais jamais finalisé – devait se voir sceller dans un logement en bain d'huile. Que leur volant révolutionnaire (*Fig. 32*) ressemble à l'objet vieux de cinq mille ans découvert en Égypte dénote quelque chose de stupéfiant. Ce l'est à peine moins que l'idée qu'un objet parfait daté de 3100 av. J.-C. se rapproche d'une pièce d'équipement encore au stade d'étude pour des ingénieurs spécialistes de l'espace en 1978 apr. J.-C. !

Où est le métal original de ce vieux volant d'inertie ? Où se trouvent les autres objets apparemment exposés au sein du sanctuaire d'Héliopolis ? Où, du reste, le *Ben-Ben* lui-même a-t-il fini ? Comme tant d'autres artefacts dont l'existence, dans l'Antiquité, a été attestée sans doute possible par les

peuples, tous ont disparu – détruits sous l’effet peut-être de calamités naturelles ou de guerres, à moins qu’ils n’aient été démantelés et emportés je ne sais où au titre de butins, voire déplacés pour leur sauvegarde et cachés çà et là en des sites depuis longtemps oubliés. Autre hypothèse : ils ont été remportés *via* l’espace. Ou bien encore se trouvent-ils encore parmi nous, non identifiables parce qu’ils sont dans quelque cave de musée. Ou bien enfin – comme pourrait le suggérer la légende du phénix qui établit une connexion entre Héliopolis et l’Arabie – sont-ils dissimulés dans la chambre scellée de la Kaaba à La Mecque...

Il nous est loisible de présumer, en tout cas, que la destruction, la disparition ou le retrait des objets sacrés du sanctuaire sont survenus sans doute au cours de ce que l’on a nommé première période intermédiaire de l’Égypte. Durant laquelle l’unification du pays a volé en éclats et s’est installée une anarchie totale. Nous savons que les temples d’Héliopolis furent détruits pendant les années de désordre. C’est peut-être à ce moment que Râ abandonna son temple d’Héliopolis et qu’il devint *Amon* – le « dieu caché ».

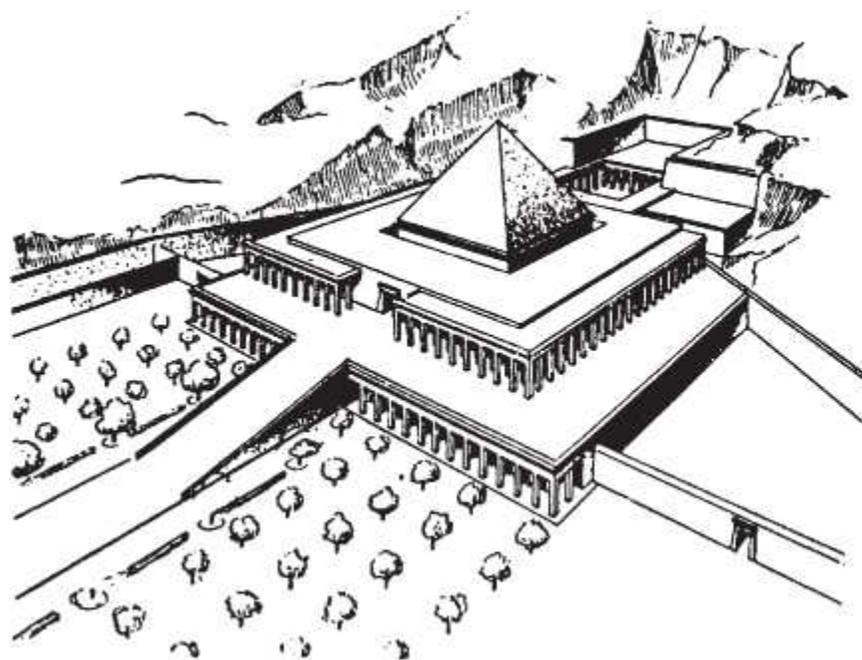


Fig. 33

Lorsque l’ordre fut une première fois rétabli en Haute Égypte sous la XI<sup>e</sup> dynastie, la capitale fut établie à Thèbes et le dieu suprême avait pour

nom Amon (ou Amen). Le pharaon Montouhotep [Neb-Hepet-Râ] fit ériger un vaste temple près de Thèbes. Il le dédia à Râ et le fit couronner d'un énorme « pyramidion » en souvenir de la chambre céleste de Râ (*Fig. 33*).

Peu après l'an 2000 av. J.-C., au moment où la XII<sup>e</sup> dynastie commençait à régner, l'Égypte fut réunifiée, l'ordre restauré et l'accès à Héliopolis restitué. Le premier pharaon de la dynastie, Amenemhat I<sup>er</sup> [Amen-Em-Hat] entreprit immédiatement la reconstruction des temples et des sanctuaires d'Héliopolis. Mais a-t-il pu restaurer aussi les objets originaux dédiés au sanctuaire ou n'a-t-il eu accès qu'à leurs clones de pierre, personne ne saurait le dire avec certitude. Son fils, le pharaon *Senusret* [Sen-User, Kheper-Ka-Râ] – le Sésostris ou Sesonchisis cité par les historiens grecs –, éleva devant le temple deux immenses colonnes de granite (plus de vingt mètres de haut). Leurs sommets furent coiffés de répliques à l'échelle de la chambre céleste de Râ, des pyramidions. Chacun plaqué d'or ou de cuivre blanc (électrum). L'un de ces obélisques de granite est demeuré là où il fut dressé il y a quelque quatre mille ans. Le second fut détruit au cours du XII<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les Grecs dénommèrent ces piliers obélisques, ce qui veut dire « lames pointées ». Les Égyptiens les appelaient Faisceaux des dieux. La plupart furent dressés – toujours par paires, devant les portes des temples (*Fig. 34*) – au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties (au final, certains furent acheminés à New York, Londres, Paris, Rome). Les pharaons le dirent eux-mêmes, ils élevèrent ces obélisques dans le but d'« obtenir [des dieux] le bénéfice de la vie éternelle », pour « gagner le droit de vivre à jamais ». Car les obélisques reproduisaient dans la pierre ce qu'auparavant les pharaons avaient vu (et prétendument atteint) dans la Douât, au cœur de la montagne sacrée : les fusées des dieux (*Fig. 35*).

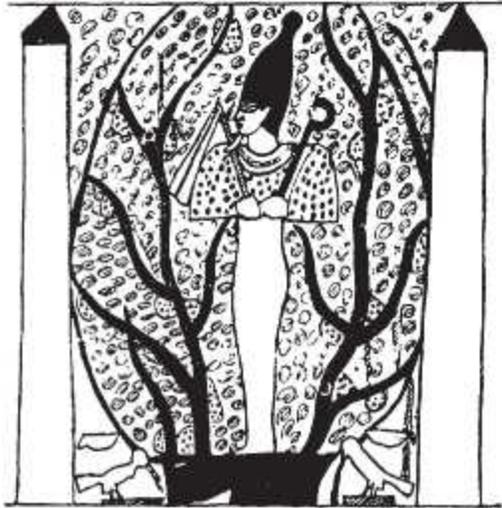
Les pierres tombales d'aujourd'hui, gravées au nom du défunt de telle manière qu'il sera à jamais rappelé au souvenir, sont des obélisques à petite échelle – un usage qui plonge ses racines dans les temps où les dieux et leurs vaisseaux constituaient une réalité intangible.

Le mot égyptien qui désignait ces êtres célestes était NTR – terme qui signifiait dans les langues de l'ancien Proche-Orient « Celui qui veille ». Le signe hiéroglyphique de Neter était . Comme tous les hiéroglyphes, il a dû représenter à l'origine un objet réel, visible. Les exégètes ont proposé toute

une gamme d'interprétations, depuis une hache fixée sur un long manche jusqu'à une enseigne. Margaret Alice Murray (« Cette splendeur qu'était l'Égypte<sup>46</sup> ») a proposé une version plus actuelle. Elle démontre que la poterie, depuis la période la plus ancienne, prédynastique, était décorée de dessins standards de bateaux dotés d'un mât porteur de deux bannières (*Fig. 36*). Elle en tire la conclusion que « le mât et ses deux bannières devinrent le signe hiéroglyphique de Dieu ».

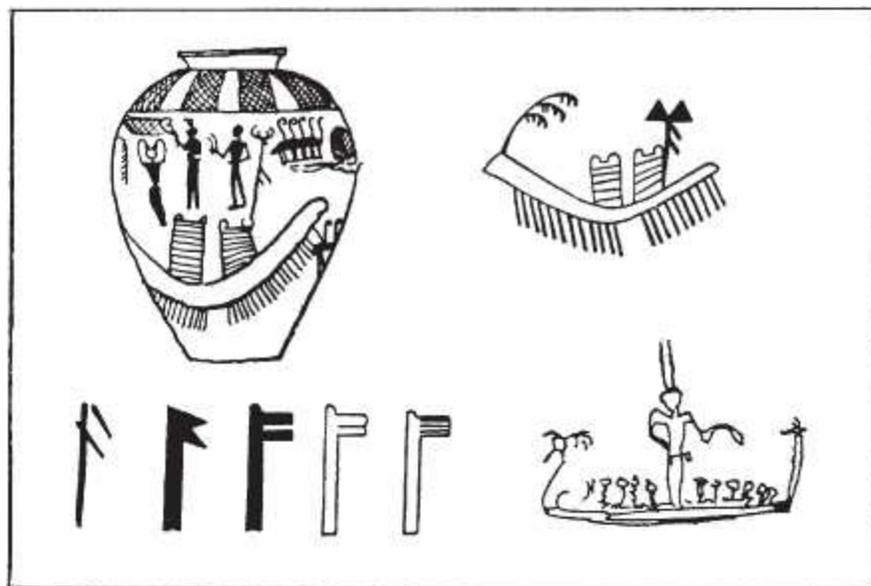


*Fig. 34*



*Fig. 35*

Le point digne d'intérêt à propos de ces dessins originels est qu'ils montraient les bateaux en provenance d'un territoire étranger. Quand les dessins comportaient des individus, ils figuraient des rameurs assis commandés par un immense chef que distinguaient les cornes de son casque (*Fig. 36*) – marque de sa qualité de Neter.



*Fig. 36*

Par l'image, donc, les Égyptiens affirmaient depuis les tout débuts que leurs dieux s'en étaient venus en Égypte en provenance de quelque part ailleurs. De quoi confirmer la légende du commencement de l'Égypte : le dieu Ptah, venu du sud, avait découvert une Égypte inondée, il avait entrepris de grands travaux de digues et de récupération de terres pour rendre le territoire habitable. Un site de la géographie égyptienne était dénommé Ta Neter – « Site/Territoire des dieux ». Il s'agissait du petit détroit de la pointe sud de la mer Rouge, désormais dénommé Bab-el-Mandeb. C'était à travers ce détroit que les navires porteurs de la bannière NTR à bord desquels se tenaient les dieux cornus avaient accosté en Égypte.

Le nom que les Égyptiens donnaient à la mer Rouge s'épelait mer d'UR. L'expression Ta Ur signifiait « Territoire étranger de l'Est ». Henri Gauthier compila le Dictionnaire des noms géographiques<sup>47</sup> de tous les toponymes relevés dans les textes hiéroglyphiques. Il montra que le hiéroglyphe prononcé Ta Ur « était un symbole qui dessinait un élément nautique [...] Le signe se lit “vous devez emprunter un bateau, direction à gauche” ». Un coup d'œil sur une carte des territoires anciens (*revoir Fig. 2*) montre qu'un virage à gauche pour un navire venu d'Égypte et passé par le détroit de Bab-el-Mandeb pousserait le navigateur le long de la péninsule arabique en direction du golfe Persique.

D'autres indices se font jour. Ta Ur signifiait littéralement Pays d'UR, et Ur nous est familier. Ce fut là que naquit Abraham, le patriarche hébreu. De la descendance de Sem, fils aîné de Noé (le héros biblique du Déluge), il était né de son père Térach (Terah) en la cité d'Ur, en Chaldée. « Térach prit Abram, son fils, et Lot, fils d'Haran, fils de son fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils. Ils sortirent ensemble d'Ur en Chaldée, pour aller au pays de Canaan » (Genèse, 11:31).

Quand archéologues et linguistes commencèrent à démêler l'histoire et les documents écrits de l'Égypte, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Ur ne figurait dans aucune autre source que l'Ancien Testament. Mais la Chaldée, elle, était connue : c'est par ce nom que les Grecs avaient désigné la Babylonie, l'ancien royaume de Mésopotamie.

L'historien grec Hérodote, qui avait visité l'Égypte et la Babylonie au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avait noté de nombreux rapprochements entre les us et coutumes des Égyptiens et des Chaldéens. Pour sa description du quartier

sacré du dieu suprême *Bel* (qu'il nommait Jupiter Belus), au cœur de la cité de Babylone, et à propos de sa tour immense, il écrivit qu'« au sommet de la tour la plus élevée se dresse un vaste temple à l'intérieur duquel se trouve un divan de taille inhabituelle, richement décoré, flanqué d'une table en or. Aucune statue d'aucune sorte ne figure en ce lieu. Pas davantage n'est habitée la chambre au cours des nuits, si ce n'est par une femme native de l'endroit, laquelle, comme l'affirment les Chaldéens, prêtres du dieu, se voit choisie à son usage par la déité [...] Ils disent aussi [...] que le dieu descend en personne à l'intérieur de cette chambre où il sommeille sur le divan. Ce qui est semblable au récit que font les Égyptiens de ce qui se passe en leur cité de Thèbes, où la femme passe la nuit continûment dans le temple de Jupiter le Thébain (Amon) ».

Plus les égyptologues du XIX<sup>e</sup> siècle en apprirent sur l'Égypte et croisèrent l'image historique émergente avec les écrits des historiens grecs et romains, plus s'imposèrent avec force deux éléments : d'abord, que la civilisation égyptienne et sa grandeur ne furent pas une sorte de floraison au beau milieu d'un désert culturel, mais bien une partie des développements étendus à tous les pays antiques ; ensuite, que les récits bibliques propres aux autres territoires et royaumes, aux cités fortifiées et aux routes commerciales, aux guerres et traités, aux migrations et aux colonisations, non seulement reflétaient la pure réalité, mais mieux encore, de façon précise.

Les Hittites, que l'on ne connaissait depuis des siècles qu'à travers de brèves mentions de leur existence dans la Bible, apparurent dans les archives égyptiennes comme adversaires puissants des pharaons. Une page d'histoire absolument inconnue – une bataille déterminante entre les armées égyptiennes et les légions hittites venues d'Asie Mineure, qui s'était déroulée à Kadès [Kadesh], au nord de Canaan – se révéla à travers les textes tout autant que dessinée sur les murs d'un temple. Une touche historique personnelle transparut même : le pharaon finit par épouser la fille du roi hittite en gage de paix scellée entre eux.

Les Philistins, les « peuples de la mer », les Phéniciens, les Hourrites, les Amorites – autant de peuples et de royaumes qui ne relevaient, jusqu'alors, que de citations de l'Ancien Testament – commencèrent à émerger sous forme de réalités historiques au fur et à mesure des progrès de l'archéologie en Égypte, et à entrer en résonance avec les autres territoires bibliques. Mais les véritables anciens empires les plus grands semblèrent

l'Assyrie et la Babylonie. Dès lors, où pouvaient bien se dresser leurs temples magnifiques et autres reliefs de leur grandeur ? Et qu'étaient devenues leurs archives ?



Fig. 37

Ce que les voyageurs avaient décrit du territoire entre les deux fleuves, la vaste plaine entre l'Euphrate et le Tigre, se résumait à des tertres – des *tells* en arabe et en hébreu. Faute de pierre, même les plus grandes structures de l'ancienne Mésopotamie étaient érigées en briques de terre. Guerres, intempéries et passage du temps les réduisirent à des mamelons de terre. Bien loin d'abriter de monumentaux agencements, ces terres n'ont restitué, à l'occasion, que de pâles artefacts. Parmi lesquels, souvent, des tablettes d'argile gravées de caractères en forme de clous. En 1686, un voyageur nommé Engelbert Kampfer visita Persépolis, l'ancienne capitale perse des rois défaits par Alexandre. Cet explorateur copia les signes et les symboles pointus, tracés sur les monuments à la façon de cette écriture cunéiforme, tel ce sceau de Darius (Fig. 37). Mais il les prit pour de simples ornements. Quand on finit par comprendre qu'il s'agissait d'inscriptions, personne ne savait de quel langage elles relevaient ni comment l'on pourrait les déchiffrer.

Il en alla de ces écrits cunéiformes comme des hiéroglyphes égyptiens : la clé de la solution passa par une inscription trilingue, dénichée sous la forme d'une gravure sur le rocher de montagnes menaçantes qu'en Perse l'on nommait Béhistoun (Behistun). En 1835, un major de l'armée britannique, Henry Rawlinson, s'efforça de copier l'inscription avant d'en déchiffrer l'écriture et d'en déterminer les langues. Il se révéla que

l'inscription rupestre trilingue était composée en vieux perse, en élamite et en akkadien. Cet akkadien qui constituait la langue mère de tous les langages sémites. Ce fut par le biais de la connaissance de l'hébreu que les linguistes se montrèrent capables de lire et de comprendre les inscriptions mésopotamiennes des Assyriens et des Babyloniens.

Alerté par de telles découvertes, un Britannique natif de Paris, Henry Austen Layard, partit en 1840 pour Mossoul, nœud caravanier au nord de l'Irak (alors enclavé dans l'empire turco-ottoman). Il y fut reçu par William Francis Ainsworth dont les « Recherches en Assyrie, Babylonie et Chaldée<sup>48</sup> » (1838) – couplées à des rapports antérieurs et de menues trouvailles dues à Claudius J. Rich (« Mémoire sur les ruines de Babylone<sup>49</sup> ») – avaient enflammé l'imagination de Layard, mais pas seulement : un soutien scientifique et monétaire du British Museum et de la Société royale de géographie en avait découlé.

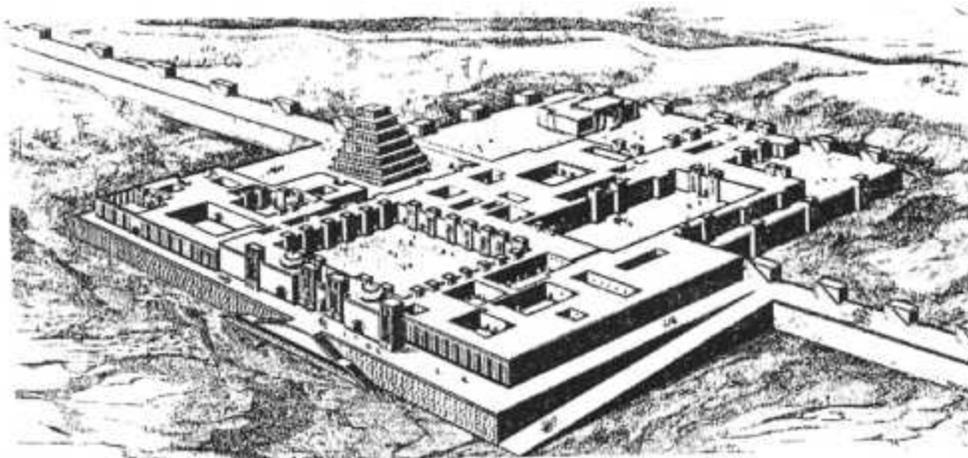
Layard était expert à la fois en références bibliques appropriées et en littérature grecque classique : il se souvint qu'un officier de l'armée d'Alexandre avait rapporté avoir vu sur le secteur « un endroit occupé par des pyramides et les restes d'une cité ancienne » – ruines d'une ville que même à l'époque d'Alexandre l'on considérait déjà comme antique !

Les amis de Layard, sur place, lui montrèrent les *tells* divers et variés, traces d'anciennes cités ensevelies. Son intérêt s'accrut à l'arrivée sur un site nommé *Birs Nimrud*. « Je vis pour la première fois le grand tertre conique de Nimrod qui s'élevait sur le fond clair du ciel du soir », écrivit-il plus tard dans son « Autobiographie<sup>50</sup> ». « Je n'allais jamais oublier l'impression qu'il suscita en moi. » N'était-ce point l'emplacement de la pyramide ensablée observée par l'officier d'Alexandre ? L'endroit était, en tout cas, associé au biblique Nemrod, « vaillant chasseur devant l'Éternel » (Genèse, 10:9) qui fonda les royaumes et les cités royales de Mésopotamie.

Il régna d'abord sur *Babel, Érec, Accad* et Calné, au pays de *Schinéar*.

De ce pays-là sortit *Assur* ; il bâtit *Ninive, Rehoboth Hir, Calach*, et *Résen* entre Ninive et Calach ; c'est la grande ville (10:10-12).

Layard, grâce à l'entregent du major Rawlinson, alors résident britannique et consul à Bagdad, retourna en 1845 à Mossoul pour entamer les exhumations de son Nimrud adoré. Mais qu'elles qu'aient été ses trouvailles – et Dieu sait s'il en fit – il ne put se prévaloir d'avoir été le premier archéologue en Mésopotamie.



*Fig. 38*



Fig. 39

Deux ans auparavant, Paul-Émile Botta, consul français à Mossoul (que Layard avait rencontré et avec lequel il avait sympathisé), avait mené des fouilles sur un tertre, quelque part au nord de Mossoul, sur l'autre rive du Tigre. Les autochtones nommaient l'endroit Khorsabad. Les inscriptions cunéiformes mises au jour lui donnaient l'appellation de *Dur-Sharru-Kin*, ancienne capitale du Sargon de la Bible, roi d'Assyrie. Bien sûr, une pyramide à sept degrés dominait la grande cité et ses palais. On la désignait par le mot de ziggourat (Fig. 38). Électrisé par les découvertes de Botta, Layard entama les fouilles au cœur du tertre sélectionné. Il pensait y découvrir *Ninive*, capitale assyrienne bien connue de la Bible. Ce fut le centre militaire assyrien de Kalkhu [Kalhu, Kalwakhum], le Calach [Kalakh] biblique. Mais les trésors qu'il révéla en valurent l'effort. Parmi lesquels un obélisque érigé par le roi *Salmanasar II* [Shalmaneser] qui portait la liste de ses tributaires, dont « Jéhu, fils d'Omri, roi d'Israël » (Fig. 39).

Les trouvailles assyriennes confirmaient de façon directe la réalité historique de l'Ancien Testament.

Fort de ce succès, Layard entreprit de fouiller, en 1849, un tertre à l'opposé de Mossoul, sur la rive est du Tigre. L'endroit, le Kuyunjik local, se révéla être Ninive, capitale bâtie par Sennachérib, ce roi assyrien dont les armées furent frappées par l'ange du Seigneur lors du siège de Jérusalem (II Rois, 18). Ninive, après lui, fut la capitale d'Esarhaddon et d'Assurbanipal. Ses richesses artistiques transférées au British Museum constituent encore la partie essentielle du département assyrien du musée.

À partir du moment où le rythme des fouilles s'accrut, quand des équipes d'archéologues d'autres pays se lancèrent dans la course, toutes les villes assyriennes et babyloniennes recensées dans la Bible (à une petite exception près) furent localisées. Mais les musées du monde entier avaient beau s'enrichir des trésors antiques, les découvertes essentielles tenaient en de simples tablettes d'argile – certaines assez petites pour tenir dans la paume du scribe. Les Assyriens, les Babyloniens et d'autres peuples d'Asie occidentale y avaient gravé des contrats commerciaux, des arrêts de justice, des archives de mariages et d'héritages, des listes géographiques, de l'information mathématique, des formules médicales, des lois et des règlements, des histoires royales... Au fond, tous les domaines de la vie en société de civilisations hautement avancées. Les épopées, les récits de la création, les proverbes, les écrits philosophiques, les chants d'amour et *tutti quanti* représentaient un immense héritage littéraire. Sans oublier les domaines célestes : listes des étoiles et des constellations, données sur les planètes, tables astronomiques. Sans négliger non plus les listes des dieux, leur parentèle, leurs caractéristiques, leurs missions et fonctions : des dieux commandés par douze grands dieux, « Dieux du ciel et de la terre », auxquels étaient associés les douze mois, les douze constellations du zodiaque et les douze membres de notre système solaire.

La langue des tablettes avait pour racine l'akkadien, comme les inscriptions elles-mêmes, parfois, le mentionnaient. De quoi, avec quelques autres indices, recouper le récit biblique qui voulait que l'Assyrie et Babylone (apparue sur la scène de l'histoire vers 1900 av. J.-C.) aient été précédées par un royaume nommé Akkad, fondé par *Sharru-Kin* – « le Monarque vertueux » – que nous connaissons sous l'appellation de Sargon I<sup>er</sup>, vers 2400 av. J.-C. Et dont nous avons trouvé aussi quelques inscriptions. À travers lesquelles il se vantait que son empire, par le bon

vouloir de son dieu *Enlil*, s'étendait du golfe Persique jusqu'à la Méditerranée. Il se nommait lui-même « roi d'*Akkad*, roi de *Kish* ». Et il affirmait avoir « vaincu *Uruk*, jeté ses murs à bas [...] {et qu'il était} victorieux dans la guerre menée contre les habitants d'*Ur* ».

Bon nombre de chercheurs pensent que Sargon I<sup>er</sup> se confond avec le Nimrod de la Bible. Que, dès lors, les versets le désignent, tout comme ils font allusion à une capitale, Kish (notée Koush, Cush, dans la Bible), où existait la royauté avant même Akkad :

Cusch engendra aussi Nimrod (Nemrod) ;  
c'est lui qui commença à être puissant sur la terre [...]  
Il régna d'abord  
sur Babel, Érec, Accad et Calné, au pays de Schinear (10:8-9).

La cité royale d'Akkad fut délimitée au sud de Babylone. L'ancienne ville de Kish fut à son tour localisée, au sud-est d'Akkad. Il se révéla que plus les archéologues arpentaient la plaine entre les deux fleuves vers le sud, plus ils tombaient sur des sites plus anciens. L'un d'eux, Warka dans son appellation moderne, s'avéra être Uruk, l'Érec biblique, la ville dont Sargon I<sup>er</sup> revendiquait la prise. Soudain, les archéologues passaient du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. au IV<sup>e</sup> ! Ils y trouvèrent la toute première poterie cuite au four. La toute première trace de la roue d'un potier. Un sol pavé de pierres calcaires, le plus vieux du genre. La toute première ziggourat (pyramide à degrés). Et les archives écrites les plus vieilles au monde : des textes gravés (*Fig. 40*) et des cylindres-sceaux décorés (*Fig. 41*) qui déposent leur impression définitive sur de l'argile fraîche quand on les y roule.

Ur – ville de naissance d'Abraham – fut à son tour découverte, plus au sud, là où l'on avait accosté le golfe Persique dans l'Antiquité. Il s'agissait d'un grand centre de commerce, le site d'une imposante ziggourat, le siège de bien des dynasties. Était-on en présence, dans cette partie sud la plus ancienne de Mésopotamie, du territoire biblique de *Schinéar*, là où s'étaient déroulés les événements de la tour de Babel ?

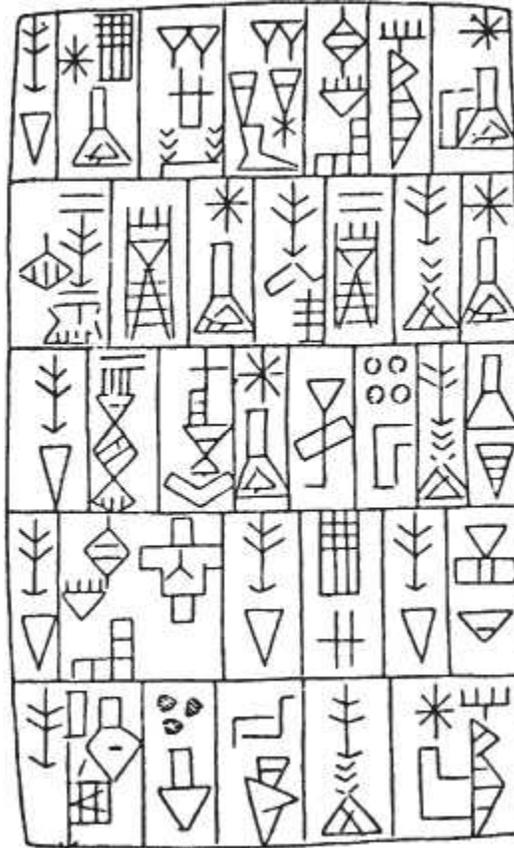


Fig. 40

L'une des découvertes les plus importantes en Mésopotamie fut celle de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, riche de plus de vingt-cinq mille tablettes classées par sujets. Ce roi de vaste culture qu'était Assurbanipal conservait tous les textes sur lesquels il mettait la main. Mieux, il ordonnait à ses scribes de copier et traduire tout ce qu'il ne pouvait s'approprier. Bien des tablettes portaient la mention, de la main des scribes, « copies de textes anciens ». Une collection de vingt-trois tablettes, par exemple, se terminait sur ce post-scriptum : « vingt-troisième tablette. La langue de *Sumer* a été conservée. » Assurbanipal en personne a mentionné dans une inscription :



Fig. 41

Le dieu des scribes a bien voulu me conférer le savoir de cet art. Je fus initié aux secrets de l'écriture. Je me montre même capable de lire les si complexes tablettes en *sumérien*. Je déchiffre les mots énigmatiques gravés dans le roc d'avant le Déluge.

En 1853, Henry Rawlinson émit l'hypothèse auprès de la Royal Asiatic Society de l'existence possible d'une langue inconnue antérieure à l'akkadien. Il soulignait que les textes assyriens comme babyloniens recouraient souvent à un vocabulaire emprunté à cette langue disparue, tout spécialement pour les textes scientifiques ou religieux. En 1869, Jules Oppert proposa, lors d'une réunion de la Société française de numismatique et d'archéologie<sup>51</sup>, de reconnaître l'existence d'une telle langue précoce, et celle du peuple qui la parlait et la transcrivait. Il démontra que les Akkadiens nommaient *Shumériens* leurs prédécesseurs et qu'ils évoquaient le pays de *Shumer* (Fig. 42).

Il s'agissait bien du territoire biblique de *Schinéar*. Ce pays dont le nom – *Shumer* – signifiait littéralement Pays des Veilleurs. C'était en réalité le *Ta Neter* égyptien – pays des Veilleurs, d'où étaient venus les dieux jusqu'en Égypte.

Dans la douleur, à l'époque, les historiens, face à la mise au jour de la splendeur et de l'ancienneté de l'Égypte, reconnurent que la civilisation (au sens où l'entendait l'Occident) ne naquit pas à Rome et en Grèce. Peut-on admettre désormais, comme les Égyptiens eux-mêmes l'avancèrent, que la civilisation et la religion ne naquirent pas en Égypte mais dans le sud de la Mésopotamie ?

Au cours du siècle qui suivit les premières découvertes mésopotamiennes, il devint absolument certain que la Civilisation moderne

(avec un C majuscule) prit son essor avéré à Sumer (graphie que les spécialistes préférèrent à *Shumer* pour sa prononciation plus facile). Là, tout de suite après 4000 av. J.-C. – il y a donc six mille ans – fleurirent soudain tous les composants essentiels d’une haute civilisation, comme venus de nulle part et sans raison apparente. Pratiquement aucun des fondements et des racines de nos cultures et civilisations actuelles ne manque à l’appel de l’inventaire de Sumer : villes, bâtiments de grande hauteur, rues, places de marché, granges, quais, écoles, temples, métallurgie, médecine, chirurgie, textile, mets gastronomiques, agriculture, irrigation, usages de la brique, invention du four, la toute première roue, les chariots, les bateaux et la navigation, les échanges internationaux, les poids et mesures, l’institution de la royauté, les lois, les tribunaux, les jurés, l’écriture et l’archivage, la musique, les notes de musique, les instruments de musique, la danse, les acrobaties, les animaux domestiques et les zoos, la guerre, l’artisanat, la prostitution. Et par-dessus tout : la connaissance et l’étude des cieux, et des dieux « qui du ciel sur Terre vinrent ».

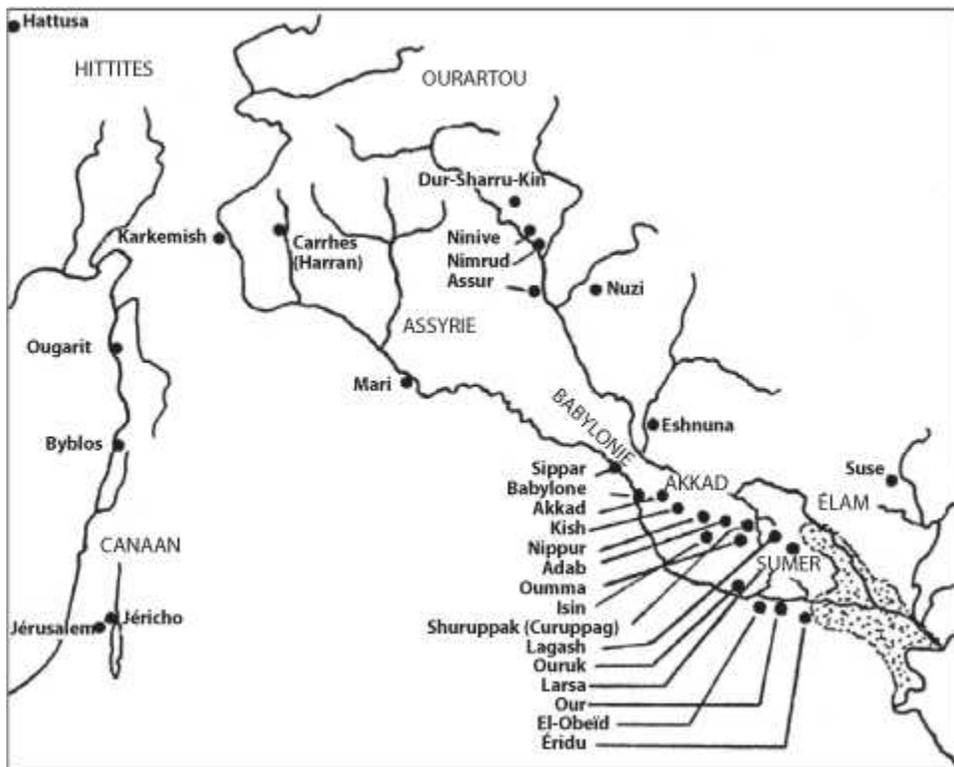
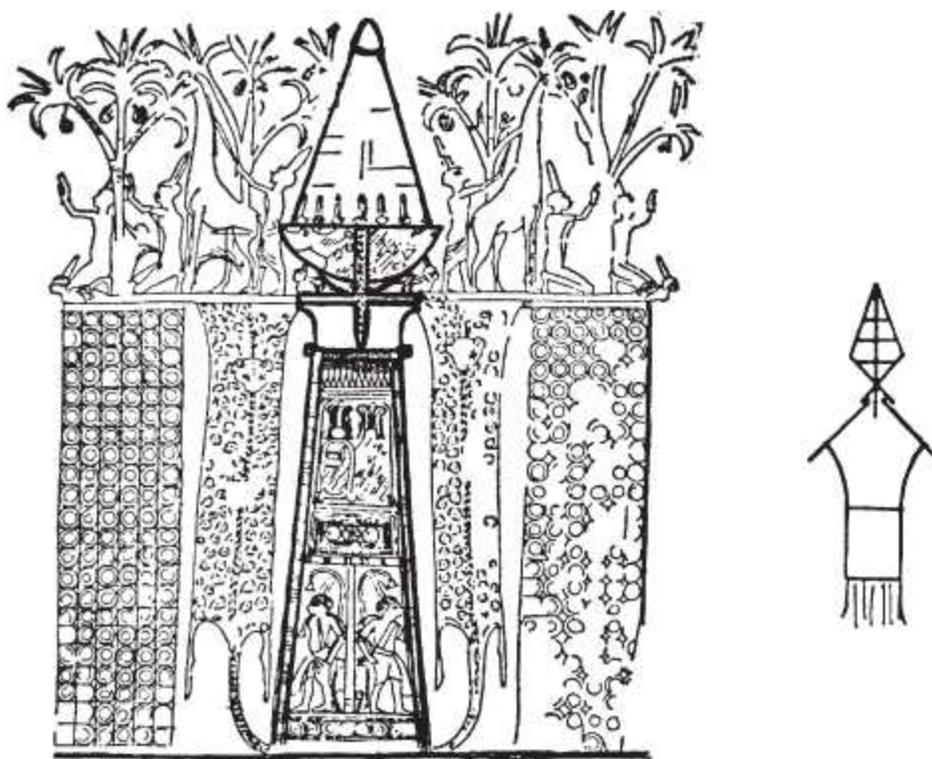


Fig. 42

J'insiste sur un point : ni les Akkadiens ni les Sumériens n'appelèrent jamais ces visiteurs sur la Terre des « dieux ». Ce n'est qu'à travers le paganisme ultérieur que s'est glissée dans notre langage et notre pensée la notion d'êtres divins ou de dieux. Lorsque j'emploie ici ce terme, c'est au nom de son acception universelle par l'usage.

Les Akkadiens les nommaient *Ilu* – « Les Très Hauts » – d'où dérive le *El* hébreu biblique. Pour les Cananéens et les Philistins, ils étaient les *Baal* – les seigneurs. Mais à l'aube même de toutes ces religions, les Sumériens leur donnaient le nom de *DIN.GIR*, « Les Justes des Fusées ». Dans l'écriture pictographique première de ces mêmes Sumériens (plus tard stylisée sous la forme de l'écriture à clous dite cunéiforme), les termes *DIN* et *GIR* étaient dessinés . Les deux combinés, on s'aperçoit que le « diamant » ou *GIR* – à l'allure de module de commande conico-pyramidal – s'emboîte parfaitement dans le nez du *DIN*, dessiné comme une fusée à étages. De plus, si nous redressons le mot-image à la verticale, nous voyons qu'il ressemble étrangement à l'engin fusiforme du silo souterrain représenté dans la tombe égyptienne de Houy (*Fig. 43*).



*Fig. 43*

À partir des récits cosmologiques et des épopées sumériens, en m'inspirant des textes fondateurs des autobiographies de ces dieux, grâce aux listes de leurs fonctions, de leurs liens de parenté et de leurs villes, d'après les chronologies et histoires intitulées Les Listes royales et pléthore d'autres textes, inscriptions et dessins, j'ai orchestré le drame cohérent de ce qui s'est passé à la préhistoire, la façon dont tout a commencé.

Leur histoire, elle commence aux temps primordiaux, quand notre système solaire était encore jeune. Une planète géante surgit de l'espace profond, happée dans le système solaire. Les Sumériens la nommaient NIBIRU – « la planète du Croisement ». Son nom babylonien était *Marduk*. À l'approche des planètes extérieures, la trajectoire de Marduk fut déviée. La planète allait percuter un corps planétaire ancien du système solaire, Tiamat. Au moment où les deux planètes se rejoignirent, les satellites de Marduk fracassèrent Tiamat, coupée en deux. Sa partie inférieure se résolut en milliards de morceaux qui allaient donner naissance aux comètes et à la ceinture d'astéroïdes – le « bracelet céleste » de débris planétaires qui orbitent entre Jupiter et Mars. L'autre hémisphère de Tiamat, couplé à son satellite majeur, fut jeté sur une autre orbite. L'ensemble devint Terre et Lune.

Quant à la planète Marduk, intacte, prise dans une immense orbite elliptique autour du Soleil, elle repasse au point de la « bataille céleste » entre Jupiter et Mars tous les trois mille six cents ans (*Fig. 44*). Le système solaire se stabilisa ainsi avec *douze* membres – le Soleil, la Lune (que les Sumériens tenaient pour un corps céleste à part entière), les neuf planètes que nous connaissons<sup>52</sup>, plus la douzième : Marduk.

Qui apporta en elle, à son entrée dans le système solaire, la semence de la vie. Au moment de la collision avec Tiamat, un peu de ce germe vital migra vers la partie restée entière qui allait devenir la Terre. Tout comme la vie évolua sur Terre, elle évolua sur Marduk. Au moment où, sur Terre, l'espèce humaine fit son apparition, des êtres intelligents, sur Marduk, avaient déjà atteint de hauts degrés civilisationnels et technologiques.

C'est depuis ce douzième membre du système solaire, affirmaient les Sumériens, que les astronautes étaient venus sur la planète Terre – les « dieux du ciel et de la terre ». Et c'est à partir de cette croyance sumérienne que tous les autres peuples de l'Antiquité bâtirent leurs religions et leurs dieux. Lesquels dieux, disaient les Sumériens, créèrent l'humanité pour lui

offrir, au final, la civilisation, c'est-à-dire tout le savoir, toutes les sciences, au rang desquelles figure une astronomie incroyablement avancée.

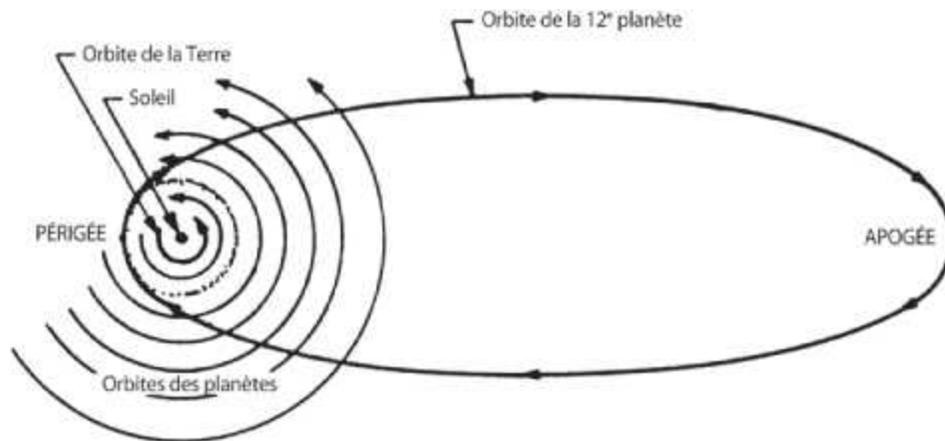


Fig. 44

Un savoir qui comprend la reconnaissance du Soleil comme corps central du système solaire, l'identification de toutes les planètes connues à ce jour – y compris les planètes extérieures que sont Uranus, Neptune et Pluton<sup>52</sup>, autant de découvertes relativement récentes de l'astronomie contemporaine –, planètes qui ne pouvaient se distinguer à l'œil nu. Mais, dans les textes relatifs aux corps planétaires, au fil des listes comme à travers les représentations dessinées, les Sumériens persistaient et signaient : il existait une planète supplémentaire – NIBIRU, *Marduk* – qui, au voisinage de la Terre, passait entre Mars et Jupiter, comme le montre ce cylindre-sceau vieux de quatre mille cinq cents ans (Fig. 45).

Le degré de connaissance du domaine céleste – que les Sumériens disaient tenir des astronautes venus de Marduk – ne se limitait pas au système solaire. Il englobait l'Univers infini et ses étoiles. L'identification des étoiles constitua une première à Sumer – et non pas des siècles plus tard en Grèce, comme on a pu le penser –, étoiles regroupées en constellations, nommées et localisées dans l'espace. Toutes les constellations que nous connaissons aujourd'hui dans l'hémisphère Nord et la plupart des constellations de l'hémisphère Sud se retrouvent dans les listes des tablettes astronomiques sumériennes, classées dans l'ordre voulu et par noms, ceux-là mêmes dont nous usons actuellement !



Fig. 45

Les constellations de toute première importance se situent dans le plan de l'écliptique – l'anneau dans lequel tournent les planètes autour du Soleil. Les Sumériens les nommaient *UL.HE* (le troupeau lumineux) – les Grecs *zodiakos kyklos* (le « cercle animal ») et nous en avons conservé l'appellation « zodiaque » –, organisées en douze groupes de façon à former les douze maisons du zodiaque. Leurs appellations demeurèrent inchangées à travers les millénaires, qu'il s'agisse des noms donnés par les Sumériens à ces groupes d'étoiles – le Taureau (*Taurus*), les Gémeaux (*Gemini*), le Cancer (*Cancer*), le Lion (*Leo*) et ainsi de suite très exactement – ou de leurs représentations imagées (*Fig. 46*). Le zodiaque égyptien apparu si longtemps après se montra pratiquement identique au sumérien (*Fig. 47*).

S'ajoute aux concepts d'une astronomie « sphérique », avec lesquels nous jonglons encore aujourd'hui (ce sont les notions d'axe céleste, de pôles, d'écliptique, d'équinoxes, etc.), déjà parfaitement maîtrisés à l'époque sumérienne, celui du phénomène de « précession ». Sa connaissance paraît ahurissante. Nous savons désormais qu'il existe l'illusion d'une régression de l'orbite terrestre pour un observateur qui vise le Soleil à une date précise (comme le premier jour du printemps) par rapport aux constellations du zodiaque en toile de fond de l'espace. Ce retard ou précession a pour cause l'inclinaison de l'axe de la Terre par rapport au plan orbital autour du Soleil. Une précession infinitésimale à l'échelle d'une vie humaine : en soixante-douze ans, le déplacement sur le fond zodiacal est à peine d'un degré, sur les trois cent soixante que compte le cercle céleste.

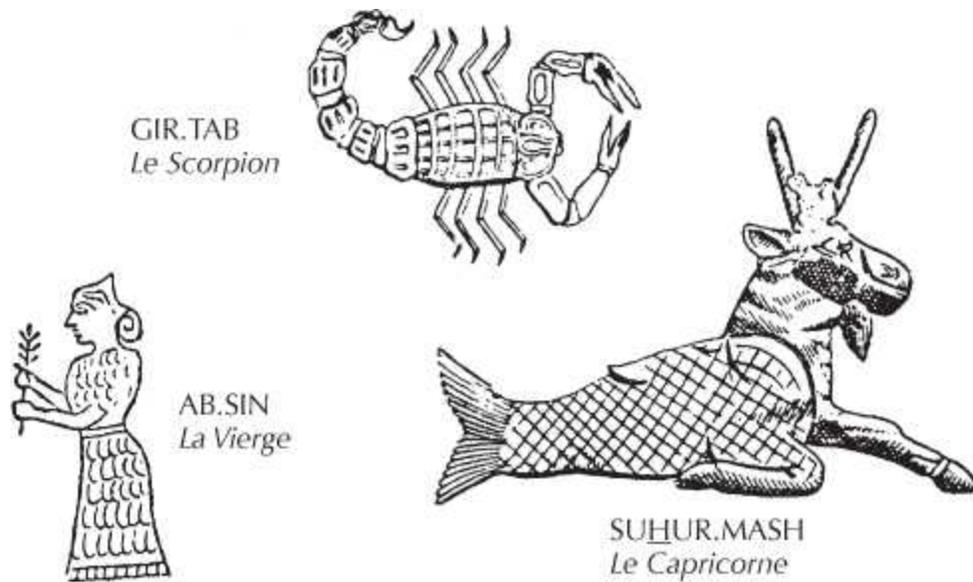


Fig. 46

Puisque le cercle zodiacal qui figure la bande dans laquelle la Terre et les autres planètes orbitent autour du Soleil fut arbitrairement divisé en douze « maisons », chacune occupe un douzième de tout le cercle, soit un espace céleste de trente degrés. Il faut donc à la Terre deux mille cent soixante (2 160) années (72 x 30) pour franchir l'espace entier d'une maison zodiacale. Dit autrement, si un astronome sur Terre observe (comme c'est le cas à notre époque) le jour du printemps marqué par l'apparition du Soleil contre la constellation des Poissons sur le fond du ciel, ses descendants, deux mille cent soixante années plus tard, observeront le phénomène avec le Soleil qui aura pour toile de fond la constellation suivante, la « maison » de l'*Aquarius*, le Verseau.

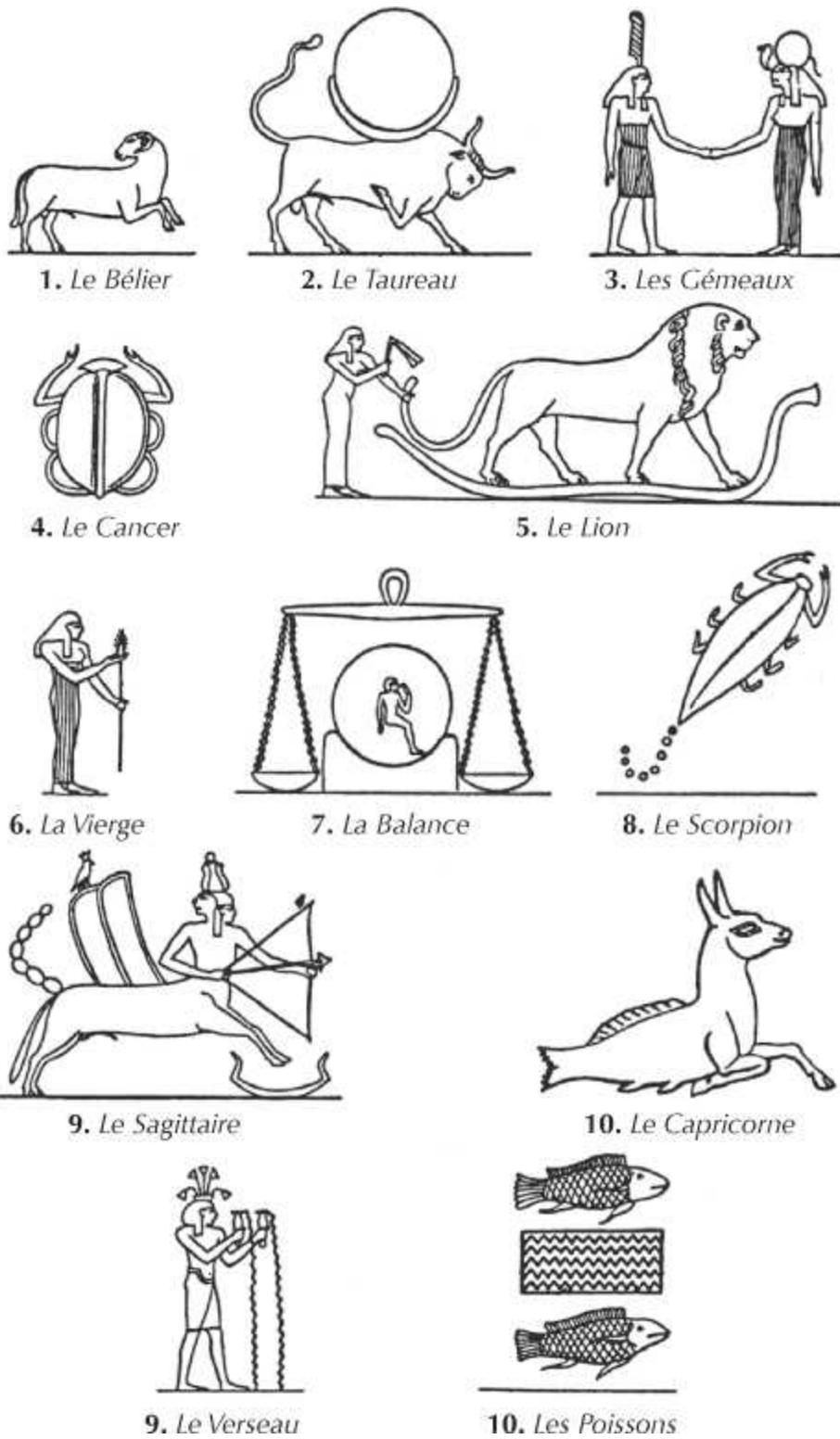
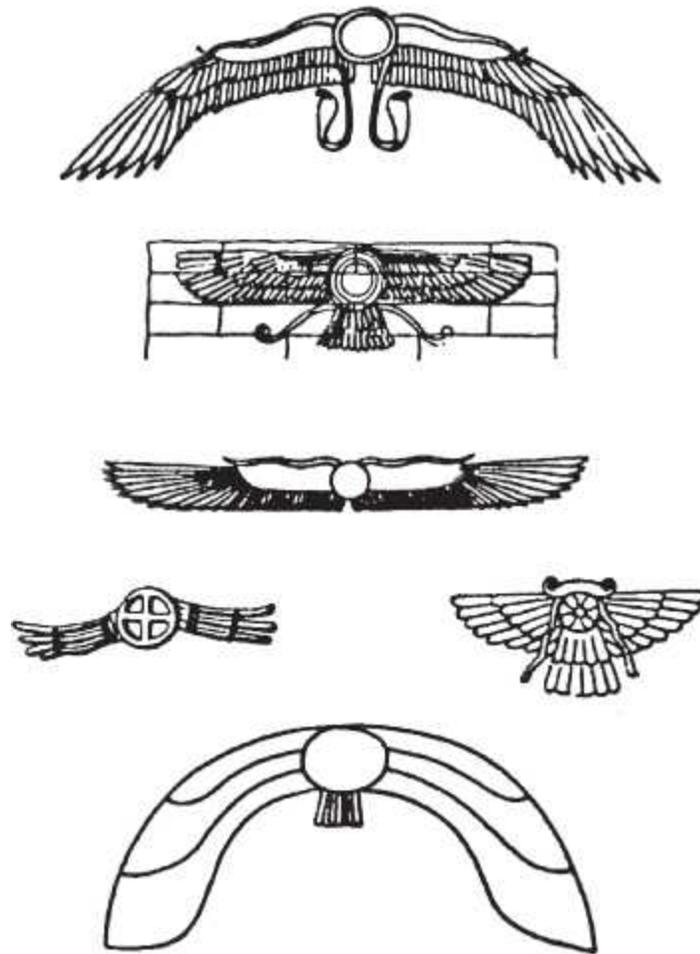


Fig. 47

Pas un seul individu, peut-être même aucune des nations, n'a jamais pu observer, noter et comprendre un tel phénomène dans l'Antiquité. Et pourtant, la preuve en est, irréfutable : les Sumériens, eux qui amorcèrent leur décompte du temps, ou calendrier, à l'ère du Taureau (commencée vers 4400 av. J.-C.), connaissaient parfaitement – et ils l'enregistrèrent dans leurs listes astronomiques – les déplacements précessionnels antérieurs, depuis les Gémeaux (vers 6500 av. J.-C.), le Cancer (vers 8700 av. J.-C.) et le Lion (vers 10900 av. J.-C.) ! Inutile de préciser qu'il était parfaitement connu aux alentours de 2200 av. J.-C. que le premier jour du printemps – le Nouvel An des peuples de Mésopotamie – correspondait à une précession de trente degrés, avec passage à la constellation, ou « ère », ou « âge », du Bélier (*Aries*, KU.MAL en sumérien).

Les quelques chercheurs qui ont les premiers confronté leurs savoirs en égyptologie et en assyriologie à l'astronomie ont reconnu que les représentations textuelles et pictographiques employèrent la constellation du zodiaque en guise de grand calendrier céleste, grâce auquel les événements sur Terre étaient fixés par rapport à l'échelle majeure des cieux. Cette connaissance fut appliquée récemment au repérage chronologique des temps préhistoriques comme historiques à travers des études, telle celle de Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend (*Le Moulin d'Hamlet*<sup>53</sup>). Il est certain, par exemple, que le Sphinx d'apparence léonine au sud d'Héliopolis ou que les sphinx à tête de bélier gardiens des temples de Karnak représentaient les ères zodiacales au cours desquelles les événements qu'ils immortalisent ont pris place, ou les âges qui virent les dieux ou les rois représentés tenir la suprématie.



*Fig. 48*

La dominante de ce savoir en astronomie, et par conséquent le point focal de toutes les religions, croyances, événements et représentations du Monde Ancien passaient par la conviction de l'existence d'une planète supplémentaire dans notre système solaire, une planète à l'orbite la plus longue, une planète suprême ou « Seigneur céleste », celle que les Égyptiens désignaient sous la forme d'« étoile impérissable » ou de « planète aux millions d'années », la demeure céleste des dieux. Tous les peuples antiques, sans exception, rendirent hommage à cette planète, celle dont l'orbite était la plus vaste, la plus majestueuse. En Égypte, en Mésopotamie et partout ailleurs, son omniprésent emblème prenait l'allure du globe ailé (*Fig. 48*).

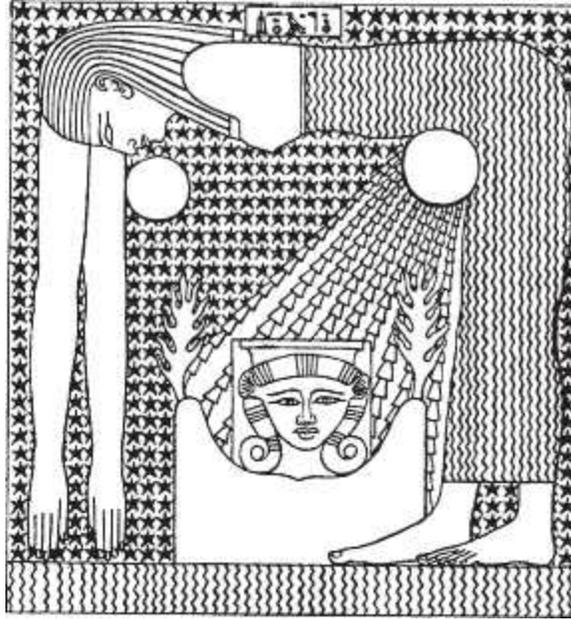


Fig. 49

Dès lors que pour les égyptologues le disque céleste, au travers des dessins égyptiens, représentait la demeure céleste de Râ, ils ne démordirent pas de l'idée que Râ était un « dieu solaire » et le disque ailé un « disque solaire ». Il faut désormais admettre que le Soleil n'entre pas en jeu, mais bien la douzième planète ainsi représentée. Du reste, les représentations égyptiennes distinguaient clairement le disque céleste, emblème de cette planète, et le Soleil. Comme on le voit (Fig. 49), tous deux étaient figurés dans les cieux (sous la forme arquée de la déesse Nout). Oui ou non a-t-on affaire à deux corps célestes et non à un seul ? Oui ou non, la douzième planète est-elle représentée comme un globe céleste ou un disque : une planète ? Alors que le Soleil est montré en train d'émettre ses bienfaisants rayons (en l'occurrence sur la déesse Hathor, « la Dame des mines » de la péninsule du Sinäi).

Les Égyptiens, à l'instar des Sumériens, savaient-ils, il y a des milliers d'années, que le Soleil occupait le centre du système solaire, lui-même composé de douze membres ? Nous en avons la certitude grâce à des cartes célestes fort concrètes représentées sur des cercueils de momies.

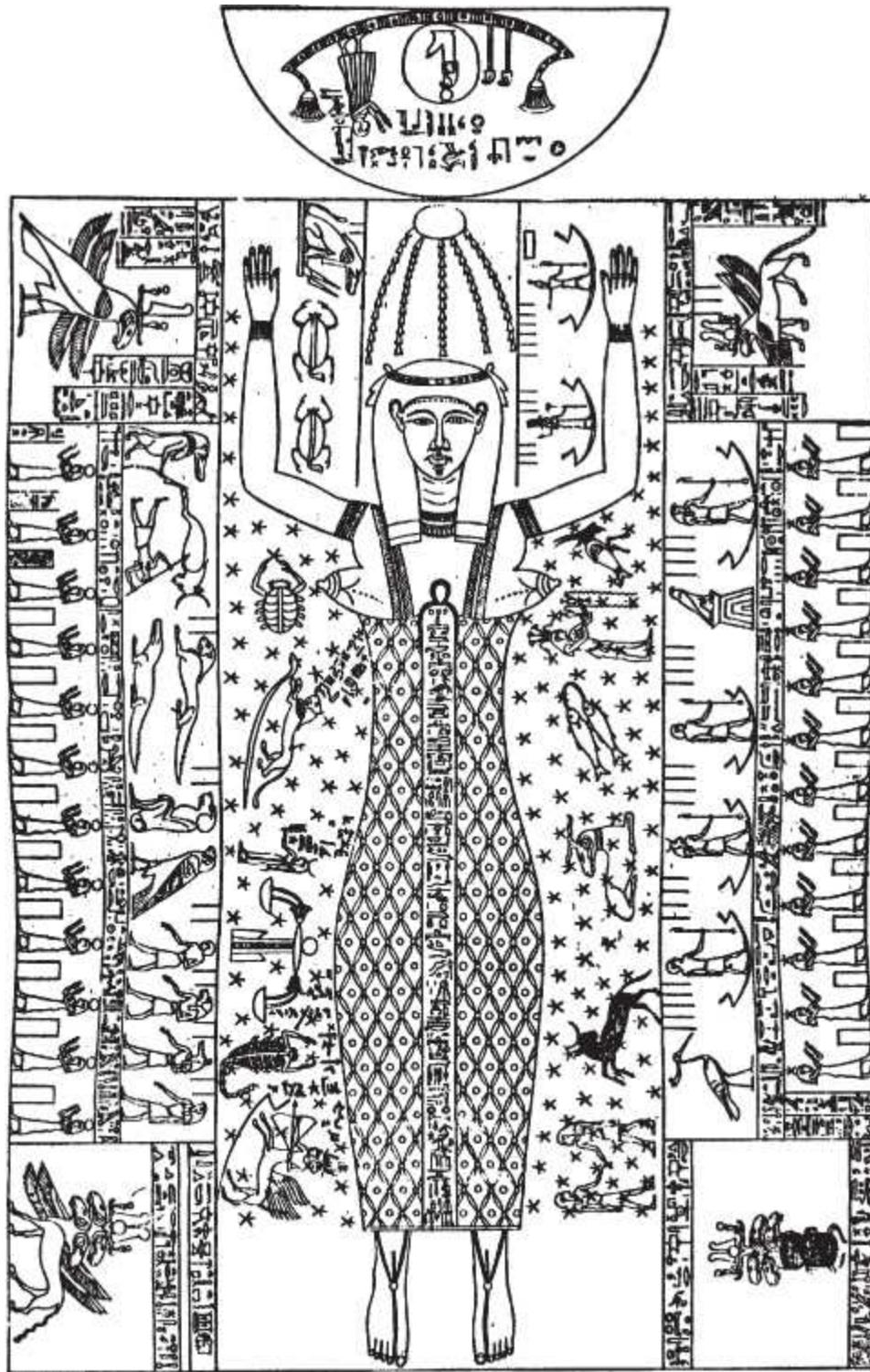


Fig. 50

L'une d'elles, bien préservée, découverte par Heinrich Brugsch en 1857 dans une tombe de Thèbes (Fig. 50), montre la déesse Nout (« les Cieux »)

sur le panneau central (peint sur le dessus du cercueil) entourée des douze constellations du zodiaque. Sur les côtés du cercueil, les rangées basses figurent les douze heures de la nuit et du jour. Puis l'on nous montre les planètes – les dieux célestes – pérégriner sur leurs orbites respectives, les barques célestes (les Sumériens appelaient ces orbites les « destinées » des planètes).

Au centre, nous apparaît le globe du Soleil émetteur de rayons. Près de lui, proches de la main gauche de Nout, dressée, sont figurées deux planètes, Mercure et Vénus (Vénus est à juste titre dessinée sous une forme féminine – c'est la seule planète tenue pour d'essence féminine par tous les peuples de l'Antiquité). Puis, sur le panneau à main gauche, nous voyons la Terre (accompagnée par l'emblème d'Horus), la Lune, Mars et Jupiter tels des dieux célestes naviguant à bord de leurs barques célestes.

Quatre autres dieux célestes apparaissent derrière Jupiter, sur le panneau à main droite. Leurs orbites sont inconnues des Égyptiens (raison pour laquelle ils sont représentés sans barque) : Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. Le temps de la momification est marqué par le porteur de lance qui darde son javelot au milieu du Taureau (*Taurus*).

Si bien que nous avons passé en revue toutes les planètes, dans l'ordre voulu, y compris les planètes extérieures découvertes plutôt récemment par les astronomes modernes (Brugsch, comme les autres à son époque, ignorait l'existence de Pluton).

Les spécialistes qui ont étudié le savoir astronomique de l'Antiquité ont supposé que les peuples anciens croyaient que cinq planètes – dont le Soleil – tournaient autour de la Terre. La représentation ou la mention de planètes supplémentaires, soutenaient ces savants, n'était due qu'à quelque « confusion ». Quelle confusion ? Bien au contraire, exactitude impressionnante : oui, le Soleil se trouvait au centre du système, oui, la Terre était une planète, oui, en plus de la Terre et de la Lune et des huit autres planètes connues de nos jours, il existe une planète de plus, une géante. Elle est représentée au-dessus de toutes les autres, au-dessus de la tête de Nout, sous la forme d'un seigneur céleste majeur doté de sa propre orbite céleste immense (« la Barque céleste »).

Il y a quatre cent cinquante mille ans – datent nos sources sumériennes –, des astronautes venus de ce seigneur céleste assolirent sur la planète Terre.

## Chapitre 6

# Aux temps d'avant le Déluge

« Je déchiffre les mots énigmatiques gravés dans le roc d'avant le Déluge. »

**A**insi parlait, au fronton d'une inscription chantant ses propres louanges, le roi assyrien Assurbanipal. Et c'est de cette façon, au gré de la littérature si diverse de l'ancienne Mésopotamie, que se glissaient des allusions à un déluge qui avait submergé la terre. Se pouvait-il dès lors, comme les spécialistes se le sont demandé face à de telles redites, que le récit détaillé du Déluge dans la Bible ne soit pas un mythe ou une allégorie, mais le souvenir d'un événement bien réel – que les Hébreux ne furent pas les seuls à conserver en mémoire ?

De plus, la simple petite mention dans l'inscription d'Assurbanipal valait son pesant de dynamite scientifique. Elle confirmait, certes, qu'un déluge était survenu. Mais elle affirmait que la bienveillance du dieu des scribes allait jusqu'à autoriser la compréhension des inscriptions antédiluviennes, « les mots énigmatiques gravés dans le roc d'avant le Déluge ». Une seule signification possible : il exista des scribes et des graveurs sur pierre, des langages et des écritures – autrement dit, une civilisation dans le si lointain passé d'avant le Déluge !

Il était déjà très traumatisant de comprendre que les racines de notre moderne civilisation occidentale ne remontaient pas à la Grèce et à la Judée du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. Pas même à l'Assyrie et à la Babylonie du II<sup>e</sup> millénaire. Pas davantage à l'Égypte du III<sup>e</sup> millénaire. Mais bien à Sumer du VI<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Et désormais, l'évidence scientifique devait se déployer très loin dans le temps, à un âge que les Sumériens eux-mêmes considéraient comme « antique » : jusqu'à une ère énigmatique d'« avant le Déluge ».

Et pourtant... Toutes ces révélations si frappantes auraient dû passer pour de l'histoire connue de la part de quiconque aurait pris soin de prendre les mots de l'Ancien Testament pour ce qu'ils veulent dire : après que la Terre et la ceinture d'astéroïdes (le *Raki'a* ou ciel de la Genèse) eurent été créés et que la Terre eut pris sa forme, que la vie eut évolué, que « l'Adam » fut façonné, l'homme se vit placé dans le verger qu'était l'Éden. Mais à travers les machinations d'un génial « Serpent » qui osa duper Dieu, Adam et sa compagne Ève acquirent une certaine connaissance qu'ils n'étaient pas supposés obtenir. C'est alors que le Seigneur, en s'adressant à des compagnons qu'il ne nomma pas, commença à s'inquiéter de ce que l'homme, « devenu comme l'un de nous », « n'avance sa main [pour] prendre de l'arbre de vie, [n']en mange, et vive éternellement » (Genèse, 3:22).

Il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie (3:24).

Ainsi fut chassé Adam de ce magnifique verger que le Seigneur avait planté en Éden. Dès lors, il « mangera de l'herbe des champs » et gagnera sa subsistance « à la sueur de [s]on visage » (3:19). Puis « Adam connut Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn [...] Elle enfanta encore son frère Abel. Abel fut berger et Caïn fut laboureur » (4 :1-2).

L'affirmation biblique de l'existence d'une civilisation d'avant le Déluge fait alors état de deux lignées, commencées par celle de Caïn. Pour avoir assassiné Abel – acte dans lequel l'homosexualité semble jouer un rôle – Caïn fut chassé plus loin vers l'est, en « terre des Migrations ». Où sa femme lui donna Énoch [Hénoc] – qui signifie « Fondation ». La Bible explique que Caïn avait « bâti [...] une ville » quand Énoch naquit « et il donna à cette ville le nom de son fils Énoch » (cette identité de nom entre un personnage et la ville qui lui était associée était une pratique qui prévalut pendant toute l'histoire de l'ancien Proche-Orient).

La lignée de Caïn perdura à travers Irad, Mehujaël, Metuschaël et Lamech [Lémec]. Le premier-né de Lamech fut Jabal – nom qui signifie en hébreu originel (*Yuval*), « joueur de luth ». Le livre de la Genèse le précise : « [...] il fut le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau » (4:21)<sup>54</sup>. Un second fils<sup>55</sup> de Caïn, Tubal-Caïn, savait « [forger] tous les

instruments d'airain et de fer » (4:22). Nous ne serons pas plus informés de ce qu'il advint de tous ces gens dotés de compétences dans ce territoire des Migrations de l'Est. Pour l'Ancien Testament, dès lors que la lignée de Caïn fut maudite, il n'était pas pertinent d'établir plus avant leurs généalogies et destins.

Au lieu de quoi, le livre de la Genèse (en son chapitre 5), revient sur Adam et sur son troisième fils, Seth. Il nous est expliqué qu'Adam avait cent trente ans à la naissance de Seth et qu'il vécut encore huit cents ans, soit au total neuf cent trente ans. Seth, qui engendra Énosh [Énos] à cent cinq ans, vécut jusqu'à l'âge de neuf cent douze ans. Énosh eut pour fils Kénan [Cainan] à quatre-vingt-dix ans, il mourut à neuf cent cinq ans. Kénan atteignit l'âge avancé de neuf cent dix ans. Son fils *Mahalalel* [Mahalaleel] avait huit cent quatre-vingt-quinze ans à sa mort. Et son fils, *Jared* [Jéred], décéda à neuf cent soixante-deux ans.

Pour chacun de ces patriarches prédiluviens, le livre de la Genèse ne délivre qu'une information minimale : qui était leur père, date de naissance de leur héritier mâle et (« après avoir engendré des fils et des filles ») date de leur disparition. Seulement, quand est cité le patriarche suivant, un traitement spécial lui est réservé :

Jared, âgé de cent soixante-deux ans, engendra Énoch [Hénoch] [...]  
Énoch, âgé de soixante-cinq ans, engendra Metuschélah [Methusélah].

Énoch, après la naissance de Metuschélah, marcha avec Dieu trois cents ans ; et il engendra des fils et des filles.

Tous les jours d'Énoch furent de trois cent soixante-cinq ans (5:18-23).

L'explication de ce traitement particulier d'Énoch, bénéficiaire de tant d'attention et de détails biographiques, la voici. Elle est ahurissante : Énoch ne mourut jamais !

Énoch marcha avec Dieu ; puis il ne fut plus, parce que Dieu le prit (5:24).

Methusélah fut celui qui connut la longévité la plus grande – neuf cent soixante-neuf ans. Lamech lui succéda. Lamech (qui vécut jusqu’à sept cent soixante-dix-sept ans) engendra Noé – le héros du Déluge. Il a droit, lui aussi, à une brève note bio-historique : l’on nous apprend que Lamech avait ainsi nommé son fils en raison des grandes souffrances que subissait alors l’humanité, victime d’un sol stérile, improductif. En nommant son fils Noé (« Répit »), Lamech entendait exprimer l’espoir que « Celui-ci nous consolera de nos fatigues et du travail pénible de nos mains, provenant de cette terre que le Seigneur a maudite » (5:29).

Et c’est ainsi, à travers dix générations de patriarches antédiluviens favorisés par ce que les exégètes nomment des amplitudes de vie « légendaires », que le récit biblique attaque la description des événements majeurs autour du Déluge.

Lequel Déluge est décrit, dans le livre de la Genèse, comme une chance que va saisir le Seigneur d’exterminer « de la face de la terre l’homme que j’ai créé » (6:7). Les rédacteurs anciens éprouvèrent le besoin de fournir une explication à cette décision si lourde de conséquences. Il fallait s’y résoudre, nous dit-on, en raison des perversions sexuelles de l’homme. Tout particulièrement à cause des relations sexuelles entre « les filles de l’homme » et « les fils des dieux [de Dieu] » (6:2).

En dépit des efforts monothéistes des compilateurs et interpolateurs du livre de la Genèse, acharnés à ancrer la foi en une divinité unique au sein d’un monde qui, en ces temps-là, croyait en des dieux nombreux, pas mal d’oublis se glissèrent çà et là : le récit biblique se mettait à parler de « dieux », au pluriel. Le mot même « déités » (quand le Seigneur ou l’Éternel n’apparaît pas sous le nom spécifique de Yahvé) n’est pas le singulier *El*, mais le pluriel *Elohim*. Au moment où surgit l’idée de créer Adam, le récit adopte une formulation plurielle : « Puis Dieu [Elohim, soit “les déités”] dit : *Faisons* l’homme à *notre* image, selon *notre* ressemblance » (1:26). Et quand survint l’incident du fruit de la connaissance, Elohim se mit à nouveau à s’exprimer au pluriel à des compagnons innomés.

Cette fois, il découle de quatre versets énigmatiques du chapitre 6 de la Genèse, ceux qui campent la survenue du Déluge, qu’interviennent non seulement des déités plurielles, mais que ces déités avaient elles-mêmes des fils (au pluriel). Ces fils eurent le don de susciter la colère du Seigneur parce qu’ils avaient fait l’amour avec les filles de l’homme et aggravé leurs péchés par la venue d’enfants ou de demi-dieux nés de ces amours illicites :

Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils des dieux [de Dieu] virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent (6:1-2).

Et l'Ancien Testament explique un peu plus loin :

Les *Nephilim* [géants] étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils des dieux [de Dieu] furent venus vers les filles de l'Adam [des hommes], et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces puissants de l'éternité, le peuple du *Shem* [ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité] (6:4)<sup>56</sup>.

*Nephilim* – ordinairement traduit par « géants » – signifie littéralement « Ceux qui furent envoyés » sur la Terre. Il s'agissait des « fils des dieux » – « le peuple du *Shem* », le *peuple des fusées*.

Nous voilà revenus à Sumer et aux DIN.GIR, « les Justes des navires fusées ».

Reprenons donc les archives sumériennes où nous les avons laissées, il y a quatre cent cinquante mille ans.

Il y a quelque quatre cent cinquante mille ans, affirment les textes sumériens, des astronautes venus de Marduk s'en vinrent sur la Terre en quête d'or. Non pas pour en faire des bijoux. Mais pour répondre à un besoin pressant, vital, qui frappait la douzième planète.

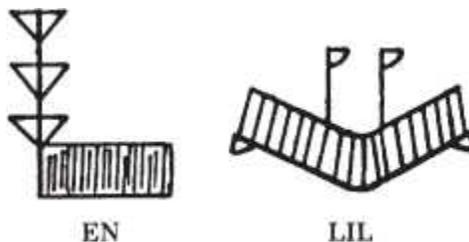
La première vague d'atterrissages concerna cinquante astronautes. Ils prirent l'appellation d'*Anunnaki* – « Ceux des célestes qui sont sur Terre ». Ils amerrèrent dans la mer d'Arabie et gagnèrent le haut du golfe Persique où ils établirent leur première station terrestre, E.RI.DU – « la Maison bâtie au loin ». À leur tête, un brillant scientifique et ingénieur qui aimait naviguer sur les mers et dont le passe-temps favori était la pêche. Il avait pour dénomination E.A – « Celui dont l'habitat est l'eau ». Sa représentation donne le modèle du verseau. Mais en sa qualité de chef de file de l'arrivée sur Terre, il reçut en outre le titre d'EN.KI – « le Seigneur de la Terre ». À

l'image de tous les dieux sumériens, il avait pour caractéristique une coiffe dotée de cornes (*Fig. 51*).

Le plan original, comme nous l'avons compris, consistait en l'extraction de l'or des eaux marines. Mais il se révéla non adapté.



*Fig. 51*



*Fig. 52*

La seule autre méthode possible passait par le travail pénible : extraire le minerai au sud de l'Afrique, le charrier par bateaux jusqu'en Mésopotamie pour le fondre et le raffiner. Les lingots d'or finalisés prenaient alors la voie des airs par navettes pour aboutir à une station en orbite. Où l'on attendait le retour régulier du vaisseau mère qui assurait le transfert du précieux métal sur la planète d'origine.

Pour rendre possible le processus, un plus grand nombre d'Anunnaki fut débarqué sur la Terre, jusqu'à atteindre un contingent de six cents membres. Auxquels s'en ajoutaient trois cents affectés aux navettes et à la station orbitale. On établit un spatiodrome à *Sippar* (« la Ville ailée ») en

Mésopotamie, dans un site aligné sur les points de repère les plus visibles du Proche-Orient – les sommets du mont Ararat. D'autres sites affectés à diverses fonctions – tel le centre de fonte et de raffinement de *Bad-Tibira*, un centre médical nommé *Shuruppak* – furent disposés de façon qu'ils forment un couloir de rentrée conçu comme une flèche. Au centre précis du dispositif, NIBRU.KI – « le Croisement sur Terre » (*Nippur* en akkadien) – fonctionna comme le Centre de contrôle de mission.

Le commandant de cette vaste entreprise sur la planète Terre était EN.LIL – « Seigneur du commandement ». À travers les écrits pictographiques sumériens anciens, le nom d'Enlil et du Centre de contrôle de mission prenait l'allure d'un complexe et de ses structures, avec hautes antennes et grands écrans de radar (*Fig. 52*).

Ea/Enki et Enlil étaient tous deux les fils du monarque d'alors sur la douzième planète, AN (*Anu* en akkadien), dont le nom signifiait « Celui des cieux ». Sa notation pictographique prenait l'allure d'une étoile ✨. Ea était l'aîné. Mais parce qu'Enlil était né d'Anu et d'une autre épouse qui était aussi la demi-sœur d'Enlil, c'est lui et non Ea qui était l'héritier du trône. Dès lors qu'Enlil fut dépêché sur la Terre, il reprit le commandement qu'assurait Ea, lui que l'on nommait Seigneur de la Terre. Une situation compliquée encore davantage par l'envoi sur Terre, en qualité de chef du service médical, de NIN.HUR.SAG (« la Dame du sommet de la montagne »), demi-sœur à la fois d'Ea et d'Enlil – qui se comportera en « allumeuse » des deux frères. De par les mêmes lois de succession, un fils qu'elle donnerait à l'un ou à l'autre hériterait du trône. Le ressentiment récurrent dont fera preuve Ea, où entraînait la concurrence sans cesse attisée entre les deux frères, finit par se transmettre à leurs progénitures respectives. Il faut y voir la cause cachée de bien des événements qui s'ensuivirent.

Au cours des millénaires qui s'écoulèrent sur terre – même si, aux yeux des Anunnaki, trois mille six cents années n'étaient vécues que comme une année de leur propre cycle de vie –, les astronautes ordinaires commencèrent à regimber et à se plaindre. Était-il de leur compétence à eux, maîtres de l'espace de creuser des mines à la recherche de minerais dans de profonds boyaux sombres, emplis de poussière, exposés à la chaleur ? Ea – peut-être pour éviter des frictions avec son frère – passa le plus clair de son temps dans le sud de l'Afrique, loin de la Mésopotamie. Les Anunnaki qui peinaient dans les mines lui adressèrent leurs récriminations. Réunis, ils exprimèrent leurs insatisfactions collectives.

Et un jour, au moment où Enlil arrivait dans la zone minière pour une tournée d'inspection, le signal fut donné. Celui d'une mutinerie. Les Anunnaki abandonnèrent les mines, jetèrent leurs outils au feu, marchèrent sur la résidence d'Enlil, l'encerclèrent et lancèrent leurs slogans : « On arrête ! »



Fig. 53

Enlil entra en contact avec Anu. Il offrit sa démission et parla de retourner sur la planète mère. Anu accourut sur la Terre. Une cour martiale fut dressée. Enlil exigea que l'on condamne à mort l'instigateur de la mutinerie. Les Anunnaki, unis, refusèrent de dévoiler son identité. Anu reconnut l'évidence : oui, conclut-il, le travail est effectivement trop pénible. Allait-on abandonner l'exploitation de l'or ?

C'est alors qu'Ea proposa une solution. Dans cette Afrique du Sud, dit-il, erre un être que l'on pourrait entraîner à accomplir quelques-unes des corvées minières, pour peu que la « marque des Anunnaki » puisse lui être implantée. Il faisait allusion aux primates, mâles et femelles, qui avaient évolué sur terre – mais qui étaient encore à des années-lumière du stade d'évolution atteint par les autochtones de la douzième planète. Après bien des délibérations, on donna à Ea le feu vert : « Crée un *Lulu* », un « travailleur primitif », lui dit-on. « Qu'il se charge du joug des Anunnaki. »

Ninhursag, chef du service médical, devait lui prêter main-forte. On en passa par bien des essais-erreurs avant que la procédure opérationnelle ne soit mise au point. Ea et elle finirent par extraire l'ovule d'une primate, qu'ils fertilisèrent à l'aide du sperme de l'un des jeunes astronautes. Puis ils réimplantèrent l'œuf fertilisé, non pas dans l'utérus de la primate, mais dans

celui d'une astronaute anunna. En fin de compte, le « modèle parfait » fut conçu, et Ninhursag explosa de joie : « Je l'ai créé – de mes mains, je l'ai fait ! » Elle l'éleva à bout de bras pour que chacun voie le premier *Homo sapiens* (Fig. 53) – le tout premier bébé-éprouvette de la planète Terre.

Mais à l'instar des hybrides, le Terrien ne pouvait se reproduire par ses propres moyens. Pour obtenir toujours plus de ces travailleurs primitifs, on se mit à extraire des ovules de primates, à les fertiliser et à les implanter dans l'utérus de « déesses de naissance » – par groupe de quatorze : sept devaient donner des mâles, sept des femelles. Quand les Terriens commencèrent à prendre en charge le travail minier du Sud africain, les Anunnaki qui travaillaient en Mésopotamie se firent envieux : à leur tour, ils réclamèrent leurs travailleurs primitifs. Sans écouter les objections d'Ea, Enlil s'empara par la force d'un contingent de Terriens pour les convoier en E.DIN – « la Demeure des Justes » en Mésopotamie. L'événement transparût dans la Bible : « Le Seigneur prit l'Adam [l'homme], et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder. » (Genèse, 2:15).



Fig. 54

Dès le début, les astronautes qui s'en étaient venus sur la Terre se sont préoccupés du phénomène de longévité. Leurs horloges biologiques étaient calées sur leur propre planète : le temps pour elle d'accomplir une orbite autour du Soleil correspondait pour eux à une année de leur durée de vie.

Pendant cette même année, la Terre tournait autour de son étoile trois mille six cents fois – soit une durée de trois mille six cents années pour la vie originelle terrestre. Pour conserver leurs cycles allongés dans le contexte accéléré de la Terre, les astronautes absorbaient une « denrée de vie » et une « eau de la vie » acheminées depuis la planète mère. Au sein de ses laboratoires de biologie à Éridu, dont l’emblème était le logotype des deux serpents entrelacés (*Fig. 54*), Ea avait tenté de décoder les secrets de la vie, de la reproduction et de la mort. Pourquoi les enfants nés sur terre de parents astronautes vieillissaient-ils tellement plus vite que leurs parents ? Pourquoi l’existence des primates était-elle si courte ? Pourquoi l’*Homo sapiens* hybride vivait-il beaucoup plus longtemps que le primate, même si leur espérance de vie restait si courte par rapport aux visiteurs venus sur la Terre ? Était-ce question d’environnement ou de traits génétiques spécifiques ?

Ea conduisit plus avant des expériences de manipulation génétique sur les hybrides en utilisant leur propre sperme, et il aboutit à nouveau à un « modèle parfait » de Terrien. *Adapa*, comme il le nomma, disposait d’une intelligence plus grande. Il acquit le plein pouvoir de procréation mais non la longévité des astronautes :

Grâce à sa vaste intelligence,  
Il l’avait perfectionné [...]  
Il lui avait donné le savoir.  
La vie éternelle, il ne lui donna point.

Ainsi Adam et Ève du livre de la Genèse avaient-ils reçu le présent ou le fruit, non seulement du savoir mais aussi de la *connaissance* – le terme hébreu biblique qui désigne l’acte sexuel accompli dans le but de concevoir une descendance. Ce récit « biblique », nous le trouvons illustré sur un dessin sumérien ancien (*Fig. 55*).

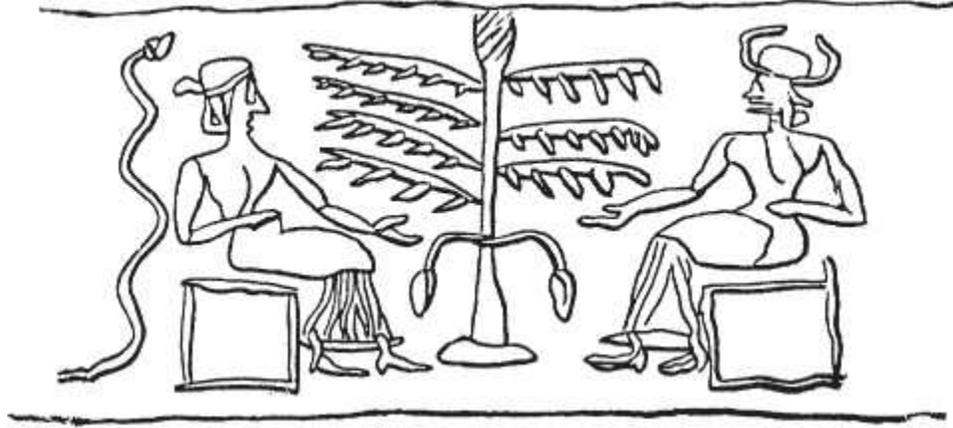


Fig. 55

Enlil fut outragé quand il découvrit la manœuvre d'Ea. Il n'avait jamais été prévu que l'homme procréé à l'image des dieux. Quelle sera la prochaine étape, demanda-t-il ? Ea allait-il procurer à l'homme une durée de vie indéfinie ? Sur la planète mère, Anu, lui aussi, se posait des questions. « Il se leva de son trône et ordonna : “Que l'on conduise Adapa devant moi !” »

Ea craignait que son humain perfectionné ne soit détruit en la Maison céleste. Il lui donna pour instruction de refuser la nourriture et l'eau qu'on allait lui offrir, de peur qu'elles ne contiennent du poison. « Il lui donna ce conseil :

Adapa,  
Tu vas te présenter devant Anu le monarque.  
Tu vas prendre la route du ciel.  
Quand tu seras monté au ciel,  
Et que tu auras approché les portes d'Anu,  
Tammuz et Gizzida à l'entrée se tiendront [...]  
Ils parleront à Anu.  
La face bienveillante d'Anu, ils feront en sorte que tu la voies.  
Quand tu te tiendras devant Anu,  
Quand on t'offrira le pain de la mort,  
Tu n'en mangeras point.  
Quand on t'offrira l'eau de la mort,  
Tu ne la boiras pas [...] »

« Puis il lui fit prendre la route du ciel, et au ciel il s'éleva. » Quand Anu vit Adapa, il fut frappé par son intelligence et par l'étendue du « plan du ciel et de la Terre » qu'il tenait d'Ea. « Qu'allons-nous décider à son endroit ? » demanda-t-il à ses conseillers, dès lors qu'Ea « l'a différencié par le *Shem* qu'il a constitué pour lui » – en faisant en sorte qu'Adapa prenne place dans un vaisseau spatial qui accomplisse le voyage de la Terre à Marduk.

La décision fut prise de garder Adapa à jamais sur Marduk. Pour qu'il vive, « on lui apporta le pain de la vie » tout comme l'eau de la vie. Mais mis en garde par Ea, Adapa refusa et la nourriture et la boisson. Quand on découvrit le pourquoi de ses fallacieuses raisons, il était trop tard. Sa chance d'obtenir la vie éternelle était perdue.

On le raccompagna sur la Terre – voyage au cours duquel Adapa contempla l'« extraordinarité » de l'espace, « depuis l'horizon du ciel jusqu'à son zénith ». Il fut ordonné grand prêtre d'Éridu. Anu lui promit que, désormais, la déesse qui guérit se préoccuperait des maux de l'humanité. Mais le but ultime des mortels – la vie éternelle –, il ne l'atteindrait plus.

À partir de cette époque, l'humanité se multiplia. Les humains n'étaient plus de simples esclaves dans les mines ou des serfs dans les champs. Ils accomplirent tout ce qui pouvait l'être, bâtirent des « maisons » pour les dieux – ce que nous appelons des « temples » – et, très vite, apprirent comment cuisiner, danser et jouer de la musique pour le divin. Tout cela se passait peu de temps avant que les jeunes Anunnaki, privés de partenaires femmes de leur génotype, ne se mettent à faire l'amour avec les filles de l'homme. Puisqu'ils étaient tous de la même première semence de vie et que l'homme était un hybride créé à partir de l'« essence » génétique des Anunnaki, les astronautes masculins et les femmes terriennes découvrirent qu'ils étaient biologiquement compatibles. « [...] et qu'elles leur eurent donné des enfants » (Genèse, 6:4).

Enlil observait ces péripéties saisi d'une appréhension grandissante. Le but originel de la venue sur la Terre, la signification même de la mission, la dévotion au travail, de tout cela il ne restait rien. Vivre agréablement : tel semblait la préoccupation majeure des Anunnaki. Avec une race d'hybrides à laquelle botter le cul !

C'est la nature, telle qu'elle se présentait, qui allait donner à Enlil une chance de mettre un terme à la détérioration des mœurs et des règles de morale des Anunnaki. La Terre entrait dans un nouvel âge glaciaire. Le

climat tempéré se dégradait. La baisse des températures s'accompagnait d'une élévation de la sécheresse. Les pluies s'espacèrent, les eaux des fleuves décrurent. Les récoltes manquèrent, la famine s'étendit. L'humanité entra dans une ère de grands maux. Les filles cachaient la nourriture à leurs mères, lesquelles dévoraient leurs nourrissons. Enlil se dépêcha de faire en sorte que les dieux ne secourent pas les hommes : qu'ils meurent de faim, qu'ils dépérissent, décréta-t-il.

Au « Grand Dessous » – l'Antarctique –, l'âge de glace était aussi à l'origine de changements. Année après année, la couverture de glace qui s'étendait sur le continent du pôle Sud s'épaississait toujours davantage. Sous la pression graduelle de son poids, la friction et la chaleur augmentèrent à son soubassement. Rapidement, l'immense masse de glace se mit à flotter sur une couche de neige fondue et de boue. Depuis la navette en orbite, on sonna l'alarme : la couverture de glace entraînait en instabilité. Si elle devait glisser du continent pour s'effondrer dans l'océan, un immense raz de marée allait déferler sur le globe tout entier ! Il ne s'agissait pas d'un danger théorique. Dans l'espace, la douzième planète était en train de s'approcher du point du Croisement entre Jupiter et Mars. Par le passé, à plusieurs reprises, à l'approche de la Terre, sa marée gravitationnelle déclenchait des tremblements de terre et d'autres dommages à la surface terrestre comme des perturbations de son mouvement cosmique. Cette fois, avait-on estimé, la marée gravitationnelle risquait de déclencher le ripage de la glace et provoquer une inondation du globe par un déluge universel. D'où pouvaient ne pas réchapper les astronautes eux-mêmes.

Au fur et à mesure que les préparatifs de rassemblement des Anunnaki au sein du spatiodrome étaient lancés, que le vaisseau qui allait les enlever dans l'espace avant la survenance du raz de marée était préparé, on multipliait les précautions pour que l'humanité soit tenue dans l'ignorance de la catastrophe imminente. Tous les dieux devaient jurer de garder le secret de peur que l'aire d'envol ne soit prise d'assaut. L'humanité ? Enlil dit : qu'elle périsse. Que la semence des Terriens soit anéantie de la surface de la terre.

À Shuruppak, la cité placée sous l'autorité de Ninhursag, les relations entre l'homme et les dieux avaient connu leur apogée. C'est là que pour la toute première fois un homme avait été élevé au statut de roi. Quand les maux de l'humanité s'accrurent, ZI.U.SUD.RA (du nom que lui donnaient les Sumériens) en appela à l'aide d'Ea. De temps en temps, Ea et ses marins

apportaient à Ziusudra et à son peuple un stock de poissons. Mais cette fois, c'était le destin même de l'humanité qui se posait en question. L'œuvre entière d'Ea et de Ninhursag allait-elle disparaître « et retourner à la poussière », selon la volonté d'Enlil ? Ou la semence de l'humanité serait-elle sauvée ?

Décidé à agir de son propre chef, mais soucieux de ne pas renier son serment, Ea vit en Ziusudra le moyen de sauver l'humanité. Il se mit à chuchoter à son intention à travers un voile écran un jour pendant lequel Ziusudra était venu prier et plaider la cause des hommes au temple. Le prétexte d'Ea : je me parle à moi-même. Un moyen de donner à Ziusudra des directives urgentes :

Démolis ta maison et construis un navire !

Abandonne tes biens, sauve ta vie !

Renonce à ce qui t'appartient, sauve ton âme !

À bord d'un navire emporte avec toi la semence de toutes les créatures vivantes.

Ce navire, tu vas le bâtir.

Il te faudra en prendre les mesures.

Le navire devait se révéler submersible, un « sous-marin » capable de résister à l'avalanche de l'eau. Les textes sumériens comportent les dimensions et les instructions portant entre autres sur la structure des ponts multiples et des compartiments, de façon si détaillée qu'il est encore possible de dessiner le bâtiment, comme s'y essaya Paul Haupt (*Fig. 56*). Ea procura en outre à Ziusudra un pilote auquel il donna pour instructions de diriger le vaisseau vers le « mont du Salut », le mont Ararat. Il s'agissait de la chaîne montagneuse la plus élevée du Proche-Orient. Ses sommets seraient les premiers à émerger des eaux.

Le Déluge survint comme prévu. « Il gagna en vitesse au fur et à mesure qu'il s'avavançait » depuis le sud, « il submergea les montagnes, engloutit les peuples comme anéantis par une bataille ». Les Anunnaki assistèrent à la catastrophe du haut du ciel, depuis l'orbite qu'accomplissait leur vaisseau autour de la Terre. Ils comprirent, avec leurs chefs, combien cette planète leur était devenue chère, ainsi que l'humanité. « Ninhursag pleurait [...], les dieux pleuraient la Terre avec elle [...] Les Anunnaki, avec humilité, sur

leurs sièges, pleuraient », rassemblés, tremblants de froid et de faim, dans leurs navettes.

Quand le niveau des eaux baissa et que les Anunnaki commencèrent à se poser sur Ararat, ils se montrèrent fous de joie en découvrant que la semence de l'humanité avait survécu. Sauf qu'à son arrivée, Enlil se montra furieux de constater qu'« une âme avait échappé à son sort ». Il fallut les plaidoyers des Anunnaki et la défense d'Ea pour qu'il se range à leurs vues : si la Terre devait connaître une nouvelle colonisation, les services de l'homme étaient indispensables.

Ainsi fut-il. Les fils de Ziusudra et leurs familles furent dispersés pour peupler les montagnes de part et d'autre des deux fleuves, dans l'attente du moment où la plaine serait suffisamment asséchée pour que la vie y soit possible. Quant à Ziusudra, les Anunnaki...

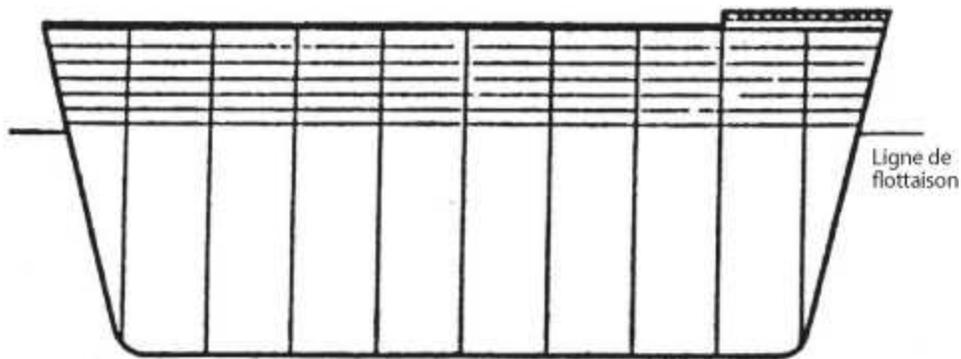


Fig. 56

... L'image de la vie d'un dieu, ils lui procurèrent.  
D'un souffle éternel, tel celui d'un dieu, ils lui firent le don.

Ils y parvinrent en échangeant son « souffle terrestre » avec le « souffle du ciel ». Puis ils s'assurèrent de Ziusudra, « préservateur de la semence de l'humanité » et de sa femme, pour qu'ils « vivent en un lointain séjour » :

Au pays du Croisement,  
Le territoire du *Tilmun*,  
Là où s'élève Utu,  
Ils firent en sorte qu'il demeure.

Il est devenu patent désormais que les récits sumériens des dieux du ciel et de la terre, de la création de l'homme et du Déluge, furent la source de laquelle les autres nations de l'ancien Proche-Orient tirèrent leur savoir, leurs croyances et leurs « mythes ». Nous avons compris comment les croyances égyptiennes recoupaient les sumériennes, comment leur première cité sacrée prit le nom d'An, comment le *Ben-Ben* s'apparentait au sumérien GIR, et ainsi de suite.

Il est en général reconnu maintenant que les récits bibliques de la Création et des événements préluces au Déluge constituent des versions abrégées hébraïques des traditions sumériennes. Le héros biblique du Déluge, Noé, était l'homologue du sumérien Ziusudra (dénommé *Utnapishtim* dans les versions akkadiennes). Mais quand les Sumériens affirmaient que le héros du Déluge fut fait immortel, la Bible ne soutient pas la même chose pour Noé. L'immortalisation d'Énoch est traitée aussi en quelques lignes, à l'opposé du récit détaillé sumérien d'Adapa ou d'autres textes consacrés à d'autres élévations. Il n'empêche que ce côté abrupt de la Bible n'a rien pu faire contre la propagation, à travers les millénaires, de légendes qui faisaient la part belle aux héros bibliques et à leurs séjours, ou leurs retours, au paradis.

Selon de très anciennes légendes qui perdurèrent à travers de multiples versions puisées à la source d'un texte vieux de quelque deux mille ans, intitulé le *Livre d'Adam et Ève*, Adam tomba malade après avoir atteint neuf cent trente ans. Au vu de son père « malade et souffrant », son fils Seth se porta volontaire pour se rendre à « l'entrée du paradis la plus proche [...] pour s'y lamenter et supplier Dieu. Par chance, il m'entendit et m'envoya l'ange m'apporter le fruit par lequel tu seras prolongé » – le fruit de l'Arbre de vie.

Pourtant Adam, qui acceptait son destin de mortel, souhaitait seulement que soient soulagées ses douleurs insupportables. Ainsi demanda-t-il à sa femme Ève d'accompagner Seth et qu'ensemble ils se rendent « au voisinage du paradis ». Qu'ils demandent une fois arrivés, non pas le fruit de la vie, mais seulement une lampée d'« huile de vie » qui fleurissait sur l'arbre, « pour que j'en sois oint, que cette douleur soit soulagée ».

Ève et Seth en firent comme Adam l'avait demandé et atteignirent les portes du paradis. Ils supplièrent Dieu. Finalement, l'ange Michel parut devant eux pour se contenter de leur dire que leur supplication ne serait pas

exaucée. « Le temps de vie d'Adam est révolu », dit l'ange. Sa mort ne serait ni évitée ni repoussée. Six jours après, Adam mourut.

Les historiens d'Alexandre eux-mêmes établirent une relation directe entre les aventures miraculeuses de leur héros et Adam, le tout premier homme à avoir vécu au paradis, la preuve qu'un tel paradis existait et que les pouvoirs qui donnaient la vie étaient bien réels. Le lien, dans le cas d'Alexandre, consistait en la pierre unique émettrice de lumière : on la disait sortie du jardin d'Éden par les soins d'Adam puis transmise de main en main d'une génération à l'autre, jusqu'à ce qu'elle arrive entre celles d'un pharaon immortel, lequel la donna à Alexandre. Le faisceau d'indices se renforce vraiment par la prise en compte d'une vieille légende juive qui dit que le bâton avec lequel Moïse réalisait bien des miracles, dont la séparation des eaux du lac des Roseaux, fut emporté du jardin d'Éden par Adam. Il le donna à Énoch. Énoch le transmit à son arrière-petit-fils Noé, héros du Déluge. Puis il fut légué tout au long de la lignée de Sem, fils de Noé, de génération en génération, jusqu'à parvenir à Abraham (premier patriarche hébreu). Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, l'emmena dans ses bagages en Égypte, où ce Joseph se hissa au premier rang de la cour de pharaon. Le bâton entra dans les trésors des rois égyptiens. Avant de devenir propriété de Moïse, élevé comme un prince égyptien avant sa fuite à la péninsule du Sinaï. À en croire une version, le bâton était tiré d'une pierre entière. Dans une autre, il était taillé dans une branche de l'arbre de la vie, planté au jardin d'Éden.

Dans le nombre de ces relations entremêlées, léguées depuis les premiers âges, figuraient des récits qui établissaient un lien entre Moïse et Énoch. Une légende juive, *L'Ascension de Moïse*, raconte que lorsque le Seigneur convoqua Moïse au mont Sinaï pour le charger de conduire les Israélites hors d'Égypte, Moïse déclina la mission au nom de raisons multiples, parmi lesquelles sa piètre capacité de discourir, son expression lente et peu éloquente. Décidé à en finir avec sa mollesse, le Seigneur décida de lui montrer son trône et les « anges du ciel », comme ses mystères. Alors, « [...] Dieu ordonna à Métatron, l'ange de la Face<sup>57</sup>, de conduire Moïse vers les régions célestes ». « Dans une terreur profonde, Moïse demanda à Métatron : “Qui es-tu ?” » « Et l'ange [littéralement l'« émissaire », le « messenger »] répondit : “Je suis Énoch, le fils de Jared, ton ancêtre” » Sous la conduite de cet angélique Énoch, Moïse franchit les sept

cieux et vit l'enfer et le paradis. Puis il retourna au mont Sinai et endossa sa mission.

D'autres éclairages sur les péripéties qui impliquent Énoch et sa préoccupation du Déluge imminent pour le héros de l'événement, son arrière-petit-fils Noé, sont soulignés par un autre livre ancien, le *Livre des Jubilés*. On le connaissait aussi dès les temps reculés sous le nom d'Apocalypse de Moïse, attribué à Moïse au mont Sinai, écrit sous la dictée d'un ange qui lui décrivait les histoires des jours anciens. Pour autant, les exégètes estiment que l'ouvrage fut composé au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Il suit fidèlement les récits bibliques du livre de la Genèse. Tout en offrant pourtant des détails nouveaux, comme le nom des femmes et filles des patriarches d'avant le Déluge. Il développe aussi les événements subis par l'humanité en cette ère préhistorique. La Bible nous apprend que le père d'Énoch était *Jared* (« Celui qui est descendu »), mais non le pourquoi de cette appellation. Le *Livre des Jubilés* supplée aux informations manquantes. Il explique que les parents de Jared l'ont ainsi nommé,

Car à son époque les anges du Seigneur descendirent sur Terre, ceux qu'on nomme les Égrégores [Veilleurs], afin d'instruire les enfants des hommes et d'accomplir la justice et l'équité sur la terre (*Livre des Jubilés*, IV, 15).

En divisant les ères en « jubilés », le *Livre des Jubilés* conte encore qu'« au cours du onzième jubilé, Jared prit femme, du nom de *Baraka* [« Lumière brillante »], fille de Rasujal, elle-même fille du frère de son père [...] qui lui donna un fils qu'il nomma Énoch. Lequel fut le premier des hommes nés sur Terre qui apprit l'écriture, le savoir et la sagesse, et qui écrivit les signes du ciel selon l'ordre de leurs mois dans un livre, de telle sorte que les hommes connaissent les saisons de l'année selon l'ordre de leurs mois distincts » (III, 11).

Au cours du douzième jubilé, Énoch prit pour femme *Edna* (« Mon Éden »), fille de Danel. Elle lui donna un fils dont le nom fut Methuselah. Après quoi, Énoch « fut avec les anges de Dieu pendant six jubilés d'années, ils lui montrèrent tout ce qui est sur la terre et au ciel [...] et il transcrivit tout ».

Puis alors, le trouble s'installa. Le livre de la Genèse rapporte que tout cela se passa avant le Déluge, quand « les fils de Dieu virent que les filles

des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent [...] », etc. (6:1-2).

Selon le *Livre des Jubilés*, Énoch ne fut pas étranger à ce changement d'attitude du Seigneur dans la mesure où « il témoigna contre les Veilleurs qui avaient péché avec les filles des hommes. Il témoigna contre tous ». Et c'est pour le soustraire à la revanche des anges pécheurs qu'« il fut pris d'entre les enfants des hommes et nous le conduisîmes dans le jardin d'Éden » (3:11). Ce fut au jardin d'Éden, précisément cité comme l'un des quatre séjours de Dieu sur la Terre, qu'Énoch fut caché et où il composa son testament.

C'est après ces péripéties que naquit Noé, l'homme juste désigné pour survivre au Déluge. Sa naissance, survenue au cours de l'époque troublée qui vit les « fils des dieux » assouvir leur envie de sexe avec des mortelles, fut cause de crise conjugale dans la famille du patriarche. C'est le *Livre d'Énoch* qui le mentionne : Methusélah « choisit une femme pour son fils Lamech, elle fut grosse de ses œuvres et donna naissance à un fils ». Mais lorsque le bébé – Noé – naquit, tout n'était pas des plus normal :

[Elle mit] au monde un enfant dont la chair était blanche comme la neige et rouge comme une rose qui s'ouvre, dont les cheveux étaient blancs et longs comme de la laine et les yeux de toute beauté. À peine les eut-il ouverts, qu'il inonda de lumière toute la maison. Comme de l'éclat même du soleil.

Et à peine fut-il reçu des mains de la sage-femme, qu'il ouvrit la bouche en racontant les merveilles du Seigneur (*Livre d'Énoch*, chapitre 105, 2-3).

Sous le coup de l'émotion, Lamech accourut chez son père Methusélah et s'écria :

J'ai engendré un fils étrange, il s'éloigne de l'homme, il ne lui ressemble pas, il ressemble aux fils du Dieu du ciel. Sa nature est différente. Il n'est pas comme nous autres [...]

Et il me semble bien qu'il ne provient pas de moi mais des anges<sup>58</sup>.

Autrement dit, il suspectait que la grossesse de sa femme n'ait pas été déclenchée par lui, mais qu'elle avait été fertilisée par l'un des anges. Lamech eut une idée. Puisque son grand-père Énoch était accepté dans le cénacle des fils des dieux, pourquoi ne pas lui demander de débrouiller l'affaire ? « À présent, mon père », dit-il à Methusélah, « je te demande avec force, je t'implore d'aller chez Énoch ton père et d'apprendre de sa bouche la vérité, puisque son séjour se tient parmi les anges ».

Methusélah s'en fut, conformément à la demande de Lamech. À son arrivée à la demeure divine, il demanda Énoch, auprès duquel il décrivit le si inhabituel bébé. Énoch se renseigna. Puis il assura à Methusélah que Noé était bien le fils de Lamech. Et que son allure hors normes était le signe d'événements à venir : « Il va se produire un déluge et d'immenses destructions pendant une année ». Seul ce fils, qu'il faut nommer *Noé* (« Répit »), sera sauvé avec sa famille. Ces événements à venir, dit Énoch à son fils, « je les ai lus dans les tablettes célestes ».

Le mot employé dans ces écrits anciens, fussent-ils étrangers à la Bible, pour désigner les « fils des dieux » impliqués dans les manigances antédiluviennes est « *Veilleurs* ». C'est le mot même de *Neter* (« *Veilleurs* ») par lequel les Égyptiens désignaient leurs dieux, et la précise signification du nom *Shumer*, là où ils atterrirent sur la Terre.

Les divers livres anciens qui ont jeté cet éclairage supplémentaire sur les événements dramatiques d'avant le Déluge ont été sauvegardés sous plusieurs versions. Elles ne sont toutes que des traductions (directes et indirectes) des originaux hébreux. Malgré tout, leur authenticité fut confirmée par les fameuses découvertes, au cours des dernières décennies, des manuscrits de la mer Morte. Car parmi les mises au jour figurent des fragments de rouleaux qui firent, sans doute aucun, partie des originaux hébreux de ces « mémoires des patriarches ».

À mes yeux, un fragment de rouleau offre un intérêt tout particulier. Il a trait à la naissance si particulière de Noé. Il nous apprend le mot hébreu original qui fut rendu par « *veilleurs* » ou « *géants* », non seulement dans les versions antiques mais sous la plume d'exégètes contemporains (par exemple Théodore H. Gaster, « Les écrits de la mer Morte<sup>59</sup> », et André Dupont-Sommer, *Écrits esséniens découverts près de la mer Morte<sup>60</sup>*). Selon ces spécialistes, la colonne II du fragment de rouleau commence ainsi :

Voici, je suis persuadé en mon for intérieur que la conception provient de l'un des *veilleurs*, parmi les Êtres sacrés, et [que l'enfant appartient en vérité] aux *géants*.

Et mon âme en moi fut changée à cause de l'enfant.

Alors, moi, Lamech, me hâtai de me rendre auprès de Bath-Enos, [ma] femme, à laquelle je tins ces propos :

[Je veux que tu prêtes serment] au nom du Très-Haut, sur le Seigneur suprême, le Roi de tous les univers,

le monarque des Fils du ciel, que tu me dises en vérité si [...]

Mais l'examen du texte original en hébreu (*Fig. 57*) nous révèle qu'il ne dit pas « veilleurs ». Il dit *Nephilim*, le mot même employé dans la Genèse, livre 6.

Ainsi, tous les anciens textes et tous les récits antiques se recourent bel et bien : les temps qui ont précédé le Déluge furent ceux au cours desquels « les Nephilim étaient sur la Terre – les puissants, le peuple des fusées ».

Les Listes royales sumériennes, littéralement, disent que « le Déluge a tout recouvert » cent vingt *sars* – cent vingt orbites de trois mille six cents années chacune – après la première arrivée sur la Terre. Voilà qui date le Déluge d'environ treize mille ans. Soit précisément l'époque de la fin soudaine du dernier âge glaciaire et de l'apparition de l'agriculture. Lui succéda trois mille six cents ans plus tard le nouvel âge de la pierre (appellation scientifique), l'ère de la poterie. Puis trois mille six cents de plus, et la civilisation tout entière s'épanouit, « dans la plaine entre les fleuves », à Sumer.

« Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue », dit le livre de la Genèse (11:6). Mais peu de temps après l'établissement d'une nation sur le territoire de Schinéar (Sumer) et la construction de demeures en briques cuites au feu, l'on se mit à s'entendre pour « [bâtir] une ville et une tour dont le sommet touche au ciel » (11:4).

Les textes sumériens d'où provient le récit biblique n'ont pas encore été retrouvés. Mais nous tombons sur des allusions à l'événement à travers plusieurs légendes sumériennes. Il en ressort un effort apparent, de la part d'Ea, de pousser l'humanité à prendre le contrôle des installations spatiales des Nephilim – un accroc de plus dans la querelle permanente entre Ea et Enlil, poursuivie par leur descendance. En conséquence de ce différend,

nous apprend la Bible, le Seigneur et ses compagnons jamais nommés décidèrent de disperser l’humanité et de « confondre » leurs langages – de leur attribuer des civilisations diversifiées et séparées.

### Colonne II

<p><u>הא באדין חשבת בלבי די מן עירין הריאנתא ומן קדישין הויזא ולנפילין</u></p> <p>↑</p>	<p>1</p>
<p>ולבי עלי משתני על עולימא דנא</p>	<p>2</p>
<p>באדין אנה למך אתבהלת ועלת על בתאנוש אנתתי ואמרת</p>	<p>3</p>
<p>זאנא ועד בעליא במרה רבותא במלך כול עולמים</p>	<p>1 4</p>

Fig. 57

Les débats des dieux de l’après-Déluge figurent dans plusieurs textes sumériens. L’un d’eux, intitulé *L’Épopée d’Étana*, explique :

Les grands Anunnaki qui fixent la destinée des choses siègèrent pour échanger leurs avis sur le devenir de la Terre. Eux qui créèrent les quatre régions, qui établirent les colonies, qui gouvernèrent les territoires, étaient bien trop au-dessus de l’humanité.

La décision de constituer quatre régions sur terre était logiquement liée à la mise en place d’intermédiaires (prêtres-rois) entre les dieux et l’homme. Ainsi, « la royauté se voyait de nouveau descendue sur la Terre depuis le ciel ».

Dans la tentative – qui se révéla vaine – d’en finir avec le conflit entre les clans Enlil et Ea, ou de le minorer, on détermina des zones d’influence entre les dieux pour fixer auquel reviendrait l’autorité sur quoi à travers quelles régions. Au final, l’Asie et l’Europe furent attribuées à Enlil et fils, l’Afrique à Ea.

La première région civilisée fut la Mésopotamie et les territoires adjacents. Les zones montagneuses où s’établirent l’agriculture et la vie en communauté, connues sous les noms d’Élam, de Perse, d’Assyrie, furent placées sous l’autorité de NIN.UR.TA, son héritier légitime et « Combattant principal ». Quelques textes sumériens traitent des efforts héroïques que Ninurta déploya dans l’établissement de digues au sein des cols et au

bénéfice de la survie de ses sujets humains au cours des ères difficiles qui suivirent le Déluge.

Quand les dépôts de boue qui s'étaient accumulés dans la plaine entre les deux fleuves se furent suffisamment affermis pour rendre possible la colonisation, Shumer et les territoires qui s'étendaient vers l'ouest méditerranéen furent confiés à un fils d'Enlil, NAN.NAR (en akkadien, *Sîn*). En sa qualité de dieu bienveillant, il supervisa la reconstruction de Sumer, réinstalla les cités antédiluviennes sur leurs sites originels et instaura d'autres villes. Parmi lesquelles sa capitale de prédilection, *Ur*, où naquit Abraham. On la représente invariablement avec le symbole du croissant lunaire, son « pendant » céleste (*Fig. 58*). Au plus jeune fils d'Enlil, ISH.KUR (que les Akkadiens nommaient *Adad*), revinrent les territoires du nord-ouest, l'Asie Mineure et les îles de Méditerranée, là d'où la civilisation – la « royauté » – finit par s'étendre à la Grèce. Adad, à l'image du Zeus de la Grèce à venir, était représenté monté sur un taureau, porteur de la foudre sous forme de fourche.

De la même façon, Ea divisa la deuxième région, l'Afrique, entre ses fils. On sait que l'un d'eux, nommé NER.GAL, gouverna les territoires les plus au sud. Un autre fils, GILBIL, apprit de son père les arts de la mine et de la métallurgie, et il prit le contrôle des mines d'or africaines. Un troisième fils – le préféré d'Ea – fut dénommé par son père du nom de la planète d'origine, *MARDUK*, et reçut de lui tout le savoir des sciences et de l'astronomie. Vers 2000 av. J.-C., Marduk s'arrogea le pouvoir sur la planète entière et fut nommé dieu suprême de Babylone et des « quatre quarts de la terre ». Et, nous l'avons déjà évoqué, un fils qui portait le nom égyptien de *Râ* présida aux destinées de la civilisation mère de cette région, celle de la vallée du Nil.



Fig. 58

### LES DIEUX DU CIEL ET DE LA TERRE

1. ENLIL 2. NINURTA 3. NANNAR/Sîn 4. ISHKUR/Adad 5. NERGAL 6. GIBIL 7. MARDUK. IRNINI/Ishtar, sous sa forme de Grande dame (8), de séductrice (9), de combattante (10), de pilote (11).

La troisième région, comme on ne le découvrit il y a quatre-vingts ans seulement, correspondait au sous-continent indien. Où, là aussi, s'étendit une brillante civilisation dans l'Antiquité, quelque mille ans après Sumer. On la nomme civilisation de la vallée de l'Indus dont le centre fut une cité royale exhumée en un site nommé *Harappa*. Son peuple rendait hommage non pas à un dieu mais à une déesse, représentée en figurines d'argile sous la forme d'une femme séduisante, porteuse de riches colliers, le buste soutenu par des bretelles lui enserrant le corps.

Dans la mesure où l'écriture de la civilisation de l'Indus est demeurée indéchiffrable, personne ne sait comment les Harappiens nommaient leur déesse ni qui elle était précisément. J'ai pour ma part une hypothèse : elle était la fille de Sîn, celle que les Sumériens nommaient IR.NI.NI (« la Dame puissante qui sentait bon ») et les Akkadiens *Ishtar*. Les textes sumériens évoquent ses possessions en une lointaine contrée, *Aratta* – terre de grain et de granges, à l'image d'Harappa – où elle se rendait par la voie des airs, harnachée en pilote.

Pour aménager leur port spatial, les Anunnaki réservèrent la quatrième région – interdite à l'humanité, réservée à leur usage exclusif. La totalité de leurs complexes spatiaux, depuis leur arrivée sur la Terre – spatiodrome de Sippar, le Centre de contrôle de mission à Nippur – avaient été engloutis par le Déluge. La plaine basse de Mésopotamie devait demeurer encore trop embourbée pendant des millénaires pour supporter la reconstruction de ces installations vitales. Il fallait trouver un autre site – plus élevé et donc approprié, isolé mais accessible – pour y installer le spatioport et ses annexes. Il devait prendre le caractère de « zone sacrée » – aire réservée, à l'accès contrôlé. En sumérien, on l'appela TIL.MUN – littéralement, « Terre des missiles ».



Fig. 59

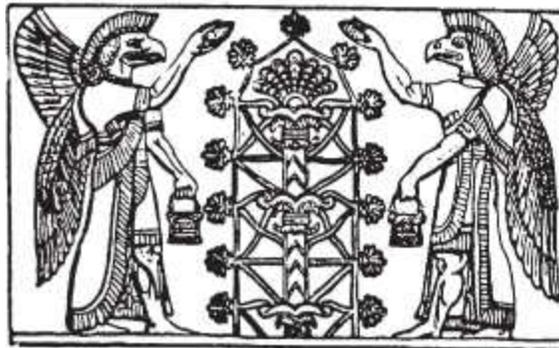


Fig. 60

À la tête de ce port spatial post-diluvien, l'on plaça le fil de Sîn (par conséquent un petit-fils d'Enlil), frère jumeau d'Irini/Ishtar. Il avait pour nom UTU (« le Brillant »), *Shamash* en akkadien. C'était lui qui avait organisé avec compétence l'Opération Déluge – l'évacuation de Sippar. Il

était le chef des astronautes affectés sur terre, les « aigles ». Il portait avec fierté son uniforme d'aigle lors des cérémonies formelles (*Fig. 59*).

Au cours des jours qui précédèrent le Déluge, disent les traditions, quelques mortels triés sur le volet avaient gagné le ciel depuis le spatiodrome : *Adapa*, qui passa à côté de son destin. Et *Enmeduranki* que les dieux Shamash et Adad avaient convoyé jusqu'à la Maison céleste pour y recevoir l'initiation aux secrets du culte (avant de retourner sur la Terre). Sans oublier *Ziusudra* (« Vie de jours prolongés »), héros du Déluge, emmené en compagnie de sa femme vivre au Tilmun.

Puis, après le Déluge, notent les archives sumériennes, *Étana*, l'un des tout premiers monarques de Kish, fut emmené à bord d'un *Shem* en la Demeure des dieux pour qu'il y bénéficie de la plante de rajeunissement et de renaissance (mais la panique le saisit et il ne put arriver à bon port). Quant au pharaon Thoutmès III, il revendiqua, à travers ses inscriptions, avoir été emmené au ciel par le dieu Râ qui lui a fait accomplir un tour des cieux avant de le rendre à la Terre :

Il ouvrit pour moi les portes du ciel,  
Il écarta devant moi les portes de l'horizon céleste.  
Je volai jusqu'à l'espace tel un Faucon divin [...]  
De sorte que je pus voir ses routes mystérieuses à travers le  
ciel [...]  
Je fus imprégné de la connaissance des dieux.

À travers les souvenirs postérieurs de l'humanité, l'on se mit à adorer le *Shem* sous la forme d'un obélisque. Et la fusée saluée par des « aigles » offrait l'accès à un arbre de vie sacré (*Fig. 60*). Mais à Sumer, où les dieux constituaient une réalité manifeste – tout comme en Égypte à l'époque des tout premiers pharaons –, *Tilmun*, la « Terre des missiles », correspondait à un site bien réel : là où l'homme pouvait atteindre à l'immortalité.

Et c'est là, à Sumer, que l'on conserva l'histoire de cet homme qui, alors que les dieux ne l'y avaient pas invité, s'acharna malgré tout à changer son destin.

## Chapitre 7

### **Gilgamesh, le roi qui refusait la mort**

**L**e récit sumérien qui campe la toute première quête d'immortalité jamais connue met en scène un roi issu du très lointain passé. Qui demanda à son divin parrain de le laisser pénétrer dans le « territoire de la vie ». Inspirés par ce monarque hors norme, les scribes anciens ont composé une littérature épique. Ils dirent de lui

[qu'il] avait vu des choses tenues secrètes.  
Ce qui est caché à l'homme, il le découvrit.  
Il fut même le chroniqueur d'aventures  
survenues avant le Déluge.  
Il accomplit en outre des voyages  
épuisants, hérissés de dangers.  
À son retour, sur une colonne de pierre,  
il grava le récit de tous ses périls.

De cette histoire sumérienne antique ne nous sont restées que moins de deux cents lignes. Mais nous la connaissons à travers les traductions dans les langues des peuples proches des Sumériens au Proche-Orient : Assyriens, Babyloniens, Hittites, Hourrites. Tous revinrent inlassablement sur le récit. Et les tablettes d'argile sur lesquelles furent composées ces versions plus récentes – qu'elles soient intactes, endommagées, bon nombre même à ce point fragmentées qu'elles en sont devenues à peine lisibles – auront permis à de nombreux philologues, pendant presque un siècle, de rassembler les éléments de cette histoire.

Notre connaissance se fonde sur douze tablettes en akkadien. Elles appartenaient à la bibliothèque d'Assurbanipal, à Ninive. C'est George Smith qui les présenta pour la première fois. Sa mission, au sein du British Museum de Londres, consistait à trier, apparier et classer les dizaines de

milliers de tablettes et de fragments que le musée recevait depuis la Mésopotamie. Un jour, son regard tomba sur un texte en lambeaux qui semblait relater l'histoire du Déluge. Pas de doute : les textes cunéiformes venus d'Assyrie racontaient l'histoire d'un roi qui chercha le héros du Déluge et qui recueillit de sa bouche le récit de l'événement vécu en direct !

Les directeurs du musée, pris d'une hâte compréhensible, envoyèrent George Smith sur le site archéologique, à la recherche des fragments manquants. Par chance, il en retrouva suffisamment pour se montrer en mesure de reconstituer le texte et en inférer l'ordre des tablettes. En 1876, il montra de façon probante qu'il s'agissait, comme il a titré son rapport, du « Récit chaldéen du Déluge<sup>61</sup> ». À partir de la langue et du style, il en vint à la conclusion qu'il « fut composé à Babylone vers 2000 av. J.-C. ».

George Smith lut d'abord *Izdubur* le nom du roi parti à la recherche de Noé, ce qui lui fit suggérer qu'il n'était autre que le roi-héros biblique Nemrod. Pendant un temps, les exégètes admirèrent que le récit concernait bel et bien le tout premier puissant roi. Ils parlèrent des douze tablettes en les désignant sous l'appellation de l'« Épopée de Nemrod ». D'autres découvertes et des recherches bien plus poussées établirent l'origine sumérienne du récit et l'épellation véritable du nom du héros : GIL.GA.MESH. D'autres textes historiques – dont la Liste royale sumérienne – confirmèrent qu'il était le monarque d'Uruk, la biblique Érec, vers 2900 av. J.-C. *L'Épopée de Gilgamesh*, comme l'on intitule désormais cette œuvre ancienne littéraire, nous entraîne donc cinq mille ans en arrière.

Il nous faut bien comprendre l'histoire d'Uruk pour saisir le cadre dramatique de l'épopée. Les archives historiques sumériennes, tout en confirmant les énonciations bibliques, ajoutaient qu'à la suite du Déluge, la royauté – les dynasties royales – émergea en vérité de Kish. Avant son transfert à Uruk sous l'effet de l'ambition d'Irini/Ishtar qui n'aimait pas tant son domaine si éloigné de Sumer.

Uruk, à l'origine, n'était le site que d'un quartier sacré où une demeure (temple) d'An, le « Seigneur du ciel », se trouvait perchée au sommet d'une haute ziggourat connue sous le nom d'E.AN.NA (« Maison d'An »). À l'occasion de l'une de ses rares visites à la planète Terre, An éprouva un faible pour Irini. Il lui accorda le titre d'IN.AN.NA – « la Bien-aimée d'An » (la rumeur du temps semblait dire qu'elle fut bien aimée d'une façon pas si platonique) – et l'installa dans l'Eanna, inoccupée en son absence.

Mais à quoi bon une cité sans habitants, un commandement sans personne pour l'exercer ? Pas si loin, vers le sud, sur les rives du golfe Persique, Ea vivait à Éridu, à moitié isolé. Il suivait de sa résidence les affaires humaines. À cette humanité, il dispensait le savoir et la civilisation. Séductrice, dûment parfumée, Inanna gratifia Ea (l'un de ses grands-oncles) d'une visite. Sous le coup de l'ivresse et de l'attraction amoureuse, Ea répondit positivement à sa requête : ériger Uruk en nouveau centre de la civilisation sumérienne, le siège de la royauté ravi à Kish.

Pour soutenir ses desseins grandioses dont le but ultime était de s'inviter dans le cénacle réservé des douze grands dieux, Inanna/Ishtar s'assura le soutien de son frère Utu/Shamash. Si, juste avant le Déluge, les mariages mixtes entre Nephilim et filles de l'homme avaient déclenché la colère des dieux, ils ne suscitèrent plus la même réaction négative après le cataclysme. À telle enseigne que le grand prêtre du temple d'An était à cette époque un fils que Shamash avait eu avec une humaine. Ishtar et Shamash l'oignirent roi d'Uruk, ce qui donna naissance à la première dynastie au monde de prêtres rois. À en croire la Liste royale sumérienne, il régna trois cent vingt-quatre ans. Son fils, « bâtisseur d'Uruk », gouverna quatre cent vingt ans. Quand Gilgamesh, cinquième monarque de la dynastie, accéda au trône, Uruk était déjà un centre urbain sumérien florissant qui dominait ses voisins et commerçait avec de lointaines contrées (*Fig. 61*).



Fig. 61



Fig. 62

Apparenté du côté paternel au grand dieu Shamash, Gilgamesh passait pour un « être divin aux deux tiers, un tiers humain » pour la bonne raison que sa mère était la déesse NIN.SUN (Fig. 62). Il avait donc le privilège de voir son nom écrit marqué du préfixe « divin<sup>62</sup> ».

Gilgamesh se montra fier et sûr de lui. Il adopta d'abord l'attitude d'un roi bienveillant et consciencieux, engagé dans la mission normale de consolider les remparts de la cité ou d'embellir le quartier du temple. Mais plus il s'imprégna de l'histoire des dieux et des hommes, plus il s'abîma dans ses pensées et se révéla tourmenté. Au beau milieu d'un moment de joie, son esprit sombrait soudain dans les idées noires. Allait-il, grâce à sa nature aux deux tiers divine, connaître la longévité de ses ancêtres semi-divins, ou bien son tiers humain allait-il prévaloir et lui imposer la durée de vie d'un simple mortel ? Très vite, il s'ouvrit de son angoisse à Shamash :

En ma cité, l'homme trépassé. Mon cœur souffre.  
L'homme périt. Lourd est mon cœur [...]  
L'homme, fût-il le plus grand, ne s'étendra jamais jusqu'au  
ciel.

L'homme, fût-il le plus large, ne saurait couvrir la terre.

« Devrai-je moi aussi “jeter un regard au-delà du mur” ? demandat-il à Shamash. Devrai-je donc subir mon sort ? »

Shamash évita une réponse directe – le savait-il lui-même ? Il tenta de faire accepter son sort à Gilgamesh, quel qu'il soit, et de profiter de la vie tant qu'il le pourrait :

Quand les dieux créèrent l'humanité,  
Ils insinuèrent la mort en elle.  
La vie, ils la conservèrent pour eux-mêmes.

Ainsi, dit Shamash,

Emplis ton estomac, Gilgamesh.  
Reste gai et le jour et la nuit !  
Transforme chaque jour en une fête de réjouissance.  
Le jour et la nuit, danse et prends du bon temps !  
Que tes atours soient sans cesse renouvelés,  
Que ton chef soit lavé, baigne-toi dans l'eau pure.  
Prête attention à la petite qui te prend la main,  
Que ton épouse s'épanouisse contre toi.  
Car c'est le lot de l'humanité.

Mais Gilgamesh n'accepta pas son sort. N'était-il pas aux deux tiers divin et à un tiers humain seulement ? Pourquoi, dès lors, cette moindre part mortelle devait-elle déterminer son destin contre son composant divin dominant ? Il allait et venait le jour, ne goûtait pas le repos la nuit : Gilgamesh cherchait à conserver sa jeunesse en s'imposant aux jeunes mariés, il exigeait de faire l'amour à la promesse avant son futur mari. Puis, une nuit, il eut une vision qu'il prit pour un présage. Il se précipita auprès de sa mère pour lui conter ce qu'il avait vu afin qu'elle décrypte l'augure :

Ma Chère Mère,  
Au cours de la nuit, alors que j'étais au mieux de ma forme,  
j'errais de-ci de-là.

Au beau milieu [de la nuit], des présages m'apparurent.  
Une étoile se mit à grossir toujours plus dans le ciel.  
Un ouvrage d'Anu descendit à mes pieds !

L'« ouvrage d'Anu » qui tombait du ciel se ficha en terre près de lui.  
Gilgamesh poursuivit :

J'essayai de le soulever.  
Il était trop lourd pour moi.  
J'essayai de le secouer.  
Jamais je ne pus le mouvoir ni le porter.

Il tentait encore de dégager l'objet qui avait dû s'enfoncer profondément dans le sol quand « la foule vint qui se bousculait pour l'approcher, les nobles jouaient des coudes pour l'atteindre ». La chute du corps sur la Terre avait dû selon toute vraisemblance être suivie par un grand nombre de gens puisque « la population entière d'Uruk se rassemblait tout autour ». Les « héros » – les costauds – aidèrent alors Gilgamesh à tenter de déloger l'objet tombé du ciel : « Les héros agrippèrent l'objet par-dessous tandis que je le tirais par-dessus. »

Même si l'objet n'est pas précisément décrit dans les textes, il ne devait pas s'agir d'un météore informe, mais bien d'un objet fabriqué qui méritait le qualificatif d'*ouvrage* du grand Anu en personne. Le lecteur de l'époque n'avait nul besoin, apparemment, d'explication, puisque l'expression « ouvrage d'Anu », ou bien sa représentation, lui était familière, comme celle que montre peut-être ce vieux cylindre-sceau (*Fig. 63*).



*Fig. 63*

Le récit de Gilgamesh décrit la partie inférieure de l'objet qu'agrippent les héros au moyen d'un mot que l'on va pouvoir traduire par « jambes ». L'engin montrait pourtant d'autres composants en saillie et l'on pouvait y pénétrer comme on le comprend clairement à travers la description supplémentaire que Gilgamesh donne des événements nocturnes :

Je pris entre mes mains fermement la partie supérieure.  
Je ne pus ni ouvrir son couvercle  
ni soulever son « Ascensionneur<sup>63</sup> » [...]  
À l'aide d'une flamme d'attaque, son sommet [je finis par]  
en venir à bout ;  
et me plongeai dedans.  
Le mobile Ce-qui-le-tire-en-avant,  
je le soulevai et te l'apportai.

Gilgamesh était persuadé que l'objet revêtait la forme d'un présage des dieux relatif à son destin. Mais sa mère, la déesse Ninsun, allait le décevoir. Ce qui est ainsi descendu du ciel à la façon d'une étoile, dit-elle, annonce l'arrivée d'un « compagnon de belle force, qui secourt. Un ami vient à toi [...] Il est le plus fort du pays [...] Il ne t'abandonnera jamais. Tel est le sens de ta vision ».



Fig. 64

Elle savait de quoi elle parlait. À l'insu de Gilgamesh, en réponse aux requêtes du peuple d'Uruk qui demandait que l'on tente quelque chose pour détourner l'énergie sans trêve de Gilgamesh, les dieux firent en sorte qu'une

sorte de sauvage s'en vint à Uruk pour pousser Gilgamesh à lutter contre lui. Son nom, ENKIDU – « Créature d'Enki » –, sorte de brute de l'âge de pierre qui vivait jusqu'alors dans la nature parmi les animaux dont il faisait partie : « Le lait des créatures sauvages il avait l'habitude de boire. » On le décrivait nu, barbu, les cheveux en tignasse, souvent campé au milieu de ses amis les animaux (*Fig. 64*).

Pour le domestiquer, les nobles d'Uruk lui adjoignirent une prostituée. Enkidu, qui ne connaissait jusqu'alors que la compagnie des créatures sauvages, gagna en humanité en faisant l'amour à cette femme, sans discontinuer. Laquelle femme conduisit Enkidu à un camp hors la ville. Là, il fut éduqué au langage et aux comportements d'Uruk, et instruit des mœurs de Gilgamesh. « Calme Gilgamesh, forme un duo avec lui ! » lui intimèrent les nobles.

Leur première rencontre survint la nuit, au moment où Gilgamesh quittait son palais pour errer par les rues, en quête d'aventures sexuelles. Enkidu lui barra le passage. « Ils luttèrent, agrippés tels des taureaux. » Les murs tremblèrent, des portes volèrent en éclats sous l'effet de leur lutte. Puis, finalement, « Gilgamesh mit genou à terre ». Le combat était terminé : il avait perdu face à l'étranger. « Toute colère brisée, Gilgamesh allait tourner les talons. » À ce moment, Enkidu s'adressa à lui et Gilgamesh se souvint des paroles de sa mère. C'était donc lui, son nouveau « compagnon de belle force » ! « Ils s'embrassèrent et suscitèrent l'amitié entre eux. »

Quand ils furent devenus des amis inséparables, Gilgamesh commença à s'ouvrir à Enkidu de la crainte que suscitait en lui son issue mortelle. À l'entendre, « les yeux d'Enkidu s'emplirent de larmes, son cœur en fut meurtri, il poussa des soupirs amers ». Puis il révéla à Gilgamesh qu'il existait un moyen de contourner son sort : forcer l'entrée de la demeure secrète des dieux. Une fois sur place, si Shamash et Adad voulaient bien le soutenir, les dieux pourraient lui accorder le statut divin qui lui revenait.

La « demeure des dieux », expliqua Enkidu, se trouvait dans « la montagne des Cèdres ». Lui l'avait découverte, dit-il, en courant le territoire au milieu des bêtes sauvages. Mais un monstre redoutable en défendait l'approche. Il avait pour nom *Huwawa* :

Je le vis, mon frère, dans les montagnes  
quand je vaguais avec les bêtes sauvages.  
La forêt s'étend sur bien des lieues :

j'atterris au beau milieu.  
Huwawa [se tient là]. Son rugissement semble un déluge,  
sa gueule est feu,  
son souffle crache la mort [...]  
Le gardien de la forêt des Cèdres, le combattant de feu,  
se montre puissant, toujours sur le qui-vive [...]  
Pour protéger la forêt des Cèdres,  
en guise de terreur pour les mortels le dieu Enlil l'a installé.

À la simple idée que la mission majeure d'Huwawa consistait à interdire aux mortels l'accès à la forêt des Cèdres, la détermination de Gilgamesh d'atteindre l'endroit s'en trouva renforcée. Car à n'en pas douter, c'était là et nulle part ailleurs qu'il pourrait rencontrer les dieux pour échapper à son destin de mortel :

Qui, mon ami, est en mesure d'escalader le ciel ?  
Les dieux seuls,  
en gagnant le rendez-vous souterrain de Shamash.  
Les jours de l'humanité sont comptés.  
Quoi que les hommes accomplissent, ce n'est que du vent.  
Même toi, la mort t'effraie,  
en dépit de ta force héroïque.  
Dès lors,  
que je passe devant,  
que ta bouche me crie :  
« Avance, n'aie nulle crainte ! »

Ainsi s'établissait le plan : se rendre au « rendez-vous souterrain de Shamash » dans la montagne des Cèdres pour se placer en situation d'« escalader le ciel » à la manière des dieux. Même le plus grand des hommes, avait déjà reconnu Gilgamesh, « ne s'étendra jamais jusqu'au ciel ». À présent, il savait où était le site d'où l'on pouvait escalader le ciel. Il tomba à genoux et pria Shamash : « Laisse-moi m'y rendre, ô Shamash, mes mains s'élèvent en prière [...] Passe l'ordre au site de lancement [...] Couvre-moi de ta protection ! »

Les lignes du texte qui rendaient compte de la réponse de Shamash sur la tablette sont malheureusement brisées. Nous apprenons bien que « lorsque Gilgamesh prit connaissance du présage [...] des larmes inondèrent son visage ». Apparemment, s'il lui était permis d'entreprendre le voyage, ce serait à ses seuls risques. En dépit de quoi, Gilgamesh décida de tenter l'aventure et de combattre Huwawa sans l'aide des dieux. « Devrais-je échouer », dit-il, on se souviendra de moi : « Gilgamesh, dira-t-on, contre le redoutable Huwawa est tombé. » Mais si jamais je réussis, poursuivit-il, j'obtiendrai un *Shem*, le véhicule « par lequel l'on atteint à l'éternité ».

Gilgamesh commanda des armes spéciales pour combattre Huwawa, ce qui poussa les sages d'Uruk à tenter de le dissuader. « Tu es jeune encore, Gilgamesh », argumentèrent-ils. Pourquoi donc risquer la mort alors qu'il te reste tant d'années assurées à vivre contre des chances de succès inconnues ? « Ce que tu peux accomplir, tu l'ignores. » Ils se mirent en devoir de rassembler tout ce que l'on pouvait connaître de la forêt des Cèdres et de son gardien avant d'avertir Gilgamesh :

Nous avons entendu dire qu'Huwawa est construit à la perfection.

Qui peut se mesurer à ses armes ?

Lutte inégale s'il en est

contre cette machine de guerre qu'est Huwawa.

Gilgamesh pourtant se contenta de « jeter un regard circulaire tout en souriant à son ami ». Parler d'Huwawa comme d'un monstre mécanique, d'un « engin de siège » « construit à la perfection » ne fit que le pousser à croire qu'il était en réalité sous le contrôle des dieux Shamash et Adad. Puisqu'il n'avait lui-même pu obtenir la promesse sans équivoque du soutien de Shamash, Gilgamesh décida d'impliquer sa mère dans la démarche. « D'un même cœur, main dans la main, Gilgamesh et Enkidu au grand palais se rendent, en présence de Ninsun, la grande reine. Gilgamesh s'avança sitôt devant elle : “Ô Ninsun [dit-il] [...] Un bien lointain voyage j'entreprends avec audace au-devant d'Huwawa. C'est à une bataille à l'issue incertaine que je me prépare. Des voies inconnues m'attendent. Oh, ma mère, puisses-tu prier Shamash en mon nom !” »

Accommodante, « Ninsun s'en fut à sa chambre, endossa le vêtement qui convenait à son corps, fixa le bijou qui convenait à son buste [...] se coiffa de sa tiare ». Puis elle joignit les mains pour adresser une prière à Shamash. C'est sur le dieu qu'elle fit porter la responsabilité du voyage : « Pourquoi, dit-elle avec emphase, puisque tu m'as donné un fils, l'avoir doté d'une âme sans repos ? Aujourd'hui, voilà que tu l'accables d'un long périple à entreprendre jusqu'au site d'Huwawa ! » Elle en appelle à Shamash pour qu'il protège Gilgamesh :

Jusqu'à ce qu'il atteigne la forêt des Cèdres,  
Jusqu'à ce qu'il terrasse le féroce Huwawa,  
Jusqu'à ce qu'il s'en revienne.

Quand la population apprit qu'en tout état de cause Gilgamesh se rendrait au « site de lancement », « elle l'entoura et l'approcha » pour lui prodiguer ses vœux de succès. Les anciens de la cité multiplièrent les conseils : « Qu'Enkidu t'ouvre la voie : il connaît la route [...] dans la forêt, laisse-le s'avancer sur la ronde d'Huwawa [...] celui qui précède son compagnon le sauve ! » À leur tour, ils invoquèrent la bénédiction de Shamash : « Que Shamash exauce ton désir. Que tes yeux voient ce que ta bouche a prononcé. Qu'il t'ouvre le chemin interdit, qu'il libère la route que tu vas fouler, qu'il rende la montagne accessible à tes pas ! »

Ninsun prononça d'ultimes paroles. Elle se tourna vers Enkidu, lui demanda de protéger Gilgamesh. « Quand bien même tu n'es pas de la même matrice que Gilgamesh, je déclare ici que je t'adopte [pour fils]. » Veille sur le roi comme sur ton frère ! Puis elle ceignit Enkidu de son emblème.

Et les voilà partis tous deux pour leur quête pleine de périls.

La quatrième tablette de *L'Épopée de Gilgamesh* rend compte du voyage des deux amis vers la forêt des Cèdres. Cette tablette se trouve malheureusement si délabrée qu'en dépit de la découverte de fragments liés en langue hittite, il n'a jamais été possible d'établir un texte cohésif.

Il est établi malgré tout qu'ils franchirent une grande distance pour un cap vers l'ouest. De temps en temps, Enkidu tenta de persuader Gilgamesh d'abandonner sa quête. Huwawa, disait-il, est capable de percevoir la mâche d'une vache à soixante lieues de distance. Son « filet » est

susceptible de s'abattre sur ses proies de très loin. Son appel s'étend du « Site où l'ascension a lieu » jusqu'à Nippur. « La faiblesse frappe quiconque » approche les entrées de la forêt. Retournons, plaidait-il. Mais c'est le contraire qui advint :

Au pied de la verte montagne tous deux parvinrent.  
Ils assourdisaient leurs paroles.  
Eux-mêmes se tenaient immobiles.  
Sans un geste, ils portaient leurs regards sur la forêt.  
Ils surveillaient la cime des cèdres.  
Ils se concentrèrent sur l'orée de la forêt.  
Le sol qu'Huwawa arpentait habituellement était un  
sentier :  
rectilignes, ses traces, un sillon de feu.  
Ils contemplaient la montagne des Cèdres,  
demeure des dieux,  
carrefour d'Ishtar.

Ils étaient tous deux impressionnés, fatigués. Ils s'étendirent pour dormir. Au milieu de la nuit, les voilà tirés du sommeil. « Est-ce toi qui m'as réveillé ? » demanda Gilgamesh à Enkidu. Non. À peine se furent-ils rendormis que Gilgamesh éveilla Enkidu à nouveau. Il avait vu quelque chose de bizarre, dit-il, pas très sûr d'avoir rêvé ou pas :

Dans ma vision, mon ami,  
Le haut des terres s'effondra.  
Je fus jeté au sol, mes pieds engloutis [...]  
L'éclat devint insoutenable !  
Un homme apparut.  
de tout le pays, il était le plus équitable [...]  
Il me tira de l'effondrement du sol.  
Me donna à boire. Il apaisa mon cœur.  
Me remit sur pied.

Qui était donc cet « homme » – « de tout le pays le plus équitable » – qui arracha Gilgamesh au sol effondré ? Quel était cet « éclat insupportable » qui avait accompagné le glissement de terrain ? Enkidu n'avait aucune réponse. Fatigué, il se rendormit. Mais la tranquillité de la nuit fut rompue à nouveau :

Vers le milieu de la veille,  
le sommeil de Gilgamesh prit fin.  
Il s'éveilla et dit à son ami :  
« Mon ami, m'as-tu appelé ?  
Pourquoi suis-je éveillé ?  
M'as-tu touché ?  
Pourquoi suis-je si éberlué ?  
Un dieu ne serait-il pas passé près de moi ?  
Pourquoi suis-je si engourdi ? »

Enkidu se défendit d'avoir éveillé Gilgamesh. Il le laissa dans son incertitude qu'« un dieu soit passé ». Perplexes tous deux, ils se rendormirent. Voici le passage au cours duquel Gilgamesh décrivit sa vision :

La vision que j'eus fut très impressionnante !  
Les cieux hurlèrent, la terre gronda.  
Alors que le jour se levait, la nuit tomba.  
Les éclairs se déchaînèrent, une flamme éclata.  
Les nuages gonflèrent. Il plut à mort !  
Puis l'éclat s'atténua. Le feu s'éloigna.  
Tout ce qui était tombé à terre devint poussière.

Gilgamesh a dû comprendre qu'il avait assisté à l'ascension d'une « chambre du ciel » : le tremblement du sol quand les moteurs furent mis à feu et rugirent. Les nuages de fumée et de poussière qui enveloppèrent l'aire et qui assombrirent l'aube naissante. La brillance du feu des moteurs, perçue à travers les nuées épaisses. Et – une fois l'engin à réaction en hauteur – le rougeoiement qui décroît. Une vision « très impressionnante », en vérité ! Mais l'une de celles qui ne firent qu'encourager Gilgamesh à

continuer puisqu'elle lui confirmait qu'il avait bel et bien atteint le « site de lancement ».

Au cours de la matinée, les deux compagnons tentèrent de pénétrer dans la forêt avec précaution pour éviter « les armes-arbres qui tuent ». Enkidu trouva la porte, celle dont il avait parlé à Gilgamesh. Mais au moment où il tenta de l'ouvrir, une force inconnue le rejeta en arrière. Il demeura paralysé douze jours durant.

Quand il recouvra l'usage de ses membres et de la parole, il argumenta devant Gilgamesh : « N'allons pas au cœur de la forêt. » Mais Gilgamesh, lui, avait de bonnes nouvelles à donner à son ami : pendant qu'Enkidu se remettait du choc, lui, Gilgamesh, avait trouvé un tunnel. Il était certain, à en croire les bruits qu'il y avait entendus, qu'il rejoignait « l'enceinte de laquelle étaient émises les paroles de commandement ». « Allez, viens », encouragea-t-il Enkidu. « Ne reste pas là, mon ami, descendons tous les deux ! » Gilgamesh devait avoir raison puisque le texte sumérien dit ceci :

Il se dépêcha de s'enfoncer dans la forêt  
et la demeure secrète des *Anunnaki*  
s'ouvrit à lui.

L'entrée du tunnel était envahie d'arbres et de buissons qui la dissimulaient, et scellée par de la terre et des blocs de rocher. « Tandis que Gilgamesh abattait les arbres, Enkidu dégageait » terre et rocs. Mais dès qu'ils eurent ménagé un passage suffisant, la terreur les frappa : « Huwawa avait entendu le bruit et s'était mis en colère. » Il était désormais sur place et observait les intrus. Son apparence : « Il était puissant, avec ses dents de dragon, sa face semblable à celle d'un lion. Il était accouru à la vitesse des eaux d'une crue. » C'est son faisceau radiatif qui inspirait la plus grande crainte : émis de son front, « il dévorait arbres et broussailles ». « Nul ne pouvait échapper » à sa force de mort. Un cylindre-sceau sumérien a représenté un dieu, Gilgamesh et Enkidu aux côtés d'un robot mécanique. Qui ne peut être que le « monstre aux faisceaux mortels » de l'épopée (*Fig. 65*).



*Fig. 65*

Des fragments de textes, il ressort qu'Huwawa avait la capacité de s'armer de « sept capes ». Or, quand il surgit sur la zone, « il n'en a activé qu'une, six sont sans effet ». Les deux compères y virent une chance de salut en prenant Huwawa en embuscade. Le monstre orienta sa face vers les attaquants : le rayon mortel émané de son front dessina sur le sol tout une ornière de destruction.

Au moment propice, le salut vint des cieux. Conscient de leur situation désespérée, « le divin Shamash du ciel leur parla ». « Ne tentez pas de vous échapper », leur dit-il. Au contraire, « cernez Huwawa ». Sur ces mots, Shamash leva une série de vents tourbillonnants « qui frappèrent la vision d'Huwawa » et eurent pour effet de neutraliser son rayon. Ce que Shamash avait voulu se produisit : « Les faisceaux s'évanouirent, la fulgurance fut noyée de nuées. » Très vite, Huwawa fut privé de mobilité : « Le voilà incapable d'avancer ni de reculer. » Alors, les deux amis l'attaquèrent : « Enkidu frappa le gardien Huwawa pour l'abattre. Sur deux lieues, les cèdres gémirent » tant immense fut la chute du monstre. Puis Enkidu « acheva Huwawa ».

Gilgamesh et Enkidu, fous de joie, ressentirent l'épuisement de la bataille. Ils s'arrêtèrent pour se reposer près d'un cours d'eau. Afin de se laver, Gilgamesh se dévêtit. « Il quitta ses effets souillés pour en passer des propres, s'enveloppa dans une cape à franges, serrée d'une ceinture. » Il n'existait plus d'urgence : l'accès au « repaire secret des Anunnaki » était ouvert.

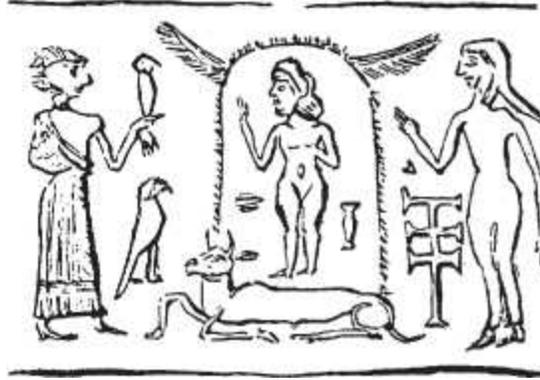


Fig. 66

Le roi d'Uruk ne s'imaginait pas que le désir d'une femme allait sous peu compromettre sa victoire...

L'endroit, comme il fut mentionné plus haut, était qualifié de « Carrefour d'Ishtar ». La déesse était coutumière d'aller et retours au « site de lancement ». Elle devait, à l'instar de Shamash, avoir assisté à l'affrontement – peut-être depuis sa chambre du ciel aérienne (« ailée ») comme un cylindre-sceau hittite la représente (Fig. 66). Et à présent qu'elle avait vu Gilgamesh nu se baigner, « la glorieuse Ishtar jeta un œil à [sa] beauté ».

Elle se rapprocha de lui. Les mots qu'elle employa pour traduire son état d'esprit ne laissent guère de place à l'ambiguïté :

Viens donc, Gilgamesh, sois mon amant !  
Emplis-moi du fruit de ton amour.  
Tu seras mon homme,  
je serai ta femme !

Elle lui promit des chars d'or, un palais magnifique, elle lui fit miroiter son autorité sur des rois et des princes : Ishtar était certaine de son pouvoir de séduction sur Gilgamesh. Mais dans sa réponse, lui souligna qu'il n'avait rien à donner en échange, à elle, une déesse. Quant à l'« amour » qu'elle disait lui prodiguer, combien de temps durerait-il ? Tôt ou tard, dit-il, elle se débarrasserait de lui comme d'« une chaussure qui blesse le pied du porteur ». Et de citer les noms d'autres hommes qu'elle avait mis dans son lit avant de leur tourner le dos. Ce refus insultant ulcéra Ishtar. Elle demanda à Anu de laisser le « Taureau du ciel » châtier Gilgamesh.

Sous l'attaque du monstre céleste, Gilgamesh et Enkidu oublièrent leur objectif et se mirent à décamper pour sauver leurs vies. Shamash facilita leur fuite de retour à Uruk en leur donnant les moyens de couvrir « en trois jours la distance normalement parcourue en un mois et demi en trois jours ». Mais aux environs d'Uruk, au bord de l'Euphrate, le Taureau du ciel les rattrapa. Gilgamesh parvint à rejoindre la cité et à rassembler ses soldats. Hors les remparts, Enkidu, seul, resta pour affronter le monstre céleste. À chaque fois que le Taureau du ciel « grognait », il ouvrait des excavations dans le sol, dont une seule pouvait engloutir deux cents hommes. Enkidu chuta dans l'une d'elles. Le taureau se mit à tourner autour du trou. D'un bond, Enkidu en surgit pour frapper le monstre à mort.

Quelle était donc la nature précise du Taureau du ciel ? Difficile de s'en faire une idée. Le terme sumérien qui le désigne, GUD.AN.NA, pouvait signifier « l'attaquant d'Anu », son « missile de croisière ». Les artistes du temps, fascinés par l'épisode, représentèrent souvent Gilgamesh et Enkidu en lutte contre un taureau réel, tandis qu'une Ishtar dévêtue (parfois en compagnie d'Adad) observait la scène (*Fig. 67a*). Mais à lire le texte de l'épopée, il semble clair que cette arme d'Anu consistait en un engin mécanique de métal équipé de deux perceurs (les « cornes »), « extraits de trente mines<sup>64</sup> de lapis dont le revêtement était épais de deux doigts<sup>65</sup> ».



Fig. 67

Quelques dessins anciens montrent un tel « taureau » mécanique fondant du ciel (*Fig. 67b*).

Après la défaite du Taureau du ciel, Gilgamesh « convoqua artisans, armuriers, tous ces spécialistes » pour qu'ils examinent ce monstre mécanique et qu'ils le démontent. Enfin, Enkidu et lui s'en furent rendre hommage à Shamash.

Pendant ce temps, « Ishtar, retirée chez elle, n'en finissait pas de gémir ».

Au cœur du palais, Gilgamesh et Enkidu se reposaient de fêtes qui avaient duré des nuits entières. Pourtant, dans la maison des dieux, les dieux suprêmes examinaient la plainte déposée par Ishtar. « Et Anu dit à Enlil : “Parce qu'ils ont détruit le Taureau du ciel, parce qu'ils ont terrassé Huwawa, tous deux doivent mourir.” Mais Enlil dit : “Enkidu, oui, devra mourir, mais que Gilgamesh ne meure pas.” » C'est alors que Shamash intervint : Enkidu a agi avec l'accord de Gilgamesh. Pourquoi, dès lors, « l'innocent Enkidu devrait-il mourir ? »

Les dieux délibéraient, mais Enkidu, lui, était tombé dans le coma. Bouleversé, inquiet, Gilgamesh « allait et venait devant la couche » sur laquelle gisait Enkidu, inerte. Les larmes coulaient sur les joues du roi. Mais l'inquiétude qu'il éprouvait pour son camarade ne détournait pas ses pensées de son idée obsessionnelle : allait-il lui aussi mourir, comme Enkidu ? Allait-il, en dépit de toutes ses aventures, finir comme un mortel ?

L'assemblée des dieux se conclut sur un compromis. Ils avaient commué la peine de mort d'Enkidu en travaux forcés au fond des mines – pour le restant de ses jours. Pour que la sentence soit exécutée et qu'Enkidu soit conduit là où il allait vivre, on lui signifia que deux envoyés, « parés comme des oiseaux, des ailes en guise de vêtements », allaient se présenter à lui. L'un des deux, « un jeune individu au visage sombre, dont la face est semblable à celle de l'homme-oiseau », le transporterait au Pays des mines :

Il sera vêtu à la façon d'un aigle.

Sous la menace d'une arme, il te convoiera.

« Suis-moi » [dira-t-il]. Il te convoiera

en la Maison des ténèbres,

ta demeure sous terre.

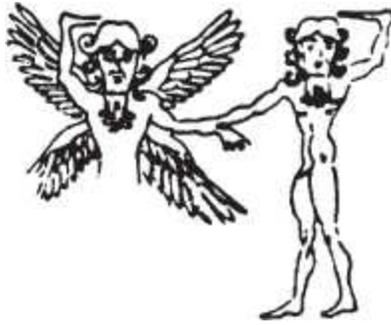
Le réduit d'où personne ne sort quand on y est entré.

La prison d'où ne sort plus aucune route.

L'antre dont les occupants sont privés de lumière,

dont la bouche s'emplit de poussière  
et qui mâchent l'argile pour nourriture.

Une vieille image gravée sur un cylindre-sceau a illustré la scène. On y voit un émissaire ailé (un « ange ») qui tient Enkidu par le bras (*Fig. 68*).



*Fig. 68*

À l'énoncé de la sentence qui frappa son ami, Gilgamesh eut une idée. À proximité du Pays des mines, avait-il appris, s'étendait le Pays de la vie : là où les dieux avaient installé ceux, parmi les humains, auxquels ils avaient offert l'éternelle jeunesse !

Il s'agissait de la « demeure des ancêtres auxquels les grands dieux avaient prodigué l'onction des eaux pures ». Là résidaient, admis à prendre part à la nourriture et au breuvage des dieux, des

Princes nés pour porter la couronne  
qui avaient régné sur leurs territoires aux temps jadis.  
À l'image d'Anu et d'Enlil, leur étaient servies des viandes  
épicées,  
tirée des outres de peau, l'eau fraîche leur était versée.

N'est-ce pas l'endroit même où le héros du Déluge, Ziusudra/Utnapishtim, fut enlevé, celui d'où Éтана « au ciel ascensionna » ?

Il en fut ainsi : « Le seigneur Gilgamesh tourna son attention vers le Pays de vie ». Il expliqua à un Enkidu revenu à lui qu'il allait l'accompagner une partie du trajet :

Ô Enkidu,  
Même le plus puissant dépérit, rencontre sa fin inexorable.  
[Pourtant] j'entrerai dans ce pays,  
je vais préparer mon *Shem*.  
Là où les *Shems* ont été dressés,  
je dresserai, moi, un *Shem*.

Certes, mais se rendre du Pays des mines au Pays de vie ne relevait pas de la décision d'un mortel. Au prix d'une déclaration des plus fermes, les sages d'Uruk et la déesse mère avertirent Gilgamesh : il devait avant toute chose obtenir l'autorisation d'Utu/Shamash :

Si tu veux pénétrer ce pays,  
Informes-en Utu, informes-en Utu, le héros Utu !  
Ce pays est sous l'autorité d'Utu.  
Ce pays que prolongent les cèdres,  
Est sous l'autorité d'Utu !  
Informes-en Utu !

Ainsi prévenu et conseillé, Gilgamesh offrit un sacrifice à Utu et en appela à son consentement et à sa protection :

Ô Utu,  
Je souhaite entrer dans ce pays.  
Sois mon allié !  
Le pays que prolongent les cèdres rafraîchissants,  
je souhaite y entrer. Sois mon allié !  
Là où les *Shems* ont été dressés,  
permets que je dresse le mien !

Dans un premier temps, Utu/Shamash hésita à décider si Gilgamesh était éligible à l'entrée en ce pays. Puis, à force d'arguments et de prières, il en vint à l'avertir que son voyage lui ferait traverser une zone désolée et aride : « La poussière des routes qui se croisent sera ta demeure, le désert sera ta couche [...] L'épine et la ronce constitueront la peau de tes pieds [...] la

soif torturera tes joues. » Devant son incapacité à dissuader Gilgamesh, le dieu lui révéla que le « site où les *Shems* étaient dressés » est circonscrit par sept montagnes dont les cols sont gardés par des « puissants » terrifiants qui crachent « un feu brûlant » ou « un éclair auquel l'on ne peut échapper ». Au final, Utu renonça à le dissuader : « Il accepta en guise d'offrande les larmes de Gilgamesh. En sa qualité de miséricordieux, il fit preuve à son égard de miséricorde. »

Mais « le seigneur Gilgamesh agit avec légèreté ». Plutôt que d'emprunter l'éprouvante route par voie de terre, il conçut de couvrir l'essentiel de la distance *via* un confortable transit par mer. Après avoir atteint sa destination lointaine, Enkidu se rendrait au Pays des mines tandis que lui, Gilgamesh, continuerait son périple vers le Pays de vie. Il choisit cinquante jeunes hommes libres de toute attache pour les accompagner tous deux, affectés aux bancs de rame de l'embarcation. Leur premier travail consista en l'abattage et au convoyage à Uruk de bois spéciaux qui seraient la matière première de la construction du MA.GAN – « navire d'Égypte ». Les forgerons d'Uruk fabriquèrent des armes puissantes. Puis, quand tout fut prêt, ils prirent la mer.

Ils naviguèrent, à en croire tous les récits, à travers le golfe Persique, dans la perspective sans doute de caboter le long de la péninsule Arabique avant de remonter la mer Rouge vers l'Égypte. Mais Enlil ne tarda pas à s'énerver. N'avait-on pas dit à Enkidu qu'un jeune « ange » allait le prendre par le bras pour le convoier au Pays des mines ? Comment, dès lors, pouvait-il naviguer aux côtés du joyeux Gilgamesh, en compagnie de cinquante hommes armés à bord d'un navire royal ?

Au soir, Utu – qui avait dû les voir partir en proie au plus grand doute – « redressa la tête et s'en fut ». Les montagnes qui bordaient au loin la côte « s'assombrirent, des nuages les enveloppèrent ». On vit alors « dans les montagnes » quelqu'un – semblable à Huwawa – capable d'émettre des rayons « impossibles à éviter ». « Tel un taureau, il se tenait dans la grande maison de la Terre » – une tour de surveillance, apparemment. L'effrayant gardien devait avoir défié le navire et ses passagers si l'on en juge à la panique qui s'empara d'Enkidu. Retournons à Uruk, argumenta-t-il. Ce dont Gilgamesh ne voulut pas entendre parler. Au contraire, il fit approcher le navire du rivage, prêt à en découdre avec le gardien – « Avec cet "homme", si tant est qu'il soit un homme, ou ce dieu s'il en est un. »

C'est alors que la catastrophe survint. « Les trois carrés de toile tissée » [les voiles] furent déchirés. Le bateau chavira comme si une main invisible l'avait renversé. Et tout ce qu'il contenait coula. Comme il le put, Gilgamesh parvint à gagner le rivage à la nage. Tout comme Enkidu. Ils retournèrent sous l'eau. Ils découvrirent le navire coulé, virent les hommes d'équipage encore à leur banc, comme extraordinairement vivants mais saisis par la mort :

Après qu'il a coulé, dans la mer enseveli,  
Au crépuscule, quand le navire *Magan* a sombré,  
Après que le navire qui cinglait vers *Magan* a coulé.  
Dans ses flancs, comme créatures encore en vie,  
étaient assis ceux qui étaient nés d'une matrice.

Gilgamesh et Enkidu passèrent la nuit sur le rivage inconnu à se demander quelle route prendre. Gilgamesh, de son côté, était toujours aussi déterminé à atteindre « le pays ». Enkidu, lui, était d'avis de chercher le chemin du retour à « la cité », Uruk. Mais très vite, Enkidu retomba en prostration. Gilgamesh déploya des trésors d'amitié pour exhorter Enkidu à rester en vie : « Mon frêle ami, l'appelait-il affectueusement, en ce pays je vais te transporter », lui promit-il. Mais « la mort qui ne connaît pas de différence » ne put se voir écarter.

Durant sept jours et sept nuits, Gilgamesh veilla Enkidu, « jusqu'à ce qu'un vers lui sorte du nez ». Gilgamesh, d'abord, erra sans but : « Sur son ami Enkidu, [il] pleura amèrement en vaguant dans l'étendue sauvage [...] accablé, terrorisé par la mort, il errait dans l'étendue sauvage. » L'idée de son propre sort revint le tourmenter – « la hantise de la mort ». Il se demandait : « Quand je mourrai, pourrai-je ne pas ressembler à Enkidu ? »

Alors son obsession de repousser son destin s'empara à nouveau de lui. « Dois-je enfouir ma tête sous terre et dormir à jamais ? » : il voulait connaître la réponse de Shamash. « Fais en sorte que mes yeux contemplent le soleil, que la lumière m'emplisse ! » suppliait-il le dieu. Il régla sa course sur le lever et le coucher du soleil et « suivit la route vers la Vache sauvage, vers Utnapishtim, fils d'Ubar-Tutu ». Il s'engagea sur des chemins que personne n'avait jamais pris, ne rencontra âme qui vive, chassa pour se

nourrir. « Combien de montagnes escalada-t-il, combien de cours d'eau franchit-il, qui le sait ? » notèrent avec amertume les anciens scribes.

Bien longtemps après, comme le relatent des versions exhumées à Ninive et sur des sites hittites, il s'approcha d'habitations. Il foulait une région que supervisait Sîn, le père de Shamash. « Arrivé, de nuit, à un col de montagne, Gilgamesh vit des lions et prit peur » :

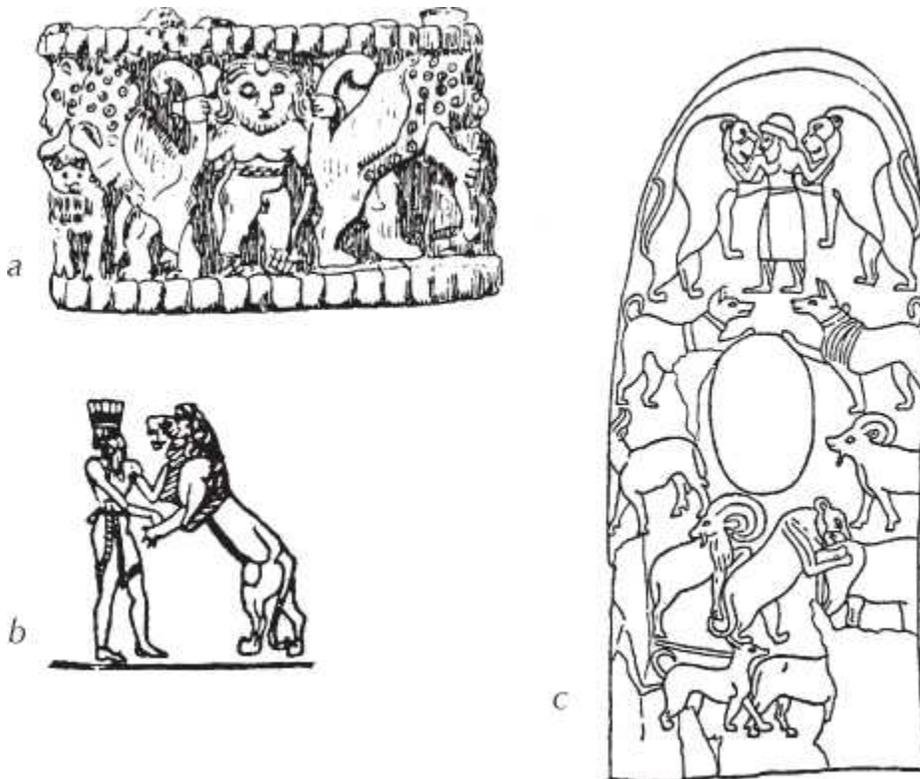
Il éleva la tête vers Sîn et pria.

« Mes pas me dirigent

là où les dieux retrouvent la jeunesse [...]

Puisses-tu me protéger ! »

« Il s'étendit à la nuit puis s'éveilla sous l'emprise d'un rêve » : il y vit un présage envoyé par Sîn par lequel il allait « se délecter de la vie ». Euphorisé, le voilà qui « telle une flèche, se jette sur les lions ». Cette lutte léonine fut immortalisée par l'image en Mésopotamie, mais pas seulement, partout à travers les pays antiques, jusqu'en Égypte (*Fig. 69 a, b, c*).



*Fig. 69*

À l'aube, Gilgamesh franchit une passe dans la montagne. En contrebas, il vit une étendue d'eau qu'il prit pour un vaste lac « que faisaient moutonner de forts souffles de vent ». Dans la plaine de cette mer intérieure, il aperçut une ville « refermée sur elle-même » – entourée de remparts. Où « le temple de Sîn était consacré ».

En dehors de la ville, « toute proche de la mer aux eaux basses », Gilgamesh repéra une auberge. Il s'en approcha. Il vit la « serveuse de bière, Siduri ». Elle portait « un pichet [de bière], un bol de porridge blond ». Mais elle s'effraya de l'apparence de Gilgamesh : « Vêtu de peaux de bêtes [...] le ventre creusé [...] la tête d'un voyageur venu de loin. » On comprendra que « lorsque la serveuse le vit, elle ferma la porte, elle condamna l'entrée ». Il fallut à Gilgamesh de grands efforts pour la convaincre de sa véritable identité et de ses bonnes intentions en lui contant ses aventures et sa quête.

Siduri le laissa se reposer, se restaurer et s'abreuver. Mais Gilgamesh était pressé de reprendre sa route. Quel est le meilleur chemin pour le Pays de vie ? demanda-t-il à Siduri. Devait-il contourner la mer ou serpenter à travers les montagnes, où emprunter un raccourci à travers le plan d'eau ?

Dis-moi, à présent, serveuse, quel est le chemin [...]

Comment vais-je le repérer ?

Donne-moi, oui, donne-moi ses repères !

Sera-t-il approprié pour moi de traverser la mer ?

Ou bien est-ce par l'étendue sauvage que mon parcours passera ?

Il se trouva que le choix n'avait rien de simple. Car les flots qui s'étendaient devant lui étaient la « mer Morte » :

À Gilgamesh, la serveuse dit :

La mer, Gilgamesh, elle est impossible à traverser.

Depuis bien longtemps,

personne ne s'en est venu de l'autre côté de la mer.

Le courageux Shamash l'a bien traversée,

mais à part lui, qui peut la traverser ?

C'est une navigation exténuante,

Une route désolée.  
Stériles sont les eaux de la mort  
qu'elle contient,  
Comment, alors, Gilgamesh, voudrais-tu traverser la mer ?

Il se tut. Siduri reprit la parole. Pour lui révéler qu'il pourrait bien exister, après tout, une façon de traverser la mer des eaux de la mort :

Gilgamesh,  
Il y a *Ur-Sanabi* [Urshanabi], batelier d'Utnapishtim.  
Lui s'accompagne des choses qui flottent,  
dans les bois il choisit les éléments qui s'attachent les uns  
aux autres.  
Vas, rencontre-le face à face.  
Si la chose est possible, alors il fera avec toi la traversée.  
Si la chose est impossible, tu te retireras.

Gilgamesh suivit ses conseils. Il trouva Ur-Sanabi, le batelier. Lequel le bombardait de questions : qui était-il, comment était-il parvenu là, où se rendait-il ? Le batelier estima qu'il était éligible à ses services. À l'aide de longues perches, ils dégagèrent l'embarcation pour la lancer sur l'eau. En trois jours, « ils couvrirent ce qui devait prendre un mois et demi en mer » – quarante-cinq jours de navigation.

Gilgamesh parvint au TIL.MUN, « le Pays de vie ».

Où allait-il se rendre, désormais ? se demandait Gilgamesh. Tu dois parvenir à une montagne, lui répondit Ur-Sanabi. « Et le nom de cette montagne est *Mashu*. »



Fig. 70

Les directives prodiguées par le batelier nous sont parvenues *via* la version hittite de l'épopée dont on a retrouvé des fragments à Boğazkale [Boğazköy<sup>66</sup>] et sur d'autres sites hittites. Ils nous apprennent (grâce au travail de synthèse de Johannes Friedrich, « Les fragments hittites de *L'Épopée de Gilgamesh*<sup>67</sup> ») que Gilgamesh reçut pour instruction d'atteindre et de suivre une « route ordinaire » conduisant vers « la grande mer, au lointain ». Il devait repérer deux colonnes de pierre, des « repères », lesquelles colonnes, Ur-Sanabi l'affirmait, « le conduisaient toujours à bon port ». Il devait s'orienter vers une ville, *Ibla*, dédié au dieu que les Hittites nommaient *Ullū-Yah* (« Celui des sommets » ?). Là, il lui fallait recevoir la bénédiction du dieu avant de pouvoir poursuivre sa route.

Gilgamesh suivit les instructions et parvint bien à *Ibla*. Au loin, la grande mer, paraît-il, était visible. Il y mangea, but, se lava et se fit de nouveau présentable, comme il convient à un roi. C'est là qu'encore une fois Shamash lui offrit son aide : qu'il fasse donc des offrandes à Ulluyah, le prévint-il. Puis il présenta Gilgamesh au grand dieu (*Fig. 70*) qu'il pressa d'accepter les offrandes : « Préserve sa vie. » Mais Kumarbi, dieu bien connu des récits hittites, s'y opposa avec force : impossible d'accorder l'immortalité à Gilgamesh, protesta-t-il.

Il semble alors que Gilgamesh comprit qu'il n'aurait jamais accès à un *Shem*. Il émit un vœu de compensation : pourrait-il, au moins, rencontrer son aïeul Utnapishtim ? Les dieux reportèrent leur décision. Gilgamesh (avec la complicité de Shamash ?) quitta la ville et prit la route du mont *Mashu*. Il faisait halte chaque jour pour offrir des sacrifices à Ulluyah. Il atteignit le mont en six jours. Il était bien arrivé au site des *Shems* :

Le nom de la montagne est *Mashu*.  
Au mont *Mashu* le voilà parvenu,  
où, chaque jour, il observa les *Shems*  
dans leurs allées et venues.

Les attributions fonctionnelles du mont impliquaient qu'il soit en connexion à la fois avec l'espace et avec les confins de la Terre :

En haut, au groupe céleste  
il est connecté.  
En bas,  
avec le monde du dessous, il est en lien.

Un accès au cœur du mont existait. Mais son entrée, la « porte », faisait l'objet d'une surveillance rapprochée :

Les gardes-chiourmes des fusées [les hommes-scorpions<sup>68</sup>]  
veillent à la porte.  
La terreur qu'ils inspirent dépasse tout, les voir, c'est mourir.  
Leur mortel faisceau de lumière balaie les montagnes  
Ils veillent sur les élévations et les descentes de Shamash.

L'on a trouvé des représentations d'êtres ailés, ou d'hommes-taureaux divins, en train de manœuvrer un émetteur de rayon circulaire monté sur un support. Il se pourrait qu'elles soient des illustrations anciennes du « mortel faisceau de lumière [qui] balaie les montagnes » (*Fig. 71 a, b, c*).



Fig. 71

« Quand Gilgamesh vit le terrible rayon, il se protégea la face. Puis il reprit de l'assurance et approcha [les gardiens] ». L'un d'eux, en constatant que le redoutable rayon ne déstabilisait Gilgamesh que ponctuellement, cria à destination de son équipier : « Celui qui s'en vient, son corps est de la chair des dieux ! » Il semble donc que les rayons, s'ils étaient en mesure d'assommer ou de tuer des humains, laissaient les dieux indemnes.

On permit à Gilgamesh d'approcher, on lui demanda de se nommer et de justifier sa présence dans la zone contrôlée. Il entreprit d'expliquer ses origines semi-divines et sa « quête de vie ». Il dit souhaiter rencontrer son aïeul Utnapishtim :

C'est en raison de la présence d'Utnapishtim, mon aïeul,  
que je suis venu.

Lui qui a rejoint l'assemblée des dieux.

Je souhaite le questionner au sujet de la vie et de la mort.

« Jamais aucun mortel n'a accompli pareille démarche », dirent les deux gardes. Avec détermination, Gilgamesh se mit à évoquer Shamash, expliqua qu'il était dieu aux deux tiers. Que se passa-t-il ? On ne sait, les tablettes sont incomplètes. Mais en fin de compte, les gardes-chiourmes annoncèrent

à Gilgamesh que la permission lui était donnée : « La porte du mont t'est ouverte !<sup>69</sup> »

Gilgamesh s'avança, suivit « le chemin que prenait Shamash ». Son périple dura douze *beru* (heures doubles). La plupart du temps, « il ne vit goutte, ni devant lui ni derrière ». Peut-être portait-il un bandeau sur les yeux dans la mesure où, insiste le texte, « *pour lui*, point de lumière ». À la huitième heure double, il se mit à hurler. À la neuvième, « il sentit un vent du nord lui caresser le visage ». « Quand il atteignit la onzième *beru*, l'aube pointait. » Enfin, au terme de la douzième heure double, « il se retrouva en pleine lumière ».

Il vit à nouveau. Et ce qu'il vit se révéla stupéfiant. « Une enceinte des dieux » au cœur de laquelle « fleurissait » un jardin tout entier constitué de pierres précieuses ! La beauté de l'endroit ressort du vieux texte mutilé :

En guise de fruits, il offrait des cornalines,  
ses vignes étaient si belles que le regard n'en pouvait soutenir  
la vue.

Le feuillage ? Du lapis-lazuli.

Et les grappes, à la beauté insoutenable à regarder,  
étaient de [...].

Ses [...] de pierres blanches [...]

Dans ses eaux, de purs roseaux [...] de *sasu*.

Comme un arbre de vie et un arbre de [...]  
constitués d'*An-Gug* [...]

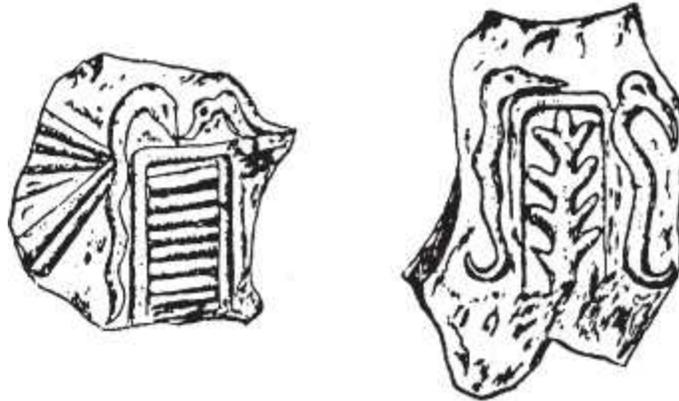


Fig. 72

La description n'en finit pas. Enchanté, ébahi, Gilgamesh foulait le jardin. À l'évidence, un « jardin d'Éden » *simulé* !

La suite nous est encore inconnue dès lors qu'une colonne entière de la neuvième tablette se montre trop endommagée pour être lue. Dans le jardin ou quelque part ailleurs, Gilgamesh finit par rencontrer Utnapishtim. Sa première réaction, au vu d'un homme des « jours anciens », fut de comparer leurs apparences :

Gilgamesh lui dit,  
il dit à Utnapishtim le « lointain » :  
Quand je te regarde, Utnapishtim,  
tu n'es en rien différent.  
Comme si j'étais comme toi [...]

Puis Gilgamesh en vint au fait :

Dis-moi,

Comment as-tu rejoint l'assemblée des dieux  
dans ta quête de vie ?

En réponse, voici ce qu'Utnapishtim dit à Gilgamesh : « Je vais te révéler quelque chose de caché, Gilgamesh. Un secret des dieux que je vais te confier. » Le secret ? *Le récit du Déluge* : comment, alors qu'il était, lui, Utnapishtim, le monarque de Shuruppak, les dieux décidèrent de laisser le Déluge détruire l'humanité. Comment Enki, en secret, lui donna pour instruction de construire un vaisseau sous-marin particulier et d'y faire monter sa famille, « tout comme la semence de tout être et chose vivante ». Un pilote accrédité par Enki dirigea le vaisseau sur le mont Ararat. Quand les eaux commencèrent à baisser, Utnapishtim quitta le navire pour offrir des sacrifices. Dieux et déesses – en orbite autour de la Terre à bord de leur engin spatial tout au long de l'inondation – atterrirent à leur tour sur le mont Ararat pour déguster la viande rôtie. Avant qu'Enlil, à son tour, ne se pose et n'explose de colère en comprenant qu'en dépit du serment prêté par tous les dieux, Enki avait manœuvré pour que survive l'humanité.

Mais quand son courroux se calma, Enlil perçut l'intérêt de cette survivance. Alors, poursuivit Utnapishtim, Enlil me gratifia de la vie éternelle :

Sur ces entrefaites, Enlil grimpa à bord du navire.  
Il me tendit la main, me fit monter.  
Il fit monter ma femme  
la fit s'agenouiller à mes côtés.  
Entre nous deux,  
il toucha nos fronts et nous bénit :  
« Jusqu'alors, Utnapishtim était un humain.  
Désormais, Utnapishtim et sa femme,  
semblables aux dieux, résideront parmi nous.  
C'est très loin d'ici que cet homme, Utnapishtim, résidera,  
À l'embouchure des fleuves. »

Ainsi fut-il fait, conclut Utnapishtim. Il fut conduit en sa demeure lointaine pour vivre parmi les dieux. Mais comment en serait-il de même pour Gilgamesh ? « À présent, qui, pour ton salut, va bien pouvoir réunir

l'assemblée des dieux, pour que la vie que tu cherches tu la puisses trouver ? »

Gilgamesh avait écouté le récit. Il comprit que seuls les dieux, réunis en assemblée, pourraient décider la vie éternelle, et que lui, par ses propres moyens, n'y parviendrait pas. Alors, il s'évanouit. Il resta totalement inconscient six jours et sept nuits. Sarcastique, Utnapishtim glissa à sa femme : « Contemple ce héros en quête de la vie. Du simple sommeil, il passe aux brumes de l'évanouissement ! » Durant tout son coma, ils veillèrent sur Gilgamesh pour qu'il reste en vie, « pour qu'il retourne sain et sauf par le chemin qu'il a pris, pour que par la porte qu'il a franchie il reparte chez lui ».

On convoqua Ur-Sanabi le batelier pour qu'il escorte Gilgamesh sur le chemin du retour. Mais au dernier moment, alors que Gilgamesh allait le quitter, Utnapishtim lui révéla un autre secret. Certes, il n'échapperait pas à la mort, lui dit-il. Mais il existait une façon de la repousser. À charge pour lui de s'approprier la plante secrète que mangent les dieux et qui les fait rester *jeunes à jamais* !

Utnapishtim lui dit, il dit à Gilgamesh :

Tu es ici venu, au prix de rudes efforts et de grandes fatigues.

Que vais-je te donner à emporter en ton pays ?

Je vais te dévoiler, Gilgamesh,

quelque chose qui reste soigneusement caché,

un secret des dieux dont je vais te parler :

il existe une plante,

dont la racine est comme celle d'une sorte d'arbuste à baies.

Ses épines sont comme celle du nard<sup>70</sup>.

Si tes mains se procurent le suc de cette plante,

la jouvence tu trouveras.

La plante, nous dit la suite du récit, poussait sous l'eau :

Sitôt Gilgamesh entendit-il le secret

qu'il força la canalisation.

Il s'attacha aux pieds de lourdes pierres.

Qui l'entraînèrent au fond du puits.  
Il y vit la plante.  
Il s'en empara en dépit des piqûres qu'elle infligeait à ses  
mains.  
Il coupa les liens des pierres attachées à ses pieds.  
Sitôt la seconde pierre détachée, il refit surface  
là où il avait plongé.

Sur le chemin de retour en compagnie d'Ur-Sanabi, Gilgamesh lui dit  
trionphalement :

Ur-Sanabi,  
cette plante à nulle autre pareille,  
par laquelle un homme peut recouvrer sa vitalité !  
Je l'emmènerai à Uruk et ses remparts,  
la couperai et la mangerai.  
« L'homme redevient jeune en sa vieillesse ! »  
sera son nom.  
Pour ma part, j'en mangerai,  
Et ma jeunesse retrouverai !

Un cylindre-sceau sumérien, daté des environs de 1700 av. J.-C., représente  
des scènes de l'épopée. Il montre (à gauche) un Gilgamesh à moitié nu,  
débraillé, en train de terrasser deux lions. Sur la droite, le même Gilgamesh  
brandit devant Ur-Sanabi la plante de la vie éternelle. Un dieu, au centre,  
porte un curieux outil terminé en spirale, à moins qu'il ne s'agisse d'une  
arme (*Fig. 73*).



*Fig. 73*



Fig. 74

Mais la malchance ou le mauvais sort frappa, comme elle frappa tous ceux qui, au cours des millénaires et des siècles qui suivirent, cherchèrent la plante de jouvence.

Gilgamesh et Ur-Sanabi « se préparaient pour la nuit quand Gilgamesh avisa un trou aux eaux fraîches. Il s’y plongea pour se baigner ». Catastrophe : « Un serpent avait senti l’odeur de la plante. Il vint s’en emparer [...] »

Alors Gilgamesh s’assit et pleura,  
 ses larmes inondaient son visage.  
 Il prit Ur-Sanabi le batelier par la main.  
 « Pour qui [demanda-t-il], mes mains ont-elles tant œuvré ?  
 Pour qui ai-je versé le sang de mon âme ?  
 Je n’ai, pour moi, reçu nulle bénédiction.  
 C’est à un serpent que j’ai offert cette aubaine. »

D’autres sceaux sumériens illustrent encore la fin tragique de l’épopée : la porte ailée en arrière-plan, le navire piloté par Ur-Sanabi et la lutte de Gilgamesh et du serpent. Faute d’avoir trouvé l’immortalité, le voilà poursuivi par l’ange de la mort (Fig. 74).

Ainsi en fut-il : pendant des générations entières, les scribes copièrent, traduisirent, les poètes récitèrent, les conteurs narrèrent l’histoire de la première et vaine recherche de l’immortalité, le récit épique de Gilgamesh.

Au fait, voici comment il s’ouvrait :

Que le pays connaisse  
celui qui vit le Passage souterrain.  
Que je conte l'histoire réelle  
de celui qui connaît les mers.  
Il a tout autant visité le [... ?],  
De la sagesse, il a tout connu du secret [...]  
Les choses secrètes, il les a vues,  
ce qui reste caché à l'homme, il le découvrit.  
Il a même rapporté de bonnes nouvelles  
du temps d'avant le Déluge.  
Il s'est aussi lancé dans le voyage lointain  
épuisant, aux mille dangers.  
Le voilà revenu. Et sur une colonne de pierre  
son labeur entier il grava.

Et voici, d'après les Listes royales sumériennes, comment tout finit :

Le divin Gilgamesh, dont le père était un humain, grand prêtre du quartier du temple, régna cent vingt-six ans. Ur-Lugal, fils de Gilgamesh, lui succéda.

## Chapitre 8

### **Les chevaucheurs des nuées**

**L**e voyage de Gilgamesh en quête de l'immortalité a constitué sans conteste la source de quantité de récits au cours des millénaires qui suivirent. Ils campaient des demi-dieux ou des héros qui revendiquaient le statut de « pisteurs » du paradis sur la Terre ou de la demeure céleste des dieux. Il ne fait pas de doute non plus que l'épopée détaillée de Gilgamesh servit de guide à travers lequel les chercheurs qui lui succédèrent tentèrent de retrouver les anciens repères qui menaient au Pays de vie et le moyen de les confirmer.

Similarités entre les repères géographiques. Tunnels creusés de main d'homme (ou plutôt de dieu), de même que des couloirs, des sas pour l'air et des chambres radiatives. Sans compter les êtres aviformes, dits les « aigles », auxquels s'ajoutent une quantité de détails plus ou moins manifestes : autant d'éléments trop nombreux et recoupés pour ne relever que de la simple coïncidence. En outre, le récit épique du périple a de quoi expliquer la confusion qui régna des millénaires durant sur la localisation précise de l'objectif convoité. Et pour cause : mon analyse détaillée a montré que Gilgamesh n'accomplit pas un seul voyage, mais deux – dont ne tiennent pas compte les chercheurs d'aujourd'hui, pas plus sans doute ceux du passé.

La dramaturgie Gilgamesh connut son acmé sur le territoire du *Tilmun*, une demeure des dieux et le site des *Shems*. Là où il rencontra un ancêtre qui échappa à la mortalité, qu'il mit la main sur la plante de l'éternelle jeunesse. Là encore que se manifestèrent d'autres rencontres avec le divin et des événements qui affectèrent le destin de l'histoire humaine, survenus au fil des millénaires. Là enfin, je le soutiens, que se trouvait la *Douât*, les Degrés du ciel.

Certes, mais ce ne fut pas la première destination de Gilgamesh. Nous devons le suivre pas à pas dans la séquence même qui a prévalu à son voyage : son but premier sur la route de l'immortalité ne fut pas le Tilmun,

mais le « site d'atterrissage » de la montagne des Cèdres, au cœur de la grande forêt de cèdres.

Les spécialistes (je pense à Samuel Noah Kramer, *L'histoire commence à Sumer*<sup>71</sup>) ont qualifié de « cryptiques et toujours énigmatiques » les écrits sumériens qui disaient que Shamash pouvait « s'élever » dans la forêt des Cèdres, et pas seulement au Tilmun. La réponse veut qu'aux côtés du spatioport du Tilmun, à partir duquel l'on était en mesure de rejoindre l'espace profond, il existait aussi un « site d'atterrissage et de décollage » duquel les dieux s'envolaient pour « escalader les cieux » de la Terre. Le comprendre passe par ma découverte : en réalité, les dieux disposaient de deux types d'engins aériens : les GIR, les fusées opérationnelles au Tilmun ; et ceux que les Sumériens nommaient les MU, les « chambres du ciel ». Il relevait de la technologie des Nephilim que le compartiment supérieur du GIR, le module de commande – ce que les Égyptiens désignaient par le terme de *Ben-Ben* – avait la capacité de se détacher et de voler dans l'atmosphère terrestre à la façon d'un MU.

Les peuples du passé avaient vu des GIR dans leurs silos (*revoir Fig. 27*) ou même en vol (*Fig. 75*). Mais ce sont les « chambres du ciel » qu'ils représentèrent le plus souvent – des engins que nous classerions de nos jours parmi les « ovnis » (objets volants non identifiés). Celle que le patriarche Jacob a décrite dans sa vision a fort bien pu ressembler à la chambre du ciel d'Ishtar (*revoir Fig. 66*). La roue volante qu'a dépeinte le prophète Ézéchiél s'apparentait aux images assyriennes de leur dieu volant parcourant le ciel à hauteur de nuages, à l'intérieur d'une chambre du ciel (*Fig. 76 a*). Elles sont tout autant identifiables aux trombes enflammées qui enlevèrent le prophète Élie au ciel à cet endroit même.



Fig. 75

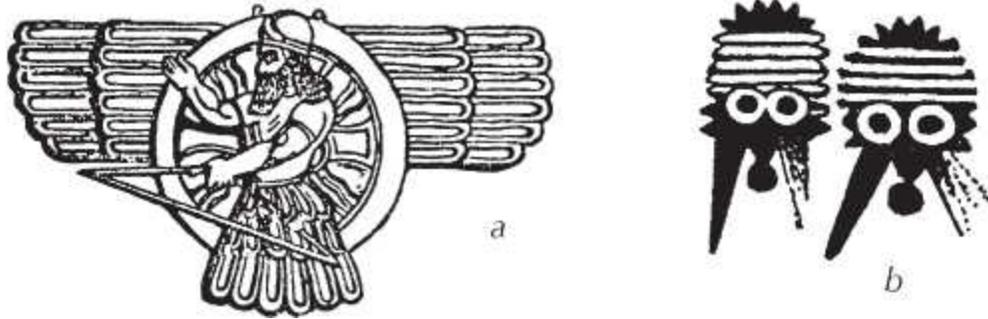


Fig. 76

Quant aux « aigles » sumériens, ils correspondent aux dieux volants de l'Antiquité, que représentèrent tous les anciens peuples sous la forme de dieux ailés – les « êtres ailés » dont les représentations rendent compte de la reconnaissance judéo-chrétienne des *chérubins* ailés et des anges (littéralement, émissaires) du Seigneur (Fig. 77).

Donc, Tilmun était la localisation du port spatial. La montagne des Cèdres, celle du « site d'atterrissage », le « carrefour d'Ishtar » – l'aéroport des dieux. Celui vers lequel Gilgamesh a dans un premier temps dirigé ses pas.

Si l'identification du Tilmun et son positionnement ne furent pas une mince affaire, celle de la forêt des Cèdres ne pose pas question. À part les hauteurs mineures de l'île de Chypre, il n'existe dans tout le Proche-Orient des montagnes de ce type qu'au Liban. Ces cèdres majestueux capables de dépasser les quarante-cinq mètres ont fait l'objet à plusieurs reprises de l'admiration des rédacteurs de la Bible. Leur caractère exceptionnel était connu des anciens peuples depuis les temps les plus reculés. Comme l'attestent les textes bibliques et proche-orientaux, les cèdres du Liban étaient destinés à la construction et à la décoration des temples (« les maisons des dieux »). On en trouve la pratique décrite dans I Rois, au fil du chapitre consacré à la construction du temple de Jérusalem par Salomon (sur la demande du Seigneur Yahvé, « ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom. Ordonne maintenant que l'on coupe pour moi des cèdres du Liban », 5:6).

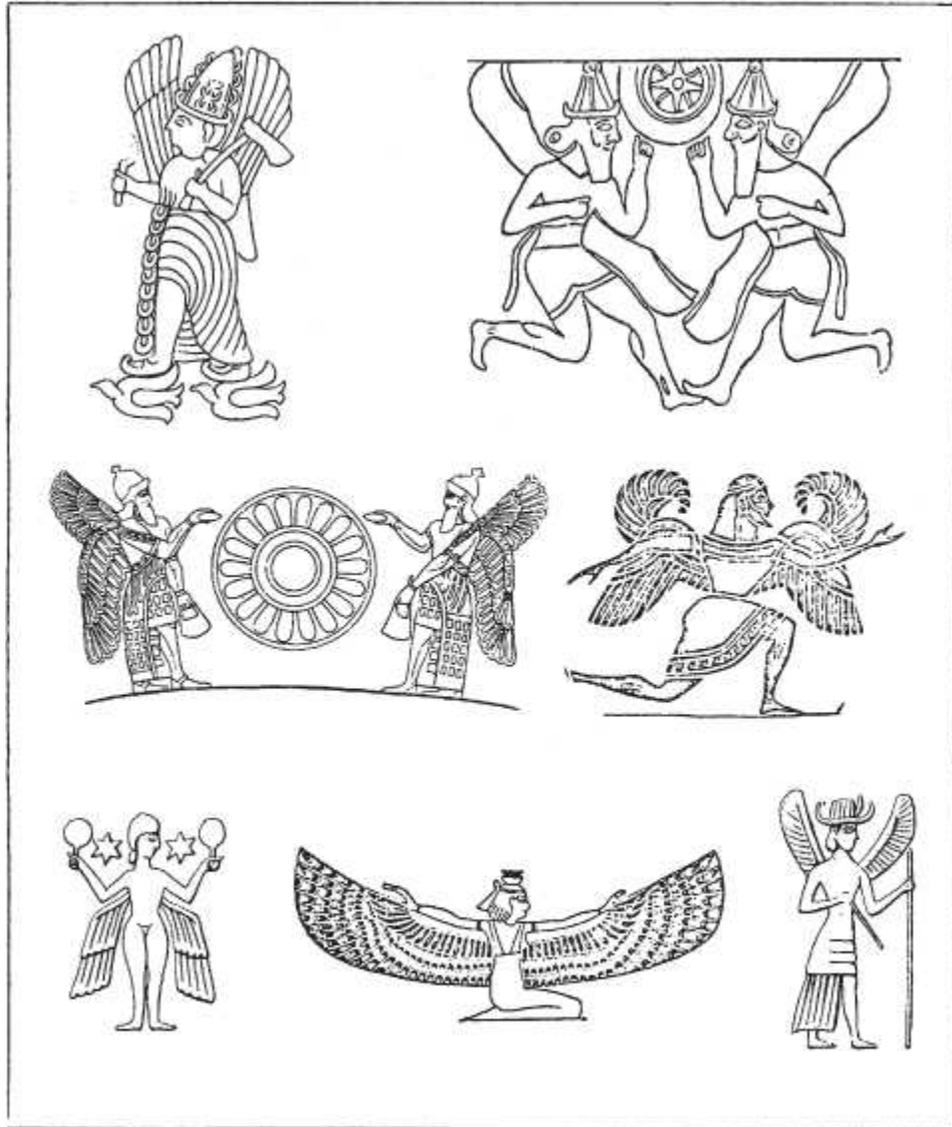


Fig. 77

Il semblerait que le Seigneur biblique ait bien connu les cèdres. Il les employa souvent dans ses allégories pour comparer les monarques ou les nations aux cèdres : « Voici, l'Assyrie était un cèdre du Liban. Ses branches étaient belles, son feuillage était touffu, sa tige élevée, et sa cime s'élançait au milieu d'épais rameaux [...] Les eaux l'avaient fait croître, l'abîme l'avait fait pousser en hauteur » (Ézéchiel, 31:3-4) – jusqu'à ce que la colère de Yahvé ne l'abatte et ne broie ses branches. Apparemment, l'homme n'a jamais pu domestiquer ces cèdres. La Bible rappelle une tentative vouée à l'échec. Elle l'attribue à un roi de Babylone (épisode réel ou allégorique) : « [il] vint au Liban, et prit la cime d'un cèdre » (17:2) pour

sélectionner une semence de qualité. Laquelle semence, « [il] la mit dans un champ ou l'on sème. Il la transporta près de grandes eaux, il la planta comme un saule » (17:5). Mais ce qui poussa n'eut rien d'un grand cèdre, ce fut « une vigne qui s'étendit, mais avait peu de hauteur » (17:6).

Pourtant, le Dieu biblique connaissait le secret de la culture du cèdre :

Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : et moi, je prendrai de la cime du cèdre élevé un rejeton, et je le placerai : de la plus haute de ses jeunes pousses, j'arracherai un tendre rejeton et je le planterai sur une montagne haute et éminente [...]

Et il portera des branches et produira du fruit, et il sera un cèdre magnifique (17:22-23).

Ce savoir-faire semble se nourrir de l'idée que le cèdre poussa dans le « verger des dieux ». Où aucun autre arbre ne pouvait se comparer à lui. « Il était objet de jalousie de la part de tous les autres arbres plantés en Éden, le jardin des dieux. » Le mot hébreu *Gan* (verger, jardin), dont la racine est *gnn* (protecteur, gardien), porte le sens d'une zone gardée, sous contrôle – le même sens induit auprès du lecteur du récit de Gilgamesh : une forêt qui s'étend « sur bien des lieues », placée sous la surveillance d'un combattant de feu (« terreur pour les mortels »), accessible par une seule porte capable de paralyser l'intrus qui la toucherait. Au-delà, s'étendait le « séjour secret des Anunnaki ». Un tunnel conduisait à « l'enceinte depuis laquelle étaient émises les paroles de commandement ». « Le site caché de Shamash. »

Gilgamesh agit de même au site d'atterrissage puisqu'il bénéficia de l'autorisation et du soutien de Shamash. Mais la colère d'Ishtar (quand il repoussa ses avances) compromit l'enchaînement des événements. Ce qui ne fut pas, selon l'Ancien Testament, le sort réservé à un autre roi mortel. Il s'agissait du roi de Tyr – une cité-État de la côte du Liban, à peu de distance des montagnes des Cèdres. Et la déité (comme le rapporte le chapitre 28 du livre d'Ézéchiel) fit en sorte de lui assurer la visite de la montagne sacrée.

Tu étais en Éden, le jardin de Dieu. Tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses [...]

Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes déployées [oint]. Je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de Dieu [la montagne sacrée].

[Tu étais comme un dieu] Tu marchais au milieu des pierres étincelantes (28:13-14).

Gilgamesh chercha à pénétrer sans sauf-conduit la zone d'atterrissage des dieux. Le roi de Tyr, lui, y fut non seulement convié, mais il bénéficia à l'évidence d'une balade à bord des « pierres enflammées », et il vola comme un chérubin. En conséquence, « je suis un dieu », proclama-t-il. « Dans la demeure d'une déité j'ai pris place, au sein des eaux. » Pour prix de son orgueil, devait lui dire le prophète, il connaîtrait la mort d'un sauvage sans foi de la main d'étrangers.



Fig. 78

Les Hébreux des temps bibliques et leurs voisins du nord étaient ainsi au fait de la localisation et de la nature du site d’atterrissage dans la montagne des Cèdres qu’avait tenté d’atteindre Gilgamesh au cours du précédent millénaire. Il ne s’agissait, comme je vais le démontrer, en aucun cas d’un lieu « mythologique », mais d’un endroit tout ce qu’il y a de réel : des textes en attestent l’existence et les fonctions, mais tout autant des représentations imagées existent, venues du lointain passé.

Dans le récit du roi qui tenta d'acclimater un cèdre, l'Ancien Testament note qu'« il l'emporta dans un pays de commerçants » (Ézéchiel, 17:4) et qu'il replanta la graine « dans une ville de marchands » (*ibidem*). Ce pays et cette ville de commerçants et de marchands, n'allons pas les chercher bien loin : le long de la côte libanaise, à partir du début de l'Anatolie au nord de la Palestine du Sud, il existait plusieurs cités côtières cananéennes dont la prospérité et la puissance étaient nées du commerce international. Les narrateurs bibliques connaissaient particulièrement bien Tyr et Sidon. Ces centres commerciaux maritimes existaient depuis des millénaires, leur renommée atteignit son apogée sous le règne de leurs monarques phéniciens.

Depuis sa destruction par les envahisseurs assyriens, une ruine d'une autre ville ensevelie gisait sous un mont, sans doute l'avant-poste le plus au nord des Cananéens, aux marches de l'empire hittite. C'est un fermier qui en découvrit les vestiges par hasard, en 1928, alors qu'il labourait une nouvelle parcelle près du mont Ras Shamra. Les fouilles complètes qui y furent menées mirent au jour l'ancienne ville d'*Ougarit*. Les découvertes, spectaculaires, allèrent d'un grand palais, un temple dédié au dieu *Baal* (« le Seigneur »), à toute une série d'objets. Mais les trésors réels furent constitués par les dizaines de tablettes d'argile porteuses d'une écriture cunéiforme alphabétique (*Fig. 79*), composée en un langage « sémitique de l'Ouest » assez proche de l'hébreu biblique. Ces tablettes furent présentées pour la première fois il y a bien des années par Charles Virolaud dans la revue scientifique *Syria*. Elles arrachaient à une relative opacité le peuple des Cananéens, leur vie, leurs mœurs, leurs dieux.

Au sommet du panthéon cananéen figurait une déité suprême, nommée *El* – un terme générique pour « déité » en hébreu biblique, venu du mot akkadien *Ilu*, littéralement l'« Élevé ». Mais dans les récits cananéens réservés aux dieux et aux hommes, *El* prenait la valeur d'un nom propre, celui d'une divinité réelle, autorité de dernier recours dans les affaires tant divines qu'humaines. Il était le père des dieux, il était aussi *Ab Adam* (« père des hommes »). Ses épithètes : le Gentil, le Miséricordieux. Il était le « créateur des choses créées » et « celui-là seul qui peut accorder la royauté ». Une stèle trouvée en Palestine (*Fig. 80*) représente *El* assis sur son trône tandis qu'une divinité plus jeune, sans doute l'un de ses nombreux fils, lui sert un breuvage. *El* y porte la coiffe conique, cornue, marque de

reconnaissance des dieux à travers tout le Proche-Orient. L'omniprésent globe ailé, cet emblème de la planète des dieux, domine la scène.



Fig. 79



Fig. 80

Dans « les temps jadis », El passait pour une déité majeure du ciel et de la terre. Mais à l'époque où prirent place les événements relatés dans les tablettes, El connaissait une semi-retraite, à l'écart du quotidien. Sa demeure se trouvait « dans les montagnes », aux « deux sources ». Il se tenait assis dans sa maison, y recevait des envoyés, participait à des conseils divins et tentait de résoudre les différends récurrents qui surgissaient entre les jeunes dieux. Parmi lesquels, bon nombre de ses propres fils : certains des textes semblent dire qu'El pouvait bien en compter soixante-dix. Dont trente conçus avec sa conjointe officielle, Asherah (Fig. 81). Et les autres nés de tout un lot de concubines, voire, parmi elles, des humaines. Un récit poétique conte la façon dont deux femmes virent El nu alors qu'elles se promenaient sur la plage. Elles furent tout émoustillées par la taille de son pénis : chacune finit par porter un fils de ses œuvres<sup>72</sup>.

Pourtant, les enfants d'El qui comptaient vraiment se limitaient à trois fils et une fille : les dieux *Yam* (« l'Océan, la Mer »), *Baal* (« le Seigneur ») et *Mot* (« le Frappeur, l'Exterminateur »), avec la déesse *Anat* (« Celle qui a du répondant »). Leurs noms et leurs liens de parenté les désignent à la source des dieux grecs Poséidon (le dieu des mers), Zeus (Seigneur des dieux) et Hadès (dieu du monde des enfers). Baal, à l'image de Zeus, ne se séparait jamais d'un missile émetteur d'éclair (Fig. 82) ni du taureau, symbole de son culte. Quand Zeus vainquit Typhon, ce fut sa sœur Athéna, déesse de la guerre et de l'amour, qui resta seule à ses côtés. Dans les légendes égyptiennes, ce fut Isis qui demeura proche de son frère et époux

Osiris. *Idem* quand Baal eut raison de ses deux frères : sa sœur et amante Anat fut la seule à accourir à son aide. À l'image d'Athéna, elle était, d'un côté, « la jeune fille », volontiers exhibitionniste de sa beauté dénudée (Fig. 82), de l'autre la déesse de la guerre, avec le lion symbole de sa bravoure (Fig. 83). L'Ancien Testament la désignait sous le nom d'*Astoreth* (Astarté).



Fig. 81



Fig. 82

Les liens avec la mémoire et les croyances préhistoriques égyptiennes étaient tout aussi flagrants qu'avec la « mythologie » grecque. Osiris fut ressuscité par Isis après qu'elle trouva ses membres au cœur de la cité cananéenne de Byblos. De la même manière, Baal fut ramené à la vie par Anat après son meurtre perpétré par Mot. Seth, l'ennemi d'Osiris, apparaissent parfois, dans les écrits égyptiens sous le nom de « Seth de *Saphon* ». Baal, nous allons le voir, acquit le titre de « Seigneur de *Saphon* ». Les monuments égyptiens du « nouveau royaume » – contemporain de la période cananéenne – représentaient les dieux cananéens dans la posture

des déités égyptiennes, sous les noms de Min, Reshef, Qadesh, Anthat (*Fig. 84*). Dans l’Ancien Monde, les mêmes récits s’appliquent aux mêmes dieux, seuls les noms changent.



*Fig. 83*

Les exégètes ont souligné que tous ces récits puisaient, avec variantes, dans des légendes sumériennes originelles très antérieures : non seulement la quête par l’homme de l’immortalité, mais les histoires d’amour, de mort et de résurrection des dieux. Toujours, ces récits sont emplis d’épisodes, de détails, d’épithètes et d’enseignements qui se retrouvent pleinement dans l’Ancien Testament. Ils attestent de localisations communes (essentiellement Canaan), de traditions partagées, de versions originelles identiques.

Texte parlant en ce sens, l’histoire de *Danel* (Dan-El, « le juge d’El », le *Daniel* hébreu) qui campe un chef juste, privé d’héritier légitime. Il en appela aux dieux pour qu’il lui en soit donné un, de telle sorte qu’à sa mort ce fils soit en mesure d’ériger une stèle à sa mémoire à *Kadès*. D’où nous déduisons que la région du récit est celle où le sud cananéen (le *Négev*) rejoint la péninsule du Sinäï, puisque c’est là que s’élevait *Kadès* (la ville « sacrée »).

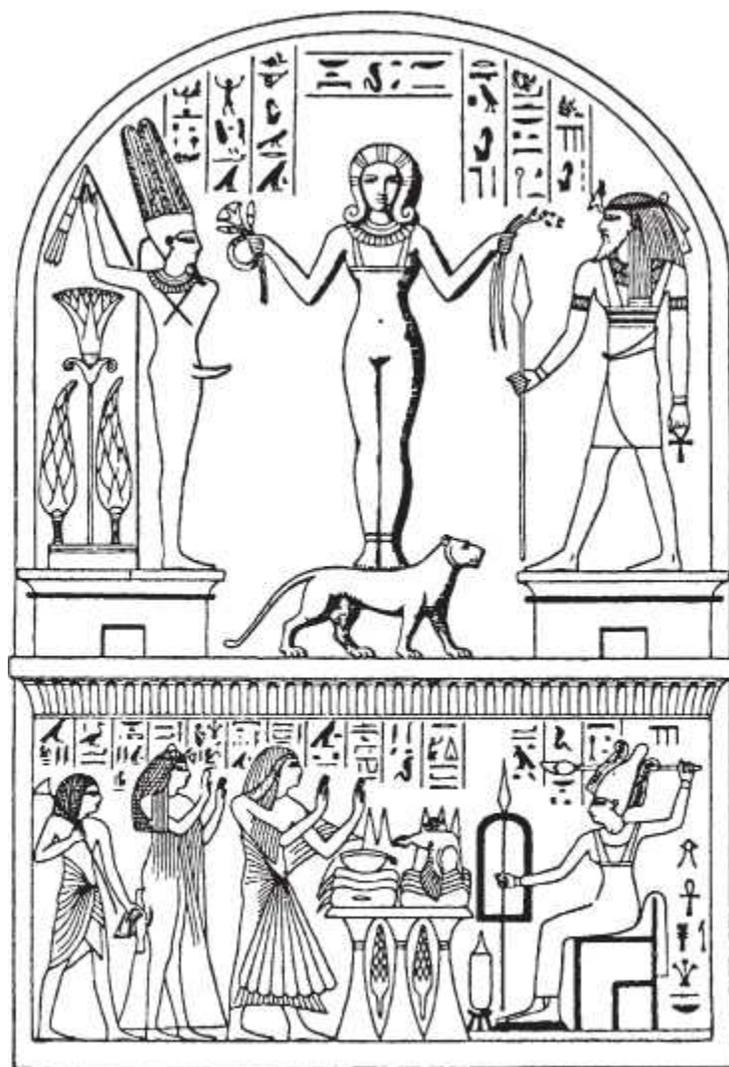


Fig. 84

Kadès était incluse dans le territoire du patriarche biblique Abraham. Le récit cananéen de Danel multiplie en fait les similarités avec l'histoire biblique de la naissance d'Isaac, fils sur le tard d'Abraham et de Sarah.

À l'instar du livre de la Genèse, nous lisons dans le texte cananéen que Danel, dont l'âge s'avance sans qu'il eût d'héritier de sexe masculin, eut la chance d'obtenir l'aide de deux dieux qui venaient de rejoindre son domaine. « Voici, un jour [une offrande] aux dieux, Danel, il donne à manger, il donne à boire aux Saints [aux Bénis]<sup>73</sup> ». Les hôtes divins – dont on apprendra qu'ils sont El, « celui qui guérit tout » et Baal – demeurent en compagnie de Danel une semaine entière. Durant laquelle il les accable de ses supplications. Au final, « Baal intervient pour présenter à El sa requête

[celle de Danel] ». El se montre conciliant et « par la main prend son serviteur », il lui confère l'« *Esprit* » par lequel la virilité de Danel se vit restaurée :

À l'aide du souffle de vie, voilà Danel stimulé [...]  
À l'aide du souffle de vie, le voilà revigoré.

À un Danel plutôt sceptique, El promet un fils. Grimpe sur ta couche, lui dit-il, donne à ta femme un baiser, embrasse-la... « par la conception et la grossesse, elle portera un enfant mâle pour Danel ». Tout comme dans le récit biblique, la matriarche porta bien un héritier légitime, de quoi assurer la succession. Ils le nomment *Aqhat*. Les dieux le surnomment *Naaman* [Na'aman] (« le Charmant »).

Quand il devient adolescent, il reçoit en présent de la part des artisans des dieux un arc unique en son genre. Qui suscite bientôt l'envie d'Anat, désireuse de posséder cet arc magique. Pour l'obtenir, elle promet à Aqhat tout ce qu'il désire – de l'argent, de l'or et même l'immortalité :

Demande la vie, ô Aqhat le héros,  
Demande la vie et je te la donnerai.  
L'immortalité et je te l'accorderai.  
Je te ferai compter avec Baal les années.  
Avec le fils d'El, tu compteras les mois<sup>3</sup>.

De plus, promet-elle, non seulement il vivra aussi longtemps que vivent les dieux, mais il sera convié à se joindre à eux pour la cérémonie qui donne la vie :

Et Baal, quand il confère la vie,  
donne une fête.  
Un banquet en honneur de Celui-à-qui-la-vie-est-donnée.  
Il lui offre une libation,  
il chante et psalmodie sur lui avec douceur.

Mais Aqhat n'imagine pas que l'homme puisse échapper à son sort de mortel, et il ne souhaite pas se séparer de l'arc :

Ne mens pas, ô jeune femme  
Aux yeux d'un héros, tes mensonges sont détestables.  
Comment un mortel pourrait-il l'après-vie obtenir ?  
Comment un mortel l'immortalité atteindrait-il ? [...]  
C'est la mort de tous les hommes que je connaîtrai.  
Oui, je mourrai très certainement.

Il ne manque pas non plus de faire remarquer à Anat que l'arc fut conçu pour des guerriers tels que lui-même et non pas pour qu'une femme l'utilise. Outragée, Anat « traverse le territoire » pour gagner la demeure d'El auprès duquel elle sollicite l'autorisation d'abattre Aqhat. La réponse énigmatique d'El laisse ouverte la possibilité d'une punition mais dans une certaine limite seulement.

Dès lors, Anat joue d'habileté. Elle retourne auprès d'Aqhat en traversant « un millier de champs, dix mille hectares ». La voilà qui plaisante et qui glousse histoire de lui faire croire qu'elle est venue en paix lui conter fleurette. « Jeune Aqhat, lui dit-elle, tu es mon frère, je suis ta sœur ». Elle le convainc de l'accompagner à la ville du « Père des dieux, du dieu de la Lune ». Où elle demande à *Taphan* [Yatpan] d'« occire Aqhat pour son arc », puis de le « faire vivre à nouveau » – tuer temporairement Aqhat le temps pour elle de lui prendre son arc. Taphan obéit aux directives d'Anat, « frappe Aqhat deux fois sur la tête, trois fois sur l'oreille » : l'âme d'Aqhat « sort comme un souffle ». Mais avant même qu'Aqhat ne soit rendu à la vie – si tant est qu'Anat en ait jamais eu l'intention – voilà son corps lacéré par des vautours [des aigles]. On apporte la terrible nouvelle à Danel, lequel « assis devant la porte, sous un arbre majestueux », « juge la cause de la veuve, arbitre le sort de l'orphelin ». Baal prête son concours à la recherche des membres épars d'Aqhat, mais sans succès. En quête de vengeance, la sœur d'Aqhat, déguisée, se rend en la demeure de Taphan qu'elle trouve ivre. Elle tente de l'assassiner. Nous manque-t-il une éventuelle *happy end* où l'on verrait Aqhat ressuscité en fin de compte ?

Le renversement de l'action, depuis les montagnes du Liban jusqu'à la « Cité du Seigneur de la Lune », figure aussi dans les péripéties de l'épopée de Gilgamesh. Partout au Proche-Orient, la déité associée à la Lune était Sîn (le Nannar de l'original sumérien). Son épithète ougaritique était « Père des dieux ». Il était bien le père d'Ishtar et de ses frères. La première

tentative de Gilgamesh d'atteindre son but *via* le site d'atterrissage de la montagne des Cèdres fut réduite à néant par Ishtar : elle avait cherché à le faire tuer par le Taureau du ciel parce qu'il avait repoussé ses avances. Au cours de son second voyage à travers le territoire du Tilmun, Gilgamesh était lui aussi parvenu jusqu'à une cité fortifiée « dont le temple était dédié à Sîn ».

Mais tandis que Gilgamesh arrivait dans la région de Sîn au terme d'un trek interminable et dangereux, Anat – tout comme Ishtar – pouvait se rendre d'un endroit à l'autre en un rien de temps – puisqu'elle n'était pas astreinte à marcher ni à voyager à dos d'âne. Bien au contraire, elle se rendait où elle le désirait d'un coup d'ailes. De nombreux textes mésopotamiens firent état des déplacements aériens d'Ishtar, de sa capacité à quadriller les cieux de la Terre, à « sillonner le ciel et la terre ». On la voit sur son temple à Assur, une capitale assyrienne, équipée de ses lunettes de pilote, de son casque ajusté et de ses « écouteurs » géants ou tableaux de contrôle (*revoir Fig. 58*). On a découvert dans les ruines de Mari sur l'Euphrate la statue grandeur nature d'une déesse équipée d'une « boîte noire », d'une tuyère, d'un casque cornu aux écouteurs intégrés et autres équipements d'aviateur (*Fig. 85*). Cette capacité de « voler comme un oiseau », partagée par les divinités cananéennes, se retrouve dans tous les récits épiques exhumés à Ougarit.



*Fig. 85*

L'un d'eux, qui montre une déesse voler à la rescousse de quelqu'un, a reçu pour titre de la part des exégètes *La légende du roi Kéret* – où *Kéret* peut tout aussi bien se voir interpréter comme le nom même du roi ou celui de sa cité (« la capitale »). La trame majeure de l'histoire s'apparente à celle de l'épopée sumérienne de Gilgamesh : les efforts de l'homme pour atteindre à l'immortalité. À cela près qu'elle commence à la façon du récit biblique de Job, et qu'elle recoupe fortement d'autres passages de la Bible.

Job, nous dit le récit biblique, était un homme droit et « pur », doté d'une belle fortune et d'un fort pouvoir. Il vivait au « Pays de *Hus [Uts, Utz]* » (« Terre du Conseil »), au cœur du domaine des « enfants de l'orient ». Tout allait bien jusqu'au jour où « les fils du Seigneur étant venus se présenter devant Yahvé, Satan vint aussi au milieu d'eux » (Job, 1:6). Satan qui persuada Dieu de l'autoriser à soumettre Job à l'épreuve en lui infligeant d'abord la perte de ses enfants et de tout son bien, puis en l'accablant de toutes sortes de maux. Job endeuillé, assis, souffrait, quand trois de ses amis vinrent le consoler. Tout le livre de Job est constitué par le recueil de leurs discussions à propos de la vie et de la mort, et des mystères du ciel et de la terre.

Job regretta amèrement la tournure des événements et souhaita ardemment le retour des jours d'avant, quand il était honoré et respecté : « [...] je sortais pour aller à la porte de *Kéret* [de la ville], et je me faisais préparer un siège dans la place... » (29:7). En ces jours enfiévrés, se rappelait Job, il croyait qu'il « mourrai[t] dans [s]on nid. Comme l'oiseau Phénix, [il] revivrai[t] longtemps » (29:18). Désormais, dépouillé de tout et frappé de maux, il se sentait mourir sur place.

L'ami qui s'en était venu du sud lui rappela que « l'homme [naît] pour la peine, seul le fils de *Reshef* peut prendre son essor pour les cieux [comme les fils de la foudre pour élever leur vol]<sup>74</sup> » (5:7) : autrement dit, l'homme était après tout mortel, dès lors pourquoi s'agite-t-il autant ?

Ce à quoi Job répondit de façon énigmatique que les choses n'étaient pas si simples : « L'Essence du Seigneur m'est consubstantielle, son rayonnement nourrit mon *Esprit* [Car les flèches du Tout-Puissant me transpercent et mon âme en suce le venin] » (6:4). Était-il en train de révéler, à travers ce verset incompréhensible, qu'il était en partie de sang divin ? Raison pour laquelle, à l'image de Gilgamesh, il s'était attendu à vivre aussi longtemps que le phénix sans cesse rajeuni, destiné à ne mourir

que lorsque son « créateur » mourrait. Mais à présent, il comprenait : « Je ne vivrai pas toujours... Laisse-moi, car ma vie n'est qu'un souffle » (7:16).

Et de même, le récit de Kéret dépeint le personnage d'abord sous les traits d'un homme prospère qui perd en un instant tour à tour sa femme et ses enfants frappés par la maladie et la guerre. « Il voit sa progéniture réduite à néant [...] toute une postérité entièrement décimée », et il comprend que sa dynastie prend fin : « Son trône est tout entier sapé. » Son deuil et son chagrin s'accroissent chaque jour. « Sa couche est trempée de ses larmes. » Jour après jour, « il pénètre dans la chambre intérieure » du temple et pleure devant ses dieux. Au final, El « descend en lui » pour découvrir « quels maux font tant pleurer Kéret ». On apprend alors à travers le texte qu'il est en partie d'essence divine puisque El l'engendra (avec une femme humaine).

El conseille à son « jeune homme bien-aimé » d'arrêter ses pleurs et de se remarier, car il serait gratifié d'un nouvel héritier. Il lui est recommandé de se laver et de se rendre présentable pour aller quérir la main de la fille du roi d'Udum (sans doute l'Édom, l'Idumée biblique). Kéret escorté par ses troupes, chargé de présents, se rend à Udum et se conforme aux instructions d'El. Mais le roi d'Udum refuse l'argent et l'or. Parce qu'il sait que Kéret « tient de la chair du Père des hommes » – qu'il est d'origine divine –, il ne réclame qu'une seule dot : que le premier-né que sa fille portera pour Kéret soit lui aussi semi-divin !

Une telle décision n'appartient bien sûr pas à Kéret. El, lui qui lui a donné d'abord le conseil de se marier, n'est pas accessible. Dès lors, Kéret prend le chemin de l'autel d'Asherah pour en appeler à son aide. La scène suivante a pour cadre la demeure d'El, où l'appel lancé à Asherah est relayé par les jeunes dieux :

Alors se présentèrent les groupes des dieux,  
et le puissant Baal prit la parole :  
« Viens-t'en, doux ami, affable El :  
ne béniras-tu point Kéret de sang pur,  
ni ne contenteras le jeune homme bien-aimé d'El ? »

Ainsi sollicité « fermement », El consent et « bénit Kéret ». Il lui promet la venue de sept fils et de plusieurs filles. Le fils aîné, annonce El, sera

nommé *Yassib* (« le Permanent »), car bien sûr il sera doté de la permanence. Devenue possible parce que, à sa naissance, ce seront les déesses Asherah et Anat, et non sa mère, qui l'allaiteront. Ce thème d'un enfant royal élevé par une déesse, et donc gratifié d'une vie plus longue, fit l'objet de représentations artistiques de la part de tous les peuples du Proche-Orient (*Fig. 86*).



*Fig. 86*

Et les dieux tiennent leur promesse. Seulement Kéret, dont la fortune et le pouvoir s'étendent, oublie ses résolutions. À la façon du roi tyrien dans les prophéties d'Ézéchiel, son caractère se fit hautain et il commença à se vanter devant ses enfants de ses origines divines. Asherah, irritée, le frappa d'une maladie mortelle. Quand il devint patent que Kéret avait un pied dans la tombe, ses fils s'en étonnèrent : comment ce sort pouvait-il frapper Kéret, lui « fils d'El, né du Gentil, un être divin ? » Les fils, incroyables, questionnèrent leur père, car à n'en point douter son aspiration à l'immortalité vouée à l'échec aurait des effets sur leurs propres existences :

À travers ta vie, père, nous nous réjouîmes.  
Nous étions si heureux de ta non-mort [...]  
Mourras-tu, à présent, père, comme les mortels ?

Le silence de leur père valut toutes les réponses. Ce qui incita les fils à se tourner vers les dieux :

Comment peut-on proclamer  
« Kéret est fils d'El,  
il est de la descendance du Gentil  
et être divin ? »  
Un dieu peut-il donc périr ?  
Un enfant du Gentil ne pas vivre ?

El est gêné. Il demande aux autres dieux : « Lequel parmi vous est en mesure d'enrayer la maladie, d'arrêter les ravages du mal ? » Par sept fois, El répéta sa question, mais « aucun des dieux ne lui répondit ». En désespoir de cause, El se tourne vers le maître artisan des dieux et ses aides, les déesses du Faire qui connaissent tout de la magie. Pour répondre à l'appel, « celle qui terrasse la maladie », la déesse Shataqat, décolle, « elle survole une centaine de villes, passe au-dessus d'une multitude de villages [...] » Elle parvient à la maison de Kéret juste à temps, s'arrange pour le réanimer.

L'histoire, pourtant, ne connaîtra pas de *happy end*. Dès lors que la revendication de Kéret pour son immortalité s'était révélée vaine, son fils aîné suggéra qu'il abdique en sa faveur...

Pour comprendre les événements du lointain passé, plusieurs récits épiques qui se consacrent aux dieux se montrent de la plus grande importance. Dans tous ces textes, la capacité des dieux à voler dans les cieux ne fait aucun doute. Et leur refuge à la « crête de Saphon » est présenté comme le repos des aéronautes. Figures centrales de ces récits, Baal et Anat, le frère et la sœur qui sont aussi amants. L'épithète récurrente de Baal est « *le chevauteur des nuées* » – épithète que l'Ancien Testament réserve à la divinité hébraïque. Quant aux talents de pilote d'Anat, visibles d'abord dans les textes qui évoquent les relations entre les dieux et les hommes, ils furent particulièrement soulignés dans les écrits consacrés aux seuls dieux.



Fig. 87

Dans l'un d'eux, l'on apprend à Anat que Baal est venu pêcher « dans le pré de *Samakh* » (Fig. 87). Il se trouve que le coin est encore dénommé de la même manière aujourd'hui : c'est le *lac Sumkhi* (« lac des poissons »), au nord d'Israël, là où le Jourdain rejoint la mer de Galilée (lac de Tibériade). Toujours aussi prisé pour sa faune aquatique et sauvage. Anat décida de l'y rejoindre :

Elle élève son aile, la jeune Anat,  
Elle élève son aile et entreprend un tour aérien  
Qui l'emmène au beau milieu du pré de *Samakh*  
Où abondent les buffles.

Baal la vit, lui fit signe de descendre. Mais Anat se mit à jouer à cache-cache. Contrarié, Baal lui demanda si elle voulait qu'il lui « oigne les cornes – expression très sexuellement connotée – en l'air ». Parce qu'il ne parvint pas à la trouver, Baal décolla et « gagna [...] le ciel » à bord de son trône-siège jusqu'à la « crête de Saphon ». Anat la délurée ne tarda pas à y faire son apparition, « [pour être] en plaisir sur Saphon ».

Cette petite sauterie parfaite, pourtant, n'avait pu avoir lieu que des années plus tard, quand la position de Baal en qualité de prince de la Terre et maître reconnu des territoires du Nord eut été confirmée. Car auparavant, Baal avait mené des combats à la vie à la mort contre ses concurrents pour la détention du trône doré. L'enjeu de tous ces vols consistait en un site désigné par l'expression *Zarerath Zaphon* – traduit habituellement par « les

hauts de Saphon », mais dont la signification littérale donne « la crête rocheuse du Nord ».

Ces combats sanglants pour la conquête de certains bastions ou territoires avaient pour motivation la lutte pour la succession au fur et à mesure que les têtes dominantes du panthéon se faisaient vieilles et se retiraient progressivement. La conjointe officielle d'El, Asherah (« la Fille du monarque »), conformément aux traditions maritales que les textes sumériens furent les premiers à préciser, était sa demi-sœur. Ce qui faisait de son premier fils, Baal, l'héritier légitime. Seulement, comme ce fut le cas à plusieurs reprises auparavant, Baal fut souvent remis en cause par son aîné – un fils chronologiquement né avant lui du ventre d'une autre mère (que Baal, qui avait au moins trois femmes, ne puisse se marier avec Anat qu'il adorait confirme qu'elle était bien sa sœur à part entière et non sa demi-sœur).

Quand les récits cananéens commencent, nous sommes dans la lointaine demeure des montagnes d'El, lequel vient en secret de désigner le prince Yam pour successeur. La déesse Shapash (Shepesh en ougarit), « flambeau des dieux », vole jusqu'à Baal pour lui annoncer la mauvaise nouvelle : « El vient de bouleverser la royauté ! » clame-t-elle en guise de mise en garde. Baal est convoqué devant El. Il porte le différend devant le « corps assemblé » – le conseil – des dieux. Ses sœurs lui conseillent de rester sur ses gardes :

Va, rends-toi  
auprès du corps assemblé,  
au cœur du mont Lala.  
Aux pieds d'El ne te jette pas,  
ne te prosterne pas devant le corps assemblé.  
Tiens-toi debout avec fierté, prononce ton discours.

Yam, averti de la manigance, dépêche ses propres émissaires devant les dieux assemblés pour exiger que Baal le séditieux lui soit livré. « Les dieux étaient assis pour le repas, les Bénis allaient se restaurer. Baal servait El » quand les envoyés firent leur entrée. On fit silence, ils présentèrent les exigences de Yam. Pour bien marquer le caractère déterminé de leur démarche, « aux pieds d'El ils ne se jetèrent point ». Ils gardèrent leurs

armes à portée de main : « Les yeux tels des épées aiguisées, cracheurs du feu qui consume ». Les dieux se jettent au sol pour se mettre à couvert. El veut céder aux exigences de Baal. Mais le dieu se saisit de ses propres armes et il est sur le point de bondir sur les émissaires quand sa mère l'en dissuade : un émissaire bénéficie de l'immunité, lui rappelle-t-elle.

Puisque les envoyés de Yam reviennent sur un constat d'échec, il est inéluctable que les deux dieux en décousent sur le champ de bataille. Une déesse – Anat, peut-être – s'entend avec le maître artisan des dieux pour qu'il fournisse à Baal deux armes divines, la « poursuite » et le « lanceur » qui « fond du ciel comme un aigle ». En plein combat, Baal prend l'ascendant sur Yam. Il est sur le point de le « fracasser » quand la voix d'Asherah l'atteint : épargne Yam ! Il épargne son adversaire, mais l'exile au cœur de ses domaines maritimes.

Baal adresse une requête à Asherah en guise de prix à sa magnanimité : qu'elle soutienne sa revendication de la suprématie sur la crête de Saphon. Asherah se repose alors dans un domaine en bord de mer. Il lui faut consentir avec réticence à accomplir le voyage chez El, en son séjour torride et sec. Elle arrive passablement « assoiffée », lui expose l'affaire et lui demande de trancher avec sagesse, non pas sous le coup de l'affectif : « Tu es en vérité majestueux et avisé, le flatte-t-elle, les poils gris de ta barbe t'inspirent [...] la sagesse et l'éternité soient tiennes. » El pèse le pour et le contre, puis convient : que Baal soit le maître de la crête de Saphon. Qu'il soit autorisé à y ériger sa Maison.

Mais Baal, intérieurement, ne veut pas se contenter d'y installer sa demeure. Ses desseins exigent les services de Kothar-wa-Khasis [Kothar-Hasis, Kothar-et-Khasis] (« l'Habile et le Savant »), maître artisan des dieux. Avant même les savants d'aujourd'hui, Philon de Byblos, dès le 1<sup>er</sup> siècle (qui citait des historiens phéniciens antérieurs), avait comparé Kothar-wa-Khasis au divin maître artisan grec Héphaïstos, constructeur de la demeure de Zeus et d'Héra. D'autres trouvent des parallèles à établir avec Thot l'Égyptien, dieu de l'artisanat et de la magie. En réalité, les textes d'Ougarit indiquent que les envoyés partis quérir Kothar-wa-Khasis le cherchèrent en Crète et en Égypte. Il faut supposer que c'est dans ces contrées que ses savoir-faire avaient été employés à cette époque.

Dès que Kothar-wa-Khasis rejoignit le repaire de Baal, tous deux se mirent à travailler aux plans de construction. Il se révéla que Baal désirait une structure double, une *E-khal* (une « grande maison ») et une *Behmtam*,

traduit en général par « maison », mais qui, littéralement, doit se rendre par « plate-forme élevée ». Il s'éleva une divergence de vue entre les deux dieux sur l'emplacement d'une ouverture en forme d'entonnoir qui devait s'ouvrir et se fermer de façon très particulière. « Il te faudra bien écouter mes propos, ô Baal », insista Kothar-wa-Khasis. La structure achevée, Baal s'inquiéta des risques de blessure que couraient ses femmes et ses enfants. Pour mettre fin à ses craintes, Kothar-wa-Khasis ordonna que des arbres du Liban, « de *Sirion*, ses précieux cèdres », soient empilés à l'intérieur de la structure, et que l'on y mette le feu. Toute une semaine, le brasier ronfla sans trêve. L'argent et l'or qui s'y trouvaient furent fondus, mais la structure demeura intacte, sans dommage.

Le silo souterrain et la plate-forme supérieure étaient prêts !  
Sans perdre de temps, Baal décida de tester le complexe :

Baal ouvrit l'entonnoir de la plate-forme supérieure,  
la verrière dans la grande maison.  
Dans les nuages, Baal ouvrit des divisions.  
Le son divin de Baal il émit [...]  
Ce son divin convulse la terre.  
La montagne tremble [...]  
Un seul tremblement sont les [...]  
À l'est, à l'ouest, les monts de la terre chancellent.

Baal s'éleva dans le ciel. Les messagers divins Gapan et Ugar le rejoignent en vol : « Les ailés, en tandem, rejoignent les nuées » dans le sillage de Baal. « Le duo semblable aux oiseaux » s'éleva audessus des pics enneigés de Saphon. Mais grâce au nouveau complexe, la crête de Saphon fut appelée « la forteresse de Saphon ». Et le mont *Liban* (« le Tout-Blanc », en honneur à ses sommets enneigés) gagna l'épithète de *Sirion*, la « montagne armée ».

Parce qu'il avait acquis la maîtrise de « la forteresse de Saphon », Baal s'attira aussi le titre de *Baal Saphon*. Le titre en soi signifiait simplement « Seigneur de Saphon », du Nord. Mais la connotation originelle à tirer du mot *Saphon* n'avait rien de géographique. Il signifiait à la fois « le caché lointain » et « le site d'observation ». Il est patent que toutes ces

connotations jouèrent un rôle dans la dénomination de « Seigneur de Saphon » à l'égard de Baal.

Désormais détenteur de ces pouvoirs et de ces prérogatives, Baal laissa libre cours à ses ambitions démesurées. Il invita les « fils des dieux » à un banquet au cours duquel il exigea leur allégeance et leur vasselage. Ceux qui refusèrent se virent agresser : « Baal s'empara des fils d'Asherah. Il frappa Rabbim au dos, il cogna de son gourdin Dokyamm. » Certains furent abattus. D'autres prirent la fuite. Baal, ivre de son pouvoir, les raila :

Les ennemis de Baal gagnent les bois.  
Ses ennemis se cachent au flanc de la montagne.  
Le puissant Baal hurle :  
« Ô ennemis de Baal, pourquoi tremblez-vous ?  
Pourquoi courir, pourquoi vous cacher ? »  
L'Œil de Baal jette son éclat.  
Sa main démesurée abat les cèdres.  
Sa [main] droite est puissante.

Baal poursuivit sa quête de pouvoir absolu. Avec l'aide d'Anat, il combattit et anéantit des adversaires masculins tels que « Lotan [Lothan, Loran, le Leviathan hébreu], le serpent », Shalyat, « le dragon aux sept têtes », Atak, « le bœuf », de même que la déesse Hashat, « la chienne ». L'Ancien Testament nous apprend que Yahvé, le dieu biblique, était aussi un adversaire acharné de Baal. Comme l'influence de Baal s'accrut parmi les Israélites quand leur roi épousa une princesse cananéenne, le prophète Élie suscita un affrontement entre Baal et Yahvé sur le mont Carmel. Quand Yahvé emporta la victoire, les trois cents prêtres de Baal furent promptement exécutés. À l'issue de cette épreuve, l'Ancien Testament décréta Yahvé maître de la crête de Saphon. Il est significatif que les revendications furent prononcées pratiquement sur le même modèle, comme en attestent Psaumes, 29 et d'autres versets :

Fils de Dieu, rendez à Yahvé, rendez à l'Éternel gloire et honneur !  
Rendez à Yahvé gloire pour son *Shem* [son nom] !  
Prosternez-vous devant l'Éternel avec des ornements sacrés !

La voix de l'Éternel retentit sur les eaux :  
le Dieu de gloire fait gronder le tonnerre.  
L'Éternel est sur les grandes eaux.  
La voix de l'Éternel est puissante, la voix de l'Éternel est  
majestueuse.  
La voix de l'Éternel brise les cèdres.  
L'Éternel brise les cèdres du Liban,  
Il les fait bondir comme des veaux.  
Et le *Liban* et le *Sirion* comme de jeunes buffles.  
La voix de l'Éternel fait jaillir des flammes de feu.  
[...] Dans son palais tout s'écrie : Gloire ! (Psaumes, 29:1-9).

À l'image de Baal à travers les textes cananéens, la divinité hébraïque devint « chevauteur des nuées ». Le prophète Ésaïe le voit en vision voler vers le sud, vers l'Égypte, « l'Éternel est monté sur une nuée rapide, il vient en Égypte. Et les idoles de l'Égypte tremblent devant lui » (Ésaïe, 19:1). Lequel Ésaïe affirma avoir vu de ses yeux vu le Seigneur et son escorte ailée :

L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple.  
Des préposés au feu [séraphins] se tenaient au-dessus de lui. Ils avaient chacun six ailes [...] Les portes furent ébranlées dans leurs fondements par la voix qui retentissait, et la maison se remplit de fumée (6:1-4).

Les Hébreux avaient l'interdiction d'adorer des statues ou des images gravées, *a fortiori* de les fabriquer. Mais les Cananéens, qui avaient bien sûr connu Yahvé comme les Hébreux avaient été confrontés à Baal, nous ont laissé une représentation de Yahvé conçue par eux. Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une pièce de monnaie porteuse du mot *Yahu* (« Yahvé ») montre une déité barbue assise sur un trône en forme de roue ailée (*Fig. 88*).

Il était donc universellement admis dans l'ancien Proche-Orient que la domination de Saphon coïncidait avec la suprématie parmi les dieux qui avaient le moyen de s'y rendre par la voie des airs. C'est à l'évidence ce que Baal avait cherché à obtenir. Mais sept années après que la forteresse de

Saphon eut été instituée, Baal affronta le défi de Mot, roi des territoires du Sud et du Monde inférieur. On s'aperçut que le conflit ne portait plus sur la maîtrise de Saphon, mais bien plutôt sur « qui obtiendra la domination sur toute la Terre ».



Fig. 88

D'une manière ou d'une autre, Mot apprit que Baal menait des activités suspectes. Que Baal, illégalement, clandestinement, était en train de se ménager « un pied sur Terre et un pied au ciel », et qu'il tentait « d'étendre sa parole aux planètes ». Tout d'abord, Mot exigea le droit d'inspecter ses activités *au sein* de la crête de Saphon. Ce à quoi Baal répondit par l'envoi d'une délégation porteuse de messages de paix. Qui a besoin de la guerre ? demandait-il. « Répondons la paix et l'entente au cœur de la Terre. » Mais Mot insista. Pour Baal, la seule façon d'empêcher Mot de venir à Saphon était de lui rendre visite chez lui. C'est pourquoi il fit le voyage jusqu'à la « fosse » de Mot, « dans les profondeurs du sous-sol », en affectant l'obéissance.

Mais ce qu'il avait en tête, c'était un bien sinistre projet : renverser carrément Mot. Pour y parvenir, il avait besoin de l'aide d'Anat à la loyauté à toute épreuve. C'est ainsi qu'arrivé chez Mot, il avait envoyé une délégation en la demeure d'Anat. Les deux émissaires avaient reçu pour mission de répéter à Anat, mot pour mot, un énigmatique message :

J'ai une parole secrète à te dire,  
un message que je dois chuchoter à ton oreille :  
il s'agit d'une machine qui prononce les mots,  
une pierre qui chuchote.

Ses messages resteront ignorés des hommes.  
Les populaces terrestres n'y entendront rien.

« Pierres » : dans les langues anciennes, souvenons-nous en bien, le mot désigne tous les matériaux extraits des mines, qu'il s'agisse de minerais de pierre ou de métal. Dès lors, Anat comprit immédiatement ce que Baal voulait lui dire : il avait installé à la crête de Saphon un mécanisme sophistiqué capable d'envoyer ou recevoir des messages secrets !

La « pierre de Splendeur » fit l'objet plus loin dans le message d'une description :

Elle unit par la parole le ciel et la terre,  
comme les mers avec les planètes.  
Il s'agit de la pierre de Splendeur.  
Au ciel, on ne la connaît point encore.  
Que toi et moi la dressions dans ma caverne sur Saphon  
l'aérienne.

Voici en quoi consistait le secret : Baal, sans que le « ciel » – autrement dit le gouvernement de la planète originelle – ne le sache, avait organisé un centre de communications clandestin à partir duquel il tenait le moyen d'échanger des messages partout sur la Terre, et entre les engins spatiaux en vol. Première étape pour « s'assurer de la domination sur toute la Terre ». Ce faisant, il entra en conflit frontal avec Mot. Car c'était sur les territoires de Mot que l'« Œil de la Terre » officiel était opérationnel.

Anat avait bien reçu et compris le message : elle accepta sans délai de voler au secours de Baal. Les émissaires inquiets reçurent l'assurance qu'elle serait sur place en temps utile : « Autant vous êtes lents, autant je suis rapide », leur promit-elle :

La lointaine position du dieu j'investirai,  
La fosse lointaine des fils des dieux.  
Les deux ouvertures [qu'elle a] sous l'Œil de la Terre,  
Et les trois larges tunnels.

Arrivée à la capitale de Mot, elle ne trouva pas Baal. Elle inquiéta Mot par la violence avec laquelle elle exigea de savoir où il se trouvait. Elle finit par apprendre la vérité : les deux dieux en étaient venus aux mains et « Baal avait succombé ». Ivre de rage, Anat « fendit Mot de son épée ». Puis, avec l'aide de Shapash, maîtresse des Rephaim (les « Soignants »), elle ramena au sommet du Saphon le corps sans vie de Baal pour le déposer en une caverne.

Vite, les deux déesses appelèrent le maître artisan des dieux, désigné aussi comme *El Kassem* – le « dieu de la magie ». Tout comme Thot avait ramené à la vie Horus mordu par un serpent, Baal fut ressuscité par miracle. Mais cette résurrection correspondit-elle à une nouvelle vie physique sur terre ou à une après-vie céleste (comme Osiris) ? Rien ne permet de trancher.

Quand donc les dieux vécurent-ils ces événements à la crête de Saphon, impossible de l'affirmer. En revanche, nous savons parfaitement que l'humanité était au courant de l'existence des caractéristiques hors normes du « site d'atterrissage et de décollage » pratiquement à l'aube de l'histoire archivée.

Au commencement, nous voilà confrontés au voyage de Gilgamesh à la forêt des Cèdres que son épopée nomme aussi « demeure des dieux, carrefour d'Ishtar ». Où il « força le passage dans la forêt » pour pénétrer dans un tunnel qui le conduisit à « l'enceinte de laquelle étaient émises les paroles de commandement ». Il s'enfonça plus avant sous la montagne pour que « la demeure secrète des Anunnaki s'ouvre à lui ». Tout se passe comme si Gilgamesh était entré dans les installations mêmes construites secrètement par Baal ! Les versets si mystérieux de l'épopée acquièrent désormais une palpitante signification :

[II] avait vu des choses tenues secrètes.

Ce qui est caché à l'homme, il le découvrit...

Et cet épisode, j'en suis sûr, prit place au III<sup>e</sup> millénaire av. J. C. – vers 2900 v. J.-C.

L'autre lien qui mêle plus tard les affaires des dieux et des hommes est l'histoire de Danel, âgé et sans héritier, qui vécut quelque part à proximité

de Kadès. Il n'existe pas de repère chronologique donné pour situer les péripéties du récit, mais les recoupements avec la chronique biblique d'un Abraham dépourvu d'héritier – avec l'apparition soudaine d'« hommes » qui se révélèrent être le Seigneur et ses émissaires, et la localisation géographique, pas très loin de Kadès – suggèrent que nous puissions lire deux versions d'un même souvenir ancestral. Si tel est le cas, nous disposons alors d'un autre repère temporel : tout ça se passait au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Saphon existe toujours, la forteresse des dieux, au I<sup>er</sup> millénaire av. J. C. Le prophète Ésaïe (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) blâma l'envahisseur assyrien de la Judée, *Sennachérib* (le Sanchérib de l'Ancien Testament) pour avoir insulté le Seigneur en s'élevant avec ses chars nombreux « jusqu'aux hauteurs de la montagne à la crête de Saphon ». En soulignant l'ancienneté de l'endroit, le prophète relaya auprès de Sennachérib l'avertissement du Seigneur :

N'as-tu pas entendu ?  
Il y a bien longtemps j'ai façonné cet endroit  
Dans les jours anciens je l'ai créé.

De la même façon, le même prophète blâma le roi de Babylone pour sa tentative d'autodéification qui avait consisté à atteindre la crête de Saphon :

Te voilà tombé du ciel,  
Astre brillant, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre,  
toi, le vainqueur des nations !  
Tu disais en ton cœur :  
« Je monterai au ciel,  
J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles d'El [de Dieu].  
Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,  
Sur la crête de Saphon [À l'extrémité du septentrion]  
Je monterai sur la plate-forme élevée [sur le sommet des nues],



Fig. 89

Je serai semblable à un [au] Très-Haut. »  
Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,  
dans les profondeurs de la fosse (Ésaïe, 14:12-15).

Nous tenons là non seulement la confirmation de l'existence du site et de son ancienneté, mais aussi sa description : il comptait une « plate-forme élevée » de laquelle l'on s'élançait vers les cieux pour devenir un « très-haut », un dieu.

L'ascension, nous l'apprenons à travers d'autres écrits bibliques, utilisait des « pierres » (engins mécaniques) capables d'accomplir des trajets. Au cours du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le prophète Ézéchiel s'en prit au roi de Tyr dont l'orgueil avait grandi pour avoir été autorisé à rejoindre la crête de Saphon à bord des « pierres voyageuses » – une expérience qui lui avait fait clamer après coup « qu'il était un dieu ».

Une monnaie ancienne trouvée à Byblos (le Gabal biblique), l'une des cités cananéophéniciennes de la côte méditerranéenne, pourrait bien avoir illustré les structures érigées sur Saphon par Kothar-wa-Khasis (Fig. 89). Elle montre une « grande maison » adjacente à une zone surélevée entourée d'un rempart haut et massif. OÙ, sur un podium porté par des poutres entrecroisées conçues pour supporter un poids élevé, est érigé un objet conique – courant sur tant de représentations proche-orientales : la chambre céleste des dieux, la « pierre voyageuse ».

La voilà, la preuve arrivée jusqu'à nous depuis l'Antiquité. Millénaire après millénaire, les peuples de l'ancien Proche-Orient savaient qu'au cœur de la montagne des Cèdres s'était trouvée une grande plate-forme destinée aux « pierres voyageuses », adjacente à une « grande maison » dans laquelle « une pierre qui chuchote » était cachée.

Alors, si mon interprétation des textes anciens et des représentations est la bonne, est-il possible que ce site immense et connu se soit volatilisé ?

## Chapitre 9

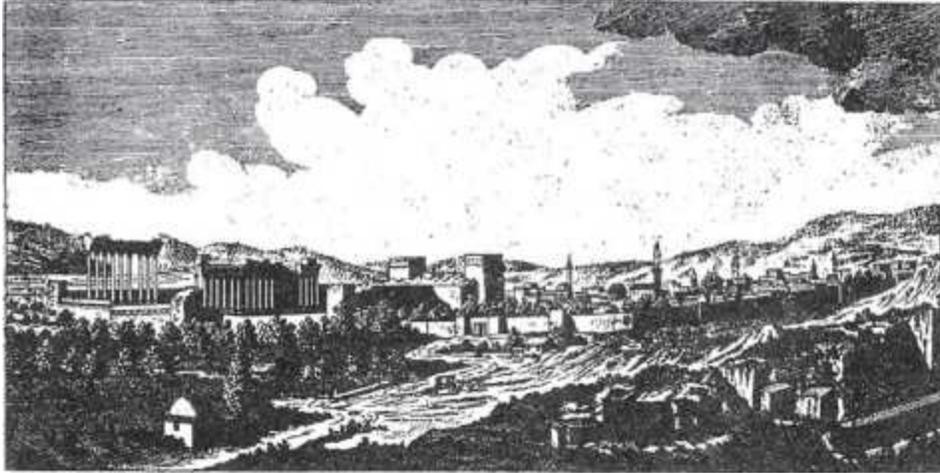
### **Permission d'atterrir et de décoller**

**L**es ruines du plus grand temple romain ne s'étendent pas à Rome mais dans les montagnes du Liban. Elles comprennent un grand temple dédié à Jupiter – le plus vaste jamais érigé dans l'Antiquité pour honorer un seul dieu. Bon nombre de rois romains, tout au long de quelque quatre siècles, œuvrèrent à glorifier ce site lointain et étranger, et à y ériger ses structures monumentales. Empereurs et généraux s'y rendirent en quêtes d'oracles pour connaître leur destin. Les légionnaires romains cherchaient à se faire cantonner à proximité. Les fidèles et les curieux affluèrent pour le voir de leurs propres yeux : il était l'une des merveilles de l'Ancien Monde.

D'audacieux voyageurs européens, au péril de leur vie, attestèrent de l'existence des ruines à partir de la visite de Martin Baumgarten en janvier 1508. En 1751, le globe-trotter Robert Wood, en compagnie de l'artiste James Dawkins, relança la renommée d'autrefois de l'endroit pour l'avoir décrit en mots et en dessins. « Quand nous comparons les ruines [...] avec celles de bien des villes que nous visitâmes en Italie, en Grèce, en Égypte et ailleurs en Asie, nous ne pouvons nous empêcher de les voir comme les restes du *plan le plus audacieux* que nous ayons jamais vu tenter en architecture » – plus audacieux par certains aspects que la Grande pyramide d'Égypte elle-même. La vue à laquelle se référaient Wood et son compagnon de route consistait en un panorama dans lequel le sommet des montagnes, les temples et les cieus formaient un ensemble unique (*Fig. 90*).

Le site en question se trouve dans les montagnes du Liban qui se séparent pour former une vallée fertile et plate entre la chaîne « libanaise » à l'ouest et celle de l'« anti-Liban » à l'est. Où deux cours d'eau connus depuis l'Antiquité, le Litani et l'Oronte, entament leur course à la Méditerranée. Les ruines se composaient de temples romains imposants qui avaient été érigés sur une grande plate-forme horizontale créée artificiellement à environ mille deux cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer. Le quartier sacré était entouré par un rempart dont la double

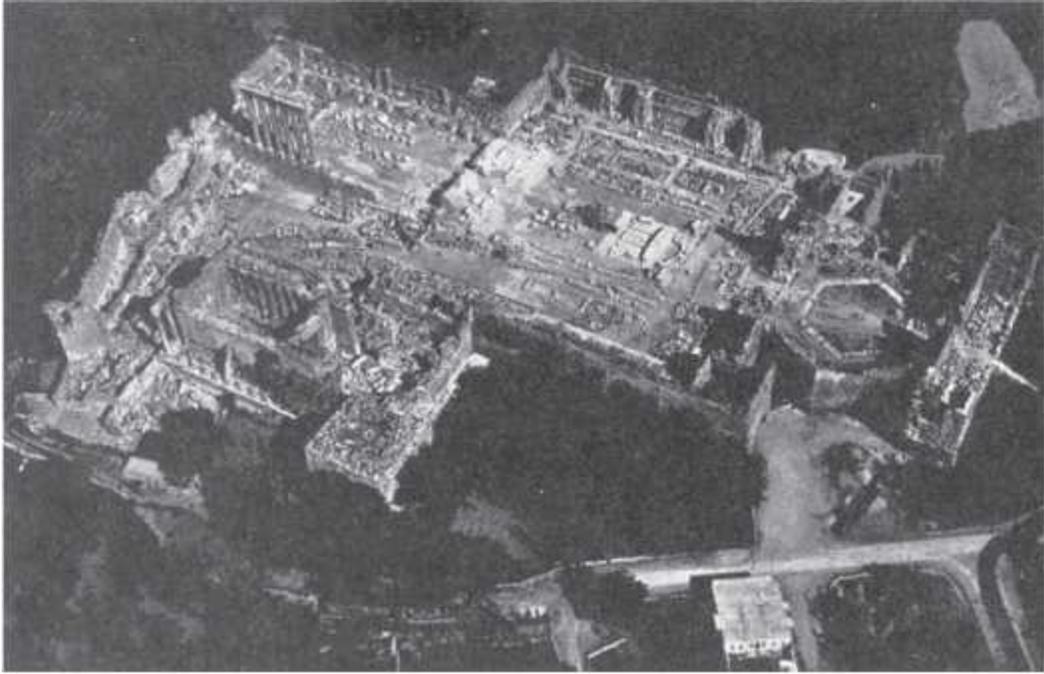
fonction visait à contenir le soubassement de terre formant le support plat et à former une enceinte de protection et d'occultation de l'aire. Une aire quadrillée dont certains des côtés mesuraient près de huit cents mètres et qui totalisait quelque quatre cent soixante-cinq mille mètres carrés.



*Fig. 90*

Le site sacré était disposé de façon à contrôler les montagnes qui l'enserraient et fermer les accès nord et sud de la vallée. Son angle nord-ouest était volontairement échancré – comme l'on s'en rend compte sur la vue aérienne actuelle (*Fig. 91 a*).

Ce pan coupé ménageait une zone oblongue qui étendait la pleine vue nord de la plate-forme vers l'ouest. C'était à cet angle spécialement conçu à cette fin que s'élevait le plus grand temple jamais bâti en l'honneur de Jupiter. Il montrait les plus hautes colonnes connues dans toute l'Antiquité (près de vingt mètres) au diamètre record de plus de deux mètres. Des colonnes destinées à porter une superstructure minutieusement décorée (l'« architrave ») de près de cinq mètres de haut, sur laquelle reposait un toit incliné qui formait au-delà le pinacle du temple.



a

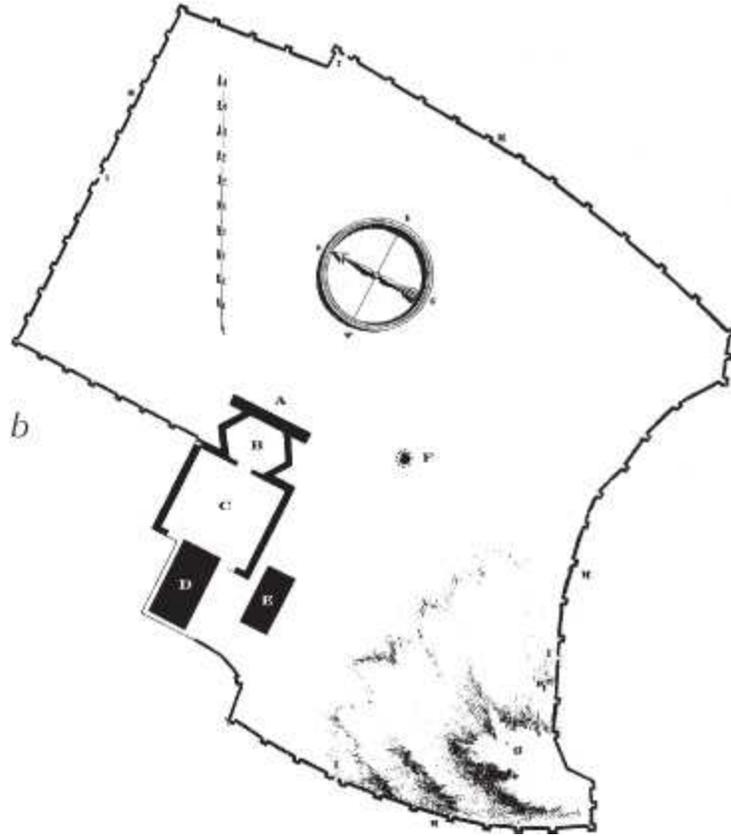


Fig. 91

Le temple lui-même ne constituait que la partie la plus occidentale (la plus ancienne) d'un sanctuaire jupitérien quadripartite dont les Romains, estime-t-on, ont dû commencer l'érection peu de temps après leur occupation du site en 63 av. J.-C.

Le long d'un axe à peu près orienté est-ouest (*Fig. 91 b*), se succédaient : d'abord une porte monumentale (« A »). Elle incluait un grand escalier et un portique élevé que supportaient douze colonnes dans lesquelles étaient aménagées douze niches porteuses des douze dieux de l'Olympe. Puis les fidèles pénétraient dans une avant-cour (« B ») au dessin hexagonal, cas unique dans toute l'architecture romaine. En continuant, ils entraient dans le vaste espace du sanctuaire (« C »), dominé par un autel aux proportions gigantesques : il s'élevait à quelque dix-huit mètres au-dessus d'une base carrée de plus de vingt et un mètres de côté. À l'extrémité ouest de la salle s'ouvrait la résidence privée du dieu (« D »). De dimensions colossales (plus de quatre-vingt-onze mètres sur plus de cinquante-trois), il reposait sur un podium lui-même surélevé d'environ cinq mètres par rapport à la cour de l'autel – soit une surélévation totale de près de treize mètres au-dessus de la plate-forme de base. Et c'est depuis cette surélévation que les immenses colonnes, l'architrave et le toit formaient l'ensemble d'un ancien gratte-ciel antique.

À partir de l'escalier monumental de la porte d'entrée jusqu'aux murs de l'extrémité ouest, le sanctuaire s'étendait sur plus de trois cent quatre mètres de longueur. Il éclipsait complètement un très grand temple situé à sa partie sud (« E ») dédié à une divinité de sexe masculin que d'aucuns pensent être Bacchus mais qui serait plus vraisemblablement Mercure. Puis au sud-est se trouvait un petit temple circulaire (« F ») où l'on vénérait Vénus. Une équipe allemande d'archéologues qui explora le site et étudia son histoire sur l'ordre de l'empereur Guillaume II peu de temps après sa visite du site en 1897 se montra en mesure de reconstituer le plan du quartier sacré et prépara le rendu artistique qui donna l'idée de l'allure vraisemblable du vieux complexe de temples, escaliers, portiques, portails, colonnes, cours et autels tel qu'il apparaissait à l'époque romaine (*Fig. 92*).



*Fig. 92*

Une comparaison avec la fameuse *Acropole* d'Athènes a de quoi donner une idée précise de l'échelle de cette plate-forme libanaise et de ses temples. Le complexe athénien (*Fig. 93*) est établi sur une terrasse à degrés en forme de navire de moins de trois cents mètres dans sa plus grande longueur sur cent vingt mètres de large. Le formidable Parthénon (temple d'Athéna) qui domine toujours une aire jadis sacrée et toute la plaine athénienne mesure environ soixante-dix mètres sur trente – soit moins que le temple Bacchus/Mercure du site libanais.

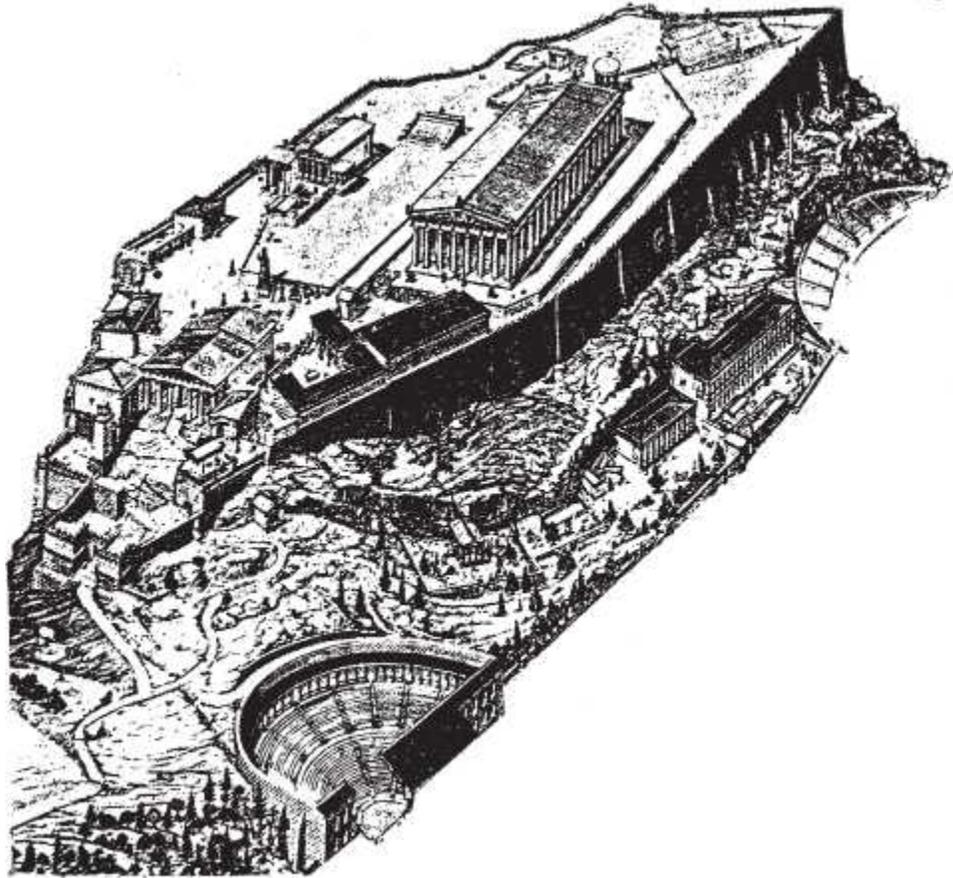


Fig. 93

Après sa visite des ruines, l'archéologue et architecte Sir Mortimer Wheeler écrivit il y a plus de cinquante ans<sup>75</sup> : « Les temples [...] ne doivent rien de leur qualité à cette facilité dernier cri qu'est le béton. Ils reposent passivement sur *les blocs de pierre connus les plus grands au monde*, et quelques-unes de leurs colonnes figurent parmi *les plus hautes de l'Antiquité* [...] Nous sommes face au dernier monument géant [...] du monde hellénique. »

Le monde hellénique certes, mais ni les historiens ni les archéologues ne trouveraient de raison pour justifier la construction par les Romains d'un ensemble aussi gigantesque en un site aussi retiré dans une province aussi insignifiante, sinon parce que le lieu fut vénéré par les Grecs avant eux. Les dieux auxquels furent dédiés les trois temples – Jupiter, Vénus et Mercure (ou Bacchus) – étaient les dieux grecs Zeus, sa sœur Aphrodite et son fils Hermès (Dionysos).

Les Romains tenaient le site et son immense temple pour les ultimes témoignages de la puissance et de la suprématie de Jupiter. Comme ils le dénommaient *Iove* (est-ce un écho de l'hébreu *Yehovah* ?), ils gravèrent au fronton du temple et sur sa statue majeure les divines initiales I.O.M.H. – d'après la légende, *Iove Optimus Maximus Heliopolitanus* : Jupiter l'Héliopolitain, le meilleur et le plus grand.

Héliopolitain, car tout dédié qu'il fût au dieu suprême, le site lui-même passait pour avoir été le lieu de repos d'*Hélios*, le dieu solaire capable de traverser le ciel dans son char vélocé. La croyance passa des Grecs aux Romains, lesquels adoptèrent aussi le nom grec du lieu, *Héliopolis*. Comment les Grecs en vinrent-ils à baptiser l'endroit, on n'en sait rien. Pour certains, c'est Alexandre le Grand qui lui donna ce nom.

Pourtant, la vénération des Grecs pour la place se révèle sans doute plus ancienne et plus profondément enracinée pour que les Romains aient ainsi sacralisé le site en le dotant du plus grand des monuments et pour qu'ils y cherchent la parole oraculaire de leur destinée. Sinon, comment expliquer le constat qu'« en termes de pure superficie, de poids de pierre, de dimensions des blocs et de nombre de sculptures, cet ensemble ne compte pratiquement aucun rival dans le monde gréco-romain », comme le note John M. Cook dans « Les Grecs d'Ionie et des pays de l'Est<sup>76</sup> » ?

En réalité, le site et son association avec certains dieux remontent à une époque encore plus lointaine. Les archéologues estiment qu'il a dû exister là jusqu'à six temples bâtis avant l'époque romaine. Et il est certain que, quels qu'aient été les sanctuaires que les Grecs ont pu élever, ils ne firent que dresser des structures au-dessus d'anciennes fondations, aux sens tant religieux que matériel – tout comme les Romains après eux. Zeus (le Jupiter des Romains), rappelons-le, arriva en Crète, venu de Phénicie (l'actuel Liban), après avoir traversé la Méditerranée à la nage alors qu'il venait d'enlever la superbe fille du roi de Tyr. Aphrodite à son tour s'en vint en Grèce depuis l'Asie occidentale. Quant à Dionysos l'errant, auquel le deuxième temple (ou un autre) était dédié, il apporta à la Grèce le vin et l'art de le fabriquer à partir des mêmes territoires d'Asie occidentale.

Conscient des racines antérieures du culte, l'historien romain Macrobe éclaira ses compatriotes par les mots que voici (*Saturnales* I, chapitre 23) :

Aussi les Assyriens rendent au soleil, dans la ville d'Héliopolis, un culte solennel, sous le nom de Jupiter, qu'ils nomment *Dia*

*Heliopolites* [...] Mais on reconnaît, aux cérémonies de son culte et à ses attributs, que ce dieu est le même que Jupiter et le soleil [...]. Maintenant, sans parcourir les noms de tous les dieux, je vais dire quelle était l'opinion des Assyriens sur la puissance du soleil. Ils ont donné le nom d'*Adad* au dieu qu'ils honorent comme le premier et le plus grand de tous<sup>77</sup>.

L'importance qu'avait conservée le site à travers les croyances et l'imagination des peuples au fil des millénaires se manifesta également dans l'histoire du lieu postérieure au culte romain. Quand Macrobe écrivit ce que l'on vient de lire, vers 400 apr. J.-C., Rome était déjà chrétienne et le site déjà en proie à la destruction fanatisée. Sitôt que Constantin le Grand (306-337) s'était converti au christianisme, il avait suspendu tous les travaux qui y étaient menés et, au contraire, entamé la reconversion du théâtre des opérations en sanctuaire chrétien. Au cours de l'année 440, à en croire un chroniqueur, « Théodose détruisit les temples des Grecs. Il convertit en église chrétienne le temple d'Héliopolis, celui de *Baal Hélios*, le grand Soleil-Baal du fameux trilithe ». Justinien (525-565) fit apparemment transporter quelques-uns des piliers de granite rose jusqu'à Constantinople, la capitale byzantine, pour servir à la construction de l'église Hagia Sophia (Sainte-Sophie). Ces efforts de christianisation du site se heurtèrent à des oppositions armées répétées de la part de la population locale.

Quand les musulmans s'emparèrent de la place en 637, ils convertirent les temples romains et les églises chrétiennes de la plate-forme en une enclave mahométane. Là où l'on avait vénéré Zeus et Jupiter, on éleva une mosquée pour célébrer *Allah*.

Les chercheurs contemporains ont tenté d'éclairer davantage les cultes récurrents pratiqués sur place par l'étude des traces archéologiques des sites voisins. Parmi lesquels l'un des majeurs, Palmyre (la Tadmor biblique), ancien caravansérail sur la route de Damas vers la Mésopotamie. Les travaux d'Henri Seyrig (*La Triade héliopolitaine*<sup>78</sup>) et de René Dussaud (*Temples et cultes de la triade héliopolitaine à Ba'albeck*<sup>79</sup>) en sont venus à la conclusion que fut vénérée une triade de base à travers les âges. La figure de proue en était le dieu du Tonnerre, en compagnie de la Combattante et de l'Aurige céleste. Ces deux chercheurs que rejoignirent d'autres savants

contribuèrent à forger une conclusion désormais largement partagée : la triade romano-grecque puisait ses racines dans les anciennes croyances sémites, elles-mêmes fondées sur le panthéon sumérien. La triade la plus ancienne avait pour chef de file, sans doute, *Adad*, auquel son père Enlil – le dieu tutélaire de Sumer – avait attribué « les territoires montagneux du Nord ». Le membre féminin de la triade était *Ishtar*. Alexandre le Grand, après sa visite au site, avait fait frapper une pièce de monnaie en l'honneur d'Ishtar/Astarté et d'Adad. La pièce porte son nom en écriture hébraïco-phénicienne (Fig. 94). Le troisième membre de la triade était l'Aurige céleste, *Shamash* – le commandant des astronautes préhistoriques. Les Grecs lui rendirent hommage (sous l'identité d'Hélios) par l'érection d'une statue géante qui coiffait le temple principal (revoir Fig. 92) : il était représenté tenant les rênes de son char dont la rapidité était marquée, selon les chercheurs, par les quatre chevaux qui le tractaient. Les auteurs du *Livre d'Énoch* étaient mieux informés : « Le char de Shamash, était-il écrit, était porté par le vent. »



Fig. 94

En nous plongeant dans les traditions romaines et grecques, nous voilà revenus à Sumer. Nous avons accompli un détour qui nous a ramenés à Gilgamesh et à sa quête de l'immortalité dans la forêt des Cèdres, au « carrefour d'Ishtar ». Quoique enclavée dans le territoire d'Adad, a-t-on dit, la place tombait aussi sous l'autorité de Shamash. La triade originelle est reconstituée : Adad, Ishtar, Shamash.

Sommes-nous bien parvenus au site d'atterrissage ?

Peu nombreux sont les exégètes d'aujourd'hui à douter que les Grecs aient eu connaissance des aventures de Gilgamesh. Au cours de leurs enquêtes sur les origines du savoir humain et sa transmission à travers les mythes, Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, dans leur *Moulin d'Hamlet*<sup>80</sup>, virent en « Alexandre une réplique absolue de Gilgamesh ». Mais auparavant déjà, dans les récits historiques d'Homère, l'héroïque *Ulysse* de l'*Odyssée* avait inscrit ses pas dans les mêmes traces. Les hommes d'Ulysse, après leur naufrage, alors qu'ils avaient navigué jusqu'à la demeure d'Hadès dans le Monde inférieur, atteignirent un endroit où « ils mangèrent le bétail du dieu Soleil ». Ce qui leur valut leur mise à mort par Zeus. Seul survivant, Ulysse se mit à errer jusqu'à atteindre « l'île d'Ogygie » – terre isolée qui remonte aux temps prédiluviens. Où la déesse Calypso (nymphé de la mer), qui « le retint dans une caverne et le nourrit, voulait qu'il l'épouse. S'il y consentait, elle se proposait de le rendre immortel, en sorte qu'il ne devînt jamais vieux ». Mais Ulysse refusa ses avances – à la façon dont Gilgamesh déclina la proposition amoureuse d'Ishtar.

Henri Seyrig, en sa qualité de directeur des Antiquités de Syrie, passa sa vie à étudier l'immense plate-forme et à en comprendre le message. Il établit que les Grecs y menaient des « rites de mystère au cours desquels l'après-vie se confondait avec l'immortalité humaine – une identification à la déité obtenue par l'ascension (au ciel) de l'âme ». Les Grecs, c'était sa conclusion, associèrent bel et bien l'endroit aux efforts de l'homme pour obtenir l'immortalité.

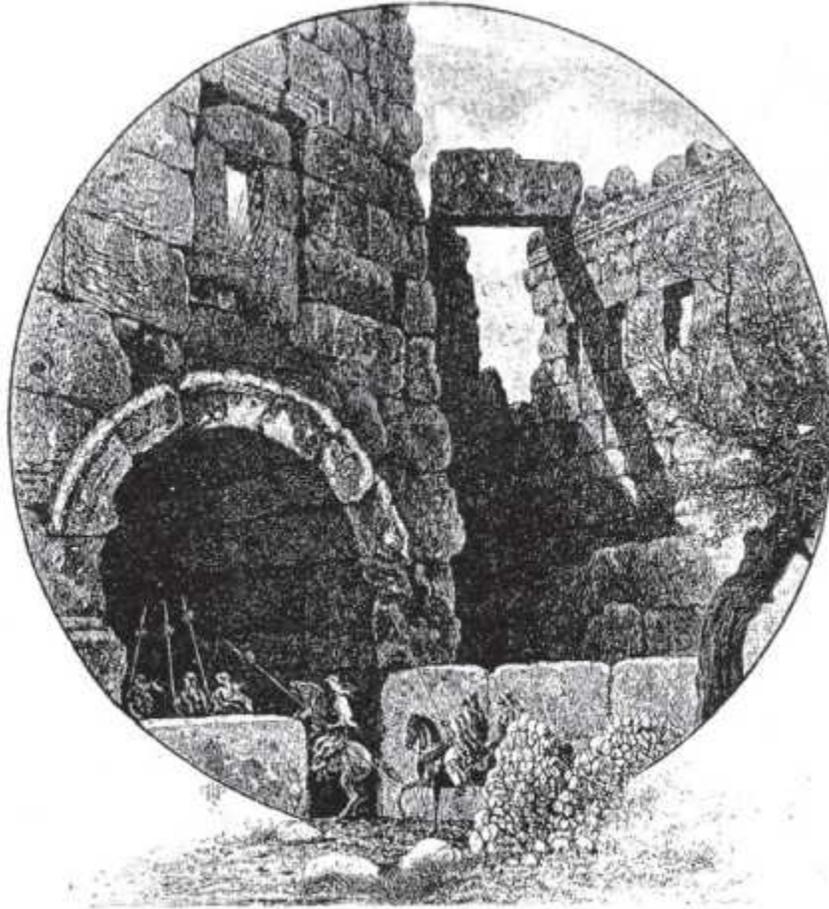
Était-on dès lors en présence du site de la montagne des Cèdres auquel était d'abord parvenu Gilgamesh en compagnie d'Enkidu, la crête de Saphon de Baal ?

Pour répondre une fois pour toutes, examinons plus attentivement les caractéristiques physiques du complexe. Nous découvrons que les Romains et les Grecs avaient érigé leurs temples sur une plate-forme pavée dont l'existence remontait à des temps très anciens – une plate-forme constituée de grands blocs de pierre épais si fortement arrimés entre eux que personne n'a jamais pu à ce jour les pénétrer pour étudier les chambres, tunnels, cavernes et autres infrastructures qui se cachent dessous.

Des éléments confirment que de telles infrastructures souterraines existent bel et bien : d'abord, les autres temples grecs possédaient des cellules secrètes enfouies et des grottes sous leurs dalles apparentes. Ensuite, Georg Ebers et Hermann Guthe (« La Palestine à travers l'image et

le mot » dont la version anglaise porte le titre de « Pittoresque Palestine<sup>81</sup> ») rapportèrent il y a quelque cent trentecinq ans que les Arabes de la région avaient pénétré dans les ruines « à l'angle sud-est, en suivant un long tunnel cintré semblable à un tunnel ferroviaire *sous la grande plate-forme* » (Fig. 95). « Deux de ces grands passages voûtés courent parallèles l'un à l'autre, de l'est à l'ouest, et se rejoignent grâce à un troisième passage qui les coupe à angle droit du nord au sud. » Sitôt franchie l'entrée du tunnel, ils se retrouvèrent dans le noir absolu que perçaient de temps à autre d'étranges lueurs vertes émanant d'inexplicables « fenêtres quadrillées ». Au terme de près de cent cinquante mètres de tunnel, ils se retrouvèrent sous le mur nord du temple solaire « que les Arabes appellent *Dar-as-saadi* – Demeure de la félicité suprême ».

Les archéologues allemands à leur tour confirmèrent que la plate-forme reposait apparemment sur des voûtes gigantesques. Mais ils se préoccupèrent avant tout de cartographier et de restaurer la structure. Une mission archéologique française conduite par André Parrot dans les années 1920 confirma l'existence du labyrinthe souterrain sans toutefois trouver le moyen de pénétrer dans ses parties cachées. Quand on finit par percer la plate-forme à partir de sa surface à travers les blocs épais, on établit la preuve des structures qui s'étendent dessous.



*Fig. 95*

Les temples furent bâtis sur un support surélevé d'une dizaine de mètres, en fonction du terrain. Ce fondement fut pavé à l'aide de pierres dont la taille, à en juger par les dalles visibles aux extrémités, varie de trois mètres cinquante à neuf mètres, pour une largeur moyenne de deux mètres cinquante et une épaisseur de près de deux mètres. Personne n'a jamais encore entrepris de calculer le nombre de ces pierres découpées, taillées, mises en forme, transportées et assemblées, couche après couche, sur le site. Peut-être dépassent-elles le nombre de blocs de la Grande pyramide d'Égypte.

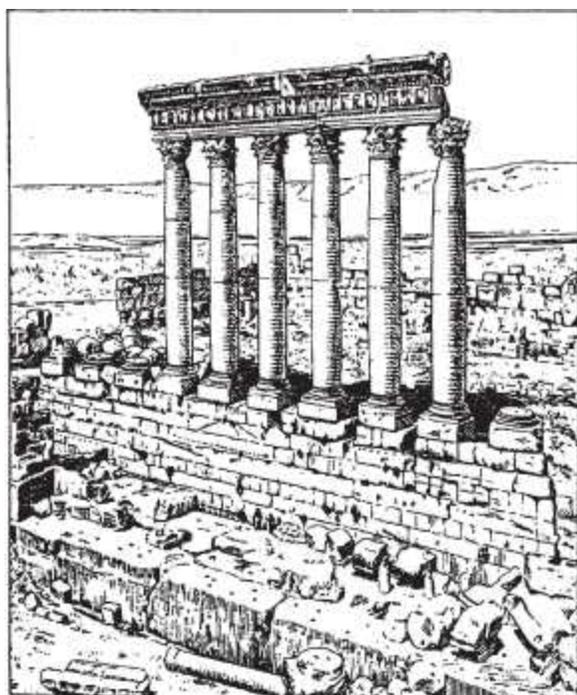
Quel qu'ait été l'architecte de cette plate-forme à son origine, il apporta un soin particulier à l'angle rectangulaire nord-ouest, là où se dresse le temple de Jupiter/Zeus. Il occupe une superficie de plus de quatre mille cinq cents mètres carrés sur une plate-forme surélevée conçue à n'en pas douter pour supporter un poids considérable. Ce podium constitué de couches

d'immenses blocs de pierre domine de près de huit mètres le sol de la cour qui lui fait face et de plus de douze le plancher de ses faces nord et ouest. Sur la face sud qui compte six des colonnes encore dressées du temple, se distinguent aisément les couches de pierres (*Fig. 96 a*) : des rangées de blocs alternées de quelque six mètres cinquante de long, entrecoupées par d'autres pierres de belle taille quoique relativement plus modestes. Restent visibles en outre (en bas à gauche) les couches de pierres du podium, avancées en terrasse sous le temple : ces blocs se montrent encore plus gigantesques.

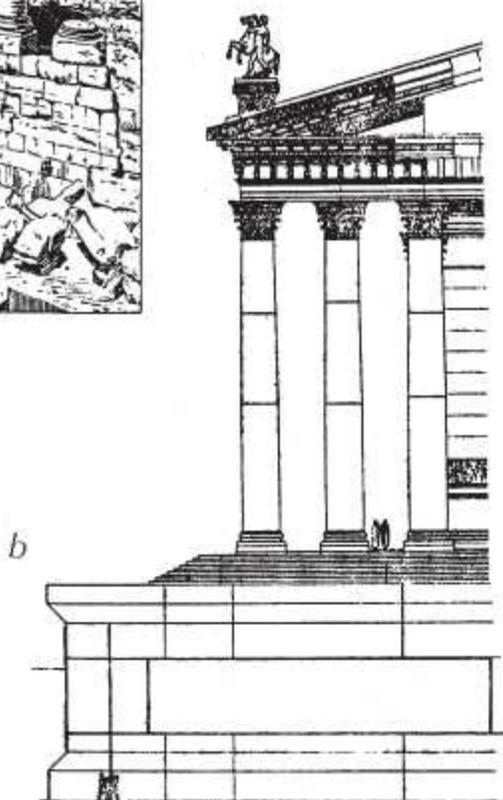
De loin encore plus massifs se révèlent les blocs du côté ouest du podium. On le voit sur l'épure du coin nord-ouest réalisée par l'équipe archéologique allemande (*Fig. 96 b*), la base avancée et les couches hautes du podium furent constituées de blocs de pierre « cyclopéens » dont quelques-uns mesurent près de dix mètres de long, quelque quatre mètres de haut et trois mètres cinquante d'épaisseur. Chacune de ces dalles atteint donc plus de cent quarante mètres cubes pour un poids de l'ordre de cinq cents tonnes.

Aussi imposantes soient-elles – les plus gros blocs de la Grande pyramide d'Égypte pèsent deux cents tonnes –, ces pierres ne sont pas même les plus grandes dalles de granite qu'employa l'ancien maître architecte pour créer le podium.

La couche centrale – à six mètres sous la base du podium – fut constituée de blocs encore plus volumineux. Des experts contemporains ont employé à leur propos les termes de « géants », « colossaux », « titanesques ». Les historiens du passé les désignaient sous l'appellation de *trilithe* – la merveille des trois pierres. Et pour cause : visibles à l'angle ouest du podium, reposent trois blocs de pierre juxtaposés, uniques au monde. Chacun d'eux (*Fig. 97*), taillé avec précision et parfaitement emboîté à son voisin, mesure plus de dix-huit mètres de long, avec des arêtes de plus de quatre mètres et trois mètres cinquante. Ainsi, chaque dalle occupe un volume de plus de deux cent quatre-vingts mètres cubes pour un poids qui dépasse allègrement les mille tonnes !



a



b

Fig. 96

Les pierres de la plate-forme et du podium furent extraites sur place. Wood et Dawkins ont fait figurer l'une de ces carrières sur leur dessin panoramique (*revoir Fig. 90*). Il montre quelques blocs éparpillés. Mais les blocs colossaux étaient, eux, extraits, façonnés et mis en forme à partir d'une autre carrière, dans une vallée distante d'un peu plus d'un kilomètre au sud-ouest de l'aire sacrée. Et c'est là que l'on tombe sur une vision encore plus incroyable que celle du trilithe.

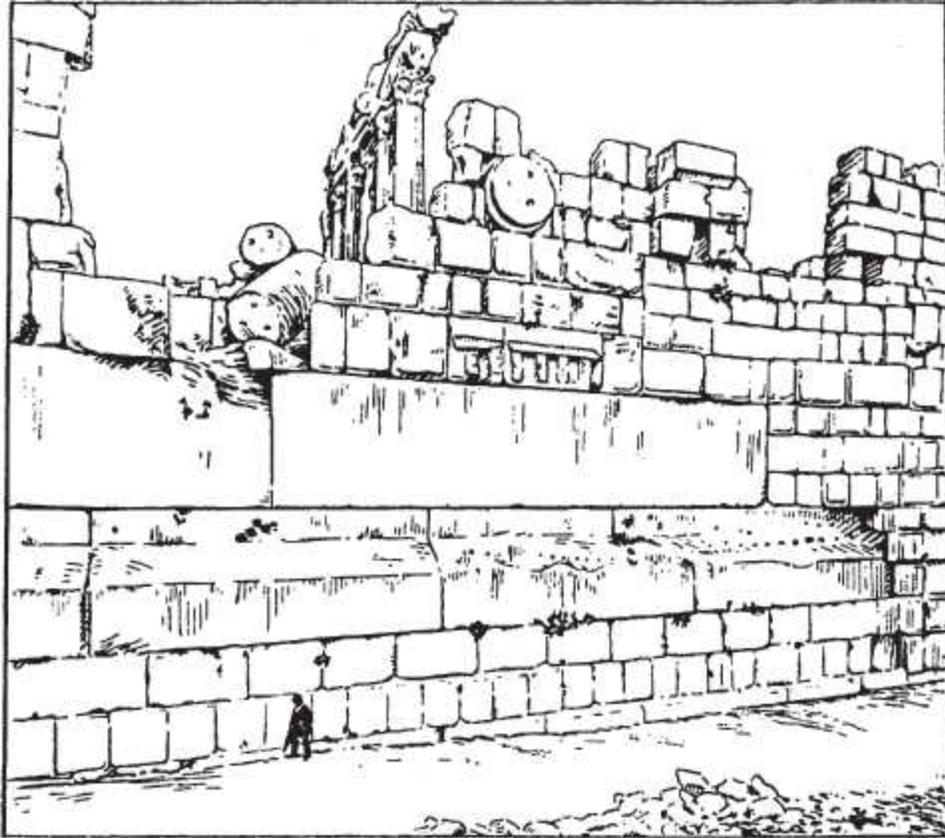


Fig. 97

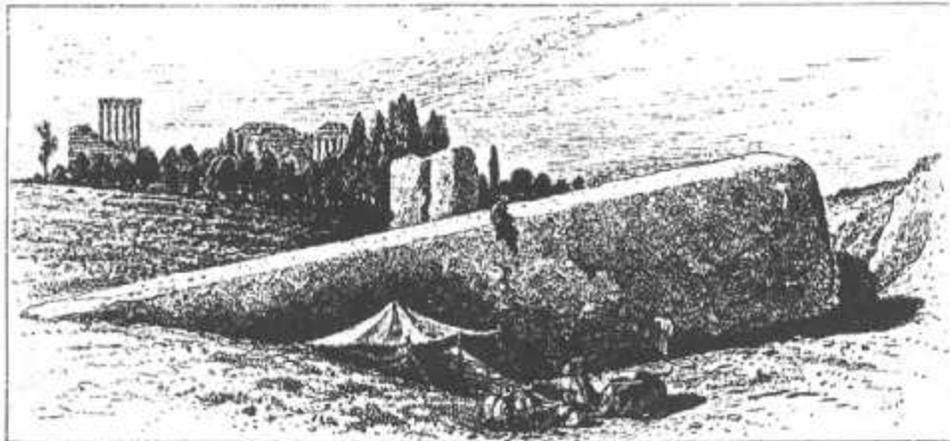


Fig. 98

En partie enterrée dans le sol, elle est restée là. Une colossale dalle de granite. Abandonnée *in situ* par le grand maître carrier, quel qu'il ait été. Elle est entièrement formée, parfaitement taillée. Seul un liseré à sa base la

relie encore à son lit de roche. Elle est incroyable : vingt et un mètres de long, sur quatre mètres quatre-vingts et quatre mètres vingt. Un individu qui grimperait dessus (*Fig. 98*) semble une mouche sur un morceau de banquise... Son poids, selon des estimations *a minima*, dépasse les mille deux cents tonnes.

Pour une majorité de chercheurs, elle était en attente de transport après les trois précédentes déjà acheminées sur le plateau de l'aire sacrée, peut-être destinée à rallonger la partie avancée du podium côté nord. Ebers et Guthe rapportent une théorie selon laquelle le soubassement du trilithe ne compte pas deux dalles plus petites, mais une seule grande pierre de plus de vingt mètres de long, similaire à celle qui est restée dans la carrière, qui fut soit endommagée, soit retravaillée pour donner l'apparence de deux pierres jointes.

Quelle qu'ait été la destination finale de la pierre titanesque, elle demeure le témoin silencieux de l'immensité unique en son genre de la plate-forme et du podium nichés au cœur des montagnes libanaises. Le casse-tête reste entier : même de nos jours, il n'existe aucune grue, procédé ni mécanisme capable de soulever un tel poids de mille ou mille deux cents tonnes – sans même évoquer le moyen de transporter cet immense objet *via* la vallée et l'escarpement montagneux, de positionner chacune des dalles à son emplacement précis, à telle hauteur au-dessus du sol. Nulle trace d'une route quelconque, d'une chaussée, d'une rampe ni d'un terrassement qui évoquerait même la possibilité d'un quelconque transport ou halage de tels mégalithes, depuis la carrière jusqu'à leur site surélevé.

Et pourtant, dans un passé incommensurable, quelqu'un, d'une façon ou d'une autre, a réussi cet exploit...

Alors, qui ? Les traditions locales affirment que l'endroit existe depuis Adam et ses fils, eux qui résidaient dans les montagnes des Cèdres après l'expulsion d'Adam et d'Ève du jardin d'Éden. Adam, véhiculent ces légendes, vécut à l'emplacement actuel de Damas et mourut dans le voisinage. Ce fut son fils Caïn qui aménagea un refuge sur la crête aux Cèdres après son assassinat d'Abel.

Le patriarche maronite du Liban rapporta cette tradition : « Le bastion du mont Liban reste la construction la plus vieille du monde. Caïn, fils d'Adam, l'érigea en la cent trente-troisième année de la Création au cours d'une crise de folie délirante. Il lui donna le nom de son fils Énoch et le peupla de géants punis pour leurs actes de débauche pendant le Déluge. »

Après le cataclysme, le site fut reconstruit par le biblique Nemrod qui cherchait à atteindre le ciel. La tour de Babel, selon ces légendes, n'eut rien à voir avec Babylone, mais concernait la grande plate-forme du Liban.

Un voyageur du XVIII<sup>e</sup> siècle nommé d'Arvieux écrivit dans ses *Mémoires*<sup>82</sup> (II<sup>e</sup> partie, chapitre 26) que les habitants juifs locaux, tout comme les résidents musulmans, disaient qu'un manuscrit ancien trouvé sur place révélait qu'« après le Déluge, quand Nemrod régnait sur le Liban, il envoya des géants rebâtir la forteresse de Baalbek, ainsi nommée en l'honneur de Baal, le dieu des Moabites, fidèles du dieu Soleil ».

Associer au site le dieu Baal à l'époque postdiluvienne a de quoi éveiller l'attention. En réalité, les Grecs et les Romains à peine partis, la population locale abandonna le nom grec d'Héliopolis pour redonner à l'endroit son appellation sémite. Elle est restée, depuis, *Baalbek* [*Baalbeck*, *Baalbec*].

Que signifie-t-elle ? Plusieurs interprétations entrent en concurrence. Pour beaucoup, il faut comprendre « La vallée de Baal ». Pour ma part, d'après l'épellation et des références talmudiques, j'en conclus qu'il signifiait « les pleurs de Baal ».

Écoutons à nouveau les derniers versets de l'épopée d'Ougarit qui décrivent l'effondrement de Baal en lutte contre Mot, la découverte de son corps sans vie, sa mise au tombeau par Anat et Shapash, dans une grotte de la crête de Saphon :

Ils se penchent sur Baal qui gît au sol.

Le puissant Baal est mort.

Le prince, seigneur de la Terre, a péri [...]

Anat pleure toutes les larmes de son corps.

En cette vallée, elle s'abreuve de ses larmes comme elle boirait le vin.

Elle appelle haut et fort la Torche des dieux, Shapash :

« Porte le puissant Baal, je te prie,  
dépose-le sur mes épaules. »

Attentive, la Torche des dieux, Shapash,

Enlève le puissant Baal

Pour déposer son corps sur les épaules d'Anat.

Elle l'emmène à la forteresse de Saphon,

Elle le pleure, elle l'ensevelit.

Elle le confie aux profondeurs de la terre.

Toutes ces légendes locales qui, comme toutes, contiennent un fond de souvenir d'événements réels, confirment que le site plonge dans le très lointain passé. Elles attribuent sa construction à des « géants » en relation avec les événements du Déluge. Elles le relient à Baal, elles lui attribuent la fonction d'une « tour de Babel » : il a été érigé pour « atteindre le ciel ».

Plus je regarde cette vaste plate-forme, son emplacement et son plan, plus je réfléchis à la fonction dévolue à l'immense podium construit pour supporter des poids considérables, plus je repense à cette pièce de monnaie de Byblos (*revoir Fig. 89*) que j'ai sous les yeux : un vaste temple, une aire sacrée entourée de murs, un parterre d'une facture inouïe où s'élève une chambre du ciel fusiliforme.

J'ai aussi dans l'oreille les mots qui décrivent dans l'épopée de Gilgamesh ce lieu caché. Les remparts infranchissables, l'entrée qui foudroie celui qui la touche, le tunnel qui conduit à l'« enceinte depuis laquelle étaient émises les paroles de commandement », « la demeure secrète des Anunnaki », le monstrueux gardien et son « faisceau radiatif ».

Il ne fait plus de doute pour moi que *Baalbek* correspond à la crête de Saphon de Baal, le but du premier voyage de Gilgamesh.

Décrire Balbeek comme le « carrefour d'Ishtar » veut bien dire que tout comme elle sillonne les cieux terrestres, elle pouvait à loisir aller et venir, à partir de ce « site d'atterrissage », vers d'autres astroports sur la planète. De même, la tentative de Baal d'installer sur la crête de Saphon « un dispositif qui envoient les paroles, une « pierre qui chuchote » », impliquait la présence ailleurs d'unités de communication similaires : « Elle unit par la parole le ciel et la terre, comme les mers avec les planètes. »

Existait-il vraiment de tels sites sur terre qui pouvaient servir d'astroports aux aéronefs des dieux ? Existait-il, en plus de l'installation sur la crête de Saphon, d'autres « pierres qui chuchotent » ?

Le premier indice indéniable est le nom même d'« Héliopolis ». Il montre que les Grecs croyaient que Baalbek était, de quelque manière, une « cité du dieu solaire », à l'image de la ville homonyme en Égypte. L'Ancien Testament à son tour reconnaît l'existence d'une *Beth-Sehmesh* (« la Demeure de Shamash ») au nord et d'une Beth-Shemesh au sud, *On*, nom

biblique de l'égyptienne Héliopolis. Que le prophète Jérémie désignait comme le séjour des « Maisons des dieux d'Égypte », là où se trouvent les obélisques d'Égypte.

La Beth-Shemesh du nord prenait place au Liban, à proximité de *Beth-Anath* (« Demeure/résidence d'Anat »). Le prophète Amos l'identifia aux « palais d'Adad [...] la demeure de celui qui vit El ». Sous le règne de Salomon, le domaine d'Adad embrassait de grands pans de la Syrie et du Liban. Et la liste des sites sur lesquels il avait fait construire de grandes structures comprenait *Baalat* (« la résidence de Baal ») et *Tamar* (« Où poussent les palmiers »). La plupart des spécialistes identifient la première à Baalbek et la seconde à Palmyre (*revoir carte Fig. 78*).

Les historiens grecs et romains multiplièrent les références aux liens qui unissent les deux Héliopolis. L'historien grec Bérose, quand il entreprit d'expliquer le panthéon égyptien à ses compatriotes, décrivit de même un « immortel que les Égyptiens vénéraient sous le nom d'“Hercule” ». Il fit remonter les origines du culte rendu à cet immortel à la Phénicie, sachant « qu'il existait en ce pays un temple dédié à Hercule, objet d'une vénération profonde ». Dans le temple, il avait vu deux piliers. « L'un d'or pur. L'autre d'émeraude, qui jetait mille feux la nuit. »

De tels « piliers solaires » sacrés – « Pierre des dieux » – furent du reste représentés sur des pièces de monnaie phéniciennes après la conquête de la région par Alexandre (*Fig. 99*). Hérodote nous livre l'information supplémentaire que des deux pierres connectées, l'une était façonnée dans le meilleur conducteur de l'électricité (l'or), et que l'autre était en pierre précieuse (l'émeraude), comme on l'utilise de nos jours pour les communications laser qui donnent lieu à un rayonnement très caractéristique quand il en sort un faisceau à haute énergie. Ne s'agissait-il pas du dispositif mis au point par Baal que les textes cananéens qualifient de « pierres de la Splendeur » ?



Fig. 99



Fig. 100

L'historien romain Macrobe à son tour mentionne une pierre sacrée quand il décrit explicitement le lien entre l'Héliopolis phénicienne (Baalbek) et son homologue égyptienne. Il écrit qu'« un objet » de vénération du dieu solaire hiéopolitain fut convoyé par les prêtres égyptiens depuis l'Héliopolis d'Égypte à l'Héliopolis-Baalbek du nord. « L'objet, poursuit-il, est désormais vénéré selon les rites assyriens plutôt qu'égyptiens. »

D'autres historiens romains soulignèrent eux aussi que les « pierres sacrées » que vénéraient les Assyriens comme les Égyptiens présentaient une forme de cône. Quintus Curtius nota qu'un tel objet se trouvait dans le temple d'Amon de l'oasis de Siwa. « La chose qui y est vénérée comme d'essence divine, écrivit Quintus Curtius, n'affecte pas la forme que les artisans donnaient d'habitude aux dieux. Mais plutôt, elle prend l'apparence d'un *umbilicus*, taillé dans une émeraude et des gemmes serties ensemble. »

L'information sur l'objet conique vénéré à Siwa fut citée par Francis Llewellyn Griffith en lien avec l'annonce, dans *The Journal of Egyptian Archeology* (1916), de la découverte d'un « omphalos » conique dans la « ville de la pyramide » nubienne de Napata. Ce « monument méroïtique unique » (*Fig. 100*) fut déniché par George Andrew Reisner, de l'université Harvard, dans le saint des saints du temple d'Amon – le temple le plus au sud de ce dieu d'Égypte.

Le mot *omphalos* en grec ou *umbilicus* en latin désigne un « nombril », un « ombilic » – une pierre conique qui passait dans l'Antiquité, pour des raisons que les spécialistes ont du mal à comprendre, pour avoir marqué un « centre de la Terre ».

Le temple d'Amon, niché dans l'oasis de Siwa, rappelons-le, abritait l'oracle où se rua Alexandre pour la consulter dès son arrivée en Égypte. Les témoignages recoupés de Callisthène, historien d'Alexandre, et du Romain Quintus Curtius nous expliquent qu'un omphalos taillé dans la pierre précieuse constituait l'« objet » même que l'on vénérât au sein du site oraculaire. Le temple nubien d'Amon où Reisner découvrit la pierre omphalos se trouvait à Napata, ancienne capitale des territoires des reines nubiennes. Rappelons-nous de la curieuse visite d'Alexandre à la reine Candace au cours de sa quête incessante de l'immortalité.

Doit-on attribuer à une simple coïncidence l'envoi de ses hommes en Nubie par le roi perse Cambyse alors en pleine recherche des secrets de longévité, au temple où était précieusement conservée la « Table du Soleil » ? Au début du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., une reine nubienne – la reine de Saba – accomplit un long voyage à la rencontre du roi Salomon à Jérusalem. Des légendes répandues à Baalbek relatent que le roi fit embellir le site du Liban en l'honneur de sa visiteuse. Entreprit-elle vraiment ce long et dangereux voyage pour le simple plaisir de profiter de la sagesse de Salomon ? Ne fut-ce pas plutôt pour consulter l'oracle à Baalbek – ce que la Bible nomme la « demeure de Shemesh » ?

Coïncidences que tout cela ? Assurément non. La question qui s'impose, la voici : si un omphalos était présent auprès de chacun de ces centres oraculaires, n'était-ce pas l'omphalos lui-même la source des oracles ?

La construction (ou reconstruction) sur la crête de Saphon d'un silo de lancement et d'une plate-forme d'atterrissage à la discrétion de Baal ne constitua nullement la raison de son fatal affrontement avec Mot. Cette raison, il faut plutôt la chercher du côté de sa tentative clandestine

d'installer une « pierre de Splendeur ». Un dispositif capable de communiquer avec les cieux tout comme avec d'autres points sur la Terre. Mais, surtout, c'était...

Une pierre qui chuchote.

Ses messages resteront ignorés des hommes.

Les populations terrestres n'y entendront rien.

En songeant à la fonction apparemment double de la pierre de Splendeur, le message secret de Baal à Anat prend soudain tout son sens : l'appareillage utilisé par les dieux pour se parler entre eux était le même que celui par lequel transitaient les réponses oraculaires des dieux apportées aux rois et aux héros !

Dans l'une des études les plus rigoureuses menées sur le sujet, Wilhelm Heinrich Roscher (*Omphalos*<sup>83</sup>) démontra que le mot indo-européen qui désigne ces pierres d'oracle – *nombril* en français, *navel* en anglais, *nabel* en allemand, etc. – a pour racine le sanskrit *nabh*, rendu par « émaner avec force ». Ce n'est pas un hasard si, dans les langues sémites, *naboh* signifie « prophète ». L'ensemble de ces signifiés identiques puisent avec certitude dans le sumérien où NA.BA (R) veut dire « la pierre brillante lumineuse qui élucide ».

Quand on se plonge dans les écrits antiques, apparaît tout un réseau de ces sites oraculaires. Hérodote – qui mentionna avec précision (livre II, 29) l'existence de l'oracle méroïtique de Jupiter-Amon – enrichit les relations que j'ai jusqu'alors détaillées en écrivant que les « Phéniciens », fondateurs de l'oracle de Siwa, avaient aussi établi le centre oraculaire en Grèce, celui de Dodone – site montagneux au nord-ouest de la Grèce (proche de l'actuelle frontière avec l'Albanie).

En ce sens, il se fit l'écho d'un témoignage entendu lors de sa visite en Égypte : « Deux femmes à caractère sacré furent un jour convoyées depuis Thèbes (en Égypte) par les Phéniciens [...] l'une fut vendue en Libye (Égypte de l'Ouest) et l'autre en Grèce. Ces femmes furent les premières fondatrices des oracles dans ces deux pays. » Cette version, précisa Hérodote, il la tenait des prêtres égyptiens thébains. Mais à Dodone, une version de l'histoire disait que « deux colombes noires s'envolèrent de la Thèbes égyptienne », l'une se posa à Dodone et l'autre à Siwa : après quoi,

un oracle de Jupiter fut institué aux deux endroits. Les Grecs le nommèrent Zeus à Dodone, les Égyptiens Amon à Siwa.

L'historien romain Silicus Italicus (du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) qui relata qu'Hannibal consulta l'oracle de Siwa à propos de ses guerres contre Rome, accrédite à son tour le vol des deux colombes depuis Thèbes et l'établissement des oracles dans le désert libyen (Siwa) et celui de la Chaonie grecque (Dodone). Plusieurs siècles plus tard, le poète grec Nonnos, dans son œuvre majeure, Les Dionysiaques, assimila les sanctuaires oraculaires de Siwa et de Dodone à deux sites jumeaux et rapporta que chacun communiquait l'un avec l'autre :

Voilà la réponse  
par la voix nouvellement trouvée  
de Zeus le Libyen !  
Les sables arides ont envoyé un oracle  
à la colombe de Chaonie [Dodone]<sup>84</sup>.

Selon Francis Griffith, la découverte de l'omphalos en Nubie évoqua un autre centre oraculaire en Grèce. La forme en cône de l'omphalos nubien, écrivit-il, « était très exactement celle de l'omphalos de l'oracle de Delphes ».

Delphes, le site du plus fameux oracle de Grèce, était dédié à Apollon (« Celui de la pierre »). Ses ruines demeurent l'un des attraits touristiques majeurs du pays. Là comme à Baalbek, l'aire sacrée formait une plateforme ménagée sur le versant d'une montagne, également face à une vallée ouverte en entonnoir vers la Méditerranée et les territoires de ses rivages. Bien des archives établissent qu'une pierre en forme d'omphalos constituait l'objet le plus sacré de Delphes. Il était disposé sur une estrade dédiée dans le saint des saints du temple d'Apollon, certains textes précisent qu'il était proche d'une statue d'or du dieu, d'autres qu'il se suffisait à lui-même. En une chambre souterraine dérobée à la vue des demandeurs d'oracles, la prêtresse oraculaire, abandonnée à la transe, répondait aux questions des rois et des héros sous la forme de réponses totalement obscures – réponses des dieux, mais sorties de l'omphalos.

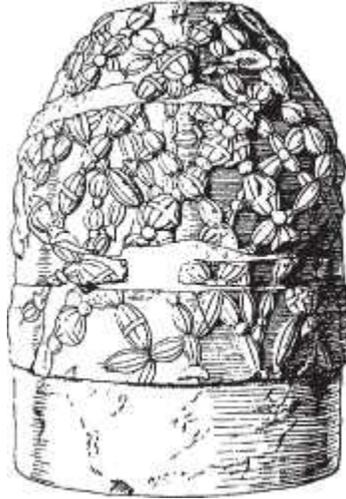


Fig. 101

L'omphalos sacré original a mystérieusement disparu, peut-être au cours des guerres sacrées répétées ou des invasions étrangères qui frappèrent la contrée. Mais une réplique en pierre façonnée, c'est une hypothèse, à l'époque romaine, hors le temple, fut exhumée lors de fouilles archéologiques. Elle est exposée désormais au musée de Delphes (*Fig. 101*).

Le long de la voie sacrée qui conduit au temple, quelqu'un, en un temps indéfini, érigea également un omphalos de pierre simple pour marquer l'endroit où les oracles étaient délivrés à l'origine à Delphes, avant la construction du temple. Les pièces de monnaie de Delphes représentaient Apollon assis sur cet omphalos (*Fig. 102*). Et après la défaite des Phéniciens face aux Grecs, elles montrèrent toujours Apollon assis sur l'omphalos « assyrien ». Mais souvent, les pierres d'oracle étaient figurées sous la forme de cônes jumeaux reliés par un socle commun, comme le montre la *Fig. 99*.

Comment choisit-on Delphes pour site oraculaire sacré et comment la pierre d'omphalos se retrouva-t-elle là-bas ? Les traditions rapportent que lorsque Zeus voulut déterminer le centre de la Terre, il lâcha deux aigles à partir des deux extrémités opposées du monde. Ils volèrent à la rencontre l'un de l'autre et se croisèrent à Delphes. Aussitôt, l'endroit fut marqué par l'érection d'une pierre ombiliquée, un omphalos. D'après l'historien grec Strabon, des images des deux aigles avaient été installées au sommet de l'omphalos de Delphes.

Des représentations de l'omphalos existent à travers l'art grec.



Fig. 102

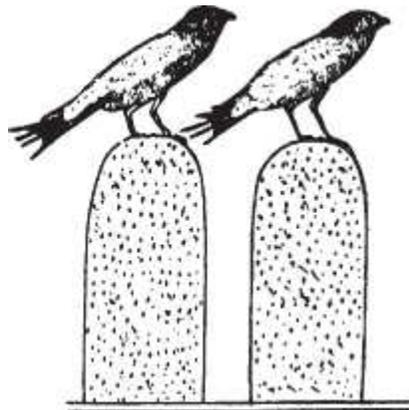


Fig. 103

Elles montrent les deux volatiles sur ou aux côtés (*Fig. 102*) de l'objet conique. Quelques chercheurs ont vu dans ces oiseaux non pas des aigles mais des pigeons voyageurs, lesquels – car capables de retrouver leur chemin de retour depuis leur envol d'origine – pourraient symboliser la mesure des distances d'un centre de la Terre à un autre.

Des légendes grecques prêtent à Zeus le choix de se réfugier à Delphes pendant sa bataille aérienne contre Typhon. Il se serait reposé sur l'aire de la plate-forme où le temple d'Apollon sera plus tard érigé. Le sanctuaire amonien à Siwa ne comprenait pas seulement des couloirs souterrains, de mystérieux tunnels et des passages secrets aménagés à l'intérieur des murs épais du temple, mais en outre une zone interdite de quelque cinquante-cinq mètres sur cinquante et un, circonscrite par un mur massif. En son milieu se dressait une solide plate-forme. Ce même schéma de construction, avec cette plate-forme surélevée, se retrouve dans tous les sites liés aux « pierres qui chuchotent ». Faut-il en conclure que les deux sites, même si celui de Baalbek était immensément plus grand, servaient d'aéroports et de centre de communication ?

Il n'est pas surprenant de retrouver les pierres sacrées jumelles, flanquées des deux aigles, dessinées dans les écrits sacrés égyptiens (*Fig. 103*). Et bien des siècles avant que les Grecs ne s'avisent de commencer à conserver précieusement les centres oraculaires, un pharaon égyptien représenta sur sa pyramide un omphalos et ses deux oiseaux perchés. Il s'agissait de Sétî I<sup>er</sup>, qui vécut au cours du XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Et c'est à travers son dessin du domaine de Sokar [Sokaris], le dieu caché, que nous avons accès à la représentation la plus ancienne de l'omphalos (*revoir Fig. 19*). Il s'agissait des moyens de communication par lesquels des messages – « des paroles » – « étaient transmis à Sokar chaque jour ».

Baalbek : j'en fais l'objectif du premier voyage de Gilgamesh. Puis j'ai suivi la piste qui connecte les pierres de Splendeur « chuchotantes » pour parvenir à la Douât.

Le voilà, le site où les pharaons cherchaient les Degrés du ciel pour accéder à l'après-vie. Et je soutiens que c'est là que Gilgamesh, en quête de la vie éternelle, dirigea ses pas au cours de son second voyage.

## Chapitre 10

### **Tilmun : le pays d'où s'envolent les fusées**

**L**a recherche épique de Gilgamesh de l'immortalité servit à l'évidence de source à quantité de récits et de légendes, dans les millénaires qui suivirent. Ils mirent en scène des rois et des héros à leur tour lancés dans la course à l'éternelle jeunesse. Quelque part sur terre, porté par la mémoire mythifiée de l'humanité, existait un lieu à partir duquel l'homme pouvait rejoindre les dieux et se voir soustrait à l'indignité de la mort.

Il y a près de cinq mille ans, Gilgamesh d'Uruk avait imploré Utu/Shamash :

En ma cité, l'homme trépassé. Mon cœur souffre.  
L'homme périt. Lourd est mon cœur [...]  
L'homme, fût-il le plus grand, ne s'étendra jamais jusqu'au  
ciel [...]  
Ô Utu,  
Je souhaite entrer dans ce pays.  
Sois mon allié ! [...]  
Là où les *Shems* ont été dressés,  
permets que je dresse le mien !

Le *Shem*. Je l'ai montré, même si le mot est ordinairement traduit par « nom » (ce par quoi un être sera gardé en mémoire), il désigne une fusée : Énoch disparut à bord de son « nom » quand il fut emmené au ciel. Un demi-millénaire après Gilgamesh, en Égypte, le roi Téli plaïda de la même façon :

Les hommes chutent,  
Ils sont des êtres sans *nom*.  
(Ô Dieu)  
Saisis le roi Téli par les bras,

Enlève le roi Téli dans les airs,  
Qu'il ne meure pas sur terre parmi les hommes.

Le but de Gilgamesh était Tilmun, le territoire où l'on dressait les fusées. Se demander où il se rendit pour atteindre Tilmun, c'est se demander où se rendit Alexandre qui se considérait pharaon et fils de dieu. C'est se demander où, sur terre, se trouvait la *Douât*.

Car toutes ces destinations, force est de l'admettre, n'en constituent qu'une seule.

Cette terre où ils espéraient trouver les Degrés du ciel, je vais le démontrer de façon irréfutable, c'était la péninsule du Sinaï.

Quelques-uns parmi les égyptologues ont envisagé l'hypothèse selon laquelle les détails du *Livre des morts* correspondaient à la géographie égyptienne réelle. Ils ont alors suggéré que la simulation du voyage du pharaon avait pour cadre le cours du Nil, depuis les sanctuaires de la Haute Égypte jusqu'à ceux de la Basse Égypte. Or les textes anciens mentionnent clairement un voyage d'au-delà les frontières du pays. Le pharaon prend la direction de l'est, pas celle du nord. Et quand il traverse le lac des Roseaux et le désert au-delà, il laisse derrière lui non seulement l'Égypte mais aussi l'Afrique : il est fait grand cas des dangers – réels et « politiques » – qui naissent de la sortie des domaines d'Horus pour entrer dans les « territoires de Seth », en Asie.

Quand furent gravés les *Textes des pyramides* par les pharaons de l'Ancien Royaume, la capitale des rois en Égypte était Memphis. L'ancien centre religieux était Héliopolis, tout près, au nord-est de Memphis. À partir de ces centres, un trajet effectif vers l'est conduisait tout droit à une série de lacs de roseaux et de joncs. Puis s'ouvrait le désert, avant le col de montagne et la péninsule du Sinaï – la région dans les cieux de laquelle prit place l'assaut final entre Horus et Seth, entre Zeus et Typhon.

L'idée que le voyage du pharaon vers l'après-vie l'a bel et bien emmené vers la péninsule du Sinaï se trouve confortée par Alexandre : il n'a pas seulement suivi les pas des pharaons, il a accompli aussi l'effort délibéré de mimer l'Exode israélite depuis l'Égypte conduit par Moïse.

Point de départ, comme l'affirme la Bible, l'Égypte. Puis la « mer Rouge » – l'obstacle d'eau qui s'ouvrit en deux pour que les fugitifs passent à pied sec. Les histoires d'Alexandre mentionnent à leur tour l'obstacle des

eaux, toujours désignées sous le nom de mer Rouge. Et tout comme dans l'Exode, Alexandre à son tour tenta de conduire son armée à travers les eaux à pied : une version évoque la construction d'une chaussée. Une autre dit « qu'elle se matérialisa sous l'effet de ses prières ». Qu'Alexandre ait réussi ou pas cette traversée (selon telle ou telle version), les soldats ennemis furent noyés par le reflux des eaux – à l'exemple des Égyptiens, noyés durant leur poursuite des Israélites.

Lesquels, au cours de leur périple, se heurtèrent à un ennemi qu'ils vainquirent, les Amalécites. Une version chrétienne des aventures d'Alexandre conte que l'ennemi fut défait « en rassemblant les eaux de la mer Rouge avant de les déverser sur lui ». Cet ennemi ? Les « Amalécites ».

Les eaux traversées – l'expression biblique, *Yam Suff*, signifie littéralement « mer ou lac des Roseaux » –, commença un voyage dans le désert, en direction d'une montagne sacrée. Il est significatif que la montagne repère qu'atteignit Alexandre soit nommée *Mushas* – la montagne de Moïse, de son nom hébreu *Moshé*. Moïse y rencontra un ange qui lui parla à travers un buisson en flammes (le buisson-ardent). Péripiétie similaire dans les récits d'Alexandre.

Ces parallèles doubles, triples, finissent par se multiplier si l'on rappelle l'épisode du Coran de Moïse et du poisson. Les eaux de la vie, dans le texte du Coran qui conte l'histoire de Moïse, se trouvaient « à la confluence de deux cours d'eau ». À l'endroit où le fleuve d'Osiris se divisait en deux affluents, les pharaons accédaient à l'entrée du royaume souterrain. Dans les récits d'Alexandre, le point clé était atteint à la jonction de deux cours d'eau souterrains, là où la « pierre d'Adam » émettait un faisceau lumineux, là où Alexandre recevait de la part d'êtres divins le conseil de tourner les talons.

Sans oublier la tradition qui veut, comme l'a transcrit le Coran des musulmans, qu'Alexandre soit l'équivalent de Moïse sous l'appellation de « Celui qui porte deux cornes » – par rappel de l'énoncé biblique : à la suite de la rencontre de Moïse et du Seigneur sur le mont Sinaï, la face de Moïse émit de la lumière sous forme de « cornes » (littéralement, rayons).

Le cadre de l'Exode biblique fut la péninsule du Sinaï. La seule conclusion à tirer de tous ces recoupements et autres trajets similaires, la voici : c'est vers la péninsule du Sinaï qu'Alexandre, Moïse et les pharaons se dirigèrent par leurs périples à l'est de l'Égypte. La même destination que celle de Gilgamesh, comme je vais le prouver.

Pour atteindre le *Tilmun* au cours de son second voyage décisif, Gilgamesh prit place à bord d'un « navire de *Magan* », un navire d'Égypte. Puisqu'il venait de Mésopotamie, le seul trajet possible consistait à naviguer vers la sortie du golfe du Persique. Puis, en cabotant le long des côtes de la péninsule arabique, il aurait rejoint la mer Rouge (la mer d'Ur pour les Égyptiens). À en croire l'appellation de son navire, *Magan*, il devait remonter la mer Rouge vers l'Égypte. Mais ce n'est pas en Égypte qu'il se rendait. Destination : Tilmun. Eut-il alors l'intention d'accoster sur les rivages occidentaux de la mer Rouge, en Nubie ? Ou orientaux, en Arabie ? À moins qu'il ne soit parti droit devant lui, sur la péninsule du Sinaï ? (*Revoir carte, Fig. 2.*)

Au grand bénéfice de notre enquête, Gilgamesh fit face à l'adversité. Son navire fut coulé par un dieu gardien peu après le début de sa navigation. Il ne s'était guère éloigné de Sumer puisque Enkidu (dont la présence à bord fut la cause de son coulage) plaidait tant et plus pour qu'ils reviennent, à pied, en Uruk. Entêté par son objectif, Tilmun, Gilgamesh, au contraire, poursuivit à travers terre le périple vers son cap. S'il visait les côtes de la mer Rouge, il devait couper à travers la péninsule arabique. Mais non, le voilà qui s'oriente nord-ouest. Comment le savons-nous ? Parce qu'après avoir traversé un désert et passé des montagnes désolées, son premier contact visuel avec la civilisation prit la forme d'une « mer de faible altitude ». Toute proche, s'étendait une ville, avec une auberge dans ses parages. La « serveuse » le mit en garde : la mer qu'il voyait et désirait traverser se nommait « mer des Eaux mortelles ».

Tout comme les cèdres du Liban nous servirent de repère unique pour affirmer la première destination de Gilgamesh, cette « mer des Eaux mortelles » constitue l'unique indice de localisation au cours de son second voyage. Dans tout le Proche-Orient, au cœur de tous les territoires de l'Ancien Monde, il n'existe qu'une seule étendue d'eau qui mérite pareille appellation. Elle est demeurée la même de nos jours : la *mer Morte*. Elle est, effectivement, une « mer de basse altitude », et pour cause, c'est l'étendue marine la plus basse sur la terre entière (près de quatre cents mètres sous le niveau des océans). Ses eaux sont à ce point saturées en sels et en minéraux qu'aucune faune ni flore marines n'y survit.

La cité qui surplombait la mer des eaux mortelles était ceinte d'un rempart. Son temple était dédié à Sîn, le dieu lunaire. Hors les murs, une

auberge. Dont l'hôtesse accueillit Gilgamesh, lui offrit l'hospitalité, lui donna des informations.

Impossible de ne pas faire le rapprochement troublant avec un récit biblique connu. Quand l'errance de quarante années des Israélites dans le désert prit fin, fut venu le temps d'entrer en Canaan. Puisqu'ils venaient de la péninsule sinaïtique, ils contournèrent la mer Morte côté est jusqu'au déboucher du Jourdain dans la mer. Quand Moïse grimpa sur une colline pour embrasser la plaine, il vit – tout comme Gilgamesh – les eaux chatoyantes de la « mer basse ». Dans la plaine, de l'autre côté du Jourdain, s'étendait une ville, *Jéricho*. Elle constituait un obstacle à l'avancée des Israélites vers Canaan, et ils dépêchèrent deux espions chargés d'évaluer ses défenses. Une femme dont l'auberge se trouvait au pied des remparts de la ville leur offrit l'hospitalité, leur donna des informations, les guida.

Le nom hébreu de Jéricho est *Yeriho*. Soit, littéralement, la « Ville de la Lune » – la ville dédiée au dieu lunaire, Sîn...

Il s'agissait bien, selon moi, de la ville qu'avait atteinte Gilgamesh quinze siècles avant l'Exode.

Jéricho existait-elle vers 2900 av. J.-C., autrement dit à l'époque où Gilgamesh menait sa quête ? Les archéologues conviennent que Jéricho était habitée dès avant 7000 av. J.-C. et qu'elle devint un centre urbain florissant vers 3500 av. J.-C. C'est bien là que Gilgamesh arriva.

Reposé, remis sur pied, il prépara la poursuite de son périple. Comme il se trouvait à l'extrémité nord de la mer Morte, il demanda à l'aubergiste s'il pourrait traverser l'étendue d'eau plutôt que de la contourner. S'il avait dû prendre la route terrestre, il aurait sans doute accompli le trajet que les Israélites finirent par entreprendre, mais en sens inverse, puisque Gilgamesh souhaitait se rendre là d'où, en fin de compte, ils venaient. Finalement, le transbordeur Ur-Sanabi le fit traverser. Gilgamesh débarqua, je pense, à l'extrémité sud de la mer Morte – aussi près que possible de la péninsule du Sinaï que le pilote avait pu l'emmener.

À partir de là, il devait suivre une « route balisée », une route que suivaient les caravaniers, « vers la Grande mer, au lointain ». À nouveau, l'on va reconnaître le terrain grâce à la terminologie biblique. La Grande mer, c'était l'appellation biblique de la Méditerranée. Gilgamesh chemina à travers le Néguev, la partie sud sèche de Canaan, en direction de l'ouest sur une certaine distance, attentif à trouver les « repères des deux pierres ». À partir de là, lui avait dit Ur-Sanabi, il devait opérer un virage pour atteindre

la ville d'Ila, à quelque distance de la Grande mer. Au-delà d'Ila, dans la quatrième région des dieux, commençait la zone interdite.

Ila : était-elle une « cité des dieux » ou une ville peuplée par les hommes ?

Les événements qui y prirent place, décrits dans une version hittite fragmentée de *L'Épopée de Gilgamesh*, montrent que l'endroit était partagé entre dieux et hommes. Il s'agissait d'une « cité sainte » que fréquentaient des dieux divers, où ils vivaient et qui se montrait d'accès facile. Mais les humains aussi avaient droit de cité puisque des indicateurs routiers en montraient la direction. Gilgamesh ne se contenta pas de s'y reposer et d'y changer de vêtements : il s'y procura aussi les moutons qu'il offrit chaque jour en sacrifice aux dieux.

Cette ville nous est connue grâce à l'Ancien Testament. Elle se trouvait à la limite du Sud cananéen et de la péninsule du Sinaï, la porte d'entrée vers la plaine centrale du Sinaï. Son caractère de ville sainte transparaissait dans son nom : *Kadès* [Kadech, Kadesh, Qadesh], la « sanctifiée ». Elle se distinguait d'une ville homonyme du nord (dans les parages de Baalbek, ce qui se montre significatif) par le nom composé de *Kadès-Barnéa* (si l'on se réfère à une étymologie sumérienne, elle pourrait signifier « la Kadès des brillants piliers de pierre »). À l'époque des patriarches, elle appartenait au domaine d'Abraham, lui qui « partit au Néguev et vécut entre Kadès et Shur [Schur] ».

Par son nom et sa fonction, la ville nous est aussi connue par les récits cananéens des dieux, des hommes et du désir d'immortalité. Rappelons que Danel implora le dieu El pour obtenir un héritier légitime, de sorte que ce fils puisse lui ériger une stèle commémorative à Kadès. Un autre texte ougaritique nous apprend qu'un fils d'El, nommé *Shibani* (« le septième ») – la ville biblique de Beer-Sheva [Beersheba] (« le Puits du Septième ») lui doit peut-être son nom –, reçut pour instruction d'« ériger un (pilier) commémoratif dans le désert de Kadès ».

Du reste, Charles Virolleaud comme René Dussaud, les premiers traducteurs et exégètes, dans la revue *Syria*, des textes ougaritiques, en vinrent à conclure que le site géographique évoqué par les nombreuses épopées « était la région qui s'étend entre la mer Rouge et la Méditerranée », la péninsule du Sinaï. Le dieu Baal, amateur de pêche dans le lac Sumkhi, se rendit pour la pratique de son sport préféré jusqu'au « désert d'Alosh », région associée (comme sur la *Fig. 104*) au palmier dattier.

Virolleaud et Dussaud en témoignent tous deux, il s'agit là d'un indice géographique qui associe la localisation ougaritique au souvenir biblique de l'Exode : les Israélites, lit-on dans Nombres, 33, transitèrent de Mara (le site des eaux amères) et d'Élim (l'oasis aux palmiers dattiers) à *Alosh* [le désert de Sîn].

Des précisions plus détaillées se trouvent dans un texte que les exégètes ont intitulé « Naissance des dieux bienveillants et de grande beauté ». Il met en scène El et les plus jeunes dieux dans le théâtre d'opération de l'Exode. Dès ses versets introductifs, l'action se situe dans le « désert de *Suffim* » – à n'en pas douter un désert qui borde la *Yam Suff* (« mer des Roseaux ») de l'Exode :

J'en appelle aux dieux bienveillants et de grande beauté,  
fils du prince. Je les installerai  
dans la cité d'où l'on s'élève et où l'on se rend,  
dans le désert de Suffim.

Les textes cananéens nous fournissent un autre indice. Ils ne cessent de faire référence au chef du Panthéon, « El » – le suprême, le très-haut –, sous une forme générique plutôt que nominale. Mais dans le texte cité *supra*, El s'identifie à *Yerah* et son épouse est *Nikhal*. « Yerah » est le mot sémite qui désigne « la Lune » – le dieu que l'on connaît mieux sous le nom de Sîn. Quant à « Nikhal », il s'agit d'un rendu sémite de NIN.GAL, nom sumérien de l'épouse du dieu de la Lune.

Parmi les chercheurs, l'on a multiplié les théories autour de l'étymologie du nom de la péninsule, *Sinai*. Pour une fois, la raison l'a emporté : comme le nom l'indique, « ce qui appartient à Sîn » a rallié les avis de la majorité.

Nous le voyons bien (*revoir Fig. 72*), dans les territoires de la porte ailée le croissant de lune était le symbole de la déité. Nous constatons que le carrefour majeur des routes du centre du Sinai, le site bien approvisionné en eau, *Nakhl*, a conservé le nom de l'épouse de Sîn.

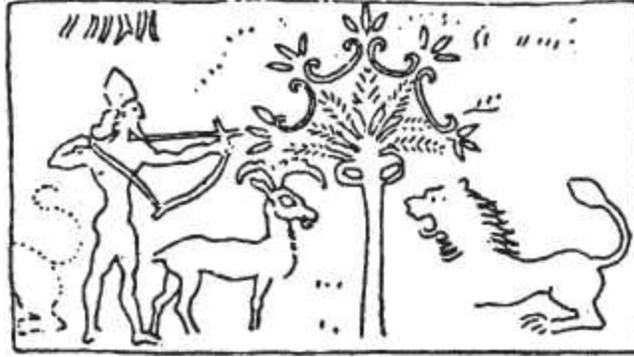


Fig. 104

De là je conclus positivement que le « territoire du Tilmun » se confond avec la péninsule du Sinäi.

Un examen de la géographie, de la topographie, de la géologie, du climat, de la flore et de l'histoire du Sinäi va confirmer cette identification et clarifier le rôle du Sinäi dans les affaires des dieux et des hommes.

Les textes mésopotamiens ont décrit le Tilmun à l'« embouchure » de deux pièces d'eau. La péninsule du Sinäi, dont la forme évoque un triangle inversé, commence en fait là où la mer Rouge se prolonge en deux bras – le golfe de Suez à l'ouest et le golfe d'Eilat (ou d'Aqaba) à l'est. Si l'on retourne effectivement certaines représentations égyptiennes du pays de Seth, où se situe la *Douât*, l'on voit apparaître, de façon schématique, une péninsule qui reprend les caractéristiques du Sinäi (Fig. 105).

Les textes évoquaient le « Tilmun montagneux ». Et de fait, la péninsule du Sinäi se compose d'une partie sud aux montagnes élevées, d'un plateau central escarpé et d'une plaine au nord (entourée de montagnes) qui s'étend à coup de collines sableuses jusqu'à la côte méditerranéenne. La bande côtière constituait un « pont terrestre » entre l'Asie et l'Afrique depuis des temps immémoriaux. Les pharaons l'empruntaient pour aller envahir Canaan et la Phénicie, et venir provoquer les Hittites. Sargon d'Akkad affirmait qu'il avait atteint la Méditerranée où il avait « lavé ses armes ». Les « pays de la mer – les territoires le long de la côte méditerranéenne – par trois fois j'ai encerclé. Ma main s'est emparée de Tilmun ». Sargon II, roi d'Assyrie au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., revendiquait la conquête de la région qui s'étendait « depuis Bit-Yahkin sur le rivage de la mer Salée jusqu'à la frontière du Tilmun ». Le nom de « mer Salée » a perduré jusqu'au présent

comme nom hébreu de la mer Morte – autre confirmation que le Tilmun s’étend à proximité de la mer Morte.

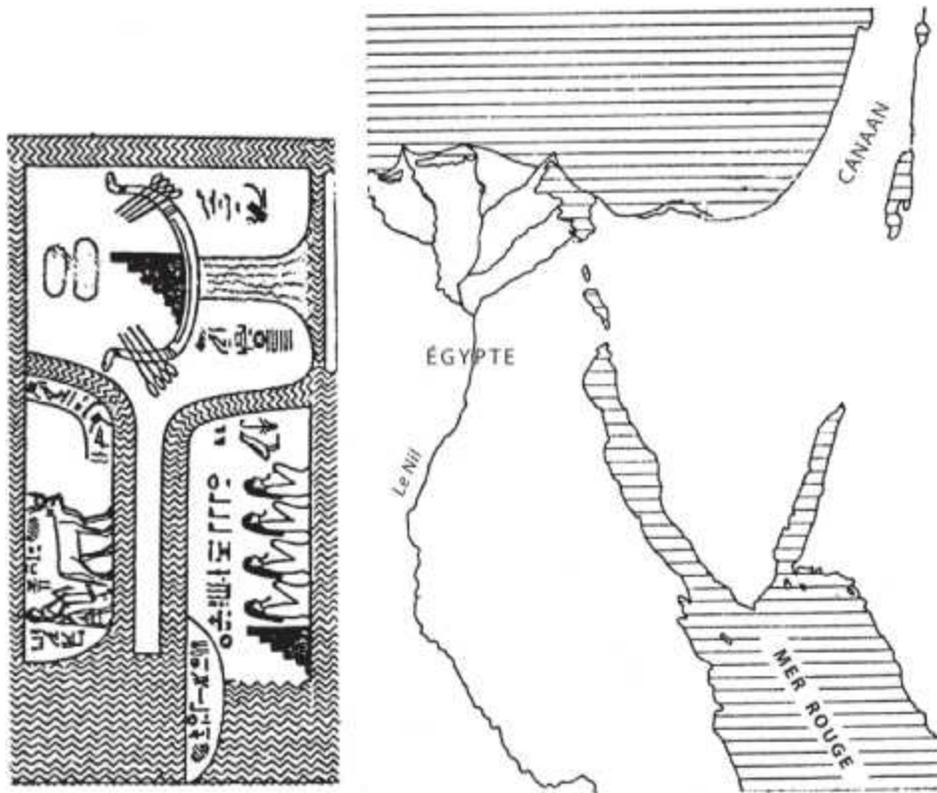


Fig. 105

Ils sont plusieurs, parmi les rois assyriens, à mentionner la Rivière (ou le Ruisseau) d’Égypte en guise de repère géographique pour leurs expéditions en Égypte. Sargon II cite la Rivière après avoir décrit la conquête d’Ashdod, ville des Philistins sur la côte méditerranéenne. Assarhaddon, qui régna quelque temps après lui, se vanta en ces termes : « J’ai foulé Arza à la Rivière d’Égypte. J’ai mis aux fers son roi Asuhili [...] à Qanaya, roi du Tilmun, j’ai imposé tribut. » L’appellation de « Rivière d’Égypte » rejoint le nom biblique du grand et vaste *wadi* (oued) du Sinäï (une rivière de surface qui ne s’écoule qu’en la saison des pluies), désormais dénommé *Wadi El-Arish*. Assurbanipal, successeur d’Assarhaddon sur le trône assyrien, fit savoir qu’« il jeta le joug de son commandement sur Tyr, laquelle se trouve à mi-distance de la mer Supérieure (Méditerranée) et du Tilmun de la mer Inférieure (mer Rouge) ».

À chaque fois, la géographie et la topographie du Tilmun se confondent totalement avec la péninsule du Sinaï.

Le climat de la péninsule, si l'on excepte les variations annuelles au fil du temps, passe pour être resté le même de nos jours : une saison pluvieuse irrégulière d'octobre à mai. Il est archi-sec le reste du temps. Les maigres précipitations n'épargnent pas au Sinaï tout entier de se voir qualifier de « désert » (moins de deux cent cinquante millimètres de hauteur de pluie par an). Ce qui n'empêche pas les sommets granitiques du sud de rester enneigés en hiver. Le niveau de l'eau sur la bande côtière au nord reste à quelques centimètres sous la surface du sol.

Les *oueds* constituent une particularité de toute la péninsule ou presque. Dans la partie sud, les courtes pluies rapides s'écoulent tantôt vers l'est (en direction du golfe d'Eilat), tantôt (et le plus souvent) vers l'ouest, pour aboutir au golfe de Suez. C'est là que se sont formés la plupart des oueds aux oasis luxuriantes, si caractéristiques de l'endroit avec leurs profonds canyons. Mais l'essentiel des eaux pluviales de la péninsule file au nord vers la mer Méditerranée, absorbées par le vaste Wadi El-Arish et ses myriades d'affluents qui ressemblent sur une carte au réseau artériel d'un cœur géant. Dans cette partie du Sinaï, la profondeur des oueds qui constituent ce lacis varie d'une dizaine de centimètres à un mètre ou moins. La largeur passe d'un mètre à plus d'un kilomètre après une grosse précipitation.

Même à la saison des pluies, le régime des précipitations se montre totalement erratique. Des déluges soudains alternent avec de longs épisodes sans eau. Prévoir un étiage pluviométrique important pendant la période ou dans sa suite immédiate comporte de gros risques d'erreur. C'est ce qui a pu arriver aux Israélites quand ils quittèrent l'Égypte à la mi-avril, quelques semaines avant d'entrer dans l'étendue sauvage du Sinaï. Confrontés à la pénurie de l'eau sur laquelle ils comptaient, ils firent appel par deux fois au Seigneur par l'intermédiaire de Moïse qui frappa la roche pour en faire jaillir le précieux liquide.

Les *Bédouins* (les nomades de la région), tout comme d'autres pèlerins familiers du Sinaï, sont en mesure de reproduire le miracle pour peu que le sol du lit de l'oued s'y prête. Le secret ? En bien des endroits, le lit rocheux disparaît sous une couche de sol argileux qui capture l'eau très vite infiltrée dans les anfractuosités. Avec un peu de savoir-faire et un soupçon de chance, il suffit de creuser un peu dans le lit complètement à sec d'un oued

pour faire sourdre l'eau qui se conserve à quelques centimètres sous la surface.

Ce petit truc de nomade suffit-il à passer pour le grand miracle de Dieu ? Des découvertes récentes dans le Sinaï éclairèrent la question. Des hydrologues israéliens (en liaison avec l'institut scientifique Weizmann) se sont aperçus que, tout comme dans le Sahara et certains déserts de Nubie, il existe une « eau fossile » – ce qui reste de lacs préhistoriques nés sous une ère géologique antérieure – dans le sous-sol du centre du Sinaï. Le grand réservoir souterrain, pourvu d'un volume d'eau suffisant (estimèrent-ils) pour satisfaire les besoins d'une population aussi importante que celle d'Israël durant cent ans au moins, s'étend sur plus de quinze mille kilomètres carrés inscrits dans une large ceinture qui s'amorce près du canal de Suez et court jusqu'à l'aride Néguev d'Israël.

Même si l'eau gît à quelque mille mètres sous la surface rocheuse, elle est de caractère artésien, ce qui la fait jaillir par pression de la couche aquifère à partir d'environ trois cents mètres sous la surface. Des sondages expérimentaux égyptiens en quête de pétrole au centre de la plaine nord (à Nakhl) ont percé par erreur ce réservoir d'eau. D'autres sondages ont confirmé ce phénomène extraordinaire : en surface, une étendue désolée aride. Sous le sol, facilement accessible par les moyens modernes de forage et de pompage, un lac d'eau pure gazeuse !

Est-il possible que les Nephilim, à la tête d'une technologie d'ère spatiale, aient pu passer à côté d'une telle ressource ? Fut-ce cette eau-là, plutôt que le petit filet du lit d'un oued asséché, qui jaillit après que Moïse eut frappé sur le rocher, sur les directives du Seigneur ?

« Prends en main le bâton avec lequel tu as frappé le fleuve [en Égypte], et va ! dit à Moïse le Seigneur. Je vais me tenir là devant toi sur le rocher qui est en Horeb, et tu frapperas le rocher : il en sortira de l'eau, et le peuple boira » (Exode, 17:5-6) – soit assez d'eau pour une foule de gens et leur bétail. Pour que la grandeur de Yahvé soit reconnue, Moïse devait emmener quelques témoins sur place. Et le miracle se produisit « aux yeux des Anciens d'Israël » (17:6).

Un récit sumérien lié au Tilmun relate un événement quasi identique. Il prend place en des circonstances dramatiques : on manquait d'eau. Les récoltes périssaient, le bétail n'était plus nourri, les bêtes avaient soif, le peuple se tenait coi. Ninsikilla, épouse du monarque du Tilmun, Enshag, en appela à son père Enki :

La cité que tu nous as donnée [...]  
Tilmun, la cité que tu nous as donnée [...]  
ne tire plus d'eau du fleuve [...]  
La jeune fille ne se baigne plus.  
Nulle eau pétillante ne se déverse sur la cité.

Enki se pencha sur l'affaire. Il en conclut que la seule solution consistera en *l'apport des eaux souterraines*. La profondeur devait excéder les moyens de forage des puits ordinaires. Enki conçut le projet par lequel les couches rocheuses seraient perforées par un *missile tiré depuis l'espace aérien* !

Enki le Père répondit à sa fille Ninsikilla :  
« Que le divin Utu prenne position dans le ciel.  
Qu'il fixe fermement sur son "poitrail" un missile  
et que du haut il le dirige en ligne droite vers le sol [...]  
De la source d'où sourdent les eaux terrestres,  
qu'il te livre l'eau douce de la terre. »

Fort de ces instructions, Utu/Shamash fit en sorte d'amener l'eau des sources souterraines :

Utu prit place dans le ciel,  
un missile arrimé fermement à son « poitrail »,  
Du haut, il le dirigea en ligne droite vers le sol [...]  
Il laissa filer son missile de la hauteur du ciel.  
À travers les pierres cristallines, il amena l'eau.  
De la source de laquelle jaillissent les eaux du sol  
il apporta son eau douce, tirée de la terre.

Est-il réalisable de tirer un missile de l'espace aérien qui transperce le sol et suscite une montée d'eau potable ? Le scribe de l'époque anticipa l'incrédulité de ses lecteurs par cette formule finale : « Il en fut bel et bien ainsi. » Le miracle, poursuivit le texte, se montra efficace : Tilmun se mua en terre « de cultures avec la multiplication de champs et de fermes producteurs de grain ». Et la ville de Tilmun « devint le port urbain du territoire, avec ses quais et ses appontements ».

Le rapprochement entre Tilmun et Sinaï se voit ainsi doublement affirmé : d'abord par l'existence d'un réservoir d'eau souterrain, sous la surface rocheuse. Ensuite, par la présence d'Utu/Shamash (le commandant du spatiodrome) dans les parages.

La péninsule du Sinaï entre également en ligne de compte pour *tous* les produits qui établissaient la renommée du Tilmun.

Il était un pays producteur de gemmes proches du lapis-lazuli bleuté qu'adoraient les Sumériens. Il est établi que les pharaons d'Égypte obtenaient la turquoise précieuse vert-bleu comme un minéral bleu-vert (la malachite) du sud du Sinaï. La plus vieille région minière extractrice de turquoise a pour nom moderne Wadi Maghara – l'oued des grottes. Où des tunnels furent découpés dans les pans rocheux du canyon de l'oued à partir desquels les mineurs attaquaient la turquoise à coups de ciseau. Plus tard, on exploita tout autant un site aujourd'hui dénommé Serabit-el-Khadim. Des inscriptions égyptiennes qui remontent à la III<sup>e</sup> dynastie (2700-2600 av. J.-C.), trouvées au Wadi Maghara, passent pour dater le début de l'installation de garnisons et d'occupation des mines à longue échéance.

Des indices archéologiques associés à des représentations, de la part des premiers pharaons, de « nomades d'Asie » vaincus et capturés (*Fig. 106*) convainquent les égyptologues que les Égyptiens, dans un premier temps, se contentèrent de razzier les mines auparavant exploitées par des tribus sémites. De fait, le mot égyptien employé pour « turquoise », *mafka-t* (d'où ils tirèrent l'appellation du Sinaï, le « Pays de Mafkat »), a pour racine un verbe sémite qui signifie « travailler à la mine, extraire par découpe ». Ces régions minières se trouvaient sur le domaine de la déesse Hathor, désignée indifféremment comme la « Dame du Sinaï » ou « de la *Mafkat* ». Une déesse majeure des temps anciens, l'une de toutes premières déesses du ciel des Égyptiens qu'ils surnommaient « la Vache » et représentaient porteuse de cornes de vache (*revoir Fig. 7 et 106*). Son nom, *Hat-Hor*, se dessinait à l'aide du hiéroglyphe du faucon dans un carré , ce que les exégètes ont rendu par « Maison d'Horus » (puisque Horus était symbolisé par un faucon). Mais il fallait lire littéralement « la Maison du faucon ». Ce qui confirme mes conclusions sur la localisation et la fonction du Pays des missiles.



Fig. 106



Fig. 107

L'*Encyclopædia Britannica* ne l'envoie pas dire : « La turquoise était tirée de la péninsule du Sinaï avant le IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. dans le cadre de la première plus importante exploitation de roches dures dans le monde. » À l'époque où la civilisation sumérienne entamait son extension, *grosso modo* un millénaire avant l'avènement de l'égyptienne. Dès lors, qui avait

pu mettre sur pied les opérations minières ? Pour les Égyptiens, Thot, le dieu des sciences, était à la manœuvre.

Ce faisant, et parce qu'ils attribuaient le Sinaï à Hathor, les Égyptiens se conformaient aux traditions sumériennes. Selon des textes sumériens, le dieu organisateur des travaux miniers des Anunnaki était Enki, le dieu du Savoir. Et le Tilmun, affirmaient les textes, était alloué avant le Déluge à Ninharsag, sœur d'Enki et d'Enlil. Déesse d'une grande beauté dans sa jeunesse, médecin-major des Nephilim. Mais elle reçut le surnom de « Vache » dans sa vieillesse. Et, en sa qualité de déesse du palmier dattier, elle était représentée avec deux cornes (*Fig. 107*). Les ressemblances entre Hathor et elle, et les similarités de leurs domaines relèvent de l'évidence sans exiger d'autres démonstrations.

Le Sinaï regorgeait en outre de cuivre. La preuve, les Égyptiens comptaient surtout sur des expéditions de rafle pour s'approvisionner. À cette fin, ils devaient s'aventurer toujours plus avant au cœur de la péninsule. Un pharaon de la XII<sup>e</sup> dynastie (soit à l'époque d'Abraham) nous laissa ces commentaires sur ses hauts faits : « J'ai atteint à pied les frontières des États étrangers, sondé leurs vallées mystérieuses, je suis parvenu aux limites d'horizons inconnus ». Ses hommes, se félicita-t-il, ne perdirent pas une once du butin amassé.

De récentes explorations dans le Sinaï, menées par des scientifiques israéliens, accumulèrent tout un ensemble de preuves qui démontrent qu'« à l'époque du premier royaume d'Égypte, au III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., le Sinaï était densément peuplé par des tribus sémites qui fondaient le cuivre et exploitaient la turquoise, et qui résistèrent aux expéditions hostiles des pharaons menées sur leur territoire » (Benno Rothenberg, *L'Exploration du Sinaï*, 1967-1972<sup>85</sup>). « Nous fûmes en mesure d'établir l'existence d'une entreprise industrielle métallurgique d'assez belle portée [...] On y trouve des mines de cuivre, des campements de mineurs et des dispositifs de fonte du minerai, depuis les régions ouest du sud Sinaï jusqu'à l'est d'Eilat, au fond du golfe d'Aqaba. »

L'Ancien Testament désignait Eilat sous l'appellation d'Ezion-Gaber ou Geber. Il s'agissait d'une sorte de « Pittsburgh<sup>86</sup> de l'Ancien Monde ». Il y a plus de cinquante ans, un chercheur, Nelson Glueck (« Rivière du désert<sup>87</sup> »), découvrit à Timna, pile au nord d'Eilat, les mines de cuivre du roi Salomon. Le minerai était transporté à Ezion-Gaber pour y être fondu et

raffiné au cœur de « l'un des plus grands, si ce n'est le plus grand, centres métallurgiques qui aient jamais existé » dans le lointain passé.

La preuve archéologique, une nouvelle fois, rejoint les textes bibliques et mésopotamiens. Assarhaddon, roi d'Assyrie, se flatta d'avoir « à *Qanaya*, roi du Tilmun, imposé tribut ». Les *Quénites* sont cités dans l'Ancien Testament comme peuple du sud Sinaï. Leur nom, littéralement, signifiait « forgerons, métallurgistes ». La tribu au sein de laquelle se maria Moïse lors de sa fuite d'Égypte était celle des Quénites. Robert James Forbes (« L'évolution du forgeron<sup>88</sup> ») fit remarquer que le terme biblique *Qain* (« forgeron ») a dérivé du KIN (« façonneur ») sumérien.

Le pharaon Ramsès III, dont le règne s'étendit au cours du siècle d'après l'Exode, rappela son invasion de ces peuplades de façonneurs du cuivre et son accaparement du centre métallurgique de Timna-Eilat :

J'ai anéanti le peuple de Séïr, des tribus *Shasous* [*Shasus*]. J'ai pris leurs tentes, les biens de la populace tout comme leur bétail, immense. Ils furent réduits à l'impuissance puis emmenés captifs, en guise de tribut pour l'Égypte. Je les ai donnés aux dieux, pour qu'ils servent, esclaves, dans leurs temples.

J'ai dépêché mes troupes dans l'Ancien Pays, vers les mines de cuivre qui s'y trouvent. Ils s'y rendirent par galères. D'autres, par voie terrestre, montés sur des ânes. Rien de tout cela ne fut jamais ouï avant que ne commence le règne des pharaons.

Les mines regorgeaient de cuivre. Il fut chargé par mille et cent à bord des galères. Il prit la route de l'Égypte, où il parvint sans dommage. Il fut convoyé et empilé sous le balcon du palais, sous la forme de nombre de lingots de cuivre, cent mille, de la couleur de l'or après trois raffinages.

J'ai permis à tout un chacun de venir le voir, comme l'on admire des merveilles.

La sentence prononcée par les dieux à l'encontre d'Enkidu consistait à ce qu'il finisse sa vie dans les mines du Tilmun. C'est alors que Gilgamesh conçut le plan d'affréter un « navire d'Égypte » et de placer son ami à bord – puisque le Pays des mines et le « Pays des missiles » étaient deux régions

du même territoire. Mon identification Tilmun-Sinaï corrobore les données anciennes.

Avant de progresser dans la reconstitution des événements historiques comme préhistoriques, il me faut étayer la certitude que *Tilmun* n'était autre que le nom sumérien de la péninsule du Sinaï. Ce faisant, je m'écarte de la thèse dominante actuelle. Il me faut explorer les vues contraires des exégètes et démontrer leur erreur.

Un courant de pensée obstiné, dont l'un des premiers représentants fut Peter B. Cornwall (« De la localisation du Dilmun<sup>89</sup> ») associe le Tilmun (parfois transcrit en « Dilmun ») à l'île de Bahreïn, dans le golfe Persique. Cette thèse repose essentiellement sur une inscription de Sargon II d'Assyrie, où il affirma que parmi les rois soumis au paiement d'un tribut à son profit figurait « Uperi, roi du Dilmun, qui réside, tel un poisson, à trente heures doubles d'ici, au milieu d'une mer d'où se lève le soleil ». Affirmation à partir de laquelle l'on induisit que Tilmun était une île. Et les savants qui font leur cette opinion assimilent la « mer où se lève le soleil » au golfe Persique. Pour aboutir à faire de Bahreïn la clé de l'énigme.

Plusieurs erreurs entachent cette interprétation. *Primo*, il se pourrait que seule la capitale du Tilmun se situe sur une île : les textes se montrent clairs sur ce point, il existait le pays de Tilmun et la ville de Tilmun. *Secundo*, d'autres inscriptions assyriennes décrivent des villes « au milieu de la mer » en parlant de cités côtières, nichées à l'extrémité d'une baie ou d'un promontoire, mais non sur une île (par exemple Arvad sur la côte méditerranéenne). Dès lors, si par « la mer où se lève le soleil » on entend une mer à l'est de la Mésopotamie, le golfe Persique se trouve disqualifié : il s'étend au sud, et non à l'est, de la Mésopotamie. Au surplus, Bahreïn se révèle trop proche de la Mésopotamie pour justifier de trente heures doubles de navigation. Il se trouve à quelque cinq cents kilomètres des ports du golfe mésopotamien. Même à un rythme tranquille, en soixante heures de navigation l'on couvre une distance infiniment plus longue.

Autre gros obstacle à l'identification Bahreïn-Tilmun : les produits pour lesquels le Tilmun était renommé. Même à l'époque de Gilgamesh, tout le territoire du Tilmun n'était pas érigé en zone interdite. Dans une région, nous l'avons vu, des condamnés trimaient au fond de mines sombres pleines de poussière à forer le cuivre et les pierres gemmes, ressources de renom du Tilmun. Longtemps associé à Sumer pour la culture et le

commerce, ce Tilmun fournissait à son partenaire certaines essences de bois recherchées. Quant à ses zones de culture – dont il fut question supra à propos du récit de la supplique de Ninsikilla pour obtenir des eaux artésiennes –, elles produisaient pour l’ancien monde de fort estimés oignons et dattes.

De tout cela, Bahreïn était dépourvu, à la rigueur était-il producteur de « dattes ordinaires ». Si bien que pour contourner la difficulté, la thèse des « pro-Bahreïn » s’est lancée dans l’édification d’une réponse complexe. Geoffrey Bibby (« À la recherche du Dilmun<sup>90</sup> ») et d’autres sur le même mode pensent que Bahreïn fut un point de transbordement. La marchandise, soutiennent-ils, venait bien d’une autre contrée, éloignée. Mais les navires qui la transportaient ne cinglaient pas directement jusqu’à Sumer. Ils faisaient relâche, déchargeaient les cargaisons à Bahreïn où les fameux marchands de Sumer venaient prendre le relais pour assurer le transport terminal dans les ports sumériens. Donc, quand les scribes sumériens notaient la provenance des biens (comme le veut cette théorie), ils inscrivaient « Dilmun », qui voulait dire Bahreïn.

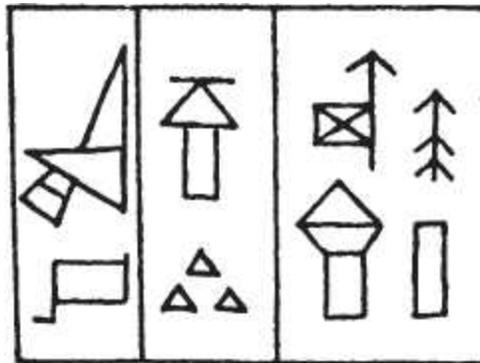


Fig. 108

Mais pourquoi donc les navires qui venaient de franchir de grandes distances renonçaient-ils à parcourir la courte étape finale de leur destination réelle, en Mésopotamie, pour, à la place, s’en aller décharger à Bahreïn histoire de se compliquer la vie et d’alourdir leurs coûts ? Enfin une telle théorie entre en pleine contradiction avec des propos tenus par des rois de Sumer et d’Akkad : ils affirmaient que les navires du Tilmun, entre autres bateaux de pays étrangers, venaient mouiller dans les ports de leurs villes. *Ur-Nanshe*, roi de Lagash deux siècles après que Gilgamesh eut

gouverné la voisine Uruk, affirmait que « les navires de Tilmun [...] m'apportaient des tributs de bois ». L'on reconnaît le nom Tilmun dans son inscription (*Fig. 108*) représenté sous la forme du pictographe « missile ». Sargon, premier monarque d'Akkad, se félicitait qu'« au quai d'Akkad il faisait s'amarrer des navires de Meluha, de Magan, du Tilmun ».

Donc, à l'évidence, les navires marchands apportaient leurs marchandises du Tilmun directement aux ports mésopotamiens, ce qui semble conforme à la logique et à l'économie. De la même manière, les textes anciens mentionnent des exportations directes de Mésopotamie vers le Tilmun. Une inscription enregistre un chargement de blé, de fromage et d'orge complet de Lagash au Tilmun (vers 2500 av. J.-C.). Aucun transit dans une île quelconque n'est mentionné.

L'un des adversaires majeurs de la « théorie Bahreïn », Samuel Noah Kramer (« Dilmun, terre de la vie<sup>91</sup> »), souligna que les textes décrivaient une « île lointaine » dont l'accès n'allait pas sans risque ni aventure. Autant de précisions qui ne cadraient pas avec une île proche, aisée à atteindre au terme d'une navigation sur les eaux calmes du golfe Persique. Kramer tenait en outre pour très importante l'idée qu'une pluralité de textes mésopotamiens plaçait le Tilmun près de deux étendues d'eau et non à proximité ou dans une seule mer. Les textes akkadiens situaient le Tilmun *ina pi b-narati* – « à l'embouchure de deux cours d'eau vive » : là où s'amorcent deux étendues d'eau.

Sur la foi d'une autre citation qui disait que Tilmun était le pays « où se lève le Soleil », Kramer aboutit à deux conclusions. La première, que le Tilmun était un territoire et non pas une île. La seconde, qu'il devait bien se trouver à l'est de Sumer puisque c'est à l'Est que se lève le Soleil. Il chercha à l'est un site où deux étendues d'eau se rejoignent, mais ne put tomber que sur un point sud-est où le golfe Persique rejoint l'océan Indien. Il suggéra le *Baloutchistan* [Balouchistan] ou quelque part près de l'Indus.

L'hésitation même de Kramer se fonde sur une réalité bien connue : de nombreux textes de listage des pays et des peuples, sumériens comme akkadiens, ne mentionnent pas le Tilmun en lien avec des territoires de l'est comme ceux d'Élam ou Aratta. En revanche, ils rassemblent dans le même panier, parce que proches les uns des autres, des contrées comme *Meluha* (Nubie/Éthiopie), *Magan* (Égypte) et *Tilmun*. La proximité de l'Égypte (Magan) et du Tilmun est explicitement affirmée à la fin du récit « Enki et Ninharsag », quand la nomination de Nintulla en qualité de « Seigneur de

Magan » et d'Enshag « Seigneur du Tilmun » reçoit la bénédiction des deux dieux. Cette même proximité ressort d'un texte remarquable, composé sous la forme d'une autobiographie d'Enki, qui décrit ses faits et gestes après le Déluge, lorsqu'il porta secours à l'humanité pour établir ses civilisations. À nouveau, le Tilmun apparaît juxtaposé à Magan et à Meluha :

Les pays de *Magan* et du *Tilmun*  
me dévisagent.

Moi, Enki, j'ai amarré le navire Tilmun à la côte,  
j'ai chargé le navire Magan tant et plus.

Le joyeux navire de *Meluha*  
Transporte or et argent.

Dans cette perspective de la proximité du Tilmun et de l'Égypte, comment interpréter que le Tilmun se trouvait « là où le Soleil se lève » – soit, aux dires des historiens, à l'est de Sumer, et non du côté occidental (sous-entendu là où se trouve le Sinaï) ?

La réponse est toute simple : où voit-on cette précision dans les textes ? Nulle part. Il n'est pas écrit « où le *Soleil* se lève ». Mais « où *Shamash* s'élève » – et voilà qui fait toute la différence. Le Tilmun n'est en aucun cas à l'est. L'on a désigné très certainement l'endroit d'où Utu/Shamash (le dieu au symbole solaire, mais non le Soleil lui-même) montait au ciel à bord de ses engins spatiaux. Les paroles de *L'Épopée de Gilgamesh* se montrent on ne peut plus claires :

Il parvint à la montagne de *Mashu*,  
où chaque jour ils voyaient les *Shems*  
aller et venir [...]

Les fuséologues gardent leurs accès [...]  
ils veillent sur *Shamash*  
quand il ascensionne et redescend.

L'endroit même où Ziusudra se fit enlever :

Au pays du Carrefour  
au cœur du montagnoux Tilmun –

là d'où *Shamash ascensionne* –  
ils lui assignèrent résidence.

C'est ainsi que Gilgamesh – qui n'avait pas reçu l'autorisation de grimper à bord d'un Shem et qui dès lors ne cherchait plus qu'à parler à son aïeul Ziusudra – prit la direction du *mont Mashu* au Tilmun – le *mont de Moshe* (Moïse) de la péninsule du Sinaï.

Les botanistes contemporains se sont dits stupéfiés par la diversité de la flore de la péninsule, où ils identifièrent plus d'un millier d'espèces de plantes dont beaucoup se révèlent endémiques au Sinaï, depuis de grands arbres jusqu'à de frêles arbrisseaux. Là où l'eau est présente – sous la forme d'oasis, sous la surface des dunes sableuses de la côte ou dans le lit des oueds – ces arbres et arbustes croissent à qui mieux mieux, forts de leur adaptation au climat spécifique et à l'hydrographie particulière du Sinaï.

Dont les régions nord-est ont fort bien pu produire des oignons très demandés. Le nom que nous donnons à la variété aux longues racines vertes, l'échalote (en anglais *scallion*), a conservé la marque du port depuis lequel cette fine denrée gastronomique était expédiée vers l'Europe : *Ashkelon* ou *Ascalon* sur la côte méditerranéenne, tout juste au nord de la Rivière d'Égypte.

L'un des arbres à s'être adaptés par eux-mêmes aux conditions si spéciales du Sinaï est l'acacia, qui a réglé son taux élevé d'évaporation en ne s'implantant que dans les lits des oueds où il tire parti de la moisissure du sous-sol à une belle profondeur.

Moyennant quoi, l'arbre va vivre jusqu'à dix ans sans une goutte d'eau. Son bois est fort apprécié. L'Ancien Testament nous dit que l'Arche d'alliance et d'autres éléments du tabernacle utilisaient ce bois pour composant. Il a fort bien pu constituer celui, si prisé, que les rois de Sumer importaient pour leurs temples.

Toujours visible sous le soleil du Sinaï, voici le tamaris, un arbuste qui souligne le cours des oueds toute l'année parce que ses racines puisent dans la moisissure souterraine et qu'il sait pousser même en présence d'eau saline et saumâtre. Après des hivers particulièrement pluvieux, les bosquets de tamaris exsudent une substance douceâtre et granuleuse due à la sécrétion de petits insectes hôtes. Les Bédouins les nomment aujourd'hui comme dans la Bible, *manne*.

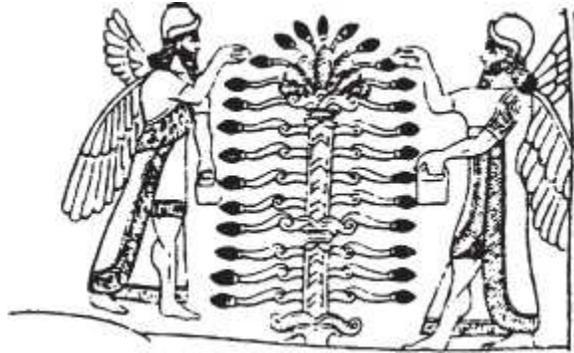
Et pourtant, l'arbre auquel l'on associait le plus souvent le Tilmun dans l'Antiquité était le palmier dattier. Il est resté la ressource économique la plus importante du Sinaï. Sa culture aux besoins minimalistes assure aux Bédouins un bon approvisionnement en fruits, les dattes. Dont la pulpe et les noyaux constituent la nourriture des chameaux et des chèvres. Quant au tronc, il entre dans la construction et la composition de carburant, ses palmes coiffent les toits, ses fibres sont transformées en cordages et tissage.

Des archives mésopotamiennes nous apprennent que ces dattes faisaient aussi l'objet d'exportation à partir du Tilmun dans l'Antiquité. Des fruits si charnus et si savoureux que des recettes réservées aux repas des dieux d'Uruk, la ville de Gilgamesh, précisaient que « tous les jours de l'année, pour les quatre repas journaliers, cent huit mesures de dattes ordinaires et de dattes du Tilmun, comme des figues et du raisin [...] seront servis aux divinités ». La ville la plus proche et la plus ancienne sur la route terrestre qui reliait le Sinaï à la Mésopotamie était Jéricho. Une épithète biblique lui était associée : « Jéricho, la cité des dattes ».

Force est de constater que le palmier dattier devint un symbole dans les religions du Proche-Orient, plus particulièrement à propos d'anciens concepts de l'homme et de ses dieux. Le psalmiste biblique le promet, « Le juste poussera comme le palmier » (Psaumes, 92). Le prophète Ézéchiël, dans sa vision de la reconstruction du temple de Jérusalem, vit le bâtiment dont « les murs étaient décorés de sculptures de chérubins, chacune avec deux visages et de palmiers alternant avec des chérubins » (Ézéchiël, 41:18). Comme il vivait alors parmi les exilés que les Babyloniens avaient arrachés par la force à la Judée, Ézéchiël connaissait bien les représentations mésopotamiennes thématiques des chérubins et des palmiers (*Fig. 109*).

Outre le disque ailé (l'emblème de la Douzième planète), le symbole le plus largement représenté par toutes les vieilles nations fut l'*arbre de la vie*. Dans sa série d'ouvrages « L'Orient ancien<sup>92</sup> », Felix von Luschan a démontré en 1912 que les chapiteaux des colonnes grecques ioniennes (*Fig. 110 a*), tout comme les égyptiennes (*Fig. 110 b*) n'étaient autres que les stylisations de l'arbre de la vie sous la forme d'un palmier dattier (*Fig. 110 c*). Il confirma les interprétations antérieures qui voulaient que le fruit de la vie des récits légendaires et des épopées renvoie à des variétés de dattes. L'on retrouve le sujet du palmier et des dattes érigés en symbole de la vie

jusque dans l'Égypte musulmane, comme à travers les décorations de la grande mosquée du Caire (*Fig. 110 d*).



*Fig. 109*

Bon nombre d'études majeures, parmi lesquelles « Les arbres de vie dans l'écriture et l'histoire<sup>93</sup> » de Hendrik Bergema et « Le roi et l'arbre de vie dans la religion de l'ancien Proche-Orient<sup>94</sup> » signé Geo Widengren, montrent que le concept d'un tel arbre, cultivé dans la demeure des dieux, s'est répandu à partir du Proche-Orient sur toute la terre pour devenir un pilier de toutes les religions, partout.



Fig. 110

La source de toutes ces représentations, de toutes ces croyances ? Les écrits sumériens de la Terre de vie,

Tilmun,

Là où la vieille femme ne dit pas « je suis une vieille femme »,

Là où le vieil homme ne dit pas « je suis un vieil homme ».

Les Sumériens, ces champions du jeu de mots, nommèrent le Pays des missiles *TIL.MUN*. Mais ces mots se lisent aussi « Terre de vie » puisque *TIL* signifiait en outre « vie ». L'arbre de vie, en sumérien, se disait *GISH.TIL*. Où *GISH* se lisait tout aussi bien « fait de main d'homme », objet manufacturé. Dès lors, *GISH.TIL* signifiait « Véhicule de la vie ». Fusée. Dans l'art

pareillement, nous retrouvons les hommes-aigles, représentés en train de saluer, non pas un palmier, mais une fusée (revoir Fig. 60).

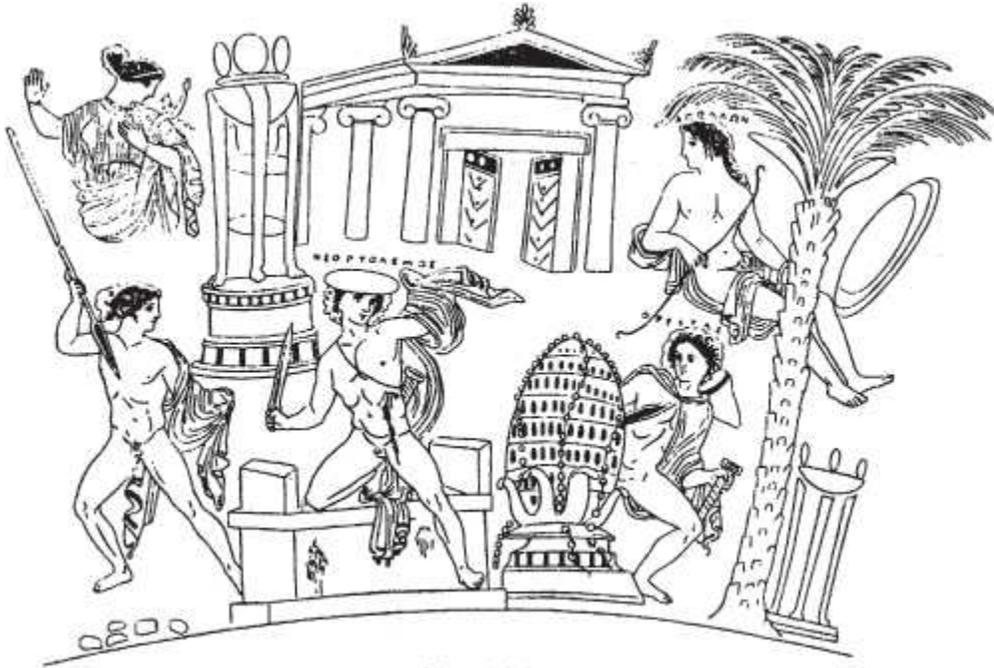


Fig. 111

Les pistes convergent quand on se penche sur l'art religieux grec : l'omphalos était associé au palmier dattier. Une vue ancienne de Delphes montre que la réplique de l'omphalos érigée à l'extérieur du temple d'Apollon était associée à un palmier (Fig. 111). Dès lors qu'il ne pousse pas de palmier en Grèce, force est de conclure qu'il s'agissait d'un arbre artificiel (interprétation des savants) de bronze. Cette association de l'omphalos à un palmier semble évoquer un symbolisme fondamental dans la mesure où ces représentations étaient associées aussi à d'autres centres oraculaires grecs.

J'ai montré auparavant que l'omphalos jouait le rôle de lien entre les « centres d'oracles » grecs, égyptiens, nubien, cananéens et la *Douât*. Voilà désormais cette « pierre de Splendeur » reliée au palmier dattier – l'arbre du Pays de vie.

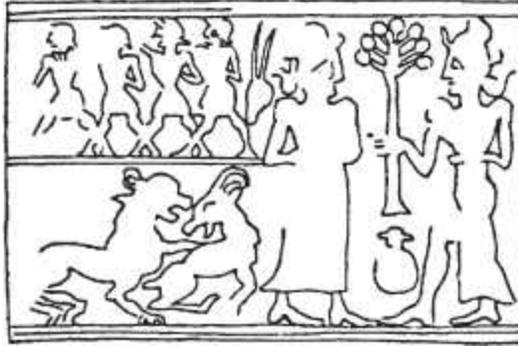


Fig. 112

Et du reste, dans les textes sumériens qui accompagnaient les représentations des chérubins, revenait cette incantation :

L'arbre bistre d'Enki, je le tiens en main.

L'arbre du décompte, la grande arme du ciel,  
je le tiens en main.

Le palmier, le grand arbre des oracles, je le tiens en main.

Un dessin mésopotamien montre un dieu qui tient dans sa main ce « palmier, grand arbre des oracles » (Fig. 112). Il confère le fruit de vie à un roi en un site où se tiennent les « quatre dieux ». Cet endroit, nous l'avons déjà rencontré à travers les textes égyptiens et leurs représentations : ils étaient les quatre dieux des quatre points cardinaux, situés aux marches du ciel dans la *Douât*. Nous l'avons vu déjà (revoir Fig. 72), la porte du ciel sumérienne avait pour repère le palmier.

Il ne fait aucun doute que l'objectif de la quête ancienne de l'immortalité revêtait l'allure d'un complexe spatial, quelque part dans la péninsule du Sinäi.

## Chapitre 11

### **Mont furtif**

Quelque part dans la péninsule du Sinaï, les Nephilim avaient établi un nouveau spatiodrome après le Déluge. Quelque part dans la péninsule du Sinaï, des mortels – une poignée triée sur le volet, avec la bénédiction de leur dieu – furent autorisés à approcher une certaine montagne. Mais là, « Dégage ! » avaient asséné à Alexandre les gardiens à apparence d’oiseaux, « car ce sol que tu foules n’appartient qu’à Dieu ». Mais là, « N’avance pas plus loin ! » avait tonné Dieu à l’intention de Moïse, « car ce lieu où tu te tiens constitue un sol sacré ». Mais là, les gardiens aigles avaient arrêté Gilgamesh à coups de rayons défensifs jusqu’à ce qu’ils se rendent compte qu’il n’était pas un simple mortel.

Pour les Sumériens, ce mont de la rencontre avait pour nom MA.SHU – le mont de la suprême barge. Dans les récits d’Alexandre, il se nommait *Mushas* – montagne de Moïse. Nature et fonction identiques, nom similaire, de quoi penser qu’il s’agit de la même montagne qui servait de repère de destination finale. Il semblerait donc que la réponse à la question « où se trouvait la porte sur la péninsule ? » tombe sous le sens : n’était-ce pas le mont de l’Exode, le « mont Sinaï », clairement visible sur les cartes – le sommet le plus élevé des hautes montagnes granitiques du sud Sinaï ?

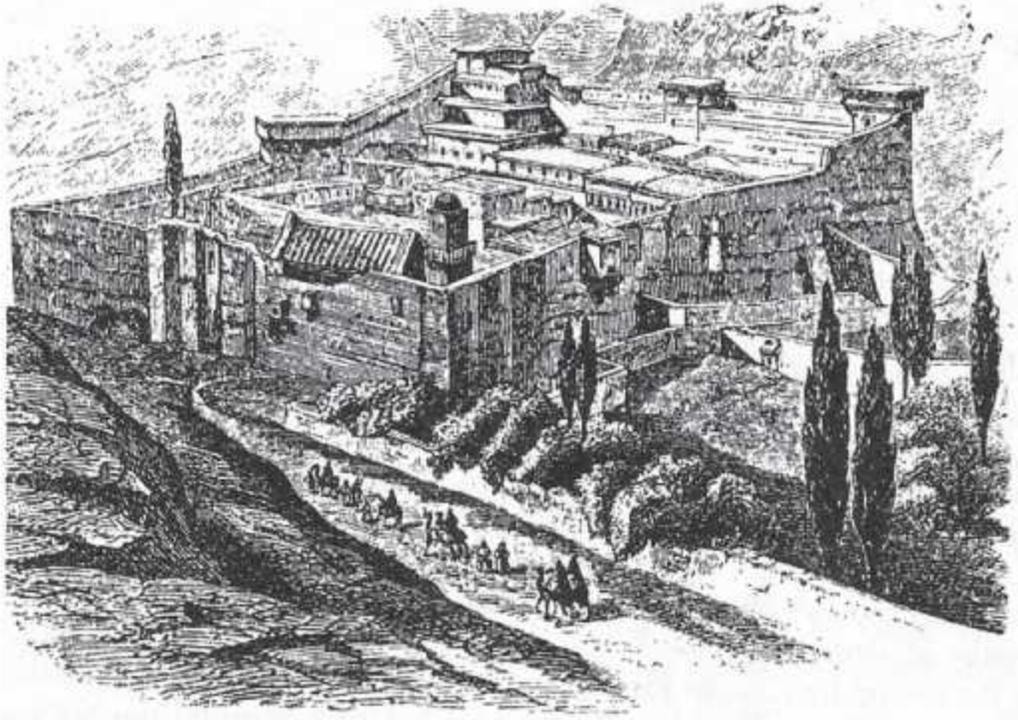
L’Exode israélite d’Égypte est commémoré chaque année depuis trente-trois siècles par la célébration de la Pâque. Les archives historiques et religieuses des Hébreux débordent de références à l’Exode, à l’errance dans le désert, à l’alliance sur le Sinaï. On a sans trêve rappelé la théophanie aux gens, cet épisode au cours duquel toute la nation d’Israël vit le Seigneur Yahvé descendre dans sa gloire sur le mont sacré. Malgré tout, il fut fait en sorte que sa localisation passe au second plan, on ne se battit pas pour l’ériger en lieu de culte. La Bible n’a conservé nulle trace de quiconque aurait essayé de retourner visiter le mont Sinaï, à l’exception du prophète Élie. Lui qui, quelque quatre siècles après l’Exode, prit la fuite pour sauver sa vie après avoir tué les prêtres de Baal sur le mont Carmel. Il se dirigea

vers le Sinaï, s'égara dans le désert. Un ange du Seigneur le ranima avant de le déposer dans une grotte du mont.

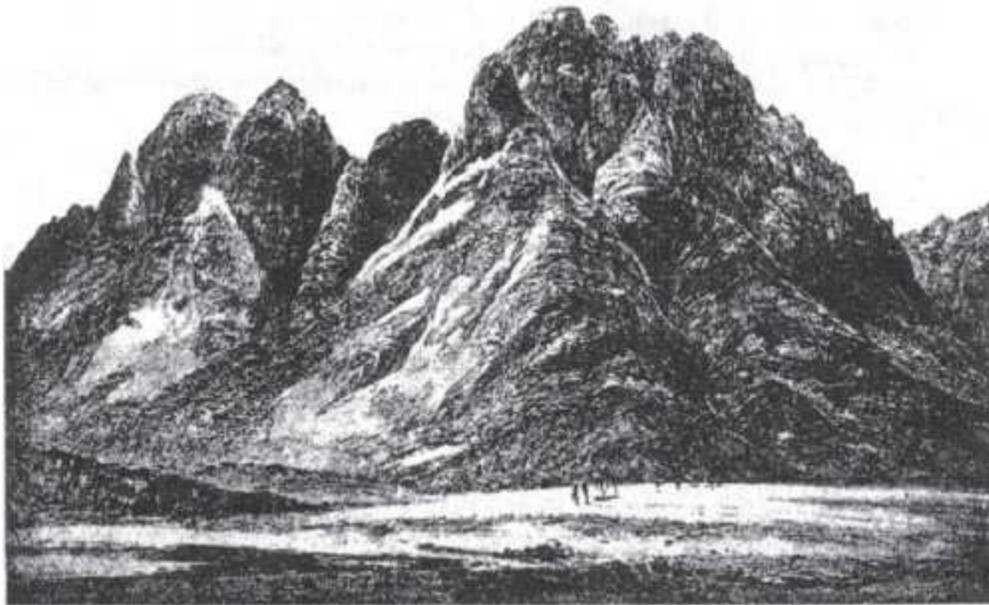
De nos jours, semble-t-il, nul besoin d'un ange pour trouver le Sinaï. Le pèlerin d'aujourd'hui, à l'exemple des pèlerins des siècles passés, fixe son cap sur le monastère de Sainte-Catherine (*Fig. 113*) qui porte le nom de la Catherine martyrisée d'Égypte, dont les anges transportèrent le corps dans les parages du mont qui porte son nom. Au terme d'un séjour de vingt-quatre heures, au lever du jour, les pèlerins entament l'ascension du « mont Moïse » (*Djebel Moussa* en arabe). Il s'agit du sommet sud d'un massif de quelque trois kilomètres qui s'élève au sud du monastère – le Sinaï « traditionnel » auquel sont associés la théophanie et les dix commandements (*Fig. 114*).

L'ascension en est longue et difficile, sur près de huit cents mètres. L'un des accès passe par la montée d'environ quatre mille marches ménagées par les moines le long de la pente ouest du massif. Un second, plus aisé, exige quelques heures de marche de plus. Il commence dans la vallée, entre le massif et une montagne dont le nom est tiré de façon appropriée de Jéthro, le beau-père de Moïse. Le parcours s'élève graduellement le long de la déclivité est, jusqu'à rejoindre les sept cent cinquante dernières marches du premier accès. C'est à ce croisement même, dit la tradition monastique, qu'Élie rencontra le Seigneur.

Une chapelle chrétienne et un sanctuaire musulman, tous deux petites bâtisses sommaires, marquent l'endroit où Moïse reçut les tables de la Loi. Une grotte à proximité est vénérée comme la « fente du rocher » où le Seigneur plaça Moïse à son passage devant lui, comme le relate le verset 33:22 de l'Exode. Un puits le long de la voie de descente est assimilé au puits où Moïse menait boire le bétail de son beau-père. Ainsi, à tout événement lié au mont sacré, les traditions du monastère assignent un endroit précis sur le pic du Djebel Moussa et aux alentours.



*Fig. 113*



*Fig. 114*

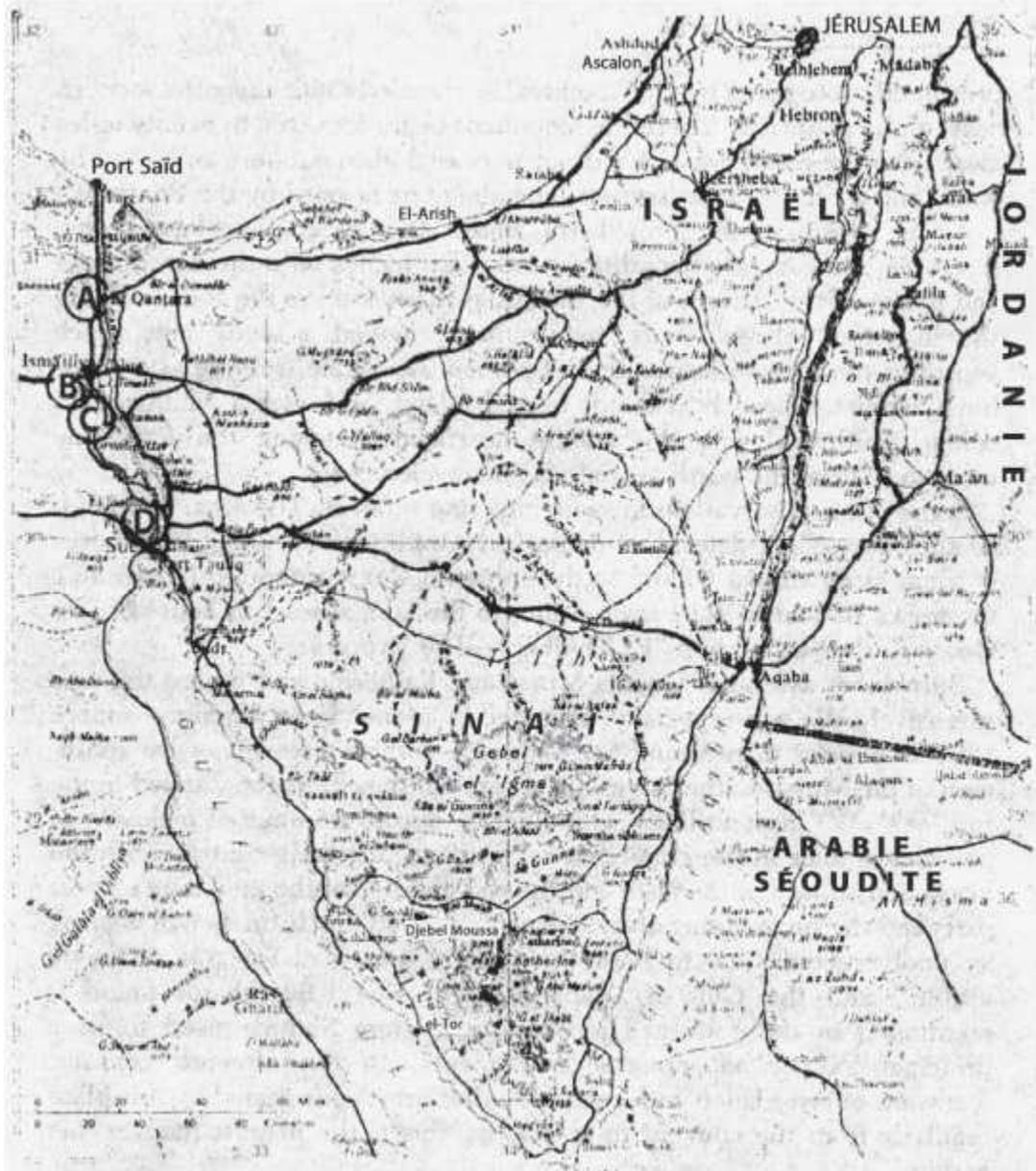


Fig. 115

Depuis le Djebel Moussa, l'on découvre quelques-uns des autres monts qui forment le noyau granitique auquel il appartient. Surprise : ce mont-ci est moins élevé que la plupart des autres !

Du reste, à l'appui de la légende de Sainte-Catherine, les moines ont apposé un panneau sur le bâtiment principal où se lit :

Altitude

1 528 mètres

Mont Moïse

2 304 mètres

Mont Sainte-Catherine

2 613 mètres

Dès lors que l'on est conscient que le mont Sainte-Catherine est bien le plus élevé – du reste, le plus haut de la péninsule – et par conséquent choisi à bon escient par les anges pour y enfouir le corps de la sainte martyre, l'on se retrouve quelque peu déçu à l'idée, contraire à une croyance bien ancrée, que Dieu ait guidé les enfants d'Israël jusqu'à son aire interdite pour les impressionner par sa puissance et ses lois, mais non pas depuis la montagne la plus haute.

Dieu a-t-il pu se tromper de montagne ?

En 1809, le savant suisse Johann Ludwig – Jean-Louis – Burckhardt<sup>95</sup> arriva au Proche-Orient au nom de l'Association britannique d'encouragement à la découverte des régions intérieures de l'Afrique<sup>96</sup>, et s'y livra à l'étude des mœurs arabes et musulmanes. Il se coiffa d'un turban, se vêtit à l'arabe et adopta le nom d'Ibrahim Ibn Abd Allah – Abraham, le fils du serviteur d'Allah. Ce qui lui donna accès à des coins interdits aux infidèles. C'est ainsi qu'il découvrit les anciens temples égyptiens d'Abu Simbel et la cité nabatéenne ciselée dans la roche de Pétra, en Transjordanie.

Le 15 avril 1816, le voilà qui sort de la ville de Suez, à la pointe du golfe de Suez, à dos de chameau. Son objectif : refaire la route de l'Exode et ainsi parvenir à identifier le vrai mont Sinaï. Il pérégrina le long de la côte ouest de la péninsule en suivant la route présumée empruntée par les Israélites. Les montagnes commencent à une quinzaine de kilomètres de la côte. Elles donnent lieu à une plaine côtière désolée que ponctuent ici et là quelques oueds et une paire de sources chaudes, dont une qu'appréciaient les pharaons.

Au fur et à mesure de sa progression vers le sud, Burckhardt nota les éléments géographiques, topographiques, consigna les distances. Il compara les caractéristiques et les noms des sites aux descriptions et aux appellations des étapes de l'Exode mentionnées par la Bible. Là où s'interrompt le plateau calcaire, la nature donne le relais à une ceinture sableuse qui sépare le plateau d'une zone de grès nubien, véritable avenue pour la traversée du Sinaï. C'est à cette jonction que Burckhardt s'enfonça dans les terres, puis se dirigea plein sud à travers le cœur granitique jusqu'à atteindre le

monastère Sainte-Catherine par le nord (exactement le parcours des passagers d'une liaison aérienne).

Un certain nombre de ses observations offrent un intérêt remarquable. La région, nota-t-il, produit d'excellentes dattes. Les moines étaient accoutumés à en envoyer de pleines caisses, en guise de tribut, au sultan de Constantinople. Il noua des liens d'amitié avec les Bédouins du coin, qui l'invitèrent à la fête annuelle organisée en l'honneur de « saint George ». Qu'ils nommaient « El Khider », El Khidr – « l'Impérissable », « le Vert à jamais » !

Burckhardt fit l'ascension des monts Moussa et de Sainte-Catherine puis explora la région de fond en comble. Le *mont Umm Shumar* le fascina particulièrement – inférieur de quelque cinquante mètres à Sainte-Catherine – qui s'élève un peu au sud-ouest de l'ensemble Moussa-Sainte-Catherine. De loin, son sommet brillait au soleil « du blanc le plus éclatant ». Une réverbération due à l'inclusion exceptionnelle de particules de mica dans la roche granitique qui « contrastait de façon frappante avec la surface sombre de l'ardoise et du granite rouge » des escarpements moins élevés des montagnes et de l'environnement. Le mont offrait en outre la particularité d'une vue dégagée à la fois sur le golfe de Suez (« el-Tor était distinctement visible ») et sur le golfe d'Aqaba (golfe d'Eilat). Burckhardt, dans les archives du couvent, lut qu'Umm Shumar constituait le site majeur des localisations des monastères. Au cours du xv<sup>e</sup> siècle, « des caravanes asiniennes aux bêtes chargées de blé et autres provisions franchissaient régulièrement cette passe, du couvent vers el-Tor, puisqu'il s'agissait de la route la plus proche qui menait à ce port ».

Le chemin du retour passait par le Wadi Feiran et son oasis, la plus étendue du Sinaï. Là où l'oued quitte la montagne pour atteindre la bande côtière, Burckhardt ascensionna une magnifique montagne qui culminait à deux mille mètres, le *mont Serbal*, l'un des plus élevés de la péninsule. Il y découvrit des restes de sanctuaires et des messages de pèlerins. Des recherches complémentaires prouvèrent que le centre monastique majeur du Sinaï, au fil des siècles, était établi au Wadi Feiran, près de Serbal – et non à Sainte-Catherine.

Lorsque Burckhardt publia ses découvertes (« Voyages en Syrie et au cœur de la terre sacrée<sup>97</sup> »), ses conclusions saisirent d'effroi le monde

universitaire et l'école biblique. Le vrai mont Sinäi ? Ce n'était pas le mont Moussa, affirmait-il, mais le mont Serbal !

Sur l'inspiration des écrits de Burckhardt, le marquis français Léon de Laborde explora le Sinäi en 1826 et 1828. La contribution majeure qu'il apporta à la connaissance de la région (*Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*<sup>98</sup>) prit la forme des cartes d'une grande finesse et des dessins qu'il publia. L'artiste écossais David Roberts s'inscrivit dans ses pas en 1839. Ses magnifiques dessins dont il enrichit la précision d'un soupçon de flair imaginatif suscitèrent un immense intérêt en une époque où la photographie venait à peine de naître.

L'expédition marquante suivante vers le Sinäi fut entreprise par l'Américain Edward Robinson qu'accompagnait Eli Smith. Comme Burckhardt, ils sortirent de la ville de Suez à dos de chameau, munis de l'ouvrage du chercheur suisse et des cartes de Laborde. Il leur fallut treize journées d'un printemps précoce pour atteindre Sainte-Catherine. Où Robinson se plongea dans une étude approfondie des légendes des moines. Il en tira l'idée qu'il avait très certainement existé à Feiran une communauté monastique bien plus forte, que dirigeaient parfois des évêques de plein exercice et à laquelle Sainte-Catherine et plusieurs autres communautés de moines du sud Sinäi étaient assujetties. Si bien que la tradition devait s'être montrée plus forte à Feiran. Les récits et la documentation lui firent comprendre que les monts Moussa et Sainte-Catherine n'avaient pas pesé d'un poids déterminant au cours des premiers siècles chrétiens, et que la prédominance de Sainte-Catherine ne s'imposa qu'à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, dès lors que les communautés monastiques non fortifiées devinrent les proies d'envahisseurs et d'aventuriers. Son analyse des traditions arabes lui montra que les noms bibliques de « Sinäi » et d'« Horeb » étaient parfaitement inconnus des Bédouins de la région. Ce furent les moines de Sainte-Catherine qui, les premiers, donnèrent ces noms à telle ou telle montagne.

Autrement dit, la thèse de Burckhardt était-elle fondée ? Robinson (« Recherches bibliques en Palestine, au mont Sinäi et en Arabie Pétrée<sup>99</sup> ») ne reconnut pas la route par laquelle Burckhardt affirmait que les Israélites avaient atteint Serbal, si bien qu'il eut du mal à valider la thèse nouvelle. En revanche, il partagea avec lui les doutes exprimés sur le mont Moussa et estima qu'une autre montagne proche se révélait meilleure candidate.

L'hypothèse que l'identification du mont Sinaï au mont Moussa de si lointaine tradition puisse se révéler fautive représentait un défi. Que releva le grand égyptologue et fondateur de l'archéologie scientifique, Karl Richard Lepsius. Il traversa le golfe de Suez, débarqua à *el-Tor* (« le Taureau »), le port urbain où les pèlerins à destination de Sainte-Catherine et du mont Moïse avaient pris l'habitude d'accoster avant même que les musulmans n'en fassent une escale majeure et un centre de décontamination sur la route maritime de l'Égypte à La Mecque. Tout près, s'élève le majestueux mont Umm Shumar que Lepsius va tour à tour comparer en position de « candidat » à Moussa et à Serbal. Mais à l'issue d'une recherche complète et d'une exploration de la région, il se concentra sur la question incendiaire de l'époque : Moussa ou Serbal ?

Ses conclusions furent publiées dans « Découvertes en Égypte<sup>100</sup> », « L'Éthiopie et la péninsule du Sinaï, 1842-1845<sup>101</sup> » et « Lettres d'Égypte et de la presqu'île du Sinaï<sup>102</sup> », lesquelles comprennent (en anglais, ouvrage non traduit en français), ses rapports complets adressés au roi de Prusse sous la protection duquel il avait voyagé. Lepsius émit des doutes sur la légitimité du mont Moussa dès son arrivée : « L'isolement de la région, son éloignement des voies de communication fréquentées et sa place dans la chaîne montagneuse de hauteur soutenue, écrivit-il, [...] avaient de quoi le rendre particulièrement attractif pour des ermites solitaires. Mais par raisons inverses, inhospitalier pour la foule. » Il tenait pour certain que les centaines de milliers d'Israélites n'avaient pu subsister entre les sommets granitiques déserts du mont Moussa au cours du long séjour (presque une année) dans la montagne du Sinaï. Les traditions monastiques, il le confirma, remontaient au mieux au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Elles n'étaient par conséquent d'aucun secours dans la recherche.

Il insista sur la localisation du Sinaï au cœur d'une plaine désertique. Les Écritures le désignaient en outre sous l'appellation de mont *Horeb*, le mont de la Sécheresse. Moussa, lui, se dressait parmi d'autres sommets et non en plein désert. D'autre part, la plaine côtière face au mont Serbal constituait une région suffisamment grande pour accueillir les foules israélites témoins de la théophanie. Et le Wadi Feiran tout proche avait de quoi les approvisionner, avec leurs bétails, une année durant. De plus, seule la possession de « cette unique vallée fertile » était susceptible de justifier l'attaque amalécite (à Rephidim, porte d'entrée au mont Sinaï). Or, dans les

parages du mont Moussa, aucune plaine fertile ni aucun dégagement pour accueillir un affrontement. Moïse s'en était d'abord venu au mont en quête de pâturage pour son bétail. Ce qu'il avait belle de trouver à Feiran, mais non pas près du désertique mont Moussa.

*Exit*, donc, le mont Moussa. Mais pourquoi privilégier le mont Serbal ? Lepsius, outre sa localisation « correcte » au Wadi Feiran, lui rapporta une preuve matérielle. Après l'avoir décrit en termes dithyrambiques, il expliqua avoir trouvé à son sommet « une dépression montagneuse profonde autour de laquelle les cinq sommets du Serbal forment un demi-cercle et dessinent une immense couronne ». Au beau milieu de la dépression, il découvrit les ruines d'un vieux couvent. C'est là, à ce point creux, avança-t-il, que « la gloire du Seigneur » s'est posée, au vu et au su des Israélites (rassemblés dans la plaine à l'ouest). Pour répondre au défaut d'itinéraire de la route de l'Exode de Burckhardt qu'avait relevé Robinson, Lepsius proposa un détour correctif qui réglait la question.

Quand les conclusions du prestigieux Lepsius furent publiées, elles ébranlèrent la tradition de deux façons : en niant de façon convaincante l'identification du mont Sinaï au mont Moussa, au profit du mont Serbal ; et en remettant en cause la route de l'Exode jusqu'alors considérée comme définitivement acquise.

Le débat qui s'ensuivit fit rage presque un quart de siècle. Il suscita des échanges et des apports de la part d'autres chercheurs, particulièrement de Charles Forster (« La géographie historique de l'Arabie<sup>103</sup> », « Israël au désert<sup>104</sup> ») et de William Henry Bartlett (« Quarante jours dans le désert sur les pas des Israélites<sup>105</sup> »). Chacun y alla de ses suggestions, de ses confirmations et de ses doutes. En 1868, le gouvernement britannique s'associa au Fonds d'exploration de la Palestine<sup>106</sup> pour dépêcher une expédition à grande portée au Sinaï. Sa mission, outre un travail complet de géodésie et de cartographie, devait établir une fois pour toutes la route de l'Exode et la localisation du mont Sinaï. Le groupe était conduit par les capitaines Charles William Wilson et Henry Spencer Palmer, de la Royal Engineers. Il comptait dans ses rangs le professeur Edward Henry Palmer, orientaliste et arabisant de renom. Le rapport officiel de l'expédition (« Étude militaire de la péninsule du Sinaï<sup>107</sup> ») fut complété par les deux Palmer chacun de son côté.

Les chercheurs qui les avaient précédés étaient arrivés au Sinaï pour des explorations limitées dans le temps, généralement au printemps. L'expédition Wilson-Palmer partit, elle, de Suez le 11 novembre 1868, avant de regagner l'Égypte le 24 avril 1869. Elle prit ses quartiers dans la péninsule depuis le début de l'hiver jusqu'au printemps suivant. Si bien que l'un de ses premiers constats fut que le sud montagneux subissait de très basses températures en hiver, qu'il y neigeait, que la circulation s'y montrait donc difficile, voire impossible. Les sommets les plus élevés, comme Moussa et Sainte-Catherine, restaient enneigés pendant tous les mois d'hiver. Les Hébreux – qui n'avaient jamais vu de neige en Égypte – vécutent un an sur place. Et pourtant, nulle mention ne figure dans la Bible d'une neige quelconque, pas même une allusion à la froidure.

Le capitaine Palmer, de son côté (« Sinaï : histoire ancienne tirée des monuments<sup>108</sup> »), produisit d'amples données sur des indices archéologiques et historiques alors inconnus (habitats précoces, présence égyptienne, inscriptions dans le tout premier alphabet connu). Quant au professeur Edward Palmer (« Le désert de l'Exode<sup>109</sup> »), il lui revenait d'exposer l'essentiel des conclusions du groupe expéditionnaire sur l'itinéraire et le mont.

Malgré ses doutes récurrents, le groupe repoussa l'option Serbal pour adopter la localisation au mont Moussa, moyennant une légère entorse. Dès lors qu'aucune vallée assez étendue pour autoriser l'installation du camp des Israélites de façon qu'ils assistent à la théophanie n'existait en face du mont, Palmer proposa sa solution : le vrai mont Sinaï n'était pas le sommet sud du massif (djebel Moussa), mais son homologue nord, *RasSufsafeh*, qui faisait face à la « plaine spacieuse d'Er-Rahah où pouvaient camper au moins deux millions d'Israélites ». Ancienne tradition ou pas, « force nous est de rejeter » le djebel Moussa comme site des tables de la loi.

L'hypothèse du professeur Palmer ne tarda pas à subir le feu des critiques, qu'elle soit soutenue ou amendée par d'autres savants. Bientôt furent soumis au choix tout un panel de pics sud proposés en guise d'authentique mont Sinaï, comme une liste d'itinéraires.

Mais au fond, le sud Sinaï constituait-il l'unique endroit où chercher ?

Dès avril 1860, le *Journal of Sacred Literature* avait lancé une suggestion révolutionnaire : le mont sacré ne se trouvait pas du tout dans le sud du Sinaï, mais bien plutôt sur le plateau central. L'anonyme auteur de

l'hypothèse indiquait que le nom du site, *Badiyeth el-Tih*, se révélait fort significatif : il se traduisait par « le désert de l'errance ». Et les Bédouins locaux d'expliquer que c'était bien là que les enfants d'Israël errèrent. L'article mentionnait un certain sommet du *el-Tih* comme le vrai mont Sinaï.

C'est ainsi qu'en 1873 le géographe et linguiste Charles Tilstone Beke (qui avait exploré et cartographié les sources du Nil) partit « à la recherche du vrai mont Sinaï ». Ses travaux montrèrent que le mont Moussa tirait son nom d'un certain moine Moussa du IV<sup>e</sup> siècle, renommé pour sa piété et ses miracles, et non du Moïse de la Bible. Qu'au surplus, la revendication du mont Moussa n'avait commencé que vers 550 apr. J.-C. Il releva en outre que l'historien juif Flavius Josèphe (qui retraça pour les Romains l'histoire de son peuple après la chute de Jérusalem en 70) avait décrit le mont Sinaï comme le plus haut de la région, ce qui disqualifiait à la fois Moussa et Serbal.

Beke posa une autre question : comment les Israélites auraient-ils pu tout simplement gagner le sud faute de franchir les garnisons égyptiennes des zones minières ? L'une des objections à une localisation sud du mont Sinaï demeura sans réponse.

Beke ne laissera pas le souvenir de l'homme qui aura identifié le mont Sinaï : comme l'indiquait le titre de son ouvrage (« Découvertes du Sinaï en Arabie et au Madian<sup>110</sup> »), il en vint à conclure que le mont en question était un volcan, quelque part au sud de la mer Morte. Il n'empêche qu'il avait remis les compteurs à zéro et libéré la voie à d'autres façons de penser l'emplacement du mont et l'itinéraire suivi par la route de l'Exode.

La quête du mont Sinaï dans la partie sud de la péninsule était intimement liée à la notion de « traversée sud » et de « route du sud » de l'Exode. Cette notion impliquait que les enfants d'Israël avaient concrètement traversé la mer Rouge (d'ouest en est) à l'extrémité du golfe de Suez – ou à travers cette pointe. Une fois de l'autre côté, ils n'étaient plus en Égypte mais sur le rivage sud de la péninsule du Sinaï. Ils avaient alors cheminé au sud le long de la bande côtière, avant (quelque part) d'incurver leur marche vers l'intérieur des terres puis d'atteindre le mont Sinaï (tout comme Burckhardt, nous l'avons dit).

La route vers le sud restait alors une tradition bien enracinée, confortée pas un entrelacs de légendes. Selon les sources grecques, Alexandre le Grand s'était laissé dire que les Israélites avaient traversé la mer Rouge à la pointe du golfe de Suez. Et c'est là qu'il avait tenté le même passage.

L'autre grand conquérant connu pour avoir renouvelé la tentative fut Bonaparte, en 1799. Ses ingénieurs avaient calculé qu'à l'endroit où la pointe du golfe de Suez étend à l'intérieur des terres une « langue », au sud de laquelle se trouve la ville de Suez, existe une arête sous-marine de quelque deux cents mètres de large qui relie les deux côtes. Les têtes brûlées du coin tentent la traversée à marée basse quand l'eau les couvre jusqu'aux épaules. Et quand un fort vent d'est se manifeste, alors le lit marin est presque entièrement dégagé.

Les ingénieurs de Bonaparte s'employèrent à trouver le bon emplacement et le bon horaire pour que leur empereur imite les enfants d'Israël. Sauf qu'une saute de vent inattendue fit refluer soudain les eaux pour recouvrir le passage de plus de deux mètres pendant plusieurs minutes. Le grand Bonaparte n'échappa que de peu à la mort.

De telles expériences confortèrent les exégètes du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'idée que c'était bien à cette extrémité du golfe du Suez que le miracle de la traversée des eaux s'était produit : un flux de vent était en mesure de dégager un passage à sec quand un autre coup de vent était de nature à engloutir toute une armée un instant plus tard. Sur la rive opposée, le Sinâï, côte du golfe, existait un site, le *djebel Murr* (« la Montagne amère »), et tout près *Bit Murr* (« le Puits aux eaux amères ») qu'il est tentant d'assimiler à Mara, le lieu des eaux amères où buttèrent les Israélites après leur traversée. Plus au sud s'étend l'oasis d'*Ayun Mussa* – « la Source de Moïse ». Ne serait-elle pas l'étape suivante, Élim, renommée pour ses belles sources et son foisonnement de palmiers dattiers ? La traversée sud, dès lors, cadrerait parfaitement bien avec l'hypothèse de la route sud, sans qu'il importe de savoir où s'était opéré le changement de direction vers l'intérieur des terres, plus tard.

Cette traversée sud se montrait tout aussi compatible avec les concepts admis de l'Égypte de l'Antiquité et du lien que les Israélites entretenaient avec elle. Le cœur historique de l'Égypte se confondait avec la plaque tournante d'Héliopolis-Memphis, et l'on admettait que les Israélites avaient été réduits en esclavage pour l'édification des proches pyramides de Gizeh.

D'où filait presque plein est une route en direction de la pointe du golfe de Suez et de la péninsule du Sinaï au-delà.

Mais quand les découvertes archéologiques commencèrent à dessiner le paysage historique et qu'elles établirent une trame chronologique précise, l'on établit que les grandes pyramides avaient été érigées quelque quinze siècles avant l'Exode – soit plus d'un millier d'années avant même que les Hébreux n'arrivent en Égypte. Les Israélites, pensent un nombre croissant d'historiens, ont dû travailler à la construction d'une nouvelle capitale que le pharaon Ramsès II a fait bâtir vers 1260 av. J.-C. Elle portait le nom de *Tanis* et s'étendait dans le nord-est du delta. Le séjour des Hébreux – le pays de Goshen – devait donc, pensait-on, occuper le nord-est plutôt que la proximité du centre de l'Égypte.

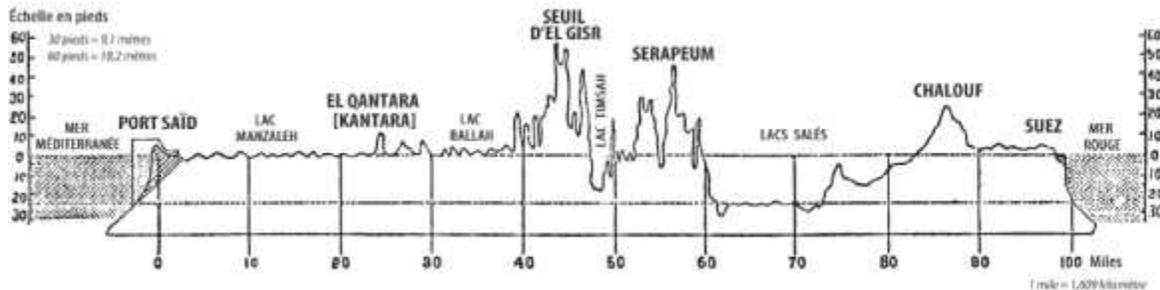


Fig. 116

Le creusement du canal de Suez (1859-1869), qu'accompagna une profusion de données topographiques, géologiques, climatiques et autres, confirma la présence d'une arête naturelle qui aurait pu relier, en une ère géologique antérieure, la Méditerranée au nord et le golfe de Suez au sud. Cette liaison avait été submergée pour des raisons multiples et avait laissé place à un paysage aquatique composé des lagons marécageux du lac Manzaleh, des petits lacs Ballah et Timsah et le Grand et Petit Lacs salés réunis. Tous ces lacs ont pu avoir été plus étendus à l'époque de l'Exode, quand la pointe du golfe de Suez se prolongeait sans doute plus avant dans les terres.

La recherche archéologique, en soutien aux données d'ingénierie, établit de même qu'il existait dans l'Antiquité deux « canaux de Suez ». L'un reliait la plate-forme égyptienne à la Méditerranée, l'autre au golfe de Suez. En suivant les lits des oueds naturels ou des bras asséchés du Nil, ils transportaient de l'eau « douce », utilisée pour la boisson et l'irrigation, et

ils se montraient navigables. Les découvertes ont confirmé que, dans les temps anciens, il existait bien une barrière d'eau quasiment continue qui dessinait la frontière égyptienne est.

Les ingénieurs affectés au canal de Suez dressèrent en 1867 le schéma que voici (*Fig. 116*). Il représente la section nord-nord de l'isthme, où apparaissent quatre arêtes de hauts-fonds qui ont dû servir, dans l'Antiquité comme maintenant, de voies d'accès et de sortie vers et hors l'Égypte, au franchissement de la barrière aqueuse (*Fig. 115*) :

- (A) Entre les lagons marécageux du Manzaleh et le lac Ballah – la ville de traversée moderne d'*El Quantara* (« le Pont »).
- (B) Entre le lac Ballah et le lac Timsah – le point de traversée moderne d'*Ismailia*.
- (C) Entre le lac Timsah et le Grand Lac salé – un passage que l'on désignait à l'époque gréco-romaine par le nom de *Serapeum*.
- (D) Entre le Petit Lac salé et la pointe du golfe de Suez – un « pont terrestre », le Chalouf.

À travers ces passages, de multiples itinéraires assuraient la liaison de l'Égypte avec l'Asie *via* la péninsule du Sinaï. Gardons en tête que la traversée de la mer Rouge (ou mer/lac des Roseaux) n'eut rien de prémédité : elle n'intervient qu'après le revirement du pharaon, qui avait laissé les Israélites quitter l'Égypte. À ce moment, le Seigneur leur ordonna de tourner le dos à l'entrée du désert qu'ils avaient atteinte : « C'est en face de ce lieu que vous camperez, près de la mer » (Exode, 14:2). Ils étaient donc d'abord sortis d'Égypte par l'un des accès ordinaires. Mais lequel ?

De Lesseps, le grand concepteur du canal, émit l'opinion qu'ils passèrent par l'accès « C », le sud du lac Timsah. D'autres, tel Olivier Ritt (*Histoire de l'isthme de Suez*<sup>111</sup>), tirèrent très exactement des mêmes données l'idée qu'il s'agissait de l'entrée « D ». En 1874, l'égyptologue *Heinrich Karl Brugsch*, devant le Congrès international des Orientalistes, situa les jalons liés à l'esclavage des Hébreux et à l'Exode à la partie nord-est de l'Égypte. De là, il conclut que la sortie logique se trouvait plein nord, l'accès « A ».

En réalité, la thèse d'une traversée nord traînait depuis près d'un siècle quand Brugsch la réactiva. Elle avait été abordée dès 1796 dans « La géographie biblique de Hamelneld » et par toute une série d'auteurs dans la foulée. Sauf que Brugsch, ses adversaires eux-mêmes en convinrent, présenta la théorie à l'aide « d'un brillantissime déploiement d'indices concluants tirés des monuments égyptiens ». Son article parut l'année suivante sous le titre *L'Exode et les monuments égyptiens*<sup>112</sup>.

En 1883, le Suisse Édouard Henri Naville (« La ville-entrepôt de Pithom et la route de l'Exode<sup>113</sup> ») identifia *Pithom*, la ville d'esclavage de la communauté hébreu, à l'ouest du Lac Timsah. Cette découverte associée à plusieurs reconnaissances et éléments probants apportés par d'autres chercheurs (comme Georg Ebers, dans son « Pays de Goshen au Sinaï ») établit que le domaine des Israélites s'étendait à pâtre du lac Timsah à l'ouest et non au nord. Goshen ne se trouvait pas à la pointe nord de l'Égypte, mais touchait au centre de la frontière délimitée par la ligne d'eau.

Ce fut alors que Henry Clay Trumbull (dans « Kadesh-Barnea<sup>114</sup> ») identifia ce que l'on considère généralement comme *Succoth*, point de départ de l'Exode : il s'agissait d'une caravane régulière rassemblée à l'ouest du lac Timsah, pour laquelle l'accès « B » représentait le passage le plus proche. Mais qui ne fut pas choisi, d'après le chapitre 13 de l'Exode : « Lorsque Pharaon laissa aller le peuple, Dieu ne le conduisit point par le chemin du pays des Philistins, quoique le plus proche [...] Mais Dieu fit faire au peuple un détour par le chemin du désert, vers *Yam Suff* » [le lac des Roseaux, traduit communément par la mer Rouge] (17:18). Donc, pour Trumbull, les Israélites sortirent par l'accès « D ». Ils traversèrent, poursuivis par le pharaon, les eaux de la pointe du golfe de Suez.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les savants mirent les bouchées doubles pour clore la question. Les tenants « sudistes » bénéficièrent de la synthèse affirmée de Samuel Colcord Bartlett (« La véracité du Pentateuque<sup>115</sup> ») : la traversée avait eu lieu au sud, la route de l'Exode conduisait au sud, le mont Sinaï se trouvait au sud de la péninsule (*Ras-Sufsafeh*). Armés de la même certitude, des exégètes comme Rudolf Kittel (« Histoire des Hébreux<sup>116</sup> »), Julius Wellhausen (« Israël et la Judée<sup>117</sup> ») et Anton Jirku (« Histoire du peuple d'Israël<sup>118</sup> ») soutinrent l'opinion que la traversée nord impliquait un mont Sinaï au *nord*.

L'un de leurs arguments les plus forts (accueilli désormais par les historiens) était que *Kadès-Barnéa*, où les Israélites séjournèrent pendant la plus grande partie des quarante années passées dans la péninsule, n'eut rien d'une étape aléatoire, mais fut bel et bien un objectif planifié de l'Exode. La région fut clairement identifiée à la zone fertile de l'Ain-Kadeis (« la source de Kadès ») et aux oasis d'Ain-Qudeirat au nord-est du Sinaï. Le Deutéronome (1:2) situe Kadès-Barnéa à « onze journées depuis Horeb [mont Sinaï] ». Kittel, Jirku et d'autres chercheurs de même opinion sélectionnèrent par conséquent des monts dans les parages de Kadès-Barnéa pour en tirer le véritable mont Sinaï.

Au cours de la dernière année du XIX<sup>e</sup> siècle, Heinrich Holzinger (« L'Exode, l'explication<sup>119</sup> ») offrit un compromis : la traversée s'était accomplie par la voie « C ». La route menait au sud. Mais les Hébreux avaient tourné vers l'intérieur des terres bien avant d'atteindre la zone minière défendue par des garnisons égyptiennes. Leur itinéraire les avait conduits à travers le haut plateau du *el-Tih*, le « désert de l'errance ». Ils avaient alors opéré un arc de cercle vers le nord *via* la plaine plate centrale, en direction du mont Sinaï *au nord*.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la recherche et son débat basculèrent vers cette question : la *route* de l'Exode, quelle était-elle ?

L'ancienne route côtière, celle que les Romains dénommaient *Via Maris* – « la route de la mer » –, commençait à *El Qantara* (« A » sur la carte, *revoir Fig. 115*). Même si elle traversait des dunes sableuses instables, elle s'agrémentait de puits d'eau tout au long. Et les palmiers dattiers qui poussent contre toute attente dans les sables désertiques donnent un fruit savoureux en saison et une ombre bienvenue toute l'année.

La seconde route, qui s'ouvre à Ismaïlia (« B »), court parallèlement à la voie côtière, ou presque, mais à trente ou cinquante kilomètres au sud de cette route, à travers d'ondulantes collines et, de temps à autre, des monts de médiocre altitude. Les puits naturels y sont rares, et le niveau des eaux souterraines demeure très bas sous les sables et le grès : il faut creuser des puits artificiels de plusieurs dizaines de mètres pour atteindre l'eau. Un voyageur – et de nos jours c'est encore vrai, même en voiture (les routes pavées suivent le cours des anciennes voies) – comprend assez vite qu'il chemine dans un désert réel.

Au fil des siècles, les armées appuyées par une force navale ont toujours préféré la route de la mer. L'itinéraire plus intérieur – quoique plus éprouvant – était choisi par ceux qui cherchaient à se protéger de la flotte armée ou des patrouilles côtières (ou qui voulaient passer inaperçus).

Le passage « C » laissait le choix entre la route « B » ou les chemins parallèles qui s'ouvraient à partir du passage « D » à travers la montagne pour aboutir à la plaine centrale du Sinaï. La surface durcie et plate de cette plaine centrale n'était nullement propice à la formation de lits d'oueds profonds. Durant les pluies d'hiver, certains oueds débordaient pour donner l'apparence de petits lacs – des lacs en plein désert ! L'eau s'écoulait très vite, mais une partie s'infiltrait dans le gravier et l'argile qui formaient les lits des oueds. Creuser à ces endroits était susceptible de tirer l'eau du sol.

La route la plus au nord qui s'ouvrait depuis le passage « D » conduisait le voyageur, *via* la passe du Gidi, une fois franchi l'anneau montagneux du nord de la plaine centrale, à Beer-Sheva, Hébron et Jérusalem. La route la plus au sud, *via* la passe du Mitla, porte le nom arabe de *Darb el Hajj* – « la Voie des pèlerins ». Elle fut très vite le chemin emprunté par les pèlerins musulmans venus d'Égypte pour se rendre à la cité sacrée de La Mecque, en Arabie. Ils partaient des alentours de la ville de Suez, traversaient une bande désertique et gagnaient la montagne par la passe de Mitla. Ils franchissaient la plaine centrale jusqu'à l'oasis de *Nakhl* (Fig. 117) où un fort, des auberges pour pèlerins et des piscines avaient été construits. De là, ils poursuivaient cap sud-est jusqu'à Aqaba, à la pointe du golfe d'Aqaba. Puis suivaient la côte d'Arabie jusqu'à La Mecque.

De ces quatre routes possibles – les « routes bibliques » – laquelle empruntèrent les Israélites ?



Fig. 117

Dans la foulée de la traversée nord soutenue par Brugsch, l'on étudia de près le texte biblique qui parlait de la « route du pays des Philistins », laissée de côté, « quoique l[a] plus proche ». La Bible poursuit au prix de cette explication : « Car Dieu dit : “Le peuple pourrait se repentir en voyant la guerre, et retourner en Égypte” » (13:17). L'on était parti du principe que cette « route du pays des Philistins » était la voie côtière (laquelle commençait par l'accès « A »), celle que les pharaons préféraient suivre pour mener leurs expéditions militaires et commerciales, celle que fortifiaient les forts et les garnisons égyptiennes.

Au tournant du siècle, A. E. Haynes, capitaine au Royal Engineers, se mit à étudier les routes du Sinaï et ses ressources en eau sous l'égide du Fonds d'exploration de la Palestine, déjà cité. Dans le rapport qu'il publia, « La route de l'Exode<sup>120</sup> », il fit preuve d'une connaissance impressionnante, non seulement des Écritures bibliques, mais aussi de l'ensemble des travaux de recherche antérieurs, dont ceux du Révérend Frederick West Holland (lequel visita le Sinaï à cinq reprises) et du général Sir Charles Warren (qui s'impliqua tout particulièrement dans la recension des ressources en eau du « désert de l'errance » de la plaine centrale).

Le capitaine Haynes concentra ses efforts sur la question de la « route qui ne fut pas prise ». S'il ne s'agissait pas en l'occurrence d'un itinéraire pratique qui s'imposait pour l'atteinte des objectifs des Israélites, pourquoi l'avoir cité comme voie alternative possible ? Il souligna que Kadès-Barnéa – à l'époque admise comme destination planifiée de l'Exode – était bien à portée de la route côtière. Et par conséquent, en conclut-il, le mont Sinaï, quelque part sur la route de Kadès, était lui aussi à portée de la route côtière, que cet itinéraire fût ou non, au final, emprunté.

Puisque cette route côtière « A » fut interdite à Moïse, en induisit le capitaine Haynes, il entra dans « [son] plan probable » de conduire les Israélites directement à Kadès, après une étape sur le mont Sinaï, *via* la route « B ». Mais la poursuite des Égyptiens et la traversée de la mer Rouge ont très bien pu forcer à un détour par les itinéraires « C » ou « D ». À n'en pas douter, la plaine centrale correspondait au « désert de l'errance ». *Nakhl* était une étape importante dans les parages du mont Sinaï, avant ou après l'avoir atteint. Le mont devait donc se situer à quelque cent soixante kilomètres de Kadès-Barnéa, l'équivalent, selon l'estimation du capitaine Haynes, de la distance de « onze jours » évoquée par la Bible. Son candidat fut le djebel *Yiallaq*, montagne de calcaire « aux dimensions des plus

frappantes, posé comme une bernacle<sup>121</sup> géante » à la périphérie nord de la plaine centrale – « exactement à mi-distance entre Ismaïlia et Kadès ». Son nom, qu’il épelait *Yalek*, « s’approche beaucoup de l’antique *Amalek* où le préfixe *Am* se lit “pays de” ».

Au cours des années qui suivirent, la vraisemblance que le parcours des Israélites ait traversé la plaine centrale gagna des partisans. Certains parmi eux (comme Raymond Weill, *Le Séjour des Israélites au désert du Sinaï*<sup>122</sup>) accueillirent favorablement la thèse dite du mont proche de Kadès. D’autres (tel Hugo Gressmann, « Moïse en son temps<sup>123</sup> ») estimèrent que les Hébreux prirent, à partir de Nakhl, non pas la direction du nord, mais celle du sud, vers Aqaba. D’autres encore – Black, Bühl, Cheyne, Dillmann, Gardiner, Grätz, Guthe, Meyer, Musil, Petrie, Sayce, Stade – adhérèrent ou critiquèrent, tout ou partie. À partir du moment où tous les différends, argumentaires, du côté des textes comme de la géographie, furent épuisés, il apparut que seule une simulation réelle sur le terrain pourrait trancher. Mais comment allait-on reconstituer l’Exode ?

Comment ? Par la Première Guerre mondiale, 1914-1918. Car alors, le Sinaï devint le théâtre d’un affrontement majeur entre les Britanniques d’un côté et les Turcs, et leurs alliés allemands, de l’autre. L’enjeu de la campagne militaire : le canal de Suez.

Les Turcs ne perdirent pas leur temps à traverser la péninsule du Sinaï et les Britanniques se retirèrent en un éclair de leurs principaux centres administrativo-militaires d’El-Arish et de Nakhl. Les Turcs rassemblèrent un troupeau de vingt mille chameaux qu’ils chargèrent d’eau et de provisions faute de pouvoir avancer le long de la « route de la mer » qu’ils espéraient emprunter. La cause ? Toujours la même : comme dans l’Antiquité, la Méditerranée restait sous le contrôle de la marine ennemie (en l’occurrence britannique). Ils s’engagèrent vers le canal en suivant la route « B » jusqu’à Ismaïlia. Le commandant turc, Djemal Pasha, expliquera dans ses « Mémoires d’un homme politique turc, 1913-1919<sup>124</sup> ») que « la grande difficulté, celle dans laquelle viennent s’engluer toutes ces opérations militaires délicates dans le désert du Sinaï, c’est la question de l’eau. Hors la saison des pluies, il est rigoureusement impossible pour une force expéditionnaire de quelque vingt-cinq mille hommes de traverser cette vastitude ». Son attaque fut repoussée.

Les alliés allemands des Turcs prirent alors les choses en main. En raison de leur équipement motorisé, ils préférèrent la plaine centrale plate et ferme pour foncer sur le canal. Leurs ingénieurs hydrologues les aidèrent à localiser les ressources en eau souterraines. Ils creusèrent un réseau de puits tout le long de leurs lignes de communication et d'avancée. En 1916, leur attaque échoua à son tour. Quand les Britanniques prirent l'offensive en 1917, ils s'avancèrent naturellement sur la route côtière. Ils atteignirent la vieille ligne de démarcation à Rafah en février 1917. En quelques mois, Jérusalem tomba.

Les mémoires anglais de la bataille du Sinaï rédigés par le général Archibald Percival Wavell (« Les campagnes de Palestine<sup>125</sup> ») sonnent en écho à notre propos. Avant tout parce qu'il admet que le haut commandement britannique estimait que l'ennemi serait dans l'impossibilité de trouver assez d'eau dans la plaine centrale pour plus de cinq mille hommes et deux mille cinq cents chameaux. La vision allemande des campagnes du Sinaï est rapportée dans « Sinaï<sup>126</sup> », rédigé by Theodor Wiegand et le général commandant en chef, le baron Friedrich Kress von Kressenstein. L'entreprise militaire est resituée dans le contexte du terrain, du climat, des sources d'approvisionnement en eau et de l'histoire, le tout adossé à une connaissance impressionnante des recherches antérieures. Sans surprise, les conclusions des deux militaires allemands rejoignent celles des militaires britanniques : impossible de conduire des colonnes en marche, des foules d'hommes et de bétail à travers les montagnes granitiques du sud. Wiegand et von Kressenstein consacrèrent un chapitre spécial à l'affaire de l'Exode. Ils soutinrent que « la région du djebel Moussa ne peut en aucun cas s'identifier au mont Sinaï de la Bible ». Pour eux, c'était « le monumental djebel *Yallek* » – en écho aux conclusions du capitaine Haynes. À moins, évoquèrent-ils, peut-être sous l'influence de Guthe et d'autres savants allemands, qu'il ne s'agisse du djebel *Maghara* qui s'élève face au djebel Yallek, du côté nord de la route « B ».

L'un des militaires britanniques, qui fut gouverneur du Sinaï après la Première guerre mondiale, se forgea une connaissance pointue de la péninsule au cours de son long mandat, peut-être comme personne, jusqu'à maintenant, n'a pu en acquérir une semblable : Claude Scudamore Jarvis composa « Hier et aujourd'hui au Sinaï<sup>127</sup> » où il affirma qu'il était impossible pour des foules d'Israélites (quand bien même leur nombre aurait-il été inférieur à six cent mille, comme William Matthew Flinders

Petrie l'a suggéré), avec leur bétail, de pérégriner à travers la « masse effondrée de pur granite » du sud Sinaï – et d'autant moins qu'il leur aurait fallu y survivre pendant plus d'un an.

Aux arguments connus, il en ajouta de nouveaux. Il avait été déjà suggéré que la *manne* qui tint lieu de pain avait été ce dépôt résineux à allure de baie, comestible et blanc, abandonné par de petits insectes hôtes des tamaris. Les tamaris sont rares au sud Sinaï, alors qu'ils foisonnent au nord. Autre fait, les cailles, source de la viande. Ces oiseaux migrent depuis les contrées où ils naissent, le sud de la Russie, la Roumanie et la Hongrie, pour hiverner au Soudan (au sud de l'Égypte), avant de regagner le nord au printemps. De tout temps, les Bédouins capturent facilement au-dessus de la côte méditerranéenne les individus affaiblis par leur vol au long cours. Les cailles ne viennent pas du sud Sinaï. Si tel était le cas, elles seraient incapables de franchir les sommets élevés de cette région.

Toute la dramaturgie de l'Exode, appuya Jarvis, eut pour théâtre le nord Sinaï. La « mer des Roseaux » n'était autre que le lac Serbonique (*Sebkhet el Bardawil* en arabe), à partir duquel les Israélites avaient entamé leur marche en direction du sud-sud-est. Le mont Sinaï était le djebel *Hallal* – « un massif calcaire des plus imposant de plus de six cents mètres de haut, isolé au beau milieu d'une vaste plaine alluviale ». Le nom arabe de la montagne, expliquait-il, signifiait « le Légitime ». On n'en attend pas moins du mont de la Loi.

D'autres années s'écoulèrent au cours desquelles fut menée, sur le sujet, la recherche la plus pertinente. Elle était conduite par des chercheurs de l'université hébraïque de Jérusalem et d'autres institutions hébraïques de plus haut savoir dans ce qui était alors la Palestine. Ils combinèrent leur connaissance approfondie de la Bible hébraïque et des autres écrits avec des enquêtes *in situ* minutieuses au cœur de la péninsule : peu, parmi eux, reconnurent de fondement à la tradition de la localisation sud du mont.

Chaim Bar-Droma [Haim Bar-Deroma] (« Hanagev » et « Les vraies frontières de la Terre sacrée selon les sources »<sup>128</sup>) accepta la thèse du passage par le nord, mais estima que la route emmena alors les Israélites vers le sud, à travers la plaine centrale, jusqu'à un mont Sinaï de type volcanique en Transjordanie. Trois savants réputés – Felix Aaron Theilhaber, J. Szapiro, Benjamin Maisler (« L'Atlas graphique, géographique et historique de la Palestine<sup>129</sup> ») – agréèrent le passage nord

via le haut-fond du lac Serbonique. El Arish, soutinrent-ils, correspondait à la verdoyante oasis d'Élim. Le mont Hallal était le Sinaï. Benjamin Mazar, à travers divers écrits et dans son *Atlas Litkufat Hatanach*<sup>130</sup> adopta la même position. Zev Vilnay, exégète biblique qui parcourut toute la Palestine et le Sinaï de bout en bout (« Israël dans la Bible<sup>131</sup> »), opta pour la même route et le même mont. Yohanan Aharoni (« La terre d'Israël aux temps bibliques<sup>132</sup> »), tout en estimant crédible le passage par le nord, pensa que les Israélites pérégrinèrent jusqu'à Nakhel dans la plaine centrale, mais qu'ils bifurquèrent vers un mont Sinaï dans le sud.

Le débat continuait à alimenter la sphère biblico-universitaire quand il apparut que l'objet du litige fondamental, non résolu, se formulait en ces termes : lorsque l'on s'intéressait à la traversée, le poids de la preuve souffrait de l'absence de plan d'eau au nord. Mais lorsqu'il s'agissait du mont Sinaï, le poids de la preuve n'était pas compatible avec une localisation au sud. Une telle impasse força les savants et les explorateurs à se concentrer sur le seul compromis possible : la plaine centrale de la péninsule du Sinaï. Au cours des années 1940, Umberto Moshe David Cassuto (« Commentaire sur le livre de l'Exode<sup>133</sup> ») simplifia l'approche de l'idée de la route centrale en démontrant que la « route qui n'avait pas été prise » (« le chemin du pays des Philistins ») n'était pas celle de la mer depuis si longtemps ancrée dans les esprits, mais la voie « B », décalée à l'intérieur des terres. Dans le même temps, une traversée entamée par la sortie « C » qui menait direction sud-est vers la plaine centrale cadrait parfaitement avec le récit biblique – sans exiger de parcours poursuivi vers le sud de la péninsule.

La longue occupation du Sinaï par Israël, conséquence de la guerre de 1967 contre l'Égypte, ouvrit la péninsule aux études et aux recherches à une échelle jamais atteinte encore. Archéologues, historiens, géographes, géologues et ingénieurs passèrent la région au peigne fin. Parmi les expéditions, celles des équipes de Beno Rothenberg, principalement sous l'égide de l'université de Tel-Aviv, revêtirent une importance particulière (« Les explorations du Sinaï, 1967-1972<sup>134</sup> »). Au cœur de la ceinture côtière au nord, bien des sites anciens témoignaient de la « fonction de pont jouée par cette région ». Dans la plaine centrale du nord Sinaï, l'on ne découvrit aucun habitat permanent, mais des traces de campements, preuve qu'il ne s'agissait que d'une région de transit. Une fois ces traces de campement

portées sur la carte, elles se mirent à former une « piste cohérente du Néguev à l'Égypte, de quoi y voir la direction de déplacements préhistoriques à travers le “désert de l'errance” (l'el-Tih) ».

C'est pour s'élever contre cette compréhension nouvelle du contexte du Sinaï ancien qu'un géographe biblique de l'université hébraïque, Menashe Har-El, déploya une thèse originale (*Ma[s] sa'ei Sinai*<sup>135</sup>). Il passa en revue chacun des arguments, mit en avant le haut-fond submergé (*revoir Fig. 116*) qui s'élève entre le Grand et le Petit lac salé, suffisamment peu profond pour laisser passage quand le vent chasse les eaux. C'est bien là que la traversée avait eu lieu. Puis les Israélites avaient suivi la traditionnelle route sud. Après avoir franchi Mara (*Bir Murrah*) et Élim (*Ayun Mussa*), ils avaient atteint les rives de la mer Rouge où ils établirent leur campement.

C'est là qu'intervient l'apport novateur d'Har-El : après avoir cheminé le long du golfe de Suez, les Israélites ne poursuivirent pas plein sud. Ils s'avancèrent d'une trentaine de kilomètres seulement vers l'embouchure du *Wadi Sudr*, puis suivirent la vallée de l'oued dans la plaine centrale pour atteindre Kadès-Barnéa *via* Nakhel. Har-El assimila le mont Sinaï au mont *Sinn-Bishr*, qui s'élève à quelque six cents mètres à l'entrée de l'oued, pour situer la vraie bataille contre les Amalécites sur la côte du golfe de Suez. Suggestion rejetée par les experts militaires israéliens, bons connaisseurs du terrain et de l'histoire des guerres du Sinaï.

Mais alors, où se trouvait le mont Sinaï ? Force nous est de revenir aux preuves du passé.

Le pharaon, au cours de son périple dans l'après-vie, se dirigeait plein est. Il traversait la frontière des eaux pour infléchir son parcours vers un col dans les montagnes. Puis il atteignait la *Douât*, vallée ovale entourée de montagnes. La « Montagne de lumière » se trouvait là où le fleuve d'Osiris se divisait en deux affluents.

Les représentations dessinées (*revoir Fig. 16*) montraient les boucles du fleuve osirien sinuer à travers une région agricole, marquée par ses laboureurs.

J'ai mis la main sur une preuve graphique similaire venue d'Assyrie. Rappelons que les rois assyriens arrivèrent au Sinaï en provenance de la direction opposée à celle des rois égyptiens : du nord-est, par Canaan. L'un d'eux, Assarhaddon, fit graver sur une stèle l'équivalent de la carte routière de sa quête personnelle de la « vie » (*Fig. 118*). On y voit le palmier dattier

– l’emblème codé du Sinaï. Une région agricole que symbolise la charrue. Enfin un « mont sacré ». Le cartouche supérieur nous montre Assarhaddon face à l’autel de la déité suprême, près de l’arbre de vie. Le tout flanqué du signe du taureau : l’image même (le « veau d’or ») que les Hébreux fondirent au pied du mont Sinaï.

Rien, ici, n’évoque les rudes sommets de granite stérile du sud Sinaï. Au contraire, nous voilà dans le contexte du nord Sinaï marqué par l’imposant *Wadi El Arish*, dont le nom même se traduit par « fleuve du laboureur ». C’est dans l’entrelacs de ses affluents, au cœur d’une vallée cernée de montagnes que s’élève le mont Sinaï.

Un endroit pareil n’existe nulle part ailleurs dans toute la péninsule. Géographie, topographie, textes historiques, représentations graphiques : tout nous ramène à la *plaine centrale* de la moitié nord du Sinaï.

Edward Henry Palmer, lui qui poussa le bouchon jusqu’à inventer la bifurcation du Ras-Sufsafeh pour confirmer l’identification au sud, savait pertinemment en son for intérieur que le site de la théophanie et l’errance des Israélites avaient pour cadre un désert qui s’étendait aussi loin que le regard, et non un sommet perdu dans un océan de montagnes granitiques.

« La conception populaire du Sinaï, écrivit-il dans “Le désert de l’Exode”, même de nos jours, semble se confondre avec une montagne unique isolée accessible de tous les points cardinaux, visible de tous au-dessus d’une plaine sableuse sans limites. La Bible à son tour, quand on la lit sans tenir compte des découvertes contemporaines, induit certainement pareille idée [...] Le mont Sinaï figure toujours dans la Bible sous l’image d’un mont isolé, immanquablement au beau milieu d’une plaine basse comme un désert. »



*Fig. 118*

Il admettait qu'il existait bien « une plaine basse comme un désert » dans la péninsule du Sinaï. Mais dépourvue de sable : « Même dans cette partie [de la péninsule] qui se rapproche le plus nettement de notre conception de ce à quoi doit ressembler un désert – un océan figé limité par le seul horizon ou la frontière de lointaines collines –, le sable demeure l'exception. Le sol prend plus sûrement l'apparence d'un dur chemin caillouteux que celle d'une douce plage confortable. »

C'était bien sa description de la plaine centrale. Pour lui, l'absence de sable s'opposait à l'image d'un « désert ». Pour moi, cette rude surface rocheuse convenait admirablement au spatioport des Nephilim. Et si le mont Mashu marquait l'entrée d'un tel complexe spatial, il devait nécessairement s'élever dans les parages de l'installation.

Des générations de pèlerins se sont-elles aventurées en vain dans le sud Sinaï ? La vénération des sommets du sud de la péninsule ne commença-t-elle qu'à l'aube de la chrétienté ? La découverte, par les archéologues, de sanctuaires, d'autels et d'autres traces de cultes témoins du passé réfute cette vision des choses. Les nombreuses inscriptions comme les gravures rupestres (parmi lesquelles figure l'emblème du candélabre juif) laissées par des pèlerins de toute confession au fil des millénaires évoquent une

vénération aussi ancienne que la venue de l'homme dans cette partie du monde.

On en viendrait presque à souhaiter qu'il ait existé *deux* « monts Sinäi », pour réconcilier la tradition et la réalité factuelle. Eh bien, ce souhait lui non plus n'a rien de nouveau. Avant même ces deux derniers siècles d'efforts soutenus pour l'identification dudit mont, les exégètes, tant bibliques que théologiques, se sont demandé si les variantes nominatives bibliques qui désignaient le mont sacré n'étaient pas le signe de l'existence originelle de deux monts, et non d'un seul. Ces noms se déclinaient en « mont Sinäi » (la montagne du/dans le Sinäi), le site de la remise des tables de la Loi, en « mont Horeb » (la montagne de la/dans la sécheresse), en « mont Paran » que le Deutéronome citait comme le mont du Sinäi à partir duquel Yahvé était apparu aux Israélites. Enfin la « montagne des Dieux » sur laquelle, pour la première fois, le Seigneur se révéla en personne à Moïse.

La localisation géographique associée à deux de ces appellations est déchiffrable. Paran désigne la solitude sauvage de la région de Kadès-Barnéa. Peut-être fut-ce le nom biblique de la plaine centrale. Dès lors, le « mont Paran » devait bien se trouver là. C'est vers ce mont que les Israélites se dirigèrent. Mais le sommet sur lequel Moïse connut sa première rencontre avec le Seigneur, « la montagne des Dieux », ne pouvait se concevoir très éloigné du pays de Madian puisque « Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian ; et il mena le troupeau derrière le désert, et vint à la montagne des Dieux [de Dieu], à Horeb » (Exode, 3:1). Les Madianites vivaient au sud Sinäi, le long du golfe d'Aqaba, à cheval sur les zones minières d'exploitation du cuivre. « La montagne des Dieux » devait donc s'élever du côté d'une étendue sauvage adjacente, dans le sud Sinäi.



L'on a déniché des cylindres-sceaux sumériens qui campent l'apparition d'une divinité devant un berger. Le dieu surgit d'entre deux montagnes (*Fig. 119*), un arbre fusiforme derrière lui – peut-être le *Sneh* (le « buisson-ardent ») du récit biblique ? L'introduction de deux sommets montagneux dans la scène du berger évoque la référence fréquente au Seigneur dans la Bible sous l'appellation d'*El Shaddai* – Dieu des deux sommets. De quoi souligner une nouvelle différence entre le mont de la Loi et la montagne des Dieux : le premier était un mont solitaire dans une plaine désertique. Le second semble avoir constitué un tandem de deux sommets sacrés.

Les textes ougaritiques reconnaissent à leur tour une « montagne des jeunes dieux », dans les environs de Kadès, et deux pics, El et Asherah – *Shad Elim, Shad Asherath u Rahim* – dans le sud de la péninsule. C'est dans cette région, *mebokh naharam* (« où les deux plans d'eau commencent »), *kerev apheq tehomtam* (« près de la fente des deux mers ») qu'El s'est retiré l'âge venu. Ces textes, j'en suis convaincu, décrivent l'extrémité sud de la péninsule du Sinäi.

Il existait, c'est ma conclusion, un mont d'accès dans le périmètre du spatioport, dans la plaine centrale. Et deux sommets à l'extrémité sud de la péninsule qui jouèrent aussi un rôle dans les allées et venues des Nephilim. Deux hauteurs qui *prenaient la mesure*.

## Chapitre 12

### **Des pyramides de dieux et de rois**

Quelque part sous les voûtes du British Museum, planquée dans un coin, gît une tablette d'argile dénichée à Sippar, le « centre cultuel » de Shamash en Mésopotamie. On y voit le dieu Shamash assis sur son trône surmonté d'un baldaquin dont la colonne affecte la forme d'un palmier dattier (*Fig. 120*). Un roi et son fils sont présentés à Shamash par une autre déité. En face du dieu assis figure, sur un piédestal, l'emblème géant d'une planète irradiante. Les inscriptions évoquent les dieux Sîn (père de Shamash), Shamash lui-même et sa sœur Ishtar.

La thématique de la scène – la présentation de rois ou de prêtres à un dieu majeur – est récurrente et ne pose pas question. Ce qui, en revanche, se révèle unique et énigmatique dans cette composition, ce sont les deux dieux (presque superposés l'un à l'autre), lesquels, du haut de quelque part, extérieur à l'endroit où se déroule la présentation, tiennent, des deux mains, une paire de cordes prolongées jusqu'à l'emblème céleste.

Qui sont ces deux divins porteurs de cordes ? Que sont-ils en train de faire ? Se trouvent-ils tous deux au même endroit ? Si tel est le cas, pourquoi tiennent-ils deux cordes – ou tirent-ils dessus – et non pas une seule ? Où sont-ils ? Quelle relation entretiennent-ils avec Shamash ?

Sippar, les historiens le savent parfaitement, était le siège de la haute cour de Sumer. Par conséquent, Shamash incarnait le législateur par excellence. Hammourabi, le roi babylonien si connu pour son code législatif, s'est représenté dans la posture de réception de lois de la part d'un Shamash sur son trône. La scène des deux porteurs de cordes évoque-t-elle d'une manière ou d'une autre la création de lois ? On eut beau s'interroger, personne ne fut en mesure, jusqu'alors, de fournir une réponse.

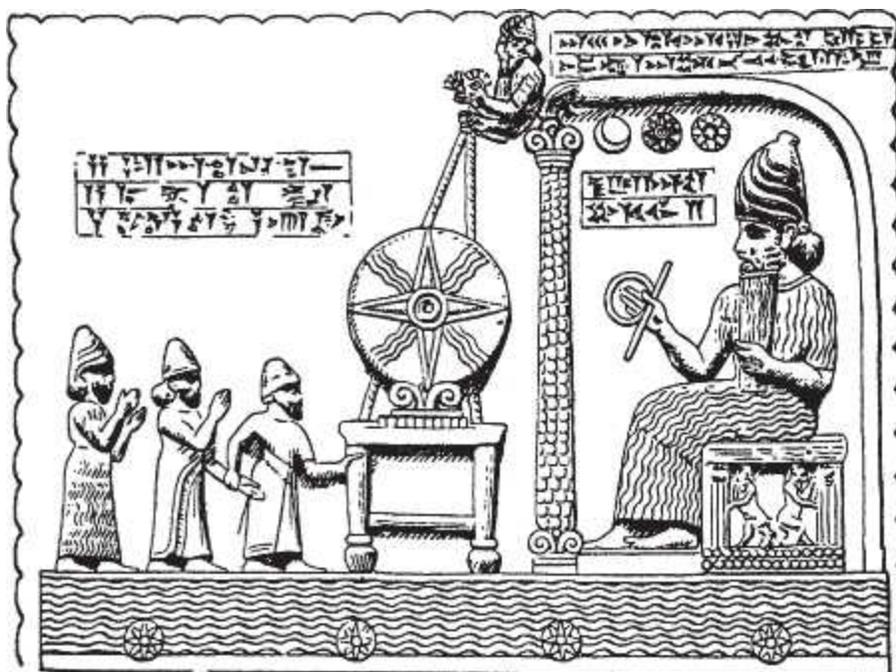


Fig. 120

Cette réponse, j'en suis persuadé, nous l'avions sous les yeux depuis le début, dans ce British Museum même. Non pas dans les salles dédiées aux expositions « assyriennes », mais du côté des antiquités égyptiennes. Dans une pièce indépendante des momies et des objets liés aux défunts et à leurs tombes, des pages de divers papyrus du *Livre des morts* sont exposées. Et la réponse s'y trouve. Aux yeux de tout un chacun (Fig. 121).

Il s'agit d'une page tirée du « Papyrus de la reine Nedjemet [Nejmet, Nodjmet, Nodymet, NDmt<sup>136</sup>] ». Le dessin illustre la dernière étape du voyage du pharaon au cœur de la *Douât*. Les douze dieux qui halent sa barge dans les couloirs souterrains viennent de l'amener dans le dernier corridor, le site de l'ascension.

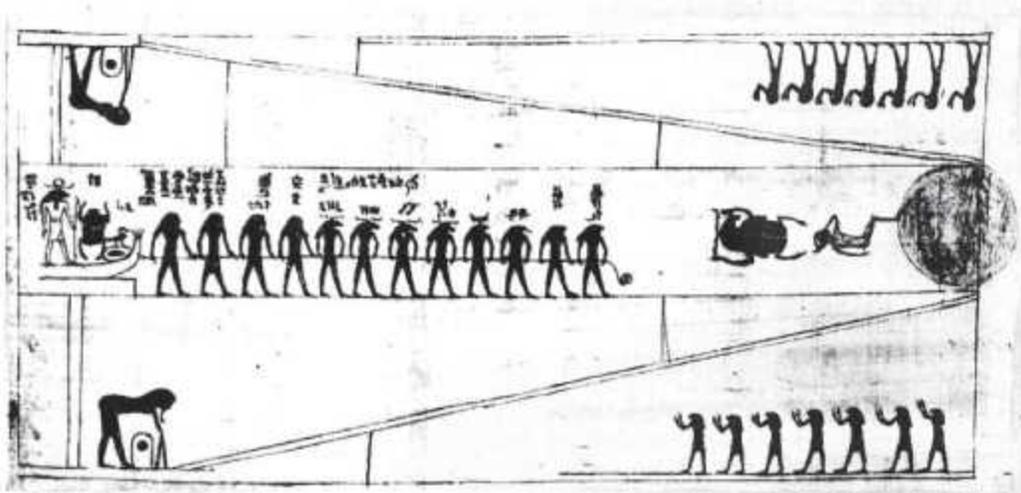


Fig. 121

Où attendait « l'œil rouge d'Horus ». Puis, dépouillé de sa parure terrestre, le pharaon devait gagner le ciel, sous l'égide de l'énonciation du hiéroglyphe scarabée (« nouvelle naissance »). Les dieux, en deux groupes, prient pour son heureuse arrivée sur l'impérissable étoile.

Et, bien visibles, nos deux divins porteurs de cordes figurent dans la scène égyptienne !

Parce qu'elle n'est pas soumise à la densité de l'image de Sippar, cette représentation tirée du *Livre des morts* ne montre pas les deux manipulateurs de cordes soudés l'un à l'autre. Ils prennent place chacun à une extrémité de la scène. Explicitement extérieurs au couloir souterrain. En plus : chacun des deux sites occupés par un porteur de corde est marqué par un *omphalos* qui repose sur une plate-forme. Enfin, comme le montre l'action figurée sur le dessin, les deux assistants divins ne se bornent pas à tenir les cordes : ils procèdent à une opération de *mesure*.

Cette découverte ne devrait pas surprendre : les versets du *Livre des morts* n'ont-ils pas décrit comment le pharaon en transit rencontre les dieux « porteurs de la corde dans la *Douât* » et les « porteurs du cordeau de métrage » ?

De quoi nous remettre en tête un indice du *Livre d'Énoch*. Rappel, on y lit qu'au moment où il fut enlevé par un ange pour visiter le paradis terrestre de l'ouest, Énoch « Dans ces jours [vit] des anges qui tenaient de longues cordes, et qui portés sur leurs ailes légères, volaient vers le septentrion » (60:1). En réponse à la question d'Énoch, l'ange qui le guidait

lui expliqua : « Ils sont allés mesurer [...] Ils apportent les cordes des justes, afin qu'ils s'appuient sur le nom du Seigneur des esprits à jamais [...] Ces mesures révéleront tous les secrets dans les profondeurs de la terre » (60:2-6).

Des êtres ailés qui se portent au nord pour mesurer... Des mesures qui révèlent les secrets de la terre... Nous reviennent soudain les paroles tonnantes du prophète Habacuc – ces mots qui décrivent l'apparition du Seigneur, du sud vers le nord :

Dieu vient du sud [de Théman],  
Le Saint vient de la montagne de Paran.  
Sa majesté couvre les cieux,  
Et sa gloire remplit la terre.  
C'est comme l'éclat de la lumière.  
Des rayons partent de sa main,  
là réside sa force.  
Devant lui marche la parole [la peste],  
L'éclair sourd du bas [Et la peste est sur ses traces].  
Il s'arrête, et de l'œil il mesure la terre.  
Il regarde, et il fait trembler les nations (livre du prophète  
Habacuc, 3:3-6)<sup>137</sup>

La mesure de la terre et ses « secrets » étaient-ils alors liés au fonctionnement du vol des dieux dans le ciel terrestre ? Les textes ougaritiques livrent un indice quand ils nous disent que, du sommet du Saphon, Baal « lance une forte corde souple vers le ciel [et vers] le siège de Kadès ».

À chaque fois que ces textes mentionnent un message qu'un dieu adresse à un autre, le verset commence par le mot *hut*. Les exégètes estiment qu'il s'agissait d'une sorte de préfixe d'appel, une façon de dire « prêt à m'entendre ? » Sauf que le mot signifie littéralement dans les langues sémites « fil, corde, cordeau ». De façon parlante, le mot *hut*, en égyptien, signifie à son tour « étendre, s'étendre ». Heinrich Brugsch, dans un commentaire d'un texte égyptien qui avait trait aux batailles d'Horus (« La légende du disque solaire ailé<sup>138</sup> »), nota qu'« Horus » renvoyait aussi au

nom d'un site – celui des Extenseurs ailés, comme à celui d'une montagne sur laquelle Horus fut retenu prisonnier par Seth.

Dans la représentation égyptienne de la *Fig. 121*, nous constatons que les « pierres d'oracle » coniques sont associées aux « mesureurs divins ». Baalbek aussi renfermait un tel omphalos, une pierre de Splendeur capable de remplir les fonctions *hut*. Il existait une pierre d'oracle à Héliopolis, la cité jumelle égyptienne de Baalbek, qui était le site d'atterrissage et de décollage des dieux. Les cordes égyptiennes menaient au site d'ascension du pharaon dans la *Douât*. Le Seigneur de la Bible – désigné dans Habacuc par une variante d'*El* – mesurait la terre lors de son vol du sud au nord. Des coïncidences que tous ces recoupements, ou les pièces d'un même puzzle ?

Revenons à la représentation de Sippar. Elle ne se révélera pas si énigmatique pour peu que nous nous souvenions qu'aux temps antédiluviens, quand Sumer était la contrée des dieux, Sippar constituait le spatio-drome des Anunnaki que commandait Shamash. Forts de ce décodage, nous trouverons très clair le rôle des mesureurs divins : *leurs cordes mesuraient le parcours jusqu'au spatio-drome*.

Le rappel de la situation de Sippar, la façon dont l'emplacement du premier spatioport sur la Terre fut déterminé, il y a près de quatre cent mille ans, ne seront pas inutiles.

Quand Enlil et ses fils reçurent pour mission la création d'un spatioport sur la planète Terre, dans la plaine qui s'étend entre deux fleuves de Mésopotamie, ils dressèrent un plan-masse. Il s'agissait de choisir un site pour le complexe spatial, de fixer un corridor d'accès, de créer les installations de guidage et de contrôle de la mission. En partant du repère naturel le plus remarquable du Proche-Orient – *le mont Ararat* –, l'on traça un méridien nord-sud par rapport à lui. Un corridor de vol au-dessus du golfe Persique, très au-dessus des montagnes avoisinantes, fut calculé à l'angle précis et pratique de quarante-cinq degrés. À l'intersection des deux lignes, sur la rive de l'Euphrate, Sippar – « la cité de l'Oiseau » – ne pouvait exister ailleurs.

Cinq établissements, à égale distance les uns des autres, furent installés le long de la diagonale de quarante-cinq degrés. Au milieu – Nippur (« le site du croisement ») – devait remplir la fonction de Centre de contrôle de mission. Les autres installations déterminaient un corridor fléché : toutes les lignes convergeaient vers Sippar (*Fig. 122*).

Et tout ce complexe, pourtant, fut balayé par le Déluge. Après lui – il y a treize mille ans –, seule la plate-forme spatiale de Baalbek resta visible. Jusqu'à l'aménagement d'un autre spatiodrome, atterrissages et décollages des navettes ont dû l'utiliser. Faut-il penser que les Anunnaki continuèrent à utiliser le site bien camouflé entre deux chaînes montagneuses au prix d'une habileté de pilotage consommée, ou bien va-t-on pouvoir supposer qu'ils se dépêchèrent de reconstituer un corridor d'accès fléché à Baalbek ?

Grâce aux photographies de la Terre vue de l'espace réalisées par la NASA américaine, nous découvrons le Proche-Orient tel que les Anunnaki le voyaient à bord de leurs propres appareils (*Fig. 123*). Un point au nord, Baalbek. Quels ancrages de repère utiles pouvaient-ils choisir pour matérialiser un corridor d'accès triangulé ?



Fig. 122

Proches, au sud-est, s'élevaient les sommets granitiques du sud Sinaï. Dans ce cœur de roches de granite, un pic dominait (désormais baptisé mont Sainte-Catherine). Il pouvait servir de phare naturel pour tracer la ligne sud-est. Mais où trouver un contrepoint au nord-ouest sur lequel ancrer le côté nord du triangle ?



*Fig. 123*

À bord de la navette, l'expert arpenteur – un « divin métreur » – examina le panorama sous l'appareil puis se reporta sur ses cartes. Au loin, au-delà de Baalbek, se dressait le mont Ararat aux sommets jumeaux. L'expert traça d'Ararat à Baalbek une ligne droite qui pénétrait jusqu'en Égypte.

Il se munit de son compas. En prenant Baalbek pour centre, il dessina un arc de cercle jusqu'au point culminant de la péninsule du Sinaï. À l'intersection de la ligne Ararat-Baalbek, il fit une croix inscrite dans un cercle. Avant de tracer deux lignes de même longueur, l'une qui reliait Baalbek au pic du Sinaï, l'autre au site marqué d'une croix (*Fig. 124*).

Voilà, dit-il, notre couloir d'accès triangulaire qui nous mène droit sur Baalbek.

Mais votre Excellence, dut remarquer quelqu'un à bord, là où vous avez dessiné une croix, il n'y a rien, rien qui soit en mesure de nous servir de phare de guidage !

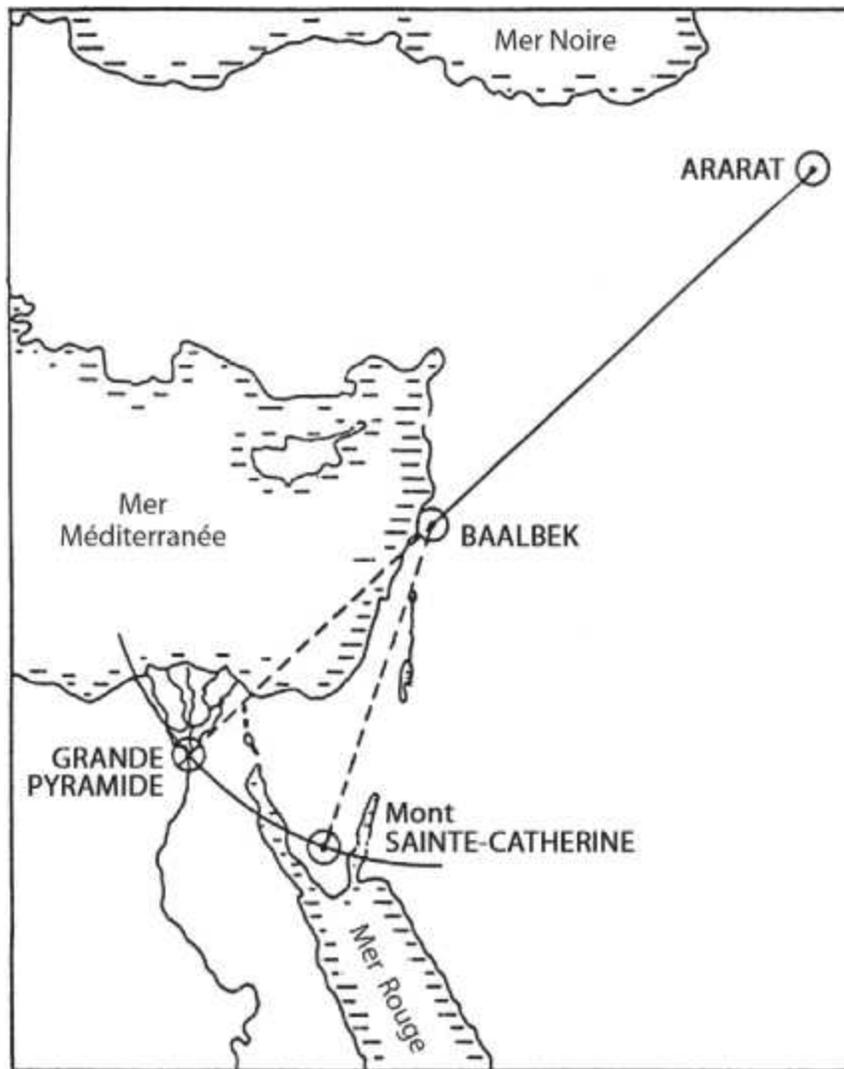


Fig. 124

Il nous faudra ériger une *pyramide*, décréta le commandant. Et ils poursuivirent leur vol, leur rapport à la clé.

Un tel dialogue eut-il vraiment sa place à bord d'une navette des Anunnaki ? Nous ne le saurons jamais, sauf si une tablette un jour retrouvée nous en livre la teneur. En l'occurrence, je me suis contenté de mettre en scène des faits, certes stupéfiants, mais *indéniables* :

- L'unique plate-forme de Baalbek gît à cet endroit depuis fort longtemps, demeurée intacte dans son immensité énigmatique.

- Le mont Sainte-Catherine existe toujours, il culmine dans la péninsule du Sinäi, sacré depuis toujours, baigné de légendes dont les dieux et les anges sont les héros, tout comme son voisin aux pics jumeaux, le mont Moussa.
- la Grande pyramide de Gizeh, flanquée de ses deux pyramides de complément et du Sphinx unique, se trouve très précisément sur la ligne prolongée Ararat-Baalbek, et...
- ... les distances entre Baalbek et le mont Sainte-Catherine, et entre Baalbek et la Grande pyramide sont exactement les mêmes.

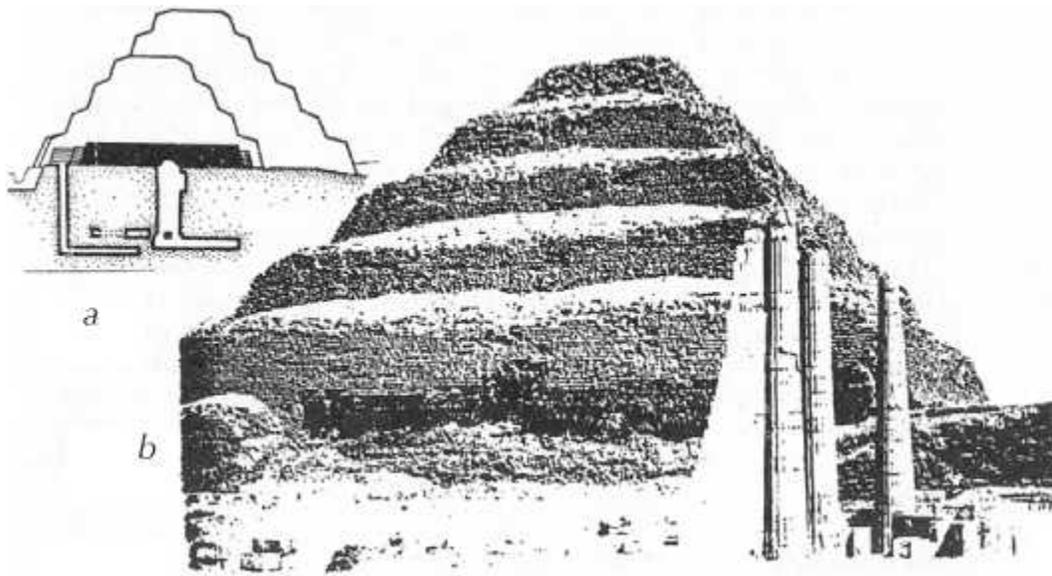
Un schéma, je le dis tout de suite, qui n'est qu'un aspect de l'étonnante grille, je vais le montrer, qu'ont dessinée les Anunnaki dans le cadre de leur spatiodrome d'après-Déluge. Donc, que la conversation imaginaire ait existé ou non à bord d'une navette de reconnaissance, je reste persuadé que *c'est la raison pour laquelle l'on a bâti des pyramides en Égypte.*

Il existe bien des pyramides et des structures pyramidales en cette contrée. Elles émaillent le panorama depuis le delta où le Nil se dissout dans le nord, tout le long des territoires sud jusqu'en Nubie (et en Nubie même). Mais dès qu'il est question des « pyramides », leurs copies, variantes et autres « mini-pyramides » des époques plus récentes, s'évanouissent. Scientifiques et touristes ne pensent qu'à la douzaine d'étranges pyramides dont on attribue la construction aux pharaons de l'Ancien Empire (vers 2700-2180 av. J.-C.). Un ensemble lui-même scindé en deux groupes distincts : les pyramides clairement associées aux rois des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties (tels Ounas, Téli, Pépi), décorées de façon sophistiquée, porteuses des fameux *Textes des pyramides*. Et les pyramides les plus anciennes, attribuées aux rois des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> dynasties. Ces pyramides bien plus vieilles, les premières jamais élevées, se révèlent les plus intrigantes. Notamment plus grandes, plus solides, plus précises, d'une perfection que n'atteignirent jamais plus celles qui les suivirent, elles demeurent au surplus les plus mystérieuses car elles ne livrent nul indice qui révélerait le secret de leur construction. Qui les bâtit, comment, pourquoi, et même quand apparurent-elles, personne n'en sait fichtrement rien. L'on ne dispose que de théories et d'aimables suppositions.

Les manuels vont nous expliquer que les premières pyramides imposantes d'Égypte furent bâties sous la houlette d'un roi nommé Djoser

[Djéser], deuxième pharaon de la I<sup>re</sup> dynastie (vers 2650 av. J.-C., selon la plupart des sources). Il avait choisi un site à l'ouest de Memphis, sur le plateau dévolu à servir de nécropole (cité des morts) pour cette ancienne capitale, et avait ordonné à son scientifique et architecte des plus brillants, Imhotep, de lui élever une tombe qui surpasserait toutes celles qui avaient été conçues. Car jusqu'alors, la coutume royale voulait que l'on creuse une sépulture dans le sol rocheux où l'on ensevelissait le roi, puis on la recouvrait d'une pierre tombale horizontale énorme, nommée *mastaba*. Au fil du temps, ce mastaba crût en taille. L'ingénieux Imhotep, croient certains savants, recouvrit le mastaba original de la tombe de Djoser de couches empilées de mastabas de taille décroissante, en deux phases (*Fig. 125 a*), jusqu'à constituer une pyramide à degrés. À côté, sur une grande cour rectangulaire, tout un ensemble de bâtiments fonctionnels et décoratifs fut installé – des chapelles, des temples funéraires, des entrepôts, des quartiers de personnels, etc. Puis l'on entoura toute l'aire d'un mur magnifique. Pyramide et ruines de quelques-unes des constructions adjacentes, comme du mur, sont encore visibles (*Fig. 125 b*) à Saqqarah – nom dérivé, croit-on, pour lui rendre hommage, de celui du « dieu caché », Sokar [Seker, Sokaris].

Les rois qui succédèrent à Djoser, nous expliquent toujours les manuels, apprécièrent ce qu'ils virent et tentèrent de l'imiter. On pense que c'est Sekhemkhet [dit aussi Djoser-Téti], successeur de Djoser sur le trône, qui entama l'édification de la deuxième pyramide à degrés, elle aussi à Saqqarah. Elle ne décolla pas vraiment du sol, pour des raisons inconnues (peut-être l'ingrédient manquant avait-il nom Imhotep, ce génie énigmatique de la science et de l'ingénierie). Une troisième pyramide étagée – ou plus exactement le terre qui recèle ses fondations ruinées – fut découverte à quasi mi-distance entre Saqqarah et Gizeh au nord. Cette pyramide plus petite que les précédentes fut attribuée en toute logique par certains égyptologues au pharaon successeur, nommé Khaba. D'autres égyptologues encore pensent qu'une tentative ou deux d'érection de pyramides ici ou là reviennent à des rois non identifiés de la III<sup>e</sup> dynastie, sans beaucoup plus de succès.



*Fig. 125*

Rendons-nous à présent à une cinquantaine de kilomètres au sud de Saqqarah, à Meïdoun, observer une pyramide censée avoir été construite par le pharaon suivant, chronologiquement. En l'absence de preuve, il s'agit d'une assertion présumée. Ce pharaon se nommait Houni. Des éléments plus probants nous laissent penser cependant qu'il se limita à l'amorce de la construction et qu'une tentative pour la terminer fut entreprise par son successeur, Snéfrou, premier roi de la IV<sup>e</sup> dynastie.

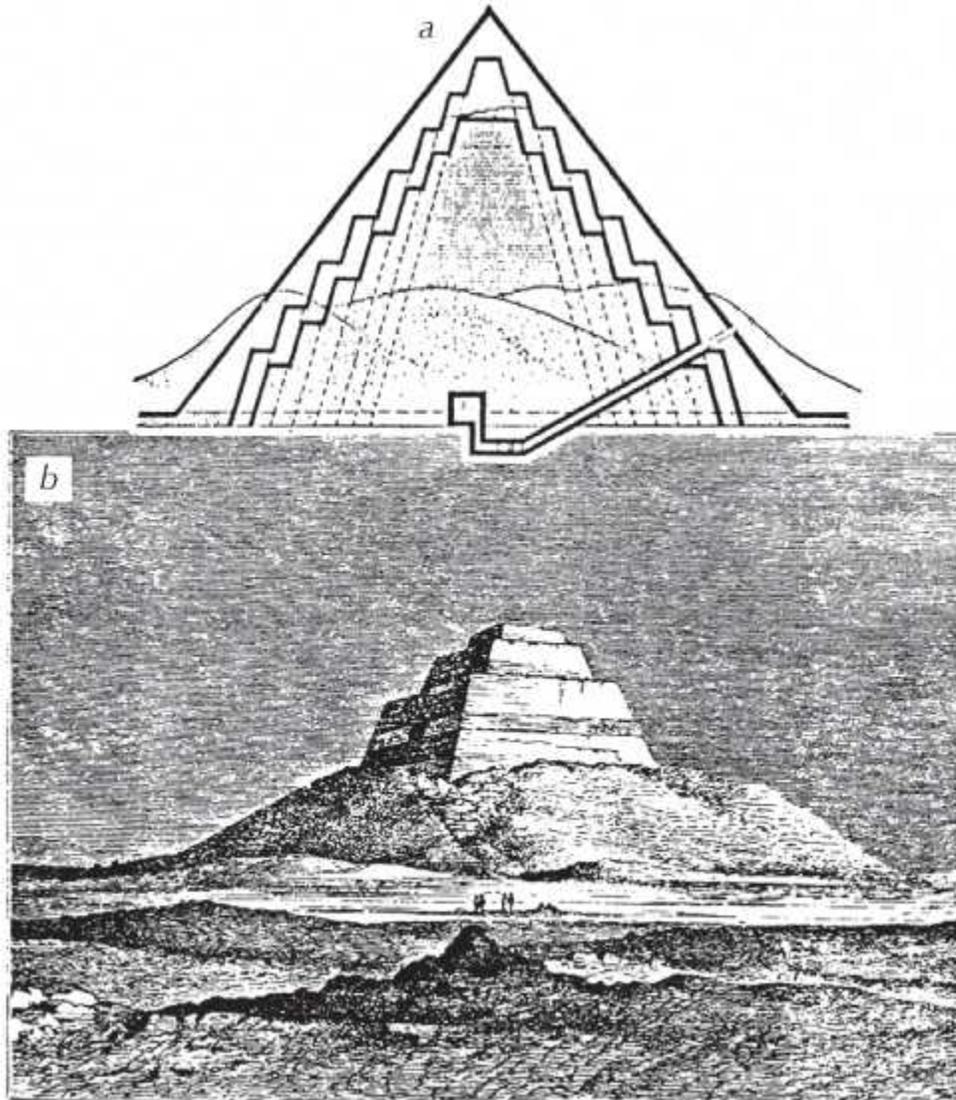


Fig. 126

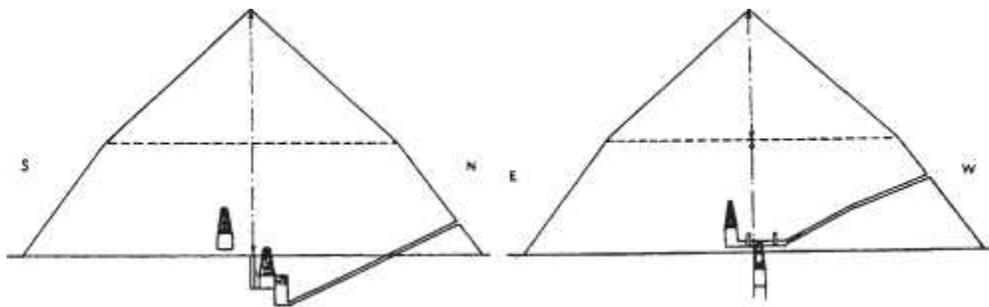


Fig. 127

La pyramide fut commencée, à l'image des précédentes, sur le modèle à degrés. Mais pour des raisons qui restent totalement inconnues – l'on est même dépourvu de la moindre théorie pour l'expliquer –, ses bâtisseurs décidèrent d'en tirer une « vraie » pyramide, autrement dit de la doter de pans lisses : comprendre qu'il fallait l'équiper d'une couche de pierres de lissage à la façon d'une peau extérieure selon un angle abrupt (*Fig. 126 a*). Pour des raisons une nouvelle fois ignorées, c'est un angle de cinquante-deux degrés qui fut retenu. Mais ce qui, selon les manuels, devait devenir la toute première vraie pyramide se solda par un échec : la « peau » de pierre extérieure, la pierraille de colmatage et une partie du bâtiment lui-même s'effondrèrent sous leur propre poids, dans la mesure où les couches avaient été empilées les unes sur les autres selon un angle instable. Tout ce qu'il reste de cette tentative se réduit au cœur compact, entouré d'une montagne de débris tout autour (*Fig. 126 b*).

Parmi les égyptologues, certains (comme Kurt Mendelsohn, *L'Énigme des pyramides*<sup>139</sup>) laissent entendre que Snéfrou construisait en parallèle une autre pyramide, quelque part au nord de Meïdoum, quand celle de Meïdoum s'effondra. Les architectes de Snéfrou se dépêchèrent alors de modifier l'angle d'inclinaison en cours de construction. En le réduisant (à quarante-trois degrés), ils assurèrent une plus grande stabilité, réduisirent la hauteur et la masse de la pyramide. Sage décision : elle en témoigne elle-même, judicieusement surnommée « la pyramide courbée<sup>140</sup> » (*Fig. 127*), elle est toujours debout.

Snéfrou, rassuré par ce succès, ordonna la mise en chantier d'une autre vraie pyramide à proximité de la première. On la désigne sous l'appellation de « pyramide rouge » que justifie la teinte de ses pierres. Elle passe pour représenter la réalisation d'un impossible schéma triangulaire élevé à partir d'une base carrée aux côtés de deux cents mètres pour une hauteur totale stupéfiante de cent mètres. L'exploit ne fut réalisé pourtant qu'au prix d'une petite tricherie : alors qu'ils devaient respecter l'angle parfait de cinquante-deux degrés, les pans de cette « première pyramide classique » s'élèvent selon un angle plus sûr, inférieur à quarante-quatre degrés...

Et nous voilà, au plan chronologique, arrivés selon les égyptologues à l'acmé de l'architecture pyramidale égyptienne.

Snéfrou fut le père de Khoufou (que les historiens grecs ont rendu par Khéops [Chéops]). L'on est parti du principe que le fils s'inscrivit dans la

réussite paternelle en lançant la construction de la vraie pyramide suivante, à cette nuance près qu'il la voulut plus grande et plus majestueuse : la Grande pyramide de Gizeh. Elle s'élève toujours en majesté comme au travers des millénaires, flanquée de deux autres grandes pyramides attribuées à ses successeurs, Khafrê [Khéphren, Chefren] et Menkarê [Menkaourê, Mykérinos]. Autour des trois pyramides, d'autres, satellites, plus petites, des temples, des mastabas, des tombes et le Sphinx, unique en son genre. Ces trois pyramides (*Fig. 128*) ont beau se voir attribuer à des rois multiples, elles furent d'évidence conçues et construites comme un ensemble cohérent, parfaitement alignées, non pas seulement selon les points cardinaux de la boussole, mais les unes par rapport aux autres. Du reste, les triangulations menées à partir de ces trois monuments mesurent, une fois étendues, l'Égypte tout entière, et pour ainsi dire le monde entier. Ce sont les ingénieurs de Bonaparte qui s'en rendirent compte pour la première fois : ils choisirent l'apex<sup>141</sup> de la Grande pyramide comme point focal à partir duquel ils triangulèrent la Basse Égypte et la cartographièrent.

Une découverte simplifia encore les choses : le site est posé, à toutes fins, pile sur le trentième parallèle (nord). L'ensemble du complexe de monuments massifs de Gizeh a été érigé à l'angle est du plateau libyen, lequel commence à l'ouest de la Libye et s'étend jusqu'au rivage même du Nil. Même s'il se dresse seulement à quelque quarante-cinq mètres au-dessus de la vallée du fleuve, le site de Gizeh bénéficie d'une vue surplombante que rien ne coupe sur les quatre horizons. La Grande pyramide s'élève à l'extrémité nord-est d'un rebord du plateau. À quelques centaines de mètres à peine, commencent les sables et les boues qui auraient rendu impossible l'érection de telles structures si massives. L'un des tout premiers scientifiques qui aient procédé à des mesures précises, Charles Piazzi Smyth (« Notre héritage de la Grande pyramide<sup>142</sup> »), établit que le centre de la Grande pyramide était de latitude nord 29° 58' 55" – soit 1/6 de degré exactement du trentième parallèle. Le centre de la deuxième des grandes pyramides en était décalé de treize secondes d'angle (13/3 600 d'un degré) au sud.

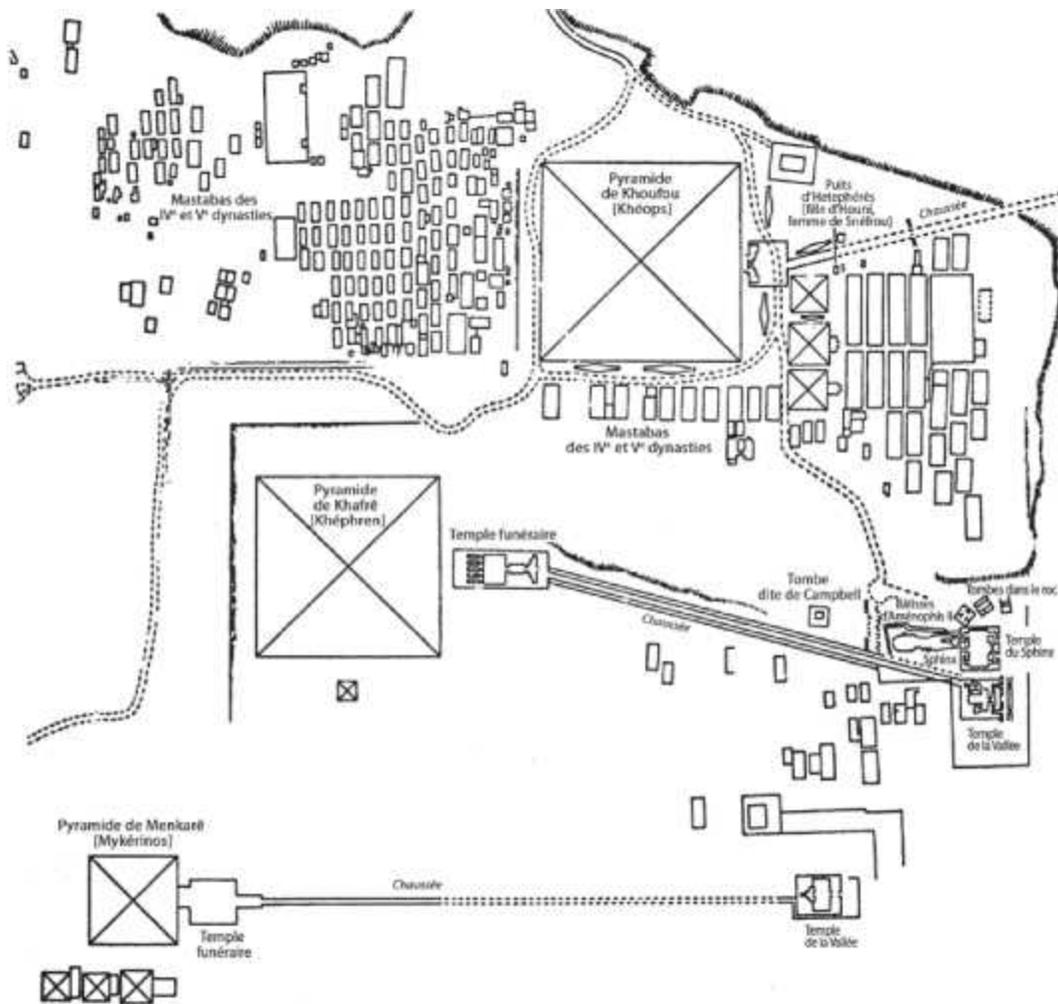


Fig. 128

L'alignement sur les points cardinaux, l'inclinaison des pans à l'angle parfait de quelque cinquante-deux degrés (soit le même rapport hauteur/circonférence de la pyramide que le rayon d'un cercle rapporté à sa circonférence), les bases carrées, le tout établi sur des plates-formes parfaitement horizontales : tout démontre la maîtrise d'une connaissance scientifique de haute volée en mathématiques, astronomie, géométrie, géographie, sans oublier la construction et l'architecture ni le savoir-faire administratif capable de mobiliser la main-d'œuvre indispensable, de planifier et de mener à bien des projets à long terme si gigantesques. L'émerveillement atteint son paroxysme quand on prend conscience des complexités *intérieures* et de la précision des galeries, des couloirs, des chambres, des puits et des accès qui ont été calculés, au cœur des pyramides, avec leurs entrées dérobées (toujours en face nord), leurs

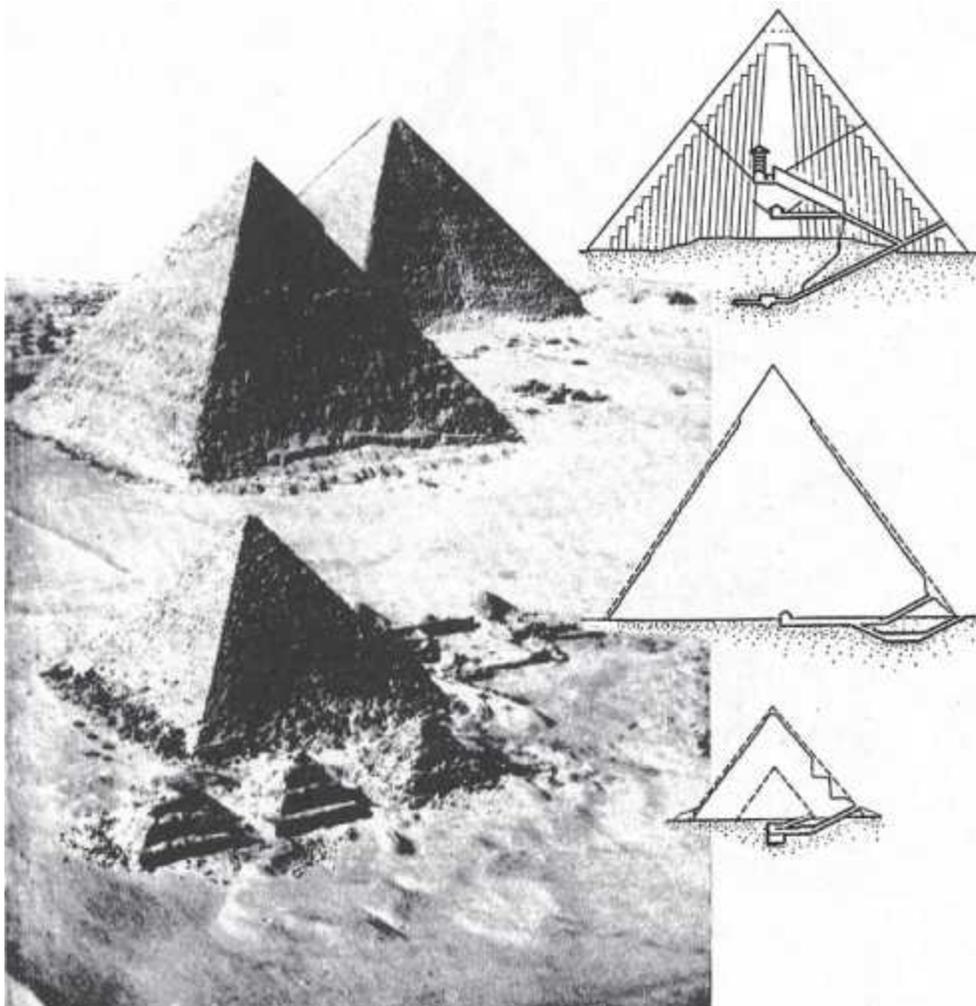
systèmes de verrouillage et de condamnation. Le tout parfaitement invisible de l'extérieur, en parfait alignement les uns par rapport aux autres, au prix de travaux exécutés à l'intérieur de ces véritables montagnes artificielles, édifiées couche après couche.

Alors même que la deuxième pyramide (celle de Khafrê, Khéphren) n'est que légèrement plus petite que la première, dite la « Grande pyramide » (hauteurs respectives : 143 et 146 mètres ; côtés à partir du socle : 216 et 230 mètres), c'est bien cette Grande pyramide qui, de loin, a mobilisé l'attention des scientifiques et de monsieur Toutlemonde depuis que l'homme a posé son regard sur ces monuments. La Grande pyramide fut et demeure le plus grand bâtiment de pierre au monde. Elle rassemble entre deux millions trois cent mille et deux millions cinq cent mille blocs de calcaire jaune (pour le cœur), blanc (pour le lissage des pentes et le revêtement) et de granite (pour les chambres intérieures et les galeries, pour les plafonds, etc.). Sa masse totale, estimée à plus de deux millions de mètres cubes<sup>143</sup> et à sept millions de tonnes, dépasse celle de toutes les cathédrales, églises et chapelles réunies construites en Angleterre depuis le début de la chrétienté.

La Grande pyramide se dresse sur une plate-forme de médiocre épaisseur, établie sur un sol nivelé de main d'homme. Ses quatre coins comportent des cavités dont la fonction n'est pas très claire. En dépit de l'écoulement des millénaires, de la dérive des continents, de l'oscillation de la Terre sur son axe, des tremblements sismiques et de l'immense poids de la pyramide elle-même, la plate-forme relativement mince (moins de cinquante-six centimètres) se montre toujours intacte et son nivellement parfait : l'erreur ou le déplacement de son alignement horizontal rigoureux est inférieur au dixième de centimètre, soit 0,040 centimètre sur les deux cent trente mètres de chacun des côtés de la plate-forme.

À distance, la Grande pyramide et ses deux compagnes semblent de vraies pyramides. Mais lorsqu'on s'approche, l'on comprend qu'elles appartiennent elles aussi au type de pyramide à étages, élevée couche après couche de pierre (les spécialistes parlent de degrés), chaque degré plus petit que celui du dessous. Les approches contemporaines semblent indiquer que la Grande pyramide est de type à degrés en son cœur, calculée pour supporter une grande force verticale (*Fig. 129*). Ce qui a donné le lissage des faces inclinées furent les pierres de revêtement dont ses côtés furent recouverts. Un enveloppement qui disparut à l'époque arabe, réutilisé

pour la construction du Caire tout proche. Mais un certain nombre de ces pierres sont restées au sommet de la deuxième pyramide, tout comme l'on en a retrouvé au pied de la Grande pyramide (*Fig. 130*). Ce sont les pierres de revêtement qui déterminèrent l'angle des faces pyramidales. Elles sont les plus lourdes de tous les blocs employés pour la construction proprement dite. Les six faces de chacune de ces pierres furent découpées et polies avec la précision des normes optiques : non seulement elles épousaient la forme des pierres du cœur qu'elles recouvraient, mais s'adaptait en outre par leurs quatre faces aux autres pierres de revêtement, de quoi constituer une surface usinée de quatre-vingt-cinq mille mètres carrés.



*Fig. 129*

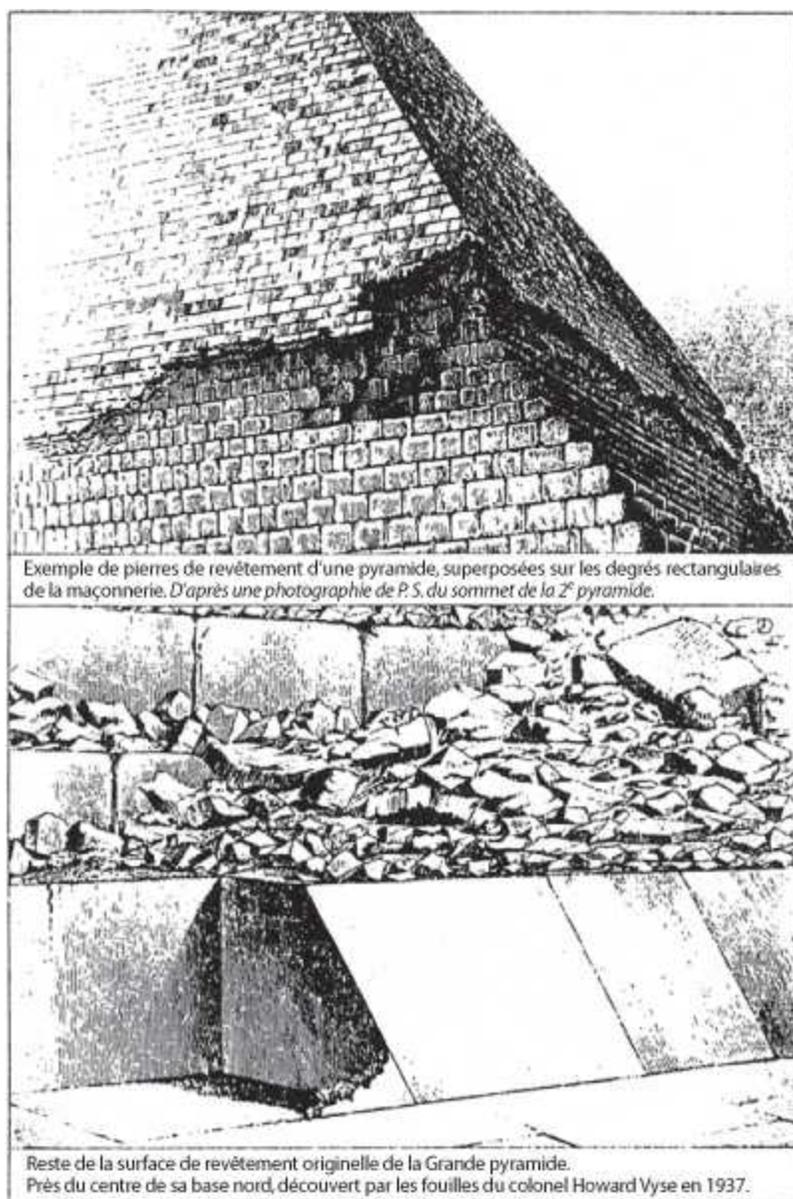


Fig. 130

Les pyramides de Gizeh se présentent au surplus, de nos jours, amputées de leurs apex, ou pierres sommitales, façonnées en forme de pyramidions, en métal massif ou recouverts d'une légère couche métallique – tout comme les sommets en forme de pyramidions des obélisques. Qui les a arrachés du sommet où ils culminaient, quand et pourquoi, personne n'en sait rien. Ce que l'on sait en revanche, c'est que ces pierres d'apex, dans le lointain passé, ressemblaient au *Ben-Ben* d'Héliopolis, qu'elles étaient façonnées dans un granite particulier et arboraient des inscriptions adéquates. Celle

qui coiffait la pyramide d'Amenemhat III [Amen-emkhet] à Dahchour fut découverte enfouie à quelque distance de la pyramide (*Fig. 131*). Elle portait l'emblème du globe ailé et cette inscription :

La face du roi Amenemhat est ouverte,  
qu'il contemple le Seigneur de la Montagne de Lumière  
quand il naviguera dans le ciel.

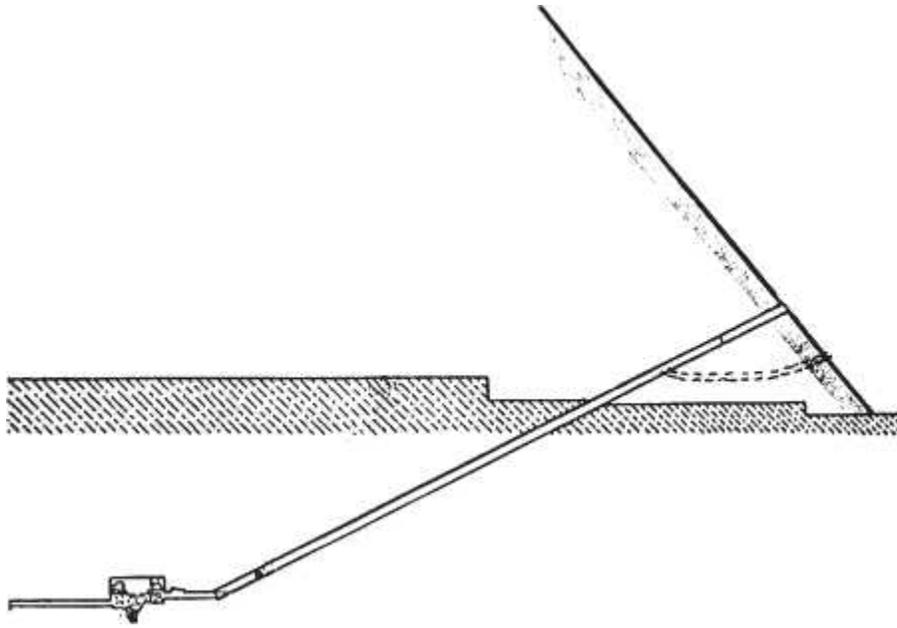
Hérodote visita Gizeh au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il ne mentionne pas les pierres sommitales mais les faces des pyramides étaient encore recouvertes des pierres de lissage. Comme d'autres avant et après lui, il se demanda comment de tels monuments – qui comptaient parmi les sept merveilles de l'Ancien Monde – avaient bien pu être érigés. Pour la Grande pyramide, il se laissa dire par ses guides qu'il fallut cent mille hommes qui « tournaient » tous les trois mois, remplacés par des travailleurs frais, « dix années d'oppression du peuple » pour le seul aménagement de la chaussée de desserte de la pyramide nécessaire à l'acheminement des pierres taillées sur le site. « Quant à la pyramide, sa construction dura vingt ans. » C'est à Hérodote que nous devons l'information que le pharaon qui ordonna l'érection de la pyramide était Khoufou [Khéops]. Pourquoi et pour quoi faire, il n'en dit pas un mot. Le même Hérodote attribua la deuxième pyramide à Khafrê [Khéphren], « de dimensions identiques, à cela près qu'il en minora la hauteur de deux mètres cinquante ». Il affirma de même que Menkarê [Mykérinos] « lui aussi laissa une pyramide, mais très inférieure en taille à celle de son père », ce qui sous-entendait, mais ne disait pas explicitement, qu'il faisait allusion à la troisième pyramide de Gizeh.



Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, le géographe et historien romain Strabon ne se contenta pas de relater une visite aux pyramides, il rendit compte aussi de son *entrée* dans la Grande pyramide par un accès face nord scellé par une pierre montée sur charnières. Il descendit le long d'un étroit passage allongé jusqu'à atteindre une fosse creusée dans le lit rocheux – d'autres « touristes » grecs et romains avant lui avaient fait de même.

La localisation de cet accès fut oubliée au fil des siècles. Quand le calife musulman Al-Ma'mûn tenta de pénétrer dans la pyramide en 820 apr. J.-C., il recourut à une armée de maçons, de forgerons et de techniciens pour percer les pierres et forer un tunnel qui le conduirait en son cœur. Ce qui le motivait tenait à la fois de la recherche scientifique et de la soif de trésors. Car d'antiques légendes lui avaient laissé entendre que la pyramide recélait une chambre secrète où des cartes célestes et des sphères du globe terrestre, tout comme des « armes qui ne rouillent pas » et du « verre qui se courbe sans se briser », étaient cachés de toute éternité.

Les ouvriers d'Al-Ma'mûn éclatèrent la masse pierreuse en la chauffant puis la refroidissant jusqu'au craquage, ils la défoncèrent au bélier et au ciseau pour avancer au cœur de la pyramide centimètre par centimètre. Ils étaient sur le point d'abandonner quand ils entendirent la chute d'une pierre tout près : une cavité, donc, se trouvait à proximité. Ils redoublèrent d'efforts pour forcer leur progression qui déboucha sur le passage descendant (*Fig. 132*). Ils le remontèrent. Et aboutirent à l'entrée originelle qui leur avait échappé de l'extérieur. Puis ils le descendirent. Ils atteignirent la fosse mentionnée par Strabon. Vide. Un passage qui la prolongeait se révéla en impasse.



*Fig. 132*

Toutes les recherches demeurèrent vaines. Toutes les autres pyramides qui avaient été visitées ou pillées au fil des siècles présentaient la même structure intérieure : un passage descendant conduisait à une chambre ou plusieurs. Rien de tel dans la Grande pyramide. La chasse aux secrets était close...

Mais le hasard en décida autrement. Les coups de bélier et les craquages des cohortes d'Al-Ma'mûn avaient ébranlé des pierres, la chute de l'une les avait encouragés à poursuivre le forage. Sur le point d'abandonner, ils avaient retrouvé la pierre descellée dans le passage descendant. Elle offrait une forme curieuse, triangulaire. On examina alors le plafond du passage. Et l'on comprit que la pierre dissimulait à la vue un grand bloc de granite rectangulaire enfoncé à un angle du passage descendant. Cachait-il l'accès à une vraie chambre secrète qu'à l'évidence personne n'avait encore visitée ?

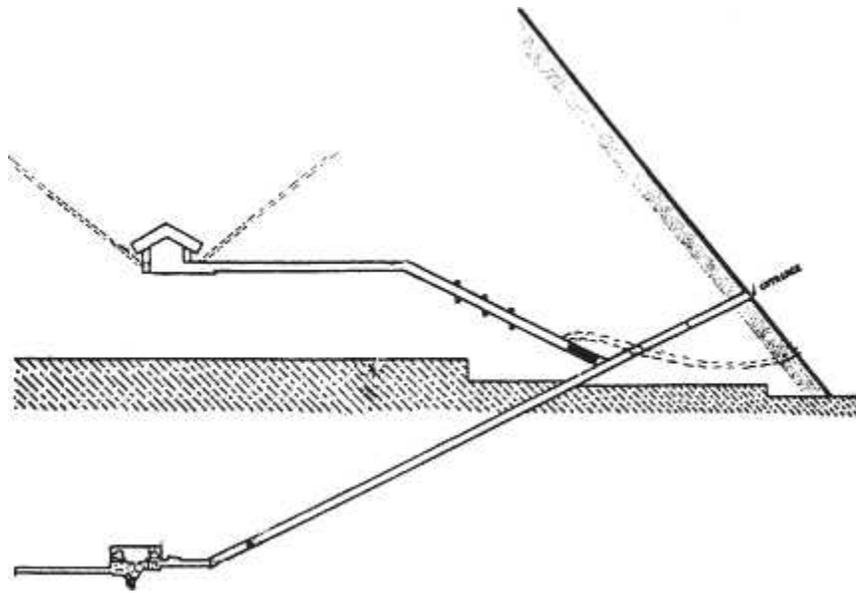


Fig. 133

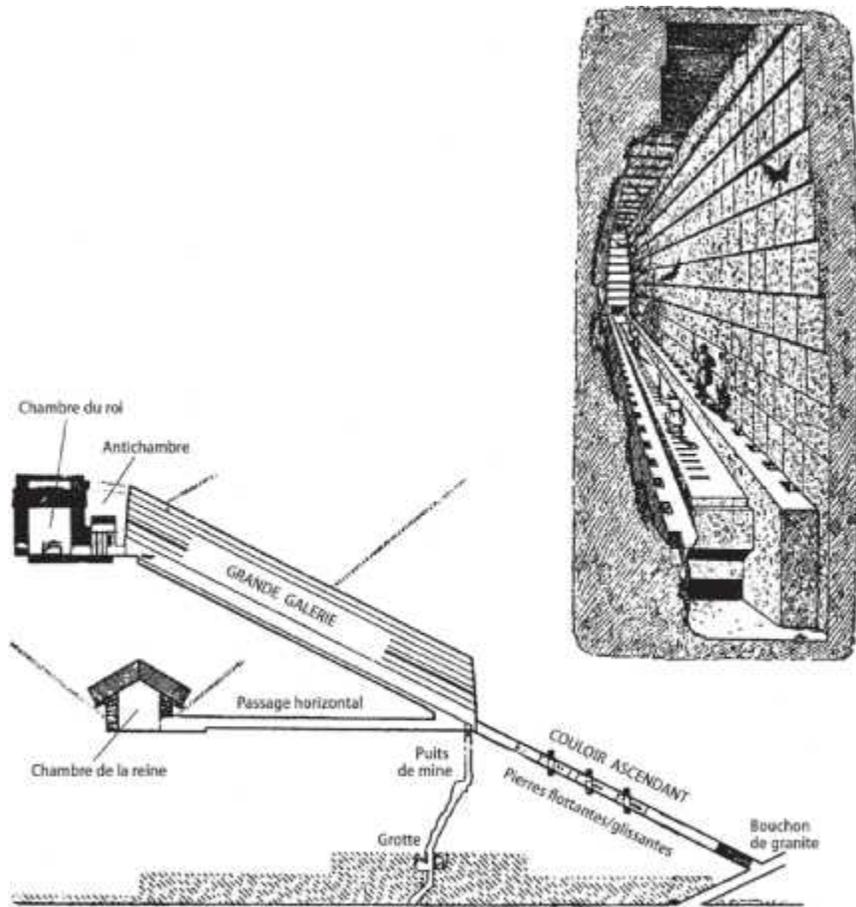


Fig. 134

Les hommes d'Al-Ma'mûn ne purent déplacer ni briser le bloc de granite. Ils le contournèrent. Pour découvrir qu'il n'était que le premier d'une série de blocs identiques que suivaient d'autres bouchons de calcaire. Ils condamnaient un passage ascendant – incliné vers le haut au même angle de vingt-six degrés que le passage descendant l'était vers le bas (précisément la moitié de l'angle d'inclinaison extérieur de la pyramide). À l'extrémité du passage ascendant, un couloir horizontal menait à une chambre carrée dotée d'un plafond en chevrons (*Fig. 133*) où l'on découvrit un renforcement inattendu dans la paroi est. Nu et vide. Cette chambre, a-t-on compris plus tard, se tient très exactement au milieu de l'axe nord-sud de la pyramide – pourquoi, on ne le sait toujours pas. Cette pièce fut baptisée « chambre de la reine ». Une appellation qui repose sur des aspirations romantiques et en aucun cas sur la moindre trace d'une preuve quelconque.

Toujours à l'extrémité du passage ascendant, commençait à grimper sur plus de quarante-cinq mètres, selon le même angle de vingt-six degrés, une Grande galerie de conception complexe et précise (*Fig. 134*). Son sol encaissé est flanqué de deux rampes qui courent sur toute la longueur de la galerie. Sur chacune d'elles ont été découpés des créneaux rectangulaires espacés régulièrement qui se font face. Les parois de la galerie dépassent les cinq mètres et demi en hauteur, formées par sept corbeaux<sup>144</sup> qui s'avancent chacun de neuf centimètres par rapport à celui du dessous : la largeur de la galerie se rétrécit donc au fur et à mesure de sa montée. En haut, le plafond de la galerie n'est plus que de la largeur précise du sol encaissé entre les rampes.

À son extrémité supérieure, la galerie débouche sur une pierre énorme qui constitue une plate-forme horizontale. S'y ouvre un couloir court, soudain étroit et surbaissé (à peine un mètre de haut) qui mène à une antichambre à la conception des plus complexe : elle fut équipée de trois parois de granite abaissables d'une simple manœuvre (le halage d'une corde ?), conçues pour obturer verticalement le passage et condamner toute progression.

Un court passage, de hauteur et de largeur identiques au premier, menait à une chambre haute de plafond constituée de granite rouge poli, la prétendue chambre du roi (*Fig. 135*). Vide, à l'exception d'un bloc de granite taillé en forme de coffre sans couvercle. Sa facture artisanale soignée avait prévu des rainures destinées à recevoir un couvercle ou un autre compartiment. Ses mesures, comme on l'a déterminé, montraient la

connaissance approfondie de formules mathématiques. Il n'empêche qu'il fut retrouvé entièrement vide.

Toute cette montagne de pierre devait-elle donc avoir été érigée pour dissimuler un « coffre » vide dans une chambre vide ? Des marques de torches, comme le témoignage de Strabon, montrent que ce passage ascendant fit l'objet de visites au fil du temps. Si jamais un quelconque trésor avait existé dans cette pièce souterraine, il y a belle lurette qu'il avait été évacué. Sauf que ce passage ascendant était selon une très forte vraisemblance absolument condamné quand les hommes d'Al-Ma'mûn y parvinrent, au XIX<sup>e</sup> siècle. La théorie qui voulait que les pyramides soient des tombes royales soutenait qu'elles avaient été construites pour protéger la momie du pharaon et les trésors enfouis avec elle contre les pillers et autres envahisseurs non autorisés venus troubler sa paix éternelle. Selon cette théorie, la condamnation des accès a dû intervenir sitôt que la momie dans son cercueil fut placée dans la chambre funéraire. Pourtant, nous nous retrouvons avec un passage hermétiquement fermé et rien, strictement rien dans toute la pyramide, à l'exception d'un coffre de pierre vide.

Au fil du temps, d'autres rois, des scientifiques, des aventuriers ont pénétré dans la pyramide, ils ont foré, ils ont dynamité, ils ont découvert d'autres éléments de sa structure interne – dont deux installations de conduits au sujet desquels certains pensent qu'il s'agissait de gaines d'aération (pour qui ?) et d'autres, de puits d'observation astronomique (par qui ?). Même si les scientifiques s'enferment à continuer à voir un sarcophage dans le coffre de pierre (dont la taille est susceptible d'accueillir un corps humain), il n'en demeure pas moins qu'il n'existe rien, absolument rien qui plaide en faveur de l'affirmation selon laquelle la Grande pyramide fut une tombe royale.



Fig. 135

En réalité, l'idée que les pyramides ont été érigées pour servir de tombes pharaoniques n'a jamais été validée par une preuve substantielle quelconque.

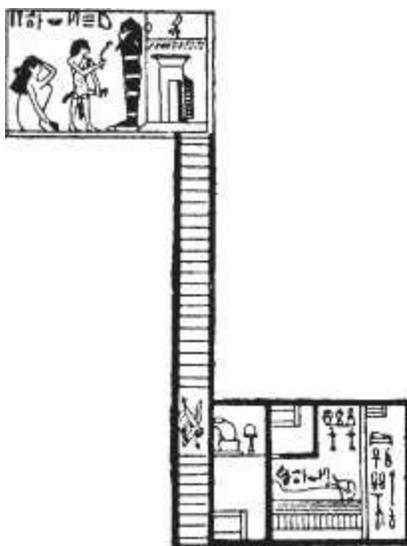
La première pyramide, celle de Djoser, contient ce que les égyptologues s'entêtent à nommer deux chambres funéraires, recouvertes par les mastabas originels. Quand Heinrich Menu von Minutoli<sup>145</sup> en força l'entrée, en 1821, il affirma y avoir trouvé une momie et quelques inscriptions qui mentionnaient le nom de Djoser. Le tout fut, dit-on, expédié vers l'Europe, mais les objets périrent en mer. En 1837, le colonel Howard Vyse fouilla à nouveau les cavités internes plus minutieusement. Il rapporta avoir trouvé « tout un lot de momies » (quatre-vingts, dénombra-t-on plus tard) et atteint une chambre « marquée du nom du roi Djoser », peint en rouge. Un siècle plus tard, des archéologues décrivirent la découverte d'un fragment de crâne et la preuve qu'un « sarcophage de bois avait pu se trouver dans la chambre de granite rouge ». En 1933, James Edward Quibell *et* Jean-Philippe Lauer pénétrèrent sous la pyramide dans des galeries supplémentaires où gisaient deux sarcophages, vides.

On admet en général désormais que toutes ces momies en surnombre et leurs cercueils constituent des funérailles opportunistes. Autrement dit, l'ensevelissement tardif d'un défunt en violant le caractère sacré des galeries et des chambres scellées. Quant à savoir si Djoser fut ou non enseveli dans la pyramide et s'il s'est agi de « funérailles légitimes »...

La plupart des archéologues doutent qu'il ait été inhumé à l'intérieur de la pyramide ou dans sa fondation. Djoser fut enterré, semble-t-il, dans une tombe magnifique découverte en 1928 au sud de la pyramide. Cette « tombe sud », comme on l'a appelée, fut atteinte *via* une galerie dont les pierres du plafond étaient sculptées de *palmiers*. Elle menait à une demi-porte simulée au-delà de laquelle s'ouvrait une grande enceinte. Des galeries supplémentaires conduisaient à une pièce souterraine faite de blocs de granite. Sur l'un des murs, trois fausses portes étaient ornées de gravures : le portrait, le nom et les titres de Djoser.

Bon nombre d'éminents égyptologues pensent à présent que la pyramide ne constituait que la tombe symbolique de Djoser. Le roi était enseveli dans la tombe sud richement décorée, coiffée d'une grande superstructure rectangulaire dotée d'une chambre concave pourvue de la chapelle nécessaire – ce que représentent certains dessins égyptiens (*Fig. 136*).

La pyramide à degrés que l'on pense avoir été initiée par le successeur de Djoser, Sekhemkhet, comprenait elle aussi une « chambre funéraire ». Elle contenait un « sarcophage » d'albâtre, vide. La littérature spécialisée nous explique que l'archéologue qui découvrit cette chambre et le coffre de pierre (Zakaria Goneim) en conclut que la chambre avait été violée par des pilliers de tombes. Ils avaient subtilisé la momie et tout ce que contenait la tombe.



*Fig. 136*

Mais ce n'est pas tout à fait vrai. En fait, Zakaria Goneim avait trouvé la porte verticale coulissante du coffre d'albâtre *fermée et scellée au plâtre*, et les restes d'une couronne mortuaire desséchée, *abandonnée sur le couvercle du cercueil*. Comme il le dit plus tard, « tous les espoirs d'un grand cri de joie à venir étaient réunis. Mais quand on ouvrit le sarcophage, on le trouva vide et inutilisé ». Un roi y avait-il jamais été enseveli ? Quelques égyptologues restent persuadés que oui, pour d'autres il est certain que la pyramide de Sekhemkhet (des bouchons de jarres qui portent son nom confirment son identification) ne fut qu'un cénotaphe (soit une tombe vide, symbolique).

La troisième pyramide à degrés, celle que l'on attribua à Khaba, contenait à son tour une « chambre funéraire ». On la trouva entièrement nue : pas de momie, pas le moindre sarcophage, même. Les archéologues ont reconnu dans les parages les ruines souterraines d'une autre pyramide, inachevée, que l'on a cru devoir attribuer au successeur de Khaba. Sa fondation granitique contenait un « sarcophage » peu ordinaire, ovalisé, enfoui dans le sol rocheux (façon spa ultramoderne). Son couvercle était encore en place, fortement scellé au ciment. Mais rien à l'intérieur.

L'on dégageda les ruines de trois autres petites pyramides, attribuées à des monarques de la III<sup>e</sup> dynastie. Dans l'une, l'on n'a pas fouillé encore la substructure. Dans l'autre, absence de chambre funéraire. Dans la troisième, la chambre était vierge de toute trace d'enterrement, à aucun moment.

L'on ne trouva rien dans la « chambre funéraire » de la pyramide effondrée de Meïdoum, pas même un sarcophage. À la place, Flinders Petrie ne recueillit que des fragments de cercueil en bois, qu'il fit passer pour les restes du cercueil de la momie de Snéfrou. Les autres égyptologues sont désormais unanimes à penser qu'il s'agissait des reliefs d'un enterrement bien plus tardif. La pyramide de Meïdoum est cernée par de nombreux mastabas des I<sup>re</sup> et IV<sup>e</sup> dynasties sous lesquels furent enterrés des membres de la famille royale et autres hautes personnalités de l'époque. L'enceinte de la pyramide était reliée à une structure sous-jacente (un prétendu temple funéraire), désormais sous les eaux du Nil. Ce fut là, peut-être, entourée et protégée par les eaux du fleuve sacré, que la dépouille du pharaon fut vouée au repos.

Les deux pyramides suivantes vont se révéler encore plus embarrassantes pour les tenants de la thèse des pyramides-tombes. Les deux

pyramides de Dahchour (l'« écroulée » et la rouge) furent élevées toutes deux sous l'égide de Snéfrou. La première offre *deux* « chambres funéraires », l'autre *trois*. Toutes à l'usage de Snéfrou ? Si la pyramide était construite par chaque pharaon pour servir de tombe, pourquoi donc Snéfrou en aurait-il fait élever deux ? Il va sans dire que les chambres se révélèrent parfaitement vides quand on les ouvrit, dépourvues même de tout sarcophage. Après quelques minutieuses fouilles supplémentaires menées par le Service des antiquités égyptiennes en 1947 et, à nouveau, en 1953 (qui ciblaient particulièrement la pyramide rouge), le rapport admit qu'« aucune trace de tombe royale n'y fut trouvée ».

La théorie « à chaque pharaon sa pyramide » soutient à présent que la pyramide suivante fut voulue par le fils de Snéfrou, Khoufou [Khéops]. Et nous avons les propos d'Hérodote (plus celle des historiens romains qui lui firent confiance) : il s'agissait de la Grande pyramide de Gizeh. Ses chambres, à commencer par la « chambre du roi » inviolée, étaient vides. Ce n'aurait pas dû constituer une surprise étant donné qu'Hérodote (*Histoire*, vol. II) écrivit que « l'eau du Nil, amenée par une conduite, entoure une île où l'on dit que le corps de Khoufou repose ». La tombe effective du pharaon se trouvait-elle quelque part plus bas dans la vallée, plus proche du Nil ? Jusqu'à ce jour, personne ne saurait le dire.

Khafrê [Khéphren], auquel l'on attribue la deuxième pyramide, ne fut pas le successeur direct de Khoufou. Entre eux deux, un pharaon nommé *Radedef* régna huit années. Pour des raisons qui laissent les égyptologues avertis d'explications, il se choisit pour bâtir sa pyramide un site assez distant de Gizeh. Elle atteignait en taille la moitié de la Grande pyramide, renfermait l'habituelle « chambre funéraire ». Qui se révéla vide de chez vide quand on l'ouvrit.

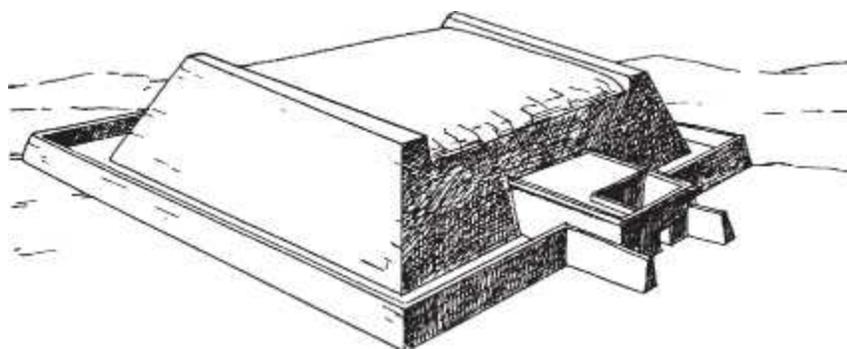
La deuxième pyramide de Gizeh possédait deux accès en face nord, une entorse à l'accès unique traditionnel (*revoir Fig. 129*). Le premier s'ouvre – autre trait inhabituel – hors la pyramide pour conduire à une chambre inachevée. Le second mène, lui, à une chambre en alignement avec l'apex de la pyramide. Quand Giovanni Belzoni y pénétra en 1818, le sarcophage de granite était vide, son couvercle, brisé, au sol. Un « tag » en arabe rappelait que l'endroit avait été profané des siècles plus tôt. Qu'avaient-ils trouvé, ces visiteurs arabes, si tant est qu'ils aient trouvé quoi que ce soit ? Ils ne l'écrivirent nulle part.

La troisième pyramide de Gizeh, quoique bien plus petite que les deux autres, offre bon nombre de traits uniques ou peu communs. Des trois pyramides, son cœur a été bâti à l'aide des blocs de pierre les plus grands. Ses seize degrés moins élevés ne furent pas revêtus de pierres calcaires blanches mais d'un appareil de granite impressionnant. Elle fut construite dans un premier temps à l'échelle d'une vraie pyramide encore plus petite (*revoir Fig. 129*) puis l'on doubla sa taille. En conséquence de quoi, elle hérita de deux accès utilisables. Plus un troisième, peut-être d'« essai », que les constructeurs ne finirent pas. De toutes ses chambres, celle que l'on estima constituer la « chambre funéraire » principale fut visitée en 1837 par Howard Vyse et John Perring. Ils trouvèrent dans la chambre un magnifique sarcophage décoré en basalte. Comme d'ordinaire, vide. Mais pas loin, Vyse et Perring mirent la main sur un fragment de cercueil en bois porteur du nom royal « Men-ka-Rê [Mikerinos] », avec les restes d'une momie, « possiblement de Menkarê » – confirmation directe des écrits d'Hérodote qui avait annoncé que la troisième pyramide « appartenait » à « Mykérinos ». Malgré tout, les méthodes modernes de datation par le carbone établirent que le cercueil de bois « date certainement de la période saïtique » – pas plus vieux que 600 av. J.-C. (Kaziemirz Michalowsky, *L'Art de l'Égypte*<sup>146</sup>). Quant aux restes de la momie, ils furent datés du début de l'ère chrétienne. Ils n'entraient pas du tout dans le cadre des enterrements originels.

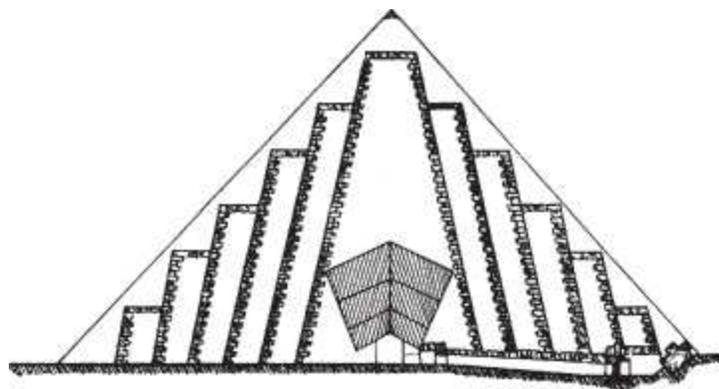
L'on ne sait pas avec certitude si Menkarê fut le successeur immédiat de Khâfrê [Khéphren]. En revanche, les égyptologues connaissent sans l'ombre d'un doute le nom de celui qui vint après lui, Chepseskaf. Parmi les quelques pyramides jamais achevées (ou dont la qualité de construction fut à ce point inférieure que nulle ruine ne subsiste au sol), savoir laquelle revenait à Chepseskaf, rien de moins clair. En revanche, l'on sait pertinemment qu'il ne fut pas inhumé dans l'une d'elles : il fut enseveli sous un monumental mastaba (*Fig. 137*) dont la chambre funéraire contenait un sarcophage de granite noir. Il fut visité par d'anciens pilliers de tombes, lesquels vidèrent la crypte et le sarcophage de tous leurs contenus.

Ouserkaf inaugura la V<sup>e</sup> dynastie qui s'ensuivit. Il érigea sa pyramide à Saqqarah, près du complexe pyramidal de Djoser. Elle fut investie à la fois par des pilliers de tombes et des enterrements intrusifs. Son successeur (Sahourê) fit élever une pyramide au nord de Saqqarah (l'Abousir

contemporain). Même si elle figure parmi les mieux préservées (*Fig. 138*), l'on ne trouva rien dans sa « chambre funéraire » rectangulaire. Mais la munificence de ses temples qui s'étendaient entre la vallée du Nil et elle, la décoration des pièces du temple inférieur aux colonnes en forme de palmier, pourraient indiquer que c'est près de sa pyramide que fut aménagée la vraie tombe de Sahourê.



*Fig. 137*



*Fig. 138*

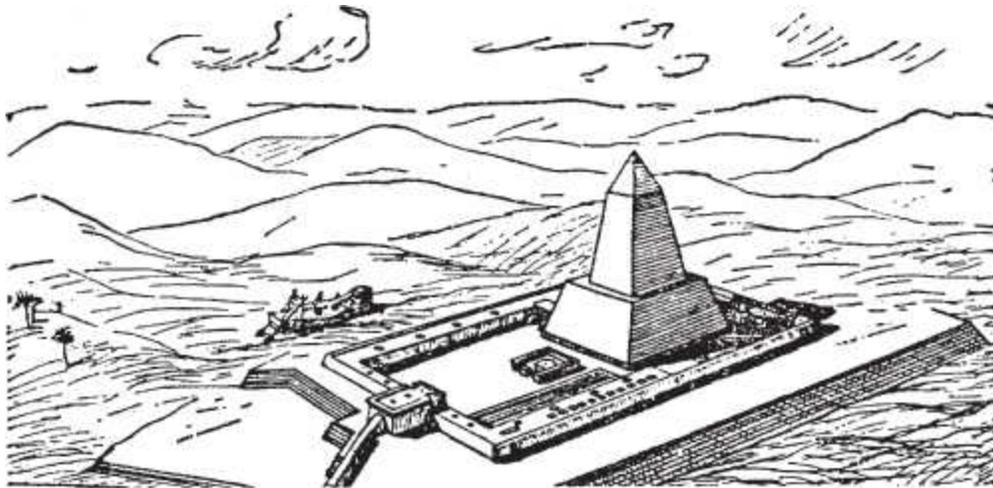


Fig. 139

Néferirkarê Kakai lui succéda sur le trône d'Égypte. Son complexe funéraire voisina celui de Sahourê. La chambre de sa pyramide incomplète (ou effondrée) était vide. Nulle trace encore des monuments de son successeur. Le suivant se fit bâtir une pyramide plus en briques de terre séchée et en bois qu'en pierre, dont il ne reste que de maigres reliefs de la structure. *Neouserra*, pourtant, est davantage reconnu pour son temple funéraire dont la forme ramassée consiste en un obélisque court posé sur une pyramide tronquée (Fig. 139). L'obélisque s'élevait à trente-six mètres. Son apex était recouvert de cuivre doré.

La pyramide du pharaon suivant manque à l'appel. Peut-être s'est-elle évanouie sous la forme d'un tertre recouvert par les sables mouvants du désert. Celle de son successeur ne fut identifiée qu'en 1945. Sa fondation contenait la chambre traditionnelle, nue et vide.

La pyramide d'Ounas – dernier pharaon de la V<sup>e</sup> dynastie ou bien, comme certains préfèrent le présenter, premier de la VI<sup>e</sup> – marqua une rupture de la tradition. C'est dans celle-ci que Gaston Maspero mit au jour pour la première fois (en 1880) les Textes des pyramides, gravés sur les murs des chambres et les couloirs. Les quatre pyramides des rois de la VI<sup>e</sup> dynastie (Téti, Pépi I<sup>er</sup>, Mérenrê I<sup>er</sup> et Pépi II) s'inspirèrent de celle d'Ounas par leurs complexes funéraires et la présence des *Textes des pyramides* sur leurs murs. Des sarcophages de basalte ou de granite garnissaient toutes leurs chambres dites « funéraires ». En l'occurrence, ils étaient tous vides, mais l'on trouva une momie dans celui de Mérenrê. Il fut rapidement

confirmé qu'il ne s'agissait pas de celle du roi, mais de la conséquence d'un enterrement intrusif tardif.

Où donc avait-on inhumé pour de bon les rois de la VI<sup>e</sup> dynastie ? Les tombes royales de ladite dynastie et celles des précédentes avaient toutes élu domicile plein sud, à Abydos. Circonstance, liée à l'autre preuve, qui aurait dû disqualifier complètement l'idée que ces tombes étaient des cénotaphes pendant que les pyramides étaient, elles, les vrais tombeaux. Mais rien à faire, les vieilles croyances ont un mal fou à disparaître.

Les faits plaident pour le contraire : les pyramides de l'Ancien Empire ne renfermèrent jamais, au grand jamais, la dépouille d'un pharaon parce qu'elles ne furent en aucun cas conçues à cet effet. Dans le voyage mimé du pharaon jusqu'à l'horizon, elles servaient de phares pour guider son *ka* jusqu'aux Degrés du ciel – le même rôle dévolu aux pyramides qu'élevèrent d'abord les dieux, des pyramides qui leur servaient de balises quand ils « croisaient dans les cieux ».

Chacun des pharaons, l'un après l'autre, tenta, non pas de reproduire la pyramide de Djoser, mais les *pyramides des dieux* : celles de Gizeh.

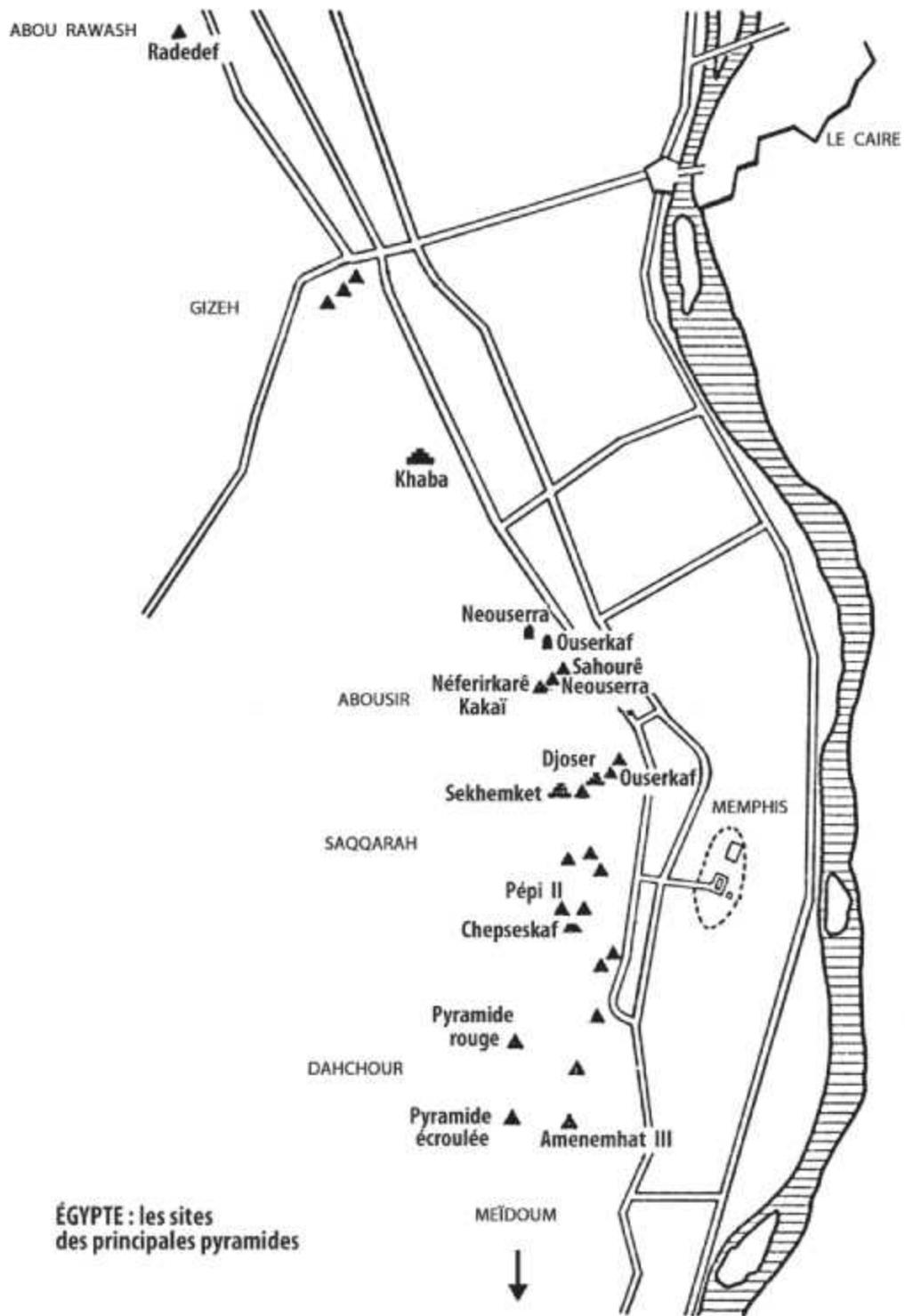


Fig. 140

## Chapitre 13

### **Comment contrefaire le nom d'un pharaon**

**L**e faux, la contrefaçon pour s'assurer renommée et fortune ne sont pas si rares dans les affaires commerciales et les arts, dans les sciences et les antiquités. Quand elle est dénoncée, la contrefaçon est source potentielle de pertes colossales et de honte. Quand elle est protégée, elle est capable de biaiser le cours de l'histoire.

Je pense que c'est le phénomène qui s'est emparé de la Grande pyramide et de son présumé constructeur, le pharaon nommé *Khoufou* [Khéops].

Un réexamen archéologique systématique et méthodique des sites des pyramides fouillés à la hâte il y aura bientôt deux cents ans (et bien des fois par les chasseurs de trésors) a soulevé bien des questionnements sur les conclusions antérieures. L'on a tenu pour acquis que l'ère des pyramides débuta avec celle, dite à degrés, de Djoser, qu'elle connut des évolutions progressives pour aboutir à une « vraie » pyramide, modèle qui, au final, s'imposa. Mais pourquoi donc était-il si important de parvenir à réaliser une vraie pyramide ? Si l'art de construire des pyramides s'améliora peu à peu, pourquoi la multitude des pyramides qui suivirent celles de Gizeh se montrèrent-elles inférieures et non parachevées par rapport au « standard » ?

La pyramide à degrés de Djoser fut-elle un modèle pour la suite ? Ou elle-même une copie d'un type de pyramide antérieur ? Désormais, les égyptologues estiment que la première des pyramides à terrasses, plus petite (*revoir Fig. 125*), élevée par Imhotep sur le mastaba « était revêtue d'une belle et fine pierre de calcaire blanc » (Ahmed Fakhry, « Les pyramides<sup>147</sup> »). « Avant l'achèvement du lissage, cependant, [Imhotep] avait prévu une autre transformation » : lui superposer une pyramide encore plus grande. Malgré tout, comme le montrent d'autres éléments de preuve, cette ultime pyramide à degrés elle-même fut revêtue de dalles de lissage pour paraître

une vraie pyramide. Le revêtement qu'ont mis au jour les missions archéologiques de l'université d'Harvard emmenées par George Reisner consistait à l'origine en briques de boue séchée. Il s'effrita bien sûr très vite : de quoi donner l'impression que Djoser avait fait élever une pyramide à degrés. De plus, l'on établit que ces briques de terre avaient été badigeonnées pour simuler un revêtement en pierres calcaires.

Qui donc Djoser avait-il tenté d'imiter ? Où Imhotep avait-il vu une vraie pyramide déjà construite, achevée, avec ses faces lissées et son revêtement de calcaire ? Et cette question encore : si, comme le prétend la thèse en vigueur, les tentatives de Meïdoum et de Saqqarah d'ériger une pyramide lissée à cinquante-deux degrés d'angle avaient échoué, si Snéfrou avait dû « tricher » pour faire tenir la première vraie pyramide présumée à un angle minoré à quarante-trois degrés, pourquoi donc son fils, immédiatement, se lança-t-il dans la construction d'une pyramide bien plus grande, inclinée selon les cinquante-deux degrés si précaires, entreprise qu'il sembla mener à bien sans le moindre souci ?

Si les pyramides de Gizeh furent des monuments « ordinaires » dans la série « un pharaon, une pyramide », pourquoi donc le fils de Khoufou, Radedef, ne bâtit-il pas la sienne au voisinage de la « paternelle », à Gizeh ? Rappelons-nous que les deux autres pyramides du plateau étaient censées ne pas y avoir été encore élevées, si bien que Radedef disposait de l'ensemble du site qu'il pouvait « lotir » à sa guise. Enfin si les architectes et ingénieurs de son père s'étaient rendus maîtres dans l'art d'ériger la Grande pyramide, où se cachaient-ils pour ne pas aider Radedef à obtenir une imposante pyramide de la même eau plutôt que la minable, vite écroulée, qui porte son nom ?

Faut-il en chercher la raison dans l'idée que seule la Grande pyramide possédait un passage ascendant, que ce passage ascendant unique fut bloqué et caché avec succès jusqu'en 820 de notre ère, à telle enseigne que tous ceux qui copièrent cette pyramide n'avaient connaissance que d'un passage descendant ?

L'absence d'inscriptions hiéroglyphiques dans les trois pyramides de Gizeh suscite à son tour cette interrogation que formula James Bonwick il y a un siècle et demi dans son « Pyramides, faits et fantasmagories<sup>148</sup> » : « Qui peut croire que les Égyptiens auraient laissé des monuments aussi magnifiques sans la moindre inscription hiéroglyphique, eux qui se montrèrent prodiges en hiéroglyphes sur tous les bâtiments de toute sorte ?

»Une absence dont on est invité à déduire qu'elle puise son explication dans deux hypothèses : ou bien les pyramides ont été érigées *avant* l'invention de l'écriture hiéroglyphique. Ou bien ce ne sont pas les Égyptiens qui les ont construites.

Je vais passer en revue les points qui me confortent dans l'idée que lorsque Djoser et ses successeurs entamèrent la tradition de construire des pyramides, ils s'appuyèrent sur la copie de modèles qui avaient déjà existé, les pyramides de Gizeh. Qui n'étaient donc pas des améliorations des efforts antérieurs de Djoser. Au contraire, elles constituaient les prototypes que Djoser et les pharaons après lui tentèrent de copier.

Pour quelques scientifiques, les petites pyramides satellites de Gizeh ne furent en réalité que des modèles à l'échelle (environ au 1/5) que les Anciens utilisèrent de la façon même que nos modernes architectes passent par des maquettes pour évaluer le rendu final et modéliser leur démarche. Sauf que l'on sait désormais que ces deux pyramides ne furent que des ajouts postérieurs. Il n'empêche que je pense qu'il a bel et bien existé un modèle en maquette. La troisième pyramide, à l'évidence modèle d'expérimentation de structures. Si bien que ma conclusion est celle-ci : les deux plus grandes pyramides servirent de paire de balisage pour les Anunnaki.

Dès lors, que penser de Menkarê [Mykérinos], Khafrê [Khéphren] et Khoufou [Khéops] qu'Hérodote nous a présentés comme les commanditaires de ces pyramides ?

Bonne question ! Que sait-on d'eux ? Les temples et la chaussée liés à la troisième pyramide portent bien l'empreinte de leur « propriétaire », Menkarê. On en veut pour preuve des inscriptions à son nom et des statues sophistiquées qui le montrent dans les bras d'Hathor et d'une autre déesse. Mais si Menkarê, selon ces attestations, a bien fait construire ces équipements auxiliaires qui l'associent à cette pyramide, il n'est pas démontré qu'il l'ait bâtie, elle. Les Anunnaki, c'est la logique qui parle, n'avaient besoin que des pyramides, ils n'auraient pas construit des temples pour se vouer un culte à eux-mêmes. Seul un pharaon relevait d'un temple funéraire, d'une morgue et des autres structures liés à son voyage vers les dieux.

À l'intérieur proprement dit de la troisième pyramide, nulle inscription, aucune statue, pas un mur décoré. Nudité, précision austère. Le seul indice rapporté, un faux-semblant, a fini par se dégonfler : les fragments du

cercueil de bois porteur du nom de Menkarê finirent par être scientifiquement datés de deux mille ans après son règne. Quant à la momie « assortie » au cercueil, elle remontait au début de l'ère chrétienne. Il n'existe donc plus l'ombre d'une preuve pour soutenir que Menkarê – ou tout autre pharaon pour la même raison – ait participé à la décision de construire la pyramide.

La deuxième pyramide est à son tour complètement vide. Des statues porteuses du cartouche (cadre aux extrémités arrondies où est porté le nom royal) de Khafrê ne se trouvent que dans les temples adjacents à la pyramide. Mais rien n'indique qu'il en fut le constructeur.

Et Khoufou ?

À une exception près dont je vais démontrer l'imposture probable, la seule mention de son rôle dans la construction de la Grande pyramide revient à Hérodote (et à un écrivain romain qui s'est appuyé sur ses écrits). Hérodote le présente sous les traits d'un roi qui réduisit son peuple en esclavage pour trente années, le temps de réaliser la chaussée et la pyramide. Pourtant, toutes les autres sources le créditent d'un règne de vingt-trois ans. S'il fut ce grandiose constructeur, bienheureux bénéficiaire des meilleurs architectes et maçons, où se cachent donc ses autres créations architecturales, où se nichent ses statues plus grandes que nature ?

Nulle trace. Il semblerait même que l'absence de telles réalisations commémoratives cantonne Khoufou au rang de piètre bâtisseur et non de grandiose architecte. Il fit preuve pourtant d'une brillante idée : j'imagine qu'après avoir constaté l'effondrement des revêtements de briques de boue séchée des pyramides à degrés, l'écroulement de la pyramide à Meïdoum, le rattrapage en catastrophe de la première pyramide de Snéfrou, l'erreur d'angle de la seconde pyramide du même Snéfrou, Khoufou élaborait un plan. Là-bas, à Gizeh, se dressent des pyramides parfaites dont personne ne parle. Comment n'aurait-il pas demandé aux dieux la permission d'adjoindre à l'une d'elles les temples funéraires que réclamait son voyage dans l'après-vie ? À la clé, nulle violation du périmètre sacré de la Grande pyramide elle-même : tous les temples, y compris le temple de la Vallée dans lequel Khoufou fut vraisemblablement inhumé, restaient à l'extérieur, ils étaient adjacents, pas même mitoyens avec la Grande pyramide. Mais ce fut ainsi qu'on l'attribua à Khoufou.

Son successeur, Radedef, ne voulut pas entendre parler de l'idée de son père. Il préféra faire ériger sa propre pyramide, à l'exemple de Snéfrou.

Mais pourquoi migra-t-il au nord de Gizeh plutôt que d'installer son sanctuaire à deux pas de celui de son père ? L'explication en est toute simple : le promontoire de Gizeh se voyait déjà totalement occupé par trois vieilles pyramides, plus les structures satellites bâties tout près par Khoufou...



*Fig. 141*

Parce qu'il avait constaté l'échec de Radedef, le pharaon suivant, Khafre, revint à la solution de Khoufou. Quand le temps fut venu pour lui

de se préoccuper d'obtenir une pyramide, il ne vit aucun obstacle à s'approprier la deuxième grande pyramide prête à cet usage. Il lui adjoignit ses propres temples et bâtisses associées. Menkarê, son successeur, s'associa à la dernière pyramide disponible, celle que l'on surnomme la troisième pyramide.

Ainsi donc, les pyramides disponibles furent toutes réquisitionnées. Les pharaons à venir furent bien obligés, pour s'assurer d'une pyramide, d'en passer par la solution dure : essayer de s'en faire construire une... À l'exemple de ceux qui avaient tenté l'opération auparavant (Djoser, Snéfrou, Radedef), leurs efforts aboutir à de pâles copies des trois vieilles pyramides.

À première vue, ma thèse qui consiste à soutenir que Khoufou (et les autres pharaons) ne sont pour rien dans l'érection des pyramides auxquelles on les a associés pourrait sembler très tirée par les cheveux. Bien au contraire. En guise de preuve, j'en appelle à Khoufou en personne.

Savoir s'il avait été réellement le commanditaire de la Grande pyramide fut une question qui agita les égyptologues sérieux il y a plus d'un siècle et demi, à partir du moment où apparut le *document unique* qui mentionne le pharaon en relation avec elle. De manière étonnante, ce document affirme que Khoufou ne la bâtit pas : *elle existait déjà quand il accéda au pouvoir !*

Cette preuve définitive tient en une stèle de calcaire (*Fig. 141*) qu'Auguste Mariette découvrit dans les années 1850 parmi les ruines du temple d'Isis, proche de la Grande pyramide. L'inscription qu'elle porte montre qu'il s'agit d'un monument sur lequel Khoufou déploie son propre éloge puisqu'elle fut érigée pour commémorer la restauration du temple d'Isis par ses soins, de même qu'il fit rafraîchir les images des dieux qu'il trouva dans le temple effondré. Sans erreur possible, les strophes d'introduction identifient Khoufou par son cartouche :



*Ankh Horus Mezdau*  
Vivant Horus Mezdau,

*Suten-bat*  
(Au) roi (de) Haute  
et Basse Égypte,

*Khufu tu ankh*  
à Khoufou la vie  
est donnée !

L'ouverture classique qui invoque Horus et proclame longue vie au roi concentre alors des propos explosifs :



À en croire l'inscription de cette stèle (installée au musée du Caire), la Grande pyramide se dressait déjà quand Khoufou entra en scène. Sa « patronne » en était la déesse Isis – elle était la propriété de cette déesse et non pas celle de Khoufou. De plus, le Sphinx, lui aussi – dont la création fut attribuée à Khafrê auquel l'on prête le soin de l'avoir fait élever en même temps que la deuxième pyramide – était déjà allongé à l'endroit où il demeure. La suite de l'inscription précise la position du Sphinx et rappelle qu'il fut en partie endommagé par la foudre – accident encore visible aujourd'hui.

Khoufou poursuit en expliquant qu'il a fait bâtir une pyramide en l'honneur de la princesse Hénoutsen « près du temple de la déesse ». Les archéologues ont donné la preuve, de leur côté, que la plus au sud des trois petites pyramides satellites de la grande – la petite pyramide la plus proche du temple d'Isis – était effectivement dédiée à Hénoutsen, l'une des épouses de Khoufou. Autrement dit, tout dans l'inscription confirme les faits connus. Mais l'unique revendication de construction d'une pyramide de la part de Khoufou implique la petite pyramide destinée à la princesse. La Grande pyramide, écrit-il, était déjà là, tout comme le Sphinx (et donc, par inférence, les deux autres pyramides aussi).

Ma thèse reçoit là un fondement majeur que va renforcer encore ce qu'on lit dans un autre extrait de l'inscription : la Grande pyramide avait pour autre nom « La maison ouest d'Hathor » :

Vivant Horus Mezdaou.

Au roi de Haute et Basse Égypte, Khoufou,  
la vie est donnée.  
À sa mère Isis, divine mère,  
Maîtresse de la « Maison ouest d'Hathor »,  
il dédie [cette] inscription gravée sur une stèle.  
Il [lui] donna une nouvelle offrande sacrée.  
Il [lui] bâtit une Maison [temple] en pierre,  
réactiva les dieux qu'il trouva dans son temple.

Souvenez-vous, Hathor était la maîtresse de la péninsule du Sinaï. Si le plus haut sommet de la péninsule était sa Maison de l'est, la Grande pyramide était sa Maison de l'ouest. Et les deux servaient de repères au corridor de rentrée.

Cette « stèle de l'inventaire », comme l'on finit par l'appeler, porte tous les signes d'authenticité. En dépit de quoi, les égyptologues de l'époque de sa découverte (et bien d'autres depuis) se montrèrent incapables de s'entendre pour admettre ses conséquences incontournables. Peu désireux de détricoter toute la structure de la pyramidologie, ils décrétèrent que la stèle de l'inventaire n'était qu'une *imposture* – une inscription créée « bien après la mort de Khoufou » (pour citer Selim Hassan, auteur de « Les fouilles de Gizeh<sup>149</sup> »), mais qui mentionnait son nom « pour donner de l'eau au moulin d'une revendication non fondée des prêtres de l'endroit ».

James Henry Breasted, dont les « Archives anciennes de l'Égypte<sup>150</sup> » restent l'œuvre de référence des inscriptions antiques égyptiennes, écrivit en 1906 que « les allusions au Sphinx et au prétendu temple qui l'escortait au temps de Khoufou promurent d'abord l'objet au rang d'intérêt majeur. Ces allusions auraient revêtu la plus grande importance si le monument avait été contemporain de Khoufou. Mais les indices orthographiques qui le renvoyèrent à une date postérieure se montrent définitivement concluants ». Il se heurta à Gaston Maspero, éminent égyptologue de son époque, qui avait soutenu que la stèle, nonobstant son orthographe tardive, constituait une copie d'un original antérieur authentique. Mais doute ou pas, Breasted classa l'inscription parmi les archives de la IV<sup>e</sup> dynastie. Maspero, lui, quand il rédigea sa somme *Les Origines*<sup>151</sup> en 1920<sup>152</sup>, tint les contenus de

la stèle dite de l'inventaire pour des données factuelles sur la vie et les actions de Khoufou.

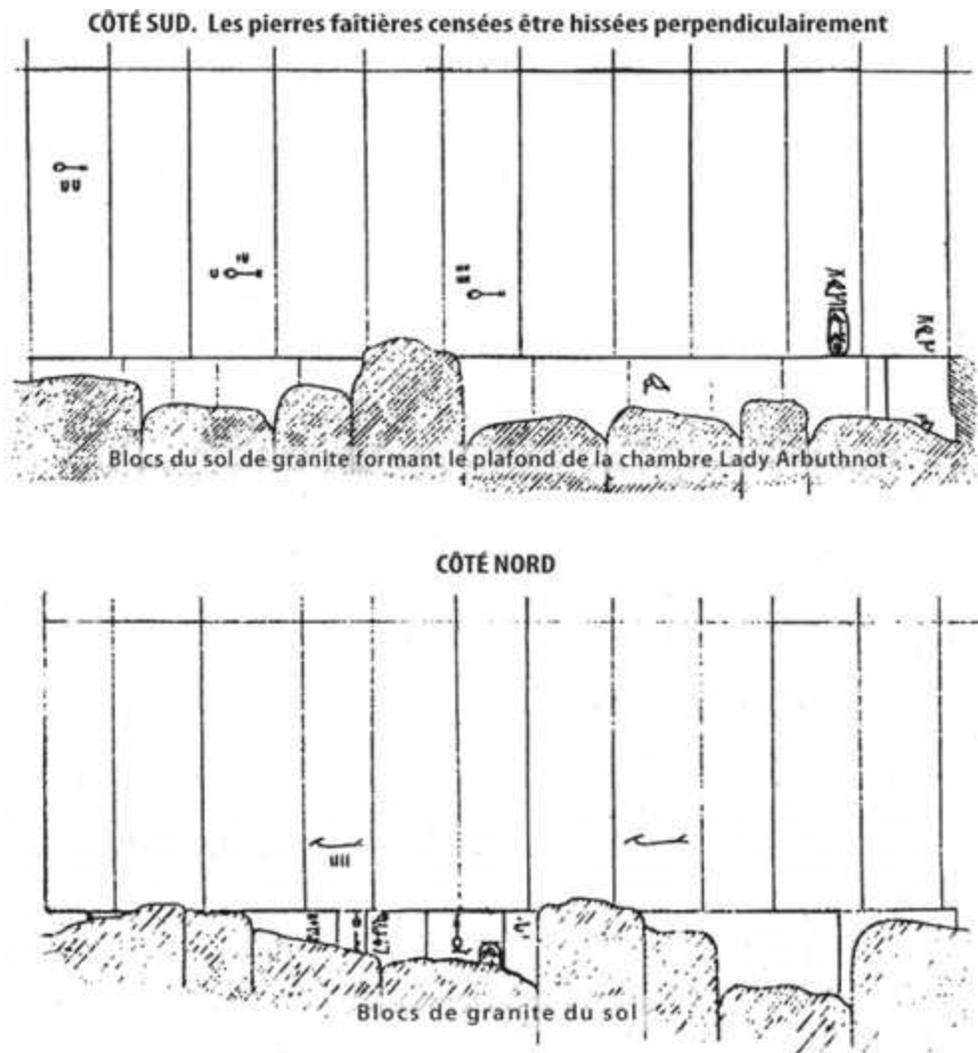


Fig. 142

Quelles sont donc les raisons qui justifient les réticences à admettre cet objet pour authentique ?

Cette stèle de l'inventaire fut étiquetée « contrefaçon » parce qu'à peine dix ans plus tôt, la consécration de Khoufou comme constructeur de la Grande pyramide semblait avoir été établie sans contredit. La preuve apparemment concluante consistait en mots à la peinture rouge découverts dans des chambres scellées au-dessus de la chambre du roi, que l'on interpréta comme des marques de maçons tracées au cours de la dix-

huitième année du règne de Khoufou (*Fig. 142*). Puis comme les chambres étaient restées inviolées jusqu'à leur ouverture en 1837, les marquages ne pouvaient que s'avérer. Donc, si la stèle de l'inventaire offrait une information contradictoire, elle ne pouvait être que trafiquée.

Mais j'ai enquêté sur les circonstances de la découverte des marquages à la peinture rouge et établi l'identité des inventeurs<sup>153</sup> de ces signes – enquête que personne n'avait jusqu'alors entreprise, d'une manière ou d'une autre. La conclusion que j'en tire, la voici : si une imposture devait avoir eu lieu, elle ne put avoir été perpétrée dans le lointain passé, mais forcément en 1837. Quant aux imposteurs, ils ne furent pas « les prêtres de l'endroit », mais deux (voire trois) Britanniques peu scrupuleux...

L'affaire commence par l'arrivée en Égypte, le 29 décembre 1835, du colonel Richard Howard Vyse, « mouton noir » d'une famille aristocratique anglaise. À cette époque, d'autres officiers de l'armée de Sa Majesté s'étaient distingués par leur activité de « bibliophiles spécialisés dans le livre ancien » (comme l'on qualifiait alors les archéologues), conférenciers prisés par les sociétés savantes et fort appréciés du public. Que Vyse ait atterri en Égypte animé par des intentions malsaines ou pas, il n'en demeure pas moins que ses visites des pyramides de Gizeh lui inoculèrent la fièvre des découvertes au jour le jour réalisées par les chercheurs et les touristes. Il s'enthousiasma notamment pour les récits et les théories d'un certain Giovanni Battista Caviglia, qui s'était lancé sur la piste d'une chambre cachée dans la Grande pyramide.

En quelques jours, Vyse offrit d'ouvrir des crédits pour la quête de Caviglia à condition de devenir codécouvreur. Ce que Caviglia refusa absolument. C'est un Vyse offensé qui s'embarqua pour Beyrouth à la fin de février 1836 pour visiter la Syrie et l'Asie Mineure.

Mais ce long voyage ne vint pas à bout du désir qui s'était emparé de lui. Il retourna en Égypte au lieu de rentrer en Angleterre en octobre 1838. Au cours de sa précédente visite, il s'était lié à un entremetteur malin du nom de J. R. Hill, alors gardien d'une fabrique de cuivre. Sous le nom de « M. Sloane », il laissait entendre qu'il existait des moyens d'obtenir un « *firman* » – un décret de concession – délivré par le gouvernement égyptien pour s'assurer de droits de fouilles à Gizeh. Sur ces bonnes recommandations, Vyse se présenta devant le consul britannique, le colonel Campbell, pour décrocher les sauf-conduits nécessaires. À sa grande fureur, le *firman* fut délivré aux noms de Campbell et Sloane, codétenteurs, tandis

que Caviglia était désigné comme superviseur des travaux. Le 2 novembre 1836, c'est un Vyse défait qui versa à Caviglia « [s] a première souscription de deux cents dollars » et quitta Gizeh dégoûté pour visiter en touriste la Haute Égypte.

Il chroniqua ses « Expéditions menées dans les pyramides de Gizeh en 1837<sup>154</sup> », où il expliqua être retourné sur le plateau le 24 janvier 1837, « très désireux de se rendre compte des avancées accomplies ». Il trouva Caviglia et ses ouvriers occupés à déterrer des momies tirées de tombes du voisinage de la pyramide, oublieux de la chambre secrète. La colère de Vyse ne céda que lorsque Caviglia lui affirma qu'il avait quelque chose d'important à lui montrer : une inscription des constructeurs des pyramides !

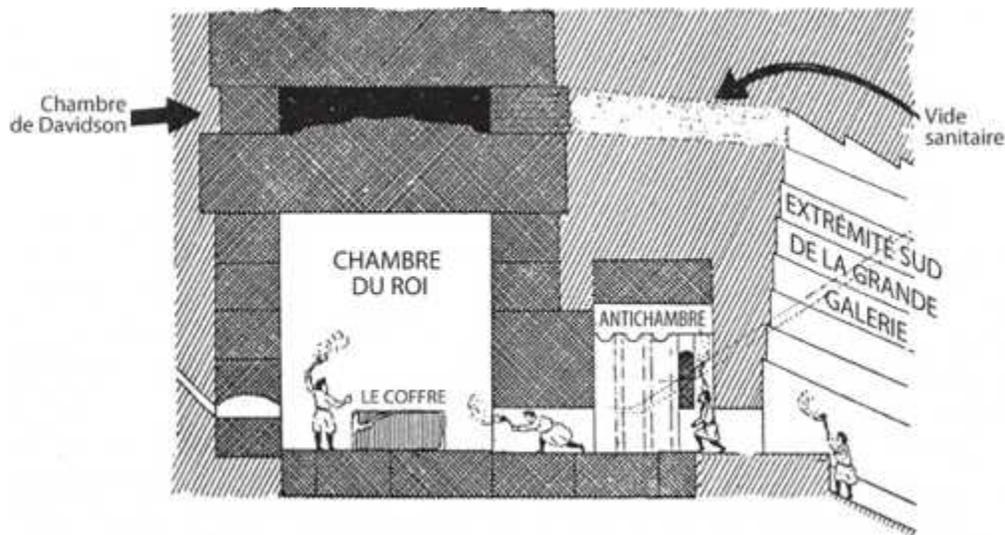


Fig. 143

Les fouilles des tombes avaient montré que les antiques maçons marquaient parfois les pierres prédécoupées de mots à la peinture rouge. Caviglia raconta qu'il avait identifié de telles marques au pied de la deuxième pyramide. Mais Vyse ne vit en cette « peinture rouge » qu'une décoloration naturelle de la pierre.

Que se passa-t-il dans la Grande pyramide ? Caviglia, qui travaillait sur place à savoir où menaient les « prises d'air » à partir de la chambre du roi, se montrait plus que jamais persuadé qu'il existait des chambres secrètes au-dessus. L'une d'elles, accessible par un vide sanitaire, avait été

découverte par Nathaniel Davidson en 1765 (*Fig. 143*). Vyse exigea que l'on concentre tous les efforts sur cet objectif. Il était atterré à l'idée que Caviglia et Campbell s'intéressent davantage à la récupération de momies que s'arrachaient alors tous les musées. Caviglia n'avait pas lésiné : il avait baptisé une grande tombe, fruit de ses recherches, « tombe Campbell ».

Bien décidé à travailler à son seul profit, Vyse fila au Caire, sur le site des pyramides. « Naturellement, je souhaitais m'assurer de quelques découvertes avant de regagner l'Angleterre », admit-il dans son journal le 27 janvier 1837. Aux frais coquets de sa famille, il avait quitté son pays depuis une bonne année.

Au cours des semaines qui s'écoulèrent, le fossé se creusa entre Caviglia et Vyse, lequel l'accabla d'accusations multiples. Le 11 février, les deux hommes s'affrontèrent en une violente dispute. Le 12, Caviglia réalisa des découvertes majeures dans la tombe Campbell : un sarcophage relevé de hiéroglyphes et des marquages de maçons à la peinture rouge sur les murs de pierre de la tombe. Le 13, Vyse licencia brutalement Caviglia et le chassa du site. Caviglia n'y retourna qu'une fois, le 15, pour y prendre des affaires personnelles. Des années plus tard, il se répandit en « accusations déshonorantes » à l'encontre de Vyse, à propos desquelles l'intéressé n'entra guère dans le détail, dans ses *chroniques*.

La dispute entre les deux hommes traduisait-elle un véritable différend ou bien Vyse monta-t-il l'affaire de toutes pièces pour éloigner Caviglia du site ?

Vyse finit par pénétrer en secret dans la Grande pyramide au cours de la nuit du 12 février, accompagné par un certain John Perring – ingénieur du Service des travaux publics égyptien, archéologue amateur – que Vyse avait rencontré par l'entremise du débrouillard M. Hill. Les deux hommes s'intéressèrent à une fissure curieuse qui s'était dessinée sur un bloc de granite au-dessus de la chambre Davidson. Ils glissèrent un roseau à l'intérieur qui s'enfila sans se plier. À l'évidence, un espace s'ouvrait au-delà.

Quels scénarios le tandem concocta-t-il au cours de sa visite nocturne ? Nous ne pouvons le deviner qu'à travers les événements qui allaient s'ensuivre. Les faits : Vyse renvoya Caviglia le matin suivant et recruta Perring. Vyse confia à son journal : « Me voilà déterminé à poursuivre les fouilles au-dessus du plafond de la chambre [de Davidson], où j'espère bien tomber sur un espace de type sépulcral. » Au moment où Vyse investissait

davantage en personnel et en numéraires dans sa recherche, des membres de la famille royale et d'autres dignitaires se présentèrent pour passer en revue les trouvailles de la tombe Campbell. Vyse ne pouvait pas leur montrer grand-chose de neuf dans la pyramide. C'est par frustration qu'il donna l'ordre à ses ouvriers de forer une épaule du Sphinx. Son espoir ? Mettre au jour des marquages de maçons. En vain. Il reporta alors toute son attention sur la chambre dérobée.

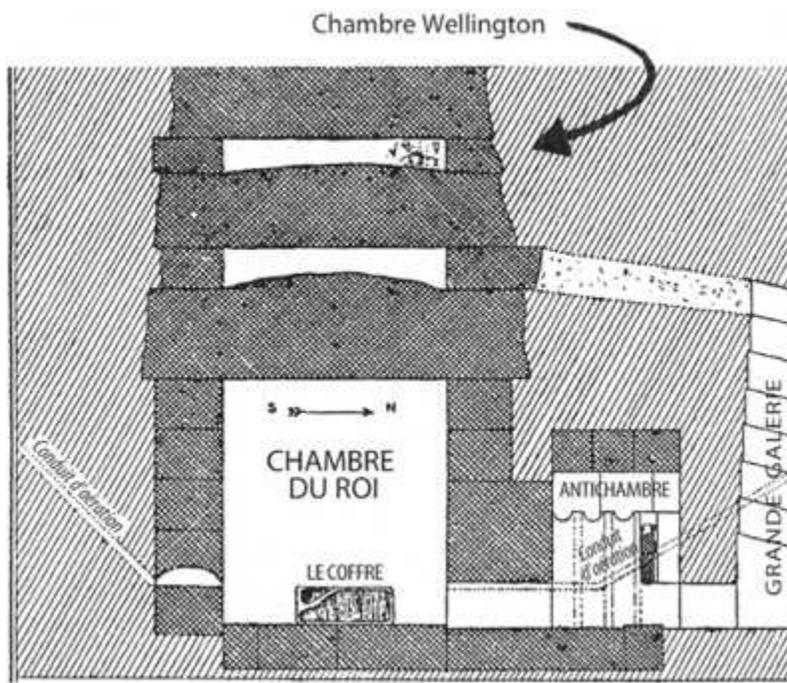


Fig. 144

À la mi-mars, il dut affronter une nouvelle difficulté : d'autres projets débauchaient son équipe. Il doubla la paie des hommes, à la condition qu'ils s'activent jour et nuit. Il prenait conscience que le temps travaillait contre lui. En désespoir de cause, il envoya promener tout principe de prudence et donna l'ordre d'employer des explosifs pour ouvrir une brèche à travers la pierre qui faisait obstacle.

Le 27 mars, les ouvriers réussirent à ménager une petite ouverture dans les blocs de granite. Contre toute logique, Vyse se passa des services du contremaître, un nommé Paulo. Le lendemain, il écrivait : « J'ai fixé une bougie à l'extrémité d'un bâton pour l'insérer dans un petit trou ménagé dans la chambre au-dessus de Davidson et j'ai subi la grande désillusion de

constater qu'il ne s'agissait que d'un espace de construction comme celui du dessous. » Il venait de découvrir la chambre cachée (*Fig. 144*) !

À coup de poudre à canon, il agrandit la brèche et pénétra dans la nouvelle chambre le 30 mars, en compagnie de M. Hill. Ils la passèrent au peigne fin. Elle était hermétiquement close. Aucun orifice de quelque nature. Son sol était formé par les faces brutes des grands blocs de granite qui constituaient le plafond de la chambre Davidson en dessous. « Un dépôt noirâtre recouvrait uniformément tout le sol où se dessinait chacun de nos pas. » (Quelle était la nature de cette poussière noire, « accumulée sur une certaine épaisseur » ? On ne l'a jamais déterminé.) « Le plafond était soigneusement poli et bénéficiait de joints très fins. » La chambre, à l'évidence, n'avait jamais été visitée auparavant. Pour autant, elle ne contenait ni sarcophage ni trésor. Elle était nue. Complètement vide.

Vyse ordonna qu'on élargisse l'orifice d'entrée et envoya un message au consul britannique pour lui annoncer avoir baptisé la nouvelle cellule « chambre Wellington ». Dans la soirée, « comme M. Perring et M. Mash étaient arrivés, nous pénétrâmes dans la chambre Wellington pour y relever plusieurs mesures, *et c'est en nous livrant à ce travail que nous découvrimés les marques de découpes.* » Quelle chance soudaine et inattendue !

Ces inscriptions se montraient semblables aux marques de carrière à la peinture rouge signalées dans les tombes extérieures. Pour une raison ou une autre, elles étaient passées complètement inaperçues à Vyse et Hill quand ils avaient soigneusement inspecté la chambre. Mais avec Perring et Mash – ingénieur civil présent sur l'invitation de Perring –, ils furent quatre à témoigner de cette trouvaille unique en son genre.

La chambre Wellington était peu ou prou la réplique de la Davidson. Vyse en inféra qu'il devait exister une autre chambre encore au-dessus. Sans raison évoquée, Vyse licencia le 4 avril le dernier contremaître, Giachino. Le 14 avril, le consul britannique et le consul général australien visitèrent le site. Ils exigèrent que des copies des inscriptions de maçons fussent relevées. Vyse en chargea Perring et Mash, non sans leur avoir donné pour instructions de relever d'abord des copies des marques découvertes antérieurement dans la tombe Campbell. Les précieuses inscriptions du cœur de la Grande pyramide pouvaient bien attendre.

L'espace au-dessus de la chambre Wellington (que Vyse baptisa Lord Nelson) fut forcé à coups de poudre à canon généreusement employée le 25

avril. Il était vide, comme les autres, son sol était couvert de la même mystérieuse poussière noire. Vyse nota avoir repéré « plusieurs marques de découpe soulignées en rouge sur les blocs, particulièrement côté ouest ». Pendant tout ce temps-là, Hill allait et venait à sa guise d'une chambre nouvelle à l'autre dans le but déclaré d'y inscrire en rouge (avec quoi ?) les noms de Wellington et de Nelson. Le 27, c'est lui, Hill – et non Perring ni Mash – qui releva le décalque des marquages de maçons. Vyse se préoccupa de relever celles du vide Nelson (mais non pas celles du vide Wellington) dans son livre (*Fig. 145 a*).

Le 7 mai, l'accès à une chambre de plus au-dessus du vide Nelson fut ouvert à coup d'explosifs, que Vyse s'empessa de baptiser provisoirement Lady Arbuthnot. La chronique de son journal ne mentionne aucune inscription de maçon, alors même qu'elles furent relevées en abondance plus tard. La caractéristique frappante de ces nouveaux marquages tenait à ce qu'ils offraient des cartouches – donc forcément des noms royaux (*Fig. 145 b*) – multiples. Vyse venait-il de tomber sur le vrai nom écrit du pharaon constructeur de la pyramide ?

Le 18 mai, un certain docteur Walni « demanda l'autorisation de copier les caractères trouvés dans la Grande pyramide dans l'intention de les faire parvenir à M. Rossellini », un égyptologue qui s'était spécialisé dans le déchiffrement des noms royaux. Refus catégorique de Vyse.

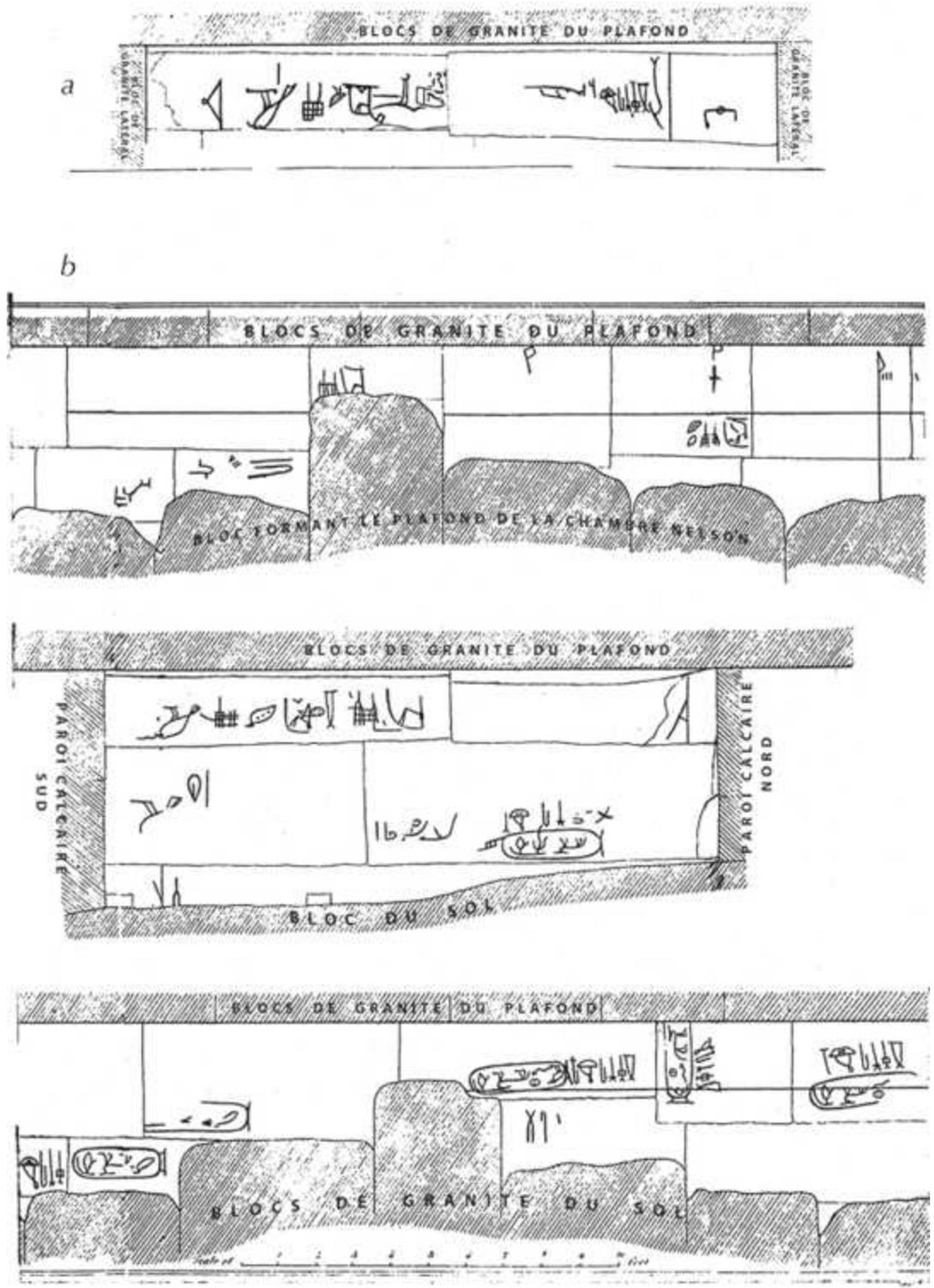
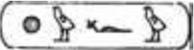


Fig. 145

Le lendemain, en compagnie de Lord Arbuthnot, d'un certain Brethel et du sieur Raven, Vyse pénétra dans la chambre Lady Arbuthnot. Tous quatre, « nous comparâmes les relevés de M. Hill avec les marques de coupe de la Grande pyramide. Puis nous signâmes une attestation certifiant leur exactitude ». Peu de temps après, la dernière chambre voûtée fut forcée. On y releva encore davantage de marquages de maçons – dont un cartouche royal. Vyse alors fila au Caire et soumit les copies authentifiées des écritures relevées sur les pierres à l'ambassade britannique afin qu'elles fussent envoyées à Londres.

Son œuvre était bouclée : Vyse avait trouvé à ce point de son exploration des chambres inconnues. Il avait prouvé l'identité du bâtisseur de la Grande pyramide. Car à l'intérieur des cartouches, était transcrit le nom royal de *Kh-u-f-u* .

Et cette découverte, tout manuel digne de ce nom l'a validée, à ce jour.

L'impact des découvertes de Vyse fut grand et leur accueil positif assuré dès lors qu'il avait fait en sorte d'obtenir rapidement la confirmation de la part des experts du British Museum de Londres.

Quand les fac-similés relevés par Hill parvinrent-ils au musée ? À quelle date Vyse en reçut-il les analyses ? L'on ne sait pas trop. En revanche, il intégra l'avis du British Museum (signé par son expert en hiéroglyphes, Samuel Birch) dans une partie de sa *chronique* du 27 mai 1837. Au recto, la longue analyse confirmait les espoirs de Vyse : les noms dans les cartouches se lisaient bien *Khoufou* et ses variantes. Hérodote l'avait écrit : Khoufou [Khéops] était le constructeur de la Grande pyramide.

Toutefois, dans l'agitation bien compréhensible qui s'ensuivit, l'on porta peu d'attention aux nombreux « si » et autres « mais » exprimés dans l'expertise du British Museum. Expertise qui contenait en outre l'indice qui me mit sur la piste d'une contrefaçon : l'erreur maladroite du faussaire.

D'emblée, Samuel Birch, l'expert du musée, se déclara mal à l'aise en présence de l'orthographe et de l'écriture de bien des marquages. « Les symboles ou hiéroglyphes tracés en rouge par le sculpteur ou le maçon sur les pierres des chambres de la Grande pyramide offrent l'apparence de repères de coupes en carrière », entama-t-il son paragraphe d'introduction. L'évaluation suivit immédiatement : « Quoique difficilement lisibles pour avoir été composées en caractères semi-hiératiques ou hiéroglyphes

linéaires, elles présentent des caractéristiques d'un intérêt considérable [...]  
»

Ce qui troublait M. Birch était que les inscriptions présumées dater du début de la IV<sup>e</sup> dynastie utilisaient un type d'écriture qui ne commença à apparaître que des siècles plus tard. Originellement pictographique – « des images écrites » –, le tracer des symboles hiéroglyphiques exigeait une grande habileté et un long entraînement. C'est pourquoi, au fil du temps, pour les transactions commerciales, une graphie plus rapide, simplifiée, plus linéaire, dite « hiératique », entra en usage. Les symboles hiéroglyphiques découverts par Vyse appartenaient donc à une autre période. Ils se révélaient en outre passablement indistincts, au point que M. Birch éprouva de grandes difficultés à les lire : « La signification des hiéroglyphes qui suivent le *praenomen* tracés de la même main linéaire que le cartouche n'apparaît pas clairement [...] Les symboles qui suivent le nom se révèlent très indistincts. » Bon nombre lui semblaient « tracés en caractères quasi-hiératiques » – correspondant à une période très postérieure à celle des caractères semi-hiératiques. Quelques-uns des symboles présentaient un caractère très inhabituel, jamais rencontré dans aucune autre inscription en Égypte : « Le cartouche de Suphis [Khéops], écrivit-il, est suivi par un hiéroglyphe auquel il semble difficile de trouver un parallèle. » D'autres symboles se révélaient « à leur tour difficiles à résoudre ».

M. Birch se dit en outre intrigué par « une curieuse suite de symboles » en provenance de l'espace voûté le plus haut (baptisé « chambre Campbell » par Vyse). Où le symbole hiéroglyphique lu « bon, bienveillant » servait de nombre – usage jamais relevé auparavant ni après. Ces nombres transcrits de façon déroutante passèrent pour signifier « dix-huitième année » (du règne de Khoufou).

Guère moins énigmatiques à ses yeux, les symboles qui suivaient le royal cartouche, tracés « de la même main linéaire que le cartouche ». Il présuma qu'ils épelaient un titre royal, du style « le puissant de Haute et Basse Égypte ». La seule réplique dont il put tenter le rapprochement avec cette classe de symboles fut celle d'un « titre qui apparaît sur le cercueil de la reine d'Amasis » de la période saïtique. Il n'éprouva pas le besoin de rappeler que le pharaon Amasis avait régné au cours du VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. – soit plus de deux mille ans après Khoufou !

Quel que soit le barbouilleur des inscriptions en rouge rapportées par Vyse, il avait eu recours à une méthode d'écriture (linéaire), à des caractères (semi-hiératiques et hiératiques) et à des titres d'époques mélangées – mais pas celle de Khoufou, ni celles d'époques postérieures. Le scripteur ne semblait pas non plus très instruit : bon nombre de ses hiéroglyphes se montraient peu lisibles, incomplets, décalés, employés à mauvais escient ou carrément inconnus.

Quand il analysa ces inscriptions un an plus tard, le chef de file des égyptologues allemands de l'époque, Carl Richard Lepsius, se dit à son tour intrigué par le constat que ces mots « avaient été tracés à l'aide d'une brosse à la peinture rouge en cursives, à telle enseigne qu'ils prenaient l'allure de signes hiératiques ». Certains des hiéroglyphes qui suivaient les cartouches, affirma-t-il, étaient parfaitement inconnus, et « je suis dans l'incapacité de les expliquer ».

Quand Birch en arriva au sujet majeur sur lequel son expertise était requise – l'identité du pharaon épelé dans les inscriptions –, il lâcha une bombe : il existait *deux* noms royaux, pas un seul, dans cette pyramide !

Était-il possible que deux rois aient bâti la même pyramide ? Si oui, alors de qui s'agissait-il ?

Les deux noms royaux des inscriptions, expliqua Samuel Birch, n'étaient pas ceux d'inconnus : « On les avait déjà rencontrés dans les tombes de fonctionnaires au service de monarques de cette dynastie », soit la IV<sup>e</sup>, celle à laquelle appartenaient les pharaons auxquels étaient attribuées les pyramides de Gizeh. Un cartouche (*Fig. 146 a*) se lisait alors *Saufou* ou *Shoufou*. L'autre (*146 b*) comprenait le symbole du bélier du dieu Khnoum et se lisait à ce moment *Senekhuf* ou *Seneshoufou*.

Dans sa tentative d'analyse de la signification du nom flanqué du symbole du bélier, Birch nota qu'« un cartouche, similaire à celui qui était apparu la première fois dans la chambre Wellington, avait été publié par M. Wilkinson, *Mater. Hieroglyph.*, planche des rois E non classés ; également par M. Rosellini, tom. I, tav. 1,3, qui lit les éléments phonétiques le composant “Seneshufo”, dont le nom est présumé, par M. Wilkinson, signifier “frère de Suphis” ».

Un pharaon a-t-il pu achever une pyramide commencée par son prédécesseur ? C'est une théorie que les égyptologues admettent (et qu'ils appliquent à la pyramide de Meïdoum). S'appliquerait-elle à deux noms

royaux inscrits dans la même pyramide ? Pas impossible. Mais certainement pas dans le cas qui nous intéresse.

Cette impossibilité, pour la Grande pyramide, tient à la localisation des multiples cartouches (*Fig. 147*). Celui qui est censé appartenir à la pyramide, Khéops/Khoufou, ne figure que dans l'espace *le plus haut*, la chambre voûtée, celle qui fut baptisée Campbell. Les cartouches qui énoncent le second nom (lu désormais *Khenm-khuf*) sont recensés dans les chambres Wellington et Lady Arbuthnot (aucun cartouche dans la chambre Nelson). Autrement dit, les chambres les plus basses portaient le nom d'un pharaon qui vécut et régna *après* Khéops. Mais comme il n'existait aucun autre moyen d'édifier la pyramide que dans le sens de sa base vers le haut, la localisation des cartouches aurait signifié que Khéops [Khoufou], qui régna avant Khéphren [Khafrê], acheva une pyramide commencée par un pharaon qui lui aurait succédé. Cherchez l'erreur.

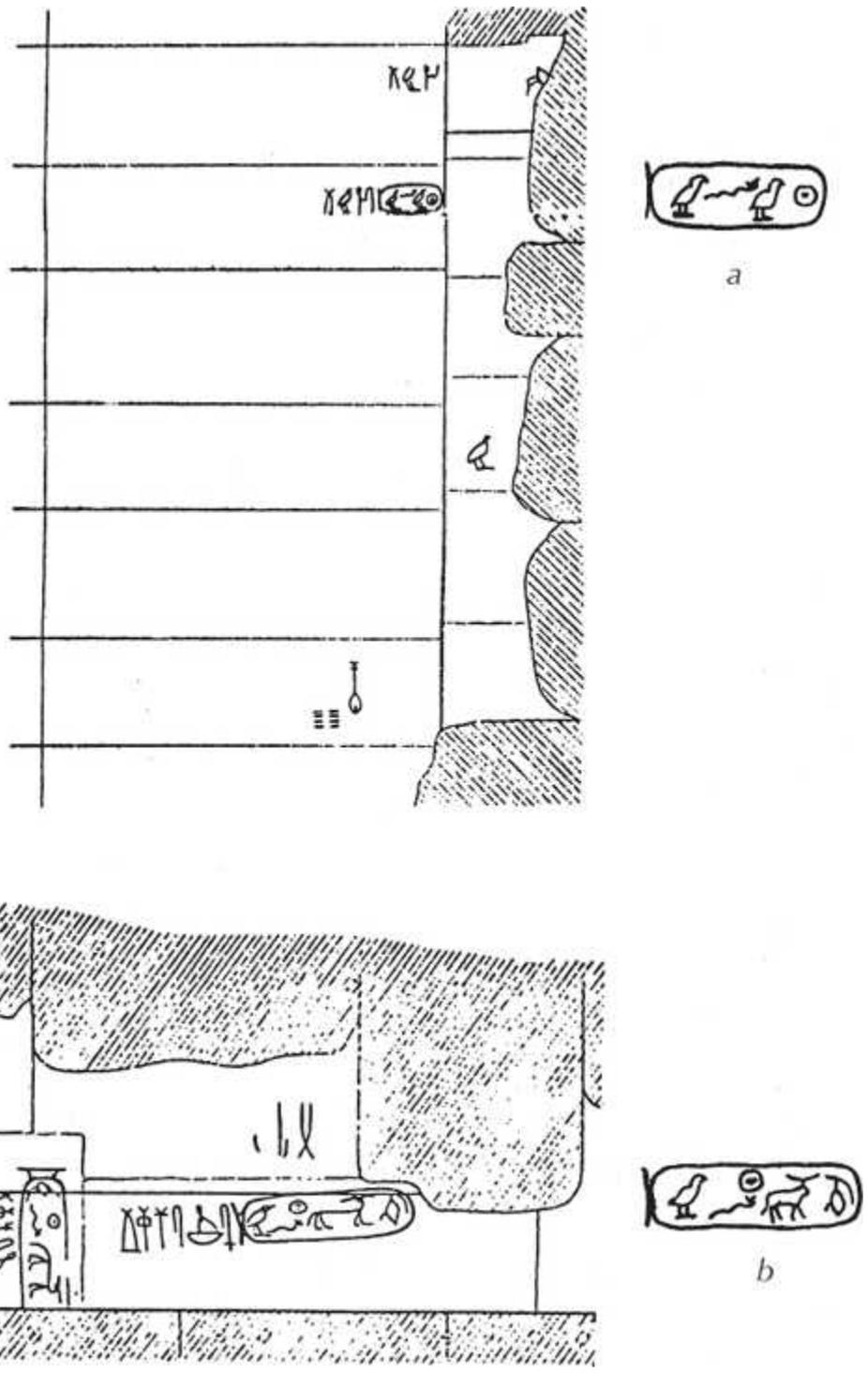


Fig. 146

Birch voulut bien admettre que les deux noms désignaient ceux que les anciennes Listes royales avaient dénommés Suphis I<sup>er</sup> (Khéops) et Suphis II (Khéphren). Il tenta de résoudre l'affaire en se demandant si les deux noms,

de quelque manière, ne renvoyaient pas au seul Khéops, l'un sous son nom réel, l'autre sous la forme de son « praenomen », son surnom. Mais au final, il conclut que « la présence de ce [second] nom, en guise de marque de maçon, dans la Grande pyramide, constitue un obstacle additionnel », additionnel aux autres caractéristiques embarrassantes des inscriptions.

L'« affaire du deuxième nom » n'avait toujours pas trouvé de solution quand le plus éminent des égyptologues anglais, Flinders Petrie, passa quelques mois à mesurer les pyramides, un demi-siècle plus tard. « La théorie la plus destructrice à propos de ce roi [Khnem-khuf] est qu'il se confond avec Khoufou », écrivit Petrie dans « Les pyramides et les temples de Gizeh<sup>155</sup> », où il exposa les nombreuses raisons énoncées alors par les autres égyptologues opposés à une telle théorie. Pour une multitude de ces raisons, démontra Petrie, les deux noms reviennent à deux rois distincts. Pourquoi, dès lors, deux noms seraient-ils apparus dans la Grande pyramide aux endroits mentionnés ? Petrie émit l'hypothèse que la seule explication plausible était que Khéops et Khéphren étaient co-régents, qu'ils régnaient de concert.

Depuis, aucun élément probant qui viendrait soutenir la thèse de Petrie ne s'est manifesté. Gaston Maspero écrivait presque un siècle après la découverte de Vyse que « l'existence des deux cartouches Khufui et Khnem-Khufui au sein du même monument a plus que perturbé les égyptologues » (*in : Les Origines*). Cette question, en dépit de tout ce que l'on a pu suggérer, reste une pierre d'achoppement.

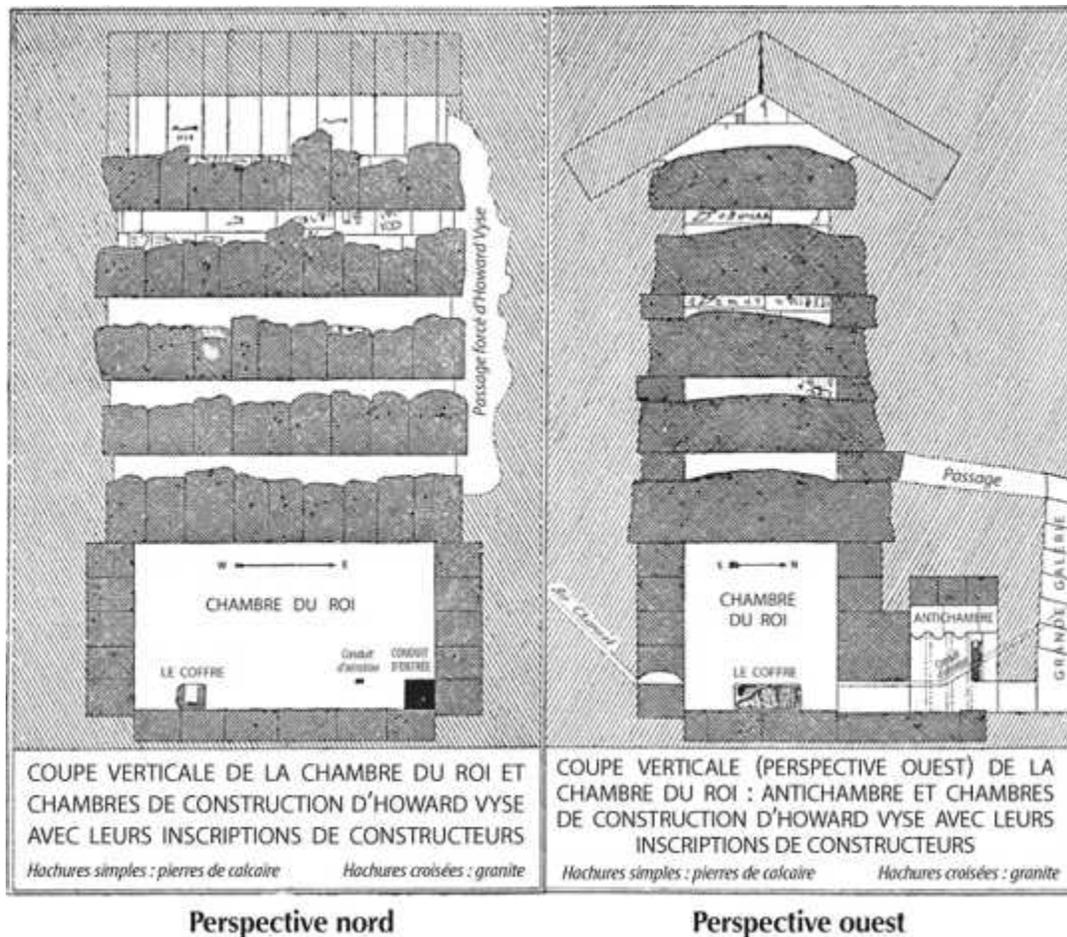


Fig. 147

Je pense qu'une réponse existe. À condition de ne plus accepter d'attribuer les inscriptions aux anciens maçons. Et de regarder les faits en face.

Les pyramides de Gizeh offrent cette particularité unique, parmi bien d'autres, de se voir dépourvues de toute décoration et de toute inscription à l'intérieur, à l'exception notoire des inscriptions découvertes par Vyse. Pourquoi une telle exception ? Si les maçons n'eurent aucun scrupule à badigeonner des inscriptions à la peinture rouge sur les blocs de pierre camouflés dans des espaces vides au-dessus de la « chambre du roi », pourquoi n'en trouvons-nous absolument aucune dans le premier de ces espaces, celui qu'a investi Davidson en 1765 ? Pourquoi dans les seules chambres introspectées par Vyse ?

En plus des inscriptions qu'il y a relevées, l'on a repéré dans les espaces vides de vrais marquages de maçons, des lignes et des flèches de repérages

de placement. Toutes sont tracées, comme l'on peut s'y attendre, dans le bon sens, puisque au moment de leur tracer les espaces dans lesquels travaillaient les maçons n'étaient pas encore plafonnés : ils s'y tenaient debout, s'y déplaçaient et traçaient leurs repères sans encombres. Pourtant, toutes les inscriptions – peintes sur les marquages de maçons et autour (*Fig. 145*) – sont, soit *retournées*, soit verticales, comme si celui qui les avait dessinées avait dû se courber, voire ramper dans l'espace étroit (dont les hauteurs varient de quarante-trois centimètres à un mètre quarante dans la Lady Arbuthnot, de soixante-sept centimètres à un mètre seize dans la Wellington).

Les cartouches et les titres royaux « tagués » sur les murs des espaces étaient imprécis, grossiers, énormes. La plupart des cartouches mesuraient de soixante-seize centimètres à un mètre quinze de longueur pour trente centimètres de large, parfois même occupaient la quasi-totalité de la surface du bloc de pierre sur lequel ils avaient été tracés – comme si le barbouilleur avait eu besoin de tout l'espace possible. Ils s'opposent brutalement à la précision, à la délicatesse et au sens parfait de la proportion des hiéroglyphes égyptiens antiques, qui éclatent dans les vrais marquages de maçons laissés dans ces mêmes chambres.

À l'exception de quelques marques sur un coin du mur est de la Wellington, il n'existe aucune inscription sur les murs est d'une autre chambre quelconque. Pas plus que ne figurent d'autres symboles (autres que les repères des maçons originels) sur ces murs est, sinon quelques lignes dépourvues de signification et la silhouette inachevée d'un oiseau à l'extrémité est voûtée de la chambre Campbell.

Voilà qui est bien curieux, surtout si l'on comprend que c'est du côté est que Vyse a foré la pierre pour forcer l'entrée des chambres. Tout se passe comme si les antiques maçons avaient anticipé l'irruption dévastatrice de Vyse par les cloisons est, et qu'ils s'étaient obligés à ne rien peindre de ce côté ! À moins que l'absence d'inscription ne suppose que celui qui les barbouilla aura préféré écrire sur les murs intacts côté nord, sud et ouest, plutôt que sur les parois est, endommagées ?

Je vais le dire autrement : l'énigme n'est-elle pas résolue si nous partons du principe que les inscriptions ne furent pas tracées dans l'Antiquité, au moment de la construction des pyramides, mais seulement *après* que Vyse a dynamité le passage vers les espaces vides ?

L'ambiance dans laquelle étaient menées les opérations de Vyse en ces jours frénétiques est assez bien rendue par le colonel lui-même. Des découvertes majeures se multipliaient autour des pyramides, mais aucune *dans* les pyramides. La tombe Campbell, « inventée » par l'honni Caviglia, ne se contentait pas de livrer des objets, mais montrait des marques de maçons et des hiéroglyphes peints en rouge. Vyse désespérait de réussir à produire une découverte qui lui soit propre. Finalement, il fit irruption dans les chambres encore inexplorées. Mais qui ne faisaient que ressembler, l'une après l'autre, à la chambre (Davidson) initialement mise au jour, et toutes nues et vides. Qu'allait-il pouvoir montrer après tant d'efforts et d'expéditions ? Quel serait son prix d'honneur, par quoi gagnerait-il la postérité ?

Nous savons, à la lecture des *chroniques* de Vyse, qu'un jour il avait envoyé Hill inscrire dans chaque chambre les noms respectifs du duc de Wellington et de l'amiral Nelson, héros des victoires sur Napoléon. Je soupçonne M. Hill de s'être glissé aussi de nuit dans les chambres pour « baptiser » la pyramide des cartouches de ses anciens bâtisseurs présumés.

« Les deux noms royaux, souligna Birch dans son avis, s'étaient déjà rencontrés dans les tombes de fonctionnaires au service de monarques de la dynastie sous laquelle ces pyramides avaient été érigées ». Nul doute que les artisans du pharaon connaissaient le nom authentique de leur roi. Mais dans les années 1830, l'égyptologie était dans son enfance. Et personne n'était en mesure d'expertiser avec certitude le dessin du bon hiéroglyphe qui désignait le roi qu'Hérodote appelait « Khéops ».

C'est ainsi, selon mes suppositions, que ce monsieur Hill – seul sans doute, de nuit très probablement, quand tout le monde avait quitté le chantier – s'est introduit dans les chambres fraîchement ouvertes. À l'aide de la peinture rouge de rigueur, à la lumière d'une torche, tantôt en rampant, tantôt courbé en deux dans les chambres surbaissées, il s'efforça de reproduire les symboles hiéroglyphiques puisés à quelque source. Et le voilà en train de peindre sur les cloisons encore intactes ce qui lui semblait constituer des marquages appropriés. Il finit par inscrire, dans la chambre Wellington comme dans la Lady Arbuthnot, le nom faussé.

Parmi les inscriptions des noms royaux de la IV<sup>e</sup> dynastie affichés dans les tombes du voisinage des pyramides de Gizeh, quels étaient les bons cartouches qu'Hill devait copier ? Il n'avait pas appris l'écriture hiéroglyphique, il devait avoir emmené, au cœur de la pyramide, quelque

manuel dont il recopia les symboles complexes. Le seul et unique livre opiniâtrement cité par Vyse dans ses *chroniques* est celui de (Sir) John Gardner Wilkinson, *Materia Hieroglyphica*<sup>156</sup>. Comme le promettait la page titre, ce chercheur se donnait pour but de mettre à jour les connaissances du lecteur sur « le panthéon égyptien et la succession des pharaons depuis les origines jusqu'à la conquête d'Alexandre ». Il fut publié en 1828, quelque neuf années avant la prise d'assaut de la pyramide par Vyse. Il était l'ouvrage de référence des égyptologues anglophones.

Birch avait écrit dans son rapport, « un cartouche, similaire à celui qui était apparu la première fois dans la chambre Wellington, avait été publié par M. Wilkinson, *Mater. Hieroglyph.* ». Nous voilà nantis d'une claire identification de la source probable du cartouche peint par Hill dans la toute première chambre (la Wellington) et découvert par Vyse (*Fig 146 b*).

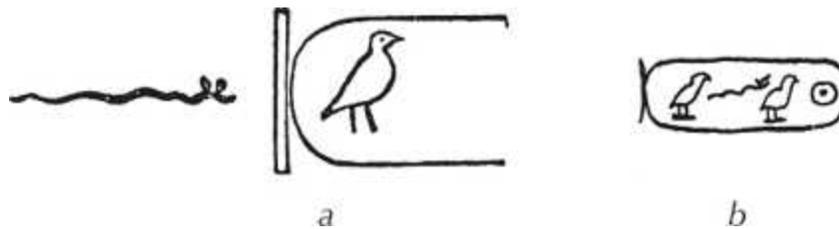
Pour avoir jeté un œil au *Materia Hieroglyphica* de Wilkinson, je me résous à me montrer de tout cœur avec Vyse et Hill : son texte, sa présentation se montrent désorganisés, les planches qui reproduisent les cartouches sont petites, médiocrement recopiées et mal imprimées. On sent les hésitations de Wilkinson, non seulement pour la lecture des noms royaux, aussi pour la façon correcte de transcrire les hiéroglyphes gravés ou sculptés sur la pierre en écriture linéaire. C'est d'autant plus sensible avec le signe du disque, tantôt, sur de tels monuments, rendu sous la forme d'une sphère solide ●, tantôt d'une sphère vide ○ et, en linéaire (ou brossé), transcrit par un cercle doté d'un point en son centre ⊙. Dans son œuvre, il transcrivit les cartouches royaux en question parfois avec un disque solide, parfois à l'aide d'un cercle ponctué au centre.

Hill avait suivi la leçon Wilkinson. Mais tous ces cartouches renvoyaient à la variante *Khnum*. Exprimé en données chronologiques : le 7 mai, seuls les cartouches « au bélier » furent dessinés. Puis, le 27 mai, quand on força le passage jusqu'à la chambre Campbell, on dénicha le cartouche vital et décisif qui épelait Kh-u-fu. Un miracle. Comment l'expliquer ?

Un indice nous est glissé dans un passage douteux des *chroniques* Vyse, dans un paragraphe consacré au constat que les pierres de lissage « ne montraient pas la moindre trace d'inscription ni de sculpture, pas plus qu'il n'en existait sur la moindre pierre de la pyramide ou à proximité (à l'exception des marques de construction déjà décrites) ». Vyse nota une autre exception : « Une partie du cartouche de Suphis, gravé sur une pierre

brune, de quinze centimètres de long sur dix de large. Ce fragment fut exhumé du terre à la face nord, le 2 juin. » Et Vyse reproduisit un dessin du fragment (*Fig. 148 a*).

Que l'on m'explique comment Vyse pouvait savoir – avant même la communication du British Museum – qu'il s'agissait d'une « partie du cartouche de *Suphis* » ! Il voudrait nous faire croire que c'est parce qu'une semaine auparavant (le 27 mai), il avait mis la main sur le cartouche entier (*Fig. 148 b*) dans la chambre Campbell.



*Fig. 148*

Mais c'est là que la suspicion joue à plein. Vyse explique dans le paragraphe cité *supra* que la pierre porteuse du nom Khoufou amputé fut mise au jour le 2 juin. Mais sa note est datée du 9 mai ! Sa manipulation de dates cherche à nous faire croire que le cartouche endommagé trouvé hors la pyramide recoupait la précédente trouvaille du cartouche complet *dans* la pyramide. Seulement, les dates montrent le contraire : Vyse avait déjà compris le 9 mai – soit dix-huit jours *avant* l'entrée dans la chambre Campbell – à quoi le cartouche si vital devait ressembler. D'une façon ou d'une autre, le 9 mai, Vyse et Hill comprirent qu'ils s'étaient mépris sur le nom correct de Khéops.

Cette prise de conscience a de quoi expliquer le voyage éclair dans la panique de Vyse et Hill au Caire, tout de suite après l'entrée dans la chambre Lady Arbuthnot. Pourquoi ce départ précipité alors que leur présence dans la pyramide s'imposait urgemment, les *chroniques* n'en soufflent mot. Je pense que le « choc » qui venait de les atteindre consistait en un nouvel ouvrage de Wilkinson, les trois volumes d'« Attitudes et coutumes des anciens Égyptiens<sup>157</sup> ».



Fig. 149

Publié à Londres plus tôt cette année-là (1837), il avait dû parvenir au Caire au cours de ces journées dramatiquement tendues. Son impression, nette, de qualité pour une fois, comprenait un chapitre consacré aux sculptures qui reproduisait le cartouche du bélier que Vyse et Hill avaient déjà copié, plus un nouveau cartouche dans lequel Wilkinson déchiffrait « Shufu ou Suphis » (Fig. 149).

La nouvelle présentation de Wilkinson a dû affoler Vyse et Hill : il avait apparemment changé son point de vue sur le cartouche du bélier (le n° 2 de sa planche). Il le lisait dorénavant « Numba-khufu ou Chembes » et non plus « Sen-Suphis ». Ces noms, écrivait-il, furent trouvés dans des tombes voisines de la Grande pyramide. C'était dans le cartouche 1 a que « nous percevons Suphis ou, à la façon dont les hiéroglyphes le notent, Shufu ou Khufu, nom facilement transcrit en Suphis ou Khéops ». Si bien qu'il était là, le nom correct qu'il fallait inscrire !

Mais alors, qui représentait le cartouche du bélier (son n° 2) ? Dans son explication des difficultés de l'interprétation, Wilkinson admettait qu'il ne pouvait savoir « si les deux premiers noms introduits ici renvoyaient tous les deux à Suphis ou si le second concernait le bâtisseur de l'autre pyramide ».

Face à ces informations déstabilisantes, comment devaient agir Vyse et Hill ? L'analyse de Wilkinson leur donnait une ligne à suivre, ils se dépêchèrent de l'appliquer. Les deux noms, avait-il écrit, « se retrouvent au mont Sinai ».

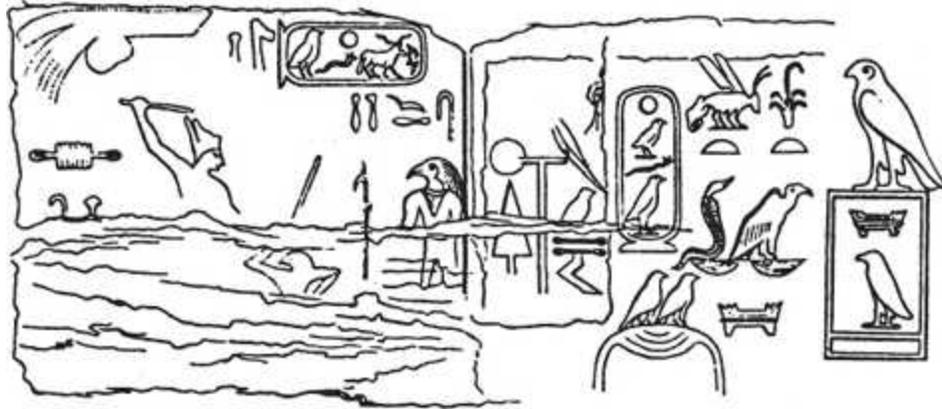


Fig. 150

D'une façon quelque peu erronée – une faute récurrente dans son œuvre –, Wilkinson faisait allusion à des inscriptions hiéroglyphiques rencontrées, non pas en réalité au mont Sinaï, mais dans la région sinaïtique des mines de turquoises. Les inscriptions étaient parvenues à la connaissance, ces années-là, grâce au *Voyage de l'Arabie Pétrée*<sup>158</sup> magnifiquement illustré dans lequel Léon de Laborde et Louis Linant de Bellefonds décrivirent la péninsule du Sinaï. Dans son édition de 1832, ses dessins comprenaient des reproductions de monuments et des inscriptions de l'oued d'accès à la région minière, le Wadi Maghara. C'est là que les pharaons, les uns après les autres, gravèrent dans le roc le rappel de leurs réussites dans le contrôle des mines disputées aux Asiatiques maraudeurs. Cette reproduction (Fig. 150) donnait les deux cartouches qu'avait commentés Wilkinson.

Vyse et Hill n'ont pas dû avoir grand mal à dénicher un exemplaire du *Voyage* de Laborde et Linant dans un Caire francophone. Ce dessin particulier avait de quoi répondre au doute de Wilkinson : le même pharaon semblait porter deux noms, l'un associé au symbole du bélier et l'autre épilé Kh-u-fu. Donc, le 9 mai, Vyse-Perring-Hill avaient appris qu'ils avaient besoin d'un cartouche supplémentaire et à quoi il devait ressembler.

Quand il força la chambre Campbell le 27 mai, le trio dut se poser la question : qu'attendons-nous ? Et c'est ainsi que le dernier cartouche probant fit son apparition sur le plus haut mur (revoir Fig. 146 a). La notoriété, sinon la fortune, était acquise à Vyse. Quant à M. Hill, il ne sortit pas de l'aventure les mains vides.

À quel degré puis-je me montrer aussi sûr de mes accusations, cent cinquante ans après l'événement ?

Au plus haut. Car, comme la plupart des faussaires, Hill, cerise sur le gâteau de ses tripatouillages, commit une grave erreur : une de celles que les anciens scribes auraient été incapables de commettre.

Il se trouva que les deux ouvrages auxquels se fièrent Vyse-Hill (les *Materia Hieroglyphica* et le *Voyage* de Laborde-Linant) contenaient des fautes d'épellation. La fine équipe, sans se douter de rien, endossa les erreurs dans les inscriptions des pyramides.

Samuel Birch le premier nota dans son rapport d'analyse que le hiéroglyphe qui notait *Kh* (la première consonne dans le nom kh-u-fu), qui se dessine  (graphiquement, une passoire), « apparaît dans l'étude de M. Wilkinson en tout point semblable au dessin du disque solaire ». Le hiéroglyphe *Kh* devait s'employer dans tous les cartouches (épelé Khnem-Kh-u-f) qui furent peints dans les deux plus basses chambres. *Mais le symbole vrai de la passoire ne fut pas employé, pas même une seule fois. À la place, la consonne Kh fut rendue par le symbole du disque solaire : celui qui dessina ces cartouches recopia l'erreur de Wilkinson...*

Quand Vyse et Hill prirent en compte le livre de Laborde-Linant, le dessin qu'il contenait aggrava l'erreur. Les gravures sur roche que les auteurs avaient reproduites incluaient le cartouche kh-u-fu sur la droite et Khnum-kh-u-f sur la gauche. Dans les deux cas, Laborde – qui avouait son ignorance des hiéroglyphes et ne s'était pas mêlé de tenter de lire les symboles – avait rendu le signe *Kh* sous la forme d'un cercle vide  (*revoir Fig. 150*).

Le symbole *Kh* était correctement noté  dans les gravures rupestres, comme l'ont vérifié toutes les autorités universitaires – Lepsius dans « Monuments d'Égypte<sup>159</sup> », Kurt Sethe dans « Documents de l'Ancien Empire<sup>160</sup> », d'Alan Henderson Gardiner et T. E. Peet dans « Les inscriptions du mont Sinai<sup>161</sup> ». Laborde commit une autre erreur catastrophique : il représenta sous la forme d'une seule inscription de pharaon à deux noms royaux ce qui était en réalité *deux* inscriptions adjacentes, sous la forme de deux styles d'écriture, pour deux pharaons distincts – ce que montre clairement la *Fig. 151*.

La représentation de Laborde poussa donc plus que jamais Vyse et Hill à penser que le cartouche essentiel de Kh-u-f-u devait figurer dans la chambre

supérieure avec le symbole du disque solaire (Fig. 146a). Mais ce faisant, le barbouilleur eut recours au symbole hiéroglyphique et au son phonétique de RÂ, suprême dieu d'Égypte ! Sans le vouloir, il avait épelé non pas Khnem-Khuf, mais Khnem-Rauf. Non pas Khufu mais Raufu. Il avait utilisé le nom du grand dieu à tort et en vain. Pour l'ancienne Égypte, c'était un blasphème.

Et une erreur inconcevable pour un scribe égyptien de l'époque pharaonique. Monument après monument, inscription après inscription, il est prouvé que le symbole de Râ ☉ et le symbole de Kh ● furent toujours correctement employés – et pas seulement à travers les inscriptions, aussi dans une seule inscription réalisée par le même scribe.

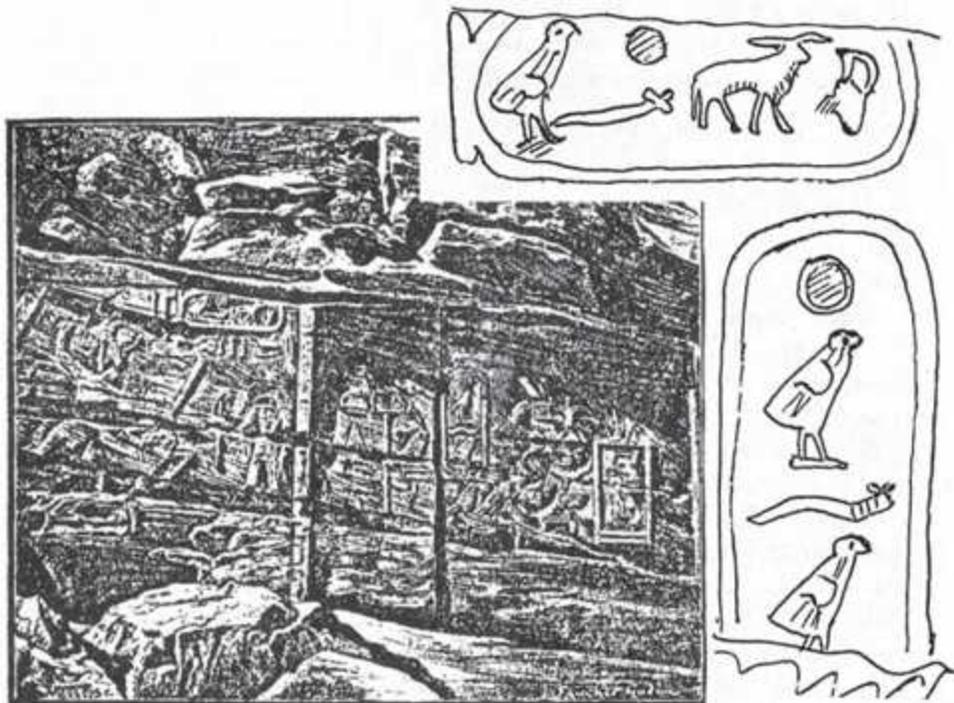


Fig. 151

Donc, la substitution de Râ par Kh devenait une erreur qui ne pouvait avoir été commise au temps de Khoufou ni sous n'importe quel autre pharaon. Seul un ignorant des hiéroglyphes, un étranger à Khoufou et un profane imperméable à la toute-puissance du culte de Râ a pu commettre une si grave faute.

Si l'on ajoute tous les aspects viciés et inexplicables de la découverte prétendue de Vyse, ce contresens ultime établit définitivement, à mes yeux, que ce sont Vyse et ses acolytes, et non pas les bâtisseurs originels de la Grande pyramide, qui sont les auteurs des marquages à la peinture rouge.

J'entends une objection possible : comment se fait-il que les visiteurs extérieurs, comme les consuls britannique et australien, ou bien Lord et Lady Arbuthnot, n'aient pas remarqué que les inscriptions semblaient de facture bien plus récente que les authentiques marques de maçons ? L'un des individus impliqués dans l'affaire à l'époque, ce M. Perring, y avait répondu dans son propre livre sur le sujet (« Les pyramides de Gizeh<sup>162</sup> »). La peinture utilisée pour les anciennes inscriptions, écrivit-il, était « composée d'ocre rouge que les Arabes nomment *moghrah* [qui est] toujours utilisé ». Non seulement cet ocre rouge était encore en usage, soutint Perring, mais « l'état de conservation des marques de carrières est tel qu'il est difficile de distinguer les marquages d'hier de ceux d'il y a trois mille ans ».

On peut dire que les faussaires apprécient les bouteilles à l'encre.

Question : Vyse et Hill – peut-être avec la connivence tacite de Perring – étaient-ils des hommes moralement capables de se livrer à une telle imposture ?

Pour Vyse, les circonstances dans lesquelles il s'est lancé dans cette aventure de découverte, son attitude à l'encontre de Caviglia, la chronologie des événements, sa volonté d'aboutir à une trouvaille majeure, pressé qu'il était par le temps et l'argent qui filaient, tout plaide en faveur d'un tempérament enclin à une telle forfaiture. Quant à Hill, que Vyse n'en finit pas de remercier tout au long de sa préface, il se trouve qu'après avoir été employé d'une usine de fabrication du cuivre quand il rencontra Vyse pour la première fois, il s'était retrouvé propriétaire de l'hôtel du Caire quand son patron quitta l'Égypte. Du côté de John Shae Perring, cet ingénieur civil mué en égyptologue, eh bien, laissons les événements ultérieurs parler d'eux-mêmes : fort du succès de cette contrefaçon, la fine équipe de Vyse remit ça, et probablement à plusieurs reprises...

Depuis le début, au fur et à mesure que des découvertes se succédaient dans la Grande pyramide, Vyse poursuivait mollement les travaux de Caviglia à l'intérieur des deux autres pyramides et dans leur proximité. Encouragé par son aura de réussite nouvelle induite par les découvertes

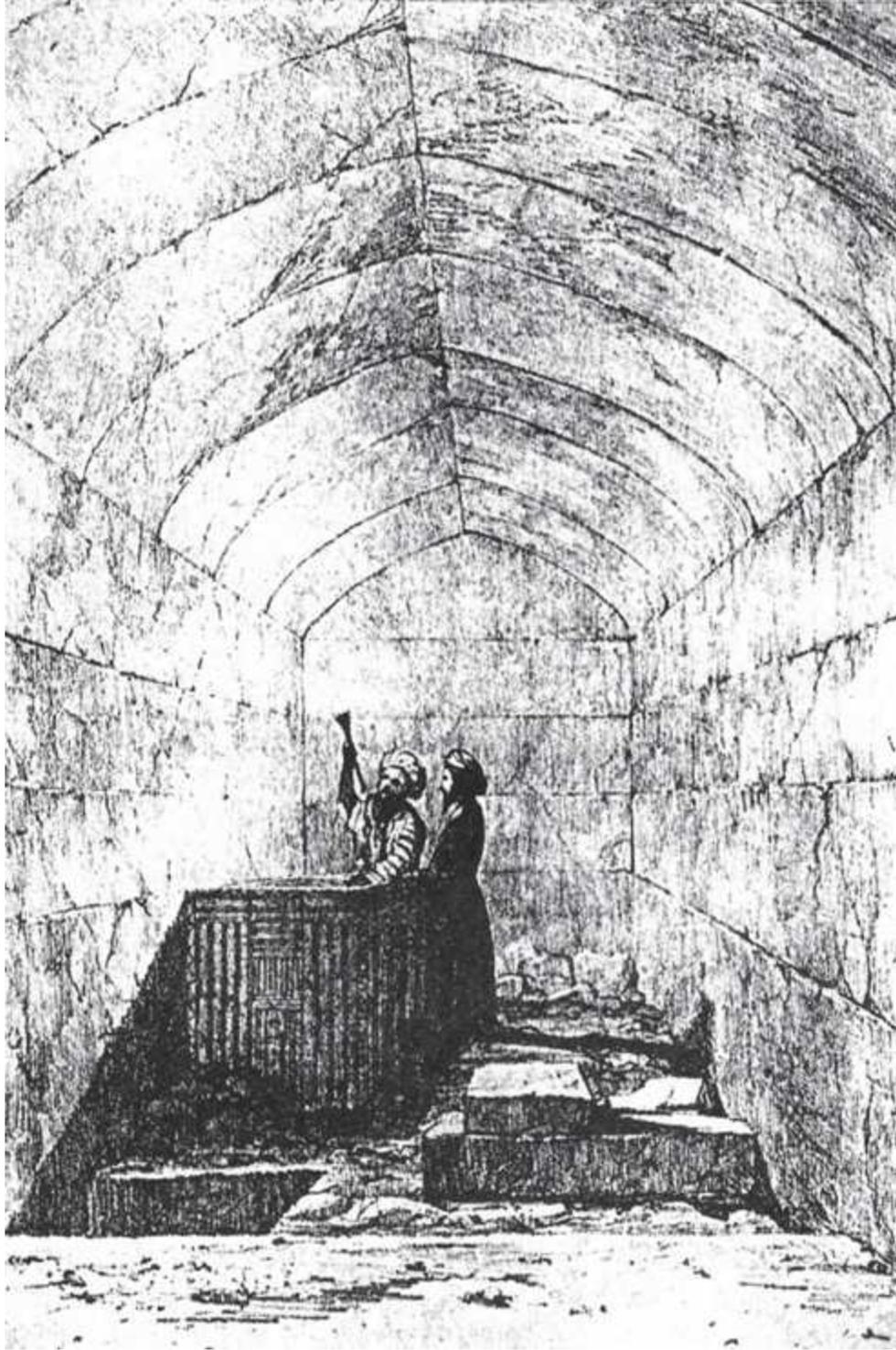
dans la Grande pyramide, il décida de remettre son retour en Angleterre pour engager des efforts concertés en vue d'arracher leurs secrets aux deux autres pyramides.

À l'exception de marquages à l'ocre rouge sur pierre que les experts venus du Caire attribuèrent aux tombes et autres structures extérieures aux pyramides, mais non aux pyramides elles-mêmes, rien d'important n'avait été découvert dans la deuxième pyramide. En revanche, les efforts de Vyse se révélèrent payants pour la troisième. À la fin de juillet 1837 – je l'ai mentionné rapidement plus haut –, ses ouvriers forcèrent la « chambre sépulcrale » où ils trouvèrent un « sarcophage » de pierre richement décoré mais vide (*Fig. 152*). Des graffitis arabes sur les murs et d'autres traces suffirent à convaincre que cette pyramide « avait été très fréquentée » : les sols de pierre de ses chambres et ses passages se présentaient « bien érodés, vitrifiés par le constant passage d'une foule de gens ».

Malgré cette haute fréquentation et en dépit du coffre de pierre déserté, Vyse se mit en tête de trouver la trace probante de son bâtisseur – un exploit à la hauteur de la découverte dans la Grande pyramide.

Dans une autre chambre rectangulaire, que Vyse qualifia de « grand appartement », l'on tomba sur des monceaux d'ordures aux côtés des « tags » arabes griffonnés révélateurs. Sur l'heure, Vyse décréta que cette chambre était « selon toute vraisemblance destinée aux cérémonies funèbres, à l'image de celles d'Abou Simbel, de Thèbes, etc. ». Alors que l'on évacuait les déchets,

l'on dégagea une grande portion du couvercle du sarcophage [...] et, tout près de lui, des fragments de la partie supérieure de la boîte d'une momie (porteuse de hiéroglyphes parmi lesquels le cartouche de Menkérê [Mykérinos]) furent identifiés sur un bloc de pierre, au voisinage de restes d'un squelette constitués de côtes et de vertèbres, des os des jambes et des pieds, le tout enveloppé dans un grossier linceul laineux teint en jaune [...]



*Fig. 152*

La majeure partie des panneaux de bois et le linceul furent par la suite retirés des ordures.

Il semble en conséquence que, comme le sarcophage n'était pas déplaçable, on avait apporté l'emboîtement de bois qui contenait le corps dans le grand appartement pour l'examiner.

À l'époque, voici le scénario que Vyse avait tracé : des siècles auparavant, des Arabes avaient violé la chambre sépulcrale. Ils y avaient trouvé le sarcophage et soulevé son couvercle. À l'intérieur, une momie couchée dans un cercueil de bois – la momie du bâtisseur de la pyramide. Les Arabes avaient traîné le cercueil et la momie dans le grand appartement pour les examiner, et, ce faisant, les avaient brisés. Et voilà que Vyse trouva tous ces reliefs. Et voilà qu'il mit la main sur un cartouche resté intact sur un fragment de la boîte de la momie (*Fig. 153*) qui se lisait « *Men-ka-râ* » – le Mykérinos même d'Hérodote. Et voilà qu'il avait prouvé l'identité des bâtisseurs des deux pyramides !

Le sarcophage sombra en mer lors de son transport vers l'Angleterre. Pas l'emboîtement de la momie et les os qui, eux, parvinrent sans encombre au British Museum, où Samuel Birch examina à loisir l'inscription même, plutôt que de travailler à partir de facsimilés (comme il l'avait fait pour les inscriptions des chambres de la Grande pyramide). Il rendit rapidement publics ses doutes : « le cercueil de Mykérinos, dit-il, présente des différences de style considérables » avec les monuments de la IV<sup>e</sup> dynastie. De son côté, Wilkinson agréa la boîte de la momie comme preuve d'authentification de l'identité du bâtisseur de la pyramide. Mais il émit des doutes sur la momie elle-même : les tissus qui l'enveloppaient ne lui semblaient pas remonter à l'antiquité revendiquée. En 1883, Gaston Maspero estima que « le couvercle-coffre de bois du roi Menchere n'est pas de la IV<sup>e</sup> dynastie ». Il l'expertisa avoir été remis en état au cours de la XXV<sup>e</sup> dynastie. En 1892, Kurt Sethe résuma l'opinion de la majorité : le couvercle du cercueil « ne pouvait avoir été fabriqué qu'après la XX<sup>e</sup> dynastie ».



Fig. 153

On le sait désormais, ni l'emboîtement de la momie ni les os n'étaient les restes des funérailles originelles. Iorwerth Eiddon Stephen Edwards (*Les Pyramides d'Égypte*<sup>163</sup>) exprima la chose ainsi : « Dans la chambre funéraire initiale, le colonel Vyse avait découvert quelques os humains et le couvercle d'un cercueil de bois anthropoïde sur lequel avait été inscrit le nom de Mykérinos. La facture de ce couvercle, désormais au British Museum, ne peut remonter à l'époque de Mykérinos puisqu'il affecte une forme qui n'entra en usage qu'à l'époque saïtique. Des tests radiocarbone ont montré que les os datent des débuts de l'ère chrétienne. »

La simple négation de l'authenticité de la trouvaille ne va toutefois pas au fond des choses. Si les restes ne relevaient pas de funérailles originelles, ils résultaient donc d'un enterrement de type intrusif. Mais dans ce cas précis, la momie et le cercueil seraient de la même période. En l'occurrence, tel n'était pas le cas : cette fois, quelqu'un avait réuni une momie exhumée de quelque part et un cercueil venu d'ailleurs. Conclusion indiscutable : ces découvertes résultaient d'une *fraude archéologique délibérée*.

Pareil assortiment malvenu aurait-il pu naître d'une coïncidence – des restes introduits dans la pyramide, fruit de *deux* enterrements intrusifs, à

deux époques ? Douteux, dans la mesure où le fragment de cercueil portait le cartouche Men-ka-râ : un cartouche déniché sur des statues et des inscriptions aux alentours de la troisième pyramide et de ses temples (mais non à l'intérieur de ladite pyramide). Il est probable au surplus que le cercueil porteur du cartouche avait été exhumé dans ces parages. La datation du cercueil à des époques antérieures ne tient pas, non seulement en raison de sa forme, aussi de par l'épellation de l'inscription : il s'agit d'une prière à Osiris tirée du *Livre des morts*. Son apparition sur un cercueil de la IV<sup>e</sup> dynastie a été qualifiée de « remarquable » par le naïf Samuel Birch (pourtant un solide savant) dans son « Histoire ancienne des monuments<sup>164</sup> ». Nul besoin d'y voir « un emprunt », comme l'ont suggéré certains experts, à la XXVI<sup>e</sup> dynastie. Nous savons, grâce à la Liste royale de Sési I<sup>er</sup> d'Abydos, que le huitième souverain de la VI<sup>e</sup> dynastie portait aussi le nom de Men-ka-râ et que son nom se libellait de la même façon.

C'est clair : quelqu'un avait d'abord trouvé, non loin de la pyramide, le cercueil. L'importance de cette trouvaille avait sans doute été comprise puisque – comme il l'a dit lui-même – Vyse avait mis la main tout juste le mois d'avant sur le nom de Men-ka-râ (Mykérinos) tracé en rouge sur le plafond de la chambre funéraire de la pyramide du milieu parmi les trois petites, au sud de la troisième pyramide. Cette trouvaille a fort bien pu donner à l'équipe l'idée de créer de toutes pièces une découverte au cœur de la troisième pyramide même...

Ce sont Vyse et Perring qui la revendiquèrent. Ils ne purent perpétrer la fraude sans l'aide de Hill.

Une fois de plus, les propres *chroniques* de Vyse nous mettent la puce à l'oreille. « Parce que je n'étais pas sur place lors de la découverte [des vestiges], écrivit le colonel, je demandai à M. Raven, après qu'il sera retourné en Angleterre, d'en rédiger le récit » en sa qualité de témoin indépendant. D'une manière ou d'une autre, la présence de ce H. Raven fut organisée au bon moment. Il adressa sa lettre de certification au colonel Vyse, auquel il donnait du « Monsieur », en signant « Votre très obéissant serviteur ». En voici la teneur :

[...] En déblayant les décombres de la grande chambre d'entrée, après un travail de plusieurs jours, et quand les ouvriers s'étaient avancés à une certaine distance vers l'angle sud-est, quelques os

furent d'abord découverts au milieu des décombres ; le reste des os et les morceaux du cercueil furent trouvés immédiatement après et tous ensemble. On ne put découvrir dans la chambre aucune autre partie du cercueil et des os ; je fis alors examiner de nouveau avec le plus grand soin les décombres qui avaient préalablement été enlevés de la chambre, lorsqu'on y trouva les débris du cercueil et les enveloppes de la momie ; mais on ne put en tirer rien de plus, quoiqu'on ait soumis toutes les autres parties de la pyramide à une minutieuse exploration, dans le but de compléter le cercueil autant que possible [...] <sup>165</sup>

Nous disposons désormais d'une meilleure vision des événements. Quelques jours durant, les ouvriers ont débarrassé les déchets du « grand appartement » pour les entasser à proximité. Quoique minutieux, leur examen n'a rien donné. C'est alors, le dernier jour, comme il ne restait plus qu'à dégager le coin sud-est de l'angle de la pièce, que quelques os et les fragments d'un cercueil de bois firent leur apparition. « On ne put découvrir dans la chambre aucune autre partie du cercueil et des os. » C'est alors qu'il est discrètement glissé que les déblais qui avaient été évacués de la salle – un tas d'un mètre de haut – furent « examin[és] de nouveau avec le plus grand soin ». Non pas examinés, mais « examinés *de nouveau* ». Alors – nous y voilà –, « [...] on y trouva les débris du cercueil et les enveloppes de la momie » : d'autres os et des fragments de cercueil avec le cartouche primordial refirent surface !

Où se cachait le reste du squelette et du cercueil ? « [...] quoiqu'on eût soumis toutes les autres parties de la pyramide à une minutieuse exploration, dans le but de compléter le cercueil autant que possible », l'on ne trouva plus rien d'autre nulle part dans la pyramide. Autrement dit, à moins de croire que les restes d'os et de fragments de cercueil furent dispersés en guise de souvenirs au fil des siècles passés, force nous est de conclure que quiconque *transporta* les fragments découverts n'apporta que ce qu'il fallait pour créer la découverte : soit un cercueil complet et une momie entière s'avéraient non disponibles, soit ils étaient trop encombrants pour être introduits en douce.

Les inventeurs furent congratulés pour cette seconde trouvaille majeure – le colonel Vyse se vit promu peu de temps après général. Perring et lui

s'arrangèrent pour produire, sur le site de la pyramide à degrés de Djoser, une pierre porteuse du nom de Djoser – à la peinture rouge, ça va de soi.

Les *chroniques* ne se montrent pas suffisamment détaillées pour donner prise à une nouvelle accusation de contrefaçon. Mais il n'est en soi pas crédible du tout que la même équipe réussisse encore une fois à exhumer la preuve d'un bâtisseur de pyramide de plus.

Alors que la plupart des égyptologues ont accepté sans autre enquête l'affirmation que le nom de Khoufou figure dans la Grande pyramide, les travaux de Sir Alan Gardiner montrent bien qu'il exprimait des doutes en la matière. Dans son « Égypte des pharaons<sup>166</sup> », il publia des reproductions de cartouches royaux qui montraient clairement la différence entre les hiéroglyphes *Râ* et *Kh*. Le cartouche de Khéops, écrivit-il, « se rencontre dans bon nombre de carrières, dans les tombes de sa parentèle et des nobles, comme dans un certain écrit postérieur ». Il est parlant qu'il ait omis l'inscription Khéops de la Grande pyramide dans cette liste... Sir Alan, tout autant, passa sous silence les découvertes de Vyse dans la troisième pyramide. Il ne cita pas même son nom.

Si la preuve de l'érection des pyramides de Gizeh par les pharaons nommés vole en éclats, il n'existe plus aucune raison de douter de l'authenticité de la stèle de l'inventaire qui proclame que les pyramides et le Sphinx existaient déjà quand Khoufou s'en vint rendre hommage à Isis et à Osiris.

Face à ma thèse polémique qui affirme que ces trois pyramides furent l'œuvre des « dieux », plus aucun argument contradictoire ne tient la corde. Bien au contraire : tout ce que nous savons d'elles tend à montrer qu'elles ne furent pas de fabrication humaine pour une utilisation humaine.

Il me reste à démontrer comment elles servirent de composants à la grille de guidage qui desservait le spatiodrome des Nephilim.

## Chapitre 14

### **Sous le regard du Sphinx**

**A** un moment du passé, les pyramides de Gizeh furent conçues comme composantes du quadrillage d'atterrissage dont les sommets du massif Ararat constituaient le point focal, qui intégrait Jérusalem comme Centre de contrôle de mission et qui guidait les engins spatiaux jusqu'au spatioport de la péninsule du Sinäi.

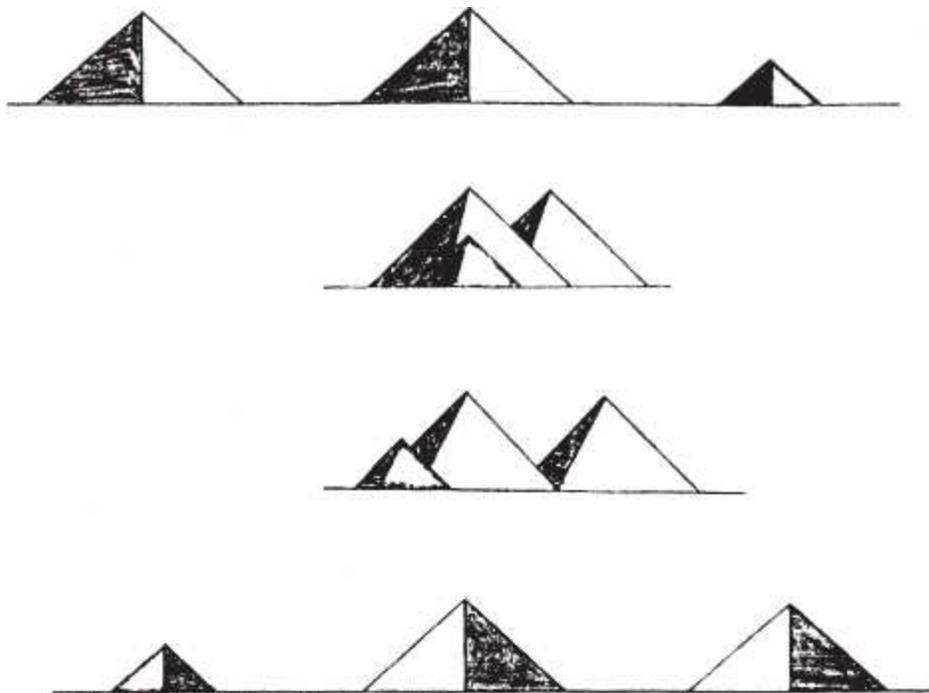
Mais avant tout, les pyramides servaient de balises de repérage par la simple vertu de leur emplacement, de leur alignement, de leur forme. Toutes les pyramides, je le rappelle, étaient au départ constituées de terrasses – sur le modèle des ziggourats de Mésopotamie. Mais quand les « dieux qui du ciel vinrent » expérimentèrent le bâtiment, à l'aide de leur modèle à l'échelle sur le plateau de Gizeh (la troisième pyramide), il est possible qu'ils aient estimé que la silhouette de la ziggourat et son ombre portée sur les roches ondoyantes et les sables sans cesse en mouvement produisaient une image trop peu nette pour jouer son rôle de « pointeur » fiable. D'où le revêtement des pyramides à degrés pour aboutir à une pyramide « finalisée », avec sa pierre calcaire blanche (pour la réflexion de la lumière), parfait jeu de lumière et d'ombre à l'usage d'une navigation sûre.

En 1882, Robert Ballard, accoudé à la fenêtre de son train, regardait les pyramides de Gizeh. Il s'aperçut que l'on pourrait trianguler l'endroit où lui se trouvait – emplacement et direction – par le jeu sans cesse changeant de l'alignement desdites pyramides (*Fig. 154*). Il approfondit son observation dans « La solution à la question des pyramides<sup>167</sup> » en montrant qu'elles étaient alignées les unes par rapport aux autres au nom du principe de base des triangles à angles droits de Pythagore : leurs côtés sont proportionnels les uns aux autres selon le triplet 3, 4, 5<sup>168</sup>. Les « pyramidologues » ont en outre noté que l'ombre portée des pyramides joue les cadrans solaires géants : la direction et la longueur des ombres donnent la période de l'année et de la journée.

Mais les silhouettes et les ombres des pyramides revêtent une importance bien plus grande pour un observateur en hauteur. Comme le montre cette photographie aérienne (*Fig. 155*), la forme même des bâtiments projette des ombres en forme de flèches, parfaits pointeurs immanquables.

Quand tout fut prêt pour l'établissement d'un spatiodrome dans les règles, le dispositif exigea un corridor de rentrée bien plus long que celui qui était en usage à Baalbek. Pour leur spatiodrome antérieur, en Mésopotamie, les Anunnaki (les bibliques Nephilim) avaient opté pour la montagne la plus visible du Proche-Orient – le mont Ararat – en guise de point de visée. Il n'est pas surprenant qu'au nom des mêmes principes ils le choisirent à nouveau comme repérage majeur de leur nouvelle base spatiale.

De la même façon qu'un faisceau toujours plus grand de « coïncidences » de triangulation et de perfection géométrique a été mis en évidence à travers la construction et l'alignement des pyramides de Gizeh au fur et à mesure qu'on les a examinées, étudiées, j'ai trouvé des « coïncidences » de triangulation et d'alignement à n'en plus finir quand j'ai établi le quadrillage d'atterrissage mis au point par les Anunnaki. Si les sommets du mont Ararat servirent de point de visée du nouveau corridor de rentrée, alors sa ligne nordouest comme sa ligne sud-est devaient nécessairement converger sur Ararat. Mais sur quoi pointait l'autre ligne de triangulation, l'extrémité du Sinaï ?



*Fig. 154*



*Fig. 155*

Le mont Sainte-Catherine se trouve au cœur d'un massif semblable de pics de granite, quoique moins élevés. Quand la Mission de l'étude militaire

pilotée par les Palmer organisa l'exploration de la péninsule du Sinaï, elle estima que Sainte-Catherine, fût-il le sommet culminant, ne se démarquait pas suffisamment pour servir de repère géodésique. La mission choisit à la place le *mont Umm Shumar* (Fig. 156) qui, à deux mille six cent un mètres, tutoie presque en hauteur le mont Sainte-Catherine (du reste, jusqu'à ce que l'étude militaire le démente, l'on pensait qu'Umm Shumar était le plus élevé des deux monts). À la différence de Sainte-Catherine, Umm Shumar se dresse de façon distincte, repérable à loisir. Du haut de ses pics, l'on découvre les deux golfes. Ses panoramas ouest, nord-ouest, sud-ouest et est sont dégagés. Raisons pour lesquelles les Palmer choisirent ce mont Umm Shumar sans hésiter pour en faire leur repère géodésique, le point à partir duquel ils allaient établir le relevé de la péninsule et la mesurer.

Le mont Sainte-Catherine aurait pu convenir pour un corridor de rentrée court centré sur Baalbek. Mais pour contrepoint du repère focal lointain d'Ararat, il fallait choisir un repère bien plus visible et immanquable. J'estime que pour des raisons identiques à celles des Palmer, les Anunnaki optèrent pour le mont Umm Shumar, promu ancrage de la ligne de guidage sud-est du nouveau corridor.

Tout intrigue autour de ce mont et sa localisation. À commencer par son nom – énigmatique et significatif à souhait – qui se traduit par « Mère de Sumer ». Titre que l'on donnait à Ningal, épouse de Sîn, à Ur...

Contrairement au mont Sainte-Catherine au cœur du massif du Sinaï formé par des sommets de granite élevés, et donc très difficile d'accès, le mont Umm Shumar se dresse à la marge du massif granitique. Les plages de sable à cet endroit, en bordure du golfe de Suez, recèlent plusieurs sources naturelles d'eaux chaudes. Était-ce en cette villégiature qu'Asherah passait ses hivers quand elle résidait « du côté de la mer » ? À partir de là, l'on n'est vraiment qu'à une « trotte d'âne » du mont Umm Shumar – un parcours décrit de façon très vivante dans les textes ougaritiques à l'occasion du voyage d'Asherah venue appeler El au mont.



Fig. 156

À quelques kilomètres seulement des côtes en provenance des sources chaudes se trouve la cité portuaire de ces rives la plus importante de la péninsule, *el-Tor*. Un nom – encore une coïncidence ? – qui veut dire « le Taureau ». Nous l'avons dit, il s'agit d'une épithète d'El (que les textes d'Ougarit nomment « le taureau El »). L'endroit servit de port de golfe majeur du Sinaï depuis les temps les plus reculés. Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de la ville de Tilmun (à ne pas confondre avec le territoire du Tilmun), évoquée dans les textes sumériens. Il se pourrait bien que ce soit le port même que Gilgamesh avait prévu d'atteindre par la mer, à partir duquel son ami Enkidu devait rejoindre les mines proches (où il avait été condamné au bagne à vie). Lui allait pouvoir gagner le « site d'atterrissage où se dressaient les *Shems* ».

Les sommets du massif granitique de la péninsule face au golfe de Suez portent des noms qui interpellent et posent question. L'un s'appelle « mont de la Mère bénie ». Plus près d'Umm Shumar, le mont *Téman* [Théman] (« le Sud ») dresse sa cime. Le nom rappelle les versets d'Habacuc : « Dieu vient de Téman [...] Sa majesté couvre les cieux, Et sa gloire remplit la terre [...] Devant lui marche le *mot* [la peste], Et l'éclair [la peste] est sur ses traces. *Il s'arrête, et [de l'œil] il mesure la terre* » (Habacuc, 3:3-6).

Le prophète faisait-il allusion au mont qui porte encore ce nom même – *Téman* – le voisin sud de la « Mère bénie » ? Puisque aucun autre mont ne porte un tel nom, l'identification semble des plus plausibles.

Le mont Umm Shumar cadre-t-il avec le quadrillage d'atterrissage et le réseau des sites sacrés mis en place par les Anunnaki ?

Je pense qu'il se substitua au mont Sainte-Catherine quand le corridor d'entrée fut finalisé pour jouer le rôle de ligne d'ancrage sud-est du corridor centré sur le mont Ararat. Dans ces conditions, quel était le point de repérage complémentaire pour la ligne nordouest ?

À mon sens, la création d'Héliopolis ne dut rien au hasard. *Le site se trouve pile sur la ligne originelle Ararat-Baalbek-Gizeh*. Mais à un point qui le rend *équidistant d'Ararat comme l'est Umm Shumar* ! Une localisation fixée, je pense, par la mesure de la distance Ararat-Umm Shumar, reportée à distance identique sur un point de la ligne Ararat-Baalbel-Gizeh (*Fig. 157*).

Au fur et à mesure que se déploie l'étonnant réseau de sommets, naturels comme artificiels, intégrés dans la grille des atterrissages et des communications des Anunnaki, l'on doit se demander s'ils servirent de phares de repérage uniquement par leur hauteur et leur forme. N'étaient-ils pas pourvus d'un équipement de guidage ?

Quand les deux paires de conduits étroits qui partaient des chambres de la Grande pyramide furent découvertes, l'on a pensé qu'ils avaient servi à envoyer de la nourriture aux aides du pharaon présumés avoir été murés vivants dans sa tombe. À partir du moment où les équipiers de Vyse dégagèrent le conduit nord de la « chambre du roi », un courant d'air frais envahit l'espace. De cet instant, on désigna les conduits sous l'appellation de « puits d'aération ». Ce qui fut contrebattu, de surprenante façon, par d'éminents scientifiques dans une publication académique hautement prisée (« Communications de l'Institut de recherche orientale de l'Académie des sciences allemandes à Berlin<sup>169</sup> »). Quand bien même l'établissement académique n'était pas disposé à remettre en cause la théorie des « pyramides-tombes », Virginia Trimble et Alexander Badawy conclurent, dans des numéros du Bulletin de l'année 1964, en faveur de fonctions astronomiques pour les « puits d'aération » car « ils étaient sans contestation possible dirigés avec une erreur inférieure au degré vers les étoiles circumpolaires ».

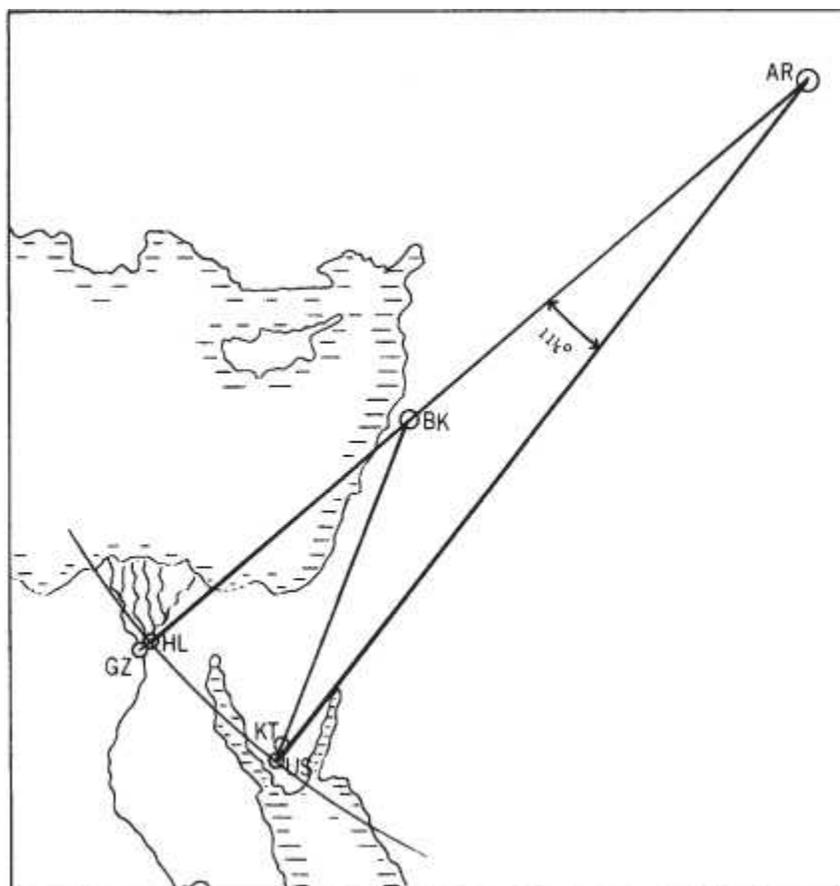


Fig. 157

Je ne doute pas à mon tour que la direction et l'inclinaison des conduits aient été voulues. Mais je n'en demeure pas moins intrigué de constater qu'à partir du moment où l'air circule dans la « chambre dite du roi », la température qui y règne reste constante à vingt degrés Celsius, quel que soit le temps extérieur. Voilà qui semble confirmer les conclusions d'Edme François Jomard (membre de l'équipe des scientifiques de Bonaparte) qui avait suggéré que la « chambre du roi » et son « sarcophage » n'avaient nulle fonction funéraire, mais constituaient la chambre de conservation des poids et des outils de mesure standard qui, tout comme de nos jours, sont conservés dans un environnement constant de température et d'humidité.

Jomard n'aurait pu imaginer – en 1824 – un appareillage sophistiqué de guidage plutôt que des unités métriques et kilogrammiques. Mais à nous, rien ne nous l'interdit, bien sûr.

Parmi ceux qui se sont posé la question de l'utilité de la superstructure compliquée des cinq espaces vides ménagés au-dessus de la « chambre du

roi », beaucoup ont conclu qu'ils servaient à soulager la pression qui pesait sur la chambre. Mais le même effet fut obtenu pour la « chambre de la reine » par le recours à des blocs de pierre encore plus massifs au-dessus d'elle, sans une telle répétition de « compartiments de décharge ». Quand Vyse et ses hommes se tenaient dans ces compartiments, ils étaient étonnés d'entendre clairement ce qui se disait ailleurs dans la pyramide. Flinders Pétrie (« Les pyramides et les temples de Gizeh<sup>170</sup> »), qui examina avec soin la « chambre du roi » et le « coffre » de pierre à l'intérieur, conclut qu'ils avaient été dessinés tous deux selon deux triangles de Pythagore parfaits. Pour extraire le coffre d'un bloc de pierre massif, avait-il estimé, il fallait user d'une scie pourvue de lames de près de trois mètres de large aux dents de diamant. Pour l'éviter, l'on avait besoin de perceuses à mèches diamant, appliquées avec une force de deux tonnes. Comment avait-on réussi cet exploit, ça le dépassait. Et dans quel but ? Il souleva le coffre pour vérifier s'il dissimulait une ouverture quelconque (ce n'était pas le cas). Il le frappa : le coffre émit comme un profond son de cloche qui se répercuta dans toute la pyramide. Cette sonorité de cloche du coffre fut rapportée par d'autres enquêteurs. Qu'étaient donc cette « chambre du roi » et son « coffre » pour servir ainsi d'émetteurs de fréquence ou de chambres d'écho ?

À notre époque, l'équipement de guidage des tours de contrôle émet des signaux électroniques que les instruments d'un appareil à l'approche modulent en un buzz agréable si la ligne de vol est conforme. Il se transformera en un bip d'alerte si l'avion se déporte. Il va de soi que, dès que possible après le Déluge, on achemina un nouvel équipement de guidage sur la Terre. Les représentations égyptiennes des divins « porteurs de cordeaux » (*revoir Fig. 121*) précisaient que les « pierres de Splendeur » furent installées aux deux points d'ancrage du corridor d'entrée. Ma thèse veut que la fonction des multiples chambres internes à la pyramide était d'abriter de tels appareillages de guidage et de communication.

*Shad El* – « la montagne d'El » – était-elle à son tour équipée ?

Les textes ougaritiques emploient invariablement cette expression de « pénétrer le *Shad* d'El » quand il s'agit de décrire les arrivées d'autres dieux en présence d'El « à l'intérieur de ses sept chambres ». Autrement dit, ces chambres se trouvaient *dans* la montagne – comme les chambres à l'intérieur de la montagne artificielle que constitue la Grande pyramide.

Les historiens des premiers siècles chrétiens contèrent que le peuple qui vivait au Sinâï et dans les régions frontalières de la Palestine et de l'Arabie du Nord rendait un culte au dieu *Dushara* [Dusarès, dhû Sharâ], « Celui-du-Sharâ », « de la Montagne », et à son épouse Allat, « Mère des dieux » : les transpositions transparentes d'El et d'Elat, sa femme Asherah. L'objet sacré de Dushara fut, fort heureusement, reproduit sur une pièce de monnaie par les soins du gouverneur romain de ces provinces (*Fig. 158*). Il est curieux de voir qu'il ressemble aux énigmatiques chambres au sein de la Grande pyramide – un escalier incliné (la « galerie ascendante ») conduit à une chambre entourée de blocs massifs (la « chambre du roi »). Au-dessus, un empilement de pierres reproduit les « chambres de décharge » de la pyramide.



*Fig. 158*

Puisque les passages ascendants de la Grande pyramide – qu'elle seule possède – étaient on ne peut plus scellés quand les hommes d'Al-Ma'mûn en forcèrent le passage, la question devient : qui, dans l'Antiquité, connaissait concrètement, pour pouvoir le transposer, l'agencement interne de la Grande pyramide ? La réponse coule de source : ses architectes et bâtisseurs, eux qui dominaient un tel savoirfaire. Eux seuls se montraient en mesure de reproduire une telle construction ailleurs, à Baalbek ou au sein des monuments d'El.

À telle enseigne, alors même que le mont de l'Exode se nichait quelque part ailleurs, dans la partie nord de la péninsule, que le peuple de la région transmet de génération en génération le souvenir de montagnes sacrées parmi les sommets du sud de la péninsule. Il s'agissait des montagnes qui,

par le seul jeu de leurs hauteur et emplacement, et grâce aux instruments qu'elles contenaient, servaient de balises aux « chevaucheurs des nuées ».

Au temps du premier spatiodrome installé en Mésopotamie, la ligne de vol suivait un tracé central, précisément établi au milieu du corridor d'accès en forme de flèche. Tandis que des balises de guidage clignotaient et émettaient leurs signaux pour matérialiser les lignes des côtés, c'était le long de ce plan de vol central que la Mission de contrôle était installée : un « *hub* » de toute la structure de communication et de guidage, là où l'ensemble des données informatisées des orbites planétaires et des trajectoires des vaisseaux spatiaux était stocké.

Au temps où les Anunnaki étaient venus une première fois sur la Terre et qu'ils avaient installé leurs complexes et port spatial en Mésopotamie, le Centre de contrôle de mission se basa à Nippur, « le site carrefour ». Son quartier « sacré » ou réservé demeurait sous la stricte autorité d'Enlil. On l'appelait le KI.UR (« la Ville de la Terre »). En son cœur, sur une plateforme construite à cet effet, dominait le DUR. AN.KI – « le lien entre ciel et Terre ». Il s'agissait, le décrivaient les textes sumériens, d'« un grand pilier élevé vers le ciel qui touchait aux nuages ». Solidement ancré sur la « plateforme que rien ne pouvait briser », le pilier était le moyen par lequel Enlil « prononçait le mot » qui partait au ciel.

Tous ces termes, ces expressions, résument les tentatives des Sumériens de décrire les antennes sophistiquées et l'équipement de communication que l'on va tirer de la « traduction » pictographique du nom d'Enlil : il était représenté comme par un système de longues antennes aériennes et une structure de communications (*revoir Fig. 52*).

À l'intérieur de cette « maison haute » d'Enlil, se cachait une chambre pleine de mystère, dite DIR.GA – rendu littéral, « chambre sombre en forme de couronne ». De quoi puissamment évoquer par ce nom descriptif la « chambre du roi » à la fois cachée et mystérieuse. Au sein du DIR.GA, Enlil et ses assistants conservaient les si précieuses « tablettes de destinée », réceptacles de l'information orbitale et des données de vol. Un jour, un dieu capable de voler tel l'oiseau déroba ces tablettes. Alors,

Les divines formules furent suspendues.

L'immobilité s'abattit. Le silence prévalut [...]

La brillance du sanctuaire avait fui.

Dans ce DIR.GA, Enlil et son équipe veillaient sur les chartes célestes et « portaient à la perfection » les ME – un terme qui englobait les instruments et les fonctions opérationnelles des astronautes. Il s’agissait d’une chambre

Aussi mystérieuse que le lointain éther,  
À l’image du zénith sidéral.  
Parmi ses emblèmes [...]  
Les emblèmes des étoiles.  
Les ME elle portait à la perfection.  
Ses mots sont destinés à l’expression [...]  
Ses mots sont des oracles bienveillants.

Un Centre de contrôle de mission, semblable à celui qui avait géré le corridor d’atterrissage dans une Mésopotamie antédiluvienne, devait s’établir dans le cadre du spatiodrome du Sinai. Où ?

Je réponds : à *Jérusalem*.

Cette cité sanctifiée pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, jusqu’à son atmosphère habitée par quelque mystère inexplicable qui n’est pas de la terre, fut une ville sacrée avant même que le roi David ne l’érige en capitale et que Salomon n’y bâtit la demeure du Seigneur. À l’époque où le patriarche Abraham en atteignit les portes, elle était déjà le centre bien établi d’*El* le Suprême, le Juste au ciel et sur Terre. Son nom connu le plus ancien était *Ur-Shalem* – « la ville du cycle complet » – qui évoque un lien avec des questions d’orbites ou avec le dieu des Orbites. À qui *Shalem* a-t-elle pu appartenir ? Les spécialistes ne manquent pas de théories. Pour quelques-uns (à travers Benjamin Mazar, auteur de « Jérusalem avant la royauté de David<sup>171</sup> »), elle fut à Shamash, petitfils d’Enlil. D’autres donnent la préférence à Ninib, fils d’Enlil. Mais pour toutes les thèses, les racines de Jérusalem plongent sans conteste dans le panthéon mésopotamien.

Dès son origine, Jérusalem occupe trois sommets. Du nord au sud, il s’agit du mont *Sophim*, du mont *Moriah* et du mont *Sion*. Chacun traduit sa fonction : le plus au nord était le « mont des Veilleurs » (il porte aujourd’hui en anglais le nom de Scopus). Au milieu se dressait le « mont de la Direction ». Le plus au sud, le « mont du Signal ». Des noms qu’ils ont conservés malgré le passage des millénaires.

Les vallées de Jérusalem portent, elles aussi, des noms et des épithètes révélateurs. L'une d'elles se désigne, dans *Ésaïe*, sous l'appellation de vallée de l'*Hizzayon*, autrement dit de *la Vision*. La vallée du *Cédron* [Kidron] était connue comme la « vallée du Feu ». Dans la vallée de l'*Hinnom* (la *géhénne* du Nouveau Testament en grec), à en croire des légendes vieilles de plusieurs millénaires, il existait un accès au monde souterrain repéré par une colonne de fumée qui sourdait entre deux palmiers. Et la vallée des *Rephaim* a hérité du nom des divins guérisseurs placés, selon les textes ougaritiques, sous l'autorité de la déesse Shapash [Shepesh, Shapshu]. Des traductions en araméen de l'Ancien Testament rendaient leur nom par « héros ». La première traduction grecque de l'Ancien Testament nommait l'endroit vallée des *Titans*.

Des trois monts de Jérusalem, c'est Moriah que l'on considéra comme le plus sacré de tous. La Genèse énonce explicitement que c'est à partir de l'un des sommets du Moriah que le Seigneur guida Abraham en compagnie d'Isaac, au moment où fut sondée la fidélité du patriarche. Les légendes juives expliquent qu'Abraham reconnut le mont Moriah à distance pour avoir vu à son sommet « un pilier de feu qui liait la terre au ciel, accompagné d'un nuage épais dans lequel la gloire de Dieu était visible ». Une expression quasiment identique à la description biblique de la descente du Seigneur sur le mont Sinäi.

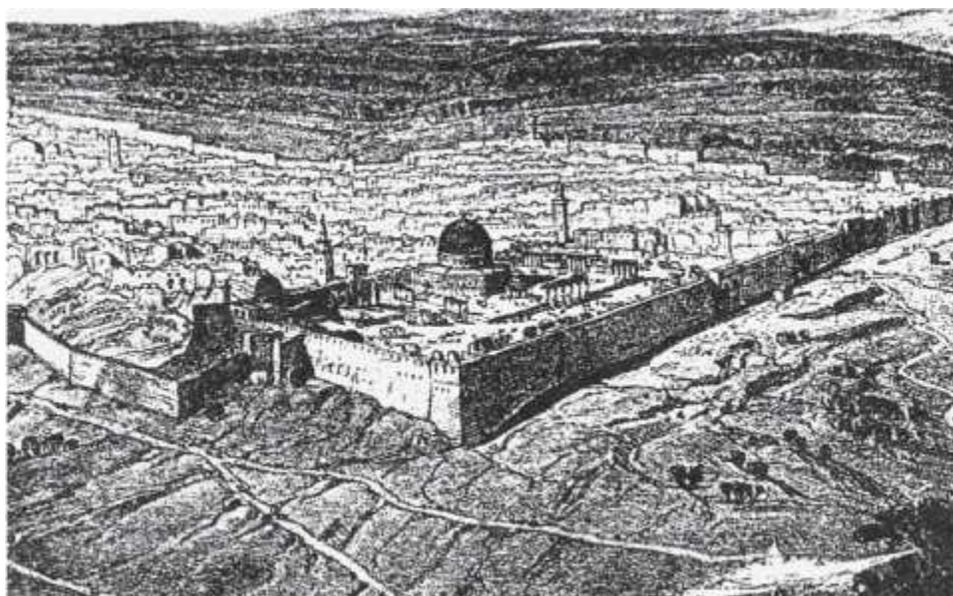


Fig. 159

La grande plate-forme horizontale au sommet du mont Moriah – qui évoque par son tracé celle de Baalbek, même si elle se montre bien plus petite – a reçu l'appellation de « mont du Temple » pour avoir été le cadre du temple juif de Jérusalem (*Fig. 159*). Elle est dorénavant le siège de plusieurs sanctuaires musulmans, dont le plus connu, le dôme du Rocher. Un dôme convoyé par le calife Abd al-Malik [Abū Al-Walīd 'Abd Al-Malik ibn Marwān] (au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère) depuis Baalbek où il paraît un autel byzantin. Il fut installé par le calife en guise de toit d'un bâtiment à huit pans qu'il avait fait bâtir pour habiller le rocher sacré : un énorme bloc doté depuis des temps immémoriaux de pouvoirs divins et magiques.

Pour les musulmans, c'est de ce rocher sacré que le prophète Mahomet avait été enlevé au ciel. Le Coran dit que Mahomet fut transporté par l'ange Gabriel de La Mecque à Jérusalem après un arrêt sur le mont Sinaï. Puis il fut porté par un ange et grimpa au ciel à l'aide d'une « échelle de lumière ». Mahomet franchit les sept ciels avant de se trouver en présence de Dieu. Riche des instructions divines, il fut ramené sur terre, porté par le même faisceau lumineux qui le déposa sur le rocher sacré. Il retourna à La Mecque, avec, à nouveau, station sur le mont Sinaï, emporté par le cheval ailé de l'ange.

Des voyageurs du Moyen Âge estimèrent que le rocher sacré consistait en un énorme cube de roche façonné dont les angles faisaient face très exactement aux quatre points cardinaux. De nos jours, seul le haut de l'affleurement du rocher demeure visible. Le concept d'un grand cuboïde caché pourrait bien émerger de la tradition musulmane qui veut que la grande pierre bénie de La Mecque, la *Kaaba*, ait été modelée (sur ordre divin) sur la forme du rocher sacré de Jérusalem.

Ce que l'on voit de la partie exposée montre bien que le rocher sacré fut découpé de multiples façons sur ses faces, percé pour ménager deux canaux et creusé jusqu'à former un tunnel et sept chambres secrètes. Pour quoi faire ? Personne n'en a aucune idée. Qui a pu le concevoir et l'acheminer ? On ne sait pas.

Ce que l'on sait parfaitement, en revanche, c'est que le premier temple fut bâti par le roi Salomon sur le mont Moriah au point précis voulu par Dieu et selon ses instructions détaillées. Le saint des saints fut érigé sur le rocher sacré. Sa chambre la plus profonde, entièrement tapissée d'or, était occupée par deux grands chérubins (des êtres ailés à allure de Sphinx), eux aussi d'or, dont les ailes étaient au contact des parois et se touchaient

mutuellement. Entre eux, prenait place l'arche d'alliance depuis laquelle le Seigneur s'était adressé à Moïse dans le désert. Le saint des saints recouvert d'or, complètement isolé du monde extérieur, était désigné dans l'Ancien Testament sous l'appellation de *Dvir*, littéralement « l'orateur ».

Suggérer que Jérusalem tenait le rôle de centre de communication « divin », un site où une « pierre de Splendeur » se trouvait dissimulée et par où la parole ou la voix du Seigneur était portée au loin, ne se montre pas si grotesque qu'il y paraît. L'idée d'une communication de ce type n'était pas entièrement étrangère à l'Ancien Testament. Et même, exprimer un tel pouvoir, de la part du Seigneur, comme le choix de Jérusalem comme centre de communication, passait pour des marques de suprématie de Yahvé et de Jérusalem.

« En ce jour-là, j'interrogerai [j'exaucerai], dit l'Éternel, j'interrogerai [j'exaucerai] les cieux, et ils répondront à [exauceront] la terre » affirmait le prophète Osée (2:11). Amos prophétisa que « [...] de Sion Yahvé [l'Éternel] rugit, de Jérusalem il fait entendre sa voix » (1:2). Enfin le Psalmiste dit que lorsque le Seigneur parlera depuis Sion, sa déclaration s'entendra aux quatre coins de la terre et jusqu'au ciel :

[Vers les dieux] Dieu, Dieu, l'Éternel, parle,  
et convoque la terre,  
depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant [...]  
Il crie vers les cieux en haut,  
et vers la terre [...] (50:1-4)

Baal, le seigneur des installations à Baalbek, se vantait que sa voix s'entendait à Kadès, la ville d'accès au quartier des dieux dans « l'étendue sauvage » du centre Sinaï. Le psaume 29 donne la liste des endroits sur Terre que la voix du Seigneur de Sion atteint, y compris Kadès et « le site du cèdre » (Baalbek) :

La voix de l'Éternel retentit sur les eaux [...]  
La voix de l'Éternel brise les cèdres [...]  
La voix de l'Éternel fait trembler le désert :  
L'Éternel fait trembler le désert de Kadès (29:3, 5, 8).

Les pouvoirs que Baal acquit dès lors qu'il installa les « pierres de Splendeur » à Baalbek deviennent, dans les textes d'Ougarit, la capacité de poser « une lèvre sur terre, une lèvre au ciel ». Des colombes sont le symbole de ces appareillages de communication, nous l'avons rencontré déjà. C'est le symbolisme et la terminologie qui habitent les versets du Psaume 68, description de l'arrivée du Seigneur par la voie des airs :

Chantez à Dieu, célébrez son *Shem* [son nom] !  
Frayez le chemin à celui qui s'avance à travers les nuées [les plaines] [...] (68:5)  
Le Seigneur dit une parole,  
Et les oracles [les messagères de bonnes nouvelles] sont une grande armée  
Les rois des armées fuient, fuient,  
Et celle qui reste à la maison partage le butin  
Tandis que vous reposez au milieu des deux lèvres [étables],  
Les ailes de la colombe sont couvertes d'argent,  
Et son plumage est d'un jaune d'or [...] (68:12-4)  
Le char de l'Éternel est puissant [les chars se comptent par vingt mille],  
Par milliers d'années [par milliers et par milliers]  
Le Seigneur est au milieu d'eux,  
Depuis le Sinaï sacré [le Sinaï est dans le sanctuaire]  
(68:18).

La pierre de Splendeur de Jérusalem – une « pierre de témoignage » ou « pierre de questions » comme la qualifient les prophètes – était mise au secret dans une chambre souterraine. Ce que nous révèle une lamentation sur la désolation de Jérusalem en proie à la colère du Seigneur envers son peuple :

Le palais était déserté par les gens de la ville.  
Abandonné, le sommet du mont Sion [et]  
« le questionneur qui témoigne ».  
La grotte du témoin éternel

Où se vautrent les ânes sauvages ;  
La pâture des bétails.

Grâce au retour du Temple à Jérusalem, promirent les prophètes, « la parole de Yahvé s'échappera de Jérusalem ». la ville allait retrouver son statut de centre mondial que lui enviaient toutes les nations. Porte-parole de la promesse du Seigneur, Ésaïe rassura le peuple : non seulement la « pierre de questions » mais les fonctions de « mesure » seraient rétablies :

Voici,  
j'ai mis pour fondement en Sion une pierre,  
une pierre éprouvée,  
une pierre angulaire de prix, solidement posée.  
Celui qui s'y fiera  
ne restera pas sans réponse [Celui qui la prendra pour  
appui  
n'aura point hâte de fuir]  
la justice sera ma corde [Je ferai de la droiture une règle]  
La justesse sera ma mesure [Et de la justice un niveau].

Pour remplir son office de Centre de contrôle de mission, Jérusalem – comme Nippur – devait se trouver sur la longue ligne médiane qui partageait en deux le corridor de rentrée. Les traditions sacrées confirment une telle localisation. À l'évidence, c'était ce rocher sanctifié qui marquait le centre géodésique précis.

Les traditions juives faisaient de Jérusalem le « nombril de la Terre ». Le prophète Ézéchiël disait du peuple d'Israël qu'« il résidait au nombril de la Terre ». Dans le livre des Juges, un incident mit en scène des gens descendant des montagnes qui venaient du « nombril de la Terre ». L'expression, on le voit, sous-tendait que Jérusalem soit un centre de communication central duquel des « cordeaux » étaient tirés vers d'autres points d'ancrage du quadrillage d'atterrissage. Il n'est donc pas étonnant que les Hébreux aient nommé le rocher sacré *Eben Shéti'yah* – qui, pour les sages parmi les juifs, signifiait « la pierre de laquelle le monde était tissé ». Le mot *sheti* appartient du reste au registre du tissage, il désigne le long fil qui parcourt tout le métier à tisser (le fil de chaîne qui se marie au fil de

trame plus court). Un mot parfait pour une pierre qui marquait le point précis à partir duquel les cordeaux divins recouvraient le monde de leur grille.

Il demeure, malgré toute la suggestion qu'induisent ces expressions et ces légendes, la question clé : Jérusalem, oui ou non, se trouve-t-elle sur la bissectrice du corridor d'entrée qui se définit par le sommet Ararat et les côtés déterminés par les pyramides de Gizeh et le mont Umm Shumar ?

La réponse est trois fois oui : *Jérusalem se trouve très exactement sur cette ligne !*

Comme pour les pyramides de Gizeh, je découvre, dans le cas du quadrillage divin, une série toujours plus grande d'alignements et de triangulations.

Jérusalem, je le montre, *se trouve aussi précisément au point d'intersection de la ligne Baalbek-Sainte-Catherine avec la ligne centrale du plan de vol calé sur Ararat.*

Héliopolis, je le montre, *est à égale distance de Jérusalem et du mont Umm Shumar.*

Et les diagonales tracées de Jérusalem à Héliopolis et à Umm Shumar forment *un angle adéquat précis de quarante-cinq degrés (Fig. 160) !*

De tels rapports entre Jérusalem, Baalbek (la crête de Saphon) et Gizeh (Memphis) étaient connus et reconnus aux temps bibliques :

Grand est Yahvé et grandement béni  
Dans la cité de notre Seigneur,  
Sa montagne sainte.  
À Memphis il est adulé.  
La joie de toute la terre,  
Du mont Sion,  
De la crête de Saphon.

Jérusalem, nous disait le *Livre des Jubilés*, était en réalité l'une des quatre « demeures du Seigneur » sur la Terre : le « jardin d'éternité » de la montagne des Cèdres. La « montagne de l'Est ». Le mont Ararat. Les monts Sinaï et Sion. Trois se trouvaient dans les « territoires de Sem », le fils de Noé dont descendent les patriarches de la Bible. Et les quatre sites entraient en interconnexion :

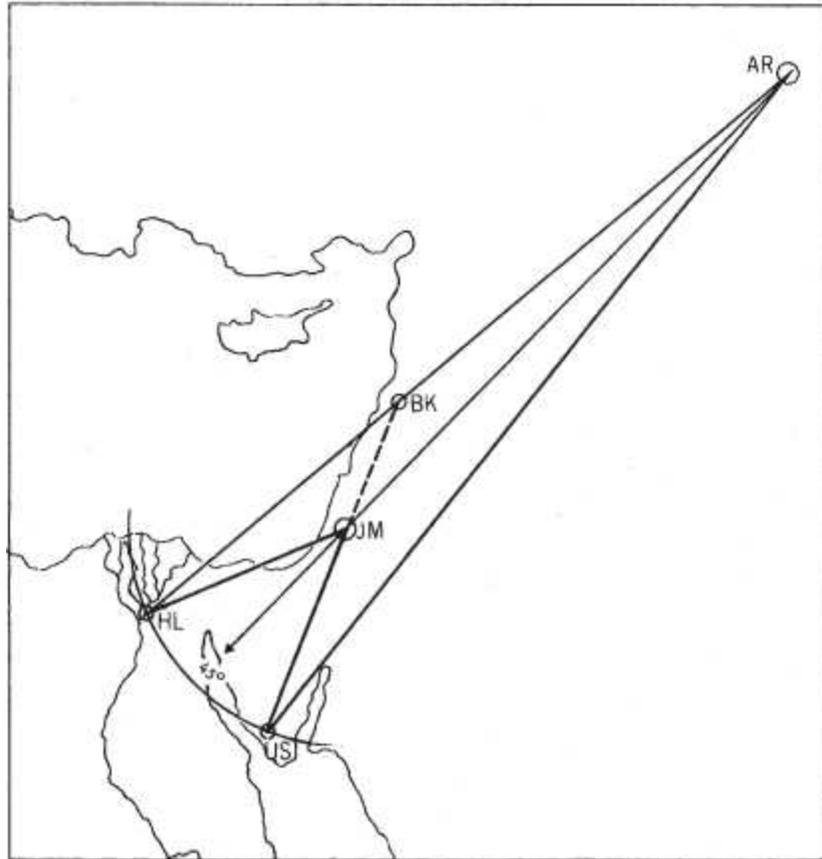


Fig. 160

Le jardin d'éternité, le plus sacré,  
 Est la demeure du Seigneur.  
 Et le mont Sinaï, au centre du désert.  
 Et le mont Sion, le centre du nombril de la terre.  
 Ces trois-ci furent institués sites sacrés,  
*Ils se faisaient tous face.*

Sur la « ligne de Jérusalem », le plan de vol centré sur le mont Ararat, reste à localiser le spatiodrome. Où, de même, il faut fixer le phare ultime : « le mont Sinaï, *au centre du désert* ».

Et c'est là, je le soutiens, que la ligne de division que j'appelle désormais le trentième parallèle (nord) devait entrer en scène.

Les textes sumériens d'astronomie nous apprennent que l'espace aérien autour de la Terre était ainsi divisé en une « route » nord (sous l'autorité d'Enlil) et une « route » sud (sous l'autorité d'Ea), plus un large ruban

central repéré comme la « route d'Anu ». Il semble raisonnable de penser qu'un partage identique entre les deux frères aura été reconduit après le Déluge, quand la planète colonisée se vit divisée en quatre régions. Et que, comme avant le Déluge, les trentièmes parallèles (nord et sud) servirent de lignes de démarcation.

Coïncidence ou compromis délibéré entre les deux frères et leurs descendants en conflit ? Dans chacune des trois régions concédées à l'humanité, la cité sacrée fut fixée sur le trentième parallèle.

Les textes sumériens notent que « lorsque la royauté fut descendue du ciel » après le Déluge, « la royauté vint en Éridu ». Laquelle Éridu enjambait le trentième parallèle d'aussi près que les eaux marécageuses du golfe Persique l'autorisaient. Et si le centre administratif séculier de Sumer basculait de temps à autre, Éridu demeurait une cité sacrée impavide.

Dans la seconde région (la civilisation du Nil), la capitale profane changeait elle aussi de temps en temps. Pourtant, Héliopolis demeura à jamais une cité sacrée. Les *Textes des pyramides* ont reconnu ses liens avec les autres sites. Ils nommaient ses dieux « Seigneurs des deux sanctuaires ». Ces deux sanctuaires appariés portaient les curieux noms (pré-égyptiens ?) de *Per-Neter* (« le site de venue des Gardiens ») et de *Per-Ur* (« le site de venue du Vieux »). Leurs traductions hiéroglyphiques trahissaient leur grande ancienneté.

Les sanctuaires doubles ou appariés jouaient un rôle majeur dans la succession pharaonique. Au cours des rites que conduisait le prêtre du *Shem*, le couronnement du nouveau roi et son admission au « site des Gardiens » à Héliopolis coïncidaient avec le départ de l'esprit du roi défunt, à travers la fausse porte de l'est, pour le « site de la venue du Vieux ».

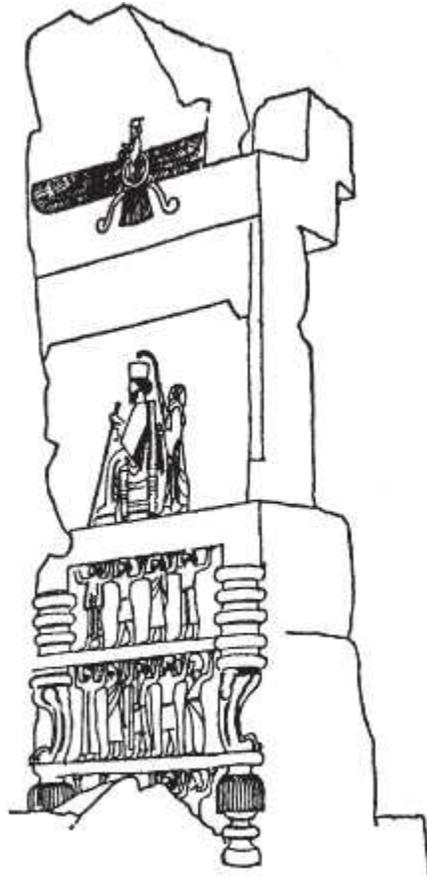


Fig. 161

Et Héliopolis enjambait le trentième parallèle d'aussi près que les eaux marécageuses du golfe Persique l'autorisaient !

Quand la civilisation de l'Indus, celle de la troisième région, s'installa, son centre profane se trouvait sur la rive de l'océan Indien. Mais sa cité sacrée – *Harappa* – s'élevait à des centaines de kilomètres au nord – pile sur le trentième parallèle.

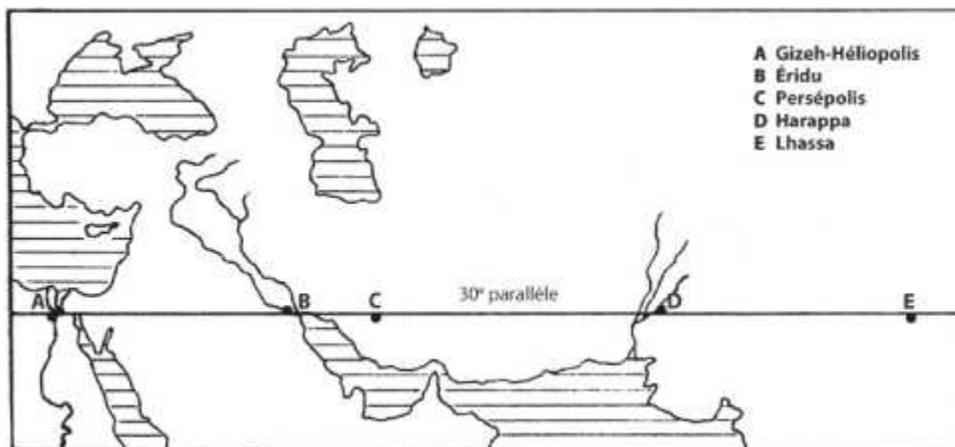
Cet impératif du trentième parallèle nord semble s'être maintenu au fil des millénaires. Vers 600 av. J.-C., les rois perses enrichirent la capitale royale d'une cité « sacrée devant toutes les nations ». Le site élu pour la bâtir se révéla déporté et vide d'habitants. C'est là, au milieu de nulle part, que l'on installa une vaste plate-forme horizontale. Sur laquelle furent élevés des palais aux escaliers monumentaux, flanqués de toute une cohorte de sanctuaires auxiliaires et de structures. Le tout en l'honneur du dieu du globe ailé (*Fig. 161*). Les Grecs lui donnèrent l'appellation de *Persépolis* (« Cité des Perses »). Pas d'habitation : le roi et sa suite n'y venaient que pour

la célébration de la Nouvelle année, le jour de l'équinoxe d'été. De quoi laisser pantois. Mais Persépolis était à cheval sur le trentième parallèle.

Personne ne sait avec certitude quand fut fondée *Lhasa* au Tibet – cité sacrée du bouddhisme. Un fait, pourtant : *Lhasa* aussi – après Éridu, Héliopolis, Harappa et Persépolis – enjambait le même trentième parallèle (*Fig. 162*).

Cette sanctification du trentième parallèle doit se vérifier aux origines du quadrillage sacré, quand les mesureurs divins déterminèrent la localisation des pyramides de Gizeh sur ce même parallèle. Il se pourrait que les dieux aient « sacralisé » ou rendu neutre le trentième parallèle à partir du moment où il toucha à leur installation vitale entre toutes – le spatioport – dans la quatrième région qui leur était propre, dans la péninsule du Sinäi.

C'est là qu'il me faut chercher un indice déterminant pour résoudre l'énigme de toujours de Gizeh, le grand Sphinx. Son corps simule celui d'un lion couché, sa tête prend l'allure de celle d'un homme porteur de la coiffe royale (*Fig. 163*). Quand fut-il érigé ? Par qui ? Pour quoi faire ? Quelle image véhicule-t-il ? Et pourquoi occupe-t-il cet endroit-ci et pas un autre ?



*Fig. 162*



*Fig. 163*

Des questions, il en pleut. Les réponses, elles, se font rares. Une certitude, malgré tout : *la direction de son regard file plein est, le long du trentième parallèle.*

Cet alignement précis plein est, le long du divin parallèle, était souligné dans l'Antiquité par une série de structures qui s'étendaient depuis l'avant du Sphinx vers l'est, précisément selon un axe est-ouest (*Fig. 164*).

Quand Bonaparte et ses troupes virent le Sphinx au détour du XVIII<sup>e</sup> siècle, seules la tête et les épaules émergeaient du sable du désert. C'est sous cet aspect que le Sphinx fut représenté et reconnu durant la majeure partie du siècle qui suivit. Il fallut creuser et recreuser en respect d'un plan systématique pour révéler sa taille colossale (soixante-treize mètres de long, dix-neuf mètres de haut) et sa forme, et pour confirmer ce que les historiens anciens avaient décrit : on avait affaire à une sculpture d'un seul tenant, taillée par quelque main géante dans le rocher du site. Ce n'est autre que le capitaine Caviglia, lui que le colonel Vyse avait chassé de Gizeh, qui procéda à l'excavation de 1816 à 1818, non seulement d'une grande partie

du corps et des pattes étendues du Sphinx, mais aussi des temples, sanctuaires, autels et autres stèles érigés devant le colosse.

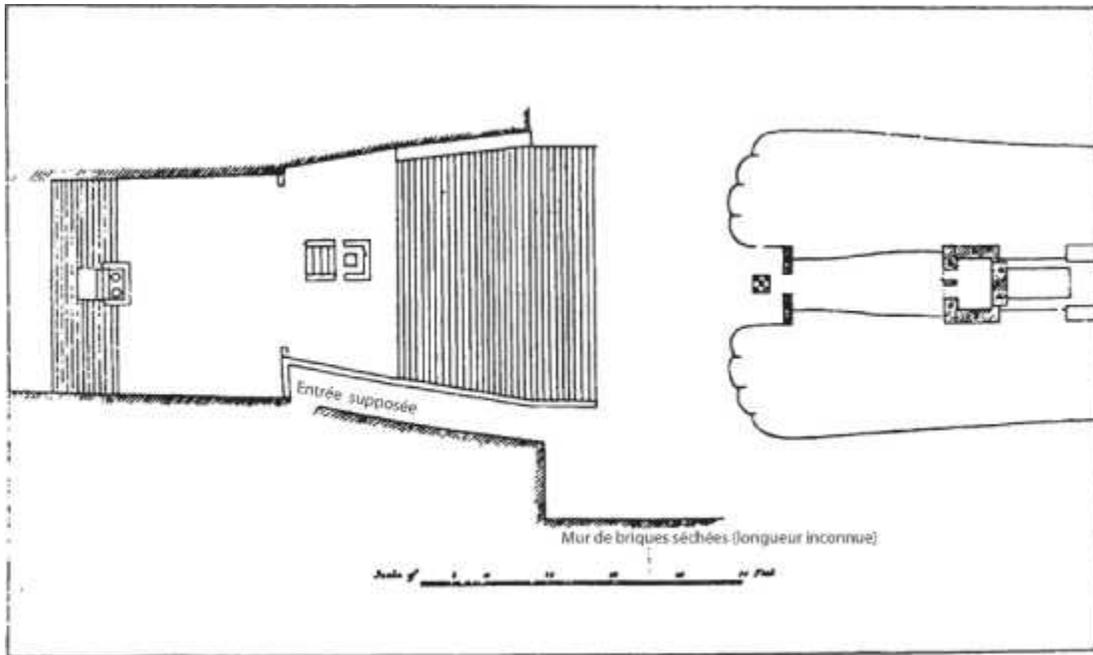


Fig. 164

Dans son effort de nettoyage de l'avant-scène du Sphinx, Caviglia découvrit une plate-forme qui s'étendait quelque peu des deux côtés de la sculpture, mais avant tout se prolongeait vers l'est. Il la fit dégager sur une trentaine de mètres dans cette direction avant de tomber sur un escalier monumental de trente degrés conduisant à un palier. Qui supportait les restes d'une sorte de chaire. À l'extrémité est du palier, à une douzaine de mètres, une nouvelle volée de treize marches apparut. Elles portaient le degré d'élévation à la hauteur de la tête du Sphinx.

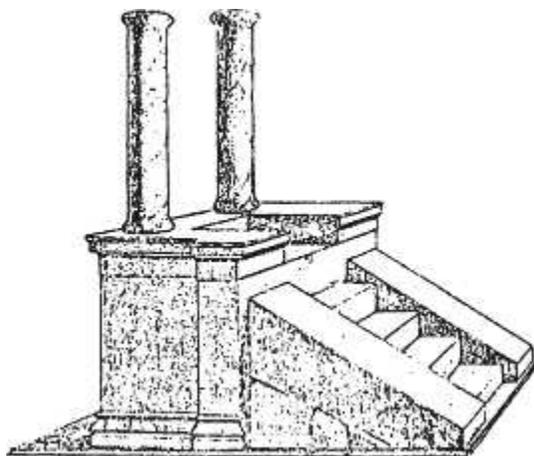


Fig. 165

Existait là une structure qui servait de support à deux colonnes (*Fig. 165*). Elle était disposée de telle façon que la ligne vers l'est du regard du Sphinx passait précisément entre les deux colonnes.

Les archéologues datent ces restes de l'époque romaine. Pourtant, comme nous l'avons constaté à Baalbek, les Romains apportèrent des embellissements à des monuments antérieurs à leur époque. Ils construisirent, reconstruisirent les monuments et les sanctuaires du passé. On a bien compris désormais que les conquérants grecs et les empereurs romains prolongeaient la tradition des pharaons venus visiter le Sphinx et lui rendre hommage, et qui laissaient les inscriptions adéquates. Ils affirmaient la croyance, demeurée vivante à l'époque arabe, que le Sphinx était l'œuvre des dieux. On lui attribuait la fonction de messenger d'une ère de paix messianique à venir. Une inscription attribuée au fameux empereur Néron nommait le Sphinx « *Armachis, Veilleur et Sauveur* ».

Parce que le grand Sphinx est tout proche de la chaussée qui mène à la deuxième pyramide, les savants n'ont rien trouvé de mieux que de l'attribuer à Khafrê [Khéphren], le « bâtisseur » de ladite pyramide. Et bien sûr, la tête devait le représenter. Idée dénuée de tout fondement réel. Mais tant pis, les manuels en propagent toujours le mensonge, même si dès 1904, Ernest Alfred Wallis Budge, alors conservateur des Antiquités égyptiennes et assyriennes du British Museum, concluait explicitement (dans « *Les dieux des Égyptiens*<sup>172</sup> ») : « Ce merveilleux artefact existait aux temps de Kha-f-râ, ou Khéphren. Et il est probable qu'il constitue une entreprise très

ancienne antérieure à son règne, et qu'il doit dater de la fin de la période archaïque. »

Comme en atteste la « stèle de l'inventaire », le Sphinx existait déjà à Gizeh aux temps de Khoufou, pharaon antérieur à Khafrê. À l'exemple de plusieurs pharaons après lui, Khoufou s'attribua le mérite d'avoir fait déblayer le sable qui gagnait sur le Sphinx. Ce qui nous donne le droit d'en déduire que le Sphinx représentait déjà un vieux monument à l'époque de Khoufou. Quel fut dès lors le pharaon avant lui qui l'avait fait sculpter et lui avait donné son visage ?

Réponse : il ne s'agit pas de la face d'un pharaon mais de celle d'un dieu. Et ce sont selon toute probabilité les dieux, et non pas un roi mortel, qui créèrent le Sphinx.

Et je mets les points sur les « i » : c'est au mépris du message des inscriptions anciennes que l'on pourrait soutenir autre chose. L'une, romaine, qui dénomme le Sphinx « Guide sacré », disait de lui : « Ta forme formidable est l'œuvre des dieux immortels. » Un poème idolâtre grec est ainsi libellé :

Ta forme formidable,  
Que les dieux immortels ont ici façonnée [...]  
En voisin des pyramides ils t'ont placé [...]  
Un monarque divin qui défie ses ennemis [...]  
Guide sacré de la terre d'Égypte.

Sur la stèle de l'inventaire, Khoufou nommait le Sphinx « Gardien de l'éther, toi qui guides les vents de ton regard ». Il était, il l'écrivait clairement, l'image d'un dieu :

Cette face du dieu  
sera à jamais.  
Pour toujours cette face  
regardera vers l'Est.

Dans son inscription, Khoufou mentionne qu'un très vieux sycomore près du Sphinx fut lésé « quand le Seigneur du ciel descendit sur *Hor-em-Akhet* », « le dieu Faucon de l'horizon », ce qui renvoie à l'expression du nom du

Sphinx la plus courante au travers des écrits de pharaons. L'on trouve entre autres épithètes *Ruti* (« le Lion ») et *Hul* (« l'Éternel » ?).

Les fouilleurs du site du Sphinx au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, nous disent les archives, étaient peu ou prou aiguillonnés par une légende arabe selon laquelle il existait, sous ou à l'intérieur du Sphinx, des chambres secrètes où reposaient de vieux trésors ou des objets magiques. Caviglia, nous l'avons vu, s'évertuait à dénicher, dans la Grande pyramide, une « chambre cachée ». Tout semble indiquer qu'il s'était reporté sur la pyramide après avoir échoué dans sa recherche d'une chambre de cet ordre sur le site du Sphinx. Perring aussi se lança dans l'aventure, cette fois en forant un trou profond au dos du Sphinx.

Des chercheurs plus sérieux, tel Auguste Mariette en 1853, partageaient l'opinion admise qu'il existait une chambre secrète scellée dans ou sous le Sphinx. Un sentiment conforté par les écrits de l'historien romain Pline l'Ancien, lequel conta que le Sphinx « renfermait la tombe d'un monarque nommé Harmakhis [Horus] ». Et par le constat que la plupart des représentations anciennes du Sphinx le montraient couché sur une structure de pierre. Les chercheurs ont présumé que si le Sphinx même avait pu quasiment disparaître sous les sables envahisseurs, alors à plus forte raison lesdits sables du désert, sous l'effet du temps, avaient pu enfouir une structure sous-jacente quelle qu'elle soit.

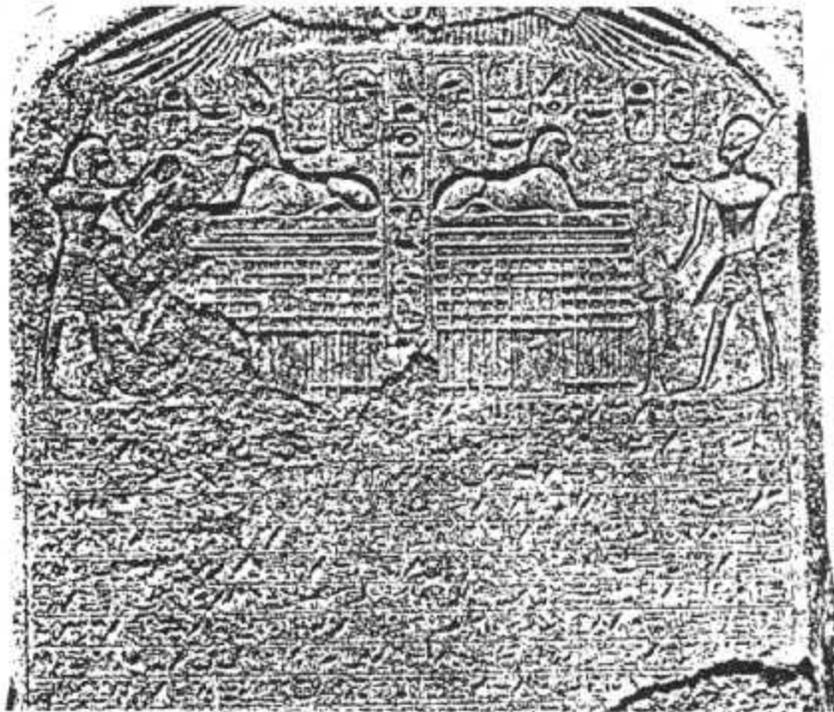
Les inscriptions les plus anciennes semblent indiquer qu'il ait existé, non pas une, mais deux chambres secrètes sous le Sphinx – accessibles, peut-être, par une entrée cachée entre les pattes du monument. Un hymne de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, en prime, révèle que les deux « cavernes » sous le Sphinx lui donnaient le moyen de servir de centre de communication !

Le dieu Amon, poursuivait l'inscription, assurait les fonctions du divin Hor-Akhti. Il recevait « la perception dans son cœur, la commande sur ses lèvres [...] à l'entrée des deux cavernes qui se déploient sous [l]es pieds [du Sphinx] ». Alors,

Un message est envoyé du ciel.  
Il est entendu à Héliopolis,  
et répété à Memphis par le beau visage.  
Il est composé par l'envoi de l'écrit de Thot,  
en relation avec la cité d'Amon (Thèbes) [...]

Il lui est répondu à Thèbes,  
une déclaration est émise [...] un message envoyé.  
Les dieux se plient à l'ordre.

Au temps des pharaons, l'on croyait que le Sphinx – toute sculpture de pierre qu'il était – se montrait capable, d'une façon ou d'une autre, d'entendre et de parler. Dans une longue inscription sur stèle (*Fig. 166*), érigée entre les pattes du Sphinx par Thoutmès IV (et dédiée à l'emblème du disque ailé), le roi expliquait que le Sphinx lui parla pour lui promettre un long règne prospère pour peu qu'il désensable ses membres. Un jour qu'il s'en était venu chasser hors de Memphis, conta Thoutmès, il se retrouva sur la « route sacrée des dieux » qui menait d'Héliopolis à Gizeh. Fatigué, il s'allongea pour se reposer à l'ombre du Sphinx. L'endroit, poursuit l'inscription, avait pour nom « *le Site splendide du commencement des temps* ». Il s'endort auprès de cette « si grande statue du Créateur ». Et voilà que le Sphinx – cette « majesté du dieu révéré » – commença à lui parler, en se présentant en ces termes : « Je suis l'ancêtre *Hor-em-Akhet*, celui qu'a créé Râ-Aten. »



*Fig. 166*

Un belle quantité de « tablettes de l'écoute » et des représentations des « colombes jumelles » – symbole associé aux sites oraculaires – furent exhumées des temples à l'entour du Sphinx. À la façon des inscriptions antiques, elles attestent à leur tour de la croyance qui voulait que le Sphinx, par quelque procédé, transmette des messages du divin. Il n'est pas possible, même si les efforts de creusement sous le Sphinx n'ont rien donné, d'écarter encore toute possibilité de trouver les chambres souterraines où sont entrés les dieux la « commande aux lèvres ».

Il ressort sans ambiguïté des multiples textes à portée funéraire que le Sphinx était tenu pour avoir été le « guide sacré » chargé d'accompagner les défunts d'« hier » à « demain ». Les textes inscrits sur les cercueils qui avaient pour fonction de rendre possible le voyage du mort au long du « chemin des portes cachées » montrent que le périple commençait au Sphinx. Par leur invocation du Sphinx, les textes affirmaient que « le Seigneur de la Terre avait ordonné et que le double Sphinx avait répété ». Le voyage commençait quand *Hor-Akhet* – le Sphinx – prononçait ces mots : « Passe ! » Des dessins du *Livre des deux voies*, illustrations du voyage, montrent qu'à partir du point de départ de Gizeh, deux routes vers la *Douât* s'offraient.

En tant que guide sacré, le Sphinx était souvent représenté comme pilote de la barge céleste. Parfois, comme sur la stèle de Thoutmès (*Fig. 166*), il prenait l'allure d'un Sphinx double, guide de la barge céleste depuis « hier » vers « demain ». Il était associé dans cette mission au dieu caché du royaume souterrain. C'est en tant que tel, rappelons-le (*revoir Fig. 19*), qu'il apparaissait symboliquement collé à la chambre secrète hermétiquement scellée du dieu Sokar dans la *Douât*.

Du reste, les *Textes des pyramides* et le *Livre des morts* citent le Sphinx comme « le grand dieu qui ouvre les portes de la terre » – ce qui pourrait vouloir sous-entendre que le Sphinx de Gizeh, lui qui « montrait la voie », connaissait une contrepartie près des « Degrés du ciel » chargée d'ouvrir les « portes de la terre ». Cette hypothèse semble constituer la seule explication (faute d'une autre proposition à ce jour) d'une très ancienne représentation du voyage du pharaon dans l'après-vie (*Fig. 167*). Elle débute par un symbole d'Horus accroupi qui regarde vers le Pays des palmiers dattiers où figure un fort inhabituel navire équipé de palans de dragage ou de grues (?), associé à une structure qui rappelle la figuration sumérienne du nom EN.LIL évocateur d'une unité de communication (*revoir Fig. 52*). L'on voit un dieu

qui salue le pharaon, un taureau et l’oiseau d’immortalité, suivis par des fortifications et une série de symboles. Enfin le symbole de « lieu », « endroit » (une croix inclinée dans un cercle) figure entre le signe de l’escalier et un *Sphinx au regard tourné vers l’extérieur* !

Une stèle érigée par un certain Pa-Râ-Emheb, conducteur des travaux de restauration sur le site du Sphinx aux temps pharaoniques, offre des versets d’adoration au Sphinx, révélateurs. Ils sont tellement semblables aux Psaumes bibliques que l’on ne saurait résister à leur attrait. L’inscription mentionne la tension des cordes « pour le plan », la réalisation de « choses secrètes » au sein du royaume souterrain. Ils évoquent la « navigation dans le ciel » à bord d’une barge céleste et un « lieu protégé » dans le « désert sacré ». L’on y trouve même le terme de *Sheti.ta* pour désigner l’« endroit du nom caché » dans le désert sacré :

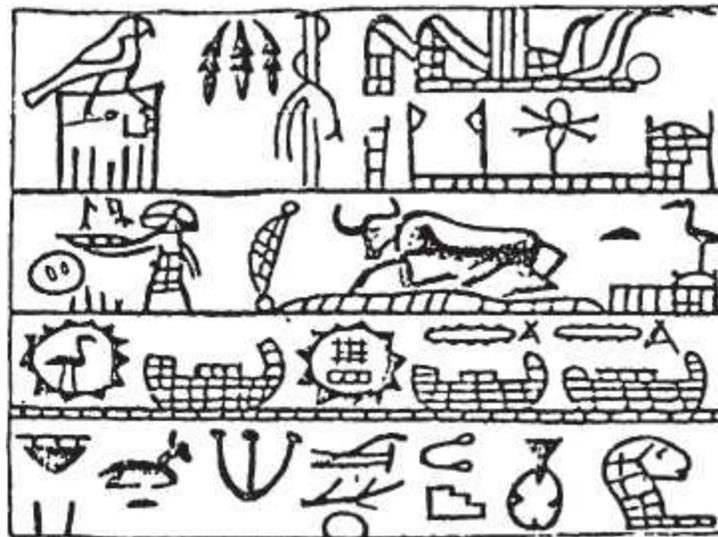


Fig. 167

Salut à toi, roi des dieux,  
 Aton, le Créateur [...]  
 Toi qui as tendu les cordes pour le plan,  
 qui a dessiné les territoires [...]  
 Toi qui rendis secret le monde souterrain [...]  
 La terre est sous ton autorité.  
 tu élevas le ciel [...]  
 Tu as construit pour toi un endroit protégé

dans le désert sacré, au nom caché.  
Tu t'es élevé chaque jour contre eux [...]  
Tu t'élèves en majesté [...]  
Tu croises dans le ciel sur le vent fort [...]  
Tu traverses le ciel à bord de ta barque [...]  
Le ciel s'en réjouit,  
La terre exulte de joie.  
L'équipage de Râ te loue chaque jour.  
Il s'en vient triomphalement.

Aux yeux des prophètes hébreux, la *Sheti* – la trajectoire médiane de vol qui passe par Jérusalem – représentait la ligne divine, la direction à surveiller : « Le long de laquelle le Seigneur s'en vint du Sinaï sacré ».

Mais pour les Égyptiens, comme l'expose l'inscription citée, *Sheti.ta* évoquait l'« endroit au nom caché ». Il se trouvait dans le « désert sacré » – ce que signifiait très précisément le terme biblique de « désert de *Kadès* ». Et les « cordeaux du plan » allaient du Sphinx à lui. Où Paraemheb avait vu le roi des dieux s'élever chaque jour. On retrouve quasiment les mêmes mots chez Gilgamesh lors de son arrivée au mont Mashu où, « chaque jour, il observa les *Shems* dans leurs allées et venues [...] Ils veillent sur les élévations et les descentes de Shamash ».

Il s'agissait du site protégé, du site de l'ascension. Ceux qui y parvenaient étaient guidés par le Sphinx. Car son regard portait vers l'est, précisément le long du trentième parallèle.

**Je l'affirme, c'est à l'endroit où les deux lignes se coupaient, où la ligne de Jérusalem coupait le trentième parallèle, que se trouvaient les « portes du ciel et de la Terre » : le spatiodrome des dieux.**

Ce croisement des lignes prend place au cœur de la plaine centrale du Sinaï. À l'image de la *Douât* décrite dans le *Livre des morts*, la plaine centrale revêt bien l'allure d'une plaine ovalisée circonscrite de montagnes. Il s'agit d'une vaste plaine dont les montagnes qui la délimitent comptent sept cols entre elles – ce que note le *Livre d'Énoch*. Une vaste plaine plate dont la nature du sol se prêtait à l'installation de pistes sans nivellement à prévoir pour la pose et l'envol des navettes anunnaki.

Nippur : j'ai montré qu'elle constituait le point de visée (*revoir Fig. 122*), la cible au centre de cercles concentriques qui déterminaient des

distances équidistantes entre le spatioport, Sippar et les installations vitales et autres sites. Or Jérusalem, et je le découvre non sans stupéfaction, obéit au même schéma (*Fig. 168*) :

- Le spatioport (SP) et la piste d'atterrissage de Baalbek (BK) sont installés au périmètre du cercle intérieur. Ils forment une paire essentielle d'installations équidistantes au Centre de contrôle de mission (JM).
- La balise géodésique d'Umm Shumar (US) et celle d'Héliopolis (HL) sont installées au périmètre d'un cercle extérieur qui les situe à leur tour à des distances égales de Jérusalem.

Reportez-vous à mon schéma : le maître quadrillage conçu par les Anunnaki se déploie sous vos yeux. Il y a de quoi s'ébahir de sa précision, de l'esthétique de sa simplicité, de l'échafaudage sophistiqué fondé sur le mariage d'une géométrie basique avec les repères offerts par la nature des lieux :

- La ligne Baalbek-Sainte-Catherine (KT) et la ligne Jérusalem-Héliopolis (HL) se coupent selon un angle de base précis de  $45^\circ$ . Le plan de vol central sépare cet angle en deux autres angles de  $22,5^\circ$  chacun. Le grand corridor de rentrée est réduit à son tour de moitié ( $11,25^\circ$ ).
- Le spatioport, à l'intersection du plan de vol médian et du trentième parallèle, était à égale distance d'Héliopolis et d'Umm Shumar.

Doit-on attribuer à une circonstance géographique aléatoire que Delphes (DL) se situe à égale distance du Centre de contrôle de Jérusalem et du port spatial au centre Sinäï ? À une simple coïncidence que la largeur angulaire du couloir (de vol ?) ainsi généré ait été de  $11,25^\circ$  alors qu'un autre couloir de vol de  $11,25^\circ$  relie Delphes à Baalbek ?

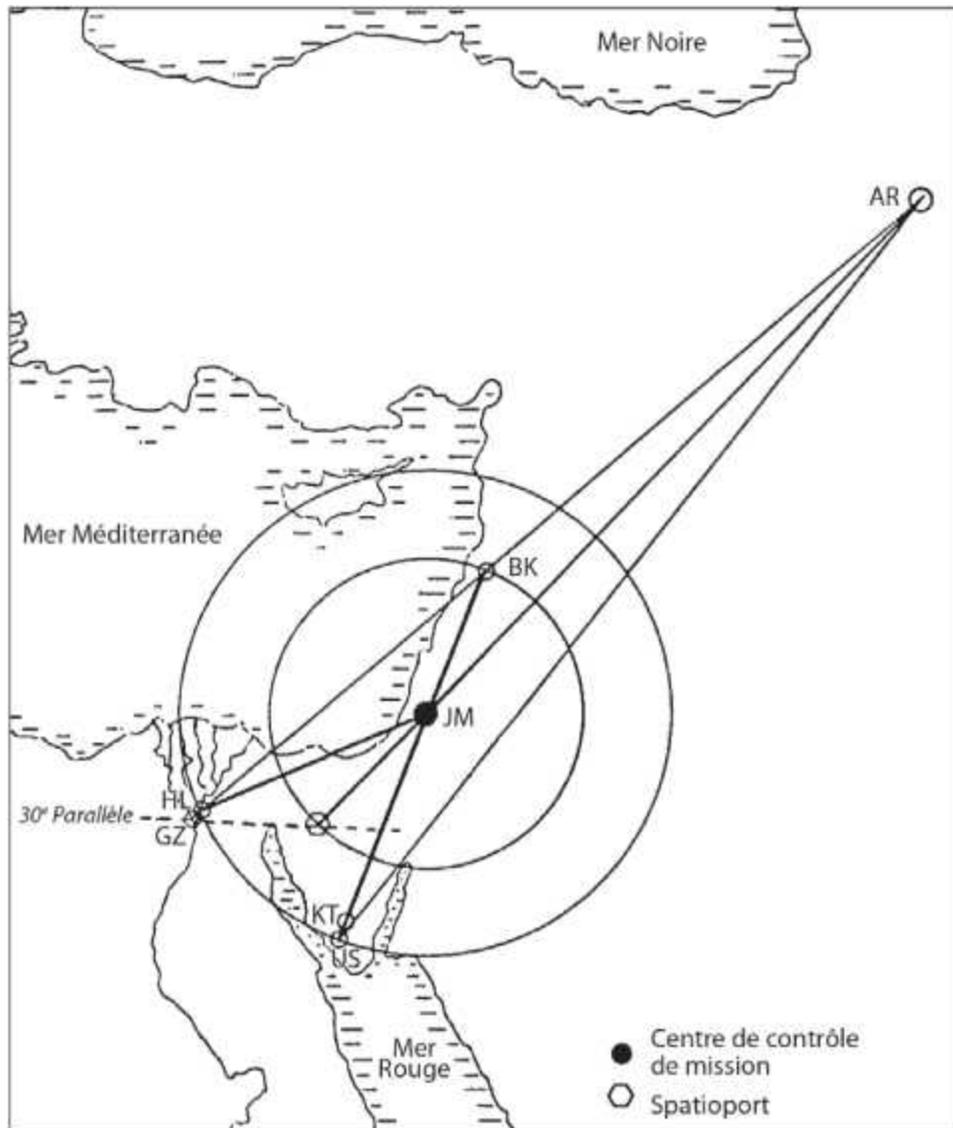


Fig. 168

Est-ce le hasard si l'angle qui relie les lignes entre Delphes et Jérusalem, et l'oasis de Siwa (SW) – le site de l'oracle d'Amon vers lequel s'était rué Alexandre – mesure à nouveau quarante-cinq degrés (Fig. 169) ?

Autre question : faut-il voir dans la localisation des cités sacrées et des sites oraculaires d'Égypte, comme les grandes cités de Thèbes et d'Edfou, le coup de tête d'un roi, l'opportunité d'un méandre hospitalier du Nil ou bien plutôt un alignement dicté par le quadrillage ?

En réalité, notre étude ne devrait pas se limiter à ces sites-là, elle devrait prendre en compte tout le globe. Mais n'était-ce pas ce que Baal avait déjà entrepris quand il établit ses aménagements clandestins à Baalbek ? Car son

objectif, permettez-moi de le rappeler, consistait bien à se donner les moyens de communiquer avec la terre entière, dans un but de suprématie, et pas seulement avec les territoires adjacents.

Un plan que le Dieu de la Bible, lui aussi, connaissait. En témoignent Job et sa tentative de dévoiler les « interrogations d'El », à quoi Dieu « répondit à Job du milieu de la tempête » (38:1) par une série de questions :

Je t'interrogerai, et tu m'instruiras.  
Où étais-tu quand je fondais la terre ?  
Dis-le, si tu as de l'intelligence.  
Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu ?  
Ou qui a étendu sur elle le cordeau ?  
Sur quoi ses bases sont-elles appuyées ?  
Ou qui en a posé la pierre angulaire(38:3-6) ?

Puis l'Éternel égrena les réponses à ses propres questions. Où il n'est évoqué que mesures de la Terre, établissements de socles, mise en place de la pierre angulaire. Une fois ce travail accompli, Dieu dit :

Alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse,  
Et que tous les fils des dieux [de Dieu] poussaient des cris de joie  
(38:7).

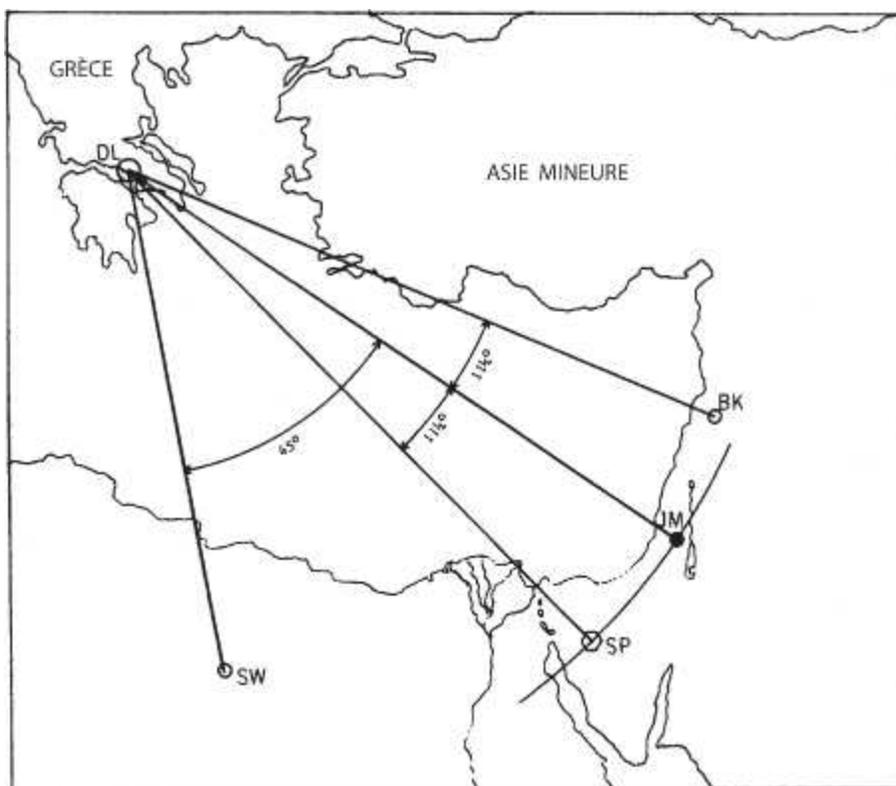


Fig. 169

L'homme, tout *sapiens* fût-il, ne prit aucune part à l'œuvre. Baalbek, les pyramides, le spatioport : autant de créations qui n'eurent de signification que pour les dieux seuls.

Certes, mais l'homme, sans cesse en quête de l'immortalité, n'a jamais cessé de suivre le regard du Sphinx.

# Sources

En plus des ouvrages mentionnés dans le texte, voici les travaux qui m'ont apporté une documentation solide sur l'ancien Proche-Orient.

## **I. Études et articles parus dans ces revues spécialisées :**

*Ägyptologische Forschungen* (Hamburg-New York).

*Der Alte Orient* (Leipzig).

*American Journal of Archeology* (Concord, N.H.).

*American Journal of Semitic Languages and Literature* (Chicago).

*Ametocan Philosophical Society, Memoirs* (Philadelphie).

*Analecta Orientalia* (Rome).

*Annales du Musée Guimet* (Paris).

*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* (Le Caire).

*Annual of the American Schools of Oriental Research* (New Haven).

*Annual of the Palestine Exploration Fund* (Londres).

*Antiquity* (Cambridge).

*Archaeologia* (Londres).

*Archiv für Keilschriftforschung* (Berlin).

*Archiv für Orientforschung* (Berlin).

*Archiv Orientální* (Prague).

*The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute, University of Chicago* (Chicago). *Assyriologische Bibliothek* (Leipzig).

*Assyriological Studies of the Oriental Institute, University of Chicago* (Chicago).

*Babyloniaca* (Paris).

*Beiträge zur Aegyptischen Bauforschung und Altertumskunde* (Le Caire).

*Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft* (Leipzig).

*Biblical Archaeology Review* (Washington).

*Bibliotheca Orientalis* (Leiden).

*British School of Archaeology and Egyptian Research, Account Publications* (Londres).

*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* (Le Caire).

*Bulletin of the American Schools of Oriental Research* (New Haven).

*Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum* (Londres).

*Deutsche Orient-Gesellschaft, Mitteilungen* (Berlin).

*Deutsche Orient-Gesellschaft, Sendschriften* (Berlin).

*Egypt Exploration Fund, Memoirs* (Londres).

*Ex Oriente Lux* (Leipzig).

*France : Délégation en Perse, Mémoires* (Paris).

*France : Mission archéologique de Perse, Mémoires* (Paris).

*Harvard Semitic Series* (Cambridge, Mass.).

*Hispanic American Historical Review* (Durham, N.C.).

*Irak* (Londres).

*Imperial and Asiatic Quarterly Review* (Londres).

*Institut français d'archéologie orientale, Bibliothèque d'étude* (Le Caire).

*Institut français d'archéologie orientale, Mémoires* (Le Caire).

*Israel Exploration Society, Journal* (Jérusalem).

*Jewish Palestine Exploration Society, Bulletin* (Jérusalem).

*Journal of the American Oriental Society* (New Haven).

*Journal of Biblical Literature and Exegesis* (Philadelphie).

*Journal of Cuneiform Studies* (New Haven et Cambridge, Mass.).

*Journal of Egyptian Archaeology* (Londres).

*Journal of Jewish Studies* (Oxford).

*Journal of Near Eastern Studies* (Chicago).

*Journal of the Palestine Oriental Society* (Jérusalem).

*Journal of the Royal Asiatic Society* (Londres).

*Journal of Sacred Literature and Biblical Record* (Londres).

*Journal of the Society of Oriental Research* (Chicago).

*Kaiserlich Deutschen Archaeologischen Institut, Jahrbuch* (Berlin).

*Königliche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Abhandlungen* (Berlin).

*Leipziger Semitische Studien* (Leipzig).

*Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft* (Leipzig).

*Mitteilungen des deutschen Instituts für ägyptische Altertumskunde in Kairo* (Augsbourg et Berlin).  
*Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* (Berlin).

*Orientalia* (Rome).  
*Orientalistische Literaturzeitung* (Leipzig).

*Palestine Exploration Quarterly* (Londres).  
*Preussischen Akademie der Wissenschaften, Abhandlungen* (Berlin).  
*Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* (Londres).

*Qadmoniot, Quarterly for the Antiquities of Eretz-Israel and Bible Lands* (Jérusalem).

*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes* (Paris).  
*Revue Archéologique* (Paris).  
*Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* (Paris).  
*Revue Biblique* (Paris).

*Sphinx* (Leipzig).  
*Studia Orientalia* (Helsinki).  
*Studies in Ancient Oriental Civilizations* (Chicago).  
*Syria* (Paris).

*Tarbiz* (Jérusalem).  
*Tel Aviv, Journal of the Tel-Aviv University Institute of Archaeology* (Tel Aviv).  
*Transactions of the Society of Biblical Archaeology* (Londres).

*Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens* (Leipzig).  
*Urkunden des ägyptischen Altertums* (Leipzig).

*Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft, Mitteilungen* (Leipzig).  
*Vorderasiatische Bibliothek* (Leipzig).

*Die Welt des Orients* (Göttingue).  
*Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* (Berlin et Leipzig).

*Yale Oriental Series, Babylonian Texts* (New Haven).  
*Yerushalayim, Journal of the Jewish Palestine Exploration Society* (Jérusalem).

*Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* (Berlin).  
*Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* (Berlin et Giessen).  
*Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete* (Leipzig).  
*Zeitschrift der Deutsche morgenländische Gesellschaft* (Leipzig).  
*Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins* (Leipzig).  
*Zeitschrift für Keilschriftforschung und verwandte Gebiete* (Leipzig).  
*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* (Göttingue).

## **II. Livres et travaux individuels**

Alouf, M. M. : *History of Baalbek* (1922).  
Amiet, P. : *La Glyptique mésopotamienne archaïque* (1961).  
Antoniadi, E. M. : *L'Astronomie égyptienne* (1934).  
Avi-Yonah, M. : *Sefer Yerushalaim* (1956).

Babelon, E. : *Les Rois de Syrie* (1890).  
\_\_\_\_\_ : *Les Collections de monnaies anciennes* (1897).  
\_\_\_\_\_ : *Traité des monnaies grecques et romaines* (1901-1910).  
Bauer, H. : *Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra* (1936).  
Borchardt, L. : *Die Entstehung der Pyramide* (1928).  
Bourguet, E. : *Les Ruines de Delphes* (1914).  
Buck, A. de : *The Egyptian Coffin Texts* (1935-1961).  
Budge, E. A. W. : *The Alexander Book in Ethiopia* (1933).  
\_\_\_\_\_ : *Cleopatra's Needle* (1906).  
\_\_\_\_\_ : *The Egyptian Heaven and Hell* (1906).  
\_\_\_\_\_ : *Egyptian Magic* (1899).  
\_\_\_\_\_ : *The Gods of the Egyptians* (1904).  
\_\_\_\_\_ : *The History of Alexander the Great* (1889).  
\_\_\_\_\_ : *The Life and Exploits of Alexander the Great* (1896).  
\_\_\_\_\_ : *Osiris and the Egyptian Resurrection* (1911).  
Budge, E. A. W. et King, L. W. : *Annals of the Kings of Assyria* (1902).

Capart, J. : *Recueil de monuments égyptiens* (1902).  
\_\_\_\_\_ : *Thébes* (1926).  
Cassuto, M. D. : *Ha'Elah Anath* (1951).  
\_\_\_\_\_ : *Perush al Sefer Shemoth* (1951).  
Contenau, G. : *L'Épopée de Gilgamesh* (1939).

Davis, Ch. H. S. : *The Egyptian Book of the Dead* (1894).  
Delaporte, L. : *Catalogue des cylindres orientaux* (1910).

Delitzsch, F. : *Wo Lag Das Paradies?* (1881).  
Dussaud, R. : *Notes de mythologie syrienne* (1905).  
\_\_\_\_\_ : *Les Découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament* (1937).

Ebeling, E. : *Reallexikon der Assyriologie* (1928-1932).  
Eckenstein, L. : *A History of Sinai* (1921).  
Emery, W. B. : *Excavations at Saqqara* (1948-58).  
Erman, A. : *A Handbook of Egyptian Religion* (1907).  
\_\_\_\_\_ : *Aegypten und Aegyptisches Leben im Altertum* (1923).  
\_\_\_\_\_ : *The Literature of the Ancient Egyptians* (1927).

Falkenstein, A. : *Literarische Keilschrifttexte aus Uruk* (1931).  
Faulkner, R. O. : *The Ancient Egyptian Coffin Texts* (1973).  
\_\_\_\_\_ : *The Ancient Egyptian Pyramid Texts* (1969).  
Frankfort, H. : *Kingship and the Gods* (1948).  
Frauberg, H. : *Die Akropolis von Baalbek* (1892).  
Friedländer, I. : *Die Chadirlegende und der Alexanderroman* (1913).

Gaster, Th. H. : *Myth, Legend and Custom in the Old Testament* (1969).  
Gauthier, H. : *Dictionnaire des noms géographiques* (1925).  
Ginsberg, L. : *Kitbe Ugarit* (1936).  
\_\_\_\_\_ : *The Legends of the Jews* (1954).  
\_\_\_\_\_ : *The Ras Shamra Mythological Texts* (1958).  
Gordon, C. H. : *The Loves and Wars of Baal and Anat* (1943).  
\_\_\_\_\_ : *Ugaritic Handbook* (1947).  
\_\_\_\_\_ : *Ugaritic Literature* (1949).  
Gray, J. : *The Canaanites* (1965).  
Gressmann, E. : *Altorientalische Texte zum alten Testament* (1926).  
Grinsell, L. V. : *Egyptian Pyramids* (1947).

Heidel, A. : *The Gilgamesh Epic and Old Testament Parallels* (1946).  
Hooke, S. H. : *Middle Eastern Mythology* (1963).  
Hrozný, B. : *Hethitische Keilschrifttexte aus Boghazköy* (1919).

Jensen, P. : *Assyrisch-Babylonische Mythen und Epen* (1900).  
\_\_\_\_\_ : *Das Gilgamesch-Epos in der Weltliteratur* (1906, 1928).  
Jéquier, G. : *Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès* (1894).

Kazis, I. J. : *The Book of the Gestes of Alexander of Macedon* (1962).

- Kees, H. : *Aegyptische Kunst* (1926).
- Kenyan, K. M. : *Jerusalem* (1967).
- Kraeling, E. G. (Ed.) : *Historical Atlas of the Holy Land* (1959).
- Kramer, S. N. : *Gilgamesh and the Huluppu Tree* (1938).
- \_\_\_\_\_ : *Sumerian Mythology* (1944).
- 
- Langdon, S. : *Historical and Religious Texts* (1914).
- \_\_\_\_\_ : *The Epic of Gilgamesh* (1917).
- Leonard, W. E. : *Gilgamesh* (1934).
- Lefébure, M. E. : *Les Hypogées royales de Thèbes* (1882).
- Lepsius, K. R. : *Auswahl der wichtigsten Urkunden des Aegyptischen Alterthums* (1842).
- \_\_\_\_\_ : *Königsbuch der Alten Aegypter* (1858).
- Lesko, L. H. : *The Ancient Egyptian Book of the Two Ways* (1972).
- Lipschitz, O. : *Sinai* (1978).
- Luckenbill, D. D. : *Ancient Records of Assyria and Babylonia* (1926-1927).
- 
- Meissner, B. : *Alexander und Gilgames* (1894).
- Mercer, S. A. B. : *Horus, Royal God of Egypt* (1942).
- Meshel, Z. : *Derom Sinai* (1976).
- Montet, P. : *Eternal Egypt* (1969).
- Montgomery, J. A., et Harris, R. S. : *The Ras Shamra Mythological Texts* (1935).
- Müller, C. : *Pseudokallisthenes* (1846).
- 
- Naville, H. E. : *Das aegyptische Todtenbuch* (1886).
- Nöldeke, Th. : *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans* (1890).
- Noth, M. : *Geschichte Israels* (1956).
- \_\_\_\_\_ : *Exodus* (1962).
- 
- Obermann, J. : *Ugaritic Mythology* (1948).
- Oppenheim, A. L. : *Mesopotamian Mythology* (1948).
- 
- Perlman, M. et Kollek, T. : *Yerushalayim* (1969).
- Perring, J. E. : *The Pyramids of Gizeh from Actual Survey and Measurement* (1839).
- Petrie, W. M. F. : *The Royal Tombs of the First Dynasty* (1900).
- Poebel, A. : *Sumerische Studien* (1921).
- Porter, B. et Moss, R. L. B. : *Topographical Bibliography of Ancient Egypt* (1951).
- Pritchard, James B. : *Ancient Near Eastern Texts Rewriting to the Old Testament* (3rd ed., 1969).
- \_\_\_\_\_ : *The Ancient Near East in Pictures Relating to the Old Testament* (1969).
- Puchstein, O. : *Führer durch die Ruinen von Baalbek* (1905).

\_\_\_\_\_ : *Guide to Baalbek* (1906).

Puchstein, O. et Lupke, Th. Von : *Baalbek* (1910).

Rawlinson, H. C. : *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia* (1861-1884).

Reisner, G. A. : *Mycerinus: The Temples of the 3rd Pyramid at Gizeh* (1931).

Ringgren, H. : *Israelitische Religion* (1963).

Rothenberg, B. et Aharoni, Y. : *God's Wilderness* (1961).

Rougé, E. de : *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manethon* (1866).

Schott, A. : *Das Gilgamesch-Epos* (1934).

Schrader, E. (Ed.) : *Keilinschriftliche Bibliothek* (1889-1900).

Soden, W. von : *Sumerische und Akkadische Hymnen und Gebete* (1953).

Smyth, C. P. : *Life and Work at the Great Pyramid* (1867).

Thompson, R. C. : *The Epic of Gilgamesh* (1930).

Ungnad, A. : *Die Religion der Babylonier und Assyrer* (1921).

\_\_\_\_\_ : *Das Gilgamesch Epos* (1923).

\_\_\_\_\_ : *Gilgamesch Epos und Odyssee* (1923).

Ungnad, A. et Gressmann, H. : *Das Gilgamesch-Epos* (1919).

Vandier, J. : *Manuel d'archéologie égyptienne* (1952).

Virolleaud, Ch. : *La Déesse Anat* (1938).

\_\_\_\_\_ : *La Légende phénicienne de Danel* (1936).

Volney, C. F. : *Travels Through Syria* (1787).

Wainwright, G. A. : *The Sky Religion in Ancient Egypt* (1938).

Weidner, E. F. : *Keilschrifttexte aus Boghazkoy* (1916).

Wiegand, Th. : *Baalbek* (1921-1925).

Woloohjian, A. M. : *The Romance of Alexander the Great by Pseudo-Callisthenes* (1969).

Zimmern, H. : *Sumerische Kultlieder* (1913).

## *Découvrez le catalogue de* **MACRO ÉDITIONS**



<b>COLLECTION</b>	<b>AUTEUR &amp; TITRE</b>
<b>SCIENCE ET CONNAISSANCE</b>	<b>MASSIMO TEODORANI</b> , <i>Synchronicité : le rapport entre physique et psyché de Pauli et Jung à Chopra</i> <b>RICHARD BARTLETT</b> , <i>Matrice énergétique : la science et l'art de la transformation</i> <b>RICHARD BARTLETT</b> , <i>La Physique des miracles : pénétrez dans le champ du potentiel de la conscience</i> <b>AUTEURS VARIÉS</b> , <i>La Science d'avant-garde : l'homme face à l'univers dans tous ses états</i>
<b>NOUVELLES PISTES THÉRAPEUTIQUES</b>	<b>CYNDI DALE</b> , <i>Le Corps Subtil : la Grande Encyclopédie de l'anatomie énergétique</i> <b>DR. JOEL FUHRMAN</b> , <i>Le régime Fuhrman: un programme de nutrition révolutionnaire pour un mode de vie sain et naturel</i> <b>STEPHEN SINATRA</b> , <i>The Sinatra Solution. Rajeunissez, Revitalisez et Renforcez votre Cœur avec la Cardiologie Métabolique</i>
<b>DÉVELOPPEMENT PERSONNEL</b>	<b>RYUNOSUKE KOIKE</b> , <i>Le Charmeur de Pensées : le nouveau bouddhisme à l'ère d'Internet</i> <b>JOSAYA</b> , <i>Ho'oponopono : la paix commence à partir de vous. Remettre chaque chose à sa place</i>

**NAPOLEON HILL**, *Réussir : rien dans les poches, tout dans la tête*

---

SAVOIRS  
ANCIENS

**ZECHARIA SITCHIN**, *Guerres des Dieux, Guerres des Hommes : les surprenantes origines de l'humanité et des "dieux" qui détruisirent la première civilisation*

**ZECHARIA SITCHIN**, *Le Livre perdu du dieu Enki*

**ZECHARIA SITCHIN**, *CosmoGenèse : les preuves scientifiques de l'existence de la planète cachée à l'origine de l'humanité*

**SUSAN SHUMSKY**, *Ascension. La clé secrète de l'immortalité*

---

VÉRITÉS  
CACHÉES

**MARCO DELLA LUNA ET PAOLO CIONI**, *Neuro-Esclaves*

**DAVID ICKE**, *Le Guide David Icke de la Conspiration Mondiale*

**DAVID ICKE**, *Race humaine, lève-toi ! Le Lion s'est Réveillé*

---

Vous pouvez vous procurer ces titres en librairie ou les commander directement à notre diffuseur

*Du même auteur*

*Du même auteur*

*Du même auteur*

# Notes

## Chapitre 1 À la recherche du paradis perdu

- 1 Sauf mention contraire, les citations tirées de la Bible sont empruntées à la traduction de Louis Segond. Les notes sont du traducteur. Celles de l'auteur se distinguent par la mention NDA (note de l'auteur).
- 2 Le tableau est daté de 1514 et conservé à la Galerie Borghese, à Rome.
- 3 D'origine italienne, connu sous le nom de Pietro Martire d'Anghiera pour les Italiens et de Peter Martyr de Angleria pour les Anglo-Américains.
- 4 *Decade de Orbe Novo*, éd., trad. et comment. de Brigitte Gauvin, Les Belles Lettres, 2003.
- 5 « Ponce de León de Leon's Fountain of Youth : History of a Geographical Myth », article paru dans *Hispanic American Historical Review*, 21, n° 2, mai 1943, pp. 165-96. Leonardo Olschki (1885-1961) est un romaniste, spécialiste de la langue et de la culture italiennes. Orientaliste d'origine juive-allemande, il fut naturalisé citoyen américain. Ouvrage non traduit en français.
- 6 *Creation Myths of Primitive America, in relation to the religious history and mental development of Mankind*, Kessinger Publishing Co, 2003. Ouvrage non traduit en français, commenté dans *L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, Puf, pp. 280-284.
- 7 *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Oceano*, rééd. Nabu Press, 2011. Ouvrage non traduit en français.
- 8 Océan (ou Océanos) et Téthys étaient des Titans, engendrés par Ouranos et Gaïa. Ils étaient frère et sœur, et époux.
- 9 Sorte de rubis.
- 10 « Voyage d'Alexandre le Grand au Paradis », établi par Julius Zacher, publié par Th. Theile, 1859, original provenant de la Bibliothèque Montserrat Abbey.
- 11 *Chronique de Josué le Stylite écrite vers l'an 515*, F. A. Brockhaus, 1876, trad. française de l'abbé Paulin Martin.
- 12 *Chronica, sive historia de duabus civitatibus (1143-1146), Ottonis episcopi frisingensis*, « Sur les deux cités, celle des hommes, celle de Dieu », Bibliopolii Hahniani Hannoverae, 1912.
- 13 Consultable en ligne sur <http://classes.bnf.fr/livre/livres/alexandre/index.htm>.
- 14 Giovanni da Pian del Carpini.
- 15 *Itineraria, Voyages*, un ouvrage très lu aux temps médiévaux. *Voyage autour de la Terre*, traduction et commentaires de Christiane Deluz, Les Belles Lettres, 1933.
- 16 *La primera visión de América y otros estudios*, Ministerio de Educación Dirección Técnica, Departamento de Publicaciones, 1969.

## Chapitre 2 Ancêtres immortels

- 17 Les passages cités sont traduits du grec par Larcher (1850), avec l'aimable autorisation d'Agnès Vinas, [www.mediterranees.net/geographie/herodote/index.html](http://www.mediterranees.net/geographie/herodote/index.html).
- 18 En français dans le texte.
- 19 *Kol Agadoth Israel*, Petrokov, Tuchia, 1904.
- 20 « C'est par la foi qu'Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît point la mort, et qu'il ne parût plus parce Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il avait reçu le témoignage qu'il était agréable à Dieu. » Bible Segond.
- 21 « Voici, le Seigneur est venu avec ses saintes myriades pour exercer un jugement contre tous et pour faire rendre compte à tous les impies parmi eux de tous les actes d'impiété qu'ils ont commis et de toutes les paroles injurieuses qu'ont proférées contre lui des pécheurs impies. »
- 22 Édition critique d'André Vaillant, dossier historique de Pierre Jovanovic, *Le Jardin des Livres*, 2005.
- 23 *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament*, rééd. Nabu Press, 2013.
- 24 *Livre des secrets d'Hénoch ou II Hénoch, La Bible, écrits intertestamentaires*, traduction André Vaillant, Gallimard, 1987.
- 25 Ces variantes citées par l'auteur n'apparaissent pas dans la traduction d'André Vaillant. Elles sont été placées entre crochets.
- 26 En l'occurrence peut-être résine odorante tirée du balsamier ou arbre à myrrhe.
- 27 Dans *Anges, astres et cieux*, Bernard Teyssède remarque que « Zotiel » provient d'une erreur d'interprétation du mot grec *zophos*, ténèbres, que les compilateurs ont complété par *El*.
- 28 Les extraits cités sont tirés du *Livre d'Énoch version éthiopienne*.
- 29 Le texte de traduction cité parle de « montagne du milieu ».
- 30 Dans la version, citée par l'auteur, « [...] jusqu'à ce que dix mille ans soient écoulés ».

## Chapitre 3 Le voyage du pharaon dans l'après-vie

- 31 À rapprocher bien sûr du « mantra » de la méthode Coué : « *Tous les jours, à tout point de vue, je vais de mieux en mieux.* »
- 32 *The Pyramid Texts*, 1923, fac-similé chez BiblioBazaar, 2009.
- 33 Selon d'autres auteurs, l'« ouverture de la bouche » visait à garantir au défunt la conservation de l'usage de ses cinq sens dans l'au-delà.
- 34 *Die Altaegyptischen Pyramidentexte nach den Papierabdrucken und Photographien des Berliner Museums*, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908. Transcription hiéroglyphique à [www.lib.uchicago.edu/cgi-bin/eos/eos\\_title.pl?callnum=PJ1553.A1\\_1908\\_vol2\\_cop3](http://www.lib.uchicago.edu/cgi-bin/eos/eos_title.pl?callnum=PJ1553.A1_1908_vol2_cop3)
- 35 *Op. cit.*
- 36 Édition de 1887, Hachette Livres/BNF, 2013. Disponible en format Kindle, Amazon.
- 37 1912, consultable en ligne dans Internet Archive, <https://archive.org/details/developmentofrel00brea>.

## Chapitre 4 Les Degrés du ciel

- 38 On a rendu le mot anglais *ascender* qui n'est traduisible que par périphrase (« ce qui s'élève ») par un néologisme, *ascensionneur*.
- 39 Aussi « continuité », « stabilité ».
- 40 La traduction anglaise du texte mentionne « *that Pepi may ascend to Heaven on it* ». Le rendu de « *on it* » dépend du contexte. « À son bord » est le rendu approprié dans un contexte d'engin spatial, mais c'est aussi colorer le propos du scribe. L'on pourrait lire : « ... de façon que Pépi atteigne avec elle [avec lui] les cieux ».

## Chapitre 5 Ces dieux qui s'en vinrent sur Terre

- 41 Apollo 15. Rima Hadley est situé dans la mer de Palus Putredinis.
- 42 Cf. note page 84.
- 43 Consultable en fac-similé à l'adresse <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/brugsch1879ga>.
- 44 *Great Tombs of First Dynasty*, 1949, ouvrage non traduit en français.
- 45 *Egypt to the End of the Old Kingdom*, Thames & Hudson, 1982, ouvrage non traduit en français.
- 46 *The Splendor That Was Egypt*, Dover Publications, rééd. 2004. Ouvrage non traduit en français.
- 47 *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, Société royale de géographie d'Égypte, 1925. Grande recension en fac-similé sur [www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria\\_0039-7946\\_1925\\_num\\_6\\_4\\_3128](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1925_num_6_4_3128).
- 48 *Researches in Assyrian Babylonia and Chaldea, Forming Part of the Labours of the Euphrates Expedition*, British Library, rééd. Historical Print Editions, 2011. Ouvrage non traduit en français.
- 49 *Memoir on the Ruins of Babylon*, 1923, rééd. Ulan Press, 2012. Ouvrage non traduit en français.
- 50 *Autobiography and Letters from His Childhood Until His Appointment as H.M. Ambassador at Madrid*, 1923, rééd. General Books ou Nabu Press, 2010. Ouvrage non traduit en français.
- 51 Créée en 1865, aujourd'hui Société française de numismatique (SFN).
- 52 Pluton était encore une « planète » quand écrivait l'auteur. Depuis, l'Union astronomique internationale a déclassé Pluton, considéré comme un astéroïde, choix que d'aucuns estiment des plus contestable.
- 53 *La Connaissance, origine et transmission par les mythes*, E-dite, 2012, traduction Claude Gaudriault de *Hamlet's Mill*, Nonpareil books, 1969, rééd. David R. Godine, 1992.

## Chapitre 6 Aux temps d'avant le Déluge

- 54 Il semblerait que l'auteur ait confondu Jabal, « le père de ceux qui habitent sous des tentes et près des troupeaux » (4:20) et Jubal (« le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau). Le chalumeau, tiré du mot *calame*, désigne en l'occurrence l'ancêtre de la clarinette. La version anglaise de la Bible parle de « lyre ».

- 55 Donc le troisième, né de la seconde épouse de Lamech, Tsilla.
- 56 Entre crochets figure le texte traditionnel de la Bible (Louis Segond), aux côtés de la version de l'auteur.
- 57 Habilité à se tenir face au Seigneur, contrairement aux anges qui se tiennent derrière lui ou à ses côtés.
- 58 « Alors Lamech, son père, plein d'étonnement, alla trouver Mathusala, et lui annonça qu'il avait un fils qui ne ressemblait point aux autres enfants. Ce n'est point un homme, dit-il, c'est un ange du ciel ; à coup sûr, il n'est point de notre espèce. Ses yeux sont brillants comme les rayons du soleil, sa figure est illuminée ; il ne paraît pas être de moi, mais d'un ange » (livres-mystiques.com, † Roland Soyer).
- 59 *The Dead Sea Scriptures*, Secker & Warburg (1957), Doubleday Anchor original. Ouvrage non traduit en français.
- 60 Payot, Histoire, 1996, traduit en anglais sous le titre *The Essene Writings from Qumran*, Peter Smith Pub Inc, 1973.

## Chapitre 7 Gilgamesh, le roi qui refusait la mort

- 61 Publié en format Kindle sous le titre de *The Chaldean account of the Deluge*. Voir aussi *The Chaldaean Account of Genesis* (1880, coécrit avec Archibald Sayce).
- 62 Dingir.
- 63 Cf. note chapitre 4, page 84.
- 64 La mine romaine (*mina*) valait 432 g.
- 65 À titre indicatif, un « doigt » est donné pour 22,225 mm.
- 66 Hattusa, ancienne capitale hittite.
- 67 *Die hethitischen Bruchstücke des Gilgamesh-Epos*. Ouvrage non traduit en français.
- 68 Rendu de l'expression hittite dans les traductions « universitaires » de l'épopée.
- 69 La « Porte du ciel » revenait souvent sur les cylindres-sceaux du Proche-Orient. Elle prenait l'allure d'un passage ailé, doté de barreaux, qui ouvrait sur l'arbre de vie. Et que gardaient parfois des serpents (*Fig. 72*). NDA.
- 70 Transcription anglaise, *brier-vine*. Les spécialistes l'assimilent à *spikenard* (*Nardostachys jatamansi*), en français *nard* (indien). Le traducteur remercie ici Keith Bradford *et als* pour leurs suggestions.

## Chapitre 8 Les chevaucheurs des nuées

- 71 Flammarion, réédition 2009.
- 72 Cet attribut sexuel d'El se montre proéminent dans une représentation de lui-même, dieu ailé, sur une pièce de monnaie phénicienne, *Fig. 82*. NDA.
- 73 **Légende cananéenne d'Aqhat**, Andrée Herdner, *in Syria*, 1949.

- 74 Entre crochets la version du chanoine Crampon. La version Segond donne : « L'homme naît pour souffrir, comme l'étincelle pour voler », ce qui, effectivement, n'est pas des plus compréhensible.

## **Chapitre 9 Permission d'atterrir et de décoller**

- 75 Les dates ont été réactualisées à partir de 2014.
- 76 *The Greeks in Ionia and the East*, Thames and Hudson, 1962. Ouvrage non traduit en français.
- 77 Traduction sous la direction de M. Nisard, 1875, publiée sur le site de *L'Antiquité grecque et latine* de Philippe Remacle.
- 78 « La triade héliopolitaine et les temples de Baalbek », in *Syria*, 1929.
- 79 *In : Syria*, 1942.
- 80 *La Connaissance, origine et transmission par les mythes*, E-dite, 2012, traduction Claude Gaudriault de *Hamlet's Mill*, Nonpareil books, 1969, rééd. David R. Godine, 1992.
- 81 *Palästina in Bild und Wort, Nebst der Sinaihalbinsel und dem Lande Gosen*, éditeur inconnu. Ouvrages non traduits en français.
- 82 *Mémoires du Chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du roi à la Porte, consul d'Alep, de Tripoli et autres Échelles du Levant*, 1735.
- 83 Édition originale 1913. Réédition allemande G. Olms, 1974.
- 84 L'auteur n'a pas donné la source de cette interprétation. Ces vers très sibyllins, c'est le cas de le dire, ont été traduits par le comte de Marcellus (Bureau de la *Revue contemporaine*, 1855) en ces termes : « [Libye] reçut pour époux l'habitant des mers devenu voyageur du continent, et elle donna le jour à Bélus, le Jupiter libyen, auteur de ma race. Les sables arides d'Ammon firent alors succéder aux colombes fatidiques de la Chaonie les nouveaux oracles de Jupiter Asbyste. » Une autre version sollicitée par le traducteur auprès d'enseignants hellénistes rend les vers de cette façon : « Alors la jeune fille, ayant accueilli l'habitant de la mer [devenu] voyageur des terres, enfanta Bélos, le Zeus libyen, père de ma race. Devins, les sables secs proclament le nouvel oracle de Zeus des Asbystes, qui fait concurrence au (remplace le) pigeon ramier de Chaonie. » Dans les trois versions, le « sable aride » relaie les oracles de Jupiter/Zeus.

## **Chapitre 10 Tilmun : le pays d'où s'envolent les fusées**

- 85 *In : Bible et Terre Sainte*, avril 1973, vol. 150.
- 86 Car cette ville de Pennsylvanie fut pendant longtemps, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la capitale de la sidérurgie mondiale grâce à ses mines.
- 87 *River In The Desert, A History Of The Negev*, 1923, rééd. Ulan Press, 2012. Ouvrage non traduit en français.
- 88 « The evolution of the smith, his social and sacred status. » *In : Studies in Ancient Technology*, VIII, 52-102. Leyde. Article non traduit en français.
- 89 « On the location of Dilmun », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 102: 3-11, 1946. Article non traduit en français.

- 90 *Looking for Dilmun*, 1969, Stacey International, rééd. 1996. Ouvrage non traduit en français.
- 91 « Dilmun, the Land of the Living », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 1944. Article non traduit en français.
- 92 *Der Alte Orient*, série d'ouvrages dont on trouvera en ligne les fac-similés publiés à la demande dans l'édition originale allemande.
- 93 *De boom des levens in schrift en historie*, Vrije Universitet (Amsterdam), 1938. Ouvrage non traduit en français.
- 94 *The King and the Tree of Life in Ancient Near Eastern Religion (King and Saviour IV)*, Lundequist, 1951. Ouvrage non traduit en français.

## Chapitre 11 Mont furtif

- 95 Burckhardt utilisait le français et signait *Louis*.
- 96 British Association for Promoting the Discovery of the Interior Parts of Africa.
- 97 *Travels in Syria and the Holy Land*, Londres, Murray, 1822. Accessible en ligne pour la traduction anglaise : [http://ebooks.adelaide.edu.au/b/burckhardt/john\\_lewis/syria/index.html](http://ebooks.adelaide.edu.au/b/burckhardt/john_lewis/syria/index.html). Édition imprimée, Nabu Press, 2014. Ouvrage non traduit en français.
- 98 Jules Renouard et Compagnie, 1841. Fac-similé consultable en ligne : [http://books.google.fr/books/about/Commentaire\\_g%C3%A9ographique\\_sur\\_l\\_Exode\\_et.html?id=4lx8d52bOK0C](http://books.google.fr/books/about/Commentaire_g%C3%A9ographique_sur_l_Exode_et.html?id=4lx8d52bOK0C).
- 99 *Biblical researches in Palestine, Mount Sinai and Arabia Petræa : a journal of travels in the year 1838 (1841)*, Crocker & Brewster. Fac-similé consultable en ligne : <https://archive.org/details/biblicalresearch03robiuoft>. Ouvrage non traduit en français.
- 100 Sans doute *Über einige Ergebnisse der ägyptischen Denkmäler für die Kenntniß der Ptolemäergeschichte* (« Quelques découvertes provenant des monuments égyptiens utiles pour la connaissance de l'histoire de la période ptolémaïque »), Berlin, Akademie der Wissenschaften, 1852.
- 101 Sans doute *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien nach den Zeichnungen der von Seiner Majestät dem Könige von Preußen, Friedrich Wilhelm IV, nach diesen Ländern gesendeten, und in den Jahren 1842-1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expedition auf Befehl Seiner Majestät* (« Monuments d'Égypte et d'Éthiopie d'après les dessins rapportés de l'expédition scientifique organisée dans les années 1842-1845 dans ces deux pays sur ordre de sa majesté, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV »), 13 vol., Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1849, rééd. Éditions des Belles Lettres, 1972.
- 102 *Briefe aus Ägypten, Äthiopien und der Halbinsel des Sinai*, Berlin, Wilhelm Hertz, 1852.
- 103 *The Historical Geography of Arabia or the Patriarchal Evidences of Revealed Religion*, rééd. Literary Licensing, 2014. Ouvrage non traduit en français.
- 104 *Israel in the wilderness, or gleanings from the scenes of the wanderings, with an essay on the true date of korah's rebellion*, Richard Bentley, Londres, 1865. Rééd. Nabu Press, 2012. Ouvrage non traduit en français.
- 105 *Forty days in the desert, on the track of the Israelites*, Arthur Hall & Co, 1856. Consultable en fac-similé : <https://archive.org/details/fortydaysindeser00bart> et sous forme électronique, AbeBooks.com. Ouvrage non traduit en français.

- 106 Palestine Exploration Fund.
- 107 *Ordnance survey of the peninsula of Palestine*, Southampton, 1869-1871.
- 108 « Sinai: From the fourth Egyptian dynasty to the present day », *Ancient History from the Monuments: Sinai*, Pott, Young, 1878. Ouvrage non traduit en français.
- 109 *The Desert of the Exodus: Journeys on Foot in the Wilderness of the Forty Years' Wanderings; Undertaken in Connexion with the Ordnance Survey of Sinai*, rééd. Nabu Press, 2014. Ouvrage non traduit en français.
- 110 *Discoveries of Sinai in Arabia and of Midian; with por., geological, botanical, and conchological reports, plans, map, and 13 wood engravings; ed. by his widow*, London, Trübner, 1878. Ouvrage non traduit en français.
- 111 Hachette, 1869. Accessible en ligne, [http://books.google.fr/books/about/Histoire\\_de\\_l\\_isthme\\_de\\_Suez.html?id=SxAIAAAAQAAJ&redir\\_esc=y](http://books.google.fr/books/about/Histoire_de_l_isthme_de_Suez.html?id=SxAIAAAAQAAJ&redir_esc=y)
- 112 Leipzig, J. C. Hineich, 1875. Fac-similé consultable : <https://archive.org/details/lexodeetlesmonu00bruggoog>.
- 113 *The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*, Londres, 1884. Ouvrage non traduit en français
- 114 *Kadesh-Barnea, its importance and probable site, with the story of a hunt for it: including studies of the route of the Exodus and the southern boundary of the Holy Land*, Scribner, 1884. Fac-similé consultable : <https://archive.org/details/kadeshbarneaitsi00trumuoft>. Ouvrage non traduit en français.
- 115 *The Veracity of the Hexateuch*, 1923, rééd. BiblioBazaar, 2010. Ouvrage non traduit en français.
- 116 *Geschichte der Hebräer*, 1888-1892, rééd. Let Me Print, 2012. Ouvrage non traduit en français.
- 117 *Israel und Judah*, Adam & Charles Black, 1891. Fac-similé consultable : <https://archive.org/details/sketchhistoryis02wellgoog>. Ouvrage non traduit en français.
- 118 *Geschichte des Volkes Israel*, Leipzig, 1931. Ouvrage non traduit en français.
- 119 *Exodus: Erklärung*, Volume 2 de *Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Mohr, 1900. Ouvrage non traduit en français.
- 120 *The Route of the Exodus : The Season of Caleb's Reconnaissance*, *Palestine Exploration Quarterly*, avril 1896. Article non traduit en français.
- 121 Crustacé marin de type patelle.
- 122 *Le Séjour des Israélites au désert et le Sinaï dans la relation primitive : l'évolution du texte biblique et la tradition christiano-moderne*, P. Geuthner, 1909.
- 123 *Moses und seine Zeit, Ein Kommentar Zu Den Mose-Sagen*, Vandenhoeck, 1913, rééd. Nabu Press, 2014. Ouvrage non traduit en français.
- 124 *Memories of a Turkish Statesman*, 1913-1919, Hutchinson & Co, Londres, 1875 (?). Fac-similé consultable : <https://archive.org/details/memoriesofturkis00ahmeuoft>. Ouvrage non traduit en français.
- 125 *The Palestine Campaigns*, Constable, 1933. Ouvrage non traduit en français.
- 126 *Sinai*, W. de Gruyter, 1920. Ouvrage non traduit en français.

- 127 *Yesterday and to-day in Sinai*, W. Blackwood & Sons, Londres, 3e éd. 1933. Ouvrage non traduit en français.
- 128 Ve-zeh gevul ha-arets [We-zeh gebül hā-āres, Wezeh gevul haares]: gevuloteha haamitiyim shel Erets Yisra'el le-or ha-mekorot/ « *and this shall be the border of the land* » (Ézékiel, 47:15), éd. Hotsa'at sefarim Be'er le-heker ha-Mikra vecha-Arets, Jerusalem, 1948.
- 129 *The Graphic Historical Atlas of Palestine*, Tel-Aviv/Jérusalem, 1941. Ouvrage non traduit en français.
- 130 Il semble avoir échappé à l'auteur que Benjamin Mazar et Benjamin Maisler sont une seule et même personne.
- 131 *Ha'aretz BaMikra. Nedudey Israel BeMidbar, Kibush HaHaretz veKhalukata laShvatim. Belivyat Mapot veTziyruim, Israël dans la Bible, merveilles d'Israël dans le désert, la conquête du pays et sa répartition entre les tribus, avec cartes et illustrations*, Tor Israel, 1954. Ouvrage non traduit en français.
- 132 *The land of Israel, a historical geography*, rééd. Westminster John Knox Press, 1979. Ouvrage non traduit en français.
- 133 *A Commentary on the Book of Exodus*, Magnes Press, Hebrew University, 1967, rééd. 2008. Ouvrage non traduit en français.
- 134 Beno Rothenberg a tiré un ouvrage de vulgarisation en français de ses rapports d'exploration, *Le Sinäi : Pharaons, mineurs, pèlerins et soldats*, Kümmerly & Frey, Berne, 1979.
- 135 *Masa'ei Sinai*, Tel Aviv 1969.

## Chapitre 12 Des pyramides de dieux et de rois

- 136 XXI<sup>e</sup> dynastie, fille de Ramsès X (1108-1099) et de la reine Tyti [Tyi, Titi].
- 137 La traduction de 1910 de Louis Segond, qui s'éloigne de la version choisie par l'auteur, est rappelée entre crochets.
- 138 *Die Sage von der geflügten Sonnenscheibe*, texte découvert sur les parois du temple d'Horus à Edfou.
- 139 *L'Énigme des pyramides. Nouveaux Aspects de l'archéologie*, traduit de l'anglais par Gérard Messadié, Tallandier, 1974.
- 140 En termes scientifiques, rhomboïdale.
- 141 Le sommet d'un cône ou d'une pyramide.
- 142 *Our Inheritance in the Great Pyramid*, Londres, A. Strahan, 1864, rééd. Cambridge Library Collection, 2012. Ouvrage non traduit en français.
- 143 93 millions de pieds cubiques, soit 2 633 466,489 m<sup>3</sup>.
- 144 Élément saillant d'un mur.
- 145 Général et explorateur prussien (1772-1846).
- 146 Citadelles & Mazenod, 1997.

## Chapitre 13 Comment contrefaire le nom d'un pharaon

- 147 *The Pyramids*, University of Chicago, 1961, rééd. 1974. Ouvrage non traduit en français.
- 148 *Pyramid Facts and Fancies*, 1877, rééd. Kessinger Publishing, 2003. Ouvrage non traduit en français.
- 149 *Excavations at Giza*, rapport complet du Dr Selim Hassan, publié en 1944 par la Presse gouvernementale, au Caire. Ouvrage non traduit en français.
- 150 *Ancient Records of Egypt: Historical Documents from the Earliest Times to the Persian Conquest, collected, edited, and translated, with Commentary*, University of Chicago Press, 1906-1907. Ouvrage non traduit en français.
- 151 *The dawn of civilization: Egypt and Chaldaea*, 1910, Society for Promoting Christian Knowledge, traduction en anglais du tome *Les Origines, Égypte et Chaldée* de *l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* de Gaston Maspero, Hachette, 1895, rééd. Nabu Press, 2013 et 2014.
- 152 L'auteur se réfère sans doute à une édition postérieure.
- 153 Au sens archéologique de « découvreurs ».
- 154 *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh in 1837, volumes 1 & 2*, Londres, 1840. Texte consultable sur [archive.org](https://archive.org), non traduit en français.
- 155 William Matthew Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, 1883. Ouvrage non traduit en français.
- 156 Fac-similé consultable en ligne, <https://archive.org/details/materiahierogly00wilkgoog>. De quoi se faire juge de l'appréciation de l'auteur sur la qualité de l'impression de l'ouvrage, *infra*.
- 157 *The manners and customs of the ancient Egyptians*, Londres, J. Murray. Fac-similé consultable en ligne, <https://archive.org/details/mannerscustomsof02wilk>. Ouvrage non traduit en français.
- 158 Léon de Laborde, Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds, Giard, 1830. *Pétra retrouvée, voyage de l'Arabie Pétrée*, 1828, rééd. avec Pascale Linant de Bellefonds, Pygmalion, 1997.
- 159 *Monuments d'Égypte et d'Éthiopie d'après les dessins rapportés de l'expédition scientifique organisée dans les années 1842-1845 dans ces deux pays sur ordre de sa majesté, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV*, Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1849, rééd. Éditions des Belles Lettres, 1972.
- 160 *Urkunden des Alten Reich*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1903.
- 161 *The inscriptions of Sinai*, Londres, 1953.
- 162 John Shae Perring, *The Pyramids of Gizeh*, trois volumes publiés de 1839 à 1842. À noter que Perring fut convaincu d'avoir introduit des graffitis à l'intérieur de la pyramide rouge à Dahchour – encore visibles aujourd'hui.
- 163 Livre de Poche, 1992, traduction de *The Pyramids of Egypt*, Pelican Books, 1947, rééd. Penguin Books, 1993.
- 164 *Ancient history from the monuments. Egypt from the earliest times to B.C. 300*, Society for Promoting Christian Knowledge, 1883. Fac-similé consultable sur <https://archive.org/details/ancienthistoryf00bircgoog>. Ouvrage non traduit en français.
- 165 Citation tirée du texte original traduit de l'anglais par Ch. Lenormand, dans *Éclaircissements sur le cercueil du roi memphite Mycérinus*, Leleux libraire, 1839. La suite et la fin du texte : « [...] et

il parut résulter de ce que les os et les débris du cercueil avaient été trouvés ensemble, la preuve que le cercueil avait été apporté en ce lieu, qu'on l'y avait ouvert et qu'on avait laissé le tout en un morceau. Je suis, Monsieur, votre très obéissant serviteur, H. Raven. »

166 *Egypt of the Pharaohs: An Introduction*, Oxford University Press, 1961 et 1964. Ouvrage non traduit en français.

## Chapitre 14 Sous le regard du Sphinx

167 *The Solution of the Pyramid Problem, or, Pyramid Discoveries with a New Theory as to their Ancient Use*, John Wiley & Sons, 1882. Disponible en ebook sur [www.gutenberg.org/files/40091/40091-h/40091-h.htm](http://www.gutenberg.org/files/40091/40091-h/40091-h.htm). Rééd. Forgotten Books, 2012.

168 Trois nombres entiers qui vérifient la relation du théorème de Pythagore pour les côtés d'un triangle rectangle (le carré du plus grand est la somme des carrés des deux autres) sont dits « triplets pythagoriciens ». Le plus simple est le (3, 4, 5) :  $3^2 + 4^2 = 5^2$ . La réciproque du théorème de Pythagore implique qu'un triangle dont les longueurs des côtés sont multiples de (3, 4, 5) est rectangle.

169 *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung/Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin*.

170 *The Pyramids and Temples of Gizeh*, *op. cit.*

171 Référence indisponible.

172 *The Gods of the Egyptians, or, Studies in Egyptian Mythology*, Methuen & Co. Ltd., Londres, 1904. Rééd. Routledge, 2014. Ouvrage non traduit en français.

## Aux lecteurs de **MACRO ÉDITIONS**

---

Ce livre est publié dans la collection  
« SAVOIRS ANCIENS » de *Macro Éditions*.  
Il est également disponible en version e-book  
sur le site [www.macroeditions.com](http://www.macroeditions.com)



À vous tous qui recherchez de nouvelles techniques pour mieux vivre  
et ressentir un bien-être plus profond...  
À vous tous qui désirez réaliser vos rêves...  
À vous tous qui êtes ouverts à l'innovation, prêts à remettre en question  
vos convictions et à changer vos habitudes les plus ancrées...

... *Macro Éditions* dédie ses livres.

*Macro Éditions* traite sans tabous les sujets au cœur de l'actualité, tous ceux qui correspondent à vos attentes : spiritualité ; métamorphose du « soi » ; santé du corps, de l'âme et de l'esprit ; nouvelle science et sagesse antique. Vous trouverez l'art de guérir et sa multiplicité de moyens. Et cela grâce à l'enseignement des plus grands maîtres dont notre maison d'édition se fait le porte-parole.

Venez découvrir notre catalogue complet sur notre site

**[www.macroeditions.com](http://www.macroeditions.com)**



Grâce à cette application gratuite, vous aurez toujours à portée de main le catalogue complet de *Macro Éditions* et recevrez les mises à jour de nos nouveautés

Renseignements à :  
**[info@macroeditions.com](mailto:info@macroeditions.com)**

## *Notice bibliographique*

*Les Degrés du ciel* / Cesena - Italie : Macro Éditions, 2014.

496 p. ; 20,5 cm (Savoirs Anciens)

Titre original : *The Stairway to Heaven*, Zecharia Sitchin

Traduction d'Olivier Magnan

ISBN 978-88-6229-311-2